



UNIVERSITE SORBONNE PARIS CITE

UNIVERSITE PARIS.DIDEROT



ECOLE DOCTORALE

Recherches en Psychanalyse et Psychopathologie (ED 450)
Centre de Recherches en Psychanalyse, Médecine et Société (CRPMS)

Saverio BORNANCIN TOMASELLA

Désubjectivation, resubjectivation et résilience collective en situation de catastrophes

L'exil des Européens d'Afrique du Nord

Thèse de doctorat dirigée par Serge TISSERON

Soutenue le 2 décembre 2016 à Paris, Université Paris 7 - Denis Diderot

Jury

Mme Houria ABDELOUAHED, MCF HDR, Université Paris 7 - Denis Diderot, présidente.

M. Sidi ASKOFARE, Professeur, Université Toulouse 2 - Le Mirail, rapporteur.

M. Jean-Pierre DURIF VAREMBONT, MCF HDR, Université Lumière Lyon 2, rapporteur.

M. Serge TISSERON, HDR, Université Paris 7 - Denis Diderot, directeur.

M. Bernard CONEIN, Professeur, Université de Nice - Sophia Antipolis, examinateur.

M. Olivier DOUVILLE, MCF, Université Paris 10 - Nanterre, examinateur.

Résumé

Désubjectivation, resubjectivation et résilience collective en situation de catastrophes : l'exil des populations européennes et juives du Maghreb

L'actualité est occupée par la question des catastrophes. Qu'il s'agisse de cataclysmes naturels, de massacres humains ou d'attentats terroristes, ces désastres interrogent directement notre capacité à y faire face et à y répondre, aussi bien individuellement que collectivement. Dans ce contexte, la notion de trauma et plus encore l'idée de « résilience » demandent à être complétées et élargies, voire dépassées. La catastrophe correspond à une rupture de la continuité existentielle de personnes, de familles et de communautés. Plus qu'une somme de deuils et de traumatismes, elle engendre un véritable bouleversement entraînant la désubjectivation de celles et de ceux qui y sont confrontés ou qui en sont les témoins. A la suite d'une telle expérience du ravage et du chaos, quelles sont les possibilités de resubjectivation pour l'individu ? Quelles pourraient être les formes de « résilience collective », entendue comme un ensemble de processus à inventer ensemble, notamment grâce à la mémoire et à la solidarité ?

Summary

Desubjectivation, resubjectivation and collective resilience in disasters situation: the exile of European and Jewish populations of the Maghreb

Our present time is engrossed with the question of disasters. Whether natural disasters, human slaughters or terrorist attacks, such disasters challenge our ability both to confront, and respond to, them, both individually and collectively. In this context, the notion of trauma and, still more, the idea of "resilience" need to be supplemented and expanded, or even superseded. The disaster corresponds to a rupture of existential continuity for individuals, families, and communities. More than an amount of grief and trauma, it brings about a real overthrow leading to the desubjectivation of those facing it or those who were witnesses. After such an experience of the chaos, what are the possibilities of resubjectivation for the individual? What could be the forms of "collective resilience", considered as a set of processes to invent together, particularly through memory and solidarity?

« Nous ne pouvons pas penser la psychanalyse aujourd'hui sans avoir un point de vue résolument iconoclaste, examinant simultanément les notions dans leurs relations avec les hommes et les rapports de force politiques, économiques et idéologiques à l'intérieur du champ d'une discipline et dans leurs relations complexes avec l'ensemble du champ culturel et social à un moment donné. »

Claude Nachin

Remerciements

Je souhaite remercier très vivement Serge Tisseron pour sa confiance, son enthousiasme et son accompagnement, Marie-France de Palacio pour sa générosité et sa relecture pleine de sensibilité et de finesse, Claude Nachin, Olivier Douville, Fethi Benslama et Houria Abdelouahed pour leur liberté de pensée et les partages d'idées, Bernard Conein pour sa disponibilité et nos échanges passionnants à partir des questions qui ont émergé au fur et à mesure de cette longue recherche, Gabrielle et Flavio, mes enfants, pour leur compréhension, leur soutien et leur patience indéfectibles.

J'exprime ma gratitude la plus sincère aux personnes qui ont accepté de témoigner pour cette étude. Je suis resté en contact avec la plupart d'entre elles, qui sont devenues des amies.

Table des matières

Remerciements	5
Table des matières	6
Introduction	17
Partie I - Du trauma aux catastrophes	21
I.1 Complexité et évolution de la notion de traumatisme	22
I.1.1 Définitions du traumatisme psychique	22
I.1.1.1 Rappels théoriques	22
I.1.1.2 Réfléchir à partir de la clinique	24
<i>I.1.1.2.1 Un traumatisme physique sans traumatisme psychique apparent</i>	25
<i>I.1.1.2.2 Un traumatisme psychique sans traumatisme physique</i>	26
<i>I.1.1.2.3 Un traumatisme physique doublé d'un traumatisme psychique</i>	26
<i>I.1.1.2.4 Un accident réveille un traumatisme ancien</i>	26
<i>I.1.1.2.5 Définition clinique du trauma</i>	27
I.1.2 Généalogie de la notion de trauma	28
I.1.2.1 En France et en Allemagne au 19 ^e siècle	29
I.1.2.2 A partir de Charcot (1880-1890)	29
I.1.2.3 Les premières approches de Freud (1890-1915)	30
I.1.2.4 L'expérience de la guerre (1915-1920)	31
I.1.2.5 Entre les deux grandes guerres, la notion se précise (1926-1939)	33
I.1.2.6 Ces recherches pionnières influencent les travaux à venir	34
I.1.3 Névroses et psychoses de guerre, le modèle princeps	36
I.1.3.1 Le tableau clinique des névroses traumatiques	37
I.1.3.2 Changement du statut de la mort depuis la Première guerre mondiale	40
I.1.3.3 Les autres grandes guerres du 20 ^e siècle	42
<i>I.1.3.3.1 Le conflit de 1939-1945</i>	42
<i>I.1.3.3.2 La guerre du Viêtnam</i>	43
<i>I.1.3.3.3 Une évolution récente de la notion de névrose de guerre</i>	44
I.1.3.4 A l'écoute de l'expérience vécue	46
I.1.4 De l'identité éclatée à l'humanité bafouée	49
I.1.4.1 L'importance du contexte et de l'environnement	50

I.1.4.2 L'épreuve du regard de l'autre	51
I.1.4.3 La transformation de son propre regard	52
I.1.4.4 Le meurtre d'âme	54
I.1.4.5 Séparation et rupture	55
I.1.4.6 Les traumas tenus secrets.....	57
I.2 Les processus psychiques de subjectivation	60
I.2.1 Les mouvements de la vie psychique	61
I.2.1.1 Vers la subjectivation	63
I.2.1.2 La naissance d'une notion.....	67
I.2.2 Un espace de subjectivation.....	71
I.2.2.1 A l'origine de la pensée.....	72
I.2.2.2 Un lieu intime pour penser les pensées	75
I.2.2.3 Qu'en est-il en pratique ?	80
I.2.3 L'introjection, une dynamique subjectivante.....	83
I.2.3.1 Les mouvements d'identification et de désidentification	83
I.2.3.2 Intériorisation et introjection chez Ferenczi.....	85
I.2.3.3 Évolution de la notion après Ferenczi.....	87
I.2.3.4 Au départ, une unité duelle	90
I.2.3.5 L'importance d'un environnement fiable	92
I.3 La désubjectivation comme effet de la catastrophe.....	94
I.3.1 De la catastrophe commune au désastre intime	95
I.3.1.1 Aliénation mentale et catastrophe psychique.....	95
I.3.1.2 La catastrophe chez Bion	97
I.3.1.3 La mort comme catastrophe fondamentale.....	100
I.3.2 Les manifestations aiguës de l'impact catastrophique	102
I.3.2.1 Le déchaînement intérieur	102
I.3.2.1.1 Éclatement de l'identité par intrusion d'une extériorité étrangère	102
I.3.2.1.2 Détresse et explosion de l'être au monde.....	103
I.3.2.1.3 La peur extrême	104
I.3.2.2 Enlèvement, anesthésie et paralysie	105
I.3.2.2.1 Face à l'horreur, la sidération	105

1.3.2.2.2	<i>Désastre et inertie</i>	106
1.3.2.2.3	<i>Fureur et écroulement du monde</i>	107
1.3.3	Les désordres ultérieurs	108
1.3.3.1	Le déferlement ou la rupture des digues.....	109
1.3.3.2	L'angoisse et les visions d'épouvante.....	109
1.3.3.3	Dissociation et disfraction.....	111
1.3.4	La catastrophe internalisée	114
1.3.4.1	Prévoir les dangers et contrôler les risques.....	114
1.3.4.1.1	<i>L'art de l'anticipation</i>	114
1.3.4.1.2	<i>La culpabilité comme prise sur son destin</i>	115
1.3.4.1.3	<i>Les inhibitions ou les ratés de la confrontation avec le réel</i>	117
1.3.4.2	Des appels au secours ignorés	118
1.3.4.2.1	<i>Revendications et amplification de la réalité</i>	118
1.3.4.2.2	<i>Les hontes honteuses ou éhontées</i>	120
1.3.4.2.3	<i>Bleus de l'âme</i>	122
1.3.4.3	Ce qui se dit autrement : les voies détournées de l'indicible.....	124
1.3.4.3.1	<i>Le corps pensant : lorsque le conflit prend chair</i>	124
1.3.4.3.2	<i>Le corps fou : les troubles psychosomatiques</i>	126
1.3.4.3.3	<i>Dire ou vivre a contrario : renversements et retournements</i>	128
1.3.5	Métapsychologie de la désubjectivation	129
1.3.5.1	Les deuils entravés.....	130
1.3.5.1.1	<i>Les maladies du deuil</i>	131
1.3.5.1.2	<i>Les enfants survivants de parents victimes de génocide</i>	131
1.3.5.1.3	<i>Du deuil à la mélancolie</i>	132
1.3.5.1.4	<i>Deuils pathologiques, séparation et fantasmatisation</i>	133
1.3.5.1.5	<i>L'idéalisation, obstacle du deuil</i>	134
1.3.5.2	L'en-deuil catastrophique	135
1.3.5.3	La défense radicale par clivage	137
1.3.5.2.1	<i>Origines de la notion de clivage</i>	138
1.3.5.2.2	<i>Destins des clivages catastrophiques</i>	140
1.3.5.2.3	<i>Les fantasmes d'incorporation</i>	141

1.3.5.2.4 <i>Cryptes et caveaux secrets</i>	143
1.3.5.2.5 <i>Le travail du fantôme dans l'inconscient</i>	145
1.3.5.4 Les difficultés contemporaines de la subjectivation.....	148
I.4 Les « résiliences » en question : quelle resubjectivation ?.....	152
I.4.1 Les différentes définitions de la « résilience » et leurs sources.....	153
I.4.2 Discussion et critique de la notion de « résilience »	156
I.4.3 Quelles défenses pour faire face au trauma ?.....	159
I.4.3.1 Identification à l'agresseur et à l'agression	159
I.4.3.2 Imitation du violenteur	161
1.4.3.2.1 <i>La violence détournée contre l'autre</i>	161
1.4.3.2.2 <i>La violence retournée contre soi-même</i>	163
I.4.3.3 L'édification de mythologies familiales	164
I.4.4 Resubjectivation et principe d'intégrité	167
I.4.5 La cure des traumatismes psychiques.....	170
I.4.5.1 Les prises en charge dans l'urgence	170
I.4.5.2 La psychanalyse du trauma à partir de Ferenczi.....	171
I.4.6 Chronique d'une catastrophe	174
I.5 Hypothèses métapsychologiques et psychopathologiques	178
I.5.1 La catastrophe psychique	178
I.5.2 Du communautaire au collectif	180
I.5.3 Un programme de recherche progressif	182
I.5.3.1 Problématique	183
I.5.3.2 Question centrale.....	183
I.5.3.3 Quelques hypothèses.....	184
1.5.3.3.1 <i>Les modalités de la désobjectivation</i>	184
1.5.3.3.2 <i>Vers une resubjectivation</i>	186
1.5.3.3.1 <i>Une résilience collective ?</i>	189
Partie II - Catastrophes et récits de vie : témoignages de désobjectivations	192
II.1 Méthodologie : une zone géographique, une période historique, des techniques spécifiques.....	193
II.1.1 Le sud-est de la France marqué par les catastrophes	193

II.1.1.1 Les catastrophes naturelles	193
II.1.1.1.1 Les séismes	193
II.1.1.1.2 Les inondations	194
II.1.1.1.3 Les éboulements.....	195
II.1.1.2 Les catastrophes humaines.....	196
II.1.1.2.1 Les guerres	196
II.1.1.2.2 Les risques nucléaires.....	197
II.1.1.2.3 Les flots migratoires.....	197
II.1.2 La décolonisation au Maghreb	199
II.1.3 Méthode de recueil des données.....	199
II.1.4 L'investigation psychanalytique : une transphénoménologie	201
II.1.5 Le récit de soi et des siens	205
II.2 Analyse des témoignages : résultats descriptifs	208
II.2.1 Repérage des signifiants principaux	210
II.2.1.1 Pour l'ensemble de l'échantillon (Algérie, Maroc, Tunisie).....	210
II.2.1.1.1. Données chiffrées	210
II.2.1.1.2 Premiers regroupements par thèmes.....	211
II.2.1.1.3 Pistes d'approfondissement	212
II.2.1.2 Pour la part de l'échantillon correspondant à l'Algérie.....	213
II.2.1.2.1 Données chiffrées	213
II.2.1.2.2 Premiers rapprochements	213
II.2.1.2.3 Pistes d'approfondissement	214
II.2.2 Exploration des thèmes principaux	215
II.2.2.1 Pour les témoignages concernant le Maroc et la Tunisie.....	215
II.2.2.1.1 La famille au cœur de l'histoire vécue	215
II.2.2.1.2 La vie face à la mort	217
II.2.2.1.3 La nostalgie du bel autrefois.....	219
II.2.2.1.4 Les lieux existentiels	221
II.2.2.1.5 L'épreuve de l'expatriation	222
II.2.2.1.6 La déroute comme réel de l'exil	224
II.2.2.2 Pour les témoignages concernant l'Algérie	225

II.2.2.2.1 Ce temps qui ne passe pas.....	226
II.2.2.2.2 La vie aux prises avec la mort	228
II.2.2.2.3 La famille au centre de la tourmente	231
II.2.2.2.4 Les lieux de vie et de passage	235
II.2.2.2.5 Les souvenirs de l'épreuve.....	237
II.2.2.2.6 Survivre	239
II.2.3 Approfondissement des axes majeurs	242
II.2.3.1 Pour les témoignages relatifs au Maroc et à la Tunisie	243
II.2.3.1.1 La coexistence entre communautés	243
II.2.3.1.2 La mémoire, le récit, l'identité.....	245
II.2.3.1.3 Les affres de l'exil.....	247
II.2.3.1.4 Perte, manque et regrets.....	249
II.2.3.1.5 Arrivée et accueil en terre étrangère	250
II.2.3.1.6 Deuils et renouveaux	252
II.2.3.2 Pour les témoignages relatifs à l'Algérie.....	253
II.2.3.2.1 Le temps, la mémoire, le récit	253
II.2.3.2.2 La bonne entente entre communautés	256
II.2.3.2.3 L'angoisse, la menace, le danger	260
II.2.3.2.4 L'expérience collective.....	263
II.2.3.2.5 L'exode massif.....	266
II.2.3.2.6 Le rejet en métropole	269
II.3 Les désubjectivations lors de l'exil	272
II.3.1 Récapitulatif provisoire des témoignages	272
II.3.1.1 Sur les catastrophes	272
II.3.1.2 Sur l'exode et l'exil	273
II.3.1.3 Sur le temps	273
II.3.2 La subjectivation en souffrance.....	274
II.3.3 Avant l'exil, les premières détresses	275
II.3.3.1 Le corps malade et le cadavre	275
II.3.3.2 L'enfant comme instrument politique.....	276
II.3.3.3 Un mot indicible « dans le sang »	277

II.3.3.3 Un « torrent d'affects »	278
II.3.3.4 L'enfant démuni	279
II.3.4 L'effondrement psychique en arrivant en France	280
II.3.4.1 L'appel du pays d'origine	280
II.3.4.2 L'épreuve de l'humiliation	280
II.3.4.3 Seul au milieu des autres	282
II.3.4.4 L'essaim d'affects.....	282
II.3.4.5 « Un schisme dans nos vies ».....	283
II.3.5 L'impact durable de la catastrophe.....	283
II.3.5.1 La dépression	284
II.3.5.2 L'angoisse persistante.....	286
II.3.5.3 La honte	287
II.3.5.4 « Le chaos dans la tête ».....	288
II.3.5.5 La phobie.....	290
II.3.5.6 Le sérieux et la gravité	290
II.3.5.7 L'émotivité	291
II.3.6 Les effets de désobjectivation sur les proches.....	291
II.3.6.1 Rester là-bas, <i>avant l'exil</i> , en pensée	292
II.3.6.2 Le choix du silence face à l'ambivalence des souvenirs	292
II.3.6.3 Une histoire partagée	293
II.3.6.4 Enfants égarés des exilés	295
II.3.6.5 La difficulté de perdre ceux qui ont connu la vie d'autrefois.....	296
II.3.7 L'exilé habite à <i>jamais</i> la mémoire du temps perdu.....	298
Récapitulatif des différentes manifestations de désobjectivation	298
Partie III - La subjectivation retrouvée, reconquête de soi et résilience partagée	301
III.1 Quelles resubjectivations après l'exil ?	302
Sur quelques bénéfices de l'entretien.....	302
III.1.1 Quelques dispositions favorables	304
III.1.1.1 L'insouciance	304
III.1.1.2 Cultiver ou découvrir la confiance.....	304
III.1.1.3 Le goût de l'étranger	305

III.1.1.4 Patience, reconnaissance et gratitude	306
III.1.1.5 Ni rancœur ni nostalgie	307
III.1.2 S'en sortir coûte que coûte	308
III.1.2.1 Entasser, garder, retenir	308
III.1.2.2 Se débrouiller seul	308
III.1.2.3 S'adapter.....	309
III.1.2.4 Rester en contact.....	310
III.1.2.5 Distance et sobriété.....	310
III.1.3 Retisser des liens	311
III.1.3.1 Les archives.....	311
III.1.3.2 L'histoire de la famille	312
III.1.3.3 Médiations et phénomènes transitionnels	313
III.1.3.4 Psychothérapies.....	314
III.1.3.5 Doutes et paradoxes.....	315
III.1.4 Le passé visité.....	316
III.1.4.1 Un retour	316
III.1.4.2 Un lieu qui ressemble	318
III.1.4.3 Reproduire le paradis infantile	319
III.1.5 Le présent réinvesti.....	319
III.1.5.1 Les études.....	319
III.1.5.2 L'engagement politique.....	320
III.1.5.3 Oublier l'Algérie.....	321
III.2 Vers une résilience collective ?	321
III.2.1 Regroupements	322
III.2.1.1 Se retrouver tous ensemble.....	322
III.2.1.3 Les fêtes	323
III.2.1.3 Les associations.....	323
III.2.2 Solidarités	324
III.2.2.1 Les communautés	324
III.2.2.2 La mémoire	326
III.2.2.3 L'entre-aide.....	326

III.2.3 Les phénomènes d'appartenance	327
III.2.3.1 La famille	327
III.2.3.2 La force du clan	328
III.2.3.3 L'identité Pied Noir	328
III.2.4 Butées et limites de la résilience	329
III.2.4.1 Les aléas de la resubjectivation	329
III.2.4.2 La fin de la famille	330
III.2.4.3 Ce qui manque à la résilience pour être collective	332
III.2.4.4 Comment différencier traumatisme et catastrophe ?	333
III.2.4.5 La catastrophe transforme la relation au temps	334
III.2.5 Bilan provisoire de l'étude.....	335
III.3 L'exil comme catastrophe	338
III.3.1 L'identité à l'épreuve de l'exil	338
III.3.1.1 Comment définir l'identité ?	339
III.3.1.2 De l'exode à l'exil.....	341
III.3.1.3 L'issue possible de l'identité narrative	343
III.3.1.4 Les conséquences de l'exil sur l'identité	344
III.3.1.5 Être exilé, s'exiler ?	345
III.3.2 En exil de soi-même.....	346
III.3.2.1 L'exil intérieur	346
III.3.2.2 De l'exil à la singularité	349
III.3.2.3 L'identité est plurielle et mouvante	351
III.3.3 L'héritage catastrophique des enfants de parents exilés.....	352
III.4 La métaphore retrouvée	359
III.4.1 Une extra-temporalité	360
III.4.1.1 Le « trou noir »	361
III.4.1.2 Le temps rompu.....	363
III.4.1.3 Les temps gelés.....	365
III.4.2 L'effacement des traces.....	368
III.4.2.1 Ne pas voir, ne pas savoir : d'abord survivre	369
III.4.2.2 La mémoire catastrophée.....	372

III.4.2.3 Mémoires catastrophiques.....	375
III.4.2.3.1 <i>La mémoire ravagée refait surface</i>	375
III.4.2.3.2 <i>La mémoire des commencements</i>	376
III.4.2.4 L'idéologie ou le mythe comme sauvetage	378
III.4.2.4.1 <i>Un discours officiel explicatif</i>	379
III.4.2.4.2 <i>Le mythe de l'ascendance héroïque</i>	380
III.4.2.4.3 <i>L'envers du décor</i>	381
III.4.2.5 Transferts sur la mémoire	382
III.4.2.5.1 <i>Différentes modalités transférentielles</i>	382
III.4.2.5.2 <i>Une mémoire aussi encombrante qu'angoissante</i>	385
III.4.2.5.1 <i>La mémoire effacée</i>	386
III.4.3 Temps intime et métaphorisation	387
III.4.3.1 Le temps étranger.....	387
III.4.3.2 La part exclue ou la sensation manquante.....	389
III.4.3.3 La métaphore : du lieu à la durée.....	391
III.4.3.3.1 <i>Un lieu où le sujet est entendu</i>	392
III.4.3.3.2 <i>Une durée où le sujet peut exister</i>	393
III.4.3.3.3 <i>La subjectivation comme déploiement humain</i>	394
III.5 Résultats, limites et discussion.....	397
III.5.1 Observations, intuitions, spéculations	397
III.5.1.1 La catastrophe excède le trauma	398
III.5.1.1.1 Le cas particulier de l'exil.....	399
III.5.1.1.2 <i>Etrangéisation</i> et solution de continuité	400
III.5.1.2 Transferts sur la mémoire et effacement des traces	400
III.5.1.2. 1 Une mémoire déportée	400
III.5.1.2.2 L'exil catastrophique provoque une dystopie psychique	401
III.5.1.2.3 La <i>cataphore</i> ou le bannissement d'une mémoire captive	402
III.5.1.3 Le temps figé, cet étranger.....	403
III.5.1.3.1 Temps perdu, mémoire tue : mémoire haïe ?.....	403
III.5.1.3.2 La relation au temps est bouleversée.....	403
III.5.1.3.3 L'exode comme dépossession	404

III.5.1.4 Continuité temporelle et capacité de métaphorisation.....	404
III.5.1.4.1 Uchronie, <i>dyschronie</i> et <i>idéologie</i>	405
III.5.1.4.2 La resubjectivation : de l' <i>idéologie</i> à la métaphore partagée	405
III.5.1.4.3 Vers une résilience collective ?	406
III.5.2 Quelques limites conscientes	408
III.5.2.1 Le thème de la recherche	408
III.5.2.2 La mise en œuvre de la méthode	409
III.5.2.3 Quelques premiers « résultats ».....	410
III.5.2.3.1 Trauma et catastrophe	410
III.5.2.3.2 De la honte au silence.....	412
III.5.2.3.3 Spécificité de l'étrangéisation.....	413
III.5.2.3.4 Images psychiques et métaphorisation	414
III.5.2.3.5 Transfert et effet thérapeutique des entretiens	415
III.5.3 Discussion, comparaisons et enrichissements	417
III.5.3.1 Sur la question centrale	417
III.5.3.2 Sur la méthodologie	419
III.5.3.3 Sur les résultats.....	421
III.5.3.3.1 L'exil : trauma ou catastrophe ?	421
III.5.3.3.2 Sujet catastrophé et désobjectivation.....	423
III.5.3.3.3 Temporalité catastrophique et mémoire déportée	424
III.5.3.3.4 Récits, témoignages et resubjectivation.....	426
III.5.3.3.5 Polyphonie et résilience collective	427
Conclusion	430
Bibliographie	435
Résumé	449
Annexes	450
Table des annexes :	
Première série d'entretiens (2013-2014 : quatorze témoins	452
Deuxième série d'entretiens (2015 : deux autres témoins)	
Troisième série d'entretiens (2016 : deux témoins)	
Tableaux des résultats statistiques pour l'Algérie, le Maroc et la Tunisie	453
Tableaux des résultats statistiques pour l'Algérie seule	461

Introduction

« Notre actualité évoque régulièrement de nouvelles catastrophes, et le mot traumatisme fait désormais partie de notre vocabulaire ordinaire. Comme le remarquait déjà Freud, il n'est plus possible à l'homme contemporain de s'appuyer sur une vision du monde, faisant récit et produisant du sens dans un espace et un temps perçus comme homogènes. »

Christian Hoffmann, *Traumas et catastrophe aujourd'hui*.

Le vendredi 13 novembre 2015, vers vingt-et-une heures, à Paris et à Saint-Denis, six attentats simultanés menés en quarante-cinq minutes font cent vingt-neuf morts et plus de quatre cent quatre-vingt blessés, dont quatre-vingt-dix-neuf dans un état extrêmement grave, qualifié « d'urgence absolue ». Les témoins parlent de « scènes d'horreur », de « barbarie », de « cauchemar » et « d'enfer », les médecins de « blessures de guerre », les journalistes de « carnages », les politiques de « guerre ». Certains mots reviennent très souvent dans les témoignages de la nuit et du lendemain : sidération, effroi, tristesse, terreur, épouvante, douleur, accablement, colère, dégoût, désolation, etc.¹ Quelques mois auparavant, début janvier 2015, une vague d'attentats terroristes avait déjà plongé la capitale française dans l'effroi...

Depuis quelques années, il est possible d'observer une nette prépondérance et une forte persistance de la catastrophe dans le climat psychique social. Ce phénomène va en s'intensifiant et concerne autant les cataclysmes naturels que les massacres humains. Parmi d'autres, les artistes essaient de mettre en forme l'intrusion fracassante du chaos dans la routine du quotidien et expriment les questions d'un monde qui paraît parfois partir à la dérive. Parmi eux, le photographe américain Steve McCurry, né à Philadelphie en 1950. Plus encore que du monde de la catastrophe, ses photographies témoignent d'un *monde catastrophé*, à travers des conflits comme la guerre en Afghanistan ou le constat de la disparition progressive de certaines cultures. McCurry choisit d'adopter un point de vue particulier, fort

¹ *Libération*, 14 novembre 2015. (Il y aura en tout cent trente morts.)

différent de celui d'un observateur extérieur : il regarde les scènes qu'il photographie comme s'il les vivait de l'intérieur, laissant le spectateur participer à l'événement grâce à une grande proximité humaine.

Au-delà des événements spectaculaires, René Kaës met en lumière de manière très détaillée et argumentée, dans un ouvrage sur le *malêtre*, la façon dont le malaise dans la culture est devenu pénible, difficile à vivre et ardu à exprimer. Celui-ci en arrive même à être « *source de désaccordage* », de troubles de la pensée, de paradoxes impressionnants, de violence incontrôlée, perturbant profondément le processus même de subjectivation. Kaës repère une « *crise permanente de la culture* » qui requiert de chacun de nous un « *travail de culture incessant et inachevable contre les assauts de la barbarie* ». Imprévisibilité et discontinuité rendent difficile d'inventer ensemble un futur et des projets communs. La rapidité et l'ampleur des mutations opérées depuis deux générations rapprochent cette expérience d'un traumatisme massif : « *des vécus indéchiffrables, hors sens, dans lesquels les repères spatio-temporels ont été bouleversés* » provoquant des « *sentiments d'impuissance* » et une « *chaotisation de la pensée* ». Kaës reprend Heidegger en observant des « *processus sans sujet* »¹. Aussi, la question de la subjectivation est-elle au cœur des désordres et des désaccordages contemporains, accompagnés de peurs, d'évitements et de dénis.

René Kaës insiste sur les nécessaires approfondissements, développements et réaménagements de la théorie psychanalytique qu'impliquent les mutations du monde contemporain². Ces dernières années, les critiques contre la psychanalyse sont d'ailleurs devenues des attaques, quelquefois d'une grande virulence. « *Ces attaques sont provoquées par les sociétés de psychanalyse elles-mêmes, notamment les plus puissantes, et par leur discours ronronnant* », reconnaît Claude Nachin³. De fait, tendanciellement focalisée sur l'étude méticuleuse des seuls mécanismes intrapsychiques, sur les descriptions nosographiques pointilleuses ou sur les disputes d'école concernant l'exégèse de tel ou tel auteur, « *la recherche en psychanalyse est en retard dans l'étude des phénomènes collectifs et des catastrophes*⁴ ».

¹ R. Kaës (2012), p. 16-18.

² *Ibid.*

³ C. Nachin (communication personnelle).

⁴ F. Benslama (2014 b).

Au reste, de nombreux auteurs insistent sur cette même nécessité d'ouvrir le champ de la recherche psychanalytique et invitent à la renouveler¹. Face au monde en crise, il pourrait d'abord s'agir de redécouvrir une psychanalyse inventive, désaliénée, désidéalisée, voire désacralisée, « *descendue de ses prétentions et libérée de ses cultes conceptuels* », dans une « *attente en soi et chez autrui d'une parole libre et inédite* »². Olivier Douville rappelle très clairement que, dès 1891, Freud « *repousse vigoureusement le réductionnisme scientifique* », accordant une importance toute particulière à la mémoire et à la parole du sujet³. De surcroît, l'ampleur du projet freudien concerne également, sans restriction, « *la vie psychique et l'économie libidinale des groupes institués, des foules et des masses* »⁴.

Nous souhaitons que la présente recherche puisse s'inscrire dans ce large cadre. Sa visée est d'explorer les processus de désubjectivation induits par la survenue d'une catastrophe, puis de repérer quelles peuvent être les modalités d'une éventuelle resubjectivation, pour enfin s'interroger sur les possibilités de résilience⁵ collective.

Une question se pose d'emblée concernant la catastrophe et ce qui peut contribuer à la définir. Nous chercherons à préciser si elle diffère du trauma, si tel est le cas, en quoi elle en diffère, et pas seulement parce qu'elle peut être « poly-traumatique ». Si le trauma désigne l'impact psychique d'un traumatisme, il relève avant tout de la psychologie individuelle. En revanche, l'étude de la catastrophe et de ses effets requiert de passer au plan *collectif*. Il en est de même pour l'exil qui nous concerne ici : nous nous pencherons tout particulièrement sur le départ des populations européennes et juives d'Afrique du Nord lors de la décolonisation de la Tunisie, du Maroc et de l'Algérie.

Nous aurons aussi à tenir compte de l'Histoire et des différences entre ces pays, leurs statuts et leurs modalités de décolonisation. Même si des faits d'armes ont eu lieu en Tunisie, avec recours à la force militaire, la majeure différence concerne la guerre en Algérie. De 1954 à 1962, deux millions de Français ont fait la guerre aux Algériens, rappelle Benjamin Stora, qui parle de « *guerre sans nom* ». Quarante ans après, elle reste « *une page blanche de l'histoire nationale et le refoulement de sa mémoire continue à ronger comme une gangrène les fondements même de la société* »

¹ N. Rand (2001).

² G. Botet-Pradeilles (2016).

³ O. Douville (2014), p. 31.

⁴ *Ibidem* p. 2.

⁵ L'écriture de ce terme avec un *a*, exprimant la dynamique du processus, sera explicitée plus loin.

française ». Un « *refoulement symétrique* » mine la société algérienne. Stora repère des « *mécanismes de fabrication de l'oubli* », en France comme en Algérie. Côté français, l'existence même de la guerre est niée alors que persiste « *un refus obstiné de reconnaître la réalité de la torture et des exécutions sommaires* » ; côté algérien, la même forme de déni concerne « *la violence de la guerre civile secrète qui opposa le FLN et le MNA, autant que le massacre en masse des Harkis lors de l'été 1962* »¹.

Le contexte dans lequel se déroule une catastrophe a toute sa place dans l'étude du désastre, sans occulter pour autant les singularités subjectives et communautaires.

Du point de vue méthodologique, nous proposerons des pistes de recherche, des hypothèses de travail dans un sens large, car nous avons conscience que notre démarche clinique ne relève pas de l'expérimentation – à travers des protocoles et des tests de validation – mais bien plus de l'écoute de la spécificité de chaque sujet et de la réception respectueuse de son discours en évolution. De fait, l'entretien clinique non directif – sous forme de témoignage – pour lequel nous optons répond plus à un *schème de réflexion herméneutique* qu'à un modèle hypothético-déductif.

Dans une première partie, nous essaierons de proposer un inventaire des savoirs sur les notions clés de notre problématique : le trauma, la subjectivation, la résilience, ce qui nous permettra d'envisager quelques premières questions de recherche. La deuxième partie précisera les aspects contextuels et méthodologiques, pour se consacrer plus longuement et principalement à l'étude des témoignages que nous avons recueillis, et ce sous l'angle principal de la désobjectivation. Une troisième partie envisagera les possibilités de resubjectivation et de résilience collective, puis essaiera de préciser quelques questions de fond sur l'exil, avant de considérer les limites de notre travail et de le confronter à la pensée d'autres chercheurs.

¹ B. Stora (2005).

Partie I - Du trauma aux catastrophes

« *Se cacher est un plaisir, mais ne pas être trouvé est une catastrophe.* »

D. Winnicott, *Jeu et réalité.*

Même s'il est possible de considérer que les graves événements traumatiques constituent de véritables catastrophes psychiques pour le sujet qui les vit, la survenue d'une catastrophe à grande échelle, qu'elle soit naturelle, politique ou sociale, requiert de réfléchir à ses incidences psychiques et relationnelles d'une façon plus large qu'uniquement en termes de trauma. En effet, le désastre induit par une catastrophe pose plus fondamentalement la question de ce qu'il advient au sujet humain précisément en ce qui concerne sa *subjectivité en devenir*, et les modalités selon lesquelles cette subjectivité est mise à mal dans ces circonstances extrêmes.

Pour ce faire, nous proposerons d'abord un tour d'horizon aussi global que possible de la notion de traumatisme psychique, en soulignant sa complexité et son évolution depuis la fin du 19^e siècle. Puis, nous préciserons ce que recouvre le terme assez récent de « subjectivation » et les processus psychiques qu'il désigne. Logiquement, nous envisagerons les possibilités de dé-subjectivation et de re-subjectivation lors de catastrophes. Nous nous interrogerons sur l'idée assez large et floue de « résilience » et poserons un regard critique sur son succès médiatique. Enfin, nous avancerons des pistes de recherche, sous forme d'hypothèses souples, pour favoriser l'investigation clinique spécifique à notre recherche, à savoir *l'exil des familles européennes et juives installées au Maghreb*, du fait des exodes massifs qui ont eu lieu au moment de la décolonisation.

I.1 Complexité et évolution de la notion de traumatisme

« On le fouille et on ne trouve rien sous les vêtements que le tremblement de tout son corps et la sueur froide dans la nuque qui la tient rigide, et dès qu'on ne le frappe plus il a les yeux grands ouverts et son souffle soulève sa poitrine et il respire très fort. [...] Le garçon, lui, a les yeux grands ouverts sur les hommes – des yeux ouverts et brillants comme s'ils reflétaient une hallucination. »

L. Mauvignier, *Des hommes*.

Dans le langage courant, le mot « traumatisme » est devenu un truisme, de plus en plus utilisé, parfois pour des événements apparemment insignifiants, voire à mauvais escient. Inversement, il peut se trouver qu'il ne soit pas employé alors que la réalité clinique indique pourtant clairement qu'il y a traumatisme psychique.

Nous présenterons successivement une revue des définitions théoriques et cliniques les plus courantes du trauma, ou traumatisme psychique, puis l'histoire de la notion en psychanalyse. Au-delà d'un apparent voisinage des termes et des concepts, nous verrons ce que les névroses et psychoses traumatiques ont réellement emprunté aux modèles psychiatriques des névroses et psychoses de guerre, ou des troubles plus généralement regroupés sous l'appellation de « syndromes post-traumatiques ».

I.1.1 Définitions du traumatisme psychique

Le dictionnaire *Le Robert* le définit comme « l'ensemble des perturbations résultant d'un violent choc émotionnel », et, plus précisément du point de vue de la psychanalyse, comme une situation « déclenchant chez le sujet un afflux d'excitations dépassant le seuil de tolérance de son appareil psychique ». Ce qui correspond à la première définition qu'en a donnée Sigmund Freud¹.

I.1.1.1 Rappels théoriques

Jacques Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis décrivent le trauma ou traumatisme psychique comme « un événement de la vie du sujet qui se définit par son intensité, l'incapacité où le sujet se trouve d'y répondre adéquatement, ainsi que le bouleversement et les effets pathogènes durables qu'il provoque dans son organisation psychique ».

¹ Voir section I.1.2.3.

« En termes économiques, le traumatisme se caractérise par un afflux d'excitations, qui est excessif, relativement à la tolérance du sujet et à sa capacité de maîtriser et d'élaborer psychiquement ces excitations. » Les deux auteurs observent que Freud n'emploie que le terme « trauma », à partir de son sens en grec ancien, « en transposant sur le plan psychique les trois significations qui y étaient impliquées : celle d'un choc violent, celle d'une effraction, celle de conséquences sur l'ensemble de l'organisation ». Toutefois, le heurt violent peut être remplacé par une accumulation d'excitations dont chacune prise isolément serait tolérable¹.

En grec, *trauma* désigne la blessure, le désastre ou le ravage. Dans le registre psychique, il indique un choc provoqué par un facteur extérieur ou intérieur entraînant des perturbations ou des dommages plus ou moins profonds et durables.

- ✓ La blessure morale correspond à un coup, une douleur ou une offense ; la personne se sent atteinte, éprouvée ou froissée.
- ✓ Désastre est un mot plus fort : il concerne un événement funeste, un malheur très grave, notamment une calamité, un cataclysme ou un fléau.
- ✓ Un ravage, enfin, indique la survenue d'une destruction massive, d'une dévastation ou d'une ruine.

Pour ces deux derniers niveaux de définition, le trauma atteint la dimension de la *catastrophe*. Dans la très grande majorité des cas, la survenue de l'incident perturbateur est de l'ordre de l'accident, soit encore d'un événement fortuit, de la manifestation soudaine du hasard, d'un contretemps, d'une mésaventure, d'un revers, donc de phénomènes inattendus et surprenants, impossibles à prévoir.

« Toutes les théorisations présentent le traumatisme comme une effraction qui submerge le sujet et instaure une coupure radicale entre l'avant et l'après, accompagnée d'une désorganisation plus ou moins durable². »

« Le traumatisme psychique n'est pas le fait-divers des journaux », précise Claude Nachin. Il découle d'un décalage entre un événement et les possibilités psychiques de le surmonter par un réaménagement intérieur. D'un côté, les tragédies - comme la guerre - bouleversent tout un chacun, même la personne la plus équilibrée. De l'autre, « des événements banals en eux-mêmes » peuvent devenir traumatiques, plus particulièrement :

¹ J. Laplanche, J.-B. Pontalis (1967), p. 499-500.

² R. Waintrater (2003), p. 68.

- ✓ Lorsque « l'un des protagonistes disparaît sans que les incidents aient pu faire l'objet d'une communion de langage » entre eux.
- ✓ Lorsqu'une « situation dangereuse, qui tend à entrouvrir l'inconscient », fait resurgir l'image d'un proche « insuffisamment bon » (maltraitant ou rejetant) ou d'un parent trop peu présent (déprimé, malade ou porteur d'un secret)¹.

Pour commencer, et à chaque fois que cela sera possible, nous nous appuyerons d'abord sur ce qu'enseigne la pratique de la psychanalyse. Viendront ensuite les développements conceptuels et théoriques qui peuvent en découler.

I.1.1.2 Réfléchir à partir de la clinique

Olivier Douville insiste sur l'importance de ne pas confondre choc et trauma.

« Une théorie psychanalytique trop expéditive s'accorde à penser que le trauma est structurellement une rencontre avec un excès, avec un non-symbolisable. Par ailleurs la notion de "choc", puis celle de "stress" ont, l'une et l'autre, pour effet de diluer considérablement le terme de trauma lequel viendrait alors recouvrir toute blessure physique ou morale, tout dommage. Il est vrai que cet amalgame entre choc et trauma facilite la promotion des idéologies victimaires². »

Ces idéologies découlent aussi de revendications visant à éliminer l'aléa et la surprise, dans des existences qui seraient « garanties » contre tout accident. En effet, la problématique du traumatisme pose la question du rôle de l'accident par rapport à une « conception essentialiste » de l'être humain. Claude Barrois affirme que la psychanalyse, née à la même époque que la notion de névrose traumatique, a trouvé avec le traumatisme psychique un de ses modèles, mais aussi une véritable épine irritative, un « corps étranger interne », comme le disait Freud à propos du souvenir pathogène³. Claude Nachin complète ce constat : « Une des causes du désarroi actuel est le refus de l'accident par rapport au projet d'une organisation toujours plus sophistiquée et rationnelle du monde ». Une telle conception met l'accent sur les traumatismes singuliers d'une vie dans l'évolution des troubles psychiques.

« Il est impossible de dresser la liste des événements singuliers qui peuvent prendre une valeur traumatique psychique pour un sujet et cela ne se dégage qu'au cours de chaque cure. Toutefois, en dehors des guerres et des grandes catastrophes naturelles, la perte d'un proche par mort subite (accident ou maladie foudroyante), par mort violente ou par disparition, les agressions et les abus sexuels sont des situations difficiles à élaborer psychiquement. Certains éléments temporels sont très importants

¹ C. Nachin (2009).

² O. Douville (2003).

³ C. Barrois (1988), p. 6-8.

comme la proximité entre la naissance d'un enfant et une fausse-couche ou la mort d'un autre enfant ou d'un des grands-parents. Il en est de même de la mort rapide d'un de ses parents quand un jeune homme (ou une jeune femme) quitte le foyer d'origine, se marie ou conçoit un enfant¹. »

Les accidents (et les incidents) de la vie humaine ne sont pas forcément des événements importants vus de l'extérieur. Dans *Une vie avec la psychanalyse*, Maria Torok rapporte l'histoire d'un enfant traité pour un phimosis, qui se retrouve opéré sans que les choses aient été parlées. Il se sent trahi par sa mère qui ne l'a pas prévenu. Son traumatisme découle d'une perte de confiance envers elle. « *La perte de confiance s'accompagne d'un dessaisissement, d'une perte de l'identité, qui se définit par rapport à la confiance que l'enfant vouait à sa mère auparavant². »*

L'accident provoque une *effraction*. C'est cette effraction qui constitue l'origine possible d'un trauma, son point d'entrée. Certains accidents ne provoquent pas de traumatismes et certains traumatismes arrivent sans accident apparent : l'effraction psychique est alors provoquée par la répétition de situations fragilisantes ou perturbantes.

1.1.1.2.1 Un traumatisme physique sans traumatisme psychique apparent

Un mercredi midi, une mère vient chercher ses enfants à la sortie de l'école. Par manque de place, l'un d'eux, âgé de six ans, monte à l'avant pour se placer sur les genoux de son grand-père en vacances chez sa fille à ce moment-là. N'y prenant pas garde, le grand-père ferme la portière de la voiture sur la main de l'enfant encore en train de monter. La main est écrasée, l'enfant pleure. Le grand-père ne s'excuse pas, la mère demande à son fils d'arrêter de pleurer et de faire des manières. L'enfant se tait et garde sa douleur pour lui. Quelques heures plus tard, le gonflement de la main alerte les parents qui emmènent l'enfant chez le médecin. La radiographie révèle trois phalanges cassées. L'enfant, alors au Cours Préparatoire, porte un plâtre pendant un mois, écrit comme il peut de la main gauche, aidé par une vieille institutrice très compréhensive à son égard. Après que le plâtre a été enlevé, il continue sa scolarité sans problèmes apparents. Il est capable de parler de l'incident sans signe manifeste de séquelles physiques ou psychiques³.

Même si l'enfant ne manifeste pas de trouble particulier à la suite de l'accident, il serait exagéré d'affirmer qu'il n'y a pas eu de trauma psychique. D'autant plus que le grand-père et la mère ne se sont pas excusés et n'ont pas apporté au garçon de consolation, sous une forme ou sous une autre. Il est légitime de se demander quelle confiance l'enfant peut désormais accorder aux parents et aux adultes en général.

¹ C. Nachin (2009).

² M. Torok (2002), p. 146-148.

³ Toutes les illustrations cliniques de la partie I sont issues de notre pratique de psychanalyste.

1.1.1.2 Un traumatisme psychique sans traumatisme physique

Un jeune homme de 19 ans, musicien violoncelliste, part en vacances avec des amis en emportant son violoncelle, d'une très grande valeur. Vers la fin du voyage, à quelques kilomètres du lieu d'arrivée, le conducteur s'arrête à une station-service pour prendre de l'essence. Les passagers sortent se dégourdir les jambes. Soudainement, le véhicule prend feu. L'incendie est rapidement maîtrisé, personne n'est blessé, mais les bagages ont brûlé, et avec eux l'instrument de musique.

Un instrumentiste fait corps avec son instrument, à plus forte raison s'il s'agit d'un instrument à cordes ou d'un instrument à vent que le musicien porte contre lui. À la suite de cet accident qui l'a profondément bouleversé, le jeune homme ne réussira plus à jouer de violoncelle pendant des mois. Sa relation avec son professeur en est aussi durablement affectée. Il se sent complètement démuni, mais aussi très coupable et s'en veut énormément de ne pas avoir pu sauver son violoncelle.

1.1.1.3 Un traumatisme physique doublé d'un traumatisme psychique

Un athlète professionnel est en week-end chez ses parents quelques mois avant une compétition internationale importante pour lui. En jardinant avec son père, il se blesse au mollet. La blessure n'est pas sérieuse du point de vue médical, mais elle nécessite une hospitalisation, des soins réguliers puis une rééducation prolongée. Le jeune athlète est déçu et dépité : il ne pourra reprendre l'entraînement qu'après la compétition qui aurait pu le qualifier.

En raison de l'accident, la carrière de l'athlète est remise en question. Il se sent profondément découragé et traverse un moment de dépression.

1.1.1.4 Un accident réveille un traumatisme ancien

Un enfant de neuf ans est témoin d'un violent accident de voiture dans la rue où il jouait tranquillement avec des camarades. Un jeune s'est blessé à la tête en heurtant le pare-brise, qui s'est brisé. Du sang coule sur son visage. Sa mère, qui conduisait, invective le conducteur de l'autre véhicule, qui n'a pas respecté la priorité. Elle demande aux passants atterrés d'appeler la police alors que le blessé aurait davantage besoin des pompiers pour être soigné et pris en charge rapidement. L'enfant fera de nombreux cauchemars à la suite de l'accident. Quelques années plus tard, lorsque le patient raconte l'événement, il prend conscience qu'il a eu très peur à cause du choc, puis de la blessure sanglante, mais que ce sont surtout les cris forcenés de la femme qui l'ont impressionné et effrayé. En associant librement, il se souvient qu'un jour sa mère avait hurlé de la sorte contre son frère et l'avait violemment frappé. Le petit garçon s'était identifié à son frère battu, selon lui de façon très injuste et injustifiée. Cet événement l'avait profondément marqué.

Ainsi, une configuration traumatique se met en place selon l'individu et le moment de son existence, d'une façon très singulière, en fonction de nombreux paramètres.

L'impact sur le sujet pourra être plus ou moins fort et durable, selon l'importance du

bouleversement psychique que l'événement a provoqué, y compris si l'accident concerne une autre personne. Être *témoin* d'une violence peut être très perturbant, comme pour cet homme d'une quarantaine d'années qui a entendu puis vu un jeune se faire abattre de trois coups de révolver dans la rue où il habite.

1.1.1.2.5 Définition clinique du trauma

L'exigence de clarté et de précision dans l'approche du traumatisme psychique favorise son repérage clinique tout en permettant une définition plus concrète. « *Si ce qui fait trauma ne se résorbe pas en termes de choc, ni en évaluation de stress, alors on pourrait nommer trauma un destin de la contrainte à la répétition qui ne s'achève pas dans le compromis symptomatique mais prend corps dans un acharnement de la pulsion de mort sur le psychisme même du sujet*¹. » D'autant que les représentations de la mort ont profondément changé au cours du 20^e siècle. Nous aborderons ce thème en détail un peu plus loin.

Du point de vue clinique donc, nous pourrions définir un traumatisme comme une expérience de surprise ou de violence hors du commun au cours de laquelle l'intégrité d'une personne est menacée. La soudaineté de l'événement submerge sa capacité à y faire face et la plonge dans la détresse ou l'effroi.

Voici le témoignage d'une femme d'une cinquantaine d'années, qui exprime une expérience traumatique de son enfance, restée longtemps pour elle impossible à raconter. Cette expérience correspond à des agressions sexuelles incestueuses répétées de la part de son grand-père maternel, qu'elle a longtemps idéalisé.

« Le choc a la violence d'une explosion volcanique, avec la lave en feu qui ruisselle à l'intérieur de chaque parcelle de mon être. Après coup, la mémoire du choc est plus insidieuse, mais tout aussi violente. Elle provoque un arrêt sur image, un élan coupé qui ne reviendra plus. Imaginons un enfant qui court dans un champ ; il court, il vole presque, emporté par sa joie, son innocence, son désir de vivre. Tout à coup, il s'arrête et s'effondre. Le corps est comme replié sur lui-même, rigidifié, tétanisé... D'ailleurs je dois rester tapie, silencieuse pour ne rien réveiller de ce moment abominable, indicible. Ne surtout pas réveiller cette monstruosité qui a empli chaque fibre de mon être. Ce choc a créé une béance dans l'être qui laisse s'engouffrer des résidus au fil des jours. Mon âme erre, affolée, bleuie, exsangue, brisée. Du temps, beaucoup de temps m'a été nécessaire pour dire les mots qui ont pu repousser cette mise à mort. »

Précisons que le trauma ne correspond pas seulement à ce qu'un sujet subit de la part d'un autre ou de son environnement, mais aussi à ce qu'il peut infliger à autrui.

¹ O. Douville (2003).

Le massacre de la Saint-Barthélemy, commandité par Charles IX, plus ou moins malgré lui, dura du 22 au 24 août 1572. Peu après, le jeune roi de 22 ans exprime à son médecin, Ambroise Paré, le trouble profond qui l'assaille et le tenaille. « *Je ne sais pas ce qui m'est survenu depuis deux ou trois jours, mais je me trouve l'esprit et le corps tout aussi émus que si j'avais la fièvre. Il me semble à tout moment, aussi bien veillant que dormant, que ces corps massacrés se présentent à moi, les faces hideuses et couvertes de sang*¹. » Deux ans plus tard, le jeune roi, qui a sombré dans la folie, meurt, rongé par le remords.

Tous les éléments de ces récits caractérisent précisément ce qu'est un « traumatisme psychique ». Sa dynamique repose sur la soudaineté imprévisible avec laquelle la *catastrophe* survient. Dans ces deux situations, l'environnement dans lequel le sujet avait confiance jusqu'alors perd brutalement sa fiabilité et ses repères rassurants. Précisons que, pour le jeune roi, sa décision politique reste intellectuelle et fantasmatique, alors que le réel du massacre est imprévisible à proprement parler : rien ne pouvait le préparer à une telle barbarie. Même lorsque le sujet pourrait croire que sa volonté d'accomplir un acte le prépare à supporter le choc, comme dans le cas extrême des attentats, des guerres et des massacres, il est submergé par le *surgissement de l'horreur*. Qu'il s'agisse d'un accident de voiture, de l'annonce d'une très mauvaise nouvelle, d'une humiliation violente, etc. le trauma confronte brutalement le sujet au « réel nu », c'est-à-dire à l'évanouissement effectif, potentiel ou craint de l'identité, voire à la disparition de l'humain (ou des repères humains), parfois à sa négation radicale dans les situations de catastrophes sociopolitiques que l'on peut aussi appeler « catastrophes humanitaires ».

Avant d'aller plus loin dans le détail de ces situations, il est nécessaire de partir de la généalogie de la notion de trauma, ou traumatisme psychique, dans son sens exact et complet, en respectant ce qui fait la spécificité de la démarche psychanalytique : la *métapsychologie* et ses trois dimensions, topique, économique et dynamique.

I.1.2 Généalogie de la notion de trauma

Deux textes de l'Antiquité relatent très clairement l'existence de troubles survenus après un traumatisme psychique.

Hérodote raconte que, lors de la bataille de Marathon opposant les Athéniens et les Perses, en 490 avant notre ère, un soldat athénien nommé Epizelos demeura aveugle

¹ J.-L. Vaudoyer (1936), p. 52-54.

toute sa vie à la suite d'un combat durant lequel il vit un colosse s'approcher de lui et tuer son camarade de combat juste à ses côtés¹.

De son côté, au premier siècle avant Jésus-Christ, Lucrèce écrit :

« Les hommes dont l'esprit est occupé des grandes et violentes actions qu'ils ont accomplies, répètent et revivent leurs exploits dans leurs rêves. [...] Beaucoup affrontent la mort. Beaucoup, croyant tomber à terre de tout le poids de leur corps du haut des montagnes, sont éperdus de terreur, et une fois tirés du sommeil, ils ont peine à retrouver leurs esprits². »

Les observateurs anciens avaient déjà pu observer l'impact traumatique d'événements provoquant un *choc psychique*, soit sous la forme de « conversion hystérique », soit sous la forme de « syndromes de répétition », chaque fois avec des cauchemars et des terreurs nocturnes...

I.1.2.1 En France et en Allemagne au 19^e siècle

Plus près de nous, le médecin Philippe Pinel décrit les symptômes persistants d'un militaire de carrière à la retraite, qui font suite à un ensemble de traumatismes successifs.

« Après cinquante années d'un service très actif, [...] cet homme] devint sujet à diverses affections nerveuses, comme des spasmes dans les membres, des sursauts dans le sommeil, des songes effrayants³. »

Néanmoins, ce sera plutôt à partir de la fin du 19^e siècle que les réalités du traumatisme psychique seront étudiées avec attention et élaborées précisément.

En Allemagne, le psychiatre Hermann Oppenheim propose le terme de « névrose traumatique » dans un premier ouvrage en 1889, puis dans un second en 1891, peu de temps avant la naissance de la psychanalyse. Il cite quelques symptômes caractéristiques : cauchemars, troubles répétitifs du sommeil, temps de latence avant l'apparition des troubles, irritabilité, sentiment d'usure et épuisement nerveux⁴.

Ces signes cliniques seront retenus pour caractériser les effets d'un trauma.

I.1.2.2 A partir de Charcot (1880-1890)

Durant la même période, et plus particulièrement dans les années 1880, le neurologue français Jean-Martin Charcot (1825-1893) découvre qu'un « choc »

¹ Hérodote, *Histoires*, Livre VI, v. 117-9.

² Lucrèce, *De natura rerum*, Livre IV, v. 1010-1024.

³ P. Pinel, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, 1809 ; cité par Barrois (1988), p. 16.

⁴ *Ibidem* p. 19. (Le premier opus d'Oppenheim sera réédité en 1892 puis en 1918.)

traumatique provoque chez le sujet une « dissociation de la conscience », c'est-à-dire une rupture dans sa présence au monde et dans son contact avec la réalité qu'il est en train de vivre. En conséquence, le souvenir de l'événement restera inconscient¹. Cette découverte est fondamentale. Elle sera reprise et poursuivie, en France, par le philosophe et médecin Pierre Janet (1859-1947), ainsi qu'en Autriche, par les neurologues Joseph Breuer (1842-1925) et Sigmund Freud (1856-1939)².

I.1.2.3 Les premières approches de Freud (1890-1915)

De 1890 à 1897, Freud propose une théorie traumatique des névroses. En 1893, il considère que « *les idées fixes, dont la charge affective est prisonnière, faute d'associations libres par où se décharger, vont acquérir l'importance d'un trauma*³ ». Entre 1895 et 1897, Freud privilégie le caractère sexuel du traumatisme, le trauma originel pré-pubertaire (séduction traumatique) étant découvert « *après-coup* », à la suite d'un incident sexuel post-pubertaire qui en réveillerait le souvenir premier avec un afflux d'excitation. Le récit de l'histoire d'Emma, la jeune femme prise de panique lorsqu'elle entre dans une boutique, à Vienne, où deux vendeurs se mettent à rire, constitue le modèle du traumatisme en deux temps. Après 1897, le psychanalyste viennois relativise l'étiologie traumatique de la névrose⁴. Il annonce à W. Fliess avoir abandonné sa *neurotica, i.e.* l'idée d'une séduction réelle, au profit du fantasme⁵.

En 1914, Freud a 58 ans. C'est un homme mûr qui aborde les réalités de la guerre, son œuvre est déjà considérable. En 1915-1916, il donne une définition économique du trauma, comme événement de la vie du sujet qui le déborde par son intensité.

« Nous appelons ainsi un événement vécu qui, en l'espace de peu de temps, apporte dans la vie psychique un tel surcroît d'excitation que sa suppression ou son assimilation naturelle devient une tâche impossible, ce qui a pour effet des troubles durables dans l'utilisation de l'énergie⁶ ».

Freud repère le trauma comme un événement psychique qui correspond à une *discontinuité* et produit un « trou » dans le tissu subjectif. Cet élément non intégrable fait symptôme, revient à l'identique, reste en souffrance, en attente d'élaboration.

¹ J.-M. Charcot, *Leçons sur les maladies du système nerveux* (1885-1887), leçons 18 à 22.

² Cf. leurs *Études sur l'hystérie* (1895).

³ S. Freud (1893), cité par C. Barrois (1988), p. 45.

⁴ C. Nachin (2010).

⁵ S. Freud (1887-1902), p. 190 et sq.

⁶ S. Freud (1915 b), p. 256.

I.1.2.4 L'expérience de la guerre (1915-1920)

De 1915 à 1918, le psychanalyste britannique William Halse Rivers (1864-1922) travaille dans deux centres psychiatriques militaires, au Maghull War Hospital, près de Liverpool, et au Craiglockhart War Hospital à Edimbourg, où il reçoit des soldats blessés revenant du front¹. D'après ses observations, le trauma correspond à une construction psychique, proche de la phobie, visant à contenir une expérience de sidération impossible à dire, et échouant dans cette tâche. La parole du soldat est erratique, sans sujet, hors relation. Le patient est aux prises avec un « temps logique » après l'événement, qui tente de donner un statut de trauma aux déchirures de l'évidence du monde provoquées par le choc. Le sujet a vécu une forme d'abolition de son humanité, qu'il cherche à retrouver en construisant du trauma².

« Rivers introduit à une clinique du réel. Il ouvre à la compréhension de ce passage entre le moment où un individu exposé a "tiré le rideau" et le moment où il est pris par l'effroi. Rivers sait que la scène matérielle de l'éveil de la parole ne se laisse pas limiter, contenir et définir par le dispositif technique d'une cure dite "standard". En prise avec tous les espoirs et tous les préjugés théoriques et cliniques de son époque, Rivers entend qu'il doit rendre compte des symptômes avec lesquels le sujet entre dans l'enjeu possible du lien de parole. [...] L'apport de Rivers touche un point existentiel et théorique décisif : la scène du trauma rejoint celle de la naissance de la parole au risque de la mort et de la folie³. »

En 1918, le psychanalyste hongrois Sándor Ferenczi (1873-1933) désigne le *non-dit* et le silence concernant l'événement douloureux comme les principaux facteurs traumatiques. C'est en effet le désaveu sur ce qui s'est réellement produit qui est le plus perturbant et le plus déstructurant. Ne pouvant être parlée librement, l'expérience dramatique devient une « enclave morte-vivante » gardée au secret dans la psyché du patient⁴.

Dans cette perspective centrée sur l'expérience vécue, le trauma est moins lié à l'excès d'excitation, pourtant fréquent, qu'à l'ensemble de la situation.

« Souvent, comme dans certains cas de séduction sexuelle d'un enfant par un adulte, ce n'est pas le fait lui-même qui est le plus traumatisant mais l'attitude de l'adulte séducteur. C'est le désaveu et la négation du vécu de l'enfant qui transforment la "scène" en trauma⁵. »

¹ J. M. Gaudillière (2000).

² O. Douville (2014b).

³ *Ibid.*

⁴ Le 28 septembre 1918, lors du V^{ème} Congrès international de psychanalyse à Budapest.

⁵ *Ibid.*

En 1918, le psychanalyste allemand Ernst Simmel (1882-1947), médecin chef à l'hôpital de Posen, en Silésie, introduit la cure psychanalytique dans le traitement des patients. Il écrit un livre intitulé *Névrose de guerre et traumatisme psychique*, qui sera salué par Freud.

« Voici pour la première fois un médecin allemand qui se situe entièrement, sans condescendance protectrice, sur le terrain de la psychanalyse¹. »

Freud reprend l'étude du trauma en 1919, à partir de l'impact profondément destructeur de la guerre, et montre que le traumatisme abolit le fonctionnement psychique habituel. En 1920, il présente le trauma comme une effraction qui déborde la capacité de traitement psychique du sujet, puis se traduit par un trouble récurrent. À travers ce « symptôme », signe visible de souffrance, le sujet répète inlassablement ses vécus traumatiques. La répétition est perçue par Freud comme une tentative du sujet pour retrouver une maîtrise des situations traumatiques et pour les comprendre².

Le 18 février 1920, Freud se rend à la Commission des forfaitures militaires à Vienne. Il a été nommé expert du fait de son indépendance de pensée et de son absence de sujétion vis-à-vis des autorités médicales, à la suite de la plainte d'un officier de l'armée autrichienne. Le lieutenant Walter Kaunders a séjourné dans la clinique du professeur Wagner-Jaurens de novembre 1917 à février 1918. En mars 1919, il témoigne des traitements qu'il y a subis, particulièrement des séances de faradisation (électrochocs) qu'il a vécues comme « des séances de torture ». Il confie le journal qu'il a tenu lors de son hospitalisation à L'Office national de l'armée, qui transmet l'affaire à la Commission, laquelle doit se prononcer sur ces méthodes. Freud reste modéré, tout en mettant en lumière l'opposition entre les méthodes classiques et la fécondité de la technique psychanalytique, qui fait le lien entre les troubles psychiques des névroses de guerre et l'histoire de la vie affective du patient³.

Rétrospectivement, Claude Barrois repère l'impact de l'irruption de la guerre dans l'histoire de la psychanalyse naissante. Après avoir échafaudé une théorie des névroses, sur le modèle de l'hystéro-traumatisme de Charcot, dont l'origine est une violence sexuelle des adultes à l'encontre des enfants, liant indéfectiblement traumatisme et sexualité, Freud opère un retour à la conception plus large

¹ O. Douville (2009), p. 75.

² S. Freud (1920).

³ O. Douville (2014 b).

d'Oppenheim qui s'appuie sur la survenue d'un accident ou d'une catastrophe risquant de provoquer la mort (physique ou psychique) du sujet. La nouvelle théorie des pulsions proposée par Freud en 1920 en est une expression majeure : « *Après 1920, le centre de gravité de la psychanalyse s'est donc déplacé*¹ ».

I.1.2.5 Entre les deux grandes guerres, la notion se précise (1926-1939)

En 1926, la notion de traumatisme reprend une place importante dans la nouvelle théorie de l'angoisse proposée par Freud, un danger interne lié aux excitations pulsionnelles pouvant traumatiser le sujet aussi bien que peut le faire un danger d'origine externe.

En 1927, puis en 1938, Freud précise un mécanisme de défense fondamental pour la compréhension des traumatismes, qu'il nomme *Ichspaltung* ou « *déchirure*² du moi ». Du fait de ce mécanisme, coexistent deux attitudes psychiques, complètement séparées et indépendantes, l'une reconnaissant la réalité alors que l'autre la nie.

Ainsi, de 1886 à 1939, la préoccupation pour le trauma n'aura pas quitté Freud.

De son côté, notamment à partir des traumatismes de guerre, Ferenczi repère que la mémoire de l'événement qui a fait *effraction* se retrouve à l'écart, isolée du reste du psychisme, restant active bien qu'inconsciente. Ainsi, le sujet répète d'une façon ou d'une autre la situation traumatique, dans ses rêves et dans son existence, tant que la remémoration consciente de l'événement n'a pas eu lieu.

En 1934, paraît un article à titre posthume dans lequel Ferenczi décrit ce qu'il appelle « commotion psychique ». Elle « survient toujours sans préparation » et correspond à « l'anéantissement du sentiment de soi, de la capacité de résister, d'agir et de penser » en vue de se défendre³. La soudaineté de l'événement perturbateur empêche le sujet de surmonter ce qui lui arrive : cette impuissance provoque en lui une très forte angoisse. Le mot « *Erschütterung* » - commotion psychique - vient de « *Schutt* » qui signifie « débris ». « *Il englobe l'écroulement, la perte de sa forme propre et l'acceptation facile et sans résistance d'une forme octroyée*⁴ ».

¹ C. Barrois (1988), p. 45-46.

² Souvent traduit par l'expression « clivage du moi » ou même, plus couramment, « clivage ».

³ S. Ferenczi (1934), « Réflexions sur le traumatisme ».

⁴ S. Ferenczi (1931), *Psychanalyse IV* p. 139.

Au-delà des troubles traumatiques au sens strict, Ferenczi s'est intéressé à la traumatogénèse, c'est-à-dire au rôle du trauma dans l'ensemble des névroses et des psychoses, ainsi qu'à une orientation technique vers la « Traumanalyse ».

En 1937, dans un texte en l'honneur de Freud, Ernst Simmel, émigré aux États-Unis en 1931, précise sa vision du traumatisme. Il a reçu de nombreux traumatisés de guerre lorsqu'il travaillait à l'Institut de Berlin. Selon lui, le trauma est une défense du sujet contre la désintégration physique et psychique, et surtout – comme dans la psychose – contre la pétrification du psychisme du sujet en réaction à l'effroi que susciterait la venue à la conscience de l'impulsion à détruire voire à tuer. L'effroi est aggravé lorsque cette impulsion à tuer équivaut à porter atteinte au corps de la mère. Des réactions d'autopunition risquent alors de surgir. Au lieu de voir dans le traumatisme une réaction mécanique du psychisme à une situation de danger extrême et d'excitation impossible à endiguer, Simmel constate que le traumatisme repose sur un sentiment de culpabilité mélancolique relatif au franchissement des digues morales et des interdits majeurs¹. Ce qui est particulièrement le cas lors des guerres et des catastrophes humanitaires...

I.1.2.6 Ces recherches pionnières influencent les travaux à venir

Rappelons la théorie en deux temps du trauma chez Freud, qui renvoie au fait que ce qui fait traumatisme est une réactualisation ou une réactivation d'une scène antérieure non consciente, et qu'il est fort probable que cette dernière soit précédée de scènes antérieures. Ce qui tendrait donc à signifier que le traumatisme en deux temps serait plutôt un traumatisme en plusieurs temps... Cela permet d'introduire la distinction intéressante que Bernard Golse fait entre « trauma » et « traumatisme », relevant que le trauma désigne l'événement traumatique, tandis que le traumatisme renvoie aux effets du trauma.

Toutefois, à l'exception des auteurs cités plus haut et particulièrement de Sándor Ferenczi, les psychanalystes qui se sont consacrés à l'étude du trauma sont relativement rares jusqu'à la deuxième moitié du 20^e siècle.

« D'une manière générale, au cours des trois premiers quarts de siècle de son existence, la psychanalyse a bien inventorié les problèmes posés par la sexualité psychique inconsciente, mais les questions liées aux traumatismes singuliers, aux séparations et aux deuils qui jalonnent toute vie, mais bien diversement, étaient moins

¹ O. Douville (2014 b).

étudiées. [...]Une des causes du désarroi actuel est le refus de l'accident par rapport au projet d'une organisation toujours plus sophistiquée et rationnelle du monde¹. »

La conception d'une psychanalyse à l'écoute des traumatismes singuliers au cours de la vie du sujet dans l'évolution de ses troubles psychiques et de sa problématique existentielle spécifique est alors encore peu partagée. Elle est cependant promise à un bel avenir. Elle s'est enrichie notamment de la notion de *traumatisme cumulatif*.

Dans ce cas, il ne s'agit pas d'un événement unique, ou d'une suite d'événements n'ayant eu lieu qu'une seule fois. Il peut s'agir alors d'une répétition de situations perturbantes dont l'impact déstructurant s'accumule au cours du temps.

« L'observation montre l'extrême diversité des traumas et de leurs effets ; la notion de micro-trauma répétitif tente de rendre compte des chocs invisibles à l'œil nu, qui ont pourtant des effets traumatiques évidents, parfois d'une intensité considérable². »

En effet, si la plupart des traumatismes sont visibles, il arrive que la situation perturbante ne soit pas unique et n'ait pas cette particularité de tension excessive qui submerge le sujet. Quotidiennes, les conditions déstabilisantes deviennent familières, bien qu'insidieuses et s'imposent sans être repérées pour autant.

Le terme de « traumatisme cumulatif » a été proposé par Masud Khan³. La détresse découle alors d'une accumulation progressive de tensions, de malaises et de hontes.

Dans le même sens, Michael Balint lie la fragilité du sujet aux traumatismes qu'il a vécus. L'enfant peut avoir subi une situation durable caractérisée, par exemple, par une incompréhension douloureuse de la part de son environnement. Il affronte seul la situation traumatique. Son développement est marqué par les parades qu'il a inventées pour faire face à la situation, ce que Balint appelle son « défaut fondamental ». Cette « méthode », qui a été salutaire au moment du trauma, lui est devenue étrangère puis néfaste, même s'il lui semble impossible d'en changer⁴.

Après Sándor Ferenczi et Michael Balint, ce sont Nicolas Abraham et Maria Torok, puis Claude Barrois, Louis Crocq, enfin Claude Nachin et Serge Tisseron, qui ont réalisé et publié les recherches fondamentales sur le trauma. Leurs travaux montrent le caractère relatif du traumatisme, qui « *ne concerne qu'une partie, et une partie seulement, des événements extérieurs* » pouvant devenir sources de trauma.

¹ C. Nachin (2009).

² J. Dupont (2008).

³ M. Khan (1974).

⁴ M. Balint (1956).

« Une part seulement, car la présence de la mort ou de la menace de mort pour soi ou autour de soi est traumatisante pour tous, à tous les âges et indépendamment de l'organisation psychique et de la vie antérieure du sujet. Un tel constat vérifié par Claude Barrois à l'occasion de la cure de névroses traumatiques de guerre et d'autres cas met évidemment en cause le préjugé de l'archaïsme et du primo-infantile dans la psychanalyse¹. »

En fait, l'incapacité d'élaborer psychiquement l'événement est d'emblée traumatique. La profondeur du traumatisme découle de nombreux facteurs qui dépassent de loin le sujet : au-delà de son identité biologique et de son histoire personnelle, la victime est prise dans un ensemble culturel, historique et social qui constitue un univers de relations complexes dont dépendent le traumatisme, sa profondeur et ses potentialités d'évolution.

Les types d'événements potentiellement traumatiques sont nombreux et variés.

« Des événements singuliers d'une vie, non seulement des événements de l'enfance contrairement au préjugé de l'archaïsme, mais même des accidents de l'âge adulte peuvent prendre une valeur traumatique psychique. En dehors des guerres et des grandes catastrophes naturelles, la perte d'un proche par mort subite (accident ou maladie foudroyante), par mort violente ou par disparition, les agressions et les abus sexuels sont des situations difficiles à élaborer psychiquement. Certains éléments temporels sont très importants comme la proximité entre la naissance d'un enfant et une fausse-couche ou la mort d'un autre enfant ou d'un des grands-parents. Il en est de même de la mort rapide d'un de ses parents quand un jeune homme (ou une jeune femme) quitte le foyer d'origine, se marie ou conçoit un enfant. [...] Ferenczi nous a appris que le trauma subi par un patient doit être repéré et authentifié par le thérapeute, puis Balint, Abraham et Torok ont précisé les chemins pour y parvenir². »

Enfin, les personnes porteuses d'une problématique traumatique peuvent induire chez leurs descendants des troubles variés, souvent à dominante phobique ou obsessionnelle, parfois à dominante psychosomatique. La cure de ces patients est particulièrement difficile. Dans les cas heureux, elle peut aussi devenir source de créativité, ainsi que l'a montré Serge Tisseron.

I.1.3 Névroses et psychoses de guerre, le modèle princeps

Nous avons pu constater qu'une grande partie des découvertes sur le traumatisme psychique découle de l'écoute et des soins portés aux soldats durant les conflits armés et après les hostilités.

¹ C. Nachin (2009).

² *Ibid.*

Les premiers écrits sur le trauma datent de l'Antiquité, proposés par Hérodote et Lucrèce, comme nous l'avons déjà précisé : ils concernent des guerriers. En France, à l'ère moderne, dans leurs récits cliniques, les chirurgiens des armées donnèrent des descriptions intéressantes et caractérisées de syndromes post-traumatiques. Parmi eux, nous pouvons citer Boissier de Sauvage (1772), Larrey (1812) et ses *Mémoires de chirurgie militaire*, Dupuytren (1819) qui décrit le « délire nerveux des blessés » et leur épuisement psychique. Dans son *Traité de chirurgie d'armée* (1863), Legouest, professeur de clinique chirurgicale au Val de Grâce, repère les mêmes signes.

« Un certain nombre de militaires qui ont assisté à des batailles sanglantes, sans avoir été blessés, sont pris, peu de temps après, de conceptions délirantes ayant trait aux dangers qu'ils ont courus, de délire furieux, et quelquefois de démence¹. »

L'arsenal militaire s'enrichissant des découvertes techniques et des possibilités de production offertes par le développement industriel, les guerres des temps récents vont apporter de nouvelles énigmes aux psychiatres, tant en Amérique du nord qu'en Europe, comme le repère Claude Barrois.

« Les grands conflits armés de la seconde moitié du 19^e siècle et la Première guerre mondiale seront, en quelque sorte, les laboratoires essentiels de recherche et de réflexion pour la psychiatrie². »

H. Page en 1885 et J.-M. Charcot en 1888 prennent part aux débats de l'époque sur la psychopathologie du traumatisme. Tous deux pensent que la névrose traumatique est une entité nosographique en soi, même si les symptômes qui la caractérisent peuvent se rapprocher de ceux de l'hystérie et de la neurasthénie combinées³.

I.I.3.1 Le tableau clinique des névroses traumatiques

En 1910, le britannique Th. R. Glynn apporte une contribution importante à cette étude dans un article intitulé *The traumatic neuroses*. Selon lui, les troubles post-traumatiques découlent avant tout de l'intensité du choc émotionnel, sans négliger la possibilité, même mineure, d'une prédisposition antérieure sous forme de fragilité⁴.

Glynn présente un schéma évolutif de l'affection post-traumatique selon deux cas de figures. Un élément traumatogène grave provoque une neurasthénie aiguë, avec excitation, insomnie, cauchemars, tremblements, troubles émotionnels et digestifs.

¹ L. Legouest (1863), p. 894. Exemples cités par C. Barrois (1988), p. 16-17.

² C. Barrois (1988), p. 18.

³ *Ibidem* p. 22.

⁴ Nous verrons que cette fragilité dépend souvent de traumatismes antérieurs, même s'ils sont restés silencieux ; leur potentialité déstructurante étant réveillée par le nouveau choc.

Cette phase peut déboucher sur une rapide résolution ou au contraire, sur une rechute, plus ou moins sévère. En revanche, un élément traumatogène apparemment bénin peut entraîner une neurasthénie légère, suivie après quelques jours ou quelques semaines par l'apparition d'une « réelle » névrose traumatique.

« Ce temps de latence, appelé par Charcot période de méditation, pouvait aller jusqu'à plusieurs années (Guion et d'autres ont rapporté des cas de soldats présentant des troubles, 15 ans après la guerre franco-allemande de 1870.)¹ »

Glynn repère deux principales formes cliniques de névrose traumatique.

- ✓ La neurasthénie avec des troubles dépressifs, fonctionnels et psychosomatiques, l'irritabilité, la baisse du potentiel intellectuel (mémoire, attention), une présentation abattue, une verbalisation pauvre et des troubles phobiques.
- ✓ L'hystéro-neurasthénie qui présente, souvent en plus des troubles précédents, insomnie, cauchemars répétitifs, terreurs nocturnes, amnésies, excitabilité, etc.²

Les psychiatres russes, durant la guerre russo-japonaise de 1905, constatent également des « émotions durables » consécutives à des chocs violents. Ces émotions font immédiatement suite à la peur. Elles peuvent provoquer l'apparition de confusion mentale, de dépressions à forme inhibée, de névroses hystériques ou phobiques, de crises d'épilepsie et de chorée, voire de « psychose neurasthénique » (irritabilité, syndrome de répétition nocturne et diurne avec cauchemars et hallucinations). Par ailleurs, le *traumatisme psychique de guerre* est présenté comme un ensemble de signes tels que l'isolement, l'angoisse, la peur d'un ennemi invisible, l'abattement après la mort d'un camarade, la déformation sensorielle des perceptions (les hommes devenant des ombres ou des squelettes vivants).

Néanmoins, ces médecins négligent l'importance de l'effet de surprise et l'impossibilité de se préparer réellement pour faire face à de tels chocs.

« Même si la bataille est attendue et les troupes entraînées et préparées, tout l'art de la stratégie consiste à créer la surprise. Par ailleurs, il n'existe jamais de préparation pensable à la possibilité réelle, imminente, de sa propre mort³. »

Si l'imprévisibilité existe inexorablement avant la survenue de l'accident, elle existe aussi en ce qui concerne la durée de la « période de méditation » ou de latence. Dans

¹ C. Barrois (1988), p. 24. L'observation d'un « temps de latence » avait déjà été précisée par H. Oppenheim (1889, 1892), voir plus haut.

² *Ibid.*

³ *Ibidem* p. 27.

ses *Leçons du mardi*, Charcot en donne un exemple très instructif¹, consécutif à une collision de train. En outre, il rappelle que les circonstances des accidents sont souvent oubliées et que les patients font appels aux récits de témoins pour construire une légende tenant lieu de réalité, en remplacement de celle tombée dans l'oubli.

« Le patient avait combattu en Italie, et participé aux batailles de Magenta, de Palestro et de Solferino (tout en déclarant lui-même cela 'insignifiant'). L'accident de chemin de fer avait entraîné des contusions et une perte de conscience d'environ une heure. Rétabli de ses blessures après 25 jours, le malade s'apprêtait à reprendre son travail, quand il prit conscience d'un ensemble de troubles : vertiges, sursauts, phobies liées aux bruits, tristesse, hyper-émotivité, moindre efficacité intellectuelle, fatigabilité, troubles du sommeil, rêves pénibles et parfois terrifiants, non relatifs aux détails de l'accident mais à des batailles. Il se revoit à Palestro, à Magenta, en Afrique². »

Charcot lui-même ne repère pas la névrose traumatique de guerre à déclenchement ultérieur, il en reste à la description de l'accident et de ses conséquences. Pour l'observateur d'aujourd'hui, il est plus loisible de constater comment l'accident de train a joué le rôle de déclencheur et de révélateur du syndrome latent.

En mars 1915, le psychanalyste allemand Karl Abraham (1877-1925) est nommé psychiatre de guerre à l'hôpital d'Allenstein, après avoir exercé dans un service de chirurgie militaire à l'hôpital de Grünewald, dans la banlieue de Berlin³. En 1918, il mentionne l'augmentation considérable des névroses de guerre à partir des années 1916 et plaide pour leur origine psychique. Lecteur de Ferenczi, il souligne à plusieurs reprises (par exemple, en 1918 lors du Congrès psychiatrique de Würzburg⁴) que le traumatisé opère une régression psychique à la suite d'une blessure. Il explore toute la complexité clinique de ces « névroses de guerre » qui regroupent dans la pluralité de leurs tableaux des phénomènes névrotiques aussi bien que psychotiques⁵.

« Cette lecture va inspirer et aider les psychanalystes qui, à partir des travaux théoriques sur les névroses de guerre vont, par extrapolation, appréhender les processus psychodynamiques sous-jacents au vécu de destruction et de fin du monde si fréquent lors de la psychose⁶. »

En effet, la guerre de 1914-1918 constitue un désastre absolu et sans précédent...

¹ J.-M. Charcot (1888-1889), p. 131-139.

² C. Barrois (1988), p. 35.

³ G. Tréhel (2010).

⁴ G. Tréhel (2007).

⁵ K. Abraham (1918).

⁶ O. Douville (2014 b).

I.I.3.2 Changement du statut de la mort depuis la Première guerre mondiale

Dans une perspective historique d'évolution de la pensée, de nombreux auteurs observent, comme Claude Barrois par exemple, que la Première guerre mondiale, qui « *bouleversa le monde entier* », bouleversa aussi « *les élaborations freudiennes* », donc le corpus théorique de la psychanalyse dans son entier.

« *La mort y fit un retour fracassant, sous la forme du traumatisme porté à une puissance inégalée jusqu'alors, c'est-à-dire celle d'une catastrophe absolue*¹. »

Les pertes occasionnées par la guerre de 1914-1918 sont gigantesques : 18,6 millions de morts, dont 9,7 millions de soldats. Ces énormes pertes correspondent à 10,5% du nombre des hommes actifs en France, 9,5% en Allemagne et en Autriche-Hongrie, 6% en Italie, 5% en Grande-Bretagne et en Russie².

Avec la « drôle de guerre », la conception héroïque de la guerre s'effondre complètement pour laisser la place à l'idée de « *sacrifice collectif* » et de « *guerre infâme* »³. Cette conception, très présente à partir de 1917, est prégnante dans la chanson de Craonne (du nom d'un plateau de la région de Verdun) : « *Adieu la vie, adieu l'amour... Nous sommes les sacrifiés*⁴ », ainsi que dans les romans sur l'horreur des tranchées : *Le feu* d'Henri Barbusse, *Ceux de 14* de Maurice Genevoix, *Les croix de bois* de Roland Dorgelès, *La montagne magique* de Thomas Mann (1924), *A l'Ouest, rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque (1929).

Le désarroi causé par cette guerre insensée est également dépeint dans certains films : *La grande illusion* de Jean Renoir, *Les hommes contre (Uomini contro)* de Francesco Rosi (1970), *La vie et rien d'autre* et *Le capitaine Conan* de Bertrand Tavernier, *Les destinées sentimentales* de Olivier Assayas. Par ailleurs, deux très beaux romans décrivent les désillusions envahissantes de l'après-guerre : *Feu follet* de Pierre Drieu la Rochelle et *Aurélien* de Louis Aragon. Enfin, pour comprendre les impressionnantes transformations induites par la première guerre mondiale, *Le monde d'hier* de Stefan Zweig (1942) est un témoignage particulièrement éloquent.

Après la guerre, et le chaos qu'elle a engendré, les valeurs changent : les hommes cherchent d'autres façons de s'affirmer en tant qu'hommes. Les relations entre hommes et femmes se tendent dans un mouvement opposé : les hommes souhaitent

¹ C. Barrois (1988), p. 45.

² J.-C. Asselain (1984), p. 13.

³ J.-J. Becker (1980).

⁴ M. Agulhon (1990).

secrètement retrouver un temps mythique, les femmes au contraire désirent l'enterrer et ne plus vivre en esclaves. L'expression visible et affirmée du désir des femmes naît après la guerre de 1914, car la toute-puissance des mâles est morte dans les tranchées : un espace s'est ouvert pour les femmes, qui osent s'éloigner des conventions de l'époque. En effet, les femmes ont réussi à faire fonctionner les fermes et les usines pendant les longues années du conflit ; elles se refusent à retourner au foyer sous la tutelle des hommes comme avant les hostilités.

Bouleversement profond, cataclysme sans précédent, désastre inconcevable pour ceux qui l'ont vécu, la guerre de 1914-18 est, en fait, une véritable *catastrophe*. Elle change de fond en comble les repères culturels et les données subjectives. Elle correspond à un chamboulement politique, social, culturel et humain. Les conséquences de ce bouleversement sont nombreuses, ainsi que leurs implications psychiques. Olivier Douville explique ce qu'il en est.

« On pourrait dire que la guerre a produit une mutation anthropologique des rapports de l'homme au réel de sa mort. L'obsession du cadavre mutilé à jamais entamait d'inédite et odieuse façon l'image unifiée d'un corps se reposant dans son trépas. L'on ne s'imaginait plus défunt reposant dans un lieu où les survivants se rassemblent en une ferveur intimidée. Le corps broyé, éclaté, morcelé, n'est plus alors une production que secrètent certains délires ou distillent certaines hallucinoses, mais bien un réel que l'histoire fait surgir comme vérité du front et comme hantise du soldat, décomposant ainsi les assises du moi - et lorsque la paix reviendra, les anciens soldats défigurés ou mutilés seront trop vite honorés dans les défilés et les fenestrons patriotiques, puis se trouveront oubliés et tenus pour peu, indésirables le plus souvent. Il n'est rien d'étonnant alors que bien des soldats tentent au plus possible de sauvegarder les coordonnées de leur subjectivité, s'investissant dans ces liens très forts, très en miroir comme on aime trop à le dire, avec un camarade. »

Ainsi se perd l'intégrité du corps, jusqu'alors préservée même dans la mort. De surcroît, et dans des conditions d'atrocité encore jamais vues, la disparition brutale et imparable du camarade provoque une blessure hors du commun.

« Nombre de traumatismes de guerre sont causés non par l'atteinte du propre corps, mais par la décomposition ou la disparition extrêmement rapide ou parfois même instantanée du corps du camarade recouvert par des gerbes de tourbe que soulève l'éclatement d'un obus. Il faut alors les entendre, ces survivants, spectraux et effondrés, effarés d'être encore là, au rang de ceux qu'encombre bien plus qu'elle ne les protège ou les console l'obstination vitale qui continue à s'épandre en eux. De quoi souffrent-ils davantage ? Non de peur ou d'effroi, mais d'autre chose encore, d'une

panique qui envahit le réel du corps ; il arrive qu'un insupportable vécu d'énormité et d'étouffement les accable et perdure après leur retour¹. »

Les combats guerriers provoquent des altérations radicales et souvent irréversibles du corps humain, de sa forme, de ses contours, etc. Le soldat perd confiance en l'idée rassurante que la mort ne démembrera pas son cadavre².

« Il se produit un retour en masse des hantises classiques concernant le corps mutilé privé dès lors et pour cela de son au-delà salvateur, mais retour qui fait que la production industrielle de la mort et l'écho qui s'en répand à l'arrière, un peu loin du front, crée des états de paniques, y compris dans les unités non combattantes, dans les régiments de réserve et du génie. Le retour sur le corps propre de l'objectalisation de la mort s'impose en ruinant la fiction anthropologique nécessaire qui fait du mort un cadavre honorable et apaisé, appelé à s'abstraire et à s'ancestraliser dans le tissu du langage et du fil des mémoires. Et le coût psychique de cette "déanthropologisation de la mort" est énorme³. »

Le choc traumatique durant les batailles brise les repères psychiques, même les plus établis, remet radicalement en cause la fiabilité de Dieu, de la nature, de la société, des supérieurs et des aînés. Le combattant, par exemple, n'a plus que le recours aux copains qui partagent la même horreur que lui ; à la mort, il appelle la mère de la petite enfance, les pères l'ont abandonné.

Bouleversement profond, cataclysme démesuré, désastre inconcevable pour ceux qui l'ont vécu, la guerre de 1914-18 est, dans la réalité, une véritable *catastrophe*. Elle change de fond en comble les repères culturels et les données subjectives.

Parler de traumatisme depuis 1914 requiert une nouvelle façon d'aborder cette notion, tant sur le plan théorique que clinique. En découle une refonte métapsychologique, ce que Freud, Ferenczi puis d'autres ont perçu très clairement et ce à quoi ils se sont appliqués tout au long de leurs recherches et de leurs écrits.

I.1.3.3 Les autres grandes guerres du 20^e siècle.

I.1.3.3.1 Le conflit de 1939-1945

La Deuxième Guerre mondiale, avec 50 millions de morts, les camps d'extermination et les bombes atomiques, constitue un nouveau cataclysme massif et barbare, touchant une très large partie de la planète, sans compter les schismes et

¹ O. Douville (2012).

² *Ibid.*

³ O. Douville (2012).

l'atmosphère de guerre civile qu'elle provoque dans les pays où la collaboration avec l'envahisseur a été nombreuse et active, comme en France, par exemple.

En 1945, Otto Fenichel publie *La théorie psychanalytique des névroses*. Deux chapitres sont consacrés au trauma. Il met en évidence quatre types de symptômes :

- ✓ Blocage ou affaiblissement des fonctions du moi (fonctions de perception, socialité et sexualité, notamment).
- ✓ Trop-plein émotionnel. Crises d'angoisse ou de colère difficiles à juguler.
- ✓ Troubles du sommeil, avec cauchemars de reviviscence et insomnies dues aux tensions ou aux excitations accumulées.
- ✓ Détresse et dépendance affective.

Fenichel présente l'*évanouissement* comme une défense ultime, une façon radicale de barrer la route à toute nouvelle excitation venant de l'extérieur. Pour lui, une des fonctions du moi est justement de surmonter les traumatismes passés et d'éviter des traumatismes futurs. Lorsqu'il est affaibli, notamment en cas de chocs répétés dans des situations extraordinaires, comme en temps de guerre, le moi fragilisé ne peut plus remplir son rôle adaptateur et protecteur¹.

En 1947, Kardiner et Spiegel complètent ce modèle en constatant la possibilité d'une « *réaction de débordement* » (*overwhelming*). Si le soldat ne retourne pas sa peur légitime contre lui et s'il ne se coupe pas du soutien du groupe, il saura absorber le stress engendré par les combats. En revanche, dans les cas moins favorables, sa peur du danger étant amplifiée par son anxiété face au monde et face à lui-même, le soldat sera *débordé* par ce qui lui arrive et perdra confiance en lui².

1.1.3.2 La guerre du Viêtnam

Plus tard, les guerres de décolonisation, même si elles ont lieu sur des territoires lointains, ont comporté aussi leur lot d'horreurs et de catastrophes.

La guerre du Viêtnam a duré dix ans. Même si l'engagement militaire américain date du 4 août 1964, il y avait déjà 40 000 soldats sur le terrain dès octobre 1962. En tout, 3 millions d'hommes ont combattu. Le conflit prend fin officiellement le 31 janvier 1973 par les accords de Paris. Il a été particulièrement meurtrier : 75 000 morts et 15 000 blessés chez les Américains, trois fois plus chez leurs alliés sud-vietnamiens et

¹ O. Fenichel (1945).

² A. Kardiner, H. Spiegel (1947).

neuf fois plus chez leurs adversaires nord-vietnamiens¹. Les GI ont trouvé cette guerre inutile, éprouvante et décourageante.

« Sur le terrain, les hommes supportaient mal une séparation familiale imposée pour une cause discutable, ressentait de l'amertume de ne pas se sentir soutenus par la nation, et luttait contre l'ennui par le recours à l'alcool et à la drogue. [...] A la fin de la guerre, on commençait à enregistrer des refus de partir en opération, des conduites d'indiscipline et des gestes hostiles envers les officiers². »

En dehors du choc climatique et culturel lors de l'arrivée au Viêtnam, de « l'épuisement dû aux combats » et de la « nostalgie » (caractérisée selon les psychiatres américains par des symptômes anxieux, dépressifs, caractériels et addictifs), la problématique principale concerne le « post-Vietnam syndrome ».

« Le post-Vietnam Syndrome, qui éclosait au terme d'un temps de latence de plusieurs mois après la démobilisation, comprenait des sentiments de culpabilité vis-à-vis des camarades morts là-bas, l'impression d'être les boucs-émissaires de cette guerre, des accès d'agressivité, le sentiment d'être devenus une machine à haïr et à tuer, la perte de toute humanité et de tout sentiment de compassion, l'incapacité d'aimer les autres et de se faire aimer par eux³. »

A tout cela s'ajoutent des peurs incontrôlables, un état d'alerte, une forte honte, des mécanismes d'évitement, des troubles du sommeil, des perturbations de la mémoire et de l'attention, des inhibitions notamment sexuelles et des impulsions agressives voire criminelles. Là-dessus se greffe le « chagrin du vétéran », prenant sa source de façon très profonde dans un désarroi existentiel lié à la perte de l'innocence et de la confiance qui habitaient le jeune homme avant son départ pour le front⁴.

En fait, les psychiatres militaires ont *traité le stress mais non le trauma*, laissant les vétérans complètement désespérés, leurs blessures psychiques n'ayant pas cicatrisé, « *parce qu'ils n'avaient pu trouver personne qui pût entendre, partager, comprendre et soulager leur peine⁵*. »

1.1.3.3 Une évolution récente de la notion de névrose de guerre

En France, à partir de 1988, et notamment lors du congrès de psychiatrie de Toulouse en 1994, des psychiatres militaires d'inspiration lacanienne proposent une vision renouvelée de la névrose traumatique à partir de la névrose de guerre, en dépassant

¹ L. Crocq (1999), p. 14.

² *Ibidem* p. 15.

³ *Ibidem* p. 19.

⁴ A. L. Arnold (1985).

⁵ *Ibid.*

les limites du modèle énergétique freudien. Selon les auteurs du rapport du congrès, le trauma correspond à une *rencontre avec le réel*¹.

Dans la vie quotidienne, le sujet est seulement en contact avec des « morceaux choisis de réalité » enjolivés par ses fantasmes et ses illusions, sans être confronté au réel cru et menaçant. Lors de l'expérience traumatique, le sujet est brutalement confronté au réel brut et son « rêve existentiel » vire au cauchemar. Le réel traumatique correspond à ce qui est impossible à représenter et à dire, il provoque un « trou » dans les capacités signifiantes du sujet, qui fait face à l'angoisse parce qu'il est débordé par ce réel. De surcroît, si le plaisir ou le déplaisir sont connus du sujet, la « *jouissance éprouvée lors du surgissement de l'effroi* » lui est inconnue. Jouissance de la souffrance, de l'horreur, voire de la mort, « *elle n'est pas de l'ordre du signifiant, ni du symbolique, mais du réel* ». Enfin, tout traumatisme révèle et réveille le premier trauma constitutif du sujet, ce « tu es » venu d'ailleurs qui fait effraction et intrusion en lui, lorsqu'il arrive au monde et qu'il est déjà nommé par les autres, avant même de pouvoir dire « je »².

Le psychanalyste Patrick Pouyaud résume cette conception : « *Dans le trauma, le langage fait défaut à l'irruption d'un réel. Tout traumatisme n'est pas automatiquement suivi par un passage à l'acte, mais le passage à l'acte est une réponse à ce qui fait trauma pour le sujet : en tant qu'un réel fait irruption et que le langage défaille à le symboliser, il n'y a plus que l'acte pour le traverser. En revanche, ce qu'il est difficile de mesurer, c'est ce qui fait traumatisme pour chacun. Seul le sujet peut en dire quelque chose, et non des événements ou des faits*³. »

Parmi ces psychiatres psychanalystes d'orientation lacanienne se trouve Guy Briole. Lors d'une conférence récente intitulée « L'inchangé des guerres », il précise sa pensée⁴. Pour lui, toute guerre est fratricide : « *Il n'y a de guerre que civile* ». La guerre dépossède de la mort, elle arrache l'être à son histoire. La guerre est un affrontement des corps, un corps à corps impitoyable dans lequel « c'est forcément lui ou moi » : il y aura un mort et un survivant. « *L'extermination n'est pas la mort, mais une déchirure du temps, une exclusion de son histoire.* » Elle met le sujet en exil de lui-même. Selon Guy Briole, cet exil correspond à la fois à une disparition, une absence honteuse et une part arrachée de soi-même. La déchirure est durable, elle se

¹ G. Briole, *al.* (1997). A partir de J. Lacan, séminaire *Le malentendu*, 10 juin 1980 : « *De traumatisme, il n'y en a pas d'autre : l'homme naît malentendu* », et sa préface à *L'éveil du printemps* de Frank Wedekind : « *La sexualité fait trou dans le réel* ».

² L. Crocq (1999), p. 262-265. Voir l'exemple donné dans le chapitre qui suit.

³ P. Pouyaud (communication personnelle).

⁴ G. Briole (2014).

poursuit dans une « *guerre après la guerre* », notamment par des secrets très lourds. Après le retour du soldat chez lui, il lui est particulièrement difficile de revenir à une existence ordinaire. Il lui est impossible d'oublier ce qu'il a vécu et de se faire oublier. « *Le regard est central dans tout traumatisme. La honte du soldat est accentuée par l'ambivalence face aux militaires. L'homme est le maillon faible de la guerre.* »

D'après Guy Briole, le dégoût de soi est encore plus fort pour le pilote de drone, qui tue à distance. Dans sa machine ultra sophistiquée, il devient un robot combattant, un héros sans affect, sans aucune limite pour mettre une butée à l'horreur. Sa part mauvaise, de cruauté et de destructivité, fait face à une impunité aussi bien légale qu'intime : il lui est alors impossible de se libérer de sa culpabilité. Arrachés de l'histoire des humains, ces combattants de l'ombre ne peuvent plus y retourner.

« Le debriefing cherche à diluer leur responsabilité, à l'effacer ainsi que leur mémoire. Comme les vétérans du Viêtnam ou les soldats d'Algérie, ils sont porteurs de la honte et de l'horreur, ils cherchent à se cacher et parfois se suicident¹. »

La guerre est décrochée du corps propre, ce qui induit chez ces soldats des désordres psychosomatiques. La science et la technique ont encore plus déshumanisé ce qui est déjà inhumain par nature. Le monde est devenu un champ de bataille, hors limite et hors contrôle, laissant la porte ouverte à la barbarie. Les guerres ne se font plus selon les conventions internationales. « *Le Nom-du-père ne tient plus. Le modèle devient celui des bandes organisées et de la dérégulation. Nous vivons dans une réalité augmentée, un surréel virtuel, qui met potentiellement la menace de guerre partout.* » De près ou de loin, nous sommes tous concernés par ces phénomènes².

Aujourd'hui, ce sont les attentats terroristes, les massacres en Afrique et les guerres au Moyen-Orient qui réactivent et renouvellent la confrontation à la mutilation barbare du corps, l'atteinte à son unité et au respect de la personne dans la mort, défigurant l'humain en s'attaquant précisément à son intégrité.

I.I.3.4 A l'écoute de l'expérience vécue

Comme nous l'avons vu, les évolutions cliniques et théoriques les plus décisives sont nées pour de nombreux psychanalystes à partir de leurs observations et de leurs prises de conscience pendant et après les conflits armés. En tenant compte de ces observations, la réflexion des psychanalystes et des psychiatres sur le traumatisme a

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

été enrichie par d'autres conceptions et d'autres approches, y compris philosophiques. Tel est notamment le cas des recherches en phénoménologie.

Pour Louis Crocq, psychiatre militaire, « *Le trauma correspond à une confrontation inopinée avec le réel de la mort. Brutalement, s'effondre le monde de culture avec lequel le sujet vivait jusqu'alors. Il se retrouve dans un monde brut de sensations aiguës qui n'ont plus de sens pour lui*¹ ». Ces sensations le submergent et le dépassent. Crocq insiste sur le fait que le traumatisme correspond autant à la violence subie qu'à la violence donnée. La culpabilité de la violence exercée sur autrui est très lourde, même lorsqu'elle est officiellement justifiée par la guerre. Cette culpabilité naît souvent au moment où le croisement des regards de chaque protagoniste engendre une « terrible fascination ».

Le film *Les fragments d'Antonin*² expose les conséquences des traumatismes engendrés par la guerre de 1914-1918. Dans un hôpital militaire, juste après le conflit, le Dr Labrousse soigne les « âmes cassées ». Il remarque des « tremblements, des contractures, des cécités, sans causes organiques ». Il affirme que « le choc s'est logé à l'intérieur de ses malades et a disloqué leur corps » ... Parlant d'Antonin, le personnage principal, il continue : « Ses souvenirs sont très précis. Il les vit comme une réalité physique. Sa mémoire est figée sur ce que la guerre lui a fait vivre ».

Il est important de distinguer les phénomènes psychiques qui prennent place au moment de l'accident et ceux qui surviennent juste après.

Au moment du choc, le déni de l'insupportable réalité crée un trou, un vide, un blanc. A la place de la douleur, effroyable et impossible à comprendre, se trouve dès lors un abîme, un gouffre. Du fait du déni, « *le trauma vécu personnellement entraîne un clivage du Moi, mais la zone clivée est pleine d'un contenu dangereux et indicible*³ ».

Le principal problème du trauma concerne ce qui ne peut advenir pour la conscience. L'événement traumatique n'est pas assimilé par le sujet. Il reste enfoui comme « un bloc de réalité » dans une zone hors d'atteinte, comme un « drame catastrophique en souffrance⁴ » et ne se manifeste que dans les cauchemars, à l'occasion d'un moment anniversaire ou lors d'un autre trauma. Le « clivage du moi » se met en place pour résister à une souffrance psychique intolérable. Certains processus de clivage aident à supporter le trauma pour élaborer une réponse historique lorsqu'une

¹ « Traumatismes de guerre », entrevue filmée, *Les Fragments d'Antonin* (suppléments), MK2, 2008.

² Gabriel Le Bomin, France, 2008.

³ C. Nachin (2009).

⁴ C. Janin (1999).

remémoration des événements douloureux sera devenue possible. En attendant, cette *défense par négation-inclusion* exige de fortes dépenses d'énergie psychique : le sujet se désole de ne pas vivre convenablement son présent et de manquer de disponibilité affective pour partager les joies et les peines de ses proches.

Au-delà du clivage existe aussi la défense radicale par *dissociation*, comme Ferenczi, après Charcot, l'a mise en évidence¹ : désarrimage avec le corps meurtri et avec la réalité traumatique. Pour Pascal Le Maléfan et Jean-Michel Coq, suivant les travaux de Louis Crocq, le moment de l'effraction traumatique correspond à un face-à-face où se déploie une symptomatologie dissociative d'allure psychotique répondant à l'effroi et à la menace d'anéantissement. Parfois qualifiée de « psychose traumatique », elle peut découler d'un « état autistique transitoire » à valeur défensive².

Après le choc, lorsque le trauma révèle son effet de déstructuration, le sujet se sent encombré d'un « corps étranger » : ses affects sont bloqués. Le trauma laisse un « trou noir », une béance dans la continuité d'existence du sujet, un vide de mémoire, à la place des « souvenirs brutes sensorielles³ » qui agitent le malade.

Dans *Les fragments d'Antonin*, le retour de la femme aimée, Madeleine, va permettre à Antonin de dresser un pont entre réalité ancienne (les horreurs de la guerre qui le hantent) et réalité actuelle (les retrouvailles avec la femme qu'il aime) ; particulièrement la présence physique de Madeleine : sa voix, sa main mutilée, son parfum de violette...

Le trauma altère les représentations, de soi, du monde et de l'autre. D'ailleurs, pour Claude Barrois, comme pour Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière, le trauma résulte de la *rupture du lien social*, de la perte de la place dans une communauté humaine, de la trahison des siens et, même, de la disparition de toute forme d'altérité, qui peut alors provoquer l'entrée dans la folie.

« *Ceux qui ont été menacés de vitrification par l'impact du Réel n'ont pas besoin d'être encore une fois transformés en objets⁴.* » À défaut d'une personne à qui parler, le trauma réduit le sujet à une intériorité envahie par l'épouvante et l'angoisse de néantisation. « *Devenu chose parmi les choses, il est voué à la solitude, à une absolue déréliction, à une rupture avec tous les liens communautaires et culturels. Rien dans la culture contemporaine ne s'offre qui puisse aider à la réintégration de la victime dans le monde des vivants. Il revient à la psychanalyse le mérite d'être la seule discipline à faire vraiment quelque chose : trouver la trace du point de rupture et d'un avant où*

¹ S. Ferenczi (1930, 1931, 1934). Nous reviendrons plus loin sur la dissociation (voir I.3.3.3).

² P. Le Maléfan, J.-M. Coq (2014).

³ L. Crocq (1999).

⁴ F. Davoine, J. M. Gaudillière (2006), p. 216.

fantasme et rêve avaient leur place. Car la mort, la sienne qu'on a vue en face, n'a pas de représentation. Sauf quelquefois par l'intermédiaire d'un autre horrifié¹ ».

Des « autres horrifiés », l'histoire continuera à en fabriquer en masse, non seulement du fait des nombreux conflits armés que nous avons mentionnés, mais aussi de catastrophes gravissimes dont la portée dévastatrice relève de la démesure.

I.1.4 De l'identité éclatée à l'humanité bafouée

Allant dans le même sens que Barrois, Crocq, Davoine et Gaudillière, Marie-Claude Defores précise les réalités intrapsychiques du traumatisme :

- ✓ le sentiment continu d'exister est brisé ;
- ✓ l'effraction énergétique au sein de l'être ne peut être repérée, contenue et transformée ;
- ✓ le sujet vit l'imminence du danger de perdre ses repères d'être humain.

Selon l'auteure, si ces trois aspects sont interdépendants, le troisième est le plus important : il concerne l'identité humaine. Ainsi, le traumatisme découle de « *l'émergence dans la conscience d'un détournement dénié de l'éthique humaine par l'environnement vis-à-vis duquel le sujet est en dépendance² ».*

La grande déflagration énergétique vécue au moment de l'impact traumatique est une montée pulsionnelle, émotionnelle et sensori-motrice par laquelle le sujet cherche à se protéger du détournement éthique qui le met en danger d'être déstructuré, voire anéanti. Le traumatisme provoque donc une sidération de l'être, qui l'empêche de constituer une mémoire de l'événement ou de la situation (trou de conscience), tout en laissant une *empreinte* inconsciente en lui.³Ces lacunes de la mémoire consciente s'accompagnent de traces inconscientes très actives, restant muettes jusqu'à ce qu'elles puissent (re)devenir conscientes.

Dans *La maison du Dr Edwardes*, Alfred Hitchcock propose une expression visible du phénomène de l'empreinte traumatique. Un jeune homme amnésique est troublé par l'apparition ou la présence de *traces* linéaires sur une surface blanche (nappe, lait ou neige). Ces traces réelles extérieures font écho aux traces intérieures de la mémoire traumatique, devenue inconsciente, d'un événement tragique de son enfance. La mort accidentelle de son frère s'est condensée, en lui, avec l'assassinat de son psychiatre,

¹ *Ibidem* p. 217-218.

² M.-C. Defores (2005), p. 20-21.

³ M.-C. Defores, Y. Piedimonte (2009), p. 215 notamment. « *Un des effets du traumatisme est de chasser la conscience pour la remplacer par de l'automatisme.* » (p. 142)

le Dr Edwardes, tué alors qu'il était en train de skier avec lui, et qu'il croit avoir tué (comme son frère).¹

Le trauma crée des *coupures* dans le chemin de la remémoration, donc de la symbolisation (qui va de la sensation interne vers l'image intérieure, puis vers la parole)². Ces coupures empêchent la remémoration et entraînent une *confusion* entre le registre physique (matériel) et le registre psychique (subtil). Ainsi, par exemple, la peur de la mort réelle, aussi vive et imminente soit-elle, correspond aussi à un *déplacement* métaphorique qui exprime une angoisse de *dépersonnalisation* (éclipse du sujet) ou une peur panique devant le danger de disparition de l'être.

I.1 4.1 L'importance du contexte et de l'environnement

Dans le domaine privé, et de façon plus large, en dehors des situations de maltraitance et d'inceste sur lesquelles nous reviendrons, il est possible de rencontrer trois grands types de circonstances produisant un traumatisme.

- ✓ Un parent de l'enfant ou ses deux parents sont profondément déprimés ou endeuillés.
- ✓ Un membre de la famille, ou la famille entière, cache un lourd secret.
- ✓ Le système familial ne favorise pas l'expression libre de l'enfant.

Dans ce dernier cas, par exemple, le milieu familial n'a de cesse de dresser l'enfant et de lui inculquer des automatismes qui correspondent aux codes sociaux en cours, souvent fondés sur l'apparence, le prestige et la fortune, codes qui se font passer pour des valeurs morales. L'enfant y est considéré comme un « produit » de sa généalogie, non comme un être humain unique. Il doit obéir.

« Dans ce système, l'orientation obligée mettant l'autre sous contrôle pour établir un rapport de possession se rend invisible, déloge le sujet et tente de le réduire à un ensemble d'automatismes. [...] L'émergence du sujet est ainsi oblitérée. Cette stratégie agit par barrages produisant en lui blocages et obligations³. »

Lorsque cette pression est forte, les sujets les plus sensibles (enfants, adolescents ou adultes) risquent de se « dissocier », de se couper d'eux-mêmes, pour ne pas ressentir la douleur que produit en eux la négation de leur existence subjective⁴.

Laura est une jeune femme réservée et timide. Depuis peu, elle tente d'exprimer ce qu'elle vivait lorsqu'elle était enfant et adolescente. « J'étais tellement absorbée.

¹ A. Hitchcock, USA, 1945.

² M.-C. Defores, Y. Piedimonte (2009), p. 214.

³ *Ibidem* p. 45-52.

⁴ *Ibidem* p. 166-168.

Parfois, la réalité extérieure n'existait plus pour moi. Je me sentais envahie par les difficultés avec ma mère, et les paniques que cela générait en moi. Je n'étais plus disponible pour vivre. Ma mère ne m'écoutait pas, ne me répondait pas, je n'existais pas pour elle. Je devais seulement lui obéir. Je me sentais prisonnière. Comme *une proie anesthésiée par l'araignée, engluée dans sa toile...* » Laura grandissait par résignation et renoncement, plutôt que dans la joie et l'épanouissement. Elle était souvent désespérée et perdait le goût de vivre. « Certains jours, je craignais de devenir folle. Ce n'étaient que tumultes de révolte et de rage en moi, que je ne pouvais pas exprimer. Puis l'angoisse me saisissait, suivie de tristesse et d'abattement. »

Le système économique, social ou politique peut aussi être traumatogène, plus particulièrement lorsqu'il institue un régime de pression, voire de terreur, y compris sous couvert de performance. La personne en décalage avec la marche implacable du système se sent étouffée, niée, sans réelle possibilité d'y exister. Un exemple est donné par une jeune femme allemande, Charlotte Beradt, qui a recueilli les rêves de ses compatriotes durant la montée du nazisme¹. Ces rêves d'effroi sont des rêves blancs, porteurs du non-sens vécu au quotidien.

« Les rêves traumatiques s'évertuent à longueur de nuit à inscrire l'impact du réel, ce sont des rêves sans sujet, et qui tentent obstinément de constituer le sujet. [...] Les contours sont là extrêmement précis, ils n'appellent aucune association, leur évocation plusieurs années après chez le rêveur délivre exactement le même texte, à la virgule près². »

Ici, ce n'est plus le danger physique, mais bien le risque de dissolution psychique, de disparition subjective, qui peut devenir source de traumatisme.

I.1.4.2 L'épreuve du regard de l'autre

Le regard que porte un parent sur son enfant participe à la fondation de son sentiment d'exister, de sa confiance en lui et en la vie. Comme Nicolas Abraham et Maria Torok, précisant les particularités de *l'unité duelle* entre la mère et son enfant³, Denis Rossi accorde un rôle fondateur à la relation du parent avec son bébé, y ajoutant – à partir de Winnicott – l'importance du regard que la mère (ou la personne maternante) porte sur son enfant et l'impact des moments où elle s'absente⁴.

Pour D. Rossi, la puissance désorganisatrice du trauma se cristallise dans le regard de la mère en réponse au regard de détresse que son enfant a porté sur elle. L'enfant est ému, surpris, voire bouleversé, par la souffrance que sa douleur engendre chez sa

¹ C. Beradt (1966).

² F. Davoine, J.-M. Gaudillière (2006), p. 360-361.

³ N. Abraham, M. Torok (1987).

⁴ D. W. Winnicott (1945).

mère et qu'il lit dans ses yeux. L'enfant voit la mort (sa mort) dans le regard vide de sa mère.¹ Il y perçoit l'effroi et la peur panique de sa mère : son reflet vivant à disparu. Il ne se retrouve plus, lui, dans ce regard si fondamental pour se sentir exister. Au moment de la catastrophe, l'enfant ne reconnaît plus son parent comme un parent fiable et contenant. Son désarroi est de découvrir son parent perdu, impuissant, à son tour en détresse à son égard. Ses certitudes d'enfant s'effondrent, le monde n'a plus de sens, le sol se dérobe sous ses pas²...

Prenons un exemple très simple à partir d'un événement sans conséquence graves. Un frère et une sœur jouent ensemble avec des épées en bois. Lors de leur combat ludique au retour d'une promenade, le frère touche sa sœur à l'œil. C'est la réaction très vive de la mère, son cri et son inquiétude que l'œil soit endommagé qui saisissent la fillette et la font pleurer. L'œil n'est pas crevé ; la maman a eu tellement peur qu'il le soit que sa fille a vécu l'événement comme un accident alors qu'il n'en est rien (quelques petits vaisseaux ont éclaté, c'est tout).

I.1.4.3 La transformation de son propre regard

D'une tout autre façon, ce qui peut paraître irréel parce que trop lointain, comme tous les drames regardés à la télévision, laissant parfois froids et indifférents, peut devenir une véritable épreuve du fait que nous nous sentons concernés directement par l'événement. Notre regard change. Il n'est plus une observation distanciée et insensible, il devient humain, compatissant : nous souffrons avec l'autre de ce qui lui arrive et cela nous émeut ; nous sommes touchés dans notre être.

« Un soir, alors que les parents étaient sortis et que la servante était allée faire une course, la maison de bois se trouva soudain en flammes et l'embrasement fut si rapide que les enfants avaient été brûlés vifs avant l'arrivée des pompiers. [...] Cela m'ébranla comme rien de l'avait fait auparavant. [...] Ces trois enfants, je les avais connus, je les avais vus de mes propres yeux, c'était tout à fait différent³. »

Le jeune Fred Uhlman vit l'expérience tragique de la mort de trois petites voisines qu'il connaissait bien et avec lesquelles il s'amusait souvent. Leur disparition brutale lors de l'incendie le bouleverse profondément.

Par ailleurs, cette réalité du regard est déterminante aussi pour ce qui est du handicap invalidant ou de la maladie grave. La personne handicapée ou malade se

¹ D. Rossi s'appuie particulièrement sur l'expérience des camps de la mort, à partir des souvenirs d'un jeune homme déporté à Auschwitz avec toute sa famille : Yehiel De Nur, *Les visions d'un rescapé*, Hachette, 1990.

² D. Rossi (2002).

³ F. Uhlman (1978), p. 47-48.

sent souvent dépréciée ou blâmable, indigne à ses propres yeux comme à ceux des autres. Par exemple, entrer à l'hôpital implique d'être exposé au regard de nombreuses personnes inconnues : médecins et infirmiers notamment. Une part de soi, son corps, sa santé, son intimité, semble ne plus appartenir complètement au sujet. Surtout, les maladies comme le sida ou le cancer sont souvent vécues comme si elles indiquaient la part « mauvaise » en soi, qui ronge de l'intérieur. Enfin, l'annonce de la maladie est particulièrement bouleversante. Elle fait brutalement changer les regards sur soi. Elle fait également voler en éclats les repères sur soi-même et sur sa place dans les groupes d'appartenance.

« L'annonce d'un diagnostic grave brise l'unité du sujet et déséquilibre les liens interpersonnels : le diagnostic fait basculer le sujet du côté des malades, toujours regardés avec un peu de crainte par ceux qui sont en bonne santé¹. »

Il en est de même pour l'enfant handicapé, ou l'adulte invalide après un accident. La survenue du handicap fait complètement basculer la famille dans un tout autre mode de vie, en bousculant profondément les repères du groupe et des individus, leurs liens et l'organisation de leurs échanges. Comme pour tout traumatisme grave, la réponse est souvent la sidération, l'immobilisation intérieure, la paralysie des possibilités de penser.

« La sidération vise à faire taire les pensées coupables, honteuses et traumatiques », par exemple, le désespoir, l'injustice, les vœux de mort et d'abandon visant l'enfant handicapé. La croyance inconsciente serait que la disparition de l'enfant ferait disparaître le problème, comme par magie. « La sidération évacue les vécus émotionnels insupportables » hors de la conscience².

Sans compter la honte de l'enfant handicapé vis-à-vis de son handicap. Honte qui touche aussi ses parents, en raison non seulement du regard des proches et de la société, mais également de leur propre regard. Ainsi, même la rencontre sexuelle dont est issu leur enfant peut se trouver affectée négativement à leurs yeux par le handicap de ce dernier.

Désormais, leur sexualité peut leur paraître sale, mauvaise ou impure, puisque d'elle est né un enfant radicalement différent des autres enfants et un enfant décevant les attentes qu'ils avaient pour lui. Cet enfant, les parents le vivent parfois, secrètement, comme non humain : monstrueux ou porteur d'une monstruosité. Cette dimension

¹ A. Ciccone, A. Ferrant (2009), p. 155-159 (citation p. 159).

² *Ibidem* p. 175-179.

imaginaire de la *malédiction* vient considérablement compliquer la relation avec leur enfant, autant que la relation entre eux.

I.1.4.4 Le meurtre d'âme

Michael Balint affirme que les traumatismes les plus destructeurs ont lieu dans l'enfance. Ils sont infligés par des proches, admirés ou craints, plus particulièrement les parents. L'enfant est dépendant de l'adulte, il a besoin d'avoir confiance en l'autre tuteur. Lorsque l'adulte réalise un acte excitant, douloureux ou effrayant pour l'enfant, par surprise et parfois de manière répétitive, la fascination que font naître ces actes produit passion, rejet ou les deux à la fois. L'enfant vit un drame paradoxal.

Pris dans l'engrenage passionnel et l'incompréhension, l'enfant veut retrouver l'excitation ou éviter le rejet. L'adulte utilise ses tentatives pour reproduire l'acte ou, au contraire, nie radicalement ce qui s'est passé et rejette l'enfant¹.

Pour Léonard Shengold², l'enfant négligé, battu ou abusé sexuellement par un adulte qui lui est proche, perd sa joie de vivre, le respect de lui-même et parfois son sentiment d'identité. Shengold définit l'agression de l'enfant comme un « meurtre de l'âme » : l'adulte prend possession de l'âme, de la personnalité de l'enfant. Pour survivre, l'enfant tente de préserver l'image positive de ses parents fautifs ou complices. Il nie, ou justifie, les mauvais traitements qui lui sont infligés, se sent coupable de ces violences et étouffe ses émotions. L'enfant se défend contre la honte, la culpabilité et la confusion par son insensibilité. Il devient un « *automate mécanique obéissant* ». Il n'a plus confiance en ce qu'il ressent. Pour l'enfant, le parent ne peut être mauvais, c'est donc lui qui est méchant³.

Jules se souvient que lorsqu'il était petit garçon, son père travaillait loin et n'était pas souvent là, avec lui. Jules se sentait délaissé par son père et malheureux de son absence. Sa mère le prenait avec elle, dans le lit des parents, pour l'endormir, mais aussi pour s'endormir. Elle le collait contre elle, lui donnait des baisers sur la bouche et lui faisait téter ses seins. Jules était tout excité de ce traitement de faveur et n'hésitait pas à en redemander. Pendant toute une période, Jules prétendit qu'il était malade pour ne pas aller à l'école : il préférait rester au lit avec sa mère. Puis, un jour, brutalement, sa mère changea brutalement de comportement. Elle se mit à le critiquer pour de petits riens et à le dévaloriser à tout propos. Jules se sentit trahi par sa mère. Il n'arrivait plus à lui faire confiance. Il vécut de grands moments d'angoisse durant

¹ M. Balint (1969).

² Psychanalyste américain, professeur de psychiatrie à l'université de New-York.

³ L. Shengold (1989).

lesquels il avait l'impression de ne plus exister et d'être en apesanteur, en l'air, comme dans une bulle, sans forme et sans corps, tel « un mort invisible ».

Les personnes ayant vécu un abus sexuel, et surtout un viol, témoignent de la façon dont cet acte a pu représenter, pour eux, l'équivalent d'une mise à mort¹. Le psychanalyste Pierre Benghozi le confirme. Il nous a confié récemment, d'après son expérience clinique : « *L'inceste est une rupture du lien, il correspond à un infanticide. Les viols collectifs sont équivalents à des génocides. La haine est le contraire de l'empathie².* »

En fait, la formulation « meurtre d'âme » (*Seelenmord*) est proposée dès 1832 par Anselm von Feuerbach dans son récit sur Kaspar Hauser. Elle est reprise après par d'autres, et plus particulièrement par Daniel Paul Schreber en 1903³.

C. Nachin précise que *la « séduction sexuelle de l'enfant par l'adulte est loin d'être la seule variété de trauma infantin. Pour un enfant, l'absence durable de son parent alors qu'il a besoin de lui, ou la carence d'un parent présent »* ne s'intéressant pas à lui, sont aussi des traumatismes⁴.

En effet, certains moments critiques dans l'existence voient notre sensibilité mise à mal, par un rejet, un abandon, une dévalorisation. Comme d'autres violences, ce type d'événement produit une effraction de l'être.

Une effraction correspond à l'acte de briser ce qui fait limite, à une intrusion violente, qui attaque nos contours, notre enveloppe subjective, ou à une négation de l'intimité, qui provoque la dissolution des contours de l'être.

L'effraction due à une violence physique ou psychique provoque un déferlement qui submerge le sujet. Cette sensation est telle qu'elle peut lui donner le sentiment de disparaître, en vivant une « agonie psychique ». On parle alors d'*effondrement*...

I.1.4.5 Séparation et rupture

Le nourrisson et le petit enfant connaissent des moments de grand trouble lorsqu'ils se trouvent (les premières fois ou durablement) sans l'adulte qui s'occupe d'eux au quotidien (le plus souvent la mère). Entrer à la crèche ou à la maternelle a pu constituer pour certains une véritable épreuve. Leur détresse est très vive, surtout si

¹ S. Tomasella (2010).

² Communication personnelle.

³ Voir S. Freud (1911).

⁴ C. Nachin (1999), p. 90.

la séparation dure trop longtemps : plus longtemps que ce que leurs capacités psychiques du moment ne leur permettent de supporter. Ces angoisses de séparation peuvent être soudainement réactivées, parfois de façon dramatique et intense, donc déstructurante, chez un adulte qui a créé avec un autre une relation très profonde : ami, collègue et surtout partenaire amoureux.

Après un moment d'amour passionnel, au début d'une histoire d'amour, ou même dans certaines circonstances critiques, la séparation, même si elle n'est pas définitive, peut paraître insupportable et provoquer quelques jours de véritable tempête.

Loin de toute idéalisation, n'oublions pas que chaque séparation représente une épreuve. L'aptitude à vivre la séparation se développe lentement tout au long de l'existence. Pour le psychanalyste britannique John Bowlby (1907-1990) « *la capacité à réagir favorablement à une séparation n'est jamais aussi complètement acquise que nous voudrions bien le croire*¹. »

Par ailleurs, une séparation temporaire, même longue, ou une séparation définitive, mais préparée et parlée, n'ont rien à voir avec certaines ruptures violentes.

La fin soudaine d'une relation durable peut correspondre à un agissement aveugle, par exemple à une mise en acte de fuite qui tente de mettre fin à un conflit intérieur inconscient, ou à la répétition d'un abandon violent dans l'enfance ou l'adolescence.

Une rupture est d'autant plus traumatique qu'elle vient nier la présence de la personne rejetée, comme si elle n'existait pas, ne comptait pas vraiment ou n'avait pas de sensibilité : c'est-à-dire comme si elle n'allait pas en souffrir.

Sibilla est une femme d'une quarantaine d'années. Elle vient consulter dans l'urgence à la suite d'une rupture sentimentale brutale. Après des années de mariage qui ont abouti à un divorce difficile, puis quelques années de solitude, Sibilla a rencontré un homme dont elle s'est profondément éprise et auquel elle s'est sincèrement dévouée. « Hier soir, il m'a appris brutalement qu'il me quittait pour une autre, une femme qu'il a rencontrée dans le train et qu'il n'a vue que quelques fois. Il est allé la rejoindre sans nous laisser le temps de parler... » L'annonce de la rupture a assommé Sibilla. Aucune possibilité ne lui a été laissée pour apprivoiser la terrible nouvelle. Les comportements irrespectueux de son compagnon et de sa nouvelle conquête ont ajouté une charge explosive de violence au drame que vivait Sibilla. « C'était complètement fini, tout de suite. Sans préparation. J'avais l'impression de devenir folle, de tituber, de ne plus savoir où j'étais. J'avais mal à l'estomac comme si j'avais reçu un coup de poing. » La nuit qui suit, Sibilla ne parvient pas à trouver le sommeil. Elle raconte comment elle

¹ Cité par C. Nachin (1999), p. 47.

avait la sensation d'un brasier qui flambait en elle, surtout au niveau de l'estomac et de la poitrine. Le lendemain, Sibilla ne parvient pas à se raccrocher à la réalité, elle a l'impression de revivre sans arrêt la violence inouïe de la scène de rupture, comme si elle avait vécu un accident de voiture. Les mêmes séquences reviennent sans discontinuer, avec les mêmes angoisses. Très tendue, elle n'arrive plus à s'alimenter.

Sibilla a pu identifier qu'inconsciemment elle avait vécu cette rupture comme un assassinat. Alors qu'elle aimait tant cet homme et qu'elle désirait vivre encore de longues années avec lui, elle a été comme annihilée par lui. Moins parce qu'il disait être tombé follement amoureux d'une autre femme, que parce qu'il n'avait pas laissé à Sibilla la moindre possibilité de se préparer à son départ et de parler ensemble de leur séparation. La situation était d'autant plus rude que cette rupture était survenue en plein été, à un moment où les amies de Sibilla étaient en vacances, loin d'elle...

Le trauma entraîne un temps gelé qui non seulement gêne la vie d'un sujet ou d'une famille mais peut exercer une influence sur les descendants. Quelles qu'elles soient, les problématiques du trauma peuvent être compliquées par des secrets dans le couple, le groupe ou la famille, parfois sur plusieurs générations.

I.1.4.6 Les traumas tenus secrets

Un secret ne correspond pas directement à un traumatisme. Toutefois, les effets du secret peuvent être traumatiques pour le sujet ou pour ses proches, voire pour ses descendants. Enfin, la métapsychologie du secret comporte des points communs avec celle du trauma. Nous en proposons donc ici une brève présentation.

Le secret existe dans trois domaines : le secret individuel, le secret familial, le secret social. Le secret personnel intime est à la fois conscient (ce qui est dissimulé aux autres) et inconscient (ce qui échappe à soi-même). Le secret dans la famille ou le groupe est connu par certains et caché à d'autres ; les conséquences de cette occultation échappent à la plupart des membres.

Le secret génère des complications de la vie psychique et relationnelle, du fait qu'une vérité importante pour soi ou pour un autre est délibérément cachée¹.

Lorsqu'une personne fait face à un événement éprouvant, qu'elle n'arrive pas à comprendre et à « assimiler », notamment un traumatisme, elle « enferme » dans une zone secrète l'ensemble des sensations, des émotions, des images et des pensées vécues au moment de l'incident. Cet enfouissement de l'épreuve, rangée

¹ C. Nachin (1999), p. 18-19.

dans un recoin, en soi, est une façon de la conserver telle quelle pour en reprendre un jour les différents aspects et tenter de les assimiler. Tant que ce temps d'ouverture et de compréhension n'est pas venu, le traumatisme demeure dans un lieu sûr, où les fragments de l'expérience vécue restent en souffrance¹.

Comme dans le roman de Gaston Leroux, *Le mystère de la chambre jaune*², où Mathilde cache son enfant, fruit d'un mariage peu conforme aux convenances sociales et aux idéaux sociaux de ses parents, Camille a caché l'amour qu'elle portait à une femme. Elle n'en parla à personne, ni à sa famille, ni à ses amis, et surtout pas à ses collègues. Pendant des années, elle réussit sagement à cacher sa relation amoureuse, faisant attention à ne pas se trahir, à ne pas être vue, à changer de conversation si nécessaire. Cette attention impérieuse aux moindres détails pour ne pas révéler son histoire la coupa peu à peu des autres. Elle crut que seule son amie suffirait à assurer son bonheur. Lorsque celle-ci la quitta, non satisfaite d'être toujours cachée et jamais invitée aux rares sorties de Camille avec ses amis, Camille se retrouva complètement seule avec son secret. Elle reste focalisée sur les derniers instants vécus avec sa compagne et sur la rupture. Elle n'a pu parler à personne de la brûlure secrète causée par le départ de son amie. Ce départ reste échoué en elle, comme une épave abandonnée sur la grève de ses regrets et d'un silence qu'elle s'est elle-même imposé. Camille porte en elle un malheur dont elle ne veut pas parler, qu'elle ne peut pas épancher auprès d'autrui et dont elle ne peut pas être consolée...

Dans l'exemple qui précède, le choix de garder le secret est volontaire. Dans la plupart des traumatismes, un phénomène d'inclusion similaire se met en place à l'insu de la personne elle-même ou à son corps défendant, non par choix, mais pour faire face à l'afflux énorme d'informations de toutes sortes, notamment sensorielles et affectives, qui la submerge au moment du drame. Néanmoins, les mécanismes sont les mêmes, et une grande partie de la mémoire de l'expérience pénible est enfouie dans ce *non-lieu* coupé de la conscience.

Dans une famille à secrets, une jeune femme raconte un rêve d'angoisse qui revient souvent : « Ma tête tourne, je me sens oppressée, comme si j'étais dans un tombeau, enterrée vivante ». Ce cauchemar est la métaphore de la présence d'une « tombe psychique », d'un lieu occulte où sont enterrés vivants les sensations et les souvenirs frappés d'interdits par la force du tabou familial.

Jane Eyre est l'institutrice d'Adèle, petite fille protégée par M. Rochester, propriétaire du manoir de Thornfield. La jeune institutrice admire M. Rochester. Le dévouement qu'elle a pour lui se transforme peu à peu en amour. Du fait de son absence de fortune, Jane craint que Rochester ne puisse l'épouser, d'autant qu'il laisse entendre qu'il pourrait se marier à la riche Miss Ingram. Pourtant, il lui annonce un soir que c'est

¹ S. Tisseron (1998), p. 33-34.

² G. Leroux (1908).

elle qu'il souhaite épouser. Jane accepte. Le jour du mariage, un témoin non invité révèle le terrible secret de M. Rochester : marié dans sa jeunesse, sous l'influence de son père, à une femme qui s'avère folle, il ne peut pas épouser Jane. Sa première épouse est encore vivante. Elle vit cachée au troisième étage du château, gardée par l'étrange Grace Poole. Ahurie par l'incroyable nouvelle, Jane s'enfuit dans la nuit¹.

Le roman de Charlotte Brontë est particulièrement instructif pour trois raisons :

1) Le grenier hanté par la femme légitime, cachée de tous car elle est « folle », représente de façon concrète cette sépulture des vivants présentés comme morts, car leur présence dérange. L'annulation psychique d'une personne qui en sait trop, ou empêche le cours tranquille de la vie, peut ressembler symboliquement pour l'inconscient à un enterrement clandestin.

2) Le premier mariage, arrangé, de Rochester, constitue pour lui un grave traumatisme, fait de honte, d'humiliation, d'injustice et de révolte. Il a enfoui ce trauma en lui pour faire taire l'abominable réalité qui l'enchaîne et lui interdit d'aimer. Ce secret peut expliquer la raideur de son caractère, les revirements soudains de ses attitudes envers Jane et ses brusques colères violentes.

3) Le plus important est la « *transfusion* » du secret et du trauma². La diffusion du secret opère imperceptiblement de Rochester vers Jane, qui s'inquiète souvent de ce qui se passe au troisième étage du manoir et qui trouve Grace Poole décidément bizarre. La *propagation du trauma* est caractéristique : la répétition des empreintes traumatiques et leur mise en scène récurrente dans la réalité entraînent tout sur leur passage comme une lame de fond. Le trauma de Rochester provoque un trauma quasi équivalent pour Jane : il est interdit d'aimer, le mariage est impossible, donnant une pénible impression de fatalité.

Cet obscur et lourd sentiment d'implacable malédiction est le propre du traumatisme lorsque les souvenirs qui lui sont associés reposent encore, inertes et intacts, dans les limbes de la mémoire engloutie et restent dévastateurs aussi pour l'entourage³.

¹ C. Brontë (1847).

² Le terme « transfusion » est proposé et utilisé par J.-C. Rouchy (1995).

³ Les questions du deuil, du clivage, de l'incorporation, de l'inclusion, de la crypte et du fantôme seront développées plus loin, au chapitre 3 de cette même partie.

I.2 Les processus psychiques de subjectivation

« L'essentiel consiste pour chacun dans la façon dont il s'approprie ses expériences personnelles. » S. Tisseron, *Subjectivation et empathie*

Le *sujet* est l'être doté d'une conscience, qui existe pour soi, et non en soi comme une chose. Le sujet peut désigner le « moi », qui se distingue par sa différence et ses particularités. Selon Emmanuel Kant, il indique le « sujet connaissant », en ce que sa conscience lui rend possible la connaissance¹.

Pour Jacques Lacan, le « sujet de l'inconscient » désigne le « véritable sujet », par opposition au moi, spéculaire, imaginaire et aliénant.

« Le sujet, on ne lui parle pas. Ça parle de lui et c'est là qu'il s'appréhende². »

Ça parle : le sujet de l'énonciation ne coïncide pas avec le sujet de l'énoncé. Selon cette approche, le sujet est déterminé par le signifiant : il n'utilise pas de langage (il n'est pas sujet de l'énoncé) mais il en surgit ; d'où la formule « sujet de l'énonciation ». Lacan note « S » le sujet de l'inconscient, en référence à l'allemand *es*, désignant le « ça » chez Freud : instance des vœux inconscients et des pulsions inconscientes, refoulées ou non encore conscientes. Même s'il se laisse leurrer par son discours et ses fantasmes, le sujet cherche l'authenticité de son *désir*, là où le moi cherche le compromis, l'unité, et n'atteint souvent que l'imaginaire³.

Ainsi, pour Lacan, l'être ne peut se définir lui-même comme *sujet*. Il ne peut se désigner par rapport à lui-même : il perd la maîtrise de sa nomination. Il est défini à travers le discours d'un autre sujet, lui-même défini par le discours d'autres sujets. Lacan nomme « aliénation » la dépendance du sujet au discours des autres. Le psychanalyste passe de cette observation à une épure, en la traduisant dans une logique, abstraite et formelle, de linguistique structuraliste : le sujet est représenté par un signifiant, lui-même représenté par un autre signifiant, etc. D'où l'assertion devenue célèbre : « *Un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* ». Selon cette logique, il n'y aurait de sujet que dans le discours, et lorsque cesse le discours il n'y aurait plus de sujet ; ce qui fait du discours un « *semblant* »⁴.

¹ E. Kant (1781).

² J. Lacan (1966), « Position de l'inconscient ».

³ J. Lacan (1966), « Subversion du sujet, dialectique du désir dans l'inconscient freudien ».

⁴ J. Lacan (1972).

La *subjectivité* est le caractère de ce qui est subjectif, de ce qui appartient au sujet ou relève du sujet. Selon Kant, la subjectivité articule deux dimensions : celle du « je » qui pense, notamment de façon universelle, et celle du « moi » avec ses particularités individuelles (sentiments, aptitudes intellectuelles, goûts, idées, souvenirs).

La *subjectivation* est un mouvement de la vie psychique qui correspond au fait de devenir sujet, au travers d'une élaboration psychique infinie, c'est-à-dire sans cesse renouvelée et modulée. Rachel Huber la décrit comme « *être-dans-le-monde de façon consciente et y trouver sa place en tant que personne*¹ ».

Dans son dernier cours au Collège de France, Michel Foucault propose de penser le processus par lequel l'individu est amené à se reconnaître comme sujet de son désir, de sa parole et de sa propre existence : ce processus nous semble être une définition très précise de la subjectivation, « *questionnement permanent et inquiet sur ses émois intérieurs, verbalisation indéfinie de son intimité*² ». Vue de cette façon, inspirée par la psychanalyse, la subjectivation correspond à « *l'allant-devenant du désir* » ou « *allant-devenant soi*³ » de Françoise Dolto ainsi qu'au « processus identifiant » de Piera Aulagnier. À la suite d'Abraham (qui l'exprime dès les années 1960⁴), Torok, Rand, Nachin et Tisseron, la subjectivation désigne l'appropriation subjective de soi, de ses expériences vécues et de son existence, donc de son histoire personnelle et relationnelle, ce qui revient à parler – au fond – d'*introjection*. Nous détaillerons ce concept-clé tout au long de cette partie.

I.2.1 Les mouvements de la vie psychique

Essayons de tenir compte de la critique de Karl Popper envers la théorie freudienne : un édifice mythologique, pseudo-scientifique, qui prétend pouvoir tout expliquer, modifiant la réalité pour la faire entrer dans son cadre dogmatique, en refusant d'être invalidé, ce qui en fait un système totalitaire d'explication⁵.

« *Il nous faut adopter l'approche questionnante et iconoclaste, par laquelle le chercheur inventif remet constamment ses hypothèses à l'épreuve* » recommande Noam Chomsky⁶.

Sándor Ferenczi, puis Michael Balint, Donald Winnicott, Nicolas Abraham et Maria Torok, parmi d'autres praticiens, ont souhaité élaborer une réflexion souple à partir

¹ R. Huber (2013), p. 3.

² M. Foucault (1981).

³ F. Dolto (1984).

⁴ (Voir l'historique de la notion, présenté un peu plus loin.) N. Abraham, M. Torok (1978).

⁵ K. Popper (1966).

⁶ N. Chomsky (2002), p. 37.

de leurs observations cliniques. A ce propos, Maria Torok parlait même de « *la nécessité d'une théorie flottante en psychanalyse* ».

« Ce nouveau visage de la psychanalyse ne se montre que si l'on privilégie en elle les instruments d'exploration et les méthodes de découverte. En un mot, la psychanalyse sera 'science' si elle se fonde comme une recherche différentielle du singulier, recherche ouverte qui balaye la psychanalyse intégrale ou intégriste des grandes théories classiques. [...] Penser scientifiquement, pour ainsi dire, en psychanalyse, c'est se placer dans le champ intermédiaire entre pratique et théorie, entre les données singulières et les cadres conceptuels¹. »

Une telle théorisation se libère des dogmes et reste évolutive parce qu'ouverte sur l'imprévu et l'imprévisible, donc sur la possibilité permanente de se transformer.

« L'être humain est constamment soumis à l'épreuve du nouveau. Psychiquement parlant, il se construit à tout moment par l'intégration incessante de nouveautés rencontrées, de plaisirs suscités, de traumas, de conflits surmontés, d'héritages infligés ou de dons accordés. Il y a deux principes de la vie psychique : l'élargissement et le rétrécissement de soi ; les possibilités d'accueil ouvert et les maladies de l'accueil de soi ou de l'autre. Ce sont les processus libres de la création de soi et ses entraves². »

Abraham et Torok mettent en évidence l'importance fondamentale de la progression vivifiante de la création de soi. Ils ouvrent l'écoute du sujet à la dimension poétique du langage, à un accueil des affects et à une attention particulière portée à l'histoire généalogique du patient. « *'Je' est habité par des ascendants dont les histoires calamiteuses, les secrets, les hontes, les deuils, les humiliations ne lui permettent pas de vivre sa vie. 'Je' présente des leures, des cache-désirs, parce que le désir, la tyrannie ou le secret d'un(e) autre le vampirisent³.* » Les auteurs insistent pour que les psychanalystes, et les commentateurs quels qu'ils soient, évitent de généraliser leurs découvertes : chaque histoire est singulière et chaque être humain unique.

« Le caractère anti-totalitaire et anti-dogmatique de la démarche clinique et théorique de Nicolas Abraham et de Maria Torok découle d'une lecture rigoureuse et exégétique des textes de Freud et de Ferenczi, lecture qui ne se laisse enfermer dans aucune conception canonique⁴. »

Il est tout de même possible de poser quelques jalons à partir de leur approche. Pour comprendre les processus de *création de soi*, partons du développement infantile.

¹ N. Rand (2001), p. 124, 127.

² *Ibidem* p. 128.

³ N. Rand (2001), p. 10.

⁴ C. Nachin, AENAMT, Paris, séminaire 2000-2001.

« Abraham et Torok bouleversent le modèle classique de l'enfant de la psychanalyse, car ils proposent l'histoire familiale comme le point de départ et la base de toute vie psychique individuelle. [...] L'enfant fait partie, dès sa naissance, d'une histoire psychique familiale singulière. Depuis l'origine, il est soumis à l'épreuve des générations de façon concrète, car il respire, il boit avec le lait maternel, si l'on veut, l'histoire des traumatismes, des triomphes de toute sa famille et de toute sa tribu. Par conséquent, l'enfant petit n'a pas, d'emblée, 'ses' pulsions, 'ses' désirs à lui ; les désirs, les déceptions, les détresses, les joies des parents et de toute la famille le traversent. [...] L'enfant est toujours déjà en groupe ; du point de vue psychique, il porte, il représente à lui seul le groupe familial tout entier. [...] Tout enfant devra se détacher de la famille qu'il porte en lui, pour devenir tel qu'en lui-même. L'identité personnelle est donc tout à la fois un travail de construction et de rupture, par rapport aux splendeurs et misères de l'histoire familiale, à laquelle les enfants se trouvent nécessairement reliés sans qu'ils l'aient choisie¹. »

Comme Balint avant eux, Abraham et Torok ne souscrivent pas à l'existence de « stades » du développement qui correspondraient à des périodes déterminées de l'enfance, faisant dépendre la progression de la vie psychique infantile du franchissement « réussi » de certaines étapes définies à l'avance².

« Depuis plus de trente ans, je critique l'habitude de décrire les diverses formes de relations aux objets exclusivement en termes empruntés à l'anatomie, c'est-à-dire à l'étude des instincts. Voici quelques exemples : la dépendance ou la destructivité orales, la haine et la domination anales, l'amour génital-phallique, et ainsi de suite (curieusement 'vaginal' n'est jamais utilisé). Utiles dans une certaine mesure, ces termes sont néanmoins trop restrictifs et source de confusion³. »

Ainsi, le développement spécifique de chaque enfant se déploie grâce aux symbolisations originales qu'il invente à travers une relation nouvelle entre l'histoire de sa famille et son histoire personnelle, au fur et à mesure qu'il la vit.

I.2.1.1 Vers la subjectivation

Ces « *processus libres de la création de soi* », j'ai choisi de les regrouper sous le terme plus global de *subjectivation*⁴. En fait, les mouvements de subjectivation correspondent exactement au « *Wo es war, soll Ich werden* » de Freud : devenir soi, devenir « je », advenir en tant que sujet, c'est-à-dire se subjectiver. Même si le terme est récent, la subjectivation est une notion qui existe depuis les débuts de la psychanalyse. Elle est déjà incluse dans le projet freudien et dans la conception

¹ N. Rand (2001), p. 15-16.

² Voir aussi D. Stern (1985), ainsi que M. Barrano, M. Lamour (1999).

³ M. Balint (1959), p. 174.

⁴ S. Tomasella (2002). Nous ne connaissons pas encore les écrits de R. Cahn (voir section suivante).

ferenczienne autant du point de vue théorique que clinique. À leur suite, N. Abraham a étudié le symbole en lui donnant un statut plus large que celui seulement lié au langage ou à la communication : le symbole comme expression de la réalité humaine globale. Pour lui, la symbolisation est le processus fondamental qui rend possible la mise en place de la réflexivité, donc de la subjectivation, chez tout être humain.

En 1932, Freud insiste sur l'oubli par les psychanalystes de l'association libre autour du rêve au profit de « symboles culturels » communs à un groupe social donné. Les associations libres du rêveur sur son rêve sont irremplaçables, car elles favorisent l'émergence de sa subjectivité, mais aussi l'approche de noyaux traumatiques.

Au cours de ses élaborations, Ferenczi revient aux conceptions initiales de Freud, qu'il complète et développe à partir des expériences de vie des patients. Ses successeurs, Balint puis Winnicott, y ajoutent l'importance de la relation et de l'environnement.

Il est possible de distinguer trois temps successifs de la symbolisation : la perception, puis la représentation, enfin l'expression. Ils correspondent, plus ou moins, aux trois temps de la subjectivation proposés en 1945 par Lacan dans *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*, lorsqu'il envisage le paradoxe des prisonniers¹ :

- *instant du regard*, faisant émerger la forme générale du sujet noétique : *on sait que* ;
- *temps de comprendre*, dégageant la forme personnelle du sujet de la connaissance, l'assertion subjective (forme logique essentielle du Je) ;
- *moment de conclure*, faisant éclore l'acte (y compris l'acte de parler), par lequel le sujet de l'inconscient advient comme sujet en acte.

Lacan pose le sujet en l'opposant au moi. Il en découle une conception de la subjectivation qui est antinomique à l'élaboration « moiïque » et non synonyme, donc qui intervient dans une autre dimension, celle du symbolique et de la symbolisation.

À la suite de Wallon, Abraham et Torok, Claude Nachin propose une symbolisation selon cinq pôles, fondée sur les expériences vécues par le patient² :

1. Les affects (y compris l'auto-affection).
2. La perception et ses traces.

¹ J. Lacan (1966).

² C. Nachin (2009).

3. Les images intérieures.
4. Le langage (mimogestuel et verbal).
5. Les potentialités d'action et l'action.

« Le symbole psychanalytique est le noyau du discours vivant où représentations verbales, images visuelles et autres, affects et potentialités d'actes sont inclus¹. »

De même, René Angelergues soutient une conception psychique de l'être humain et situe la recherche scientifique le concernant dans une optique non structuraliste.

« Que reste-t-il de l'âme dans le discours scientifique ? On ne peut pas récuser le principe de l'âme sans altérer gravement la qualité de l'homme. [...] La base de la connaissance de l'homme est la connaissance de la vie. Penser l'homme dans son unité, c'est d'abord penser l'homme psychique, et penser l'homme psychique, c'est d'abord penser la vie. [...] Les phénomènes de la vie psychique sont par excellence des phénomènes complexes, irréductibles à l'articulation de phénomènes simples. [...] Que reste-t-il là de l'idée de déterminisme linéaire, qui nous est si chère – car si bien ordonnée et si simple à utiliser – et qui renaît sans cesse dans notre esprit alors que nous luttons pour nous en défaire ? L'ordre cache la vie des choses. Le règne de la structure met à l'écart la richesse mouvante de l'économie². »

Pour que la science du psychisme soit objective, *« c'est-à-dire adéquate à son objet »*, Angelergues propose de préciser la nature des relations psychiques et leurs transformations. Ainsi, selon lui, le concept de « symbiose » est nécessaire à la théorisation de la dynamique psychique, en relation étroite avec les concepts clés de la psychanalyse, comme le transfert, l'identification, la relation d'objet, etc.

« Je pense que le processus symbiotique réalise la fonction principale de mettre chacun des participants, pour son propre compte, en état d'instabilité et de désordre, c'est-à-dire en situation – et même en nécessité – de création. [...] L'identification est le processus inéluctablement inhérent au travail symbiotique psychique ; identification et symbiose sont deux aspects d'un même phénomène. C'est l'identification qui nous fait, psychiquement parlant, semblables et différents³. »

Aussi, la relation symbiotique se caractérise-t-elle par une relation de transformation et de création. Plus encore, cette notion de symbiose psychique nécessite de prendre en considération *« une unité complexe hallucination-perception. »*

« Dissocier ces deux phénomènes conduit à laisser échapper leur valeur. La perception n'est rien sans un travail commun avec l'hallucination, et l'hallucination n'existe que par la perception qu'elle contient. L'une sans l'autre, c'est l'épuisement et

¹ C. Nachin (1989), p. 116.

² R. Angelergues (1993), p. 8, 11, 14, 17.

³ *Ibidem* p. 30, 75.

l'arrêt du travail psychique. [...] Le processus hallucinatoire et le processus perceptif ne peuvent créer qu'ensemble¹. »

D'ailleurs, il existe un véritable plaisir de désirer, d'halluciner, d'imaginer, qui est aussi un plaisir d'élaborer et de symboliser, donc un plaisir d'inventer.

« Le désir ne saurait être réduit à la dimension de la satisfaction et de la frustration. Une telle mécanique n'a rien à voir avec la psychanalyse. Le désir est peut-être le processus le plus caractéristique du vivant et probablement son caractère le plus clairement anti-machinal. [...] Chacun croit ce qu'il voit, Newton pense ce qu'il hallucine. Le rapport de Newton avec la nature ne conduit pas à une description, mais à une élaboration. La pensée est un travail du complexe hallucination-perception et c'est pour cela qu'on peut s'apercevoir de ce qu'on ne voit pas². »

Pour Angelergues, la pensée n'est pas un produit, elle est un processus ; elle n'est pas informative mais créatrice. À ce titre, elle relève de l'interprétation et du rêve. Il fait du travail onirique *« le désordre psychique indispensable à notre avenir psychique »*.

« Les hommes de science reconnaissent que l'imagination – voire la rêverie – joue un rôle important dans leurs découvertes et que la spéculation débouche sur l'invention. [...] L'onirisme est un phénomène de sens, qui bouscule le bel ordre structural et fait frémir les structures, faisant apparaître le sens qu'elles ont soigneusement masqué. [...] L'onirisme montre bien l'importance du présent dans la relation psychique et le travail psychique, face à une idéologie répandue qui consiste à situer dans l'enfance l'origine de tout l'avenir³. »

Pour cet auteur, la psychanalyse risque l'orthodoxie en se rétractant sur ses modèles et sur un système théorique compact, surtout si elle refuse de s'ouvrir à la complexité du travail psychique, ainsi qu'à l'incertitude inévitable en ce qui concerne l'humain.

« Le verbe allemand phantasieren signifie se livrer à son imagination et rêver, mais aussi, en musique, improviser et, en langage courant, délirer. C'est l'improvisation (au sens musical) et le délire (au sens d'invention et de création) qui manquent le plus à la psychanalyse contemporaine, ce dont Freud ne s'était pas privé jusqu'aux contradictions et aux paradoxes⁴. »

Cela rejoint l'esprit d'ouverture et l'écoute sans préjugé qui spécifient la psychanalyse telle que nous la concevons, à la suite de Freud, Ferenczi, Balint, Abraham, Torok, etc.

¹Ibidem p. 42.

²Ibidem p. 51, 117. Voir aussi S. de Mijolla-Mellor (1992).

³Ibidem p. 71, 128, 131.

⁴Ibidem p. 176.

I.2.1.2 La naissance d'une notion

Au-delà des mécanismes de défense par lesquels le Moi cherche à s'unifier, le sujet est « processuel », inachevé et multiple, continûment en voie d'advenir. En ce sens, fondée sur l'« *émergence de l'éprouvé subjectif de soi*¹ », la subjectivation désigne un processus, en partie inconscient, grâce auquel une personne peut se reconnaître dans sa façon singulière de donner du sens à ses expériences de vie en les symbolisant. Steven Wainrib situe la subjectivation comme « *processus permanent de production de soi*² », dans les deux sens de « *rendre subjectif* » et de « *devenir sujet* ».

Pour Bernard Golse, « *Le processus de subjectivation [est une] étape développementale permettant à l'être humain de devenir une personne, soit un sujet capable de se penser tel, et de se nommer comme tel*³. »

Serge Tisseron a récemment proposé un historique de la notion de subjectivation, que nous reprenons en le résumant⁴. Le terme « subjectivation » renvoie, d'une part, au processus de *rendre subjective* une expérience, en la rendant personnelle pour se l'approprier ; d'autre part, au processus de *devenir sujet*, qui dure toute la vie.

« *Le mot permet donc de réunir deux idées en une : c'est en se fabriquant des représentations personnelles des événements qu'on a traversés qu'on se libère de diverses formes d'aliénation et qu'on devient sujet de sa propre histoire*⁵. »

Ces représentations personnelles, enrichies au fil des expériences dans un mouvement sans fin, peuvent être des attitudes, des mimiques, des émotions, des images psychiques ou matérielles, ou encore des mots⁶.

Précisons avec S. Tisseron que « *les représentations ne sont pas des 'contenus' mais des 'processus', c'est-à-dire des actes de symbolisation par lesquels chaque sujet singulier s'approprie ses expériences subjectives du monde*⁷. »

L'élaboration psychique, majoritairement inconsciente, s'appuie sur des échanges avec des personnes de confiance, qui peuvent ainsi valider les expériences vécues,

¹ R. Huber (2013), p. 6.

² S. Wainrib (2006), p. 23-25.

³ B. Golse (2006).

⁴ S. Tisseron (2013 b), p. 4-9.

⁵ *Ibidem* p. 4-5.

⁶ S. Tisseron (1985).

⁷ S. Tisseron (2013 b), p. 140.

dans « *un travail de création de soi par soi médiatisé par autrui* », que N. Abraham a présenté dans les années 1960, à la suite de Ferenczi, sous le nom d'*introjection*¹.

Quelques décennies plus tard, Raymond Cahn présente la subjectivation à l'adolescence comme une « aventure » qui permet à l'adolescent de se libérer de l'influence des autres pour pouvoir s'émanciper et se déterminer par lui-même². René Roussillon parle à ce propos d'une « appropriation subjective³ ».

La conception du « devenir-sujet » de R. Cahn associe justement les avatars de la problématique relationnelle du patient avec ses parents à son articulation transgénérationnelle à partir de « l'avant-coup » de la propre problématique relationnelle des parents avec leurs propres parents. À cette occasion, le père peut être parfois plus directement concerné que la mère⁴. R. Cahn met également en garde sur le choix d'un *axe narcissique*, qui « *risque d'occulter l'importance, parfois déterminante, des circonstances et des coïncidences externes : guerres, génocide, contexte désastreux de certaines adoptions, troubles somatiques sévères de l'enfant, deuils, événements graves survenant dans la vie des parents, etc.* »

Claude Nachin préfère parler d'un *axe subjectal-objectal* concernant les négociations intrapsychiques que tous les sujets mènent entre images de soi, images internes de l'homme et de la femme, images du monde naturel et social qu'ils re-projettent sur leurs expériences relationnelles. Aussi, à tout âge, et spécialement aux âges critiques, l'adolescence étant le plus important, le décalage entre les images internes et les nouvelles perceptions peut bloquer plus ou moins gravement la progression de la subjectivation : le sujet humain et sa communauté culturelle se trouvent « perdus ». Il ne se (re)trouvera qu'en la (re)trouvant⁵.

S. Tisseron souligne que la subjectivation peut se produire autant par la relation avec un autre humain, un animal, une chose, que par la découverte d'un livre ou d'un film⁶. De façon plus focalisée et plus restrictive, le terme de « subjectalisation » est venu spécifier les interrelations entre deux êtres humains pouvant soutenir leurs

¹ S. Tisseron (2013 b), p. 7.

² R. Cahn (1998).

³ R. Roussillon (1999).

⁴ R. Cahn (1998), p. 298.

⁵ C. Nachin (communication lors d'une journée d'études à la SPP, Paris, 1998).

⁶ S. Tisseron (1999).

subjectivations respectives. Il est alors possible de parler d'« intersubjectualisation ». La « subjectualisation » est le processus qui permet l'émergence de la subjectivation¹.

« En fait, l'idée sous-jacente est la même : l'être humain est constamment poussé à symboliser (son identité, sa place dans la succession des générations, ses désirs...), mais il n'y parvient qu'à travers des échanges avec d'autres. Inversement, tout ce qui l'en empêche menace sa construction, à commencer par l'absence d'un interlocuteur susceptible d'accompagner ses diverses expériences du monde². »

Bien entendu, ce partage d'expérience, d'affects, de pensée et de paroles dans la relation passe aussi par les capacités d'*empathie* de chaque protagoniste. Plus complexe que la simple sympathie, l'*empathie* désigne la faculté à « *se mettre à la place d'une autre personne pour comprendre ses sentiments* », donc aussi à « *se représenter la représentation mentale d'une autre personne*³ ». Le sujet accueille la perspective subjective d'autrui par un processus d'identification. Il peut alors se représenter la pensée, les sentiments et les croyances d'autrui⁴.

« En 1913, Husserl définit l'empathie comme un phénomène décisif sur le fondement duquel une intersubjectivité s'établit pour constituer un monde commun. Pratiquement, pour cet auteur, l'empathie est une médiation intuitive. Elle est profondément ancrée dans le vécu et plus précisément dans l'expérience du corps propre qui permet au sujet de reconnaître les autres, non pas comme des corps dotés d'esprit, mais comme des personnes semblables. L'empathie est alors ce qui fait reconnaître autrui comme un alter ego qui, malgré sa différence persistante, vise le même monde que le sujet. [...] Autrui n'est donc pas le fruit d'un processus intellectuel mais d'une donation qui est une connexion spontanée, condition de toute communication possible. Husserl a renouvelé la compréhension de l'empathie, anticipant le développement de la notion moderne en psychologie, parce qu'il n'en fait pas le fondement de l'intersubjectivité, au contraire, il fait de l'intersubjectivité le point de départ d'une intelligence de l'empathie. L'empathie devient ainsi cette disposition qui consiste, pour une conscience, à se mettre à la place d'un autre individu⁵. »

Comme le précise F. Tordo, l'identification dans l'*empathie* avec autrui est « *partielle* » : le sujet s'identifie partiellement aux pensées et sentiments d'un autre dont il se fait proche, sans se confondre avec cet autre – auquel cas il s'agirait d'identification proprement dite. Cette identification est « *partielle* » aussi parce qu'elle est modérée par une différenciation entre soi et l'autre : « J'identifie

¹ R. Cahn (2002).

² S. Tisseron (2013 b), p. 8.

³ C. Boulanger, C. Lançon (2006).

⁴ F. Tordo (2013).

⁵ *Ibid.*

partiellement ses sentiments et ses pensées aux miens, et je me différencie dans le même temps de cet autre afin de pouvoir encore mieux le comprendre ».

L'identification partielle est appelée « *identification empathique* », parce qu'elle implique un mouvement vers l'autre en tant qu'autre sujet, différent de soi¹.

Sophie de Mijolla-Mellor insiste sur le fait que la « *connaissance empathique* » de l'autre, donc – en retour – de soi-même, à travers l'intuition de ses sensations, de ses sentiments et de ses pensées, n'est vraiment possible de façon durable que si la relation entre l'un et l'autre est fortement investie².

Depuis que Ferenczi a mis en évidence l'importance de la proximité émotionnelle entre le thérapeute et le patient dans la progression de la cure, nous pouvons constater qu'une interrelation de subjectivation partagée n'est possible que s'il existe une *empathie réciproque et mutuelle* entre les partenaires de la relation³.

Nous ne reprendrons pas ici les nombreux écrits de S. Tisseron sur les différentes formes d'empathie⁴. Rappelons-les simplement :

1. *L'empathie directe* (émotionnelle, puis cognitive) désigne une capacité sensible puis intellectuelle de se mettre à la place de l'autre, donc de s'identifier à lui.
2. *L'empathie réciproque* concerne en complément la capacité à accepter que l'autre, aussi, puisse se mettre à ma place ou s'identifier à moi, selon trois modalités principales (j'accepte que l'autre s'estime comme moi, j'accepte que l'autre aime et soit aimé comme moi, j'accepte que l'autre ait les mêmes droits que moi).
3. *L'empathie réciproque et mutuelle* rend possible une relation intersubjective (en plus des deux premières formes d'empathie, j'accepte que l'autre m'informe sur ce que je suis et me révèle à moi-même), qui permet et favorise la subjectivation.

Le sujet reconnaît à autrui la possibilité de l'informer sur des aspects de sa personne encore inconnus de lui. Aux capacités de s'identifier à l'autre et de lui laisser la possibilité de s'identifier à soi, s'adjoint celle de le laisser nous transformer⁵.

L'empathie complète et aboutie est « enveloppante », elle crée une enveloppe facilitant la subjectivation. « *L'amour fait preuve d'intelligence quand il contribue à construire*

¹ F. Tordo (2012).

² S. de Mijolla-Mellor (1992), p. 22.

³ S. Tisseron (2013 b).

⁴ S. Tisseron (2010, 2013 a, 2013 b pour les définitions qui suivent).

⁵ S. Tisseron (2013 b), p. 14-15.

chez l'enfant, chez l'ami, chez la compagne ou le compagnon, une enveloppe souple et ferme qui le délimite et l'unifie... une peau vivante pour ses pensées¹. »

Liée à l'empathie réciproque et mutuelle, la subjectivation découle dès l'origine de la tentative de constitution d'un *espace psychique* spécifique et différencié.

Le bébé s'appuie sur la subjectivité de ses parents pour élaborer, puis penser, ses propres perceptions, lorsque ses parents peuvent lui offrir un « *appareil à penser ses pensées* », comme l'a proposé W. Bion². Le bébé intériorise progressivement le « *contenant-contenu* » développé pour lui par ses parents, contenant capable de recevoir et de transformer l'expérience, devenant ainsi son propre appareil à penser³.

Ainsi, lorsqu'elle est « assez bonne », la relation interpersonnelle entre parent et enfant favorise « *la constitution d'un espace intrapsychique individuel* » propice à la subjectivation. Dans ce cas, au cours du développement psychique, « *l'essor du processus de subjectivation permet le déploiement de l'éprouvé subjectif de soi⁴* ».

I.2.2 Un espace de subjectivation

Qu'en est-il de l'articulation entre impression et expression, le passage du (res)enti au (re)présenté, ce long chemin qui part de la sensation pour arriver à la pensée, c'est-à-dire l'ensemble des processus de métabolisation de l'information ?

Après les instants de la perception viennent en effet les moments d'élaboration, ils passent plus particulièrement par la mise en représentation et par l'interprétation.

« Je pense que le travail de pensée commence avec l'intervention du phénomène d'interprétation dont j'ai décrit le prototype : le travail de représentation⁵. »

René Angelergues rejoint ici Piera Aulagnier quand elle affirme : « *Je suis incapable, au sens le plus strict du terme, de concevoir un avant de la représentation. [...] Je partirai du postulat : l'activité de représentation est l'équivalent psychique du travail de métabolisation propre à l'activité organique⁶. »*

Ferenczi, Balint, Torok, pour ne citer qu'eux, proposent une réflexion théorique articulée à la pratique clinique, par une pensée en mouvement qui accepte une

¹ D. Anzieu (1985), p. 12.

² W. Bion (1962).

³ *Ibid.*

⁴ R. Huber (2013), p. 5.

⁵ R. Angelergues (1993), p. 69.

⁶ P. Aulagnier (1986), p. 405-406.

élaboration psychique libre et vivante, sans présupposés. Dans le même esprit, rappelons les positions de Winnicott et de Bachelard avant lui.

« L'association libre qui révèle un thème cohérent est déjà affectée par l'angoisse. La cohésion des idées est une organisation défensive. [...] Le non-sens organisé est déjà une défense, tout comme le chaos organisé est le déni d'un chaos¹. »

Le rêveur, ce grand vigilant, que Bachelard appelle « dormeur éveillé » est la figure par excellence de l'homme global, diurne et nocturne à la fois, celui par qui la science trouve peut-être le chemin des cœurs, en tout cas l'inspiration dont elle a besoin.

I.2.2.1 A l'origine de la pensée

Cette conception libre du cheminement de la pensée favorise un métissage des différentes approches théoriques de la représentabilité et de ses modalités. La poussée vers la symbolisation est un mouvement d'élaboration propre à la vie humaine : la pensée naît de la rencontre du corps et de la relation (à soi, au monde et à autrui), à travers toutes les formes de symbolisation, dont le langage partagé.

« Si vous avez la chance de trouver à côté de vous quelqu'un avec qui vous avez une langue commune, vous pourrez échanger vos impressions, lui demander conseil, vous reconforter ; si vous ne trouvez personne, votre langue se dessèche en quelques jours et, avec la langue, la pensée² » affirme Primo Levi.

Plus précisément, la pensée commence du fait de l'absence de l'autre, ou du fait de sa distance, à partir de l'évidence sensible mais au-delà de l'immédiateté, dans un mouvement inéluctable de différenciation entre soi et l'autre, autant que de variabilité d'autrui³. Freud distingue deux étapes dans l'acte de penser. D'abord, la constitution en pensée de représentations désordonnées, grâce à leur mise en relation ; ensuite, la mise en conscience d'une pensée encore inconsciente, grâce aux mots qui la désignent, donc la nomment⁴.

« On assiste ici à un progrès dans l'abstraction qui consiste à penser, non les éléments mais le lien qui les unit, puis à se séparer encore plus de la chose perçue en liant sa représentation à un autre type de reste mnésique sans autre relation que conventionnelle avec lui, la représentation de mot. Bien sûr le schéma n'est pas si

¹ D. W. Winnicott (1971 a), p. 79.

² P. Levi (1986), p. 91-92.

³ S. de Mijolla-Mellor (1992).

⁴ S. Freud (1911).

abstrait que Freud le laisse entendre car le mot est d'abord offert par la mère à l'infans pour commenter, accompagner la rencontre de celui-ci avec le monde¹. »

La pensée naît d'une investigation concernant un mystère, une forme d'inconnu ou de méconnu qui pousse à explorer l'expérience nouvelle pour tenter de la comprendre, ou tout du moins dans un premier temps, de se la représenter. Comment est-ce possible ? Par quelles dynamiques est-ce concrètement réalisable ? En fait, il est possible de trouver, dans la littérature psychanalytique freudienne et postfreudienne, quatre principaux types de processus psychiques de représentation :

1. Originaires

Les « processus originaires » désignent, dans l'œuvre de Piera Aulagnier, les premiers mouvements de représentation chez le nourrisson, fondés sur deux formes d'actes de base : « prendre en soi » ou « rejeter hors de soi ». À partir de sa relation au monde qui l'entoure, à l'environnement dans lequel il vit, le bébé va peu à peu imaginer-symboliser ses premiers ressentis perceptifs, par exemple le plaisir et le déplaisir, le vide et le plein, le besoin et la satisfaction, le dedans et le dehors (soi et hors soi)... Il le fait à l'aide de « pictogrammes ». Chaque pictogramme correspond à un éprouvé particulier, telle une gamme chromatique des sensations imaginarisées².

Un pictogramme est engendré par « effet de spécularisation » : « *un représenté se donne à la psyché comme une représentation d'elle-même : l'agent de la représentation voit dans son travail un ouvrage autonome ; il y contemple l'engendrement de sa propre image*³. » De ce fait, tout pictogramme est à la fois le « représenté » (l'objet métabolisé en une image correspondante) et le « représentant » (la fonction qui permet l'activité de représentation).

Le pictogramme est uniquement construit à partir d'une information sensorielle, il est l'image présymbolique d'un vécu corporel. Pour Aulagnier, la dimension du pictogramme est un « fond représentationnel » qui reste présent pour chacun. Chez

¹ S. de Mijolla-Mellor (1992), p. 27.

² D'après Claude Nachin, « *le processus originare de Piera Aulagnier peut être rapproché du "protomentale" de Bion, de l'ambiguïté de Bleger, qui correspondent au mode de penser sensori-affectivo-moteur* ». Il ajoute : « *Si l'on considère les premières symbolisations, dont Serge Tisseron a étudié les traces extériorisées dans son "Étude sur le geste graphique", elles ne sont pas fondées sur les représentations, ce sont au contraire elles qui mettent en place la possibilité de représentations.* » (Communication personnelle.)

³ P. Aulagnier (1975), p. 48.

l'adulte, la résurgence d'un pictogramme et sa réactivation peuvent se manifester lors d'une crise de forte angoisse, d'une hallucination ou d'un moment de délire.

2. Primaire

Selon Freud, les processus primaires appartiennent au système inconscient. L'énergie psychique qui les sous-tend est libre, ou non liée, facilitant le passage spontané d'une représentation à une autre, par condensation ou par déplacement. Ces processus seraient sous l'influence de ce que Freud nomme *principe de plaisir*. Freud précise : « À partir des pensées latentes du rêve, les mots sont condensés et transfèrent sans reste les uns aux autres leurs investissements par déplacement¹. »

Pour Aulagnier, les processus primaires concerneraient surtout les « représentations de chose » et seraient de l'ordre du fantasme².

3. Secondaire

D'après Freud, les processus secondaires dépendent du système préconscient-conscient. L'énergie est dite « liée ». De l'ordre du langage, les représentations de mots présentent une certaine stabilité, du fait d'une satisfaction reportée à plus tard, par une prise en compte (au moins partielle) du *principe de réalité*.

Aulagnier situe dans les processus secondaires la capacité d'émergence de ce qu'elle appelle le « Je » : à partir de son corps et de ses affects, le sujet s'exprime dans le champ des « représentations de mot », donc du langage, domaine de l'énoncé³.

Le processus secondaire signe l'avènement du Je et des représentations idéiques, dites « rationnelles ». Le Je est constitué des éléments du discours – il n'existe pas de différenciation entre Je et Ça ; le Je est la connaissance qu'il a de lui-même. Par identification à ce que l'Autre dit de ce qu'il éprouve, le Je se constitue en relation avec le désir de l'Autre et avec sa parole ; il visera toujours le désir d'un autre Je.

« La tâche du Je est de substituer aux effets du ça, soit aux effets des forces pulsionnelles, comme telles inconnaissables, des effets d'histoire, d'une histoire que le Je connaît d'autant mieux qu'il l'a construite⁴. »

¹ S. Freud (1915 a), p. 113.

² P. Aulagnier (1975), p. 48, sq.

³ *Ibid.*

⁴ P. Aulagnier (1984).

4. Tertiaire

André Green propose en 1972 le concept de « processus tertiaires »¹, pour dépasser une limitation de la théorie freudienne devenue, selon lui, une « impasse clinique ». D'après Green, Freud en proposant comme visée à la cure psychanalytique de transformer les processus primaires irrationnels et inconscients en processus secondaires rationnels et conscients a poussé la psychanalyse du côté de l'intellectualisation et de la mentalisation, desséchantes, compromettant les possibilités de guérison et d'épanouissement du patient. À son avis, aujourd'hui, la cure psychanalytique cherche plutôt à développer les processus tertiaires, ou intermédiaires, qui permettent un va-et-vient élaboratif fluide entre les processus primaires et les processus secondaires².

En lien avec les affects et le langage, ils constituent ainsi un ensemble de transitions et de transformations caractéristiques de la mobilité psychique, qui favorise la créativité, l'invention et le jeu.

Angelergues confirme l'importance d'une issue hors de la dualité. « *En sciences, le paradoxe est un remarquable instrument de pensée alors que le dualisme, qui est un postulat et non un paradoxe, est un simple outil de formation du dogmatisme*³. »

I.2.2.2 Un lieu intime pour penser les pensées

Ces quatre principales formes de processus de représentation s'effectuent, au sein d'un « espace potentiel » en soi, une aire psychique interne, où le sujet en devenir effectue les élaborations, donc les mises en forme personnelles, de sa pensée.

Nous avons défini l'espace de subjectivation⁴ comme le lieu interne de formalisation subjective de la représentation, qu'elle soit de type pictogrammique, primaire, secondaire ou tertiaire. Tous les processus de représentation du vécu personnel sont à l'œuvre dans l'expression de la subjectivité : ils naissent et se développent au sein d'une matrice dans laquelle ils peuvent prendre place, prendre corps et être élaborés, pensés, sous toutes les formes de la symbolisation (verbale, imagée, sensori-motrice⁵). Cette matrice, enveloppe et contenant, est le corps expérientiel du sujet : non pas tant le corps réel, mais le corps vécu, *i.e.* le corps pris dans la relation⁶

¹ A. Green (1972, 1984).

² Cf. les *phénomènes transitionnels* chez Winnicott (1971 a). Voir aussi S. Tisseron (1998), p. 30-34.

³ R. Angelergues (1993), p. 196.

⁴ S. Tomasella (2002).

⁵ Les grandes formes de symbolisation proposées par N. Rand, S. Tisseron, C. Nachin.

⁶ F. Dolto (1984).

aux autres et à l'Autre, corps imaginaire, surtout corps senti et imagé, sans cesse en cours de symbolisation dans et par le langage humain : parole échangée et partagée.

Philippe Réfabert présente aussi cette matrice comme « *transitionnelle* », entre la mère (le père ou toute autre figure tutélaire primordiale) et l'enfant.

« Comment la mère ajuste-t-elle les multiples langages qu'elle tient à l'enfant ? Pour le penser, nous avons émis l'hypothèse d'une matrice psychique transitionnelle qui préside à la reconnaissance de l'enfant. La mère re-connaît dans la réalité l'enfant qu'elle a perçu dans ce miroir psychique et onirique, qu'est l'enfant de son rêve. C'est sur cette matrice qu'elle se guide pour s'ajuster à son enfant, et c'est par cette médiation que l'enfant reconnaît les émotions et les sensations qu'il éprouve¹. »

Pour lui, cette matrice est paradoxale : à la fois continue et discontinue, en soi et hors soi, comme un « *champ transitionnel où un objet peut être à la fois intérieur et extérieur, subjectif et objectif, bon et mauvais, et, surtout, actif et passif². »*

Cela rejoint la conception de Nicolas Abraham concernant « *l'appropriation de l'enveloppe maternelle* » par l'enfant qui fait siens les perceptions, les sensations, les affects, l'expression corporelle et verbale de ses parents, et qui intériorise en même temps la fonction protectrice de l'enveloppement qu'ils lui prodiguent³.

Nicholas Rand précise : « *Didier Anzieu a introduit la notion de moi-peau en 1974 ; celle-ci s'apparente à l'enveloppe maternelle décrite par Abraham. L'article princeps d'Anzieu présente l'évolution des idées d'attachement et d'enveloppe dans les recherches anglo-américaines. Il identifie par ailleurs l'école hongroise, notamment Imre Hermann, comme étant à l'origine des notions qui s'affirment ici et là au cours des années 1960-70 [... et] range N. Abraham parmi les précurseurs des réflexions contemporaines sur les enveloppes et les contenants⁴. »*

N'oublions pas que D. Anzieu présente le Moi-peau comme une réalité fantasmatique qui fournit « *l'espace imaginaire constituant du fantasme, du rêve et de la réflexion⁵* ». Une de ses nombreuses fonctions est une « fonction de contenance », qui constitue une enveloppe pour l'appareil psychique, pouvant être figuré comme une « écorce » alors que le *ça* correspondrait à un « noyau ». Le Moi-peau de l'enfant se constitue par une double intériorisation : la peau comme enveloppe est intériorisée sous la forme d'un contenant des contenus psychiques ; l'environnement

¹ P. Réfabert (2001), p. 61-62.

² *Ibidem* p. 125.

³ N. Abraham (1968), *EN* p. 224.

⁴ N. Rand (2001), p. 18. Voir également D. Anzieu (1993).

⁵ D. Anzieu (1985), p. 4.

plein de sollicitude est intériorisé comme univers de sensations, d'émotions, d'images et de pensées. Il s'agit d'une interface entre l'intérieur et l'extérieur.

Selon W. Bion, le petit enfant développe très tôt la capacité d'être conscient de lui-même, « *de se connaître soi-même à partir d'une expérience de soi* »¹. Grâce à ses parents (à sa mère, dit Bion) et à leur « capacité de rêverie », l'enfant va peu à peu leur emprunter les pensées qu'ils développent et expriment pour lui à partir de ses expériences. Bion désigne par « fonction-alpha » cette opération « onirique » de transformation des « données de sens » non encore élaborées en activité de pensée. Du point de vue topique, Bion présente avec la fonction-alpha une conception élargie du préconscient, la conscience participant activement au travail du préconscient.

Ajoutons que, dans *La violence de l'interprétation*, Piera Aulagnier propose aussi la notion d'espace dans un sens différent d'une instance psychique. Elle précise que l'originaire, le primaire et le secondaire sont des « *espaces-fonctions* », des processus psychiques à part entière qui coexistent sans s'exclure mutuellement. La « *métabolisation* », qui permet la représentation de l'expérience vécue, opère donc à la fois entre l'hétérogénéité de ces espaces-fonctions et leur cohabitation.

Bien entendu, l'espace de subjectivation correspond également à l'intériorisation de l'*aire d'illusion*, ou « *espace potentiel* » chez Winnicott, constituée de réalités psychiques dites « transitionnelles » entre mien et non-mien. Cet espace ni dedans ni dehors, entre le bébé et sa mère, est favorable au rêve, au jeu et à la création².

L'espace de subjectivation, en tant qu'espace transitionnel intériorisé, est d'emblée relationnel, parce qu'issu de l'introjection des premières relations, d'où l'importance fondamentale et fondatrice que revêt le regard de la mère *et* du père sur leur enfant.

« *Que voit le bébé quand il tourne son regard vers le visage de la mère ? Généralement, ce qu'il voit, c'est lui-même. En d'autres termes, la mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit*³. »

Enfin, rappelons la notion de « duplicité psychique » introduite par N. Abraham en 1963, issue de la rupture de la symbiose entre l'enfant et sa mère, du fait de l'intériorisation par l'enfant de la relation à la mère. Ainsi, la première forme d'introjection correspond à une intelligence réflexive du *touchant-touché*.

¹ W. Bion (1967), p. 131.

² D. Winnicott (1971 a), p. 58-74. (Espace transitionnel, aussi, entre patient et psychanalyste.)

³ *Ibidem* p. 205.

« Intérioriser une relation, installer en soi-même un objet qui serve de repère pour l'appréhension de l'objet externe, suppose en effet que nous avons la faculté innée d'être sujet et objet pour nous-mêmes. Je touche mon palais avec ma langue, j'entends le son que j'émetts, je vois le mouvement de mes mains que je fais bouger, - d'emblée je suis deux en un¹. »

À partir de cette intelligence réflexive, Frédéric Tordo a développé la notion d'*auto-empathie* ou « *relation empathique avec une part subjective de soi* », qui permet au sujet de contempler son monde subjectif comme s'il l'observait de l'extérieur, à partir de la place d'un autre en soi-même, que l'auteur appelle « *autrui-en-soi* »².

« Le sujet se représente son monde subjectif en prenant la position de l'autrui-en-soi, entretenant dès lors une relation empathique avec lui-même. [...] L'auto-empathie correspond ainsi à une opération de distanciation et d'appropriation portant sur le monde subjectif propre à la conscience qui l'effectue. Au cours de l'opération, tout se passe comme si le sujet se dédoublait, mettant en œuvre la duplicité psychique évoquée plus haut. Autrement dit, si l'empathie suscite la représentation d'autres mondes subjectifs possibles, son prolongement réflexif dans l'auto-empathie va mettre en évidence, pour un individu, l'existence de son monde subjectif en tant que tel³. »

F. Tordo propose « l'autrui-en-soi » dans l'auto-empathie comme un autre virtuel devenant un regard intériorisé qui n'est plus porté vers un autre semblable du monde extérieur mais sur soi-même. Le soi comme autrui rend possible une connaissance de soi comme un autre et comme vu par autrui, c'est-à-dire de manière réflexive.

« L'empathie serait alors une ou la condition de la conscience de soi, consistant à se saisir soi-même du point de vue de l'autre grâce à la place en nous de l'autre virtuel⁴. »

Les processus de subjectivation procèdent donc aussi de manière réflexive, ou « *auto-empathique* », par une relation dynamique de soi à soi-même et dans un mouvement permanent d'observation-connaissance-constitution de soi.

L'espace de subjectivation serait alors un espace suspensif, spéculatif, réflexif...

- Suspensif, puisque pour penser il est nécessaire de se retirer, de prendre de la distance ou du recul, de se poser, de se tenir hors temps (hors champ).
- Spéculatif, car spéculer c'est méditer, étudier, mais aussi se mettre en miroir. Le passage par le spéculaire est le moment constitutif de l'enfance qui permet

¹ N. Abraham (1963), *EN* p. 127.

² F. Tordo (2013).

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

la naissance du moi (c'est-à-dire principalement la pensée sur soi-même) et la construction du « Je »¹.

- Réflexif, du fait que le moi pensant, et se pensant, se réfléchit dans l'autre, façonne l'image de lui renvoyée par autrui : la pensée fait retour sur elle-même par des mouvements de va et vient introspectifs et rétrospectifs.

Pour résumer :

- Les processus tertiaires, ou transitionnels, permettent :
 - le passage inconscient ou préconscient d'une fonction à l'autre (originale, primaire ou secondaire) ;
 - la traduction d'un processus d'un certain type en processus d'un type différent (pictogramme, fantasme, énoncé).
- Chaque fonction s'appuie sur un fonctionnement psychique :
 - le pictogramme sur la sensation,
 - le fantasme sur l'image,
 - l'énoncé sur la parole.
- L'espace de subjectivation, ou *aire de symbolisation*, espace potentiel et transitionnel interne, est le creuset (pulsionnel, relationnel et affectif) de ces transformations.

L'ensemble de ces phénomènes de pensée favorise la mobilité et la fluidité psychiques, donc les processus de subjectivation, de « création de soi », en assurant la traductibilité des ressentis en *représentés-représentants*, et réciproquement.

En faisant accéder la psychanalyse à la métapsychologie et à ses trois dimensions (topique, économique, dynamique), Freud a ouvert un champ de recherches passionnantes et vivifiantes. Ici, par exemple, au-delà de l'inconscient/préconscient-conscient et au-delà des trois instances (ça, moi, surmoi), la dimension topique peut s'enrichir de la découverte d'autres lieux ou configurations psychiques.

¹ J. Lacan (1966), « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » ; R. Zygouris (1999).

I.2.2.3 Qu'en est-il en pratique ?

Nous pouvons constater, à certains moments, qu'une personne peut éprouver le besoin de se retirer dans un lieu privilégié de repos ou de retraite, un lieu bien à soi, rien qu'à soi, qui permette de se ressourcer et de se retrouver. Ainsi, déplorant la mort de sa jeune épouse, M. de Sainte Colombe, dans *Tous les matins du monde*, se construit une cabane non loin de sa maison, juste après son jardin, pour pouvoir être seul, tranquille, et s'exercer à la pratique de la viole de gambe¹. Il en va ainsi des enfants qui confectionnent une cachette dans les bois, tour à tour repère, asile solitaire ou aire de jeu... Cet espace suffisamment proche du monde et des autres, tout en étant en même temps suffisamment éloigné et protégé d'eux, est un *espace de subjectivation*, un espace d'individuation, qui facilite le développement de soi.

Dans le contexte social actuel de solitude renforcée, du fait notamment du délitement des liens communautaires et de la dislocation de beaucoup de liens sociaux, l'espace thérapeutique est parfois le seul lieu où le patient peut dire sa peine, ses rêves et ses aspirations, pour devenir peu à peu un sujet humain.

Dans cet espace, la *subjectivation* va se développer en plusieurs étapes, selon un processus souvent long. Prenons l'exemple d'un patient d'une trentaine d'années.

- ✓ « Je souffre, je ne comprends pas ce qui m'arrive, je suis à bout, je suis dépassé, je suis seul » affirme Martin lors des premiers entretiens.

Pour commencer, cet homme en difficulté fait un premier pas en choisissant de rencontrer un thérapeute, pour lui confier son désarroi et sa souffrance. Ce moment inaugural lui permet de poser une demande d'accueil, d'écoute, voire de soin, puis peut-être une demande plus personnelle d'évolution.

- ✓ Après quelques mois de psychanalyse, Martin constate qu'il arrive plus facilement à exprimer ce qu'il vit : « J'exprime ce que je ressens, ce que je traverse, ce que j'ai vécu. »

Être une personne vivante, au-delà des seuls signes biologiques, être incarné, implique une présence à son propre corps vécu, donc à ses sensations et ses ressentis. L'autre, face à soi, ou à côté, écoute aussi à

¹ Film d'Alain Corneau (1991), d'après le roman de Pascal Quignard (Gallimard, 1991).

travers son corps. La relation existe d'abord par la présence physique, résonnante, de deux êtres incarnés.

- ✓ Martin passe d'un discours général et superficiel à une parole engagée sur lui-même et sur son histoire : « Maintenant, je parle en mon nom » constate-t-il.

La liberté de parole favorise la possibilité de se sentir soi-même présent dans ce qui est vécu, perçu, pensé et dit. Le sujet devient le témoin conscient puis avisé de son histoire personnelle. Il peut la faire sienne, se l'approprier, la rendre signifiante. Il peut se situer plus justement dans le cours des événements qui lui sont arrivés.

- ✓ Martin découvre qu'il est heureux de raconter ses rêves ou de faire part de ses découvertes : « J'existe à travers mes expériences et ce que j'en dis. »

La parole pleine, authentique, découle des expériences singulières de celui qui les raconte, avec ses perceptions personnelles et selon son point de vue unique. Dans l'écoute du psychanalyste, le patient se sent peu à peu exister, à partir de ce qu'il est vraiment, lui, dans sa différence, sa spécificité. Même lorsque ces expériences ne sont pas apparemment valorisantes, le thérapeute ne juge pas et ne retire ni son attention, ni sa bienveillance, ni sa sollicitude. Le patient découvre ainsi sa propre capacité d'empathie et son potentiel d'humanité.

- ✓ « Je pense, je désire, je suis. » Martin parle de plus en plus de lui-même, de ce qu'il souhaite, de ce qui lui importe, de ce qu'il pense personnellement...

Le sujet constate que son existence ne dépend que de lui : ses perceptions, son histoire, son désir, sa pensée, sa parole et sa puissance d'agir. Cette puissance peut alors devenir celle de l'amour ou de l'amitié qui se concrétise dans une rencontre, puis une relation qui se fonde sur une recherche de partage subjectif et humain : de personne à personne. L'alliance, faite de confiance, d'intérêt et de respect, qui a permis au processus thérapeutique de se dérouler, est la preuve qu'une telle relation peut exister (indépendamment des détresses relationnelles passées). La mémoire de cette alliance devient un repère intérieur profond, intime, pour toute nouvelle relation affective avec l'autre mais aussi déjà avec soi-même.

Le long processus thérapeutique favorise la création progressive d'un *espace intime personnel*. Ce lieu psychique de la relation (avec soi-même, avec les autres et avec le monde) est un environnement propice à l'existence et au développement de sa propre identité sans cesse en mouvement, de sa subjectivité vivante. Après une longue psychanalyse, qui lui a permis (selon ses propos) « d'émerger d'un magma indifférencié dans lequel j'étais sans désir, je ne savais pas qui j'étais et où était ma place », Agathe, une patiente d'une cinquantaine d'années décrit ce lieu intérieur et intime comme « le jardin de la vraie vie ». Elle le dépeint non comme « un jardin secret », mais « un jardin d'Éden » dans lequel elle peut vivre en relation avec elle-même, mais aussi avec son mari, ses enfants et leurs amis proches. A l'instar d'Agathe, de nombreux patients parlent de « for intérieur », et surtout d'intériorité.

Virginia Woolf, comme d'autres créateurs, affirme que chacun de nous a besoin d'un lieu pour exister, méditer, penser, créer et s'épanouir¹. Ce lieu peut être extérieur à soi, comme une chambre, une cabane, un arbre, etc.

Ainsi, le compositeur Gustav Mahler (1860-1911) se retire durant des mois à la montagne, à Toblach dans les Dolomites (Tyrol du sud). Il passe ses journées entières dans un minuscule chalet, d'une seule pièce, qu'il a fait construire pour pouvoir composer. En mars 1907, il a démissionné de l'Opéra de Vienne, à la suite d'une campagne antisémite dont il était la cible. Il choisit d'aller diriger aux États-Unis et revient en Europe au printemps suivant. Il s'installe pendant l'été à Toblach, dans sa nouvelle cabane. Très solitaire, il y compose sa *Dixième symphonie*, restée inachevée, après avoir découvert que son épouse Alma était amoureuse d'un de leurs amis. Au cours de l'été 1910, une grave crise éclate dans le couple, lorsque sa femme, lui reprochant de ne plus être un époux pour elle, succombe au charme du jeune architecte Walter Gropius. Le divorce étant exclu, Mahler consulte Sigmund Freud avec qui il partage une « *discussion promenade* » de quatre heures. L'entretien semble avoir été bénéfique au compositeur qui le qualifie de « *conversation intéressante* »².

Gustav Mahler a eu besoin de se réfugier dans ce petit chalet isolé, où lui seul pouvait aller, pour s'apaiser, se retrouver lui-même et réussir de nouveau à créer.

Dans une lettre, il se confie au pianiste et chef d'orchestre Bruno Walter (1912-1962). « *Pour retrouver le chemin et la conscience de moi-même, il fallait que je sois ici et dans la solitude. Depuis que cette terreur panique m'a saisi, je n'ai rien tenté que de regarder ailleurs et d'écouter ailleurs. Si je veux retrouver le chemin de moi-même, alors il faut que je me livre à nouveau à la solitude. [...] Il ne s'agit en aucun cas d'une terreur panique de la mort, comme vous semblez le croire. Même auparavant, je savais fort bien que j'allais mourir. Mais [...] j'ai perdu d'un seul coup toute la lumière et toute*

¹ V. Woolf (1929).

² Voir le film documentaire *Autopsie d'un génie*, A. Sommer, France, 2011.

la sérénité que je m'étais acquises et je me trouve devant le vide. À la fin de ma vie, il me faut réapprendre à me tenir debout et à marcher comme un enfant. » Lorsqu'il écrit cela, Mahler n'a que 47 ans, il est encore endeuillé. Sa fille aînée, Maria Anna (Putzi), est morte le 5 juillet 1907, dans leur précédente résidence d'été, Maiernigg, au bord du lac Wörthersee, en Autriche, victime de la scarlatine et d'une diphtérie foudroyante. Peu après, son médecin lui annonce une maladie du cœur, une déformation de la valvule cardiaque, qu'il croit mortelle (alors qu'elle est bénigne). Il vit en sursis : « *Il m'est interdit de courir les cimes et les forêts pour en rapporter des esquisses comme un butin conquis de haute volée*¹. » Seules ses rares promenades solitaires et sa cabane isolée au milieu des bois semblent l'aider à être – ou à redevenir – lui-même.

Ce lieu de « création de soi » (ou de retrouvailles avec soi-même) peut aussi – et surtout – être intérieur ; les métaphores pour exprimer à quoi il correspond sont nombreuses et variées : « une place bien à soi, un espace préservé pour penser, un territoire familial pour exister, un jardin intérieur rien que pour soi, pour se ressourcer et se retrouver »... Cet *espace de subjectivation* est donc le terroir intime propice au développement de sa sensibilité personnelle, favorable à la connaissance singulière d'un soi individué, permettant la constitution de son identité humaine.

I.2.3 L'introjection, une dynamique subjectivante

« La nomination des choses, la création des mots, est la manière humaine de s'approprier le monde dans lequel chacun de nous naît comme un nouveau venu et comme un étranger. » H. Arendt, La vie de l'esprit

Nous venons de voir que la possibilité de s'individuer, c'est-à-dire de se constituer en tant qu'être humain, existant et s'exprimant, repose sur la création d'un *espace en soi* que nous avons appelé « espace de subjectivation », auquel correspond d'une certaine façon l'expression imagée de *for intérieur*. Ce phénomène est naturel pour chacun tant est fort le désir, pour tout humain, de devenir sujet. Il découle de l'identification-désidentification, de l'ouverture au monde et de l'introjection.

I.2.3.1 Les mouvements d'identification et de désidentification

Revenons brièvement sur l'identification : elle désigne une action qui permet de repérer, d'identifier, donc aussi de définir ou de se définir. L'identification (consciente

¹ P.-H. de La Grange (2007).

ou inconsciente) est également proche des idées de sympathie (estime, attirance, attrait) et d'empathie (reconnaissance, compassion).

Wolfgang est un enfant d'environ dix ans. Il se souvient qu'un jour, en rentrant de l'école, il trouva son père en train de sangloter en raison d'une rupture sentimentale. L'enfant, sincèrement chagriné par la tristesse de son père, participa intérieurement au désarroi de son parent déçu en s'identifiant à lui. Durant les jours qui suivirent, Wolfgang se montra plein de tact et particulièrement attentif à l'égard de son père, manifestant une grande réceptivité à la peine de celui-ci.

Le sujet n'est pas isolé, il baigne dans un tissu relationnel. Pour Freud, l'identification est un processus de constitution de la vie psychique. Autant dire, par rapport à ce qui précède, qu'elle participe à la subjectivation. L'identification est un mouvement imaginaire, passager, mobile et fluctuant. Elle correspond à un fantasme.

L'identification peut aussi être définie comme le lieu où le moi, provisoirement, a élu domicile, parfois jusqu'à l'aliénation à la personne à laquelle le sujet s'identifie. Aussi l'identification est-elle une défense lorsqu'elle n'est pas support à l'introjection. La désidentification est alors nécessaire, par un retour sur soi ; comme « rentrer chez soi » pour (re)devenir soi.

Le plus souvent, l'identification est présentée de façon rigide, comme mécanisme de construction d'une identité stable, voire immobile. Dans ce cas, elle correspondrait plus aux « fixations », notamment identitaires, comme dans les cas extrêmes de l'identification à l'agresseur (voir plus loin), mais aussi dans les cas plus fréquents des *croyances sur soi* découlant de l'appartenance à un groupe ou de l'adhésion à une idéologie. Le sujet croit être quelqu'un (un personnage avec un rôle déterminé) et se comporte comme ce personnage en endossant le rôle qui en découle, ou même porte sur lui le regard d'un autre ou d'un groupe, qu'il ne veut pas décevoir. Cette conception réductrice de l'identification et de l'identité enferme le sujet dans les modèles fournis par les parents, les professeurs, les collègues ou les médias.

Après avoir perdu sa mère, Benjamin est élevé par sa grand-mère. Pour tâcher d'être accepté par ce nouveau milieu familial dont il craint d'être rejeté, Benjamin fait un travail considérable de survie afin de repérer ses valeurs et de s'y conformer. N'ayant pas connu de père, il s'identifie à un oncle taciturne et rigide, seule figure d'homme de l'âge de son père. Il veut lui ressembler pour se sentir digne d'être un homme en devenir. Au bout de quelques mois, il s'est tellement adapté aux fonctionnements de sa nouvelle famille, qu'il ne se « reconnaît plus » ; il exprime la « peur de se perdre ». Commence alors une série de cauchemars, non plus liés à sa mère, mais à la dilution de son identité dans les habitudes d'un groupe qui ne l'a pas accueilli tel qu'il est.

Ainsi, pour *devenir soi-même*, il est nécessaire de *se défaire de ses identifications* (trop figées), notamment des conceptions de soi issues du passé ou des autres. Les mouvements d'identification (être comme, se définir par) et de « désidentification » (ne plus être comme, ne plus se définir par) ne sont donc que des phases intermédiaires dans la lente constitution de soi-même. Les épreuves qui jalonnent l'existence, ou la pression de l'environnement, peuvent provoquer des moments de fixation à telle ou telle forme d'identification, avec le risque de s'accrocher ou de se réduire, plus ou moins durablement, à une identité d'emprunt.

Par suite de l'attentat de la gare de Bologne le 2 août 1980, Milena ne retrouvait plus ses repères intérieurs et les contours de son identité. Il lui semblait que l'explosion l'avait vidée d'elle-même et qu'elle n'était plus que chaos : bruits, cadavres et ruines. Milena s'était identifiée à la tragédie qu'elle avait vécue et celle-ci prenait toute la place dans son esprit. Même lorsqu'on la désignait comme « victime », elle ne se reconnaissait pas dans cette appellation qui la nommait *comme une autre* : au fond d'elle-même, Milena se vivait *comme si* elle avait participé à la catastrophe, elle était devenue *la* tragédie elle-même, éprouvée dans son corps qui ne pouvait plus rien sentir d'autre et imprimée dans son regard qui ne savait plus rien voir d'autre.

Comment faire pour se libérer de la prison intérieure d'un événement psychique (choc ou discours sur soi) qui a assigné le sujet à une identité qui n'est pas la sienne ? Quitter ce qui n'est pas soi ; se désencombrer de ce qui est venu se sur-imprimer de l'extérieur ; se décoller du trauma ou du discours de l'autre... Recouvrer une mobilité intérieure passe par les mouvements en va-et-vient d'identification-désidentification. Il s'agit plus particulièrement de « *retrouver l'expression directe des émotions et des sentiments, avec la mise en jeu des possibilités expressives du corps* »¹.

I.2.3.2 Intériorisation et introjection chez Ferenczi

Le mouvement d'intériorisation ne concerne pas l'autre, mais plutôt *l'expérience*, vécue de façon singulière. L'intériorisation des fruits de la rencontre devient une mémoire disponible, donc aussi une connaissance subjective sur sa propre histoire.

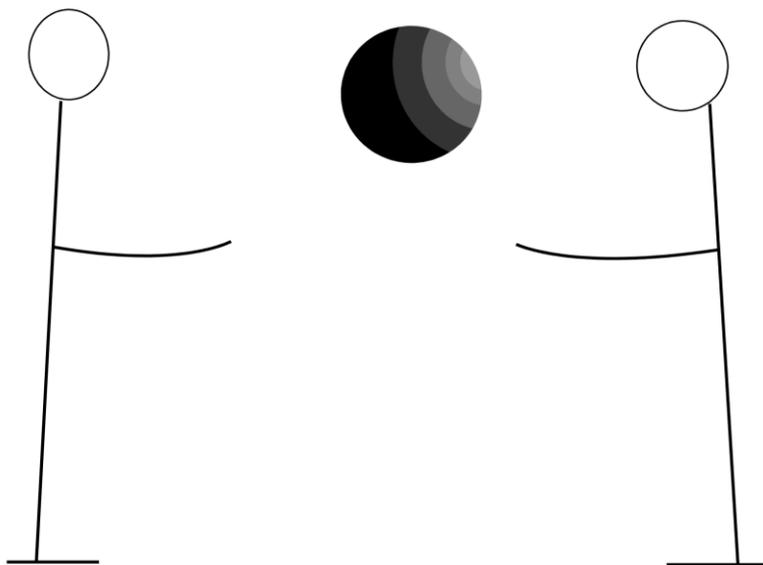
Pour Ferenczi, chacun de nous cherche à « *inclure dans sa sphère d'intérêts une part aussi grande que possible du monde extérieur* ». L'intériorisation consiste en un élargissement progressif de la conscience aux diverses expériences vécues. Ces expériences découlent de la vie en relation. Elles sont assimilées par le sujet en fonction de ce qu'elles ont mobilisé au sein de la relation avec autrui (perceptions, émotions, sentiments et échanges de paroles).

¹ C. Nachin (2003).

Dans une lettre à J. Putman, du 30 mars 1914, Freud pose la recherche de la *vérité* comme fondement éthique de la psychanalyse¹, et plus largement de toute existence humaine en tant que sujet, c'est-à-dire « en nom propre ». Dans ses correspondances avec des écrivains tels que Stefan Zweig ou Romain Rolland, Freud s'intéresse à des idées très différentes des siennes. Il essaie d'apprendre quelque chose de ses interlocuteurs, aussi éloignés soient-ils de ses propres conceptions. De son côté, Ferenczi souligne lui aussi l'importance d'accueillir la réalité en soi pour la faire sienne. Il nomme ce processus vital « *élargissement du moi* » ou « *introjection* » : il permet l'accès de chacun(e) à un « *degré supérieur de vérité* »...

« À prendre les choses à la base, l'amour de l'être humain ne saurait porter, précisément, que sur lui-même. Pour autant qu'il aime quelqu'un d'autre, il l'adopte comme partie de son moi.² »

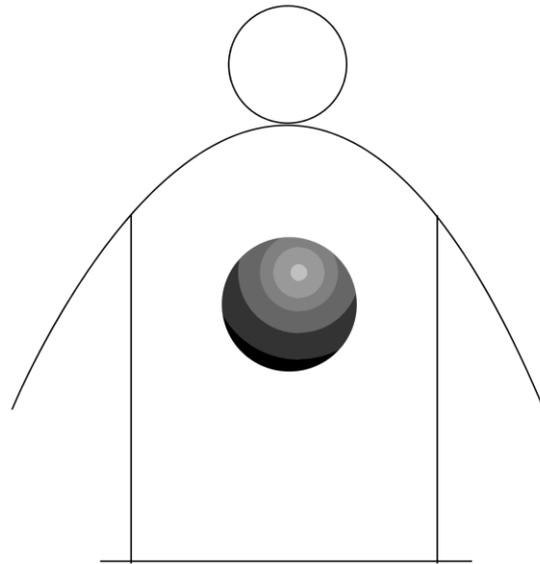
Ainsi s'exprime Ferenczi dès 1909 lorsqu'il explique en quoi consiste l'introjection. Il la définit d'emblée comme un mouvement de croissance ou « agrandissement de soi ». Elle découle de l'intériorisation des échanges vécus au sein d'une relation entre deux personnes et de l'interrelation particulière qu'elles développent ensemble.



Une relation existe par les échanges interhumains qui la rendent vivante : échanges de paroles, mais aussi de moments d'activités, de présence, d'écoute, de regards, etc.

¹« Le grand élément éthique dans le travail psychanalytique est la vérité, encore la vérité. »

² S. Ferenczi (1909).



L'introjection est donc un processus psychique progressif par lequel les éléments humains et les échanges interpersonnels vécus dans une relation sont intériorisés par le sujet pour développer et enrichir son identité. Elle est favorisée par une relation empathique, où chacun est accueilli et entendu en tant que sujet singulier. L'introjection concerne ce qui est vécu et partagé dans la relation : ce qui vient de soi, ce qui vient de l'autre, le fruit de la relation. Elle passe par la nomination des expériences vécues, dans une symbolisation accomplie.

I.2.3.3 Évolution de la notion après Ferenczi

L'introjection correspond à un mouvement continu d'humanisation qui commence dès la naissance. « *L'introjection est progressive. Elle opère au grand jour. Son instrument principal est la nomination* » précise Claude Nachin¹.

À la suite de Ferenczi, Abraham et Torok ont développé cette notion. Elle désigne un élargissement de la conscience de soi et de sa présence au monde. Elle correspond à un mouvement personnel de création de soi par l'intégration des différents aspects vécus dans la relation à un autre. Le sujet acquiert ainsi des possibilités d'aimer, de travailler et de vivre semblables à celles de la personne à laquelle il s'identifie, mais selon ses propres spécificités : il se les approprie ou les « fait siennes »...

« *Comme il n'est pas possible d'accueillir dans l'esprit les choses et les gens, ce sont des symboles qui les représentent, fondés d'abord sur les traces des sensations, des sentiments, des gestes et des images*¹. »

¹ C. Nachin (2003).

Nicolas Abraham et Maria Torok développent ainsi une théorie originale du symbole selon laquelle chacun de nous est engagé, à chaque instant de son existence, dans un processus par lequel il se donne des représentations de ce qui lui arrive, tout en étant soutenu dans cette tentative par un proche (amical, familial ou thérapeutique).

« L'introjection permet de lier les éléments des expériences nouvelles aux traces laissées par les précédentes, dans un enrichissement permanent. Cette élaboration est tributaire de la qualité du lien avec un tiers. [...] Elle peut aussi s'appuyer sur le jeu partagé avec un interlocuteur, réel ou imaginaire, et sur les rêveries. Elle fait intervenir dans tous les cas un travail psychique de symbolisation qui associe, dans sa forme complète, des composantes sensori-motrices, émotionnelles, imagées et verbales². »

L'introjection est la trame même de la subjectivation. Elle favorise le développement de la connaissance intime, ou subjective, à partir de ses perceptions et de ses intuitions, c'est-à-dire en s'appuyant sur l'expérience vécue et partagée.

Chez l'enfant, la constitution et le développement de sa personne s'effectuent à partir d'expériences de plaisir. Au-delà de la satisfaction des besoins vitaux, l'enfant aspire à vivre des moments de joie et même d'exaltation, à travers lesquels il peut s'assurer de la réalité tangible de son existence et de l'intérêt de son identité en expansion. Les processus d'intériorisation (introjection) se réalisent grâce à la joie qui en découle : celle de se sentir plus vaste, plus présent, plus ouvert, plus grand, plus disponible, plus conscient, plus clair, etc. Le plaisir du jeu est l'élément moteur principal dans la croissance de l'intelligence et de la sensibilité. Cette énergie festive à l'origine du développement de chaque personne est aussi appelée « libido » : énergie de vie et de relation. Lorsque l'enfant est respecté dans ce mouvement propre, il grandit à son rythme, de découvertes en découvertes, de jubilations en jubilations.

« Le plaisir éprouvé par l'enfant constitue pour son moi-en-éveil une acquisition précieuse. Son importance se révèle lorsque, pour une raison ou pour une autre, le plaisir se trouve compromis. Ce peut être un véritable désastre pour l'enfant que d'être dépossédé de sa découverte orgasmique autonome par des pratiques abusives des adultes ou, au contraire, de se voir interdire la masturbation. Sa fierté et son plaisir deviennent alors illégitimes³. »

Dès l'aube de la vie, le nourrisson découvre la réalité de son corps à travers ses expériences de plaisir et de déplaisir. Il constitue les fondations de sa capacité à

¹ C. Nachin (1999), p. 48.

² S. Tisseron (2007), p. 112.

³ M. Torok (SPP, conférence du 15 décembre 1966).

discriminer à partir de cette première approche sensorielle, déjà très personnelle, du « bon » et du « mauvais ». Il crée de premières « images intérieures » pour se figurer ce qui est agréable ou ce qui est désagréable, puis pour l'exprimer à travers des babilllements ou des cris. Ainsi, selon un mode primaire de fonctionnement, l'enfant cherche le plaisir, fuit le déplaisir. Surtout, il apprend à survivre à l'absence de plaisir, ou même au déplaisir, grâce à la joie de la rencontre et du jeu partagé.

Le plus important pour l'enfant chercheur n'est ni la performance, ni le résultat, mais la démarche, le processus et le trajet, même long. Si les manifestations de la curiosité de l'enfant sont valorisées par les adultes, il en retire estime et fierté. Il peut alors créer une pensée agile et originale. Les acquisitions de l'enfant, qu'elles soient affectives, motrices, intellectuelles ou sensorielles, s'effectuent donc grâce à ses expériences personnelles, vécues au sein de relations de confiance.

« L'introjection égale la nourriture et l'enrichissement psychiques ; c'est notre faculté d'absorption et d'assimilation à travers le travail, la création, le jeu, le fantasme, la pensée, l'imagination et le langage. [...] Elle désigne également notre capacité à faire face à des chocs traumatiques ou à des pertes inattendues¹. »

Selon Nicolas Abraham et Maria Torok, les processus d'introjection s'appuient fondamentalement sur l'expérience du « *vide de la bouche* » doublée d'une présence maternelle. Le *remplissement différé* de la bouche par la nourriture devient l'occasion d'un appel du bébé par ses cris et ses pleurs, puis progressivement par le langage. Pour les auteurs, l'introjection correspond symboliquement à une « *communion de bouches vides, la bouche vide de sein venant à se remplir de mots* »².

« Si le langage humain préexiste chez la mère et le père, l'infans doit l'acquérir peu à peu. Auparavant, les premières introjections reposent sur les possibilités sensorimotrices du bébé. Par la suite, la nomination par le langage verbal devient l'instrument principal de l'introjection. Pas le seul : le mode de penser sensori-affectivo-moteur décrit par Henri Wallon continue à s'exercer plus ou moins la vie durant³. »

Dans la nouvelle de Maupassant, *A la mer*, étudiée par N. Rand, le marin effectue le deuil de son bras perdu par le truchement d'échanges verbaux, mais aussi d'une action visant à conserver le bras pour le montrer aux siens, puis à l'enterrer avec sa communauté au retour de la pêche. Le principal intéressé ne paraît conscient ni du

¹ N. Rand (2001), p. 45.

² N. Abraham, M. Torok (1987).

³ C. Nachin (communication personnelle). Cf. H. Wallon (1942).

processus ni de sa portée psychique, la seule chose insupportable à ses yeux étant l'idée que son bras coupé soit purement et simplement jeté à la mer¹.

« C'est en ce sens que Nicolas Abraham et Maria Torok ont pu parler de l'introjection comme d'un véritable instinct, du seul instinct proprement humain. Cela est assez proche de Szondi qui parle d'un instinct proprement humain qu'il appelle l'instinct du Moi et qu'il décompose en deux polarités, introjection et projection². »

N. Rand explicite ainsi les trois étapes du processus global d'introjection :

- 1) Quelque chose de nouveau (bon ou mauvais) arrive de l'extérieur ou surgit en moi.
- 2) Je me familiarise progressivement avec cette nouveauté et je me l'approprie.
- 3) Je peux alors prendre conscience de ce qui m'est arrivé et je m'en forme une idée. Après l'accueil de l'inconnu, son appropriation spontanée et la prise de conscience qui en a découlé, vient le temps de la nomination de ce qui est advenu³.

I.2.3.4 Au départ, une unité duelle

Le concept généalogique de l'unité duelle ne désigne pas l'union mère-bébé concrète qui viendrait compenser plus ou moins favorablement l'effet de leur séparation dès la naissance. Il s'agit en fait de la séparation originaire et de ses effets, donc plutôt de la *dissolution de l'unité* mère-enfant, comme Imre Hermann l'a mis en valeur⁴. Cette séparation originaire est le point de départ de l'individualité. La mère perdue est alors intériorisée psychiquement sous la forme d'une union interne mère-bébé.

« Dès les années 1940, le psychanalyste hongrois Imre Hermann a montré que toutes les activités humaines constituent différents moyens pour tenter d'élaborer la souffrance de séparation. Nous sommes écartelés à tout moment entre le désir de fusionner avec nos objets sans pour autant nous y perdre et celui de nous en séparer sans pour autant les perdre⁵. »

Les travaux de nombreux psychanalystes s'inscrivent à la suite de cette approche, notamment Michael Balint et John Bowlby, mais aussi N. Abraham et M. Torok.

Dans son introduction à l'œuvre d'I. Hermann, N. Abraham écrit : *« La mère de tout, c'est la mère perdue. Il y a en nous un creux de mère. Un creux de mère en nous avec un creux d'enfant. Le creux avec son creux, cela forme une unité : je l'ai appelée l'unité*

¹ N. Rand (2001), p. 46-48.

² C. Nachin (communication personnelle).

³ N. Rand (2001), p. 46.

⁴ I. Hermann (1943).

⁵ S. Tisseron (2007), p. 112.

duelle. [...] Si à l'enfant manquera la mère, à la mère à son tour, c'est encore la mère de l'enfant qu'elle fut qui manquera¹. »

En fait, il s'agit de la Mère « anasémique », majuscule, d'une image interne qui résulte du maternage et qui ne résulte pas seulement de l'intériorisation de la figure maternelle réelle, mais des relations avec un ensemble de personnes familières, d'animaux, de plantes et d'objets inanimés, en un lieu et un temps donnés.

R. Cahn ne cite pas directement I. Hermann, mais il donne une définition de l'unité duelle comme organisateur psychique fondamental : « *les capacités de la part de la mère d'une adéquation suffisante d'investissement et de prévision des besoins de son enfant, eux-mêmes fonction de sa propre problématique inconsciente, font donc partie intégrante de l'organisation primaire de la psyché du sujet²* ».

En fait, la relation en « *unité duelle* » réelle, qu'il s'agisse du couple parent-enfant ou de toute autre variété de couple, ne s'accomplit pleinement que le « *temps d'une illusion* », de rares moments au parfum d'éternité dont chacun garde la nostalgie³.

Reste à envisager ce qu'il en serait d'un traumatisme et d'un fantôme que partageraient tous les humains. « *Le traumatisme commun, c'est qu'à la différence du petit singe qui est apte à sa naissance à se cramponner à une mère velue, le petit d'homme est incapable de se cramponner à une mère dépourvue de pelage. Le point de départ, ce n'est pas la relation primitive mère-enfant qui vient conjurer plus ou moins bien les effets de leur séparation dès la naissance, le point de départ, la réalité, c'est ce qui n'est pas, ce qui manque à l'instinct du petit d'homme. À partir de là, la pulsion filiale, toujours frustrée, est sans cesse à l'œuvre, dans tous les moyens, sexuels, artisanaux, religieux, techniques, scientifiques et artistiques de reconstituer symboliquement l'unité duelle toujours déjà perdue. Cette situation archétypique peut être considérée comme un traumatisme commun à tous les humains⁴.* »

L'éducation et la culture consistent donc à permettre à l'enfant de se décrocher de sa mère et de sa famille pour s'insérer dans la société, mais aussi à empêcher les mères de se cramponner à leur enfant, d'abuser de leur maternage pour satisfaire l'enfant frustré de cramponnement qui survit dans leur inconscient. En effet, les parents sont aussi d'anciens enfants que leurs aînés ont poussés au détachement.

« Il en résulte que l'unité duelle perdue ne fonctionne pas seulement comme traumatisme commun à tous les enfants, mais aussi comme un Fantôme commun

¹ N. Abraham, M. Torok (1972).

² R. Cahn (1998), p. 274.

³ C. Nachin (2009).

⁴ *Ibid.*

transmis à tous les enfants par tous les parents humains, qui ont subi le même sort en tant qu'enfants. Il ne s'agit pas du Fantôme en tant qu'effet du secret invouable d'un autre, mais d'un élargissement de la notion à un "innommable" commun à l'espèce¹. »

Winnicott développe à son tour l'idée d'une « *dépendance absolue* » du nourrisson vis-à-vis de son environnement. Il en fait le pivot de ses réflexions. Selon lui, lorsqu'il naît, le nourrisson ne dispose pas d'un psychisme propre et n'existe pas sans les soins maternels qui l'entourent et avec lesquels il forme une « *unité duelle*² ». Ce qui le conduit à affirmer : « *Un bébé, cela n'existe pas !*³ ». Pour que la « *poussée évolutive* » de l'enfant puisse se développer et évoluer de la dépendance vers l'indépendance, ce dernier a besoin d'être entouré d'un « *environnement facilitant* » qui commence par une grande capacité parentale d'adaptation à ses besoins.

I.2.3.5 L'importance d'un environnement fiable

Grâce à une capacité d'identification étroite que Winnicott nomme « *préoccupation maternelle primaire* », la mère fournit un environnement qui « tient » suffisamment son bébé par un *holding* (façon dont l'enfant est porté) et un *handling* (façon dont l'enfant est soigné) adéquats, dont les caractéristiques essentielles sont la continuité et la fiabilité. Le troisième volet de cet environnement facilitant est la « *présentation de l'objet* » (*object presenting*). Du fait de sa capacité maternelle, la mère peut présenter les objets ou le monde sous une forme limitée à son enfant, de telle façon qu'il puisse avoir l'illusion qu'ils sont créés par lui, ou même en lui par sa pulsion.

La plupart du temps, il y a rencontre entre l'apport de la mère et la capacité de créer de l'enfant. Cet objet à la fois trouvé (point de vue objectif) et créé (point de vue subjectif) par l'enfant, et qui est encore une partie de lui-même, Winnicott l'appelle « *objet subjectif* ». Cette créativité psychique constitue le fondement de l'instauration d'une expérience vécue authentique et d'un contact vivant entre le psychisme et l'environnement⁴ : le vrai *self* (soi), c'est-à-dire l'expérience authentique vécue par l'enfant devenue une réalité vivante lorsque le parent répond au geste spontané du nourrisson⁵. À l'inverse, la désillusion prématurée ou l'empiétement à l'origine de la constitution d'un faux *self* s'expriment pour Winnicott dans la non-coïncidence entre l'impulsion agressive/créative vitale de l'enfant et la façon dont lui

¹*Ibid.*

² D. W. Winnicott (1958), p. 190, 236.

³ *Ibidem* p. 200, 361.

⁴ D. W. Winnicott (1971 a), p. 44-45, 152, 186.

⁵ D. W. Winnicott (1958), p. 122.

est présenté l'objet par la mère, du fait d'une identification insuffisante de cette dernière aux besoins de son enfant¹.

En définitive, *l'introjection de l'environnement fiable* constitue le fondement de la continuité d'être du nourrisson et participe à la constitution de son *self*, donc de sa confiance². Nous rejoignons ici les processus de subjectivation.

Le *self* est une unité psychosomatique constituée grâce à l'association entre les soins d'un environnement facilitant et les pulsions agressives de l'enfant contenues dans sa motricité spontanée. Cette unité psychosomatique est à la fois psychologiquement intégrée, résultant de ce que Winnicott nomme « *intégration* », et « *contenue à l'intérieur de la peau du corps* » grâce au processus de « *personnalisation* »³.

Pour Winnicott, lorsque le bébé accède à l'espace transitionnel situé entre l'objet subjectif et l'objet perçu objectivement, le parent peut commencer à désillusionner progressivement l'enfant en abandonnant la perfection initiale de son ajustement. Il devient alors un parent « passable » ou « assez bon ». La désillusion progressive par laquelle le bébé sort de la dépendance absolue pour entrer dans une dépendance relative à son environnement⁴ repose sur le succès de l'expérience d'illusion. Le vrai *self* confère à l'individu un sentiment d'authenticité et une continuité d'existence⁵.

La subjectivation est un long cheminement, un ensemble de processus dont le principal est l'introjection, qui concerne l'entièreté de la vie humaine. Observons maintenant comment elle peut être empêchée, entravée ou perturbée.

¹ *Ibidem* p. 122-123.

² D. W. Winnicott (1971 a), p. 186, 200-201.

³ D. W. Winnicott (1963), p. 33.

⁴ D. W. Winnicott (1958), p. 368.

⁵ D. W. Winnicott (1971 b).

I.3 La désubjectivation comme effet de la catastrophe

« Tu restes cloué sur place dans un nuage de poussière. Tu veux faire un pas. Tes jambes sont encore faibles, inertes. Tes jambes sont comme ancrées au fond de la terre. » A. Rahimi, Terre et cendres

Le terme *catastrophe* vient du grec ancien *καταστροφή* que l'on peut traduire par « bouleversement », mais aussi « fin, dénouement », et enfin « renversement » ; le préfixe *cata* signifiant « en arrière ».

En termes de poétique ancienne, la catastrophe désigne l'événement ultime et décisif qui amène le dénouement de la tragédie ou des poèmes dramatiques, qui se terminaient fréquemment par un renversement, plus ou moins prévu, de la fortune du principal personnage ou de plusieurs des protagonistes.

Signalons simplement l'existence d'une « théorie des catastrophes » élaborée par le mathématicien René Thom, par laquelle il a cherché à étudier de façon qualitative comment la solution d'une équation différentielle dépend du nombre de paramètres qu'elle contient, le terme de « catastrophe » désignant pour lui une variation ou une irruption soudaines, le lieu où une fonction change brusquement de forme¹.

Jean Petitot est un mathématicien sémioticien proche de Claude Lévi-Strauss. Il a essayé de tisser des liens entre la sémiotique et la théorie des catastrophes de Thom en cherchant à inscrire la sémiotique dans une topologie de type catastrophique.

De nos jours, dans le langage courant, le terme catastrophe désigne les effets dommageables d'un phénomène brutal, durable ou intense, d'origine naturelle ou humaine. Il s'agit d'un événement soudain qui a des conséquences désastreuses ou d'un grand malheur frappant à l'improviste, d'où la formulation adverbiale « en catastrophe » qui signifie soudainement et de façon imprévue. Au mot catastrophe correspondent de nombreux synonymes : accident, bouleversement, destruction, désastre, dus à des causes naturelles ou humaines.

La singularité et l'ampleur du désastre que provoquent les grandes catastrophes affectent profondément et durablement les esprits des populations concernées.

¹ R. Thom (1972).

Aujourd'hui, elles apparaissent au travers des médias. Auparavant, elles entraient dans les mythes et légendes, à l'image du récit biblique du déluge.

Il est possible de distinguer deux grandes familles de catastrophes :

- Les catastrophes naturelles concernent des événements climatiques, sismiques ou astronomiques majeurs ;
- les catastrophes liées aux activités humaines, qui peuvent être beaucoup plus dévastatrices (guerres, massacres, génocides, torture, terrorisme, etc.).

Toutefois cette distinction peut sembler artificielle, puisque l'impact des catastrophes dites naturelles dépend également de facteurs humains, autant dans leur prévention que dans leur accompagnement lorsqu'il est possible et dans les réponses qui y sont apportées après. Par ailleurs, les évolutions culturelles et sociales, donc aussi idéologiques, ont également leur part d'influence.

« On n'étudie et on ne connaît le monde social que par ses structures, ses systèmes et leurs crises. On fait, comme dans la biologie contemporaine, l'impasse du concept de vie. Nous en avons vécu les expériences à grande échelle les plus dangereuses, parce que les plus rationnelles et, partant, les plus inhumaines. Expériences où l'échec atteint la dimension du crime (contre l'humanité), du malheur, de la catastrophe (humaine), de la calamité, du désastre. Quand on ignore d'abord puis on nie la qualité vivante de l'homme, on se transforme et on le transforme en prédateur¹. »

Cela laisse à penser qu'au-delà des signes visibles et des manifestations extérieures, du point de vue subjectif, la catastrophe trouble et bouleverse la vie psychique.

I.3.1 De la catastrophe commune au désastre intime

Dans le registre psychique, la catastrophe peut correspondre à un bouleversement, une crise, une épreuve, une effraction, un désastre, un ravage, etc. Pour notre recherche, nous nous en tiendrons plus spécifiquement aux effets de la situation catastrophique ou de l'événement traumatogène, et à leurs retentissements.

Toutefois, dans un premier temps, il nous semble nécessaire de présenter la place qu'occupe le terme de catastrophe dans la réflexion psychanalytique.

I.3.1.1 Aliénation mentale et catastrophe psychique

En 1974, dans une lettre à Wladimir Granoff, Maria Torok énonce déjà clairement son souci d'éviter que la psychanalyse en elle-même puisse devenir catastrophique.

¹ R. Angelergues (1993), p. 161.

« Nous avons appris que tout ce qui s'énonce en théorie devient loi et commandement, alors que pour nous il s'agissait d'une source d'invention ou d'un simple fil conducteur... Comment faire passer le maximum de théorie avec le minimum de terreur ? Par la présentation de nos démarches concrètes, de ce que nous avons clairement formulé en nous, mais qui – pour ne pas devenir un stupéfiant ou des coups de trique – demandera à être redécouvert par chacun. »

De nouveau, le 23 décembre 1981, Maria Torok écrit à René Major une lettre qu'elle intitule « *Catastrophes [Katasztrófak] Lettre ouverte sur la correspondance de Freud avec Ferenczi* ». Elle précise pour commencer que le titre hongrois du *Thalassa, psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, paru en 1928, est « Catastrophe »¹.

La notion de « catastrophe » a effectivement été introduite en psychanalyse par Ferenczi. Dans *Thalassa*, il s'agit des catastrophes liées aux changements d'ères climatiques et à leurs effets sur les transformations des êtres vivants.

Le mot catastrophe résume « *l'ensemble de la thématique férenczienne* », avec ses synonymes : traumas, accidents, affections, etc. D'ailleurs, « *s'il fallait nommer la pierre de touche, sur laquelle tournent les querelles psychanalytiques, ce serait encore le mot de catastrophe* ». La problématique centrale autour de la question « *trauma ou systèmes de fantasme* » est résumée de façon claire et concise par Ferenczi dans une lettre qu'il a écrite à Freud en date du 25 décembre 1929.

Ferenczi y rappelle que ses recherches en profondeur et son expérience l'ont amené à constater les « *bases traumatiques-hystériques de la maladie* ». Il regrette que la psychanalyse se focalise très largement et quasi exclusivement sur l'étude du caractère et sur la psychologie du moi : « *La cause en est la survalorisation du fantasme et la méconnaissance de la réalité traumatique dans la pathogenèse* ».

Malheureusement, Ferenczi fut largement contraint au silence, notamment sous la pression d'Ernest Jones. Ce mécanisme d'exclusion se reproduira dans l'histoire de la psychanalyse. En effet, Nicolas Abraham connaîtra lui aussi un sort identique, comme le note Maria Torok, qui rappelle aussi dans sa lettre « *la place que vient occuper l'idée des catastrophes, des traumas, de leur incorporation, de leur inscription symbolique dans les topiques à secret élaborées dans nos travaux* ».

L'argument principal de Maria Torok, lectrice de Ferenczi, est sans équivoque. Pourtant, il semble avoir été oublié par bien des psychanalystes : « *C'est une catastrophe que de devoir revenir systématiquement sur les fantasmes œdipiens, la*

¹M. Torok (1981).

scène primitive, la castration, etc. Je veux ici souligner la catastrophe du systématique et de son mode de transmission dans ce que d'aucuns conviennent d'appeler la psychanalyse. Il faut croire que cette catastrophe, elle, est plus convenable pour certains que la perspective qui cherche à reconnaître et à guérir des traumatismes. »

L'univers de la psychanalyse produit des théories ou des dogmes qui sont imposés à l'analysant ou à l'apprenti psychanalyste sous hypnose du fait du transfert.

« Quelqu'un élabore un système et le transmet lors du transfert à son patient-élève'. La vigilance critique de ce dernier en souffre, puisque la théorie s'impose, s'applique pendant que le processus primaire domine. La spécificité de la psychanalyse transmise ainsi sera l'incorporation, et l'incorporation de l'endoctrinement. Y a-t-il remède à cette catastrophe créée et perpétuée par 'la psychanalyse' ? »

Pour éviter de créer une telle catastrophe, ou pour y remédier, Maria Torok propose d'étudier « *les sources inanalysées des théories et des systèmes* ». Par exemple, en cherchant les traces de l'histoire personnelle du théoricien, ses traumatismes personnels ou ceux qu'il a vécus durant sa formation à la psychanalyse.

« On se demandera : à qui s'adresse telle ou telle notion ? Au patient ? À un ancêtre personnel ou analytique de l'auteur ? Le concept élaboré vient-il nier une souffrance en l'aliénant de son lieu d'enracinement ? Ou bien vient-il promouvoir des introjections en reconnaissant la douleur et la nécessité de son entérinement ? »

Maria Torok affirme qu'il est nécessaire de favoriser ou même de « rétablir » l'intelligence critique au sein de la psychanalyse, par rapport aux situations actuelles mais aussi face à « l'héritage » laissé par les générations précédentes. Seul ce libre examen critique permettra d'éviter d'engendrer ou de réitérer des catastrophes.

Si les catastrophes psychiques peuvent être engendrées par les dogmes imposés, par l'emprise mentale et par la violence de l'interprétation, y compris dans la cure, penchons-nous maintenant plus globalement sur les bouleversements personnels qui découlent d'accidents, d'épreuves existentielles et d'événements traumatogènes.

I.3.1.2 La catastrophe chez Bion

Pour présenter ce point, nous nous appuyons sur un long témoignage particulièrement clair de Claude Nachin, lors de la journée scientifique de l'Association Européenne Nicolas Abraham et Maria Torok à Paris le 23 mars 2013, consacrée à la clinique psychanalytique des états psychotiques.

« J'avais été frappé en lisant Bion par un passage où il écrivait qu'à la fin d'une psychanalyse de folie, le patient qui semblait en voie de terminer sa cure pouvait régresser catastrophiquement et sa vie psychique pouvait se dissocier à nouveau et être reprojétée en 'fragments minuscules'. Interrogée à ce sujet, Gisela Pankow avait

affirmé que le patient n'était pas guéri mais qu'il semblait bien avec la prothèse du transfert et qu'il s'effondrait dès qu'il entrevoyait qu'elle puisse venir à lui faire défaut. Elle avait le même sentiment quant aux améliorations précaires obtenues par Searles. Personnellement, la notion de 'fragments minuscules' m'était apparue comme un objet bizarre dans le texte de Bion. Sur ces entrefaites, lors de sa venue à Paris, Bion nous a raconté au cours de la journée un souvenir de sa guerre de 1914 : assourdi par un bruit énorme, il se retrouve entier et s'inquiète du camarade qui était à côté de lui, il n'y avait plus qu'un grand trou d'obus et, en regardant, il s'aperçoit qu'il y a plein de petits morceaux de chair et d'uniforme alentour et sur lui. Me promenant le soir avec Maria Torok, je lui raconte cette histoire impressionnante et elle me dit : 'eh, bien, la voilà, la fragmentation minuscule'. À la réflexion, le fait que son Trauma lié à la guerre ait servi de modèle à Bion, pour envisager les séismes psychiques qui peuvent affecter les schizophrènes, ne disqualifie pas le modèle. Depuis, j'ai appris par la publication des derniers textes de Bion qu'il avait poursuivi l'élaboration de son Trauma de guerrier et qu'il avait même fait explicitement le lien entre son expérience tragique et sa conceptualisation de la psychanalyse. »

La notion de changement catastrophique de Bion pose un problème difficile. Dans une catastrophe naturelle ou sociale comme la guerre, le terme de catastrophe est tout à fait approprié avec son sens usuel. En effet, quantité d'êtres vivants sont détruits brutalement et les « survivants », au sens biologique, ont un vécu psychique catastrophique qui fait qu'ils ne seront plus jamais comme avant. C'est ce qui a pu faire écrire qu'après la Shoah, il n'y avait pas de survivant.

« Romain Gary, ancien guerrier, écrivait qu'on ne donne sa vie qu'une fois, même si on en revient vivant. Par analogie, le terme de catastrophe m'apparaît approprié pour décrire l'irruption psychotique : vingt ans après, une schizophrène de mon premier service pouvait dire que le monde (en fait son monde intérieur) s'était écroulé tel jour, à telle heure. Comme Bion l'a décrit, un nouveau moment psychotique aigu peut intervenir au cours d'une cure et une intuition heureuse du psychanalyste est alors capitale pour la vie du patient. »

Bion parle de « *changement catastrophique* » pour nommer tout changement lié au surgissement d'une idée nouvelle pouvant permettre la croissance psychique : l'idée nouvelle fait violence au système idéologique en place, elle fait tour à tour l'objet de rejet, de divinisation et de dogmatisation, qui sont des réactions défensives face au changement. Cette description semble s'appuyer sur le même choix philosophique que fit Freud en affirmant que l'organisme tendrait à la disparition de toute tension.

« Les tendances négatives décrites existent mais il y a aussi un plaisir de vivre, d'aller à la recherche et de découvrir une idée nouvelle, d'en chercher tous les points d'application possibles, de la propager en contournant les résistances plutôt qu'en

partant en guerre, mais aussi de la délimiter, tous mouvements qui s'opposent aux résistances bien décrites par Bion¹. »

De son côté, Pierre Benghozi reprend également les élaborations de W. R. Bion². Il étudie les « *traumatismes catastrophiques* », à la fois au sens de la théorie des catastrophes de René Thom, du fait du dépassement au niveau morphogénétique d'un seuil critique, et au sens de « *l'attaque catastrophique contre les liens* », qui submerge « *la fonction de contenance psychique* » selon Bion. Les traumatismes catastrophiques se traduisent, dans la perspective du maillage des liens, par « *un démaillage catastrophique des contenants psychiques individuels et groupaux* ». Ils mettent en jeu collectivement des familles et des communautés entières³.

Au niveau groupal familial et communautaire, Benghozi propose la modélisation d'un contenant généalogique groupal avec une trame et un maillage. La trame généalogique est modulée selon le codage culturel d'appartenance communautaire de l'organisation de la parenté et de la transmission. Les contenants généalogiques peuvent être représentés comme constitués de mailles. Le maillage généalogique permet l'intégrité et le maintien des contenants généalogiques familiaux et communautaires. Le travail de maillage est assuré par l'aménagement des liens, avec d'une part les liens de filiation aux ascendants jusqu'à la figure de l'ancêtre, et aux descendants, et d'autre part les liens d'affiliation. Ainsi, le pacte d'alliance conjugal est, au niveau horizontal, une forme de maillage affiliatif du lien entrecroisant et remaillant les contenants généalogiques des familles d'origine de chaque partenaire⁴.

En poursuivant cette métaphore, il peut y avoir un trou, comme dans un filet, avec un démaillage catastrophique des contenants généalogiques. Selon Benghozi, tout processus qui rompt la fiabilité des contenants psychiques se traduit au niveau groupal par une crise et au niveau individuel par un vacillement de l'identité du sujet engagé dans une dialectique : sujet singulier vs sujet d'appartenance.

Bion signale la « *sensation de catastrophe interne* » semblable à la folie et décrit « *l'attaque contre le lien* ». L'effraction catastrophique fait aussi référence au « *changement catastrophique* » que décrit Bion pour signaler des relations entre contenant et contenu pouvant s'accompagner « *de sentiment de désastre chez les participants* » et se manifester « *sous une forme brusque et violente, presque*

¹ Les citations sont issues de la présentation de C. Nachin à Paris le 23 mars 2013 (AENAMT).

² W. R. Bion (1982).

³ P. Benghozi (1996).

⁴ P. Benghozi (1994).

physique »¹. Le démaillage est catastrophique, au sens où R. Thom décrit une mutation spontanément irréversible au-delà d'un seuil critique dépassé².

L'irruption d'une situation imprévisible et irréversible concerne en premier lieu la mort, celle de l'autre humain connu ou inconnu, ou la peur de sa propre mort.

I.3.1.3 La mort comme catastrophe fondamentale

Chez tous les humains, de l'aube de l'humanité à nos jours, sous toutes les latitudes, la mort (qu'elle soit reçue, donnée ou vue) représente une rupture entre un avant et un après, la fin radicale d'une existence, le terme irrémédiable d'une vie, une effraction par l'irruption brutale de l'inconnu voire du néant, une butée sans recours.

Laurène a vingt-neuf ans lorsqu'elle perd son premier enfant, un petit garçon de trois ans, mort d'une leucémie. Sept ans plus tard, durant sa psychanalyse, elle écrit.

« Nini, mon éternel amour, il est tard dans cette lugubre chambre d'hôpital, le sommeil a eu raison de moi et j'ai fini par m'endormir dans tes bras. Quelques heures plus tard, je me réveille et je pose ma main sur ton petit cœur : il ne bat plus. Il est 5 heures et demie du matin. Ma vie s'arrête. Tu as attendu, Nini. Tu as attendu que je sois prête, tu as lutté pour rester jusqu'à ce que ces derniers mots puissent sortir de ma bouche : "Nini, vas-y, envole-toi chéri, vas-y chéri, vole, tu es attendu et surtout ne t'inquiète pas pour ta maman. Le jour de notre union sera grandiose. En attendant, on a encore besoin de moi ici-bas. Je me battrais pour vivre, pour réaliser ce que tu n'as pas eu le temps de faire sur notre terre. Je ne peux pas mourir, tu aimais tant la vie." A ton enterrement, il y avait beaucoup de monde. Ce jour-là, il y avait aussi des curieux autour de ton petit cercueil blanc... Je suis déjà partie, je ne suis pas là, je suis avec toi, je ne vois personne, je n'entends rien, je suis avec toi. Mes cinq sens n'existent plus. Ils n'existeront plus à partir de maintenant. Ensuite, il y a un regroupement familial chez ta grand-mère. Les gens mangent. Je suis sonnée. Comment peuvent-ils manger ? Je me rends compte que pour eux la vie continue comme avant... »

Pendant plusieurs semaines, Laurène est sous le choc, abasourdie, déroutée, décontenancée, flottant hors de ces repères habituels, partant à la dérive. Sept ans après, il lui arrive encore de se sentir envahie par l'émotion. Elle éprouve des difficultés à s'intéresser et à s'occuper de ses deux autres enfants, nés après la mort de l'aîné. Elle trouve encore que son existence aujourd'hui n'a pas de saveur et que seuls comptent les moments vécus avec son premier enfant.

¹ W. R. Bion (1982).

² P. Benghozi (1995).

La mort peut aussi être imprévue. Un ami professeur d'histoire d'une cinquantaine d'années déclarait le 10 janvier 2015, après les attentats à Paris : « Je n'ai pas cru à ces assassinats, j'ai cru que je rêvais... » La conscience résiste à accueillir la mort.

Dans ce sens, voici également le témoignage de Marion, une jeune femme de 21 ans, juste après le rapt et la décapitation d'Hervé Gourdel en septembre 2014 en Algérie, un ami très proche de sa famille. Elle le connaissait depuis qu'elle était petite fille.

« Cette rentrée 2014 a été difficile. Alors que je venais de quitter mes parents pour emménager avec mon copain, je l'ai quitté parce qu'il n'était pas fiable. Je me suis retrouvée seule dans le nouvel appartement. C'est à ce moment-là que j'ai appris que notre ami Hervé a été enlevé par des terroristes islamistes en Algérie. Cette histoire n'a duré que quelques jours, mais elle m'a transformée pour toujours.

Quand nous avons appris son enlèvement, nous avons été très choqués, mais nous étions loin d'imaginer la suite des événements, ce n'était qu'une possibilité parmi tant d'autres. Nous n'osions pas y croire. Lorsque nous avons appris son exécution brutale, tout a basculé. Je suis restée avec ma famille plusieurs jours, refusant de voir mes amis. A table, souvent, l'un de nous se mettait à pleurer et les autres suivaient. Le lendemain, et les jours qui ont suivi, j'ai vécu différemment. Je ne faisais plus les choses du quotidien de la même manière. Des images et des pensées me venaient à l'esprit. Je pensais à ça en mangeant, en m'habillant, en marchant, tout le temps...

Petit à petit, deux voix se sont installées dans ma tête. Une première voix insistait et me rappelait constamment ce qui s'était passé ; une deuxième voix, en réponse à la première, disait : "Tu racontes n'importe quoi ! Tu as vu ce que tu es capable d'inventer ?" Trois semaines plus tard, ces voix sont toujours là, mais moins souvent et moins fortes. Ce n'est pas possible de réaliser une chose pareille. Je n'arrive pas à le concevoir, et quand je me dis ce qu'il s'est passé, ma phrase est automatiquement coupée avant la fin, donc je ne me souviens plus à quoi je pensais.

Je me promenais dans la rue et je me demandais comment les gens pouvaient vivre normalement après un tel drame. Il m'est même arrivé d'avoir ma vue brouillée, floutée. C'était très déstabilisant. Ma mère m'a dit : "On ne vivra plus jamais de la même façon." Elle a raison, mais je préfère penser qu'on y survit. »

Ce témoignage explicite très clairement les différentes dimensions de l'impact catastrophique : le choc, la sidération, l'impression d'être halluciné, l'impossibilité de croire à la réalité de ce qui a eu lieu, l'obnubilation par les détails de la catastrophe, une conflictualité psychique virulente entre ces deux aspects contradictoires, etc.

Nous allons maintenant explorer les conséquences de la catastrophe, les « effets » et les « bouleversements » qu'elle induit. Les manifestations découlant de l'impact d'une catastrophe sont aussi nombreuses et variées qu'il existe d'individus. Chaque situation est vécue différemment d'une personne à l'autre, selon ses spécificités.

Ce constat éclaire d'un nouveau jour l'*étrangeté* de nos fragilités et leur lien avec des traumatismes oubliés depuis longtemps. Nous sommes vulnérables à la mesure de nos blessures. Le terme *fragilité* a la même racine que *fracture*. Le mot « fragile » naît au 13^e siècle, de *frangere*, qui signifie briser. La fragilité désigne la blessure et sa marque durable sur la trame de l'être : fêlure ou cassure. La faille, qu'elle soit apparente ou camouflée, signale l'empreinte de désobjectivation qui suit les catastrophes. Les expressions de cette empreinte sont très diverses, comme nous allons l'observer. Nous précisons d'abord les manifestations aiguës du traumatisme catastrophique ; puis ses manifestations chroniques, souvent plus tardives ; enfin, nous expliciterons les mutations profondes de l'organisation psychique.

I.3.2 Les manifestations aiguës de l'impact catastrophique

Elles caractérisent le moment même du choc ou son après-coup proche. Elles peuvent réapparaître lors de chocs ultérieurs et de moments où le sujet est fragilisé.

I.3.2.1 Le déchaînement intérieur

Soudain, un élément inattendu fait irruption. La brutalité de son apparition provoque une peur panique. La situation est devenue incontrôlable. Incompréhensible. « *Ce sont toujours de réels bouleversements et conflits avec le monde extérieur qui sont traumatiques et ont un effet de choc¹.* » Les réactions sont inouïes, d'un caractère exceptionnel... Pour Sándor Ferenczi, « *le choc déclenche un moment de folie* », du fait d'une « *rupture avec la réalité* ».

I.3.2.1.1 Éclatement de l'identité par intrusion d'une extériorité étrangère

Au moment du drame, un fragment insoupçonné du réel fait brutalement irruption dans l'univers intérieur du sujet. Il fait l'expérience d'une violente effraction.

« Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vue », raconte Charles, trente ans après. « Elle était à l'hôpital pour une rechute de sa maladie. Mon frère, ma sœur et moi nous ne savions rien. Personne ne nous parlait de la maladie de ma mère. Nous allions la voir rarement... Un matin, mon frère m'a montré le journal. C'était écrit dans le journal. Papa ne nous avait rien dit. Rien. Les mots dansaient devant mes yeux. J'en tremblais de haut en bas. Maman était morte et papa ne nous l'avait pas dit. Ce fut comme un énorme coup dans le ventre et la poitrine. Un ouragan à l'intérieur de moi. Un grand vertige me saisit. J'avais l'impression que j'explosais, ou que j'implosais, je ne sais plus. Mon corps s'effritait. Tout mon être tombait en poussière. Mes jambes étaient molles. Plus rien ne me tenait. Je ne tenais plus à rien. Je tombais dans un vide sans fin. Je n'entendais plus rien. J'étais horriblement seul. Je n'ai pas pleuré. »

¹ J. Dupont (2008), p. 4.

L'effraction désigne l'acte de briser ce qui constitue une limite, de rompre ce qui donne à l'être ses contours. La personne vit une attaque de sa périphérie, une déchirure de son *enveloppe* subjective. Le tissu psychique est troué. Le sujet ressent l'accident catastrophique comme une intrusion violente. Brutalement confronté au réel, les limites de ce qui est tolérable pour lui ont été dépassées. Il perçoit des éléments qui, tels des corps étrangers, pénètrent dans son intériorité subjective, dans son intimité, comme pour en prendre possession durablement. L'effraction due à une violence physique ou psychique provoque un *déferlement* qui submerge le sujet. Il éprouve une tension interne d'une intensité exceptionnelle. Cette sensation est telle qu'elle peut lui donner le sentiment de disparaître et de vivre une agonie psychique.

1.3.2.1.2 Détresse et explosion de l'être au monde

Toute forme de catastrophe plonge celui qui la vit dans une profonde *détresse*, un état où tout recours fait défaut. Les médecins militaires sur le front des opérations évoquent la « *détresse des blessés se sentant abandonnés à l'approche de la mort*¹. »

Freud désigne par *Hilflosigkeit*, littéralement « désaide », la détresse du nourrisson qui dépend entièrement d'autrui pour survivre. Angoisse et douleur psychique, la détresse découle d'une situation d'impuissance, caractérisée par une absence de secours. L'état de détresse répond à une menace inexplicable, sans possibilité de défense et de protection. Lorsqu'il devient radical et extrême, un tel désarroi mène à l'angoisse et au désespoir. La situation d'impuissance semble alors durable, sans issue et sans solution. Elle provoque une perte d'élan vital et de goût pour la vie.

Lorsqu'il venait d'avoir sept ans, pendant ses vacances, Wolfgang est témoin d'une très violente scène de rue. Un après-midi, il se promène tranquillement avec ses grands-parents. Dans la ruelle d'une vieille cité, deux hommes s'invectivent avec virulence. L'un est armé d'un gourdin, l'autre d'une machette. Tout va très vite. Le ton monte brusquement. La rue étroite fait caisse de résonance. Le bruit semble assourdissant aux oreilles de l'enfant stupéfait. Les menaces fusent, puis les hommes se battent. Les grands-parents apeurés emmènent Wolfgang précipitamment loin du drame. À la suite des événements, Wolfgang est interloqué. Il se sent très tendu. Après un temps durant lequel il lui est impossible de prononcer le moindre mot, l'enfant dira seulement qu'il veut mourir. Il se sent étranger au monde. Il n'a plus sa place ici. La violence qu'il a ressentie l'a désespéré et, momentanément, dégoûté de vivre.

Une personne qui a enduré un choc intense a l'impression étrange de « *ne plus reconnaître le monde comme familier, ni même réel*² ». La réalité ne lui semble plus

¹ L. Crocq (1999), p. 36.

² *Ibidem* p. 237.

vraiment réelle. La personne bouleversée semble être devenue une autre et ne se reconnaît plus, comme si elle avait été privée de sa personnalité. Elle est angoissée à l'idée de perdre son individualité : ses limites, ses contours, ses repères, son identité.

1.3.2.1.3 La peur extrême

Lors d'une catastrophe, de nombreux émois d'alarme peuvent être éprouvés.

- ✓ La *frayeur* découle de l'effet de surprise. Elle correspond à une peur subite devant un danger auquel on ne s'attendait pas.
- ✓ L'*épouvante* est une forme de peur intense et irrépressible, une peur panique qui provoque souvent une fuite éperdue.
- ✓ L'*effroi* est une peur intense apparue subitement à la suite d'un effet de surprise qui désarçonne complètement l'individu.

Autant la frayeur est rapide et brève, parfois fulgurante, autant l'effroi peut être tenace et s'installer durablement. Il est d'une grande puissance. Louis Crocq parle de l'« *obnubilation fascinée par le souvenir de l'horreur*¹. »

Face à un choc brutal, la personne vit un effondrement : elle perd sa capacité à maintenir la continuité de son identité et de son sentiment d'exister. La *dépersonnalisation* dans laquelle elle est entraînée la confronte à des angoisses d'une intensité très violente, pouvant aller jusqu'à la rendre « folle ». L'effroi peut figer le sujet et le pétrifier : il ne lui est plus possible de sentir, de comprendre, encore moins de penser. Il est « hors de lui » et perd contact avec la réalité.

Jean-Philippe se souvient d'une scène qui a marqué toute sa jeunesse. Il a alors douze ans. La télévision n'existe pas encore. Le professeur d'histoire de sa classe au collège projette un documentaire de 1945 sur la libération des camps de la mort et la découverte de ses occupants fantomatiques. Jean-Philippe est saisi d'effroi en voyant les corps squelettiques, les gestes saccadés et les yeux hagards des survivants. Il a l'impression que son sang se glace et se fige dans ses veines. Il reste interdit après la projection du film. Il a un sentiment de désastre intérieur, de profond dégoût et d'absurdité radicale. Malgré la douceur du mois de mai, il a froid toute la soirée et ne parvient pas à parler, à exprimer ce qu'il vit intérieurement. Il restera marqué des années par cette découverte morbide et fera longtemps de nombreux cauchemars.

L'effroi est provoqué par l'irruption soudaine d'un événement imprévisible sur lequel l'individu n'a aucune prise. Il pressent qu'une dimension essentielle de l'être humain

¹ L. Crocq (1999), p. 236.

est niée, ou même bafouée. À défaut de partage de l'expérience vécue, l'effroi peut provoquer une brisure de la personnalité.

Sur le coup, par l'effet du choc, il paraît impossible de penser l'effroi et de l'exprimer. L'événement traumatique « *laisse croire au sujet qu'il n'est finalement rien* »... Il est pétrifié ; face à « *un grand trou où se dissout toute singularité*¹. »

I.3.2.2 Enlissement, anesthésie et paralysie

Dans les cas graves, le traumatisme provoque une forme de *léthargie*, avec paralysie de la mobilité, des perceptions et de la pensée.

I.3.2.2.1 Face à l'horreur, la sidération

Ferenczi emploie le terme de *commotion psychique*. Une commotion est un « *ébranlement soudain et violent* » ; elle est synonyme de choc, d'explosion, de secousse et de télescopage. Un sens complémentaire désigne une « *violente émotion* », un bouleversement ou un trouble profond². Toutes ces définitions en font un synonyme très voisin de la catastrophe psychique.

La sidération est la principale manifestation de commotion psychique, cet « *anéantissement soudain des fonctions vitales sous l'effet d'un choc émotionnel intense*³ ». La sidération est un état d'hypnose et de transe. Le sujet sous le choc est médusé. Il est pris de vertige, vacille, perd conscience de ce qui lui arrive. Il vit un anéantissement du sentiment d'exister et d'être soi⁴. Il perd confiance dans son monde familier, son espace vécu se réduit tragiquement au « *théâtre de la terreur*⁵ ».

Benjamin est le fils unique d'une mère seule et très morose. Elle a perdu le goût de vivre après le départ de son mari, le père de Benjamin. Elle boit et se laisse aller de plus en plus. En grandissant, Benjamin a appris à se débrouiller seul : pour aller à l'école, faire ses devoirs, les courses, à manger, la vaisselle, etc. Un dimanche matin, en se levant, il pousse la porte de la salle de bain et trouve sa mère morte dans un bain de sang. Elle s'est suicidée à l'aube. Benjamin reste interdit, le souffle coupé, la poitrine comprimée par le choc, il fait pipi sur lui, son regard se trouble, ses jambes flanchent. Tout tourne autour de lui. Il s'évanouit.

La *terreur* est une peur extrême et insoutenable. Elle semble impossible à exprimer. Elle provoque tremblements, convulsions, une perte des contrôles sphinctériens, etc.

¹ C. Barrois (1988), p. 189.

² *Le petit Robert*.

³ *Ibid.*

⁴ S. Ferenczi (1934).

⁵ L. Crocq (1999), p. 267

Après la tragédie, Benjamin vit chez sa grand-mère maternelle. Non seulement il a perdu sa mère, mais il est arraché à son école, à son environnement quotidien, pour aller vivre dans une région lointaine et un climat différent. En plus, sa grand-mère est très éprouvée par la mort de sa fille et pendant longtemps, elle ne parviendra pas à bien s'occuper de son petit-fils, le laissant livré à lui-même. Benjamin devient très agité et anxieux, souvent mutique. Il fait de nombreux cauchemars, toutes les nuits. Sa grand-mère le retrouve terrifié, dressé dans son lit, en sueur, les yeux écarquillés...

Les poils et les cheveux se hérissent face à l'*horreur*, situation effroyable par définition. L'*horreur* désigne une réalité extrême : accident violent, attentat, catastrophe naturelle, massacre, mort, mutilation, torture. Elle produit une sidération intense et la perte de tous ses moyens. « *L'horreur s'empare de la personne tout entière*¹. » Elle ne laisse aucune place ni pour un autre ressenti, ni pour une possibilité de penser ce qui se passe en dehors de soi et à l'intérieur de soi.

1.3.2.2 Désastre et inertie

Juste après la tragédie, le sujet est souvent sans réaction, muet, frappé de stupeur et paralysé. La « catalepsie » désigne l'impossibilité des mouvements volontaires. Lorsqu'il s'agit de « catatonie » : la personne reste amorphe, immobile, dans une complète inertie motrice et psychique, plongée dans une profonde *léthargie*.

Une catastrophe réduit le sujet à l'impuissance. Il est incapable d'exercer la moindre maîtrise sur la situation. Tel un spectateur de ce qui lui arrive, il est confronté à « *l'impossibilité d'exercer les gestes propres à assurer sa sauvegarde*² ». Il demeure un long temps abruti, confus et désorienté.

Étudiante à Bologne, en Italie, Milena, partait en vacances le matin du 2 août 1980. À 10h25, dans la gare, elle se rendait vers le quai où son train était annoncé. Soudain, une déflagration titanesque la propulsa violemment en arrière, à quelques mètres de là. Un chaos infernal suivit, bientôt couvert par une immense rumeur et déjà par les bruits des sirènes qui déchiraient l'air lourd de l'été. Légèrement blessée, Milena est évacuée tardivement. Elle assiste immobile et impuissante au va-et-vient des secours. Les hôpitaux étaient bondés, Milena retourne vers sa chambre universitaire. Les quelques collègues qui sont encore là essaient de s'occuper d'elle et de la reconforter. Milena reste assise, inerte, les bras ballants. Elle est incapable de prononcer le moindre mot jusqu'au soir. Elle semble ne pas comprendre ce qu'on lui dit et regarde dans le vide. « Voilà ce que l'on m'a raconté bien après, je ne me souvenais de rien. Le lendemain matin, lorsque je me suis réveillée, j'ai cru sortir d'un long cauchemar. J'étais encore assommée. Je ne savais plus où j'étais. Les journées qui suivirent ont été hantées par tous ces corps mutilés, ces cadavres raides et ses blessés hurlants

¹ *Ibid.*

² *Ibidem* p. 81.

évacués sous mes yeux dans les décombres d'une gare devenue un champ de ruines. Toute l'horreur revenait sans cesse à mes yeux et revenait encore jusqu'à la nausée. Je ne pouvais rien dire, rien faire, rien manger. »

Le face à face brutal et inopiné avec la violence du chaos peut provoquer une profonde *prostration*, parfois accompagnée de *ruminations* sur l'événement tragique, par exemple dans le cas de la mort d'un camarade lors d'un combat, ou de la mort d'un proche lors d'un accident ou d'une catastrophe. L'individu est hébété. Il se sent en exil dans notre monde, il ne croit plus en rien, il est « *sorti du temps*¹ ».

Cette *torpeur* est l'effet d'une effraction qui pétrifie l'être. Le sujet stupéfait semble stupide, complètement insensible. Il est anesthésié, indifférent et ne ressent plus ni sentiment, ni émotion, ni même angoisse. Il est pris d'engourdissement, abasourdi. La sensibilité est figée, gelée. Le visage devient inexpressif, comme rigidifié sous un masque. L'individu hébété est interloqué. Il se sent annulé : incapable d'exister, de penser, de parler. Sa stupéfaction le paralyse et neutralise la douleur.

1.3.2.2.3 Fureur et écroulement du monde

Lorsque la calamité ne fige pas le sujet dans la stupeur, il peut être dans une grande *agitation*. Il présente alors un comportement très actif, particulièrement brouillon et désordonné. Ses gesticulations, signe de son grand désarroi, lui semblent impossibles à réfréner. Il paraît particulièrement euphorique, très excité, volubile, ses propos se font énigmatiques et se succèdent sans suite². À la suite de cet épisode d'agitation fiévreuse et frénétique, il lui arrive de retomber dans l'hébétude...

Anton vient d'avoir 23 ans. Il vit à toute allure. Il parle également très vite. « Depuis que je suis parti dans ce tourbillon, je ne m'arrête plus. Je n'arrête jamais. Je vis comme si je faisais tout le temps une course, un marathon. » Anton sort tous les soirs. Quand il a un peu d'argent devant lui, il va jouer au Casino. Il boit régulièrement des alcools forts, fume du haschich et consomme de la cocaïne « pour tenir le coup ». Anton n'a pas de diplôme. Il n'est jamais arrivé à s'intéresser à ses études. Il fait des petits boulots. Le jeune homme n'a pas de vie sentimentale. Il explique qu'il n'a encore jamais aimé personne, qu'il ne sait pas s'il préfère les femmes ou les hommes et qu'il va voir une prostituée de temps en temps pour « se donner l'impression d'avoir une vie sexuelle et d'être comme les autres ». Très paradoxal, Anton rit beaucoup, parle très fort, se moque de tout le monde, mais m'avoue un jour qu'il est malheureux et qu'il n'en peut plus de vivre à ce rythme-là et de ne presque pas dormir. « Je tiens grâce au café et à la cigarette. » Anton précise qu'il a « peur de perdre le contrôle », et surtout que « plus rien n'a de sens » pour lui. « J'ai peur de laisser monter mes émotions. Si je

¹ F. Davoine, J.-M. Gaudillière (2006).

² L. Crocq (1999), p. 84.

commence à exprimer une émotion, je me sens submergé. J'ai l'impression de devenir fou. C'est d'autant plus dur de vivre à toute vitesse qu'on ne vit plus avec soi. Je ne sais pas comment m'arrêter. Je n'arrête pas de brasser du vent. »

Pour les personnes sans cesse dans l'urgence, la *frénésie* est un incendie, une brûlure. Rester en vie se résume à un combat pour la *survie*. Rester éveillé, aussi, pour ne plus être confronté de nouveau aux cauchemars qui hantent leurs nuits et aux risques du retour de la catastrophe. Ces personnes vivent dans un état de fureur et d'excitation.

Dans plusieurs histoires de vie, la crise d'épilepsie est venue affirmer brutalement la résurgence du cauchemar du traumatisme. Les patientes et les patients qui ont vécu ces crises extrêmes racontent la survenue inopinée et inexplicquée d'une impression de « danger venant de toute part », leur regard partant incessamment à droite et à gauche. Puis surviennent les tremblements violents, les convulsions de tout le corps et l'évanouissement : la « chute dans le vide » ou dans un « trou noir »...

L'amnésie qui suit « tente de cadrer le souvenir », cette mémoire qui cherche à retrouver un chemin vers la conscience : « si j'ai oublié c'est donc qu'il s'est passé *quelque chose* », qu'il m'est réellement arrivé un événement qui insiste pour refaire surface. Alors, en attendant le retour de la mémoire, la crise a son utilité de commémoration et d'interpellation : « *Le mal plutôt que rien*¹. »

Au-delà des manifestations aiguës que nous venons d'explorer, cette mémoire de la catastrophe, insue, occultée ou omise, est l'enjeu de manifestations plus profondes qui vont être mises en place par le sujet comme défenses ou protections, à la fois *contre* la douleur du souvenir et *pour* – surtout – ne pas oublier les drames passés.

I.3.3 Les désordres ultérieurs

Lors de la catastrophe, le sujet est paralysé par la terreur : il n'est pas à même de sentir ce qu'il endure et ne vit pas en conscience ce qui lui arrive. Il est comme étranger à lui-même et à la situation. « *Ce moment n'a pas été enregistré comme passé, il reste suspendu hors du temps*² ». Sans jouer sur les mots, lorsque la mémoire de la catastrophe n'existe pas, il s'agit alors d'une *catastrophe de la mémoire*. Le traumatisme revient, masqué et à l'improviste, des mois ou des années après.

¹ L. Mélése (2000), p. 20.

² F. Davoine, J.-M. Gaudillière (2006), p. 109.

I.3.3.1 Le déferlement ou la rupture des digues

« *Je ne suis pas enclin à pleurer en général, mais des séparations insignifiantes me font sangloter violemment* », explique Aharon Appelfeld dans son *Histoire d'une vie*¹.

Ce type de déferlement correspond à un débordement émotionnel, sans cause apparente. Il se manifeste, inopinément, de façon très diverse, chez des adultes comme chez des enfants. Il est accompagné d'angoisse, souvent niée, de manifestations physiques de gêne (sueurs, suffocations ou tremblements), ainsi que d'un vacillement. La personne se sent prise de vertige. Elle est terrifiée à l'idée de perdre le contrôle de la situation, de s'évanouir, voire de perdre son identité.

L'explosion de colère, de désespoir, d'envie, de hargne, de jalousie, ou même de refus de la réalité, surprend les personnes qui la vivent. Un homme se brise les os de la main en tapant contre un mur lorsqu'il est « dépassé par les événements ». Une femme dévore plusieurs tablettes de chocolat, à s'en rendre malade, quand elle est « contrariée ». Un adolescent s'enferme dans un mutisme implacable lorsqu'il ne réussit pas ce qu'il entreprend.

Une telle *déflagration* induit une impression d'insécurité si intense que l'ensemble de la personnalité peut en être bouleversé. Les métaphores utilisées par les patients pour exprimer le déferlement ou la déflagration sont celles de la brûlure, de l'explosion, de l'incendie, mais aussi de l'inondation, de l'ouragan ou de la tempête.

Louis Crocq utilise la formulation « *reviviscence involontaire répétée* » pour désigner « *l'ensemble des manifestations qui se réitèrent à intervalles variables et par lesquelles le patient a l'impression de revivre les scènes traumatisantes initiales*² ». À cela près : souvent il ignore qu'il s'agit là de réminiscences d'expériences passées. D'où l'étrangeté dérangeante qui se dégage de ces moments de déferlement incompréhensibles, avec une charge d'angoisse qu'il est difficile de contenir.

I.3.3.2 L'angoisse et les visions d'épouvante

Pour Francis Pasche, « *toutes les angoisses s'ordonneraient autour d'une situation limite [...] où faute de percevoir, s'aboliraient à la fois le sentir, l'image et le penser*³ ».

L'angoisse est une peur intense devant une expérience éprouvante, d'origine externe ou interne. Elle se manifeste par une tension douloureuse, dont l'origine semble

¹ A. Appelfeld (1999).

² L. Crocq (1999), p. 96.

³ F. Pasche (1988), p. 54.

difficile à déterminer. L'angoisse s'échelonne de l'anxiété à la panique, en passant par toutes sortes de craintes âpres ou d'inquiétudes diffuses. Elle provoque des constrictions et des gênes plus ou moins difficiles à supporter. Certaines angoisses, particulièrement rudes, peuvent aller jusqu'à un ressenti d'*agonie*.

L'angoisse peut découler d'une impression que les repères s'effacent, jusqu'aux plus nécessaires pour exister, pour se sentir là, présent à soi-même et au monde.

Madeleine raconte un rêve de la nuit passée : elle est dans une gare, inconnue, elle y arrive par une passerelle. Elle cherche son billet. Elle ne le trouve pas. Une sourde inquiétude commence à monter en elle. Elle ne sait pas si elle va prendre un train de nuit ou un train de jour. Quel est le numéro du train ? Son anxiété augmente. Peu à peu, tout s'efface graduellement sous ses yeux médusés : plus de train, plus de gare, plus d'indication, plus de rails, seule reste une herbe rase et desséchée...

L'angoisse donne le *vertige*. Elle confronte l'être à l'impression quasi irrésistible de passer de l'autre côté : du côté du néant, de la mort ou de la folie. La puissance de l'angoisse semble pouvoir arracher à la vie, au monde, à la réalité. « *Je suis tenté de me jeter dans le vide, de m'abandonner au courant impétueux d'une rivière, et en même temps, de résister de toutes mes forces*¹. »

Madeleine raconte deux rêves difficiles. Puis, elle poursuit : « J'ai pensé au fantôme de mon grand-père. Pas drôle. Tout cela à cause d'une photo de notre nouvelle née Noémie. Sur cette photo, je vois une main noire posée au bord du berceau. Qu'est-ce que c'est ? Un gant ? Pourquoi un gant au mois de juillet à Montpellier... Je suis mal à l'aise de voir ce gant. Je pense aux fées au-dessus des berceaux. Je dis non. Non ! Pas de mauvaise fée sur le berceau de Noémie. » Elle m'explique le choix du prénom. Cela réveille en elle de très mauvais souvenirs. « Cela me donne mal au cœur. Je me demande comment protéger ce bébé de ces influences. Peut-être que j'exagère... mais au fond je préfère exagérer qu'ignorer. J'étouffe réellement de n'avoir rien su communiquer de mon horreur panique... Pourquoi l'angoisse est si difficile à exprimer ? J'ai encore envie de pleurer. Le « gant noir » est apparu dans un cauchemar de Madeleine. Ouvrant une brèche vers la mémoire enfouie du trauma, il est venu révéler un viol incestueux par son grand-père maternel. »

L'angoisse s'exprime dans et par le corps : mal de tête, impression de porter un casque, gorge serrée, œsophage qui brûle, mal au ventre, essoufflement, lassitude, découragement, désespoir, etc.

Pour Freud, l'angoisse est une émotion sans représentation. Dans une première théorie, il explique l'angoisse par un excès d'énergie psychique bloquée ou retenue,

¹ F. Pasche (1997), p. 97.

sans possibilité d'expression ou de transformation¹. Dans une seconde théorie, il présente l'angoisse comme un « *signal d'alarme* », souvent rencontré en présence d'une situation qui rappelle un souvenir douloureux et la peur d'un danger (réel ou imaginaire) qui s'y rapporte².

I.3.3.3 Dissociation et disfraction

Que faire pour éviter le pire ? Que faire, surtout, pour se prémunir du *retour* du pire ? Question sous-jacente à de nombreuses conduites d'évitement. Il s'agit d'éviter tout ce qui pourrait rappeler, de près ou de loin, une situation qui semble insurmontable et que la mémoire (souvent inconsciente) a enregistrée comme telle. Peu à peu, les détours obligés pour ne pas se confronter aux réalités redoutées modèlent le caractère, *par défaut* : en gelant certaines potentialités. « *La plus grande partie de la personnalité se fige comme une croûte de glace* » écrit Sándor Ferenczi³.

De même qu'Agatha Christie en a fait « *le ressort de son œuvre romanesque* », la réalité peut sembler s'organiser à la façon d'un cauchemar, avec cette « *possibilité d'un basculement subit dans l'horreur* ». Le décorum social se présente alors comme un élément qui fait nécessairement contrepoids à une « *révélation horrible, d'autant plus traumatique qu'elle est inattendue* »⁴.

Jane m'explique que chez elle tout doit être impeccable. Progressivement, elle commence à exprimer qu'elle se rend compte de ses « abus de pouvoir » sur ses proches, par exemple lorsqu'elle leur « impose d'entrer dans ses catégories à elle » ou de « suivre exactement ses directives ». Pourquoi a-t-elle voulu tout cloisonner ainsi ? Jane prend conscience qu'en fait elle perd facilement contact avec elle-même, puis par contrecoup, elle perd aussi contact avec les autres. Elle se sent en situation de survie. Ses « grands principes » et ses « règles de vie » lui donnent l'impression de « rester là », de « s'en sortir malgré tout » et de « tenir le coup ».

Il arrive qu'une forme de *torpeur*, plus ou moins consciente, produise une désolidarisation de la personne avec ce qu'elle vit, donc avec ses ressentis (sensations, émotions, sentiments). La dissociation consiste en une « désassociation » entre la sensibilité et la pensée, mais aussi entre la situation présente et soi-même. La personne peut ainsi avoir l'impression de fonctionner en « pilote automatique »,

¹ S. Freud (1910).

² S. Freud (1926).

³ S. Ferenczi (1932), p. 139.

⁴ S. de Mijolla-Mellor (1995), p. 35-37.

comme si ce n'était pas vraiment elle qui vivait et agissait. Elle tente alors de se raccrocher comme elle le peut aux codes sociaux et aux conventions¹.

Jane précise : « lorsque je me sens en danger, tout s'effondre en moi, tout s'arrête. Je ne sais plus quoi penser et quoi faire. Les autres n'existent plus. Je n'arrive même pas à me révolter. Je m'englue. Je suis aux abois, je cherche une solution. Je me fais avoir. Je n'ose pas demander de l'aide. Je me laisse aveugler et enliser. »

Lorsque la dissociation est très forte, la personne vit une situation de désarroi. Il lui semble impossible de faire face à ce qui lui arrive. Elle se laisse glisser dans un « désert blanc » ou un « brouillard cotonneux ». Le cauchemar quitte la scène nocturne pour faire irruption dans la réalité éveillée, au grand jour, avec cette même impuissance face à l'implacable menace de ne plus être soi-même et de ne plus être maître de sa destinée.

Ainsi, la *dissociation* désigne une suspension de l'articulation psyché-soma, une dés-association de la pensée et des ressentis, souvent par anesthésie des sensations. Certains récits de personnes qui ont vécu une situation de catastrophe très grave, de torture, de mort imminente ou de coma, expliquent qu'elles se sont vues d'un autre point de la pièce ou d'un autre endroit du lieu dans lequel elles étaient, au-dessus d'elles, à côté d'elles. Chacune raconte qu'elle voyait la scène sans y être associée, comme un témoin extérieur, ou comme dans un rêve distancié, un rêve sans participation des sensations. Elle voyait ce corps qui n'était plus le sien, qui était séparé d'elle et vidé d'elle, elle le voyait comme le corps d'un autre, un corps inconnu auquel il arrivait quelque chose dont elle ne ressentait rien.

S. Ferenczi décrit précisément ce type de phénomène :

« Un choc inattendu, non préparé et écrasant agit pour ainsi dire comme un anesthésique. Comment cela se produit-il ? Apparemment par l'arrêt de toute espèce d'activité psychique joint à l'instauration d'un état de passivité dépourvu de toute résistance. La paralysie de la motilité inclut aussi l'arrêt de la perception en même temps que l'arrêt de la pensée². » Il est encore plus précis dans une autre note : *« Le processus est celui qui est caractérisé par l'expression être "hors de soi". Le moi abandonne entièrement ou partiellement le corps, la plupart du temps à travers la tête, et observe de l'extérieur ou de haut le destin ultérieur du corps, en particulier ses souffrances, le résultat final de ceci sera décrit ou représenté comme être mort*

¹ M.-C. Defores, Y. Piedimonte (2009), p. 148-151.

² S. Ferenczi (1932 b), « De la révision de l'interprétation des rêves », 26 mars 1931.

partiellement. Dans ce cas, cet "être mort" était représenté comme une pulvérisation maximale, jusqu'à la dématérialisation complète¹. »

M.-C. Defores et Y. Piedimonte résumant ce mécanisme :

« La mise en place de stratégies de défense en réaction à l'attitude de l'autre et pour éviter la souffrance peut aller jusqu'à perturber l'alchimie âme-corps ; pour ce faire, le sujet refoule la perception de la réalité entraînant cette souffrance en abaissant son niveau de conscience. Il suffit que l'âme fasse un écart avec le corps pour que ce refoulement ait lieu : c'est la dissociation. [...] Le mécanisme de défense de la dissociation, s'établissant sur cette rupture entre la vision par l'âme et la perception par les sens, est particulièrement difficile à déceler par la personne elle-même puisque c'est le centre même de l'être, le sujet, qui s'éclipse². »

À l'écoute des patients, nous avons pu découvrir un phénomène particulier, lié au traumatisme, que nous avons appelé « *disfraction* », résultant de la combinaison de l'effraction et de la dissociation. Comme J. Lacan le proposait, le trauma provoque un « trou ». Nous pouvons l'entendre comme une trouée dans la capacité de symboliser l'événement ; comme une lacune à la place de ce qui a été vécu, sans pouvoir en être complètement conscient ; et comme une percée dans la peau psychique, l'enveloppe de protection du moi. Cette fissure correspond à l'effraction et à ses conséquences : une faille au sein du sujet, une coupure, un clivage. À cette fissure de l'effraction s'ajoute la désolidarisation avec soi-même, la dés-association avec son corps, ses ressentis : la dissociation. Dans beaucoup de situations catastrophiques, la brutalité, la douleur et la violence de l'effraction provoquent la dissociation. Plus grande est l'intensité de l'effraction, plus forte, profonde et durable sera la dissociation³.

Ainsi, l'expérience clinique des catastrophes permet de mieux comprendre les phénomènes de *désobjectivation*, ces moments où le sujet s'exile de lui-même au risque de se perdre, de quitter ses contours et ses repères intérieurs :

- ✓ L'effraction, qu'elle soit lente et insidieuse ou franche et soudaine, produit une hémorragie psychique par l'ouverture d'une brèche dans les ressources protectrices du sujet.
- ✓ La dissociation, avec ou sans anesthésie affective, déconnecte le sujet de son corps, partant de ses sensations, de ses perceptions et de sa participation engagée, effective, à la vie réelle.

¹ S. Ferenczi (1934), « De la construction des mécanismes psychiques », 10 août 1930.

² M.-C. Defores, Y. Piedimonte (2009), p. 146-148.

³ S. Tomasella (2015 b), p. 227.

- ✓ Le clivage appauvrit radicalement le sujet de la partie de la personnalité corrélée au trauma, au sens large, c'est-à-dire ce qui reste non envisagé, irréprésenté donc non élaboré et encore non pensé¹.

La disfraction est une figure de la *catastrophe internalisée* et de la désobjectivation qu'elle entraîne avec elle, dès le surgissement de l'horreur, parfois bien au-delà.

I.3.4 La catastrophe internalisée

L'anxiété est une manifestation majeure après un traumatisme, même très longtemps après le choc. Certaines personnes témoignent du fait qu'elles ne sont plus les mêmes après la catastrophe. Elles se sentent à vif, irritables, rigides, maladroites, moins à l'aise dans les relations sociales, moins sensibles, moins habiles dans leur travail. Parfois, elles sont devenues méfiantes ou hostiles vis-à-vis des autres. Beaucoup se trouvent continuellement « en état d'alerte » et ont l'impression d'être en danger, avec un manque d'intérêt pour le quotidien, sans réel projet d'avenir².

I.3.4.1 Prévoir les dangers et contrôler les risques

Pour se prémunir contre la réapparition de la catastrophe tant redoutée, plusieurs « stratégies défensives » sont possibles : soit prévoir pour *anticiper* systématiquement toute forme de menace, soit encore se sentir (ou se croire) *coupable* pour tenter de maîtriser la situation source d'angoisse, soit enfin *bloquer* tout mouvement intérieur ou extérieur, empêcher toute action suspecte, dans une croyance imaginaire de se maîtriser et de contrôler la situation.

I.3.4.1.1 L'art de l'anticipation

Certaines personnes sont convaincues que le désastre est pour tout à l'heure ou pour demain. Une femme d'une quarantaine d'années attend jour après jour l'arrivée d'un raz de marée ou d'un tremblement de terre. Elle n'en dort plus, s'y prépare sans arrêt et s'épuise à guetter la catastrophe, sans la voir arriver. Une femme un peu plus âgée, fille de déportés, a toujours sa valise prête dans le cas où elle devrait fuir d'un instant à l'autre. Une jeune femme imagine tout le temps que sa fille va se faire enlever et violer par un criminel pédosexuel. Un homme craint de mourir dans un attentat à la bombe lorsqu'il prend le métro, le train ou l'avion ; il a préparé son testament. Un père est hanté à l'idée de perdre ses enfants. Ces personnes anticipent une situation dramatique, voire tragique, et s'y préparent intérieurement.

¹*Ibidem* p. 228.

² L. Crocq (1999), p. 187.

Cette anticipation du pire peut prendre la forme d'une réclusion hors du monde.

Alban se drogue depuis qu'il est enfant. Il a été initié très tôt à la drogue et à la sexualité en étant abusé par des aînés (frères et cousins). Il a longtemps idéalisé la vie en communauté hippie qu'il a connue enfant et adolescent, la présentant comme une panacée. Depuis quelques temps, de sérieux problèmes de santé l'obligent à réduire sa consommation de drogues. Les sevrages sont éprouvants. Cela fait des années que cet homme vit reclus. Il se méfie de tout le monde, de ses voisins, des commerçants et plus encore de sa famille. Pour lui, l'existence n'est pas bonne à vivre. L'abus de stupéfiants l'a rendu inapte à la sexualité. Surtout, il prend mille et une précautions pour se protéger de tout le monde. À ses yeux personne n'est fiable. Il meurt, jeune, de dépérissement, dans un état de grand isolement.

À l'inverse, craindre la catastrophe peut prédisposer à se mettre inlassablement au service des autres, à tenter de les protéger ou de les soigner pour éviter qu'il ne leur arrive malheur. Tel sera médecin dans l'humanitaire, telle autre infirmière urgentiste.

L'anticipation du désastre est un système qui fonctionne *en boucle fermée*. L'angoisse intérieure devant le réel, inconnu et menaçant, est *renversée* en conviction que l'extérieur est une menace à coup sûr. L'attente du désastre produit donc des ravages qui entretiennent la croyance en la venue inéluctable de la catastrophe.

En revanche, pour ceux qui ne parviennent pas à ressentir ou exprimer leur angoisse, une autre issue psychique est possible. Elle permet de passer de celui qui subit à celui qui agit : se retrouver à la source de l'accident, être l'instigateur du drame, c'est-à-dire se sentir ou se croire *coupable* de ce qui est arrivé.

1.3.4.1.2 La culpabilité comme prise sur son destin

La culpabilité est ressentie par le sujet pour avoir transgressé une loi ou blessé une personne aimée. Son avantage réside dans le fait qu'elle exige une punition, une réparation, ou au moins un repentir. Cela veut dire qu'une action en dédommagement peut être réalisée par le sujet pour se libérer de la charge de sa faute. « *La culpabilité peut être expiée*¹. » Il est possible de s'en délier.

Alexis quitte son épouse pour vivre sa véritable orientation sexuelle, après avoir essayé de la contenir, sans y parvenir. Il lui écrit une longue lettre pour tenter de s'en expliquer sincèrement auprès d'elle. Marguerite Yourcenar exprime clairement ici comment la culpabilité d'Alexis lui permet de prendre conscience de la souffrance que

¹ I. Hermman (1943), p. 39.

cette situation inflige à son épouse. Sa culpabilité l'aide à se voir lui-même, à tenir compte de ce qu'il est, et de l'impact qu'ont sur l'autre ses actes et ses paroles¹.

Conséquence d'un traumatisme, la culpabilité est parfois longue à émerger consciemment. Un malaise diffus, qui peut n'être que physique, va s'exprimer dans un premier temps. Par exemple, pour les appelés de la guerre d'Algérie (1954-1962), les expéditions militaires qu'ils réalisaient les laissaient dans un profond malaise. Ce malaise avait plus le temps et l'occasion de surgir la nuit, dans la solitude : les corps se figeaient dans le lit, la respiration était douloureusement bloquée, le cœur près de craquer, les hurlements étaient étouffés².

« Qu'est-ce que j'ai fait là ? » se demande un enfant qui a cassé un vase ou un adulte qui a eu un accident de voiture endommageant un autre véhicule. Cette culpabilité est *réelle*. Le sujet y réfléchit, mettant en perspective sa maladresse et pesant les conséquences de son acte.

Tout autre est la culpabilité que la personne *s'invente* pour donner un sens à un traumatisme qu'elle a enduré. Il s'agit de la « *culpabilité de ne pas avoir pu éviter la catastrophe, d'en être à l'origine* » : « *le sujet se désigne comme coupable du traumatisme qu'il a subi [...] même s'il sait qu'il n'y est pour rien* ». Ainsi, une jeune femme ayant perdu son bébé affirme que « *se sentir coupable lui donne le droit de souffrir* ». Par l'expression de cette culpabilité, le sujet peut s'approprier l'expérience catastrophique. Il a « *l'illusion d'un contrôle, d'une maîtrise de l'événement*³ ».

François est un homme d'âge mûr, engagé dans la vie politique locale. Il exprime très tôt dans sa psychanalyse une « peur de l'abandon ». Cette peur l'a amené à prendre des précautions dans toutes ses relations et à se mettre à distance. Il ne s'engage pas vraiment. Par exemple, François sait très facilement « attaquer » en utilisant « les sarcasmes et l'humour agressif » pour se protéger face aux autres. « Pour moi toute séparation est une souffrance aigüe » précise-t-il, « voilà pourquoi j'évite de m'impliquer ». Ce sera d'abord la fureur qui permettra à François d'exprimer sa douleur, lors de trois événements clés de sa jeunesse, dont il se souvient très clairement. Sa rage était alors la réponse à de réelles et profondes injustices dans sa vie privée, comme dans son existence d'étudiant à l'université de Nanterre, lors de la révolte écrasée par les CRS en 1969, qu'il vit comme une véritable catastrophe. Devenu père, François se souvient très bien de la façon dont il a « abdiqué de lui-même pour entrer dans le moule de la perfection ». Il croyait qu'il devait être un père parfait pour ses enfants. Pourquoi ? Parce qu'il se sentait coupable. Cette très forte

¹ M. Yourcenar (1929).

² L. Mauvignier (2009), p. 196.

³ A. Ciccone, A. Ferrant (2009), p. 97-99.

culpabilité le pousse à émettre envers les autres et envers lui-même des condamnations irrévocables. François s'était rendu coupable du drame de son enfance (son père est parti définitivement lorsqu'il avait cinq ans, sans jamais revenir), pour se donner une explication plausible, pour donner un sens à ce qui n'en avait pas pour lui.

Ce cas de figure est très fréquent. Il permet à l'être d'avoir prise sur son histoire, de ne pas être un jouet du hasard, de ne pas être soumis aux caprices du destin. Bien différentes sont les paralysies de la pensée, de l'émotion ou de l'action, qui sont comme un mode magique d'annulation du danger.

1.3.4.1.3 Les inhibitions ou les ratés de la confrontation avec le réel

Le verbe « inhiber » désigne les actions d'arrêter, de freiner et de retenir. L'inhibition correspond donc à des mécanismes psychiques qui visent à bloquer, empêcher ou s'opposer. Dans le registre des manifestations survenant après une catastrophe, les blocages peuvent être de plusieurs types :

- ✓ perte de certaines capacités *motrices* ;
- ✓ perte de la capacité de percevoir et de nommer des *sensations* ;
- ✓ perte de la possibilité d'éprouver des émotions et des *sentiments* ;
- ✓ perte de l'aptitude à utiliser des *images* mentales ;
- ✓ perte de la capacité de *penser*.

Pertes auxquelles il convient d'ajouter le manque d'intérêt pour le quotidien, l'absence de projets, le manque de désir et l'indifférence aux relations. L'incapacité à aimer est d'ailleurs très fréquemment liée à une perte de confiance en soi et en l'autre. Elle peut provoquer une *involution* importante, la personne traumatisée pouvant se comporter de nouveau comme un enfant. En 1916, Ferenczi donne l'exemple d'un soldat traumatisé par les combats, qui ne savait plus marcher et qui apprit de nouveau à marcher comme un petit enfant¹. À cela s'ajoute l'impression récurrente d'être mal compris et mal aimé, qui peut provoquer un *retrait* de la vie sociale et d'amères ruminations².

De façon radicale, la personne catastrophée peut en arriver à ne plus pouvoir ou vouloir parler. « *Le mutisme répond à l'expérience du trauma, qui est tout justement une expérience indicible*³. » Beaucoup de rescapés de la *Shoa* ne surent ou ne voulurent rien dire de leur internement dans les camps de la mort. Quand ils souhaitaient en parler, les mots ne venaient plus ou c'est leur entourage qui leur

¹ S. Ferenczi, (1916), p. 238-252.

² L. Crocq (1999), p. 144.

³ *Ibidem* p. 81.

demandait de se taire et de « *renier leurs souvenirs*¹ ». De même, lors du « *retour au pays* », les appelés de la guerre d'Algérie ne dirent souvent « *rien de plus* » que les banalités d'usage pour éviter d'avoir à raconter les horreurs dont ils avaient été témoins, exprimant « *seulement l'ennui et la routine* ». Ils préférèrent « *plutôt se taire et ne pas savoir* » ; et surtout « *ne pas parler du passé* »².

Une des formes extrêmes de l'inhibition concerne une impossibilité à tenir compte de la réalité, à la percevoir pour pouvoir la penser et la nommer. Les blocages des ressentis, de la mémoire, de la pensée et de la parole peuvent venir de la personne elle-même, pour faire barrage au retour des souvenirs catastrophiques, mais ils peuvent aussi être imposés par un entourage familial ou social qui n'en veut rien savoir et préfère ne pas être dérangé.

I.3.4.2 Des appels au secours ignorés

Lorsque la mémoire n'est pas empêchée ou figée par des mécanismes de défense très puissants, ce sont bien souvent les rêves et les cauchemars qui viennent signaler la présence des catastrophes enfouies. Ces cauchemars mettent en scène, de façon dramatique, des épisodes de torture, de meurtre, de viol, de persécution, d'intrusion, d'envahissement, d'exil et de terreur, qui correspondent soit à des événements réellement vécus, soit à *une première tentative de symbolisation* de ce qui a été ressenti intérieurement par la personne au moment du choc. Quelquefois, ce sont plutôt des rêves de chutes, de tempêtes, d'inondations, d'incendies, de noyades ou d'accidents de toutes sortes qui surgissent des profondeurs de l'inconscient, durant le sommeil. Enfin, des terreurs nocturnes réveillent parfois brutalement le dormeur qui continue à vivre la situation terrifiante dans un moment de confusion et d'hallucination, entre veille et sommeil : pur éclat d'inconscient durant lequel il reste aux prises avec ses ombres ou ses démons intérieurs. Si les nuits sont peuplées de visiteurs bruyants, indéliçats et malvenus, les journées s'organisent en butte aux fragilités intimes, selon des modalités de rapport à soi et au monde qui peuvent être du registre de la revendication, de la honte ou de la dépression.

I.3.4.2.1 Revendications et amplification de la réalité

Aux yeux de l'entourage, certaines personnes paraissent avoir des réactions exagérées par rapport à ce qui leur arrive. Elles font attention à tout, se vexent pour la moindre remarque, sursautent au plus petit bruit ou contact, etc. « *Toute*

¹A. Appelfeld (2004), p. 183.

²L. Mauvignier (2009) p. 198, 251.

stimulation est reçue comme dangereuse », ce qui explique une impression persistante d'insécurité et une attitude de qui-vive permanent, allant jusqu'à « [prospector] sans cesse l'environnement pour y détecter les objets ou les personnes susceptibles de leur rappeler leur trauma, afin de s'en écarter »¹.

Si le déferlement concerne les émotions et leur débordement incontrôlable, l'amplification est du registre de l'*expression*. Elle souligne la volonté de témoigner visiblement d'une situation affective difficile à vivre. L'amplification déforme la perception en *impression* (imaginaire), selon une lecture de la réalité de type catastrophiste. Dans la plupart des cas, cette déformation est inconsciente.

L'amplification désigne un phénomène de *caisse de résonance*. Un événement prend une tournure inattendue du fait de son retentissement démesuré. Face à des ressentis difficiles, douleur ou excitation, le sujet sent son identité vaciller et son *enveloppe* protectrice se détisser. Submergé par ses émotions, il perd momentanément ses capacités habituelles de protection (distance, humour).

Un patient polytraumatisé se souvient des crises qu'il traversait il y a encore peu de temps. Lorsqu'il se retrouvait seul pendant quelques jours, pour des raisons familiales ou professionnelles, Hector perdait ses repères. Il ne parvenait plus à percevoir la réalité externe et ses sensations internes telles qu'elles étaient. L'angoisse de la solitude se développait jusqu'à une peur panique de l'abandon. Les émotions qu'il éprouvait se densifiaient et s'amplifiaient. Dans ces moments-là, Hector ne se sentait plus exister. Son identité personnelle semblait s'évanouir. L'angoisse s'installait de plus en plus, se transformant même en frénésie. Le grossissement involontaire de l'impact émotionnel l'enfermait dans une souffrance qui dépassait ses capacités à la contenir. Dans les pires des cas, s'il avait été fortement contrarié ou s'il avait bu de l'alcool, Hector pouvait être fasciné par ces émotions qui le dépassaient. Il s'enfermait alors dans une spirale descendante, conjuguée à une violente dévalorisation de lui-même. Très malheureux de ce qui lui arrivait, Hector ne parvenait pas à empêcher l'exagération de ses impressions et le déferlement émotionnel qui s'ensuivait. Il en arrivait à se réduire lui-même à ce chaos qu'il traversait, sans pouvoir prendre la moindre distance. Il était comme « collé à la vitre », « écrasé par le poids de sa douleur » et « englué dans ses angoisses » sans possibilité d'en émerger.

Les phénomènes d'amplification sont souvent difficiles à ramener à de justes proportions en lien avec la réalité. Ils débouchent alors sur des revendications insistantes ou vindicatives. Lorsqu'elles ne sont pas dirigées contre l'autre, ces revendications sont retournées contre soi-même. De ce fait, tant que le phénomène d'amplification est à l'œuvre, le sujet perd sa capacité de discernement.

¹ L. Crocq (1999), p. 139-140.

Bien différente est la honte, dont le surgissement soudain affecte l'individu dans la relation qu'il a avec lui-même, dans son intimité, avant de créer une gêne handicapante vis-à-vis de son entourage.

1.3.4.2.2 Les hontes honteuses ou éhontées

Plus encore que la culpabilité, déjà très répandue chez les personnes traumatisées, la honte est un phénomène majeur dans le domaine de la catastrophe. Elle touche, d'une façon ou d'une autre, toutes les personnes ayant vécu un traumatisme, même lorsqu'elles nient cette honte, la font porter aux autres ou ne l'éprouvent qu'en secret, par devers soi, à l'abri des regards. Les hontes (conscientes ou inconscientes) entraînent des conduites typiques de personnes « honteuses » ou, si la honte est niée, des conduites « éhontées » (irrespectueuses, voire insultantes).

Parfois, la honte naît simplement du fait de considérer ses troubles (ses dérangements, ses problèmes) comme des « *stigmates de faiblesse ou de lâcheté* », ce qui pousse l'intéressé à « *réprimer, taire ou dissimuler sa souffrance* »¹.

La honte des appelés en Algérie était double, comme était double leur crainte du rejet social : par rapport aux camarades soldats, une histoire dont l'atrocité est à taire, elle fait trop mal ; par rapport à ceux qui sont restés en France, pour qu'ils ne sachent pas les horreurs commises et endurées là-bas. Honte d'autant plus dure et déstructurante qu'elle est impossible à partager².

La honte est une émotion qui témoigne que le lien à l'autre est rompu ou qu'il risque de l'être ; elle est une conséquence de l'exclusion³. Selon Serge Tisseron, la honte est un bouleversement profond de l'identité ; elle nécessite un réaménagement intérieur rapide. Le caractère commun à toutes les hontes est l'angoisse d'être *exclu*, la crainte d'un retrait d'amour, mais aussi de toute forme d'intérêt. Dans la honte, le sujet perd tout soutien : il est coupé de ses ressources, y compris de son inconscient, et il se trouve rejeté du groupe social auquel il était lié⁴.

Par pudeur autant que par crainte d'aborder un thème délicat, Jane a été très longue à parler de la honte, alors que cette émotion organise une grande partie de ses fonctionnements. « Enfant, j'avais tout le temps honte de mon corps. Je le trouvais gros, je le trouvais sale. Mes parents se moquaient de moi. Ils m'habillaient comme un garçon et je jouais comme un garçon, j'avais honte d'être une fille. Ils ne s'occupaient

¹ L. Crocq (1999), p. 59.

² L. Mauvignier (2009), p. 87-88.

³ I. Hermann (1943).

⁴ S. Tisseron (1992).

pas de moi. J'étais délaissée. J'allais chez mes amis pour jouer et pour goûter. Je constatais amèrement toutes les différences entre les autres parents et les miens : j'éprouvais une grande honte. Les mères de mes amis s'occupaient d'eux. J'étais tenaillée par la honte d'être différente, indigne. Adolescente, ma répulsion a changé de sens, j'avais honte de mes parents, de tous leurs manques : de culture, de gentillesse, de politesse. J'avais honte aussi de leurs disputes, de leur maison sale. J'avais honte de tout, y compris d'être leur fille et de leur ressembler. »

La honte résulte du fait que l'individu se trouve empêché d'exprimer des sentiments humains, tels que la colère et la révolte. Il existe des situations où les sentiments ne peuvent même pas être éprouvés. Les situations d'injustice ponctuées d'injonctions du type « tu devrais avoir honte » provoquent une confusion chez le sujet, qui finit par ne plus comprendre le motif de sa confusion. La honte fonctionne alors comme un *corps étranger* introduit dans le for intérieur de la victime, ce qui pour Freud est une des définitions du traumatisme.

Toutes sortes de stratégies viennent tenter de faire barrage à la honte ou de la maquiller. Jane se protégeait de sa honte en essayant d'être parfaite et irréprochable, dans l'espoir d'être mieux acceptée par ses parents. « Je n'avais pas le droit à l'erreur. Je faisais très attention, mais je ne réussissais pas à les convaincre. Mes parents me faisaient remarquer à la moindre occasion que je faisais tout le temps des bêtises. Même casser un verre devenait un drame. Je n'avais pas confiance en moi et j'étais très maladroite. J'essayais de faire ce que je pouvais pour masquer mes malaises. »

La honte altère trois piliers essentiels sur lesquels nous bâtissons notre identité et nos relations :

- ✓ l'estime de soi (le sujet perd alors toute valeur à ses propres yeux) ;
- ✓ l'affection qui nous lie à nos proches (le sujet pense qu'il n'est plus aimé) ;
- ✓ notre certitude de faire partie d'une communauté qui nous accepte (le sujet pense qu'il n'intéresse plus personne).

La honte est difficile à déceler. Les situations génératrices de honte provoquent, en même temps que la honte elle-même, de nombreux autres éprouvés – comme la colère, la culpabilité, la haine ou le désespoir – qui se substituent à la honte initiale¹.

Après l'ouvrage de S. Tisseron sur la honte, A. Ciccone et A. Ferrant interrogent son lien avec le trauma. Ils distinguent deux formes fondamentales de honte : d'une part, une *honte honteuse* ; d'autre part, une *honte éhontée* (sans vécu de honte).

¹ *Ibid.*

La « *honte éprouvée* » découle de la perte du contrôle de soi, de moments de défaillance ou même de disqualifications venant de l'entourage. Elle bouleverse et désorganise douloureusement le sujet.

La « *honte d'être* » est tellement profonde qu'elle est inconsciente pour le sujet. Elle a été « enfouie » pour être radicalement désactivée, donc évitée. Elle transpire néanmoins et se transmet par contagion aux autres, qui, eux, la ressentent fortement, sans comprendre d'où elle vient¹.

Cet enfouissement de la honte est caractéristique car il signe souvent un *enfouissement du trauma*, son enterrement clandestin au sein du sujet².

Un tel enfouissement de la catastrophe, puis éventuellement de la honte, grève les processus de deuil et peut mener à glisser sur la pente de la dépression.

1.3.4.2.3 Bleus de l'âme

À la suite d'une catastrophe, le sujet peut ne plus se reconnaître et avoir l'impression d'être devenu complètement différent. Déprimé, il perd goût à la vie, doute du futur, se sent privé de son élan et de ses ressources créatives.

Lors d'un tremblement de terre en Italie, un homme reste enseveli deux jours avec les siens dans les décombres de sa maison. Aucune manifestation particulière n'est remarquée dans les premiers temps. Trois semaines après le séisme, cet homme devient très fatigable, nerveux, irritable. Il n'arrive plus à focaliser son attention, ni même à réfléchir. Il perd facilement la mémoire, réduit peu à peu ses relations et se replie sur lui-même. Il est devenu très émotif, sanglote fréquemment et se désintéresse de plus en plus de son existence, s'en remettant aux autres pour décider à sa place³.

Cette description de l'impact d'une catastrophe sur l'évolution d'un individu correspond aux manifestations dépressives après un traumatisme. Lorsque le trauma est ancien, il est difficile de faire clairement le lien entre le choc passé et l'état dépressif présent. Surtout lorsqu'il s'agit des effets d'un *deuil* non accompli⁴.

Parfois, la dépression n'est pas franche. Une forme de déprime s'installe. La morosité gagne du terrain. La lassitude est présente en arrière-plan du quotidien. Il devient difficile (voire impossible) de se lever le matin et d'aller travailler. Les médicaments

¹ A. Ciccone, A. Ferrant (2009), p. 61-69.

² *Ibidem* p. 100-101.

³ C. Barrois (1998), p. 96-97.

⁴ C. Nachin (1998), p. 79-91. (Nous y reviendrons plus loin.)

sont sans effets... L'impact du choc est souvent décrit par un changement dans la façon de se considérer soi-même et de voir le monde.

Angoissé et très abattu, Hector se trouve brutalement confronté à son vide intérieur. « Je ne vois plus la réalité comme avant, je ne pose plus le même regard sur les choses, tout est désenchanté. Je vois le réel, brut et brutal, comme il est, de façon matérielle. Plus rien n'a de sens pour moi. Je ne supporte plus l'endroit où j'habite. Ma maison n'est même plus un refuge. Ma vie n'a plus de poésie. »

À l'inverse, une dépression peut devenir de plus en plus profonde, même à bas bruit, sans signe visible évident. Elle est alors caractérisée par :

- ✓ une douleur existentielle, mêlée à un grand abattement et une forte culpabilité ;
- ✓ une tendance à se déprécier soi-même, à se juger incapable et incompetent ;
- ✓ un ralentissement de la pensée et de l'action ;
- ✓ des pleurs irrépessibles ou des colères volcaniques à la moindre contrariété ;
- ✓ une perte de l'appétit et des difficultés à digérer ;
- ✓ des perturbations du sommeil (« mauvaises nuits » qui n'apportent pas de repos)¹.

La biographie d'Agatha Christie donne une illustration intéressante d'une dépression qui découle d'une catastrophe existentielle constituée d'une succession de traumatismes, dans l'enfance de la romancière, mais également dans l'histoire de sa mère². À quarante ans, déjà écrivain, Agatha est abandonnée par son mari, qui demande le divorce. Cet épisode est d'autant plus douloureux, que la romancière est déjà très éprouvée par la mort de sa mère. À tout cela s'ajoutent les exigences pesantes de son mari en matière de divorce. Agatha Christie est profondément découragée, même par des faits anodins de la vie quotidienne. À ce moment de son existence, elle traverse un épisode de très forte dépression, à tel point qu'elle craindra de devenir folle. Son œuvre romanesque tentera de trouver des réponses aux énigmes posées par les événements douloureux qu'elle a vécus : lors d'une catastrophe, « *il est brusquement révélé qu'il existe derrière le monde des apparences un monde inconnu, menaçant et dangereux, d'une puissance bien supérieure au premier*³. »

Pour certains, à la suite d'une grande catastrophe (torture, séisme, ouragan, guerre, exil), c'est l'*épuisement* qui domine : un abattement durable et généralisé qui les immobilise. Ils se sentent amorphes, « dans le brouillard », « dans le coton », ou prisonniers d'un état de *stupeur*.

¹ L. Crocq (1999).

² S. de Mijolla-Mellor (1995).

³ *Ibidem* p. 21-26.

Dans *l'Adieu*, Balzac raconte comment la comtesse de Vandières demeure hébétée, après la déroute de la Berezina, en Russie. Elle voit son mari décapité par un glaçon et doit laisser son amant sur la rive ennemie parce qu'il ne trouve pas de place à bord du radeau des fugitifs. Interdite, sans réaction, elle ne fait que répéter le mot « adieu » d'une voix atone¹.

Qu'elle soit durable ou passagère, qu'elle soit légère ou lourde, la dépression qui suit une catastrophe correspond à un *retrait* de la présence à soi-même et au monde. Elle se manifeste plus ou moins par les mêmes signes : perte de curiosité, de motivation et de confiance en l'avenir, diminution de l'intérêt pour le travail et les loisirs, baisse d'activité. Baisse, diminution, perte : tous ces termes d'action indiquent clairement que la dépression est une *chute*, comme son nom l'indique. Parallèlement, la réalité semble devenir artificielle, distante, vaine. Le regard s'absente, la voix blêmit, les propos sont désabusés. L'ennui s'installe, puis le pessimisme, voire le cynisme. Parfois l'instabilité, professionnelle ou relationnelle, dérègle la vie sociale antérieure².

C'est dire à quel point le trauma suit la catastrophe comme une *onde de choc* qui provoque des perturbations longtemps après l'événement. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que certains de ces troubles peuvent se manifester *ailleurs*, dans une extériorité psychique : à partir du corps ou à travers l'autre.

I.3.4.3 Ce qui se dit autrement : les voies détournées de l'indicible

Il arrive que les manifestations faisant suite à une catastrophe ne soient pas directement décelables, elles font des détours et prennent des chemins de traverse. Il ne s'agit plus d'angoisse, de culpabilité, de honte, d'inhibition ou de dépression. Lorsque la scène est déplacée sur le *théâtre du corps*, il va être question de troubles physiques étranges ou même de dysfonctionnements organiques surprenants. Lorsque la scène est déplacée sur le *théâtre de la relation*, il s'agira d'une curieuse façon de se servir de l'autre et de passer par lui pour exprimer ce qui ne peut se dire.

I.3.4.3.1 Le corps pensant : lorsque le conflit prend chair

« *Tout ce qui s'est passé s'est inscrit dans les cellules du corps et non dans la mémoire. Les cellules se souviennent mieux que la mémoire, pourtant destinée à cela*³. » Le feu qui brûlait intérieurement, et couvait dans le silence, embrase soudain le corps d'un incendie inattendu. Le volcan qui sommeillait se réveille brutalement. À corps perdu.

¹ L. Crocq (1999), p. 59.

² L. Crocq (1999), p. 141.

³ A. Appelfeld (1999).

« Rien ne va plus. » Elsa se sent menacée par l'excessif de son existence : vide et solitude. « Je n'arrive plus à lire. Je n'ai même plus de plaisir à écouter de la musique. » Elsa appelle son médecin et son psychanalyste « à tort et à travers » : « elle perd la tête ». Elle n'arrive plus à dormir, s'angoisse pour chaque petit rien, se demande ce qu'elle fait sur terre, craint de grossir de nouveau et de ne plus s'aimer, sent des brûlures dans la bouche lorsqu'elle mange, fait des crises d'urticaires et étouffe tous les soirs. L'affolement est général. Lorsque la panique est trop forte, Elsa court aux urgences. En vain : elle n'a rien, aucune maladie, aucun trouble réel. Les médecins invoquent le « stress » et disent que « tout est dans sa tête » !

Freud découvre la « conversion » avec ses premières patientes¹. Elisabeth, jeune femme de vingt-quatre ans, ayant vécu plusieurs deuils récents, souffre des jambes et marche difficilement : *sa douleur psychique se manifeste par une douleur physique*. Cécilie a mal à la tête quand « elle a quelque chose en tête qui la préoccupe ». Un homme reste concrètement « sans voix » après qu'un procès se retourne contre lui alors qu'il est innocent. Le corps manifeste le non-dit « à la lettre » !

Les mots non exprimés sont convertis en *maux*. Ferenczi définit la conversion comme un « *déplacement de l'énergie de représentation sur l'activité organique*² » : ce que le sujet ne peut se représenter consciemment vient faire symptôme au niveau du corps et de ses fonctionnements. « *Dans les moments où le système psychique fait défaut, l'organisme commence à penser*³ ». Il parle même d'une « *intelligence surprenante de l'inconscient, dans les moments de grande détresse, danger de mort ou agonie*.⁴ »

Le lien de la conversion avec le traumatisme est confirmé par les récits de rescapés des guerres. Comme nous l'avons déjà mentionné, Hérodote rapporte le cas d'un guerrier devenu aveugle en *voyant* mourir un camarade au combat. Il s'agit de « *tentatives pour résoudre par l'expressivité du corps un conflit inconscient*.⁵ »

La survenue brutale d'une catastrophe prive l'existence de sens : tout devient absurde. Sa propre présence au monde semble devenir vaine. « Cela n'a plus de sens de parler » explique Elsa. Elle a parfois l'impression de « changer de pays », que les mots ne veulent plus rien dire, et que seul son corps « parle » vraiment.

« Je sens que ça remue, ça grouille dans mes intestins, ça bouge là-dedans. Je me sens serrée dans mon corps comme quelqu'un de malheureux que l'on ne voit pas et

¹ J. Breuer, S. Freud (1895).

² S. Ferenczi (1928), p. 167.

³ S. Ferenczi (1932 b), p. 64.

⁴ *Ibidem* p. 68.

⁵ L. Crocq (1999), p. 132.

que l'on n'entend pas. » Elsa ressent une forte rage à ne pas être entendue. Elle voudrait évacuer cette fureur qu'elle enferme en elle et qui ne peut pas sortir. Cette rage furibonde retenue provoque d'abord des étouffements ou des rougeurs, puis un fort écoëurement, enfin des troubles intestinaux. Dans sa famille, seul le corps semble habilité à exprimer les débordements intérieurs. Parler n'est pas admis ; être malade est toléré. Elsa sent « un grand chaos ». « Tout bouge en moi, autour de moi ; je veux dire dans ma façon de percevoir, de comprendre ; même si je suis encore malade tous les jours. Ce qui me faisait beaucoup paniquer, c'était les gros malaises qui accompagnaient l'urticaire, presque à tomber dans les pommes. Je parle au passé avec espoir car j'ai compris que l'angoisse pouvait provoquer ces crises. » Lorsque son corps s'affole, Elsa explique qu'elle se sent enlisée dans la confusion. Chaque fois, elle a besoin de beaucoup d'énergie pour émerger du chaos et de la panique.

La conversion est la *transposition* d'un conflit intérieur inconscient ou, en tout cas, difficile à exprimer par la parole. Pour autant, elle est aussi une tentative de *résolution* de ce conflit, par des moyens physiques. Les dérèglements du corps mettent en *relief* ce qui s'agite en soi, pour attirer l'attention (la sienne en premier lieu) sur ce qui demande à être mis à jour, exprimé et compris.

« C'est la nuit qu'on y pense le plus, et on ne le dit à personne. Parce qu'il faudrait dire pourquoi on a la diarrhée, pourquoi les coliques et le manque d'appétit, pourquoi on boit des litres d'eau et que toujours on a soif¹. »

Parfois, ces dérèglements s'aggravent et s'installent. Le corps tombe en *maladie* comme d'autres tombent en amour : une histoire de vie se trame là, qui saisit l'être.

1.3.4.3.2 Le corps fou : les troubles psychosomatiques

L'expérience clinique du traumatisme met en évidence « *la recrudescence de certaines affections, telles qu'asthme, ulcère duodénal, arthrite et diabète en période de perturbation émotionnelle²* ». Auxquelles s'ajoutent l'infarctus du myocarde, la rectocolite hémorragique, les colites spasmodiques, le psoriasis, l'eczéma, la transpiration intense des mains, les poussées de fièvre et nombre d'allergies...

Lorsque Félix a peur, un fort mal de ventre le plie en deux ; il reste recroquevillé dans son lit de longues heures et ne peut aller à l'école. Invité à exprimer ce qu'il ressent dans ces moments-là, il décrit des images de « coups dans le ventre ». Il en a le souffle coupé, bégaye et se sent « débile ». Félix se voit « redevenir tout petit », à la maternelle, il boitille, chancelle, hésite, comme s'il marchait « sur un terrain miné ». Toutes ces images le conduiront vers la remémoration d'un traumatisme ancien.

¹ L. Mauvignier (2009), p. 178.

² L. Crocq (1999), p. 132-134.

À chaque instant, l'âme et le corps sont articulés, reliés entre eux. « *Freud a fondé toute sa théorie de l'appareil psychique sur un terrain biologique : [...] l'être humain est une unité corps-esprit*¹. » Joyce McDougall pose l'hypothèse que les individus présentant des troubles psychosomatiques ne réussissent pas à utiliser la parole pour exprimer leur pensée. Ils font « parler leur corps » par incapacité de ressentir leurs douleurs, leurs angoisses et leurs colères. Elle souligne que « *les éclosions somatiques coïncident le plus souvent avec des événements traumatiques* »².

Charles est un homme d'une quarantaine d'années. Très réservé, il a longtemps vécu replié sur lui-même de peur d'être moqué par les autres. Ses études supérieures lui ont permis de « décrocher un bon boulot » qui lui donne un minimum d'assurance pour tenter de s'affirmer lorsque c'est vraiment nécessaire. Le reste du temps, Charles s'efface, ce qui contraste avec sa taille élevée, son allure élancée et son abord sympathique. Lors d'épisodes d'angoisse, survenant à l'improviste, Charles suffoque. Ses crises d'asthme sont si fortes qu'il craint de mourir étouffé. Bien que très déprimé depuis la mort de sa mère lorsqu'il était enfant, cet homme raide et contrit n'exprime aucune forme de tristesse, car il n'en a pas encore conscience. Une nuit, Charles rêve d'une pluie grise qui n'en finit pas [les larmes qu'il n'a pas pu verser]. Il se sent fondre dans toute cette grisaille, disparaître dans les brumes. Il constate qu'il est très abattu, déprimé. Petit à petit, dans son rêve, il remarque qu'il respire de plus en plus difficilement. Un poids pèse lourdement sur ses poumons qui se paralysent. Il étouffe et se réveille en sursaut. Ce cauchemar permet à Charles de se réapproprier sa dépression invisible et de comprendre que ses crises d'asthme en étaient une des expressions détournées.

Gisela Pankow insiste sur les « *perceptions corporelles* » (les sensations internes qu'une personne a de son propre corps), mais aussi sur l'importance de la relation entre la représentation du corps vécu et la capacité à accéder à une parole personnelle nommant les expériences. « *Les troubles proviennent de la manière d'être dans le corps*³. » Il s'agit alors de « *saisir la dynamique du corps vécu* », par l'*image du corps* (la façon dont une personne imagine son corps). Le trouble corporel correspond « *à une lacune : à une zone de destruction dans le registre du désir*⁴. »

Quels que soient les désordres qu'elle exprime à travers son corps, Elsa a un fort désir de comprendre ce qui lui arrive. Lors d'une période où elle a du mal à respirer, elle cherche activement ce qui lui arrive. Un jour, elle décrit une image du corps qui survient en séance à partir de ses sensations : « Je suis engluée avec ma mère dans un marécage. Je suis envahie par la vase qui monte en moi et j'étouffe ». Elle précise

¹ J. McDougall (1989), p. 28, sq.

² *Ibidem* p. 21, 37.

³ G. Pankow (1977), p. 32, sq.

⁴ *Ibidem* p. 150.

« ma mère marécage, ma mère est le marécage qui m'étouffe ». Nous découvrirons bientôt comment elle a hérité de cette problématique traumatique de l'étouffement à travers sa mère... Pour Elsa, son corps vécu est alors dissocié de ses capacités à se représenter et à penser la réalité de ce qu'elle vit et ressent.

Les troubles psychosomatiques, fréquents à la suite de traumatismes, viennent signifier de façon éclatante que le sujet est empêché de recourir aux ressources qui lui permettraient d'assimiler ses expériences vécues, notamment dans la façon de vivre et de penser son corps¹. Lorsque le *théâtre de l'indicible* n'est plus le corps mais la relation, ce qui ne peut être pensé et parlé est scénarisé en le *retournant* contre l'autre ou contre soi.

1.3.4.3.3 Dire ou vivre a contrario : renversements et retournements

Le film *Le prophète*² raconte le parcours en prison du jeune Malik El Djebena, 19 ans, condamné à six ans de réclusion ferme. Arrivé faible et sans appui, brutalisé et mis à l'épreuve, il renverse peu à peu la situation, d'abord pour s'en sortir, puis par ambition et goût du pouvoir, enfin pour se venger des humiliations qu'il a subies. La problématique du *retournement de situation* est fréquente dans les romans et les films, à commencer par Edmond Dantès³ ou Jean Valjean⁴, qui y consacrent toute leur énergie et leur intelligence, le reste de leur existence après l'emprisonnement. Cette tendance à faire valoir la vérité découle d'une injustice qui a induit un traumatisme.

Camille est mère de trois enfants. Elle va bientôt avoir quarante ans et ne supporte pas de vieillir. Souvent déprimée et sans allant, Camille éprouve de grandes difficultés à s'occuper de ses enfants. Elle s'ennuie, ne sait pas quoi faire avec eux et se met brutalement « en colère pour un rien ». Souvent, elle affirme : « Je suis un poids pour mes enfants », ce qui est sa façon de dire « mes enfants sont un poids pour moi. ». Invitée par un ami à participer à un week-end de méditation dans un centre réputé pour être ouvert et accueillant, Camille se plaindra après y être allée : « Il n'y avait pas de place pour moi là-bas, je ne leur convenais pas », ce qui signifie « je ne me sentais pas à ma place là-bas, ce lieu ne me convenait pas. » Camille a de mauvaises relations avec son mari : lorsqu'elle pourrait se tourner vers lui, au contraire, elle s'en détourne, et il ne comprend pas ce qui se passe...

Certaines personnes renversent la perspective pour se déresponsabiliser. D'autres prônent ou font le contraire de ce qu'elles souhaitent vraiment. D'autres encore jouent sur deux tableaux, mettant en scène le renversement par leurs ambiguïtés.

¹ D. W. Winnicott (1988), p. 209.

² J. Audiard, France, 2009.

³ A. Dumas, A. Maquet (1846).

⁴ V. Hugo (1862).

Jules est d'origine étrangère. Il a changé de prénom et a choisi un prénom « bien français » pour être mieux accepté et se faire embaucher plus facilement. Jules vit très mal son orientation sexuelle. Le jour, et surtout au travail, il joue « les gros durs » et fait « le vrai mec », quitte à « se moquer des pédés ». La nuit, Jules se travestit et fait des rencontres furtives avec des hommes qui ne voient en lui qu'un objet de jouissance sexuelle. Jules en est très malheureux et prêche le non-amour par peur de l'amour.

Un renversement en entraîne souvent d'autres, comme par exemple dans la pièce *Georges Dandin*¹. D'une tout autre façon, elle aussi liée au traumatisme, il arrive de retourner contre soi les violences et les reproches subis autrefois.

Lorsqu'il est contrarié, qu'il n'arrive pas à réaliser un projet ou qu'il est remis en cause par sa femme, Hector entre dans une « spirale infernale » : il se déprécie durement et se dévalorise avec violence. Ce mouvement d'autodestruction peut être d'une grande noirceur. Il s'enferme dans un fatalisme et un pessimisme sans issue. Il devient cynique et ne se reconnaît plus.

Une des formes de retournement concerne aussi plus spécifiquement la honte. Une personne qui souffre d'une honte profonde peut, au contraire, exhiber ce qui lui fait honte (son origine étrangère, son handicap, son homosexualité) en voulant que les autres l'acceptent et même l'en félicitent. Ce retournement cherche à capter le regard d'autrui et à forcer sa reconnaissance. Au-delà, le désir non exprimé est de pouvoir partager sa détresse avec une personne de confiance et d'être accepté².

Lorsque la détresse ou la douleur semblent trop lourdes, le sujet peut avoir recours à des défenses radicales : refuser la réalité (déli), se couper d'une partie de soi-même (clivage), désigner en l'autre ce qui est insupportable en soi (projection).

I.3.5 Métapsychologie de la désubjectivation

Si la subjectivation, au sens de « rendre subjectif » et de « devenir sujet », désigne les *processus par lesquels l'individu est amené à se reconnaître comme sujet de son désir, de sa parole et de son histoire*, donc de sa propre existence, la désubjectivation correspond à ce qui entrave ou empêche ces processus (l'introjection plus particulièrement) et la resubjectivation à ce qui les rend de nouveau possibles.

Quels sont les empêchements de la subjectivation ? Ils sont nombreux. Notons déjà les traumatismes graves, les catastrophes, l'emprise, quelle que soit sa forme (perversion dans la relation, la famille ou le groupe, fanatismes religieux, terrorismes, propagande des dictatures, régimes totalitaires, guerres, etc.) et l'aliénation mentale.

¹ Molière (1668).

² A. Ciccone, A. Ferrant (2009), p. 86-90.

La subjectivation est également mise à mal du fait de la déréalisation, de la dépersonnalisation, de la dissociation, de l'identification à l'agresseur, de l'incorporation, du déni et des clivages de la personnalité avec leurs déclinaisons en inclusion, crypte et travail du fantôme dans l'inconscient au fil des générations...

Rappelons aussi les « *agonies primitives* » (Winnicott) comme « *les terreurs sans nom* » (Bion) qui attaquent les liens et mettent gravement en péril la symbolisation¹.

I.3.5.1 Les deuils entravés

Nous ne pouvons pas vivre tout seul le cheminement d'un deuil. Nous avons besoin d'un autre en qui nous avons confiance pour nommer nos ressentis face à la perte douloureuse d'une personne que nous aimions ou à laquelle nous tenions².

« Il est nécessaire que des paroles de vérité puissent être prononcées et des sentiments authentiques exprimés, à l'occasion du deuil, entre proches du défunt et avec l'ensemble de la communauté, quels qu'aient pu être les faits et gestes de la vie de cette personne décédée³. »

Le deuil entravé ou empêché est un des modèles fondamentaux qui permettent d'observer précisément les phénomènes de désobjectivation. Claude Nachin a étudié de façon très détaillée comment le « *deuil d'amour* » peut déboucher sur un deuil pathologique : le sujet est dans l'impossibilité d'accomplir le long processus d'un deuil et cela peut le laisser « *amputé d'une partie de sa libido - d'une partie de sa propre capacité d'aimer, de s'intéresser et de créer⁴* ».

Lorsque le deuil est entravé, le sujet présente une aversion à entrer dans l'intime du deuil et ses émotions. Il se plaint d'une perte de ses ressources affectives. L'absence surprenante et paradoxale de manifestations au moment du deuil révèle effectivement une anesthésie affective. Les troubles se révèlent plus tard, parfois des années après, sans liens visibles concrets et évidents avec la perte initiale.

La *métapsychologie* du deuil impossible est très spécifique. Dans son aspect économique, la souffrance trop intense est étouffée puis endormie par le sujet. Dans son aspect dynamique : l'endeuillé est dans l'incapacité à intérioriser la relation perdue. Dans son aspect topique : une fracture apparaît dans la continuité psychique. (Nous reviendrons en détail sur la notion de clivage un peu plus loin.)

¹ D. W. Winnicott (1989), W. R. Bion (1962), E. Gaddini (1981).

² Maria Torok (2002), p. 130.

³ C. Nachin (1993), p. 30-31.

⁴ C. Nachin (1998), p. 11.

1.3.5.1.1 Les maladies du deuil

Pour C. Nachin (1989), la « *maladie du deuil* » est habituellement une évolution spécifique d'une névrose déjà constituée, à la suite d'une perte objectale. (p.17)

- Lorsqu'une maladie du deuil se développe à partir d'une névrose à dominante hystérique, le clinicien peut observer une phase initiale hypomaniaque avec exaltation de la libido, suivie d'une dépression qui se renouvelle année après année, avec des rêves cauchemardesques à contenu macabre à répétition. (p. 18)

- Une maladie du deuil sur le terrain d'une névrose à dominante phobique peut provoquer l'arrêt de la cure pour éviter de mettre en cause le présumé selon lequel une relation est maintenue pour faire plaisir à autrui et non à cause de son propre désir. (p. 22)

- Une maladie du deuil à partir d'une névrose à dominante obsessionnelle peut déboucher sur une contradiction pathogénique entre relation affective et représentation d'une sexualité comme frappée d'une souillure. (p. 23)

- Une maladie du deuil à forme mélancolique à partir d'une névrose mixte peut se mettre en place lorsque l'objet d'amour perdu a fait défaut au sujet malgré lui, par suite d'une maladie mortelle, conjoncture propre à engendrer la mélancolie. (p. 24)

- Une maladie du deuil sous forme de psychose maniaque-dépressive peut se développer à la suite de deuils non réalisés par la famille. (p. 33)

En dehors de ces périodes troublées, le deuil pathologique peut être muet, mais les patients souffrent habituellement d'un manque d'appétit de vivre et d'aimer, ainsi que d'un déficit de leur créativité. (p.34)

1.3.5.1.2 Les enfants survivants de parents victimes de génocide

Le savoir, associé au refus de connaître la vérité, interdit le travail du deuil. Par exemple, Denise Baumann revit par la pensée le calvaire de ses proches disparus, ce qui la différencie des patients qui éprouvent répétitivement, sans y penser, les symptômes perçus autrefois, ou imaginés, de l'agonie de leur objet d'amour perdu. Dans son cas, la limite de la zone clivée du Moi est perméable, le processus d'introjection achoppe, mais peut néanmoins se poursuivre¹.

¹ C. Nachin (1998), p. 54-55.

Certains survivants semblent éprouver des difficultés particulières dans la mesure où ils avaient une relation difficile avec le parent disparu. Par exemple, du fait d'une dispute juste avant leur séparation, ou de signes d'affection non manifestés. (p. 57)

Pour ceux dont l'héritage culturel juif et l'héritage affectif familial n'ont pu être suffisamment communiqués, le fait d'être juif peut ne garder pour toute signification qu'un danger de mort permanent. (p. 58)

Ce dont on ne peut parler, c'est aussi ce que l'on ne peut apaiser ; si on ne l'apaise pas, les blessures continuent à s'ulcérer de génération en génération... Après une telle dépossession, pour être capable de faire face à la vie, il est nécessaire d'avoir *d'abord* pleuré ce qu'on a perdu. (p. 59)

1.3.5.1.3 Du deuil à la mélancolie

Dès 1897, S. Freud émet l'idée que l'hystérie aussi bien que la mélancolie puissent être des manifestations de deuil pathologique succédant à une perte plus ou moins récente. En 1911, K. Abraham affirme l'existence d'une analogie entre l'angoisse et la dépression, et entre la peur et le deuil : nous craignons un malheur à venir, nous sommes en deuil d'un malheur réalisé. Pour K. Abraham, les états mélancoliques succèdent très régulièrement à un événement auquel la constitution psychique du sujet ne peut faire face. La mélancolie livrerait de multiples combats entre amour et détestation, voire entre attachement et répulsion, dans le système inconscient. Freud utilise l'image d'une plaie ouverte, qui aspire autour d'elle toute la libido de contre-investissement. Abraham note que la répétition est plus nette chez les mélancoliques et les maniaco-dépressifs que chez tous les autres patients¹.

Selon Mélanie Klein, les nourrissons et les enfants éprouvent des deuils et des phases de dépression durant leur développement. Leurs réactions détermineront la manière par laquelle, plus tard dans leur vie, ils réagiront à de nouvelles pertes. (p. 87)

Enfin, pour Daniel Lagache, l'identification au mort est une tentative pour apaiser la culpabilité de vivre et maintenir la relation avec le mort. Le travail de deuil est un travail de dégagement : il est un accomplissement ; il n'existe plus de confusion entre le mort et le survivant. C'est pourquoi il est si difficile. Il prend une forme pathologique dans le cas où la personnalité ne s'est jamais dégagée de la mère tant intérieure qu'extérieure. (p. 91)

¹ *Ibidem* p. 79-84.

« Mon expérience m'amène à penser que les deuils pathologiques constituent la majorité et le noyau dur des dépressions rencontrées en psychiatrie¹. »

Le maintien en soi de la personne disparue (et de l'ensemble des vécus relationnels avec elle) est un processus nécessaire durant la période de deuil. Il s'agit d'un « *clivage fonctionnel passager* », qui permet de continuer à s'investir dans les activités quotidiennes. Il n'est possible de parler de « *deuil d'amour* » que si l'être humain a d'abord reçu l'amour, et de perte d'un objet que si cet autre a d'abord pu être intériorisé comme tel, différencié du sujet qui en porte la représentation en lui.

C. Nachin affirme que la capacité de répondre favorablement à une perte ne se développe que lentement au cours de l'enfance et de l'adolescence. Elle n'est probablement pas autant acquise que nous souhaiterions le croire.

1.3.5.1.4 Deuils pathologiques, séparation et fantasmatisation

Les deuils pathologiques comportent trois variétés : l'excès des réactions émotionnelles à la perte dans le sens dépressif, la manie de deuil et l'absence plus ou moins prolongée d'un deuil conscient. « *Ils reposent sur la croyance plus ou moins nette que la perte n'est pas permanente et que des retrouvailles sont possibles dans ce monde².* » Du point de vue de la personnalité, on relève : la tendance aux liens anxieux et ambivalents ; la tendance à soigner compulsivement autrui ; la tendance à affirmer son indépendance de tout lien.

Claude Nachin rappelle que le fantasme a une fonction conservatrice de l'équilibre des instances psychiques à un moment donné. Deux modalités s'opposent.

« D'un côté, la vie fantasmatique riche et mobile d'un sujet en relative bonne santé constitue une aire de jeu mental qui le prépare à ses activités... D'un autre côté, des scénarios fantasmatiques figés – tels ceux des deuils pathologiques – qui n'expriment la réalité psychique que d'une manière détournée et qui s'opposent aux remaniements mentaux que la vie nécessite³. »

Cette observation est valable aussi en ce qui concerne le trauma et les catastrophes.

Comme Serge Tisseron l'a montré dès 1985, Tintin séparé de Milou se représente la tristesse de Milou séparé de lui. Une élaboration psychique passe par la possibilité pour l'un de s'imaginer la douleur de l'absent consécutive à leur séparation. Par la suite, la douleur de cette séparation peut aussi être reconnue par un tiers. Cette

¹ *Ibidem* p. 131.

² *Ibidem* p. 133.

³ *Ibidem* p. 137.

observation souligne l'importance psychique vitale de l'entourage familial, amical et communautaire pour les endeuillés et lors des catastrophes.

« À un an, le bébé est simplement triste d'être séparé provisoirement de sa mère, à condition de porter la représentation psychique inconsciente d'une mère attristée de leur séparation à tous deux et portant elle-même la représentation de son bébé et de la tristesse de ce dernier. Si cette double empreinte d'une mère manquante de son bébé manquant d'elle n'est pas pleinement acquise, le circuit antidépresseur primordial n'est pas assuré... Fréquemment, la mère est endommagée par des soucis sentis mais inconnus du bébé. Le bébé peut bien imaginer sa mère manquant de lui, mais il ne peut imaginer place en elle pour la marque de son chagrin à lui¹. »

Ainsi, pour C. Nachin, les malades du deuil révèlent que le traumatisme psychique entraîne une activité fantasmatique particulière, alors que le libre jeu fantasmatique du sujet en bonne santé se trouve restreint. « *Le trauma brise le symbole* » : ainsi, en cherchant avec le patient le chemin de la *reconstitution du symbole brisé*, nous pouvons reculer les limites de l'activité thérapeutique psychanalytique².

1.3.5.1.5 L'idéalisation, obstacle du deuil

Un deuil peut aussi se révéler impossible, ou considérablement freiné, quand le défunt a été idéalisé ; paré de qualités qu'il n'avait pas, ou même considéré comme parfait. Cette idéalisation est une défense : elle empêche le contact avec la réalité, y compris celle de la perte, de la mort du défunt : parfait, il ne peut être qu'immortel.

Dans l'exemple qui suit, ce n'est pas tellement l'accident qui constitue le traumatisme. La catastrophe vient plutôt révéler l'absence de relation entre un père et sa fille. En même temps, elle abolit à jamais la possibilité d'une vraie relation tant espérée par la jeune fille. Le trauma conséquence de la catastrophe réside donc dans l'absence paternelle dont la jeune femme a terriblement souffert depuis son enfance.

Le père de Yasmina meurt brutalement dans un accident d'avion, dont le réservoir explose au décollage de Madagascar. Cette perte en réactive d'autres, restées en souffrance. A neuf mois, Yasmina perd sa nourrice. À six ans, elle perd la nature océanique qui a bercé son enfance pour venir habiter en ville à Genève... A quinze ans, au mois de juillet, la jeune fille apprend la mort de son père par téléphone, au milieu de la nuit, puis à la télévision le lendemain. Son père était très souvent absent. Pour compenser ce manque, Yasmina l'avait fortement idéalisé : son père était devenu pour elle un héros magnifique, d'autant plus magnifique qu'il n'était pas là.

¹ *Ibidem* p. 139.

² *Ibidem* p. 140.

La question de l'abandon est particulièrement forte pour la jeune femme : la dernière fois qu'elle voit son père, celui-ci déjà divorcé de sa mère, passe beaucoup de temps à parler avec son ex-femme au lieu de s'occuper de sa fille. « Aujourd'hui, je me rends compte qu'il n'y avait pas de vraie relation entre mon père et moi ».

Au sentiment d'abandon se mêle une grande colère contre lui, doublée de la rage d'être brutalement privée de ce fantasme de père idéal. Le deuil est impossible : la jeune fille ne peut pas croire que c'est vrai. « Je l'ai vu à la télévision comme dans un film de fiction ! Après son décès, je faisais beaucoup de rêves de mon père encore vivant, rêves dans lesquels mon père n'était pas mort et vivait ailleurs, prenait de mes nouvelles... J'avais souvent l'impression de voir mon père dans la rue. »

Pendant longtemps Yasmina n'a pu renoncer à cette idéalisation. « Mon père est idéal, je suis une fille idéale » pourrait être la traduction de ce fantasme défensif empêchant le deuil. Yasmina a eu besoin de se croire parfaite, et de tenter de le faire croire aux autres, pour se sentir digne de ce père qui ne s'était pas intéressée à elle...

Lorsque le deuil est entravé, voire empêché, par l'idéalisation ou pour toute autre raison, le sujet reste « en-deuil », dans une tentative de deuil qui n'arrive pas à se réaliser. Cette immobilité est encore plus flagrante en situation de catastrophes.

I.3.5.2 L'en-deuil catastrophique

Un deuil peut être retardé, perturbé ou empêché par la brutalité de la survenue de la mort, surtout s'il s'agit d'une catastrophe humaine.

À ce titre, il est important de distinguer les catastrophes naturelles des traumatismes liés aux violences sociales et politiques, car il ne s'agit pas du même rapport à l'autre. L'impuissance devant les caprices de la nature n'est pas du même ressort que le fait qu'un humain veuille jouir de la destruction d'un autre humain et dispose de sa vie.

Pour ceux qui ont vécu une catastrophe humanitaire ou en ont été témoins, l'impact destructeur est si puissant qu'ils peuvent rester « en-deuillés » sans pouvoir cheminer dans l'élaboration progressive de leur expérience. Le retentissement intime de la confrontation à la mort massive et à la barbarie est si fort que les personnes qui y font face sont durablement perturbées, au plus profond de leur être, de leur identité, de leur humanité. Je propose alors de parler d'*en-deuil*, d'un deuil en latence et en souffrance, en suspens, plutôt que d'un deuil réel en train de s'accomplir¹.

Pierre Benghozi a mené une étude importante sur le traumatisme psychique des intervenants humanitaires après le génocide au Rwanda en 1994, « *catastrophe*

¹ S. Tomasella (2015 a).

typique de l'attaque contre la dignité et contre l'humain »¹. Comme lors de toute catastrophe, et même s'ils n'étaient pas la cible du génocide, ces intervenants ont vécu une *effraction*, un envahissement par des informations non seulement très nombreuses, mais également terribles, impossibles à métaboliser au fur et à mesure, dépassant largement leurs capacités de régulation et de protection.

Nous retrouvons la définition du trauma donnée par Marie-Claude Defores qui insiste sur la négation de l'éthique et de l'humain comme facteur déterminant de l'effraction psychique traumatique et du bouleversement personnel profond qu'elle induit².

En effet, il existe souvent des amalgames entre l'événement (le choc catastrophique) et son impact traumatogène (le trauma et son devenir). Lors d'un attentat terroriste, par exemple, le traumatisme ne concerne pas la bombe qui explose. La bombe est un instrument de mise à mort. L'explosion est la manifestation meurtrière de sa mise en œuvre. Le trauma, lui, découle directement de l'*intention* des terroristes (au sens large, les acteurs autant que les instigateurs). Intention de haine visant à massacrer des victimes innocentes, pour l'exemple, pour revendiquer une cause, intimider, se venger, répandre la terreur, etc. Le sujet est submergé par l'ensemble de ces phénomènes, mais il devra surtout pouvoir répondre, à son rythme et à sa façon, à la question fondamentale de l'intention des meurtriers et de la mise en œuvre délibérée de leur haine de l'humain et de leur volonté de mise à mort.

Durant les massacres au Rwanda, les intervenants des associations humanitaires ont rapidement connu une forme d'*épuisement* pénalisant leur travail : « *une irritabilité, avec intolérance aux frustrations, des épisodes aigus de troubles de l'humeur, des manifestations émotionnelles (pleurs, nausées), une impression d'être "dépassé, écrasé, désabusé, parfois désespéré", et souvent des difficultés d'endormissement, des cauchemars avec réveils anxieux et brutaux* ». Pour certains, plus fatigables ou moins intégrés au groupe, cet épuisement s'est accompagné d'une forme de perplexité et d'inertie : « *une impression d'inefficacité, de "rouler à vide", avec des attitudes de retrait, des somatisations, une appréhension grandissante de se retrouver confronté à l'épreuve de retourner au camp, (...) la honte et la culpabilité de ne pas supporter la confrontation à l'insoutenable réalité innommable* » du génocide, de l'amoncellement des morts, et plus encore le découragement profond, voire le désespoir, face au surgissement brutal et envahissant de la haine homicide.

¹ P. Benghozi (1996).

² M.-C. Defores (2005, 2009).

Les soignants vivaient un début d'effondrement caractérisé par une perte de contact avec la réalité, particulièrement pendant une période d'épidémie du choléra, durant laquelle ils étaient confrontés à « *l'insoutenable vision de ces cadavres toujours plus nombreux, contrastant avec la précarité des moyens mis en œuvre*¹ ».

Comme lors d'autres massacres, P. Benghozi a pu repérer une forme extrême de défense subjective qu'il appelle « *révisionnisme psychique* ». Il s'agit d'une négation radicale de l'évidence, d'un refus délibéré de considérer la réalité de l'horreur, autant par les proches des intervenants que par de nombreux intervenants eux-mêmes.

« Quand une nouvelle équipe est arrivée, ceux qui étaient là ont tenté de leur faire part de l'expérience qu'ils avaient vécue. Ils se sont heurtés à une sorte d'incompréhension, voire d'incrédulité. (...) Tout cela paraissait incroyable à ceux, nouveaux venus, à qui ils le racontaient. Bientôt, m'ont-ils dit, cela leur est apparu presque incroyable à eux aussi. Si ce n'était après tout qu'un mauvais rêve, une hallucination ou une production de l'imagination qu'ils amplifiaient et déformaient peut-être, comme pour se faire du cinéma... Douter soi-même de l'expérience traumatique impensable qu'on a vécue, c'est cela que j'appelle le révisionnisme psychique². »

Ce déni massif de la catastrophe, même s'il semble protéger les personnes qui y ont recours, les empêche, durant leur intervention mais surtout – aussi – après leur retour chez elles, d'élaborer ce qu'elles ont vécu, de se relever après le choc traumatique et d'effectuer le *deuil* que toute confrontation directe avec la mort requiert pour retrouver le goût de la vie et reprendre le cours de son existence. Le révisionnisme psychique les laisse non pas endeuillées, mais durablement *en-deuil*, dans un état d'en-deuil, comme on parlerait d'un état de torpeur ou de léthargie³.

I.3.5.3 La défense radicale par clivage

De façon générale, Jean-Claude Maes propose de définir le clivage comme un mécanisme de défense qui sépare et isole deux réalités psychiques, deux termes habituellement liés ou jusque-là reliés entre eux. Ainsi, l'opération défensive du déni de la catastrophe provoque un clivage et débouche sur une identification projective⁴.

Le clivage sépare un tout en deux parties, au-delà, il s'agit de « morcellement » ou de « fragmentation »⁵. Freud compare la ligne de clivage avec la fissure d'un cristal qui

¹ P. Benghozi (1996).

² *Ibid.*

³ S. Tomasella (2015 a).

⁴ J.-C. Maes (2014).

⁵ Cf. W. Bion (1967), P.-C. Racamier (1995).

se brise à terre selon un plan caractéristique¹. Le clivage est donc clairement la résultante d'un traumatisme. Maes voit le clivage comme une catastrophe. Pour lui, le déni concerne la réalité refusée autant que le lien entre les deux parties désormais séparées. Suivant René Kaës, il précise que les clivages concernent plusieurs dimensions : *l'intrapsychique, le lien intersubjectif, le groupe et le social*².

1.3.5.2.1 Origines de la notion de clivage

Dans les situations de catastrophes, le clivage assure une posture possible de survie, puis un mode psychique particulier de *survivance post-traumatique*. S. Ferenczi est le premier psychanalyste à en avoir précisé les mécanismes. Voici son cheminement.

En 1908, Ferenczi postule que « *le seul régulateur du fonctionnement psychique du nouveau-né est sa tendance à éviter la douleur, c'est-à-dire les excitations, tendance appelée Unlustprincip, principe de déplaisir* ». Il reproche à la pédagogie de son temps d'aller à l'encontre de l'individu en le poussant au « *refoulement des émotions et des représentations* » : « *Nous pourrions même dire qu'elle cultive la négation des émotions et des idées [...] la pédagogie actuelle oblige l'enfant à se mentir à lui-même, à nier ce qu'il sait et ce qu'il pense* »³. Éducation déjà productrice de clivage.

En 1931, Ferenczi décrit le « *mécanisme de la traumatogénèse* » : « *D'abord la paralysie complète de toute spontanéité, puis de tout travail de pensée, voire des états semblables aux états de choc, ou de coma même, dans le domaine physique, puis l'instauration d'une situation nouvelle – déplacée – d'équilibre.* » (p. 145-146)

Lorsque le trauma concerne une situation d'abandon : « *L'enfant abandonné perd tout plaisir de vivre ou, pour le dire avec Freud, retourne l'agression contre sa propre personne. Cela va si loin que le patient se sent comme en train de s'en aller ou de mourir ; le visage se couvre d'une pâleur mortelle, dans un état proche de l'évanouissement, suivi d'une augmentation générale du tonus musculaire*⁴. »

Avant Winnicott, Ferenczi parle d'agonie psychique et physique, ainsi que d'une douleur incompréhensible et insupportable.

« *Le patient relate les actions et réactions inadéquates des adultes, face à ses manifestations lors de chocs traumatiques infantiles [...] Le pire est vraiment le désaveu, l'affirmation qu'il ne s'est rien passé, qu'on n'a pas eu mal, ou même d'être battu et grondé lorsque se manifeste la paralysie traumatique de la pensée et des*

¹ S. Freud (1932).

² J.-C. Maes (2014).

³ S. Ferenczi, (1908), p. 32-33.

⁴ S. Ferenczi (1931 b).

mouvements ; c'est cela surtout qui rend le traumatisme pathogène. On a même l'impression que ces chocs graves sont surmontés, sans amnésie ni suites névrotiques, si la mère est bien présente, avec toute sa compréhension, sa tendresse, et, ce qui est plus rare, une complète sincérité. » (p. 147) Ferenczi parle même d'aliénation traumatique infantile. « On voit là comment se créent les lieux de prédilection des symptômes qui surgissent lors des chocs ultérieurs. » (p. 148)

Ferenczi (1908) observe que « *les sentiments et les idées ainsi refoulés, immergés dans l'inconscient, ne sont pas supprimés pour autant* » et qu'au cours du développement de l'individu, notamment du fait de nouveaux événements traumatiques, « *ils se multiplient, s'accroissent, s'agglomèrent en une sorte de personnalité distincte, enfouie dans les profondeurs de l'être dont les buts et les désirs et les fantasmes sont en contradiction avec les objectifs et les idées conscients.* Maintenir les tendances latentes refoulées et cachées dans l'inconscient demande au sujet d'édifier « *des organisations défensives puissantes, au fonctionnement automatique, dont l'activité consomme beaucoup trop d'énergie psychique.* » L'individu est comme hypnotisé, il développe une « *cécité introspective* ». Il « *mutile considérablement* » sa personnalité et ses capacités¹.

À partir de toutes ces observations cliniques, Ferenczi peut commencer à préciser les réalités psychiques des clivages post-traumatiques.

« Si le patient se sent blessé, déçu, lâché, il se met parfois, comme un enfant abandonné, à jouer avec lui-même. On a très nettement l'impression que l'abandon entraîne un clivage de la personnalité. Une partie de sa propre personne commence à jouer le rôle de la mère ou du père, avec l'autre partie, et rend ainsi l'abandon nul et non avvenu pour ainsi dire². »

Ce que Ferenczi appelle « *autoclivage narcissique* » scinde « *la personne en une partie sensible, brutalement détruite, et une autre qui sait tout, mais ne sent rien.* » En effet, comme l'écrit Jacques Roisin, le clivage permet de survivre. Débordé par l'événement catastrophique, une part du sujet sait ce qui est en train de lui arriver, une autre part est étrangère à ce qui se passe et l'observe de l'extérieur, voire de loin³.

« L'intelligence de l'enfant malheureux se comporte donc comme une personne à part, qui a pour tâche de porter rapidement secours à un enfant presque mortellement blessé. [...] Tout se passe vraiment comme si, sous la pression d'un danger imminent, un fragment de nous-mêmes se clivait sous forme d'instance autoperceptrice voulant se venir en aide. » Pour Ferenczi, après l'expérience catastrophique, ces enfants

¹ S. Ferenczi (1908), p. 33-34.

² S. Ferenczi (1931 b), p. 141.

³ J. Roisin (2010).

malheureux « ont tendance à entourer maternellement les autres ; manifestement, ils étendent ainsi à d'autres les connaissances de leur propre souffrance, ils deviennent bons et secourables. Tous ne poussent pas aussi loin la maîtrise de leur propre douleur, certains restants fixés à l'auto-observation et à l'hypocondrie¹. »

Lorsque la souffrance psychique est très intense, notamment à la suite d'une catastrophe, la question de l'altérité peut aussi être évacuée de manière radicale par le déni et l'instauration de clivages profonds qui barrent l'accès à l'intersubjectivité.

1.3.5.2.2 Destins des clivages catastrophiques

Comme nous l'avons vu, l'excès de souffrance (point de vue économique) provoque un déni de la réalité, donc un blocage de l'introjection (point de vue dynamique), et un clivage du moi (point de vue topique). Il s'agit à chaque fois d'un ensemble de processus psychiques et de mécanismes de défense. Un clivage n'existe pas seul, de façon isolée : lorsque nous y ferons référence, ce sera dans le cadre de cet ensemble.

La plupart des auteurs repèrent que le mécanisme de défense, déni et clivage s'instaure face à une souffrance psychique difficilement tolérable. Les divergences concernent les aspects topiques et dynamiques.

Il a pu être proposé de réserver la notion de clivage aux perversions et aux psychoses. D'autres psychanalystes préfèrent « considérer la possibilité d'un clivage du Moi chez l'ensemble des humains ». Un « clivage potentiel », envisagé selon Freud, peut se réaliser sous la forme d'un « clivage fonctionnel dont j'ai considéré qu'il intervenait pendant la période d'évolution d'un travail de deuil sain (1989), permettant la mise en latence du deuil dans un secteur du Moi tandis que les autres secteurs permettent au sujet de continuer à faire face aux exigences de la vie qui se poursuit »².

Toutefois, les clivages s'accompagnant du déni d'une réalité traumatique sont à distinguer de « leurs effets transgénérationnels comportant chez le descendant une forclusion de la part inaccessible du psychisme du parent et entraînant le travail du Fantôme ». À partir de N. Abraham et M. Torok (1976, 1978), C. Nachin distingue, parmi les différentes formes de clivages, « les inclusions durables au sein du Moi liées en particulier aux deuils difficiles, des "cryptes" au sein du Moi, où le deuil est spontanément impossible du fait d'un secret honteux partagé entre le sujet et son objet d'amour perdu ». De telles configurations psychiques peuvent advenir tout au

¹ S. Ferenczi (1931 b), p. 143-144. (Voir aussi le « Rêve du nourrisson savant », 1923.)

² C. Nachin (1996).

long de l'existence, « *elles n'impliquent pas forcément d'anomalies antérieures de la vie psychique du futur patient* », le plus souvent du fait de traumatismes non élaborés¹.

« *Ces clivages durables sont pour moi structurels, mais ils affectent essentiellement la structure du Moi, instance de la deuxième topique freudienne, même s'ils ont nécessairement un effet régrédient sur les autres instances*². »

L'effet « régrédient » sur le Ça est que le désir inconscient se trouve privé d'une part de ses possibilités de manifestation, tandis que le Surmoi est exalté par les incapacités du patient à faire face à toutes ses responsabilités vitales.

C. Nachin qualifie de structurels les clivages concernant l'histoire transgénérationnelle ainsi que ceux découlant de deuils pathologiques et de traumatismes personnels. Dans la lignée de Freud, il affirme que le deuil, ou un autre problème présent en instance, entraîne un clivage fonctionnel de sorte que toute la vie ne soit pas obérée par le problème à résoudre, ce qui n'est pas le cas dans le deuil pathologique ou le traumatisme catastrophique qui pèse lourdement sur la vie de l'en-deuillé et le prive d'une part de ses possibilités psychiques.

1.3.5.2.3 Les fantasmes d'incorporation

Dans *La promesse de l'aube*, Romain Gary écrit : « *Je crois vraiment que c'était la voix de ma mère qui s'était ainsi emparée de la mienne* », comme si sa mère était en lui...

Au moment du choc ou de la perte d'un être cher, un dilemme aporétique peut surgir aux yeux du sujet : soit il doit accomplir un renoncement qui lui paraît « mortel » soit il opère un « triomphe fallacieux » sur cette mort qu'il refuse. Une forme d'hallucination rend possible ce triomphe en substituant à la réalité le fantasme et au processus d'introjection l'incorporation magique instantanée.

« *Nicolas Abraham (E.N., p. 123 et 260) a repris la proposition de Ferenczi qui faisait de la projection et de l'introjection les deux processus fondamentaux de la dynamique psychique, à la fois constitutifs du psychisme et assurant son fonctionnement. En revanche, l'incorporation et l'identification sont des activités fantasmatiques*³. »

Lors d'un rêve, un homme voit « son père entrer complètement en lui ». Cette métaphore illustre ce que M. Torok et N. Abraham ont appelé « *fantasme d'incorporation* ». Incorporer signifie unir en un seul tout, mais aussi ranger en soi, cacher en soi, internaliser. L'internalisation consiste à loger en soi une personne

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ C. Nachin (1998), p. 97.

perdue, ou sa représentation idéalisée, à défaut d'avoir pu élaborer les aspects traumatiques de la relation avec elle, aspects qui n'ont pas pu être parlés.

« L'incorporation est un fantasme, une construction imaginaire que le psychisme réalise inconsciemment pour que le sujet puisse garder illusoirement en lui un objet perdu dont il n'a pu faire le deuil¹. »

Par défaut de parole avec autrui sur une situation traumatique, le sujet préfère introduire en lui « *tout ou partie de la personne* » qui a vécu avec lui un événement indicible ou une situation inextricable. Cette personne est la seule à connaître la réalité de ce qui est advenu : elle devient « *seule dépositaire de ce qui n'a pas de nom* ». L'incorporation vient prendre la place d'un renoncement impossible, pour compenser une absence de relation. Elle « *s'effectue au moment où, les mots de la bouche ne venant pas combler le vide du sujet, il y introduit une chose imaginaire* »².

L'introjection des pulsions et des désirs n'a pu se réaliser suffisamment avant la perte, qui agit comme interdit. La disparition constitue un obstacle insurmontable pour la poursuite du processus d'introjection. Le sujet va avaler fantasmatiquement l'innommable, la « chose » elle-même, l'objet d'amour perdu³.

« L'incorporation sert à nier qu'il y a eu une perte, lorsque la perte est inavouable. Il est impossible, interdit de reconnaître son chagrin⁴. »

Par défaut d'échanges de paroles sincères avec un proche ou un parent, ou du fait d'une disparition, le sujet conserve en lui – de façon hallucinatoire ou « magique » - non le souvenir de la relation, mais la personne elle-même ou une de ses caractéristiques déterminantes à ses yeux. Par exemple, un enfant qui partage un amour passionnel avec un de ses parents va peu à peu partager aussi, secrètement, ses hontes, ses culpabilités, les séquelles de ses traumas.

« L'enfant grandit alors avec, à l'intérieur de lui-même, un [parent] dont il a honte, ce qui l'amène à osciller entre des moments d'identification à ce [parent] honteux et des moments d'attaque intérieure contre lui, suivis d'intense culpabilité⁵. »

S. Tisseron précise la différence entre « *inclusion psychique* » et « *incorporation* » :

¹ C. Nachin (1999), p. 92. Voir aussi C. Nachin (1998), p. 99-104.

² N. Abraham, M. Torok (1978), p. 261-264.

³ C. Nachin (1989), p. 99.

⁴ J. Dupont (2008), p. 11.

⁵ S. Tisseron (1992), p. 73.

« Lorsqu'une introjection complète n'est pas possible à cause du déplaisir éprouvé dans une situation, l'individu réagit en enfermant à l'intérieur de sa personnalité une partie des émotions, des pensées et des représentations éprouvantes, voire leur totalité. C'est l'inclusion psychique. [...] Le mot incorporation est employé à l'origine par Nicolas Abraham pour désigner le fantasme par lequel des fragments de la situation traumatique se manifestent quand le clivage du Moi est ébranlé (1978)¹. »

Comment se manifeste l'incorporation ? La présence d'un « étranger » en soi se révèle à l'improviste par un aspect physique décalé avec l'âge ou la sexuation, des formules sans rapport avec le langage habituel, des grimaces qui déforment ou tordent le visage au point de changer la physionomie, des intonations creuses ou préfabriquées, une lourdeur appuyée dans la démarche, des moqueries acides en rupture avec un fond avenant et sympathique, une pose érotisée, racoleuse ou séductrice chez une personne particulièrement réservée et timide, un rire inopiné, débordant ou sarcastique, une voix qui perd ses couleurs naturelles, etc.²

Les fantasmes d'incorporation peuvent se mettre en place dans les registres de la représentation, de l'affect, du comportement ou d'un état corporel. Les patients ne font pas le lien entre ces manifestations et le deuil (ou le trauma) datant de très longtemps. Le patient porte en lui la souffrance, ou la honte, du mort. Il continue à faire vivre le mort à l'état de mort-vivant à l'intérieur de lui. Les souvenirs indisponibles peuvent notamment se manifester aux dates anniversaires. Dans le cas des troubles psychosomatiques, la catastrophe physiologique remplace et signale la catastrophe psychique qui n'a pas pu être exprimée et symbolisée³.

« Les symptômes ne peuvent être interprétés directement par rapport au sujet, ils ne prennent sens que par rapport au mort incorporé... car n'oublions pas que
« L'incorporation a l'introjection comme vocation nostalgique⁴. »

Lorsque le clivage est cadenassé, imperméable, M. Torok et N. Abraham le désignent comme une « crypte ». Le trauma ou le secret sont « mis en conserve dans la zone clivée ». La crypte provoque une vie fantasmatique particulière, à part, indépendante.

1.3.5.2.4 Cryptes et caveaux secrets

Du fait d'un plaisir réprouvé et de la culpabilité ou de la honte qui en découlent, un individu peut considérer que certains de ses vécus sont inavouables. Il va alors les

¹ S. Tisseron (2007), p. 113.

² Voir par exemple le film *Psychose* d'Alfred Hitchcock (1960).

³ C. Nachin (1989).

⁴ C. Nachin (1989), p. 103-104.

enterrer en lui, sous la forme d'une enclave interne inaccessible, ou crypte, gardée par des forces psychiques qui font barrage à la révélation de ce qui y est recelé.

La crypte peut aussi découler de la perte d'une personne secrètement aimée. La perte est impossible à reconnaître à cause du secret partagé avec cette personne¹. Le survivant en devient le seul dépositaire muet, condamné au silence et à la solitude.

Une crypte « *entraîne un monde fantasmatique particulier qui mène une vie séparée et occulte*². » « *Dans la crypte reposent, vivants, la personne perdue et l'enfant des moments traumatiques de leur relation*³. » Il n'existe pas de crypte qui n'ait été précédée d'un secret partagé, d'un secret préalable.

*« Il a pu s'agir d'un plaisir sexuel clandestin, mais aussi d'une souffrance indicible liée à un délit ou à un crime, que le sujet ait été participant ou seulement témoin des scènes en cause*⁴. »

« *Une crypte au sein du moi résulte de la perte d'un objet narcissiquement indispensable.* » La mort ne peut « *même pas s'avouer en tant que perte à cause d'un secret partagé antérieurement* » entre le défunt et le patient⁵.

*« Tous les mots qui n'auront pu être dits, toutes les scènes qui n'auront pu être remémorées, toutes les larmes qui n'auront pu être versées seront avalés, en même temps que le traumatisme, cause de la perte. Avalé et mis en conserve, le deuil indicible installe à l'intérieur du sujet un caveau secret. Dans la crypte repose, vivant, reconstitué à partir de mots, d'images et d'affects, le corrélat objectal de la perte, en tant que personne complète, avec sa propre topique, ainsi que les moments traumatiques qui avaient rendu l'introjection impraticable. [...] Pas de crypte qui n'ait été précédée d'un secret partagé, d'un secret ayant déjà, au préalable, morcelé la topique*⁶. » « D'où la notion d'un refoulement conservateur constituant une sorte d'inconscient artificiel dans la partie clivée du Moi », ajoute C. Nachin en 1996.

Le lien encrypté dans un « caveau de fixation » est constitué d'amour et de honte. L'enfant ou l'adolescent séduit sexuellement par un adulte de son entourage est très représentatif : pour affirmer son propre désir sexuel, inévitablement réveillé par la scène, l'enfant aurait besoin de pouvoir la dénoncer, « *mais il perdrait ainsi le parent honteux comme Idéal du Moi* ». Ne pouvant renoncer ni à son désir ni à son idéal, « *il*

¹ N. Abraham, M. Torok (1978), p. 267.

² C. Nachin (1993), p. 107.

³ *Ibidem* p. 266.

⁴ *Ibidem* p. 106.

⁵ *Ibidem* p. 105.

⁶ N. Abraham, M. Torok (1978), p. 266-267.

va constituer inconsciemment un caveau secret et garder un accès détourné à la jouissance grâce à un choix fétichique de l'objet d'amour, qu'Evelyne Kestemberg (1978) avait aussi repéré dans son travail sur d'autres cas de deuils difficiles »¹.

Le fétiche « agit le mot caché du désir ». Il est « l'objectivation du symbole brisé ». Il vient compenser la perte de l'idéal ainsi que l'agressivité refoulée liée au souhait de dénoncer la scène incestueuse ou illégitime dont le sujet a été exclu.

Enfin, l'identification « endocryptique » désigne un mécanisme de défense qui consiste à échanger sa propre identité contre une identification fantasmatique correspondant à la « vie » d'outre-tombe d'un objet perdu².

Si l'action de cacher un secret ou un trauma est perturbante pour le sujet, elle provoque aussi une désorientation auprès des personnes de l'entourage. Par exemple, les enfants d'un parent qui fait mystère d'une partie de sa vie sentent – à ses silences, à ses méfiances, à ses gênes, à ses colères – qu'une part de son énergie est consacrée à maintenir une zone de lui inaccessible aux autres. Tout cet effort de clandestinité, inquiète et perturbe les proches, qui s'interrogent sur le secret qui leur est caché. Ainsi, le secret ou la crypte des uns devient le *fantôme* des autres...

1.3.5.2.5 Le travail du fantôme dans l'inconscient

« Le secret est un trauma dont la survenue et les conséquences dévastatrices sont ensevelies et condamnées au silence intérieur », affirme Nicholas Rand dans une note pour *L'écorce et le noyau*. Maria Torok précise : *« La crypte désigne une situation psychique secrète qui relève du vécu personnel du sujet ; le fantôme décrit le fait d'être hanté à son insu par le secret de l'autre³. »*

Serge Tisseron confirme l'impact traumatique d'un secret et parle de la « *violence du secret* ». L'enfant sera marqué par cette violence, qu'il aura du mal à oublier et « *qui pèsera lourdement sur l'ensemble de sa vie* » professionnelle, amicale et amoureuse⁴. Cette violence est de deux ordres :

- 1) La violence qu'exerce le détenteur du secret sur ceux à qui il le cache, alors qu'ils sont aussi concernés.

¹ C. Nachin (1996).

² C. Nachin (1989), p. 110 et sq. Voir également C. Nachin (1995).

³ M. Torok, *Le journal des psychologues*, n° 82, 1990.

⁴ S. Tisseron (1996), p. 18-20.

2) La violence qui correspond aux investigations de ceux qui cherchent à approcher et à comprendre ce qui leur est caché.

Lorsque des adultes dissimulent une réalité à leur enfant, ils croient que celui-ci ne peut pas s'en rendre compte. Pourtant, l'enfant est troublé et pressent la présence du secret à travers certaines intonations ou formulations étranges, certains silences gênés ou certains gestes surprenants. Souvent, l'enfant qui découvre la présence d'un secret chez ses parents, n'en dira rien et protégera ses parents, malgré les effets néfastes de cette attitude de protectionnisme sur son existence¹.

De fait, aussi, un « *enfant soumis à un secret de famille peut être sur-stimulé dans son imagination* ». En effet, l'enfant « *mobilise toute son intelligence pour essayer de comprendre* » ce secret².

S. Tisseron repère la diffusion intergénérationnelle d'un trauma lorsqu'il reste secret.

- ✓ A la première génération, le trauma est « indicible » : caché par son porteur, qui ne veut pas le révéler et qui va prendre soin de camoufler aussi les informations qui s'en rapprochent et pourraient le trahir, vivant « *dans l'inquiétude permanente que son secret soit découvert* ».
- ✓ A la deuxième génération, les événements traumatiques à l'origine du secret deviennent « innommables ». L'enfant d'un parent porteur de secret ne saura pas trouver les mots justes pour nommer ce qu'il pressent exister d'occulté dans l'héritage qu'il a reçu de ses parents.
- ✓ A la troisième génération, le trauma qui n'a pas pu être dit et nommé devient même « impensable ». Le descendant du grand-parent porteur d'un trauma secret se sent traversé par « *des sensations, des émotions, des potentialités d'action ou des images* » qui lui semblent étranges et qu'il ne peut pas s'expliquer à partir de la réalité qu'il vit.

Les troubles engendrés par l'héritage d'un « *trauma non surmonté et indicible* » peuvent aller jusqu'à la maladie, la stérilité, la folie, la délinquance ou l'addiction³.

Les enfants qui grandissent dans une famille à secret deviennent des enfants chercheurs. Nicolas Abraham désigne par « *travail du fantôme dans l'inconscient* » les effets provoqués, dans l'inconscient d'un sujet, par le secret inavouable (enfant adultérin, inceste, criminalité...) d'un autre (ascendant, conjoint, enfant).

¹ *Ibidem* p. 35-37.

² *Ibidem* p. 112.

³ S. Tisseron (1996), p. 47-52.

Claude Nachin a étendu cette définition au travail induit dans l'inconscient d'un sujet par sa relation avec un parent, ou une personne aimée, « *porteur d'un deuil non fait, ou d'un autre traumatisme non surmonté, même en l'absence d'un secret inavouable* », sachant qu'un deuil non réalisé devient un secret au fil du temps¹.

« *Placé sous le sceau du secret, le fantôme entraîne une nescience, une obligation de ne pas savoir, pour le sujet qui en est affecté.* » La présence d'un fantôme se manifeste par « *un travail psychique incessant et désespéré de l'enfant pour combler la lacune* ». Le fantôme chez l'enfant est « *le produit de son travail psychique pour comprendre et soigner son parent* »². Également pour se soigner lui-même, en créant des processus de symbolisation (des images et de la pensée) là où il n'y en avait pas.

À la différence du fantasme, qui est une construction imaginaire, le fantôme est une production psychique – parfois sous forme délirante – qui insiste pour rappeler à la fois les traumatismes de la généalogie et ce qui est nié ou occulté par la famille.

Le roman *Ô Louise* de Marie-Odile Delacour explicite de façon subtile le travail du fantôme dans l'inconscient de la narratrice, avec des retentissements dans l'intime de sa chair, allant jusqu'à l'empêcher de faire l'amour avec son compagnon, qu'elle aime pourtant sincèrement.

Ce livre présente un triple intérêt :

- 1) Il retrace la recherche de la narratrice sur les secrets présents dans sa lignée maternelle ;
- 2) Il permet de percevoir à la fois la difficulté et la nécessité intérieure d'une quête d'informations sur les secrets et les deuils des générations passées, ici plus particulièrement de sa mère et de sa grand-mère.
- 3) Il révèle comment la jeune femme peut progressivement s'approprier l'histoire des femmes dans sa généalogie.

À partir des informations patiemment récoltées, la narratrice réussit à donner un sens à ses troubles inexplicables et retrouve la possibilité d'une vie amoureuse.

Voici comment la romancière exprime, au sein de la narratrice, le fantôme de sa grand-mère Anna, résistante, morte à Ravensbrück le 29 janvier 1945 : « *J'ai la sensation physique et morale d'être une blessée de guerre. Mon corps porte des stigmates anciens, mais ils sont invisibles à l'œil. Pourtant je suis née en plein baby-boom...* »

¹ C. Nachin (1995).

² C. Nachin (1993), p. 11-12.

L'autre fantôme concerne le secret gardé par Louise, sa mère, de l'assassinat par la grand-mère de son deuxième mari, meurtre dont elle a été témoin enfant. « *Pendant toutes ces années, j'ai gardé en moi comme un enfant monstrueux le secret de ma mère. Il était là tapi dans l'ombre, et je ne voulais rien savoir. Ce n'est pas le secret qui est monstrueux, je suis certaine que j'aurais fait comme elles à la place d'Anna et Louise. C'est le silence, le monstre : ces mots qui manquent pour remplir le vide. Mes blessures sont invisibles. Mes nuits sont peuplées de questions, les cadavres sans sépulture me tourmentent. Toute cette violence me sidère¹.* »

La sidération est l'arrêt de la pensée, la paralysie de la capacité de penser. Sans avoir vécu, elle-même, les deux traumatismes graves concernant directement l'un sa grand-mère, l'autre sa mère et sa grand-mère, la narratrice était hantée, jours et nuits, jusque dans sa vie intime et ses rêves, par les fantômes de sa généalogie, qui l'empêchaient de vivre librement. L'auteure précise : « *Oui, il s'agit bien de fantômes. Je crois que le fantôme existe en soi quand les mots manquent pour le nommer².* »

Au-delà, « *même des vécus traumatiques dont le souvenir est disponible, mais dont le sujet ne se sent pas autorisé à parler à des proches* » vont entraîner des troubles chez lui et chez ses descendants, voire des maladies inexplicables³. Cela laisse entrevoir à quel point la problématique du « *travail du fantôme dans l'inconscient* » est vaste, autant que celle du traumatisme psychique à laquelle elle est étroitement liée...

I.3.5.4 Les difficultés contemporaines de la subjectivation

Qu'en est-il aujourd'hui de la « catastrophe », des façons de la concevoir, de ses modalités concrètes et de ses conséquences sur les possibilités de subjectivation ?

Pour l'historien Philippe Ariès, depuis la fin du 19^e siècle, la mort est *ensauvagée*. Cachée, évitée, niée, elle est devenue inconnue et incompréhensible. Elle s'éloigne progressivement de la vie. Alors qu'elle faisait partie du quotidien, qu'elle était considérée comme naturelle, elle devient terrifiante. Le deuil est moins visible, moins bruyant qu'autrefois, il est devenu plus discret, plus retenu, plus gênant donc peut-être aussi plus honteux. Cela rend la mort plus difficile à accepter. Alors que la mort appartenait à la civilisation, elle est devenue « *sauvage, incivile, proscrite* »⁴.

De son côté, Hannah Arendt met en évidence l'extrême fragilité des lois et des institutions, donc de la démocratie. La philosophe repère le totalitarisme comme le

¹ M.-O. Delacour (2005).

² Communication personnelle.

³ C. Nachin (1993), p. 108 : ulcères gastroduodénaux, infarctus du myocarde, asthme...

⁴ P. Ariès (1977).

danger politique majeur de la modernité, associant une très forte coercition à une puissante idéologie, sur fond de déclin de la citoyenneté. Dès la fin du 19^e siècle, l'impérialisme des conquêtes coloniales a favorisé la recrudescence de mouvements identitaires nationalistes et racistes, puis de fanatismes religieux. L'essence de la terreur réside dans le bannissement de l'individualité et de la pensée personnelle¹.

Jacques Derrida analyse la montée du terrorisme islamiste comme une conséquence de la guerre froide, puis de l'intervention des États-Unis dans les pays orientaux ou moyen-orientaux. Pour lui, il est impossible de dissocier guerre et terrorisme, la guerre répandant la terreur où elle sévit et le terrorisme étant une guerre réelle.

De surcroît, « En statufiant les attentats, la date du 11 septembre les proclame terminés et, ce faisant, nie précisément le futur de la menace, la possibilité que le pire soit encore à venir. La couverture massive des événements par les médias a agi dans le même sens que la désignation des attentats par une date. Tandis que la tragédie continuait, l'appeler 'le 11 septembre' donnait l'illusion qu'elle était finie². »

Plus grave encore que ce déni officiel, Derrida affirme que le « cercle vicieux de la répression », sous la forme de la guerre déclarée par l'Occident contre le terrorisme, engendre en réalité une guerre suicidaire, une « guerre contre soi »³.

Par ailleurs, dans le film américain *Dirty Wars*, le monde dans son entier est désigné comme un champ de bataille⁴. Il n'y a plus de limite, plus de contrôle, la sauvagerie la plus barbare devient la règle. Les guerres ne se font plus selon les conventions internationales. Les lois ne sont plus respectées. La dérégulation se répand jusque dans ces nouvelles façons de faire la guerre selon le modèle des bandes organisées.

Pour Joël Birman, la catastrophe se déploie selon deux dimensions, l'une brève, l'autre longue. Le développement des « personnalités frontières », ou dites « limites », serait une illustration de l'inscription de la catastrophe dans la durée. La précarisation des individus, notamment au Brésil où il vit, est de plus en plus nette et développée. Du coup, les frontières du sujet sont devenues poreuses et ses bords sont désormais perméables. Les nouvelles modalités de la subjectivation découlent de la mondialisation néolibérale. Les frontières disparaissent, des populations entières sont laissées à l'abandon, l'individu n'est plus qu'un agent économique et

¹ H. Arendt (1951, 1958).

² J. Derrida, J. Habermas (2003), p. 215-216.

³ *Ibidem* p. 217.

⁴ Film documentaire de Richard Rowley, USA, 2013.

politique. La précarisation sociale se généralise, les liens sociaux se délitent. Le sujet vit de plus en plus dans une situation de désarroi persistant, voire permanent¹.

Il n'est pas inutile de rappeler que, pour Lacan, le sujet est toujours à la limite, à un point d'évanouissement, d'où sa fragilité constitutive. Néanmoins, aujourd'hui, la conception même du sujet et de la subjectivité est éclatée et parcellisée, par exemple par l'approche psychopathologique du DSM 5, d'où un appauvrissement symbolique.

Pour J. Birman, *la catastrophe correspond à une discontinuité due à un basculement soudain*. La détresse, la paupérisation et la rupture des liens induisent une précarisation des « instruments symboliques », donc un dérèglement des processus de subjectivation, par exemple par une incapacité à transformer la douleur en souffrance. De nouvelles pathologies surgissent, avec l'essor de la violence jusque dans la sexualité, les corps malmenés et brutalisés, l'usage de nombreuses drogues. Le malaise dans la culture se focalise sur le corps. L'individu est dépouillé de sa subjectivité, il n'a plus de perspectives d'avenir ; honteux, il est jeté hors du monde².

Enfin, Fethi Benslama constate que les catastrophes identitaires sont de plus en plus nombreuses, et qu'augmentent massacres et génocides dans un tourbillon infernal. Ces catastrophes sont de plus en plus violentes, les corps sont découpés, déformés, défigurés. Les tueurs ne sont pas des soldats, mais des hommes quelconques. Dans le monde musulman, certains jeunes deviennent aptes à tuer et à vouloir mourir. Comment peut-on aspirer à vouloir mourir ? Par suite des discours de propagande guerrière exhortant à aller vers la mort, mais aussi pour sortir de la honte, comme un ressort identitaire. Leur mort volontaire est justifiée par une idée de la vengeance et du sacrifice, pour défendre une identité qui serait menacée³.

Comment s'ouvre la trappe du sacrifice de soi ? Par un discours qui valorise le combattant martyr qui cherche la mort et la demande de façon pressante. Le mythe fondateur de la communauté est remanié autour du père mort devenu un père idéal qui réclame le sacrifice. « *Le sujet doit s'identifier au père idéal, le sacrifice devient désirable, aussi pour éteindre sa culpabilité.* » D'autant que le discours colonial a rendu possible l'émergence de la catastrophe identitaire et l'avidité d'idéal.

¹ J. Birman (2014).

² *Ibid.*

³ F. Benslama (2014 b).

Comment un sujet rencontre-t-il un discours ? Parfois il n'existe pas de pathologie évidente, ni même de délinquance, mais le jeune a souvent vécu l'abandon et le rejet, puis il a développé une haine de la société et une soif de justice, voire de revanche. En quelques semaines, il peut être happé par un recruteur. Le jeune est alors pris dans l'ordre du discours et devient prisonnier du surmoi de la communauté qui présente la mort comme une façon de faire vivre un idéal.

« *Si ces jeunes vont vers la mort, c'est qu'ils ont honte d'être des humains. Ils deviennent les pères de leurs pères en prenant la place du père idéal.* » Ils sont dans l'instantanéité de l'acte, hors de l'historicisation et du récit. Avant le sacrifice, l'individu est déjà mort comme sujet, il n'est plus qu'un « *combattant-suicidant* ».

Lacan affirmait que « *l'extrémité du désir est le désir de mourir* ». La culture propose des possibilités pour différer la mort. Lorsque la société ne peut plus produire ces éléments pour reporter la mort à plus tard, ou même au contraire fournit des occasions de mort, des possibilités de catastrophe, la trappe sacrificielle s'ouvre¹.

Pour conclure ce chapitre sur la dé-subjectivation, donnons un exemple clinique d'une « désobjectivation ordinaire ». Il s'agit d'une femme d'une trentaine d'années qui a été quittée brutalement par son compagnon.

En séance, deux semaines après l'annonce de la rupture, sortie de l'ahurissement dû à la surprise, Melissa exprime sa détresse. « Je me suis écroulée. Je ne sais plus qui je suis. Je ne sais pas, je n'arrive pas à savoir qui je suis. Je fais des gestes d'automate. Je sombre. Je n'ai plus envie de rien. Je n'ai plus envie de vivre. Je m'oublie tout le temps. J'oublie toutes mes affaires. J'ai l'impression de ne plus exister. Je n'arrive pas à m'occuper de moi. Je ne vois plus rien. Je suis dans le noir. »

Dans chaque situation, la désobjectivation provoquée par une catastrophe personnelle ou sociale est complexe, elle prend des formes spécifiques et se manifeste par des troubles aussi multiples que variés, intimement liés au sujet.

¹ *Ibid.*

I.4 Les « résiliences » en question : quelle resubjectivation ?

« Penser en pouvant se le dire n'est pas la même chose que penser sans pouvoir se le dire. Pour que j'existe, il faut que je pense ce que je pense, sinon je pense sans y penser et je n'existe pas. (...) Se dire ce qui nous arrive, c'est cela que j'appelle la pente naturelle de la pulsion de vie, faire passer le réel de l'inconscient dans la réalité. »
Pierre Delaunay, *Les quatre transferts*

Pour aborder une des questions les plus délicates de ces recherches, celle de la *reprise des processus de subjectivation après une catastrophe*, prenons d'abord un exemple historique de reconquête de soi, avant la naissance de la psychanalyse. L'individu concerné n'a donc pas pu être influencé par des lectures sur ce thème.

Andrew Taylor Still (1828-1917) est le fils d'un père médecin et pasteur méthodiste du Kansas. Après l'université, il apprend son métier de médecin en pratiquant avec son père, particulièrement auprès des indiens shawnee. Lors de la Guerre de Sécession, il est découragé par l'incapacité des médecins à soigner les soldats blessés. Il commence à soigner uniquement avec ses mains. Il s'interroge sur la pratique médicale. À son retour, il constate que la mortalité infantile est moindre dans les régions sans médecins. En 1865, trois de ses enfants meurent de méningite.

À la suite de cette série de catastrophes, surtout face à cette épreuve personnelle, Andrew Taylor Still cherche des moyens thérapeutiques plus efficaces. Il étudie méticuleusement l'anatomie du corps humain, y compris en disséquant des cadavres. L'homme est rejeté par ses contemporains, qui le considèrent piètrement, au mieux comme un hurluberlu illuminé, au pire comme un démon malfaisant.

En 1874, il réussit à sauver un enfant atteint de dysenterie en n'utilisant que ses mains. À partir de ces découvertes, il met au point une approche médicale qui deviendra l'ostéopathie. En 1892, il crée la première école d'ostéopathie à Kirksville dans le Missouri et écrit de nombreux ouvrages. Cette nouvelle discipline connaît alors un développement considérable.

Andrew Taylor Still a surmonté différents traumatismes en allant puiser dans ses ressources personnelles, soutenu par sa confiance en la vie et en l'humain. Sa capacité à traverser les épreuves est fondée sur un fort désir de recherche, une démarche créative intense et durable, une grande sollicitude envers autrui et une empathie importante. Au-delà d'un exemple parmi tant d'autres possibles, prenons le

temps de nous pencher sur l'approche la plus médiatisée concernant les aléas d'une « reconstruction » après un traumatisme, s'appuyant sur l'idée de « résilience »...

I.4.1 Les différentes définitions de la « résilience » et leurs sources

Depuis quelques années, la « résilience » est une notion très employée par les médias et par le grand public, également lors du « suivi psychologique » et du « traitement social » des traumatismes. Que signifie ce mot étrange et quelles réalités désigne-t-il ? Quelles sont les théories sur lesquelles s'appuie ce concept, s'il en est un ? À quelles particularités cliniques fait-il allusion ? D'autant qu'il présente de nombreux points faibles : lacunes sur le plan théorique et clinique, dérives sur le plan éthique.

« À force d'être brandie, la résilience devient une sorte de mot valise, sollicité à des fins très diverses. Elle est d'ailleurs souvent rattachée à des notions diverses, qui présentent la même plasticité. La résilience présente à la fois un contenu assez intuitif, une accroche, et une longue traîne indéfinie qui permet à chacun d'y retrouver les siens. Le foisonnement des sens de la résilience s'explique par les multiples transferts transdisciplinaires, mais aussi par son investissement par des gestionnaires d'horizons très divers. Cette polysémie semble légitimer un flou sémantique et théorique. [...] C'est ce qui explique à la fois les difficultés de définition et de formalisation : face à la complexité, la résilience semble condamnée à l'élasticité. Il faut donc s'abstenir d'en parler comme d'un concept. Il ne s'agit plus alors tout à fait d'une notion qui stimule la réflexion, mais d'une injonction qui endort la raison. [...] Plus qu'un horizon prometteur, l'utilisation actuelle de la notion de résilience présente donc un risque majeur¹. »

Bien que récente, une importante littérature en langue anglaise traite de la « résilience ». Depuis quelques temps, ce terme s'est répandu en France, principalement à partir des livres de Boris Cyrulnik. Il est emprunté à la physique métallurgique et, plus précisément, à la résistance des matériaux. La résilience d'un solide est d'autant plus élevée que la force nécessaire pour le briser est importante. La résilience d'un métal déformé par un choc mécanique est donc une propriété correspondant à la capacité pour ce matériau à retrouver sa forme antérieure.

« La métaphore de cette résilience métallurgique est venue naturellement au domaine de la psychologie à travers le psycho-traumatisme. Ce serait Bowlby qui, le premier, en 1992, aurait utilisé ce terme pour désigner "le ressort moral, qualité d'une personne qui ne se décourage pas, ne se laisse pas abattre". Dans ce domaine, la niche de ce concept avait été préparée par une littérature qui faisait référence à l'effraction, ou pour le moins au cabossage, du corps psychique individuel par le trauma. » Cette conception modélise l'événement psychique interne sur la blessure d'un corps inerte².

¹ S. Rufat (2015).

² M. Bertrand, B. Doray (2014).

Serge Tisseron précise la signification polysémique de la résilience en psychologie. Elle désigne autant la capacité de « *résister* » à un traumatisme que celle de se « *reconstruire* » après lui, mais aussi de continuer à se développer dans un environnement peu favorable, c'est-à-dire de trouver ou retrouver son équilibre¹.

Le verbe *résilier* se décline en deux substantifs : *résiliation* et *résilience*. Tous dérivent du latin *salire* qui signifie « monter » : se dégager ou se délier pour la résiliation ; remonter ou rebondir pour la résilience. Tisseron propose donc de considérer la résilience comme la capacité de « *délier les effets d'un traumatisme sur soi* », de s'en dégager, et de « *se reconstruire après un choc* »². Cependant, pour ceux qui l'utilisent, la résilience désigne tantôt un comportement observable, tantôt l'hypothèse du processus psychique sous-jacent, tantôt un trait de personnalité. Il constate donc que le terme est utilisé par chaque auteur dans un sens différent, révélant des idéologies très diverses, au point qu'il propose très justement de parler de *résiliences* au pluriel.

Aux États-Unis, le mot est employé au 19^e siècle par un auteur populaire, Alger, dont le personnage principal est un adolescent orphelin qui se débrouille seul pour avancer dans la vie, selon une logique individualiste de réussite sociale typique de l'idéologie capitaliste nord-américaine. Le terme commence à être utilisé par trois psychologues à partir des années 1950 pour désigner des « compétences comportementales », des « facteurs de protection » et des « stratégies adaptatives » : Emmy Werner, Michael Rutter et Norman Garmezy.

Dans les années 1970, le psychiatre James Anthony complète les premières approches en observant que « *la même personne peut non seulement se révéler très résistante à certains traumatismes et très vulnérables à d'autres, mais même très diversement vulnérable à un même traumatisme selon les ressources que son environnement lui propose* ». Pour confirmer l'importance de l'environnement, en 1986, Julius Segal propose de cultiver la résilience en développant la communication, en prenant des initiatives personnelles, en évitant de céder à la culpabilité, en donnant du sens aux épreuves traversées et en nouant des liens avec des personnes ayant vécu des difficultés identiques³.

Divers phénomènes sont engagés dans un processus de résilience : des facteurs internes d'ordre génétique, cognitif et comportemental, des facteurs

¹ S. Tisseron (2007). Les éléments présentés brièvement dans cette partie sont issus de ce livre.

² *Ibidem* p. 13.

³ *Ibidem* p. 20-21.

environnementaux. Les facteurs internes concernent le fonctionnement intellectuel, la confiance en soi et certains mécanismes de défense. Les facteurs externes concernent la protection familiale et sociale : l'école et des relations de qualité avec des parents présents et encourageants ; la présence souhaitable de réels « tuteurs de développement » ou « mentors », sans oublier les amis, les voisins, les proches...

S. Tisseron confirme l'importance déterminante des recherches du psychanalyste britannique John Bowlby sur la qualité de l'attachement, déjà durant la Seconde Guerre Mondiale et les bombardements de Londres. Meilleure est la qualité des relations proches avant le choc traumatique, meilleure sera la capacité du sujet à y faire face, surtout si l'environnement l'aide à donner du sens à ce qui lui arrive¹.

L'auteur, se référant à de nombreux auteurs de Mary Ainsworth à Mary Main, évoque les théories de l'attachement : fiabilité et autonomie, non fiabilité et indifférence, non fiabilité et ambivalence, non fiabilité et désorganisation. Dans la petite enfance, une relation suffisamment installée du côté de la fiabilité et de l'indépendance aide le sujet à mieux faire face aux traumatismes qui jalonnent son existence.

L'altruisme est souvent mis en avant chez les « résilients ». Partant d'Anna Freud, Tisseron montre les différentes modalités de l'altruisme : se préoccuper du bien d'autrui, opérer une délégation de pulsion ou chercher à se rendre malheureux.

S. Tisseron insiste sur le fait que, depuis l'origine de leur discipline, les psychanalystes se sont penchés très sérieusement sur la question des traumatismes et sur les différentes modalités selon lesquelles le sujet peut y répondre. L'idée floue et fourretout de résilience induit d'ailleurs certaines confusions. Par exemple, la sublimation au sens freudien ne correspond pas aux transformations prétendument « sublimatoires » mentionnées en ce qui concerne la résilience. Pour Freud, le processus de sublimation permet au sujet de remplacer une représentation initiale de nature sexuelle par une autre représentation de nature non sexuelle. Lors d'un traumatisme, il n'y a pas de représentation initiale à proprement parler puisqu'elle n'existe pas encore pour le sujet, qui ne dispose souvent ni de mots ni d'images pour évoquer ce qu'il a vécu, risquant plutôt passages à l'acte ou addictions².

Le succès considérable de l'idée de résilience découle des idéalizations, parfois masquées, qu'elle entretient. Elles sont de trois formes. Les idéalizations

¹ *Ibidem* p. 21-23.

² *Ibidem* p. 30-31.

moralisatrices selon lesquelles le résilient est celui qui « surmonte un traumatisme d'une façon conforme à la morale ». Les idéalizations esthétisantes désignent le résilient comme un héros, vivant « debout » et restant « sensible à la beauté malgré l'enfer de la souffrance ». Les idéalizations savantes sont tout aussi simplificatrices et conçoivent la résilience comme le « stade supérieur du développement psychique »¹.

En bref, « la résilience n'est pas une façon de résister aux traumatismes mais de réagir après eux » ; considérée comme une sorte d'armure, elle risque de « constituer un handicap dans d'autres situations de la vie parce que le sujet traumatisé ne parviendrait pas à s'en défaire » ; elle sert souvent de vecteur, voire de justification à des discours centrés sur l'adaptation et l'efficacité, mais aussi la morale et la religion².

Kaléidoscopique, l'idée de « résilience » psychique mérite donc d'être déconstruite.

I.4.2 Discussion et critique de la notion de « résilience »

« Il y a dans le tempérament américain une qualité que l'on traduit là-bas par le mot *resiliency*, pour lequel je ne trouve pas en français de correspondant exact, car il unit les idées d'élasticité, de ressort, de ressource et de bonne humeur » écrit Paul Claudel³. En psychologie, Fritz Redl parle d'une « *ego resilience* » en 1969.

« La "résilience" est inséparable de la conception d'un "moi autonome" développée par la psychologie américaine, et qui n'est autre qu'une instance favorisant la réussite des "plus aptes". De ce point de vue, la "résilience" est un concept qui évoque la "lutte pour la vie" chère à Darwin. [...] Derrière ce mot, le mythe de la Rédemption n'est pas loin. On entend de plus en plus de gens parler de leur "résilience" comme si c'était une qualité à porter à leur crédit, et qui pourrait nourrir leur estime d'eux-mêmes⁴. »

L'idée de résilience est née dans un contexte où les chercheurs et les commentateurs définissaient le traumatisme à travers une liste de symptômes et se réclamaient d'une approche développementale ou comportementale.

« La tradition théorique de déplacer le concept de résilience vers une psychologie clinique qui ne laisse guère de place à la complexité de la vie subjective appartient au monde anglo-saxon (S. Fraiberg, 1982, M. Rutter, 1990, P. Fonagy, 1994). Il s'agit alors de rendre compte des capacités de "réparation" d'un sujet après une expérience traumatique et de son aptitude à puiser en lui des ressources parfois exceptionnelles pour refonder les bases de sa vie psychique, affective et sociale... Un lobbying très actif a compensé la pauvreté du concept théorique par le remarquable succès d'un

¹ *Ibidem* p. 69-79.

² *Ibidem* p. 106-109.

³ P. Claudel, *L'élasticité américaine*, (1965, p. 1205), cité par S. Tisseron (2003).

⁴ S. Tisseron (2003).

concept de marketing scientifique. On construit un réseau mondial de soutien à la diffusion de l'approche-résilience. En l'occurrence il s'est constitué à partir du Bureau international catholique de l'enfance, ou de la fondation hollandaise Van Leer¹. »

Les colloques et les ouvrages se sont multipliés. Le cousinage avec la notion très utilisée de « coping » (faire face) a été souligné. B. Cyrulnik a même majoré cette conception adaptative d'une dose de merveilleux : le « résilient » change son regard sur le malheur et, malgré la souffrance, cherche la merveille. Aujourd'hui, le succès est tel qu'aux États-Unis, la résilience est devenue équivalente de santé mentale.

« Faute d'expliquer sur quels processus psychiques s'appuie la résilience, on en est réduit soit à en faire une faculté mystérieuse du sujet, soit un rapport entre des facteurs externes (soutiens sociaux, familiaux...) et un état psychique : le mieux-être du sujet, ou sa productivité), mais sans qu'on puisse dire comment les premiers induisent le second, laissant ainsi la résilience à l'intérieur d'une sorte de boîte noire². »

L'approche-résilience peut également induire le risque de la facilité, en arguant de la nécessaire résilience des individus pour pallier le manque de solidarité de la société.

Plus grave encore, aux États-Unis, où l'idée de résilience devient un argument politique : *« L'usage du terme de résilience supposerait donc une équivalence de valeur entre la conduite d'assassinats collectifs et la protection d'une famille voisine qui a le malheur d'être née du mauvais côté d'une machine génocidaire. À l'évidence, un concept aussi peu lesté du côté de l'éthique ne saurait combler notre vœu d'une psychologie clinique pour notre temps. Mais on saura gré à nos collègues, qui en font un usage aussi libéral, de démontrer ainsi par l'absurde la nécessité d'intégrer dans nos élaborations théoriques la dimension de la dignité humaine³. »*

D'autant que la résilience ne présente pas que des avantages. Ferenczi a mis en évidence que la maturation brutale provoquée par un trauma est ambivalente, développant certaines capacités aux dépend de l'affectivité. Michel Lemay et Michel Hanus ont aussi démontré que la résilience présente un fort coût psychique. L'utilisation valorisante du terme peut même pousser à sous-estimer, voire à nier, la réalité de la blessure traumatique sous-terrainne qui reste active malgré tout⁴.

« C'est pourquoi les différents psychanalystes qui se sont intéressés à la résistance aux traumatismes ont renoncé à l'idée de ranger sous un même vocable des phénomènes qui résultent autant de l'environnement que des possibilités psychiques propres à chacun. Leur prudence semble avoir été fondée, surtout si l'on en juge par

¹ M. Bertrand, B. Doray (2014).

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ M. Hanus (2001).

l'usage courant qui est fait du mot "résilience" Il paraît correspondre à celui de ces mécanismes qui est à la fois le plus problématique et le plus trompeur, à savoir un clivage soutenu par un lien social capable d'ensommeiller, pour un temps indéterminé, le monstre tapi aux creux de personnalités meurtries¹ ».

Serge Tisseron insiste également sur les ambiguïtés et les risques de l'utilisation massive de cette approche. Les « résilients » sont des héros qui ont vécu des traumatismes et les ont surmontés, mais à quel prix paient-ils leur réussite ? Celui de forts clivages, de dénis massifs, d'anesthésie de leurs sentiments et de leurs émotions, de psychose froide ou de perversion seulement visibles dans la vie privée².

Une autre grave erreur serait de considérer la résilience comme une « compétence » et de pratiquer des « tests de résilience ». Cette instrumentalisation de la résilience dans le discours capitaliste pourrait viser à pousser les employés aux limites de ce qu'il leur est possible de supporter pour les inciter à mieux relever les défis de l'entreprise, comme dans le film *La question humaine* de Nicolas Klotz³.

Selon une telle logique, la résilience peut être officialisée comme une forme d'« immunologie psychique ». Une propagande institutionnelle ou étatique pourrait facilement faire croire que la vague de suicides des jeunes vétérans de la guerre d'Irak aux États-Unis serait imputable au manque de résilience de ces hommes⁴ !

Enfin, reste la question clinique la plus aiguë pour celles et ceux qui ont vécu une catastrophe : elle concerne leur capacité à « *vivre avec leur clivage* ». S. Tisseron rappelle que « *le clivage constitue une façon de survivre à un traumatisme plus qu'une manière de se reconstruire* », le clivage mettant le trauma en latence. « *La personne gravement traumatisée garde toujours plus ou moins enfoui au fond d'elle un corps étranger* », que Torok et Abraham nomment « *inclusion au sein du moi* »⁵.

« N'oublions pas que les kamikazes du 11 septembre 2001 ont dans l'ensemble été décrits comme de bons maris, de bons parents et éventuellement de bons éducateurs, malgré des parcours personnels pour la plupart difficiles. Bref, jusqu'à leur acte suicidaire et meurtrier, ils étaient exemplaires d'une solide résilience⁶. »

¹ S. Tisseron (2003).

² S. Tomasella (2015 b).

³ Adaptation du roman de F. Emmanuel (2000).

⁴ S. Tisseron (2007).

⁵ *Ibidem* p. 93

⁶ S. Tisseron (2003).

Les recherches cliniques et théoriques de Maria Torok et de Nicolas Abraham invitent les praticiens à réfléchir avec précision et rigueur aux processus d'introjection et aux mécanismes d'inclusion psychique. Le sujet ne peut élaborer des représentations de ce qui lui arrive que s'il est soutenu dans cette tentative par un tiers bienveillant, selon leur théorie du symbole. Survivre à une catastrophe et se reconstituer subjectivement relève en fait principalement du processus d'introjection¹.

Pour toutes ces raisons, et insistant sur le fait que surmonter un traumatisme correspond à un « *ensemble de processus* », Serge Tisseron propose de désigner ce réaménagement psychique en écrivant le mot avec un « a », « résilience », ce qui met en valeur l'action psychique, son déroulement, son évolution et surtout son caractère vivant². Je partage cette option. Aussi, à partir de maintenant, j'écrirai *résilience* de cette façon, l'orthographe traditionnelle étant réservée, le cas échéant, aux citations d'auteurs présentant un des aspects des conceptions exposées précédemment.

Pour dépasser les butées et éviter les écueils de la « résilience », S. Tisseron propose de développer des « *communautés résilientes* » en « *conjuguant la résilience au pluriel* », et de promouvoir un environnement et des conditions de vie qui pourraient permettre « *aux générations futures de faire face aux situations fragilisantes* »³.

I.4.3 Quelles défenses pour faire face au trauma ?

En dehors des processus d'introjection et de l'élaboration psychique qui les accompagne, rendant seuls possibles une réelle resubjectivation ou une reprise des processus de subjectivation, et accompagnant des clivages provisoires voire durables qui sont de l'ordre de la survie, il existe trois défenses radicales qui peuvent passer pour de la « résilience », mais qui – malgré la réussite d'adaptation sociale et d'efficacité qu'elles semblent permettre d'afficher – sont des essais manqués de resubjectivation : l'identification à l'agresseur, l'imitation du violenteur, ainsi que l'édification de mythes personnels ou familiaux rigides et contraignants.

I.4.3.1 Identification à l'agresseur et à l'agression

En 1932, Ferenczi propose une notion capitale de la psychanalyse des traumas, qu'il nomme « *identification à l'agresseur* ». Au moment de la catastrophe, l'enfant a tellement peur qu'il finit par « *se soumettre automatiquement à la volonté de l'agresseur* », à lui obéir aveuglément, en s'oubliant lui-même. Ce faisant, il s'identifie

¹ S. Tisseron (2007), p. 110-115.

² *Ibidem* p. 120.

³ *Ibidem* p. 116-121.

à son agresseur, il devient cet autre qui le maltraite, prenant aussi à son compte la culpabilité, les remords et les tourments de son agresseur. Par « *intropression* », la réalité qui était extérieure devient une réalité intérieure. « *La personnalité encore faiblement développée réagit au brusque désarroi par l'identification anxieuse*¹. » Le phénomène est le même dans le cas de maltraitements graves ou répétés : « *Pour se protéger du danger que représentent des adultes sans contrôle, l'enfant doit d'abord savoir s'identifier complètement à eux*² ».

Comment un tel mécanisme est-il possible ? Comment se met-il en place ?

Lorsque, soudain, la victime après s'être défendue de toutes ses forces ne peut plus empêcher l'agression, elle lâche toute forme de volonté et devient insensible pour elle-même. Elle observe alors tout ce qui lui arrive « *comme du dehors* » : « *elle voit un enfant mort dont on abuse* » et, en même temps, « *son intérêt et toute sa compréhension se tournent vers l'agresseur ... et son ressenti* ». La personne se coupe en deux : d'un côté, un « *être mental de pur savoir qui observe les événements de l'extérieur* », de l'autre, « *un corps totalement insensible* »³.

« *Je ne ressens même pas la douleur qui m'est infligée, puisque je n'existe pas. En revanche, je ressens la satisfaction et la jouissance de l'agresseur que je peux encore percevoir*⁴. »

Le « *terrorisme de la souffrance* » est tel que l'enfant va jusqu'à penser que s'il cesse d'exister et s'il se soumet complètement à la volonté de son agresseur, il aura la vie sauve, ou que l'agression le détruira moins que s'il s'oppose à son agresseur⁵.

Enfin, lorsqu'un enfant ou un adulte vit avec un proche dangereux, il s'oublie pour prévoir les mauvais coups, et demeure constamment sur le qui-vive. Il développe une anticipation aux moments critiques grâce à une « *identification par angoisse* » à la personne dangereuse : « *connaître exactement l'adversaire dangereux, suivre chacun de ses mouvements, pour pouvoir s'en protéger* »⁶.

Cette « *intériorisation par la victime de la figure de l'agresseur conduit à l'inclure dans l'organisation de son Surmoi* ». Trois destins de cette identification sont alors

¹ S. Ferenczi (1932 a), p. 44-46.

² *Ibidem* p. 50.

³ S. Ferenczi, 10 mai 1932 (2006, p. 109-111).

⁴ *Ibidem* p. 111.

⁵ *Ibidem* p. 112.

⁶ S. Ferenczi, 27 juillet 1932 (2006, p. 140).

possibles : le sujet s'identifie à l'agresseur pour s'attaquer directement lui-même selon un phénomène de persécution de soi ; il s'identifie à la victime qu'il a été en conduisant de nouveaux interlocuteurs à devenir des agresseurs à son égard ; il s'identifie à l'agresseur pour agresser à son tour d'autres personnes¹.

En 2004, j'ai proposé d'élargir cette notion clinique essentielle en y ajoutant *l'identification à l'agression* : identification à la situation, à l'intention et à l'action qui constituent la tragédie, c'est-à-dire à tout ce qui se joue de visible et d'invisible lors de ce moment clé, inscrit profondément dans la mémoire de la victime².

L'identification à l'agresseur et à l'agression peut également être mise en scène par la *répétition du trauma* sous la forme de violences commises sur autrui ou sur soi.

I.4.3.2 Imitation du violenteur

Comme nous l'avons vu, la violence soudaine imposée fait *perdre la face* : le sujet ne sait plus qui il est, ses repères sont volatilisés. À la place de ce vide, une force d'attraction happe ce qui est là : le violenteur, sa violence, ses intentions, sa honte, sa culpabilité, etc. N'existant plus, le sujet devient *l'autre face à lui*, tel qu'il est et tel qu'il agit au moment de la catastrophe. Ce qui lui arrive et celui qui le fait « s'imprègnent » en lui. D'une certaine façon, le sujet tel qu'il a été s'est évanoui, il devient une « nouvelle personnalité » créée d'urgence pour survivre au choc, façonnée sous l'influence de l'événement. Le fonctionnement clé de ce « nouveau sujet » est le *mimétisme*³. La personne violentée dont la personnalité est morcelée, recouverte par une personnalité d'emprunt, porte en elle, comme nouveau fondement de son être au monde, les potentialités d'imitation de son violenteur⁴.

I.4.3.2.1 La violence détournée contre l'autre

Un tel mimétisme est un mode de protection pour mettre un terme à la douleur, par le renoncement à sa propre existence et à sa vitalité, un abandon de sa capacité à s'affirmer, « *une résignation et une adaptation immédiate de soi-même au milieu* »⁵.

Ce mécanisme peut se mettre en place lors de chocs moins importants mais répétés sur une longue période, comme dans les cas d'abus sexuels ou de maltraitance.

¹ S. Tisseron (2007), p. 31-34.

² S. Tomasella (2004 c), p. 102-103.

³ S. Ferenczi (1923), p. 69 (2004).

⁴ A. Freud (1936). P. Réfabert (2001).

⁵ S. Ferenczi (1923), p. 70.

Poussée à l'extrême, cette logique du mimétisme se renverse en son contraire et devient une tendance à *se sacrifier* pour essayer de soigner ou d'apporter secours au violenteur. Dans ce cas, la réaction à la violence n'est « *pas la défense mais l'obligation d'aider* ». La personne va alors développer la tendance à « *se sacrifier pour les autres, tout comme elle avait dû sacrifier, en fait, toute son enfance, sa jeunesse, et une partie de son intelligence, à son milieu dément, fou¹* ».

Il est possible d'apporter une explication complémentaire à la mise en place de phénomènes aussi impressionnants. Dans certaines circonstances, « *la conscience est altérée non par des dommages cérébraux, mais par des dommages qui bouleversent la dimension de l'altérité* », donc la possibilité même d'être en relation. Le sujet devient porteur « *de la souffrance de l'autre et de son expression, spécialement quand cet autre est incapable de sentir quoi que ce soit. [...] Il n'y a pas de lésion d'organe, c'est la dimension même de l'altérité qui est lésée².* »

Claude a été abusé sexuellement, enfant, par le père d'un de ses voisins. Les incidents sont restés secrets. Depuis ces événements, Claude est « ailleurs », il s'ennuie souvent à la maison et passe beaucoup de temps à se masturber répétitivement. Sa mère est assistante maternelle. Il ressent une forte jalousie à l'égard d'un petit garçon que sa mère garde et auquel elle porte beaucoup d'intérêt, plus qu'à lui, selon son souvenir. Pour « se venger », Claude va répéter, plusieurs fois, à l'identique, sur ce petit garçon qu'il jalouse, l'agression sexuelle qu'il a lui-même subie, jusqu'à ce que sa mère le surprenne. Sans même se préoccuper des motivations de son fils, elle lui ordonne vigoureusement de surtout ne jamais en parler.

Ce type de répétition est fréquent, y compris d'une génération à l'autre...

Piotr n'a pas connu ses parents d'origine. Enfant de l'assistance publique, il a été « placé » dans une famille d'accueil. L'éducation qu'il reçoit est très rude et correspond plus au dressage d'un chien de garde : coups, humiliations, privations, punitions, vexations... Ses parents d'accueil exigent qu'il ne parle pas à table, réproouvent ses colères et lui interdisent de pleurer. Il doit les « regarder dans les yeux » lorsqu'ils le grondent. Piotr échoue sa scolarité « classique ». Il est orienté très tôt vers une filière technique. Le début de sa vie adulte se passe sans incident. Il est heureux d'être enfin libre et de ne plus rien devoir à ses parents d'accueil, qu'il oublie volontiers. Ayant longtemps eu peur de s'engager, Piotr se marie tard. De grandes désillusions surviennent lorsque Piotr devient père. Avec le temps, il a oublié les mauvais traitements dont il a été l'objet. Il est donc très surpris de constater, à son corps défendant, à quel point il maltraite ses enfants. Cet amer constat le pousse à consulter. Il se rend compte, peu à peu, qu'il inflige à ses enfants exactement les mêmes

¹ *Ibidem* p. 71-73

² F. Davoine, J-M Gaudillière (2006), p. 105 et 108.

maltraitements que celles qu'il a vécues... Il en est sincèrement désolé et triste. Au fil des mois, il parvient à laisser derrière lui ses anciens repères traumatiques et à inventer une nouvelle façon d'être père, sans violence envers ses enfants, une paternité qui lui ressemble vraiment.

Lorsqu'elles en prennent conscience, les personnes qui répètent sur autrui les violences qu'elles ont endurées en sont souvent malheureuses. Malgré leur réussite sociale ou une tranquille apparence laissant croire que « tout va bien », elles disent se vivre comme un « déchet », une « merde », un « sac à ordures » ou un « bout de bois mort », affirment qu'elles ne valent rien, se sentent creuses et inutiles.

1.4.3.2.2 La violence retournée contre soi-même

Tout en se considérant comme un « déchet » ou une « ordure », le sujet peut aussi s'attaquer directement en se maltraitant lui-même ou en poussant les autres à le faire. De façon plus complexe et plus mystérieuse encore, certaines personnes font l'expérience d'une suite d'événements catastrophiques déplorables qui leur font croire à une malédiction, jusqu'au jour où elles découvrent, après une longue psychanalyse, que cette série de catastrophes présente d'étranges résonances avec leur histoire chaotique et celle de leurs ancêtres.

Elisabeth a 56 ans. À la fin des années 1940, elle rencontre un jeune homme hollandais, qu'elle suit pour pouvoir quitter sa famille, dans laquelle elle ne sentait pas avoir de place et de laquelle elle n'obtenait aucune reconnaissance réelle. Elle vit à Amsterdam avec cet homme depuis leur mariage. Elle décrit ses pérégrinations :

« En juin 2006, j'ai subi une hystérectomie. Cette opération a été un événement très douloureux et traumatisant. J'étais dans un état très grave, on m'a transfusé cinq poches de sang, et il y a eu un effondrement du système immunitaire. À l'hôpital, j'étais très angoissée et je faisais des cauchemars. Je suis restée sous anesthésie et analgésie péridurale pendant cinq jours. J'ai eu le masque et la boîte à morphine sur le côté droit. Après cette période, la nuit, vers onze heures, je suis allée dans la salle de bains, j'ai eu un choc anaphylactique et j'ai perdu connaissance. J'ai passé toute la nuit par terre. Le lendemain, les infirmières sont venues et la prise en charge a été difficile. Elles m'ont fait tomber et ma tête a violemment heurté le sol de la salle de bains. J'entends encore le choc de ma tête contre le carrelage. J'ai alors fait un coma de cinq jours en soins intensifs. Ensuite, on m'a descendue sur le brancard dans les souterrains de l'hôpital pour passer une IRM et j'ai fait une crise d'épilepsie. »

Elisabeth se souvient avoir ressenti une très grande douleur à la tempe gauche avec une dissociation de la conscience. Après l'hospitalisation, elle a pris des médicaments antiépileptiques et des anxiolytiques pendant six mois. Depuis, cela fait déjà sept ans, elle a sans cesse mal à la tempe gauche –comme un mal de dents. La douleur est

chronique mais l'intensité varie selon les moments. Elle a également déclaré une gastrite chronique, le syndrome de l'intestin irritable et la maladie d'Hashimoto.

Dans cette situation, le corps devient la scène d'un drame au long cours : l'histoire de la tragédie subjective se manifeste de façon anarchique dans un corps catastrophé, qui est aussi un corps trophée exhibé devant les médecins, un corps catastrophique.

Le retour vers un processus de subjectivation est longtemps entravé par une grande difficulté à exprimer ses émotions, ses sentiments, une absence de pensée personnelle, une froideur affective, un refus de se remettre en question, une accusation systématique des autres (la famille, le mari, les voisins, le corps médical, le psychanalyste) et une intense complaisance morbide avec la maladie, assortie de plaintes sans fin. Elisabeth semble être le chef d'orchestre du malheur qui l'assaille.

I.4.3.3 L'édification de mythologies familiales

Dans la dernière partie de son roman autobiographique, Aharon Appelfeld décrit avec étonnement et regret comment beaucoup de personnes éprouvées par la guerre et la déportation ont pu enfermer la catastrophe en elles et faire comme si le passé n'avait pas existé, houspillant et rabrouant celles et ceux qui leur posaient des questions.

« La pensée qu'un homme devait faire table rase de son passé me semblait fausse. [...] L'histoire de leur vie leur a été arrachée sans cicatriser. Ils n'ont pas su ouvrir la porte qui menait à la part obscure de leur existence, ils ont rompu avec leur mémoire, et ainsi une barrière s'est érigée entre eux et leurs descendants¹. »

Il s'agit là encore de « résiliences » sans resubjectivation, de clivages et d'inclusions fermés à double tour, qui font le lit d'idéalisations forcées et d'idéologisations forcenées, dont la politique actuelle de l'État d'Israël est la conséquence directe.

Ces idéalizations et idéologisations, qui sont des réécritures voire des récupérations de l'histoire (personnelle ou sociale), se figent fréquemment en mythologies.

C'est ainsi que les traumas et les secrets qui jalonnent l'histoire des familles ou des communautés, peuvent donner naissance à la création d'une mythologie qui raconte les légendes plus ou moins réelles de la famille et vise à en assurer la cohésion.

Comme nous l'avons précisé plus haut, Maria Torok affirme que le fantasme est une résultante imaginaire à ce qui provoque une irruption dans le vécu intérieur du sujet, qui fait alors l'expérience d'une *discontinuité*. Elle parle à ce propos de

¹ A. Appelfeld (1999), p. 126-127.

« désinsertion » : rupture avec soi-même, avec l'autre, avec la réalité. Dans cette perspective, les fantasmes dont l'origine est traumatique ont pour fonction d'occulter la catastrophe, sa remémoration, les souffrances et les perturbations qu'elle induit.

« Les fantasmes comme les mythes sont là pour faire écran devant une réalité amère. Les fantasmes s'efforcent de toute leur puissance de parure de couvrir le drame, d'en assourdir le bruit¹. »

Comme pour les fantasmes, il en est ainsi des mythes créés par les familles ou les communautés pour surmonter les épreuves et les catastrophes qui les ont frappées. Le mythe est un récit, plus ou moins fictif, auquel croit et adhère un groupe social. Il a pour fonction de raconter son histoire de façon valeureuse, voire héroïque.

La légende inventée par une famille au moment d'une expérience dramatique lui permet de supporter ce que cette expérience a d'insupportable. Il est possible qu'un ascendant soit mis sur un piédestal et désigné non seulement comme le fondateur, mais surtout comme modèle de la lignée, écrasant alors de son poids idéal les compétences et les projets des descendants, souvent bien différents.

« Le mythe familial apparaît souvent comme un mensonge qui s'oppose à la réalité de l'exercice du pouvoir dans la famille. Tel membre qui apparaît comme le plus faible est, en fait, celui qui joue le plus grand rôle dans les règles de décision². »

La construction d'un mythe familial ou communautaire vient tenter de créer du liant lorsque la catastrophe fait voler en éclat les repères qui permettaient l'existence individuelle et la vie en commun. Il est une tentative de mise en mots de ce qui n'a pas pu être parlé et un essai de récit pour conter une histoire qui ne peut être dite, du fait de la douleur qu'elle représente pour ses membres. Ce « *retour des mots dans le lien social* » est bon signe : il donne naissance à « *des mythes et des histoires à transmettre aux générations à venir* »³.

Pour Fethi Benslama, le mythe est aussi la fiction qui donne naissance et ascendance commune à la filiation spirituelle telle qu'elle existe dans l'idée de nation.

« La nation n'est pas seulement un groupe d'hommes, une collection d'individualités, mais une entité abstraite, donc spirituelle, soutenue par un mythe, par un montage fictionnel ; et c'est ce mythe que les hommes se donnent comme ascendance. Ils sont

¹ M. Torok (2002), p. 76 à 91.

² C. Nachin (1999), p. 39.

³ F. Davoine, J.-M. Gaudillière (2006), p. 381.

les filles et les fils de leur père et mère, mais aussi les filles et les fils d'une fiction, qu'elle soit d'ordre national, ethnique, religieux, linguistique, etc.¹ »

Cependant, certaines mythologies ne sont pas transmises par une verbalisation consciente, mais par les attitudes énigmatiques et les comportements étranges d'un parent. Ils révèlent qu'un traumatisme non résolu ou un deuil non accompli sont venus générer un mythe muet, encrypté comme un secret bien gardé.

Au cours d'une série de séances éprouvantes pour elle, où elle découvre la réalité de sa relation avec sa mère, Jane se souvient de sa position d'enfant : « Je ne pouvais rien faire ; je ne pouvais qu'être morte ». La mère de sa mère était morte à l'étranger, brutalement, d'une pleurésie, loin de ses enfants, qui ne l'ont vue ni malade, ni mourante et n'ont pu assister à son enterrement. La mère de Jane n'a pas pu faire le deuil de sa mère, que ses frères et elle ont idéalisée et magnifiée durant toute leur existence. Jane a peu à peu compris l'effet que faisait sur elle la photographie de sa grand-mère posée sur le chevet de sa mère : la seule photographie qu'exposait sa mère. « Ma grand-mère était devenue une sainte, une martyre pour ma mère. Elle prenait toute la place ; il n'y avait plus de place pour moi dans la vie de ma mère. »

Ainsi, les mythologies familiales sont souvent nécessaires pour donner une explication, même complètement fictive, aux drames et aux tragédies qui secouent le groupe. Cependant, elles ont tôt fait de complexifier ou même de biaiser la perception du réel de chacun des membres. Lorsque ces mythes sont inconscients ou occultés comme des secrets ils perturbent durablement les descendants qui en sentent le poids et la contrainte, sans en connaître la teneur, ni parfois l'existence.

Même s'ils peuvent constituer des entraves à la resubjectivation, les mythes sont tout de même des tentatives d'introjection dans et par le groupe. Mieux que le silence, leurs récits héroïques vont pouvoir plus ou moins favoriser, pour chacun des membres, une reprise des mouvements individuels de subjectivation.

« Dans la vie, comme durant une psychanalyse, on introjecte sans cesse : on surmonte des traumas, on se crée des possibilités de survie, on s'adapte à des modifications internes ou à des bouleversements externes, on cherche à se constituer en un tout cohérent devant les menaces de désintégration psychique, sentimentale, familiale ou politique². »

Nous allons explorer maintenant les possibilités de resubjectivation...

¹ F. Benslama (2009).

² N. Rand (2001), p. 45.

I.4.4 Resubjectivation et principe d'intégrité

La possibilité de se retrouver soi-même, de se resituer dans son histoire singulière et de recouvrer sa subjectivité après une catastrophe passe par une phase de deuil. Le deuil serait la septième des étapes que j'ai pu repérer lors d'un phénomène traumatique avant sa résolution psychique grâce à une élaboration subjective¹.

Étape 1 : La violence de l'événement provoque une *onde de choc*. Elle plonge l'individu dans la stupeur et l'immobilise (paralysie physique).

Étape 2 : L'impact se manifeste d'abord par une *effraction*, qui dès lors crée une brèche dans les capacités de protection du sujet. La violence du choc s'immisce en lui, provoquant de l'effroi, un vide émotionnel et une anesthésie affective.

Étape 3 : *L'hébétude* suit l'incident, avec une forte sidération, caractérisée notamment par une incapacité de sentir et de penser (paralysie psychique).

Étape 4 : Lorsque l'individu retrouve ses esprits, il passe par une phase de *négation*. Il refuse la réalité difficile et ne parvient pas à y croire, tant elle lui paraît impossible et irréelle (révisionnisme psychique).

Étape 5 : Suit une phase plus ou moins longue et intense d'*agitation* et de *confusion*, de chaos émotionnel et affectif. Les images et les sensations de l'événement douloureux s'entrechoquent et assaillent le sujet.

Étape 6 : Vient un moment de grand relâchement, d'épuisement et d'*effondrement* avec une profonde et lourde tristesse, un fort abattement, voire une période de dépression.

Étape 7 : La métabolisation du trauma ne commence qu'après, notamment par une longue période de *deuil*, indispensable, puis par la possibilité de proposer un récit personnel concret, clair et précis, de l'événement autant que de son impact subjectif (physique, émotionnel, psychique notamment).

Un deuil n'est pas seulement un processus d'appropriation douloureux de la perte et du manque, il constitue également *un gain de conscience et de clairvoyance* sur le réel du monde, aussi terrible soit-il, autant qu'un dépassement de ce qui a pu désespérer le sujet, le détourner de son désir et le faire douter de la vie. Après une

¹Le Figaro Santé n°4, avril 2015, p. 91.

catastrophe, pour ne pas se laisser aller à l'absurde ou au cynisme, il est nécessaire de pouvoir retrouver intimement ce qui fait la dignité de l'être humain¹.

« Faute d'honorer un mort, en faisant "passer" son cadavre à l'ancestralité, le sujet témoin de la destruction massive de l'autre, de celui qui, proche des forces de vie et de mort était devenu, dans un compagnonnage héroïque ou résigné, un support pour son identité, tente de trouver la place où le mort peut enfin être déposé. Un tel geste, non de deuil, pas encore de deuil, mais de création d'une sépulture, ne se fait pas sans que soit ravivé le sentiment d'appartenir à la communauté humaine minimale : celle des vivants qui savent honorer les morts. La création de cet hébergement psychique est longue, et elle est douloureuse². » Ainsi, tout deuil éveille la douleur endormie...

Dès sa *Traumdeutung* en 1900, Freud proposait un « principe de plaisir », comme recherche de la satisfaction voire de la jouissance, s'opposant à un « principe de réalité », favorisant l'acceptation de la réalité donc de la frustration. D'ailleurs, dans un premier temps, Freud puis Ferenczi proposaient un « principe de déplaisir », mécanisme de régulation par lequel le sujet évite le déplaisir actuel plutôt qu'il ne recherche un plaisir à venir³. Le principe de réalité impose une régulation des pulsions à la recherche d'une satisfaction immédiate, en les faisant dévier soit vers un circuit de satisfaction plus long, soit vers une répression, soit enfin vers une sublimation. Freud propose aussi d'autres principes, de constance, d'inertie ou de Nirvâna⁴, qui désignent la tendance psychique visant à réduire au maximum la quantité et l'intensité des excitations, que leur origine soit interne ou externe.

Au-delà de ces principes de plaisir et de réalité, et en complément de chacun d'eux, l'expérience clinique du traumatisme m'a progressivement amené à constater l'existence d'un *troisième principe psychique fondamental* que je propose d'appeler « principe d'intégrité ». Il ne s'agit pas d'instinct de conservation ou de « pulsions d'autoconservation », ni même de fixation défensive ou de fantasme d'omnipotence, puisqu'il est question ici des conditions et des processus qui président à la *subjectivation* d'une personne. Dans la vie courante, lors de changements plus ou moins importants, surtout s'ils sont imposés, et à plus forte raison lors de traumatismes, le sujet cherche à maintenir non seulement une certaine forme de continuité dans son sentiment d'identité et sa perception d'exister, mais il cherche aussi à préserver son intégrité de personne spécifique et d'être humain.

¹ S. Tomasella (2016).

² O. Douville (2006).

³ S. Ferenczi (1908).

⁴ S. Freud (1920).

Le principe d'intégrité ne relève donc pas de l'autoconservation mais bien des cadres mêmes de l'identité, c'est-à-dire, au fond, de ce qui permet au sujet de s'identifier et se désidentifier souplement, dans ses mouvements psychiques de sujet en devenir... Il ne s'agit pas non plus de « narcissisme », et notamment de « narcissisme primaire ». Pour mémoire, malgré les définitions variées qui ont pu suivre, Freud définit le narcissisme primaire comme « *le premier narcissisme, celui de l'enfant qui se prend lui-même comme objet d'amour avant de choisir des objets extérieurs*¹ ».

Les observations cliniques concernant les catastrophes naturelles et, surtout, les catastrophes humaines montrent à quel point ce *principe d'intégrité* est important. Le mécanisme de révisionnisme psychique, dans le cas des traumatismes les plus graves, semble aller à l'encontre à *la fois* des principes de plaisir et de réalité, pour tenter de sauver (ou de restaurer) ce qui peut l'être de l'identité du sujet, de sa continuité d'existence et de la fiabilité de ses repères personnels, à travers le « sentiment de soi » ou sentiment d'être soi, c'est-à-dire de son intégrité psychique.

La notion d'*intégrité* est d'autant plus intéressante qu'elle est polysémique. Selon le dictionnaire Littré, « intégrité » renvoie à trois possibilités sémantiques : 1) état d'une chose qui est entière ; 2) état d'une chose saine et sans altération ; 3) qualité d'une personne qui ne se laisse entamer par aucun vice, par exemple « une vertu intègre ».

Son étymologie est très riche. Du latin « *integer* », le mot *intègre* désigne ce qui ne se laisse ni altérer ni corrompre. Le mot *entier* vient du latin « *integrum* ». Le terme *intégrité* dérive du latin « *integritas* », qui signifie être intact, complet. S'agissant d'une personne, son intégrité signifie qu'elle est honnête et fait preuve de probité, mais surtout qu'elle reste elle-même, authentique, fidèle à ses valeurs et qu'elle ne se laisse pas détourner de ses intimes convictions. Ainsi, le *principe d'intégrité* désigne, chez l'être humain, le désir de développer et de protéger ce qui fait sa spécificité, son identité profonde sans cesse en évolution, son existence parmi les autres humains, sa pensée singulière, bref *sa subjectivité unique* et inaliénable.

Au-delà, il est possible de poser également au fondement de ce principe d'intégrité, une conscience, ou connaissance intime, chez tout sujet, de son appartenance au genre humain, donc de son identité humaine, identité d'humain dont la prise en compte et le respect sont au cœur même de toute préoccupation *éthique*.

¹ J. Laplanche, J.-B. Pontalis (1967).

La référence à l'éthique est nécessaire pour réfléchir à la complexité de la clinique des traumatismes et pour conceptualiser l'intégrité. Suivant Spinoza, Levinas, Ricœur, Badiou et d'autres, l'éthique n'est pas de l'ordre d'une morale (institutionnelle, sociale ou religieuse), mais de l'*éthos*, ce « *lieu où l'être humain habite* ». L'éthique se déploie dans trois directions : 1) ce qui est le propre de l'humain ; 2) ce qui permet au sujet de s'humaniser ; 3) ce qui favorise l'humanisation de l'autre et de la relation.

Dans cette perspective, soigner un traumatisme (donc réaliser un deuil) consiste, tout en accueillant la rudesse de la réalité, à restaurer patiemment son *intégrité psychique*, son identité subjective, puis à laisser de nouveau les forces de vie irriguer l'être en profondeur, malgré la catastrophe, tout en tenant compte de ce qu'elle a détruit en soi et hors de soi. Alors, il devient possible de « soigner » un trauma...

I.4.5 La cure des traumatismes psychiques

I.4.5.1 Les prises en charge dans l'urgence

La prise en charge des victimes après une catastrophe est devenue une préoccupation sanitaire des pouvoirs publics. En 1983, le « *débriefing* » est mis au point par l'américain Jeffrey T. Mitchell. Il se tient quelques jours à deux semaines après l'événement et se déroule selon sept phases : introduction, faits, émotions, pensées, symptômes, information, retour. Après le choc, la victime commence à prendre peu à peu la mesure de ce qui s'est passé. Des troubles peuvent apparaître dans l'immédiat ou dans les jours qui suivent. Les participants sont invités à évoquer l'événement traumatique et à identifier leurs réactions ainsi que les signes du stress qu'ils ont vécu. En pratique, après avoir énoncé les faits, les pensées et les émotions sont souvent relatées en même temps. La séance dure deux heures environ. Les personnes réunies dans un même groupe ont vécu le même événement. Ce sont elles qui choisissent d'y participer. Il est rarement pratiqué à l'échelle individuelle car son indication principale vise le groupe.

En 1993, Jeffrey Mitchell et George Everly présentent le « *defusing* », une prise en charge immédiate de la victime dans les heures qui suivent l'événement pour tenter un désamorçage immédiat. Il peut se faire de façon individuelle ou en groupe, la participation y est également volontaire. La séance dure entre trois quarts d'heure et une heure, elle s'appuie sur l'expression de la parole et des émotions sans chercher à dédramatiser l'événement¹.

¹ G. Everly, J. Mitchell (1997).

En 1997, Louis Crocq et François Lebigot proposent l'IPPI : « intervention psychothérapeutique post-immédiate », qui a lieu juste après les tout premiers soins et se déroule dans un lieu neutre. Elle est focalisée sur l'expression des émotions. La victime est encouragée à dire ce qu'elle ressent, non pas ce qu'elle a vu. L'objectif est d'aider les personnes impliquées dans l'événement à mieux comprendre ce qui s'est passé pour pouvoir en surmonter l'impact. Là encore, l'apport du groupe est important. La séance s'articule autour de deux pôles : recueillir les récits des participants puis les informer sur les manifestations liées au stress et à l'anxiété. Elle favorise parfois des demandes de psychothérapie individuelle. La prise en charge immédiate est importante, car elle permet à la victime de revenir dans le monde des vivants grâce au récit affecté des événements et grâce au soutien du groupe.

Dans le cas des catastrophes, une Cellule d'urgence médico-psychologique (CUMP) ou une antenne de la Croix Rouge assurent la prise en charge des états post-traumatiques. Elle consiste en un accueil (individuel ou familial) des victimes, une évaluation du stress subi, une éventuelle proposition de consultations de suivi (y compris par téléphone) et l'indication de centres spécialisés qui pourront effectuer ces consultations¹.

Le « *débriefing* psychologique » est très en vogue aujourd'hui, malgré les critiques qui lui sont adressées². En France, il est remis en question par les psychanalystes.

Olivier Douville précise : « *Le paradoxe sur lequel les psychothérapeutes du 'choc' n'ont rien à dire est que c'est bien au moment où le sujet se réamorce à du discours qu'éclate, au grand jour, la période féconde du trauma*³. »

Lors d'une catastrophe, il est important de pouvoir recueillir la parole des survivants, s'ils le souhaitent eux-mêmes spontanément, mais aussi de respecter le silence des plus gravement touchés (perte de proches, etc.), de soigner d'abord par « la main sur l'épaule », et par une prise en charge corporelle (en petit groupe, au chaud, avec toilette et alimentation). La psychothérapie viendra après, à la demande du patient.

I.4.5.2 La psychanalyse du trauma à partir de Ferenczi

Pour Sándor Ferenczi, un événement devient traumatique lorsque l'incident est frappé du désaveu de la part des adultes et principalement des parents. L'hypocrisie, la culpabilisation, le rejet ou l'effet de surprise, ainsi que la répétition des

¹ C. Duchet, S. Molenda, A. Ponseti (2009).

² D. Cremniter (2007).

³ O. Douville (2003).

événements, rendent le trauma pathogène¹. Dans la description qu'il fait de l'impact, Ferenczi insiste sur la soudaineté et l'imprévisibilité de l'événement. Le sujet est pris au dépourvu, son activité psychique se paralyse du fait de la sidération des perceptions, de la pensée, mais aussi de la motricité². La thérapie d'un patient traumatisé nécessite de pouvoir remonter avec lui vers les événements eux-mêmes *avec les affects* qui les ont accompagnés, et d'accéder ainsi aux zones tenues jusqu'ici à l'écart de la conscience (clivage) ou hors de portée des affects (dissociation).

À la suite de Ferenczi, Maria Torok invite le psychanalyste à devenir le « *medium des catastrophes traumatiques* » du patient, à entrer en contact avec les aspects et les effets du trauma que les parents n'ont pas voulu ou pas pu écouter. « *Son art est de savoir appeler, convoquer, ressusciter et apaiser, par tous les moyens que l'imagination lui fournit, les bouleversements traumatiques*³. »

Françoise Davoine ainsi que Maria Torok soutiennent que « *le trauma reste vide de sens tant qu'on l'envisage comme une série d'événements* ». Pour un patient de Maria Torok, il était question « *de l'extermination des parents, du placement précipité en famille d'accueil, de l'éducation par une tante lointaine et étrangère* ». Évoquer seulement ces événements ne sert à rien. « *Nous avons à étudier les vécus corporels et affectifs, les maladies, les situations professionnelles, les relations interpersonnelles et amoureuses liés jadis et aujourd'hui aux événements traumatiques.* » Elle confirme : « *En tant que psychanalystes, nous ne traquons pas des événements mais tout un univers humain ou inhumain concret qui en émane et qui se trame autour d'eux* ». Elle se pose la question : pourquoi, comment et par qui un événement a-t-il apporté la désolation, l'absurdité, la contradiction, voire une « double contrainte », la hantise, ou la mort, dans l'âme et dans la vie d'une personne⁴.

Ainsi, le traumatisme psychique connaît une signification spécifique dans l'histoire biographique du sujet. Pour se retrouver « entier », ou vivant, un nouveau combat attend le blessé psychique : celui d'une rétrospective sur sa trajectoire de vie qui lui permettra de donner un sens à l'événement traumatique, alors vécu comme insensé.

¹ S. Ferenczi (1918).

² S. Ferenczi (1932).

³ M. Torok (2002).

⁴ *Ibid.*

Dans une perspective lacanienne, Yann Auxéméry précise les possibilités thérapeutiques d'une *reconquête de l'intégrité subjective*. Comme indiqué plus haut, l'effraction de l'événement traumatogène crée une brèche dans la psyché.

« Le réel exposé du dehors fait écho au réel interne en créant un trajet de résonance, même temporaire, qui les relie en fixant une faiblesse sans cesse revisitée. Le traumatisme psychique est caractérisé par la répétition qui accapare le sujet à son insu. Cette répétition est présente au cours des cauchemars mais elle consacre également un télescopage biographique qui fait l'essence même du trauma¹. »

De ce fait, la psychothérapie requiert un « *engagement actif du sujet* ». Ne pouvant effacer la scène traumatique, le sujet lui donne du sens en se situant lui-même dans sa participation au drame qu'il a vécu². Nous retrouvons Freud et son intuition thérapeutique originelle, preuve que le principe d'intégrité était déjà en germe dans son élaboration théorique dès ses toutes premières recherches.

« Regarde quelle est ta propre part au désordre dont tu te plains³. »

Ainsi peut reprendre cours le processus de subjectivation, jusqu'alors suspendu par l'*en-deuil* ou compromis par le trauma en souffrance. Dans le contexte de la cure, le *therapon* est le témoin confiant et empathique, accordant crédit à ce que son patient a vécu et à ce qu'il lui raconte, comme le confirme Olivier Douville.

« Au contraire du bavardage, la façon dont un sujet rend compte du fait qu'il a traversé un traumatisme est d'un sérieux intense : celui qui marque cette aventure d'avoir à redonner corps de parole entre lui et les disparus qui ont avec eux emportés dans leurs disparitions de corps réel, de figure, de forme et de rythme, le propre rapport de ce sujet en trauma à la mort. Parler au risque d'être le premier à parler du monde perdu, des possibles à venir. Souvent, des sujets qui s'évadent de leur engluement traumatique tentent de re-fabriquer une fraternité de discours où s'inscrire. Cette tentative se dit parfois au clinicien, à ces moments où le sujet ne réclame ni la plainte consolatrice, ni la bienveillance neutralisante, mais tout simplement le fait d'être cru pour sortir de la stupeur et de la honte⁴. »

Il s'agit effectivement pour le patient de reprendre le chemin de sa subjectivation, c'est-à-dire des ressources personnelles qu'il découvre et des moyens singuliers qu'il invente pour exister, penser et s'exprimer de nouveau en tant que sujet. Une façon, aussi, de retrouver ou de reconstituer son *intégrité psychique*...

¹ Y. Auxéméry (2013 a).

² Y. Auxéméry (2013 b).

³ S. Freud (1905 a), p. 23.

⁴ O. Douville (2003).

I.4.6 Chronique d'une catastrophe

La psychanalyse est une démarche au service de la singularité et de la spécificité du sujet. Le patient est unique, il a vécu la catastrophe d'une façon toute personnelle qui lui correspond et qui lui est particulière. Il n'est donc pas possible de lui imposer des solutions générales. Il s'agit de l'écouter, lui, d'explorer avec lui l'événement qui l'a blessé et la réponse qu'il a pu y apporter, pour qu'il puisse inventer une façon personnelle d'en guérir, c'est-à-dire de s'en libérer. Le psychanalyste prête une grande attention d'une part aux ressentis corporels exprimés par le patient (sensations et émotions), car le trauma concerne l'incarnation de l'être et non le domaine des idées ; d'autre part aux défenses qu'il a mises en place pour s'en sortir alors. Ces défenses sont coûteuses en énergie psychique et en perte de sensibilité (désensibilisation) aussi, elles ne sont plus adaptées à ce qu'il vit aujourd'hui. À l'issue de ce processus, le patient pourra alors raconter une histoire, l'histoire d'un moment particulier qu'il a vécu mais qui n'a plus d'effet perturbant sur lui : il pourra en parler comme d'un *passé dépassé*.

Voici le témoignage de Renée, 41 ans. Après plusieurs années de psychanalyse à raison d'une consultation de quarante-cinq minutes par semaine, lors d'une séance où elle parle de cataclysme, elle affirme plusieurs fois avec vivacité : « Tout vole en éclats ». Elle reprend alors un à un les événements marquants des dernières années.

Le 13 juin 2003, elle arrête de fumer et dit vivre une première période de confusion.

En septembre 2003, elle met fin à une relation amoureuse et parle alors d'un ressenti d'explosion. « Je sors du matériel, affirme-t-elle. Je n'ai plus de repères, plus aucun repère. »

Le 5 décembre 2003, sa mère se suicide (date proche de celle de son anniversaire).

L'été 2006, elle vend son appartement. En septembre de la même année, elle est licenciée de son travail et se retrouve au chômage avec 60% de son salaire. Elle suit alors une formation de deux ans pour assurer sa reconversion professionnelle.

L'hiver 2006, son père se remarie et part s'installer avec sa nouvelle épouse en Asie.

Le 21 décembre 2007, la mamie bien aimée, sa grand-mère maternelle, meurt.

A la fin du printemps 2008, elle absorbe « une plante brésilienne chamanique proche du LSD ». Pendant les trois mois d'été qui suivront, Renée rapporte avoir vécu au quotidien dans une « complète confusion ».

Au début de l'automne 2008, le père lui demande de quitter la maison familiale où elle s'était repliée après son licenciement. La maison sera vendue en avril 2010.

Elle explique avoir vécu toutes ces années dans la solitude, perdue dans son travail et ne sachant plus quoi faire d'autre. Elle se dit très dispersée. Elle revient sur cette période en redisant qu'elle a vécu un éclatement en 2003. « C'est comme si j'avais quitté la matière. J'étais dans une souffrance telle que je voulais mourir. Je me disais que la mort était la seule façon que cela s'arrête. J'étais complètement perdue. Je ne savais plus quoi faire. Je n'étais plus en lien avec personne. »

Début 2011, elle rencontre un homme qu'elle trouve « trop fusionnel et étouffant », elle ne supporte pas qu'il la « contrôle ». Enceinte de lui, une bonne année après leur rencontre, elle choisit seule d'avorter. Elle reconnaît qu'elle lui en veut et qu'elle ne cesse de le rejeter. De plus en plus en colère contre lui, elle met fin à la relation. Elle est alors dans un grand mal être, avec beaucoup d'idées de suicide et de mort.

Octobre 2012, elle commence sa psychanalyse. Trois ans plus tard, elle explique d'elle-même qu'elle est en train de « retourner vers la matière », de « retrouver la matière ». Une façon pour elle d'exprimer qu'elle perçoit en elle le processus d'incarnation. Elle décide de « redire oui à la vie, de reconstruire son existence, d'exister de nouveau ». Elle fait ce constat en exprimant beaucoup d'émotion.

Elle précise qu'elle sent en elle « une présence, une énergie qui est là et qui n'a pas été touchée » par tout ce qu'elle a vécu. La part intacte... « Je peux recontacter ma force vitale. Je sens de la gratitude envers moi-même, d'avoir pu traverser toutes ces difficultés et de ressentir ça, aujourd'hui, cette partie de moi qui est restée intacte ».

Son témoignage illustre une longue thérapie, parfois chaotique, qui l'a progressivement amenée à élaborer la période de catastrophes qu'elle a vécue entre 2003 et 2012. Elle parle d'elle-même, à sa façon, de ce que nous nommons ici par écrit « principe d'intégrité », dont nous ne lui avons pas parlé. Elle se rend compte que ses difficultés actuelles sont aussi influencées par un inceste avec son père dans la période de préadolescence et de maltraitance par sa mère dans son enfance.

Comme beaucoup de patients ayant vécu des catastrophes, Renée a mis en œuvre, puis repéré, les cinq façons de se protéger et de répondre à un traumatisme, telles que Serge Tisseron les a présentées sur son blog en 2008¹ :

- 1) Les comportements sexuels pervers sadomasochistes.

¹ S. Tisseron, « L'arbre de la création et la forêt de la résilience », 20 septembre 2008.

- 2) Les clivages et les inclusions. « *Une vie en tous points normale, mais entrecoupée de comportements étranges et imprévisibles qui envahissent régulièrement le sujet traumatisé et qui peuvent gravement perturber son entourage. Dans ces moments, il mélange le passé et le présent et rejoue à son insu les comportements et les paroles vécus au moment du traumatisme.* »
- 3) Comportements destructeurs, morbides et mortifères (tentatives de suicide, perversion morale, addictions).
- 4) Passion pour son traumatisme. Plaintes perpétuelles et refus de guérir avec recherche de l'intensité du moment traumatique. Repli sur soi.
- 5) Créativité nourrie par les blessures. Création le plus souvent tournée vers les autres.

Comme dans le cas de Renée, la « création » peut aussi être le choix de se mettre au service des autres en les soignant et en les formant, ce qu'elle a fait en exerçant un temps une activité thérapeutique (diététicienne), puis de formation professionnelle.

Aujourd'hui, Renée va beaucoup mieux. Elle est parfois encore submergée par des colères très virulentes, qu'elle appelle « ses rages », lors desquelles elle a brièvement de nouveau un comportement autodestructeur. Ces épisodes de violence contre elle-même sont de moins en moins fréquents. Elle reconnaît qu'elle est encore très perfectionniste et manque de souplesse envers les autres et surtout à son égard.

Quelles sont donc les principales actions psychiques, ou phases processuelles, par lesquelles passent les patients qui élaborent un trauma pour pouvoir s'en relever ?

- ✓ Développer la conscience précise de l'incident malheureux et de son déroulement.
- ✓ Retrouver la mémoire des sensations et des émotions vécues durant le drame.
- ✓ Exprimer les sentiments (tristesse, colère, révolte, etc.) qu'il (a) fait naître en soi.
- ✓ Parvenir progressivement à prendre de la distance en le resituant à un moment précis du passé, avec un avant et un après.
- ✓ Reprendre contact avec le mouvement de son identité en évolution, de son « allant-devenant », de son désir, puis avec la possibilité de faire des projets.

Le signe le plus évident de « guérison psychique » concerne la possibilité d'évoquer l'événement douloureux sans chercher à l'occulter ou à le fuir, de se le remémorer et d'en parler sans angoisse durable et sans être dépassé par les émotions qu'il réveille. Par ailleurs, la peur d'une répétition inéluctable de la tragédie s'est grandement estompée ou, même, a disparu. Le patient n'est plus obnubilé ou hanté par le drame. Il n'est plus effrayé par des événements du même ordre. La fixation mentale a cédé. Souvent, il retrouve une meilleure confiance en lui ainsi que ses capacités créatives.

Après avoir exposé l'évolution de la notion de traumatisme psychique dans l'histoire de la psychanalyse, puis présenté les processus de subjectivation, de désobjectivation

et de resubjectivation tels qu'ils peuvent être appréhendés aujourd'hui de façon théorique et clinique, nous allons poser quelques hypothèses de recherche, souples et ouvertes, répondant à une problématique précisée dans le temps et dans l'espace.

I.5 Hypothèses métapsychologiques et psychopathologiques

« Nous déclinons l'obligation d'atteindre d'emblée une théorie bien lisse et se recommandant par sa simplicité. » S. Freud, « L'inconscient » (1914)

En 1966, Karl Popper affirme que la recherche scientifique consiste à poser puis à traiter un problème, selon une démarche qui accepte la réfutabilité. Pour autant, il ne s'agit pas de créer un problème *ex nihilo*, en convertissant artificiellement un phénomène en problème. Une catastrophe est un phénomène individuel ou collectif qui pose problème à ceux qui la vivent directement, mais aussi parfois à ceux qui en sont témoins, voire à ceux qui en subissent les effets indirectement.

En psychanalyse, beaucoup de phénomènes ont pu être présentés comme des problèmes dans une littérature de vulgarisation, alors qu'ils sont de simples singularités, des particularités subjectives. Par ailleurs, le risque est de proposer des problèmes préconstruits, c'est-à-dire construits à partir de présupposés théoriques. Aussi, les problématiques qui en découlent ne sont pas assez solides ou pas assez définies : les solutions proposées sont alors souvent insatisfaisantes, parfois même elles se présentent comme des impasses. Ces impasses peuvent être théoriques, mais le plus fréquemment ce sont des impasses cliniques ou thérapeutiques. Les solutions proposées sont inapplicables parce que trop abstraites, trop conceptuelles, voire trop dogmatiques.

Poser un problème avec rigueur consiste à éviter de le construire à partir de préjugés, de clichés ou de stéréotypes. En effet, la façon de présenter un problème découle du ou des paradigmes de référence du chercheur. Imre Lakatos propose une démarche progressive, et si possible interdisciplinaire, qui vise à participer à la construction d'un paradigme nouveau ou au moins plus précis, selon un programme de recherche au cours duquel la problématique se spécifie peu à peu. Un « *programme de recherche progressif* » signifie qu'il peut être générateur de connaissances nouvelles, déjà parce qu'il permet de désigner les faits de façon inédite, surtout parce qu'il n'impose pas une théorie au détriment de la réalité¹.

I.5.1 La catastrophe psychique

Dans cette démarche progressive, les définitions ne peuvent être que provisoires.

¹ I. Lakatos (1978). Voir aussi, dans le même sens, N. Rand et M. Torok (1995).

Ainsi, déjà, nous pouvons définir la catastrophe comme destruction, bouleversement, chaos, mais aussi par un constat d'*irréversibilité* : ce qui était n'existe plus.

*La catastrophe est le fait d'une discontinuité due à un basculement soudain. La détresse, la paupérisation et la rupture des liens induisent une précarisation des « instruments symboliques », donc un dérèglement des processus de subjectivation, par exemple par une incapacité à transformer la douleur en souffrance*¹.

Pour Stéphane Thibierge, *le registre de la catastrophe est devenu l'ordinaire de notre rapport au réel, dans un non-lieu au sens de ce qui n'a pas eu lieu et de ce qui ne trouve pas de place pour s'inscrire. « La catastrophe est un rapport permanent au monde qui n'est plus un monde. »* Culpabilité et angoisse se développent et peuvent devenir envahissantes. L'individu se retrouve « *hors sujet* »². Cette formule désigne la réalité la plus extrême de la désobjectivation.

Le mot désastre désigne un changement d'astre et surtout la chute d'un astre, c'est-à-dire *l'effondrement d'un référent*. Dans *L'écriture du désastre*, Maurice Blanchot affirme : « *Le désastre ruine tout en laissant tout en l'état* »³. Pour ceux qui l'ont vécue, la catastrophe est devenue difficile voire impossible à penser. Le passage de l'objectif au subjectif, de l'extime à l'intime, se manifeste précisément ici : la catastrophe est un élément dynamique qui est en train d'être vécu ou qui a été vécu ; le désastre est le constat postérieur de ses effets néfastes.

La catastrophe semble induire un traumatisme qui n'est plus ni subjectif ni subjectivable : elle concerne une masse anonyme et n'a aucun sens. Ce constat amène S. Thibierge à distinguer le régime du traumatisme ordinaire de la « *chose mortifère irréprésentable* » que constitue une catastrophe⁴.

Ferenczi emploie le terme de *commotion psychique*. Une commotion est un « *ébranlement soudain et violent* » ; elle est synonyme de choc, d'explosion, de secousse et de télescopage. Un sens complémentaire désigne une « *violente émotion* », un bouleversement ou un trouble profond⁵. Toutes ces définitions en font un synonyme très voisin du désastre que constitue une catastrophe psychique.

¹ J. Birman (2014).

² S. Thibierge (2014).

³ M. Blanchot (1980), p. 7.

⁴ S. Thibierge (2014).

⁵ Dictionnaire *Le petit Robert*.

Une catastrophe psychique pourrait donc correspondre à la combinaison d'un deuil complexe et d'un traumatisme multiple, souvent multidimensionnel.

Dans une autre dimension, une *catastrophe sociale* (culturelle, politique et historique) pourrait désigner de surcroît une durable, grave ou violente *remise en cause de la dignité humaine*. L'identité humaine est bafouée.

I.5.2 Du communautaire au collectif

Qu'est-ce qui fait une communauté ? « *Un langage commun* », répond le sociologue Bernard Conein¹. La communauté permet une reconnaissance de la souffrance, non pas considérée comme une faiblesse personnelle, mais comme une expérience partagée.

Qu'est-ce qu'une résolution communautaire de la souffrance, par rapport à une solution individuelle ?

Dans *Sphères de justice*, Michael Walzer observe qu'il existe plusieurs façons d'être « juste » dans une communauté. La justice institutionnelle n'est pas suffisante. Il existe une dimension centrale supplémentaire au niveau communautaire : elle concerne l'appartenance au groupe et la reconnaissance par ses membres².

La production de la connaissance est un fait social. Les idées viennent de l'échange avec autrui. Une telle « dépendance épistémique » signifie que nous sommes dépendants de ce que sait autrui. Cela est vrai aussi en ce qui concerne la solidarité face aux catastrophes, mais surtout la *mémoire des catastrophes* : nous sommes dépendants de l'aide que nous apportent les autres et également de leur mémoire.

Pour mieux repérer la différence entre une communauté et la collectivité, il convient d'abord de distinguer le niveau local et le niveau global. Entre la macrostructure (collectivité) et les microstructures (couple, famille nucléaire), la communauté est une méso-structure, un intermédiaire, un passage, une jonction, une articulation...

Intéressons-nous à la vie d'une communauté « subjectivante » en prenant l'exemple de la présence de Françoise Dolto à l'école de la Neuville de 1973 à sa mort³.

¹ B. Conein, professeur de sociologie à l'université de Nice (communication personnelle).

² M. Walzer (1983).

³ *Françoise Dolto et l'école de la Neuville*, film de Fabienne d'Ortoli et Matias Amram, Frémaux, France, 2009.

L'École de la Neuville, en Seine et Marne, est un internat de semaine où vivent ensemble une quarantaine d'enfants et une dizaine d'adultes. Passionnée par l'enfance et le développement des enfants, F. Dolto s'est interrogée sur la façon dont l'école pourrait contribuer à la croissance psychique. Elle soutient le projet de Fabienne d'Ortoli, de Michel Amram et Pascal Lemaître de « faire l'école autrement », à partir des connaissances psychanalytiques et du travail de Fernand Oury sur la pédagogie.

Ce milieu éducatif est fait d'institutions (des lieux de parole et de décision) et de moyens proposés pour faciliter autant l'apprentissage que la réflexion.

Jacques Pain explique que « La Neuville est une société à dimension humaine où on partage le pouvoir et la parole, où on fait en commun les règles, les lois et où les grandes lois de l'humanité restent intangibles. C'est une société où on repère ce qui tient de l'adulte et ce qui tient de l'enfant, ce qui tient de l'apprentissage et ce qui tient du grandir. Avec des lieux en commun, des limites bien repérées, des lois partagées, on peut construire un langage à dimension humaine, un langage à dimension symbolique, un langage qui construit de l'espèce humaine. »

Michel Plon, le « contrôleur » de l'école, poursuit : « C'est un lieu où il y a de l'école mais ce n'est pas qu'une école. C'est encore mieux si on peut apprendre dans un contexte de vie et pas uniquement de contrainte. Un contexte de vie c'est un contexte où on peut faire des choses, des activités manuelles, des activités artistiques, où on peut aussi bien découvrir la nature que la société, à travers le cinéma, le théâtre et la musique. À ce moment-là l'école s'intègre dans un mouvement vital et non pas dans ce que Fernand Oury appelait l'école-caserne, c'est-à-dire un lieu de contrainte, d'uniformisation, de règles et uniquement de règles. [...] Françoise Dolto disait que ce n'est pas aux enfants de s'adapter à l'école mais à l'école de s'adapter aux enfants. Le propre de la Neuville, c'est d'essayer de s'adapter aux enfants au maximum. Cela signifie d'abord repérer les points forts d'un enfant. Ceux où il excelle, ceux où il prend du plaisir, où il parvient à se réaliser. Repérer ces points d'investissement de son désir et le laisser s'épanouir autour de ces points. Ensuite tout ce qui est du domaine de l'inhibition, mathématiques, lecture, etc., l'enfant les aborde en confiance et non pas à travers les rais de son inhibition. »

Les façons de faire sont questionnées et remaniées en permanence : la pédagogie de l'école de la Neuville est constamment en cours d'élaboration.

« C'est un lieu où le pari institutionnel du collectif soutient le travail de la subjectivation, alors que l'individualisme effréné conduit à la désolation. La dé-sol-ation, dans son sens étymologique que développe Hannah Arendt, est la perte de ce qui fait sol commun. À l'heure où, pour reprendre Mireille Cifali, de plus en plus d'enfants sont

obligés de se construire avec des adultes qui se sont désertés, la connaissance du travail d'humanisation effectué à l'école de la Neuville nous semble importante¹. »

Dans cette communauté, chaque enfant a sa place, sa parole est prise au sérieux. Au fur et à mesure, il perçoit que plaisir d'apprendre et désir de vivre sont inséparables.

À partir de cette expérience communautaire, il est possible d'envisager qu'une catastrophe touche trois registres, agit dans trois espaces : *subjectif* (personnel), *historique* (collectif) et *communautaire* (articulation entre les deux). L'individu est sujet dans un groupe, membre d'une communauté restreinte (famille, clan, association), chaque communauté fait partie de la société, entendue comme un collectif, une communauté élargie unie autour d'une histoire, d'une culture et d'une langue. Ces trois niveaux seront présents dans nos investigations.

I.5.3 Un programme de recherche progressif

Une catastrophe est un événement perturbant et déstructurant qui se vit au singulier et aux pluriels communautaire et collectif. Le ravage commun est aussi un désastre singulier. Au propre comme au figuré, la catastrophe désigne la ruine, l'effondrement, la faillite, l'exode, l'exil, l'impuissance... Son impact est multiple, complexe, multidimensionnel. Individus et groupes sont plongés dans une crise, souvent durable et profonde, dont ils ne savent pas comment ils vont pouvoir émerger. L'individuel et le social s'entremêlent dans un va-et-vient entre je, nous et eux, entre son regard, sa parole, et le regard et la parole de l'autre, des autres.

Dans ce contexte qui servira de cadre épistémologique à nos recherches, se pose un certain nombre de questions précises.

En quoi une catastrophe peut-elle constituer un traumatisme ou plusieurs traumatismes ? Quel peut être l'impact multiforme d'une catastrophe sur un individu, au point de constituer pour lui un désastre personnel ? En quoi provoque-t-elle pour lui une dé-subjectivation ? Comment un individu peut-il se reconstruire en tant que sujet après la catastrophe ? Comment sa communauté peut-elle l'y aider ?

Il nous semble important d'envisager la problématique de la catastrophe singulière, communautaire et collective dans une autre perspective que celle du post-

¹ Présentation de Nathalie Bataillon et de Marie-Paule Chardon à la FAP, Paris, 2013.

traumatisme dominant, notamment du côté des liens entre subjectivation/désobjectivation/resubjectivation, identité individuelle et collective.

I.5.3.1 Problématique

Le choc du vécu catastrophique provoque-t-il un arrêt passager des processus de subjectivation, voire une désobjectivation momentanée ? Si oui, combien de temps ce phénomène peut-il durer et, surtout, comment opère-t-il ? La catastrophe est-elle un espace externe/interné, hors subjectivation et hors intersubjectivité, ou les brouillant seulement ? Qu'en est-il alors des phénomènes d'identification et de désidentification qui sont à l'œuvre, notamment l'identification aux vécus catastrophiques, avec une perte possible des repères identificatoires antérieurs ? La thérapie post-catastrophe consiste-t-elle, entre autres, à permettre une désidentification à la catastrophe, puis une reprise des processus identificatoires fluides et souples de la subjectivation ? Dans ce cas, comment reconquérir son propre espace de subjectivation, autant dans la relation de soi à soi-même (intrapsychique) que dans la relation aux autres (intersubjective) et au monde ?

Nous nous poserons ces questions dans un cadre d'investigation spécifique qui concerne plus particulièrement le sud-est de la France, cadre limité dans l'espace, le *Maghreb* (Algérie, Maroc, Tunisie), et dans le temps, la *décolonisation*. Les personnes interrogées ont vécu l'exode collectif et communautaire autant que l'exil familial et personnel. Nous étudierons l'impact de leur départ « forcé » de leur pays d'origine pour une installation non prévue dans un pays inconnu, presque étranger, la France.

I.5.3.2 Question centrale

Quels sont les passages réciproques de la dimension *externe* (catastrophe) à la dimension *interne* (désastre), puis du *subjectif* (trauma personnel) au *communautaire* (trauma partagé) et au *collectif* (trauma reconnu) ? Comment ces passages opèrent-ils ? Qu'est-ce qui circule, comment s'effectue chaque changement de dimension ?

Ici se pose la *question du continu et du discret* dans des espaces topologiques différents. Il est possible d'envisager le problème comme des métamorphoses de formes psychiques (intrapsychiques, intersubjectives, groupales, sociales), qui se fraient un chemin puis se stabilisent dans chaque dimension. Chaque espace n'étant pas vide de formes mais pourvu de formes reliées entre elles, organisées en thématique et avec lesquelles la forme qu'induit la catastrophe va interagir produisant une ou des métamorphoses : bouleversements puis réaménagements.

I.5.3.3 Quelques hypothèses

Si la question centrale ne remplace ni la problématique ni l'ensemble des questions auxquelles nous essaierons de répondre, elle constitue tout de même un fil rouge essentiel, qui servira de trame sous-jacente à notre réflexion.

Les hypothèses souples, ou pistes de recherche, que nous allons proposer sont des *intuitions cliniques et théoriques* concernant la subjectivité, la subjectivation et leurs évolutions, du fait de l'impact d'éléments « objectifs » sur l'expérience subjective d'un individu dans ses dimensions personnelle et groupale¹.

I.5.3.3.1 Les modalités de la désobjectivation

Rappelons que *la subjectivation désigne un ensemble de processus psychiques qui permettent à l'être humain en devenir de se constituer progressivement en tant que personne singulière et spécifique, c'est-à-dire en tant que sujet capable de se penser et de se nommer comme tel, mais aussi de penser et de parler en son propre nom.*

Comme nous l'avons vu, la dé-subjectivation se manifeste de façon très variée. Certaines personnes se trouvent durablement marquées par la tragédie ; elles semblent ne pas pouvoir s'en relever ou retrouver le goût de vivre. Elles peuvent alors rester très déprimées ou pessimistes, et embrumer l'existence de leurs proches. D'autres, au contraire, semblent ne pas avoir été affectées par l'événement et donnent l'impression d'une grande force apparente. En fait, elles sont restées dans le déni de l'épreuve et dans l'anesthésie de leurs ressentis. Elles peuvent alors montrer dureté, insensibilité, indifférence, manque d'empathie, voire cynisme, vis-à-vis de leur entourage, pouvant rendre la vie très difficile, ou impossible, à leurs proches. Entre ces deux extrêmes, toutes sortes de degrés peuvent coexister, y compris par des manifestations de désordres somatiques d'une grande variété, autant que par la *dépersonnalisation*, qui serait une forme de désobjectivation radicale.

Dans les situations de catastrophes, la désobjectivation peut se manifester par :

- une attaque des liens internes, c'est-à-dire une mise à mal des liens humains intersubjectifs constituants qui ont été intériorisés par le sujet ;
- un effondrement, une menace terrifiante d'effondrement ou d'agonie psychique ;
- un morcèlement de la psyché, une fragmentation allant jusqu'à l'atomisation, une dépersonnalisation plus ou moins sévère et durable.

¹ Nous mettrons d'ailleurs l'accent, chaque fois que ce sera possible, sur le groupe et la communauté.

Claude Nachin a pu mettre en évidence qu'un deuil non fait entraîne l'impossibilité d'accomplir d'autres deuils à venir¹. Nous pouvons supposer qu'il en est de même pour le trauma : un traumatisme psychique non élaboré induit une difficulté supplémentaire dans l'élaboration des traumatismes futurs et peut même entraîner l'impossibilité de symboliser un trauma de nature identique.

Une catastrophe psychique est un ensemble ramifié de traumatismes et de deuils concernant un sujet, ses proches (notamment les membres de son entourage ayant vécu les événements), mais aussi des personnes plus lointaines (à travers des inconnus ou la somme des mémoires communautaires et des discours collectifs).

Dans la soudaineté de l'instant catastrophique, se trouve la mort ou la menace de mort, traumatisantes psychiquement pour tous, en tous temps et en tous lieux.

Un degré à peine en dessous, il y a l'annonce de ne plus être qu'un citoyen de seconde zone, juste toléré et susceptible d'être chassé de sa maison, de son quartier, de sa ville, de sa région ou de son pays... Par exemple, en Egypte, Nasser avait obtenu la neutralité positive des Frères musulmans en persécutant les Juifs et les Coptes, considérés comme indésirables, gênants, et « de trop », donc poussés à émigrer².

Enfin, en ce qui concerne les cultures marquées par les religions monothéistes, le conflit entre masculin et féminin semble tenir un rôle central dans les modalités guerrières, par exemple dans la façon concrète dont la guerre d'indépendance a été menée contre l'occupant colonial et ses représentants, notamment en Algérie. Dans *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*, Fethi Benslama met en évidence le refoulement de l'altérité féminine comme principe organisateur de l'islam³. Les exactions des combattants contre leurs ennemis ont eu très souvent pour but, de façon particulièrement démonstrative, de déviriliser les hommes en les privant de leur appareil génital. Ces sévices exhibés de façon ostentatoire après l'assassinat et la mutilation quasi rituelle ont eu un impact puissant sur les proches, les descendants, mais aussi sur les simples témoins. Très peu prise en considération, cette réalité mérite d'être explorée en ce qui concerne la désobjectivation et les possibilités de resubjectivation des personnes qui l'ont vécue.

Ces éléments permettent de proposer une première piste de recherche.

¹ C. Nachin (1989), p. 70.

² C. Nachin (communication personnelle).

³ F. Benslama (2002).

H1 Première hypothèse

La désubjectivation au sens courant nomme l'entrave ou l'arrêt du processus de subjectivation. *La désubjectivation du fait d'une catastrophe* pourrait désigner un désastre subjectif correspondant à l'irruption imprévisible d'un réel insensé¹, puis à l'attaque ou la rupture des liens intrapsychiques (du fait probable de l'attaque ou de la rupture des liens intersubjectifs), induisant un risque d'effondrement et de dépersonnalisation, notamment à travers l'angoisse de mort psychique et la terreur d'être déshumanisé (dégradé, humilié, rendu indigne, voire banni du genre humain).

Cette piste de recherche se réfère à deux lignes d'arguments qui vont dans la même direction : l'une est relative au psychisme de l'être humain, l'autre relève de la façon dont la perte d'humanité peut découler de faits objectifs historiques et sociaux. Ces phénomènes sont reliés entre eux lors d'une catastrophe humaine (sociale ou politique), alors qu'ils ne le sont pas forcément lors d'une catastrophe naturelle.

Dans le cas de la décolonisation, les Européens et les Juifs en exil vers la France métropolitaine ont pu cumuler une exclusion sociale et une destruction psychique. Il y a la réalité objective sociale commune de devoir partir et s'exiler. En même temps, cette réalité a un effet subjectif pour chaque individu concerné par la situation. À cela s'ajoute le redoublement fréquent de l'exclusion, une fois ces personnes arrivées en France.

Voici un corollaire clinique de cette première hypothèse.

C1 Corollaire

Une désubjectivation antérieure qui n'a pas pu être élucidée et qui n'a pas pu trouver de résolution psychique par un retour durable vers les processus de subjectivation pourrait compliquer, intensifier ou aggraver un nouvel épisode de désubjectivation.

Ce phénomène serait d'ailleurs d'autant plus important en situation de catastrophe. Il peut être étendu aux désubjectivations restées aussi en souffrance chez les proches (famille, amis, collègues) de la personne ayant vécu une nouvelle catastrophe.

1.5.3.3.2 Vers une resubjectivation

Il existe peut-être des « rémissions spontanées » après une catastrophe, des systèmes de survie qui ont permis de faire face au pire et qui perdurent, des défenses

¹ Dans le cas des catastrophes humaines, ou sociales (au sens large), ce réel concerne plusieurs dimensions : culturelle, historique, politique, voire religieuse.

échafaudées pour se remettre en piste, etc. Dans la plupart des cas, pourtant, une thérapie sous une forme ou sous une autre semble nécessaire pour retrouver le chemin de sa subjectivité. S'agit-il alors de soigner par une psychothérapie individuelle, ou familiale, voire par un réaménagement collectif ?

Freud commence *Psychologie des foules et analyse du moi* par un constat fondamental : « *L'autre est présent d'emblée dans l'individu et, par conséquent, l'investigation psychanalytique est, elle aussi d'emblée à la fois une psychologie individuelle et une psychologie collective*¹. »

Dans les situations de catastrophes, à plus forte raison, il est nécessaire d'envisager la resubjectivation selon deux perspectives complémentaires et entrelacées.

a) Les aspects théoriques et cliniques de la thérapie sont élargis de l'individu au social. L'étude du sujet est complétée par l'étude de l'histoire et de la société.

b) Pour chaque sujet, il est indispensable de tenir compte des représentations et des croyances (fantasmes communs, mythologies, idéologies) véhiculées par la famille et par la société, dans la façon qu'il a de les reprendre à son compte.

Bien entendu, le principal vecteur de la resubjectivation passe par l'introjection des expériences, individuelles et partagées avec d'autres, telles qu'elles ont été vécues singulièrement par le sujet aux diverses étapes de la catastrophe.

Il conviendra de ne pas oublier qu'un individu peut être tout autant marqué par ce dont il a été témoin, ce qu'il a vu faire à d'autres, ou ce qu'il a lui-même infligé à d'autres, que par ce qu'il a subi directement contre sa propre personne.

Du point de vue social, un vocabulaire collectif, politique ou historique, manque souvent pour parler de ce qui est arrivé. À supposer que ce vocabulaire existe, c'est alors le récit qui fait défaut, souvent remplacé par des idées toutes faites et passe-partout, des formules explicatives creuses assénées répétitivement par les médias.

De surcroît, la nécessité ou le besoin d'une justice civique et politique s'opposent au silence historique : sans une reconnaissance officielle, une reconnaissance de droit, il n'existe pas de « réparation » envisageable. Beaucoup de silences politiques pèsent lourdement sur les psychés catastrophées : « *On ne parle pas des Harkis, des Pieds*

¹ S. Freud (1921), p. 6.

Noirs, des réparations. On trouve naturel de réparer les méfaits du colonialisme, mais la réciprocité n'est pas vraie, elle n'est même pas envisagée¹. »

Le sociologue Axel Honneth affirme que *la reconnaissance est une condition de la constitution du sujet* et que les luttes sociales sont fondamentalement des luttes pour la reconnaissance. La reconnaissance mutuelle permet la socialisation. Le mépris et l'humiliation sont alors un défaut ou un oubli, voire un refus, de reconnaissance². Ils peuvent provoquer une désobjectivation, même après-coup. Au reste, l'absence de reconnaissance de la gravité d'une catastrophe peut grever durablement les possibilités de resubjectivation, car le retour de la subjectivation ne se fait pas par magie, en appliquant des recettes estampillées ou même les méthodes idoines. D'évidence, ce processus ne peut prendre place *sans le sujet lui-même*, sans sa contribution désirante et active, sans laisser ouverte la question non seulement de son histoire personnelle vécue de façon spécifique, mais surtout de son inconscient.

F. Benslama reconnaît ce tissage subjectif et social, cette trame de la subjectivité socialisée entre l'individu en relation, le groupe et la communauté.

« Il n'y a pas de sujet sans être ensemble. Il n'y a pas d'être ensemble sans institution. Il ne peut y avoir de sujet qui ne soit institué. L'institution est le lieu social³. »

L'irruption de la catastrophe humaine confronte brutalement ceux qui la subissent à un vide de référence qui peut leur devenir intolérable, tant que ce vide n'est pas reconnu, et tant qu'il ne leur est pas proposé de créer ou de trouver pour eux-mêmes et leur communauté une référence valable et viable sur laquelle se fonder. Le processus de subjectivation pourrait peut-être se réenclencher aussi lorsque, de nouveau, une « *mémoire en devenir* » devient envisageable à partir d'une réalité propre non réductible aux origines sociales, culturelles, religieuses ou ethniques. Cette découverte permet à F. Benslama de préciser une définition du transfert comme « *introjection d'un point d'étrangeté radical auquel le sujet s'identifie et à partir duquel il prend connaissance de son passé comme une mémoire en devenir* »⁴.

Cela nous incite à proposer une seconde piste de recherche.

H2 Deuxième hypothèse

¹ B. Conein (communication personnelle).

² A. Honneth (2003).

³ F. Benslama (2009).

⁴ *Ibid.*

La construction d'une *biographie*, de soi et des autres proches, serait d'autant plus propice à la *subjectivation* qu'elle bénéficierait d'une reconnaissance de la communauté. La *dé-subjectivation* se manifesterait donc aussi par la difficulté à constituer une histoire racontable avec les événements de sa vie. La *re-subjectivation après une catastrophe* deviendrait possible en retrouvant la capacité à raconter un récit de vie qui englobe les vécus catastrophiques, bénéficiant de la reconnaissance d'une personne ou d'un groupe qui authentifie la valeur subjectivante de ce récit.

Ici se pose la question de la mise en récit de la catastrophe, la resubjectivation passant par la capacité à produire un récit qui objective les expériences subjectives.

Dans le cas de la décolonisation, dans l'ensemble, les protagonistes ont tous souffert d'un manque de reconnaissance, au sens d'Axel Honneth¹, c'est-à-dire d'une « *invisibilité sociale* » : les Maghrébins n'ont pas été reconnus par les Européens tout le temps de leur présence au Maghreb ; puis au moment de la lutte pour l'indépendance, les Européens installés depuis longtemps dans le pays, et ayant contribué à son développement, n'ont pas été reconnus par les Maghrébins.

Voici le corollaire clinique de cette deuxième hypothèse.

C2 Corollaire

La resubjectivation serait soutenue par la possibilité, pour le sujet, de concevoir qu'il est un être humain digne de ce nom d'humain, autant qu'un individu singulier ouvert sur l'avenir, à partir de la (re)constitution pour lui-même d'une *mémoire en devenir*.

Ce processus de resubjectivation personnelle est-il envisageable au niveau collectif ?

1.5.3.1 Une résilience collective ?

Au niveau collectif, catastrophe rime avec ravage, hécatombe et apocalypse. La destruction massive touche toute une population et bouleverse tous les repères. Le sujet est aux prises avec ce qui lui arrive mais aussi avec ce qui arrive aux autres, qu'ils lui soient proches ou pas. L'empathie pour l'autre augmente son désarroi.

Il ne s'agit donc pas seulement d'un drame personnel, mais aussi d'un drame collectif, qui dépasse de beaucoup la seule somme des drames individuels. Sans oublier le décalage irréductible qui existe entre l'expérience personnelle et la façon dont elle est considérée par autrui, ce qui peut entraîner des incompréhensions.

¹ A. Honneth (2003) : à la reconnaissance cognitive (visuelle) s'ajoute la reconnaissance sociale.

Comment s'effectue le passage du désastre personnel, individuel et solitaire, au désastre partagé ? Quel rôle jouent alors la reconnaissance et la solidarité ? Les discours sur la solidarité aident-ils à développer la solidarité effective entre les personnes éprouvées ? La reconnaissance officielle de la catastrophe et de ses conséquences dévastatrices favorise-t-elle l'apaisement et le rétablissement de la communauté éprouvée ? Quelle place y tient la mémoire partagée de la catastrophe ? En quoi la mémoire des catastrophes passées peut-elle être utile pour survivre aux catastrophes présentes et mieux se prémunir contre d'éventuelles catastrophes à venir ?

Nous pouvons proposer une troisième piste de recherche.

H3 Troisième hypothèse

La *résilience collective* n'opère pas par le biais de l'oubli, mais au contraire par des vecteurs subjectifs et relationnels favorables à la remémoration individuelle et collective, comme les témoignages personnels ou communautaires, par la reconnaissance sociale et la solidarité, et également par des processus psychiques (individuels et groupaux) de l'ordre du deuil partagé, qui implique notamment des déplacements, des dépassements et des transformations.

Ainsi se pose par exemple la question d'un vis-à-vis humain à qui pouvoir se confier. Un membre de la famille, un ami ou un voisin a-t-il pu être dépositaire du récit personnel de la catastrophe ? Existe-t-il un individu destinataire de cette histoire ?

Voici le corollaire clinique de cette troisième hypothèse.

C3 Corollaire

L'organisation sociale, les institutions et la culture en évolution peuvent-elles favoriser les diverses formes de *résilience collective* en soutenant le développement de l'empathie réciproque, de la solidarité effective et de la mémorisation mutuelle ?

Nous allons mettre ces hypothèses à l'épreuve des faits historiques et cliniques. Nous optons pour une *démarche adductive*, à la fois (ou tour à tour) *inductive et déductive*.

Pour terminer cette partie, avant de nous engager dans l'exploration clinique d'une catastrophe précise, laissons la parole à Gaston Bachelard :

« Les axes de la poésie et de la science sont d'abord inverses. Tout ce que peut espérer la philosophie, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires, de les unir comme deux contraires bien faits¹. »

Gageons que la psychanalyse, plus encore que la philosophie, puisse concilier ou au moins articuler certains contraires apparents, par l'écoute de l'inconscient...

¹ G. Bachelard (1949), p. 11.

Partie II - Catastrophes et récits de vie : témoignages de désubjectivations

« Aucun objet complexe ne peut être correctement appréhendé s'il n'est pas saisi sous plusieurs angles à la fois, et éclairé par des théories différentes. La reconnaissance de leur complémentarité empêche la réduction du phénomène observé à une détermination causale. »

Serge Tisseron, Fragments d'une psychanalyse empathique.

Lors d'une catastrophe humaine, c'est-à-dire politique et sociale, une violence psychique durable constitue la trame sur laquelle les traumatismes répétés opèrent une béance et plongent progressivement le sujet dans une dimension de rupture douloureuse du lien, l'emportant dans une perte du sentiment de continuité de son existence. Nous allons à présent explorer ces phénomènes à partir de témoignages.

II.1 Méthodologie : une zone géographique, une période historique, des techniques spécifiques

« La psychanalyse s'occupe des interruptions et des brisures de la conscience. » Nicholas Rand, Quelle psychanalyse pour demain ?

Nous allons préciser le terrain d'études, la méthode choisie ainsi que le contexte géographique et historique dans lequel l'exode et l'exil ont eu lieu.

II.1.1 Le sud-est de la France marqué par les catastrophes

Notre propos n'est pas de présenter les catastrophes régionales de façon exhaustive mais simplement de préciser le contexte écologique, social, culturel et historique dans lequel l'arrivée massive des Européens et Juifs vivant au Maghreb a pris place au moment de la décolonisation et plus particulièrement durant les années 1960.

II.1.1.1 Les catastrophes naturelles

Tout le sud-est de l'hexagone est régulièrement secoué par des catastrophes naturelles. Les plus destructrices et spectaculaires sont les tremblements de terre. Les pluies diluviennes sont également dévastatrices, provoquant inondations et glissements de terrain, sans compter les éboulements et les chutes de rochers, dans les zones montagneuses, ou les tempêtes sur le littoral à la mauvaise saison¹.

II.1.1.1.1 Les séismes

Les tremblements de terre ont sinistré la Provence et la Riviera depuis la nuit des temps. Certains récits remontent au Moyen Âge. Plus récemment, en 1887, un fort séisme vers Imperia, en Ligurie, est ressenti dans les Alpes-Maritimes, les Alpes-de-Haute-Provence et jusqu'en Languedoc.

En 1909, un terrible tremblement de terre secoue la Provence. Son épicentre se situe entre Lambesc et Rognes. D'intensité IX sur l'échelle MSK et de magnitude 6,2 sur l'échelle de Richter, c'est le séisme le plus puissant survenu en France métropolitaine, détruisant 5 villages, faisant 46 morts et 250 blessés.

En 1913, le 14 mai, à Volx en Haute-Provence, survient un séisme d'intensité VII à VIII.

En juillet 1963, la Côte d'Azur connaît un séisme de magnitude de 3,5, accompagné d'un faible raz de marée.

¹Source : <http://www.notre-planete.info> (site consulté les 12 et 13 juin 2015).

En 1988, le 8 février, un tremblement de terre de magnitude de 4,9 en Italie est ressenti en France une demi-heure plus tard avec une magnitude de 4,6.

Le 15 avril 1990, à Menton dans les Alpes-Maritimes, a lieu un séisme de magnitude de 4,2. De même, le 21 avril 1995, encore à Menton, un séisme de magnitude de 4,7.

Le 25 février 2001, un tremblement de terre de magnitude 4,5 secoue la ville de Nice.

En 2014, le 7 avril, les secousses d'un tremblement de terre de magnitude 5,2 à 16 km de Barcelonnette se répandent de façon particulièrement perceptible jusqu'à Nice, Marseille, Lyon, Grenoble et Turin.

II.1.1.1.2 Les inondations

Le 25 octobre 1882, à Cannes, est considéré comme un jour noir. Six personnes sont mortes ce jour-là. Les ruisseaux de la Foux et du Châtaigner, descendant du Cannet, ont grossi soudainement. Manquant de débouchés suffisants, ils ont débordé de leur lit, renversant murs et clôtures, inondant la ville en contrebas. L'eau a atteint deux mètres à certains endroits, comme lors des inondations du Moyen Âge. Une partie de La Croisette a été complètement ravagée. Huit grands navires ont été jetés sur la côte ainsi que des bateaux de pêche et de plaisance. Les dégâts matériels ont été évalués à un million de francs de l'époque.

Le 25 septembre 1981, des pluies torrentielles ont provoqué des inondations catastrophiques sur l'arrière-pays niçois de La Colle-sur-Loup à Breil-sur-Roya.

Le seuil de 200 mm a été dépassé à Carros, Contes et Vence (les pluviomètres, de capacité 200 mm, ont débordé au cours de l'épisode). Les routes ont été défoncées.

Le fleuve Var a connu un débit exceptionnel les 27 et 28 septembre. Météo-France a précisé que de telles pluies ne surviennent que tous les 10 à 20 ans et sont équivalentes à ce qui tombe habituellement pendant plusieurs mois.

Les 14 et 15 juin 2010, la région Provence-Alpes-Côte d'Azur et plus particulièrement le département du Var ont été frappés par des précipitations exceptionnelles.

De nouveau, le samedi 3 octobre au soir, un orage d'une violence exceptionnelle, caractérisé de « bombe d'eau », a inondé les Alpes-Maritimes, surtout les zones de Mandelieu, Cannes et Antibes, provoquant la mort de 17 personnes.

Elsa, une patiente de 40 ans, témoigne. « Il est 20h20. Je pars de chez moi à Cagnes-sur-Mer et prends la voiture pour aller dîner chez mon ami à Antibes. Il commence à pleuvoir. Je prends l'autoroute à Villeneuve-Loubet. Là, il se met à pleuvoir très fort.

J'allume mes phares. Je roule à 25km/h maximum. Il pleut de plus en plus, je ne vois pas devant moi. Je mets mes warnings. Je roule à 5 ou 10km/h, pas plus... J'ai vu ma dernière heure arriver. Je tenais ma petite médaille de Lourdes dans la main. Je la serrais fort. Devant moi, la pluie faisait un rideau d'eau. Je me suis dit « Ce n'est pas possible, je ne vais pas m'en sortir vivante ». L'eau montait sur la route jusqu'au capot. Un mètre d'eau au moins. Je n'ai jamais vécu un moment aussi long. J'avancerais très lentement pour gagner la sortie de l'autoroute à Antibes. Au rond-point, les voitures s'arrêtent. Le chauffeur d'un bus nous fait des grands signes pour nous empêcher d'aller plus loin. Sous le pont, il y a deux mètres d'eau. C'est impossible de passer. Les voitures font demi-tour et reprennent l'autoroute en sens inverse, dans le sens contraire de l'arrivée. J'ai pensé que c'était la fin du monde. Une véritable apocalypse. J'ai vu ma vie défiler devant moi, par flashes très rapides : les personnes que j'ai aimées, les moments importants de ma vie. J'ai repensé à un gros accident que j'avais eu sur l'autoroute quelques années plus tôt. Tout était bloqué et bouché de partout. Je suis revenue à Villeneuve-Loubet et je suis allé à Antibes par des petites routes. Je suis arrivée à 22h30. Mon compagnon a eu peur. Il voulait partir à ma recherche pour me rejoindre. Lorsqu'il a ouvert la porte du garage, une énorme vague d'eau a déferlé sur lui et l'a renversé à moitié. Il n'a pas pu sortir sa voiture. Sur les trottoirs, il y avait des voitures dressées à la verticale. Il m'attendait devant le portail, dans la boue jusqu'aux genoux, complètement trempé. Devant, la rue était un vrai torrent. Nous avons eu très peur tous les deux. Une fois arrivés dans son appartement, nous nous sommes serrés très fort dans les bras. »

Chaque année, les inondations provoquent de forts dégâts et quelques décès.

II.1.1.1.3 Les éboulements

Étant une zone montagneuse, le département des Alpes-Maritimes est souvent exposé aux éboulements de pierres, de roches et de rochers, endommageant les habitations, les routes et les voies de chemin de fer.

L'accident du petit « Train des Pignes » entre Nice et Digne, le samedi 8 février 2014, est une catastrophe typique de la région. La voici racontée par le conducteur du train.

Le samedi matin, Jérémy Sauvan conduit le train lorsqu'un rocher de 20 tonnes emporte les deux rames, provoque deux morts et blesse neuf personnes dont une grièvement. Il est opéré à la suite d'une fracture ouverte du nez.

« Tout s'est passé correctement. Nous avons embarqué une trentaine de passagers. Je passe Entrevaux, jusqu'à ce que j'arrive à Saint-Benoît. Je n'étais même pas à la vitesse maximale de 40 km/heure. Puis, tout va très vite. Je me souviens du bruit, énorme, du train qui déraile et qui sort des voies, puis la descente sur la pente. Je n'ai pas réalisé, je me suis demandé ce qui se passait. J'imaginai que c'était grave, mais je ne savais pas vraiment. Un rocher, autre chose, je ne pensais à rien de précis. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je ne me souviens même pas de m'être cogné la tête. Je n'ai même pas eu mal au moment de l'impact. »

Le train de 72 tonnes et 42 mètres est échoué dans la neige et les arbres.

« Je me suis saisi de la radio de bord. J'ai prévenu les gares d'Annot et de Nice. Je ressentais une forme de panique, mais en sachant ce qu'il y avait à faire. Je me souviens avoir dit : j'ai déraillé, il y a des blessés, peut-être des morts. [...] J'avais mal au bras, le nez qui saignait abondamment. J'ai vu la dame russe allongée dans la neige, sans traces de sang apparentes. J'ai appris qu'elle était morte par la suite. Immédiatement, j'ai vu que la machine fumait. J'ai coupé l'électricité. J'étais choqué, mais pas tremblant. » Lorsqu'il sort de sa cabine, dans la neige, Jérémie se souvient des cris des blessés. « Tout de suite je leur suis venu en aide avec le chef de train. On les a rassemblés au même endroit. Je me souviens que j'avais peur qu'un autre rocher ne tombe. Dans ma tête, il ne fallait pas traîner. Quand on m'a pris la tension, un peu après, j'avais 16. Les secours sont arrivés en un temps record. »

Jérémie a consulté une psychologue. Il affirme qu'il « résiste grâce à sa propre force de caractère, à l'amour de ses parents et à la solidarité des cheminots. J'ai le choc en moi. Je souhaite reconduire. Ce drame est arrivé une fois, une seule, en cent ans. »¹

II.1.1.2 Les catastrophes humaines

Parallèlement aux catastrophes naturelles, des événements graves ont également marqué profondément le sud-est de la France du fait de situations ou de décisions politiques dont les conséquences ont pesé lourdement sur les populations.

II.1.1.2.1 Les guerres

Déjà au Moyen Âge, le Comté de Nice est perturbé par de très nombreux conflits armés, notamment contre la Provence voisine qui voulait l'annexer par la force. Appartenant un temps au royaume de Naples, le pays niçois est conquis par la maison de Savoie, à laquelle il reste attaché durant une longue période, ainsi protégé contre les vellétés de conquêtes françaises auxquelles il s'oppose farouchement.

Durant la période moderne, du 16^e siècle au 18^e siècle, le Comté est encore fréquemment secoué par des guerres du fait de sa situation frontalière stratégique.

Après l'annexion par la France en 1860, les Niçois participent aux guerres nationales. Durant le conflit de 1914- 1918, de nombreux blessés des zones de combats sont soignés à Nice, alors que certains habitants des régions envahies viennent s'y réfugier. Au total, 3.665 soldats niçois sont tués (sur une population d'environ 150.000 habitants), sans compter les morts très nombreux de la région entière.

¹*Nice-Matin*, jeudi 13 février 2014.

Durant la seconde guerre mondiale, 356 Niçois sont tués au front et 4295 sont prisonniers. Les groupes de résistants s'organisent dès 1940. Les Alpes-Maritimes connaissent de nombreuses rafles contre les Juifs. Des milliers sont déportés malgré l'aide apportée par des organisations secrètes, dont le Réseau Marcel qui réussit à sauver 527 enfants. La région est occupée par l'armée italienne à partir du 11 novembre 1942. La police de Vichy et la Gestapo torturent à mort, fusillent et pendent une centaine de résistants. Par ailleurs, 390 autres seront déportés vers les camps de concentration.

Les bombardements sont fréquents et meurtriers. À lui seul, celui du 26 mai 1944 provoque 308 morts, 499 blessés et 5600 sinistrés. La situation économique devient catastrophique et les habitants souffrent de famine durant l'été 1944.

Le 15 août 1944, le débarquement de Provence entraîne le repli des troupes ennemies vers la frontière italienne. Le 28 août 1944, les résistants mènent une importante insurrection coûtant 31 morts et 280 blessés à la Résistance. Le 30 août 1944, les parachutistes américains entrent à Nice. L'épuration provoque de nombreuses arrestations en septembre 1944 et une trentaine d'exécutions sommaires. La ville est très endommagée : 1868 immeubles sont détruits ou abîmés entre le 26 mai et le 28 août 1944. La population a diminué de 30 000 habitants par rapport à 1936, revenant à 210 000 habitants après la guerre¹.

II.1.1.2.2 Les risques nucléaires

L'impact de la catastrophe de Tchernobyl en France est en débat depuis la catastrophe nucléaire de 1986. Officiellement, le discours des pouvoirs publics prétend que le nuage radioactif passant au-dessus de la France n'aurait eu aucune conséquence négative pour la santé des habitants. Ces assertions, proches de la dénégation, sont contestées par certaines associations, écologiques particulièrement, ou de défense de la santé, qui souhaitent une plus grande transparence des autorités. Les médecins de la région constatent, eux, très concrètement, une forte augmentation des pathologies de la thyroïde depuis 1986, et notamment du cancer. La population s'interroge aussi sur l'existence de mesures efficaces de protection qui permettraient de faire face à une éventuelle catastrophe du même ordre.

II.1.1.2.3 Les flots migratoires

Depuis très longtemps, les immigrations juives puis italiennes jalonnent l'histoire du sud-est de la France en général et du Comté de Nice en particulier. Par exemple,

¹ Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_Nice (consulté le 21 juin 2015).

entre les deux guerres mondiales, alors que l'Italie s'enlise dans des difficultés économiques et la montée du fascisme, les Alpes-Maritimes deviennent une terre d'accueil. En 1921, 75 000 Italiens se sont installés dans le département, 120 000 en 1931. À l'époque, deux sortes de raisons motivent ces flux migratoires. La première est d'ordre économique : fuir la misère. La seconde, politique, correspond à deux motivations différentes ; il s'agit soit de fuir le fascisme (raison principale), soit d'encadrer la communauté et de venir y implanter des idées fascistes favorables au régime de Mussolini. C'est ainsi que naissent d'importantes tensions internes entre les membres de la communauté italienne de la région¹.

C'est donc dans une région qui a déjà connu de forts flux migratoires et qui a souvent été éprouvée par les catastrophes de toutes sortes qu'arrivent en masse ceux que l'on appelle les « rapatriés ». Ce terme, bien qu'impropre pour les personnes qui n'ont jamais habité en métropole, est proposé par la loi du 26 décembre 1961 relative à l'accueil et à la réinstallation des Français d'outre-mer. Selon cette loi, la définition est très large : « les rapatriés sont les Français ayant dû quitter, par suite d'événements politiques, un territoire où ils étaient établis et qui était placé antérieurement sous la souveraineté, le protectorat ou la tutelle de la France »².

Plus de 100 000 personnes arrivent dans les années 1960 dans les Alpes-Maritimes et représentent bientôt plus de 10% de la population totale³. Les « rapatriés d'Afrique du nord sont en effet particulièrement attirés par le climat du midi de la France :

« L'objectif d'origine - éviter des concentrations trop importantes dans certaines régions de France - n'a pas été atteint. Le midi de la France, notamment le pourtour méditerranéen, concentre la majorité des Pieds Noirs. Viennent ensuite la région parisienne, puis le Rhône et l'Isère. Une répartition géographique qui révèle deux tendances fortes. Premièrement, beaucoup de Pieds Noirs ont privilégié le climat. N'oublions pas que cette population composite, mêlant Français, Espagnols, Maltais, Italiens, Grecs, Séfarades, représentait une sorte de concentré de Méditerranée qui n'avait que peu, ou pas du tout, de racines en France. D'où l'envie de s'établir près de la 'grande bleue' ou, en tout cas, d'éviter les hivers trop rudes. Deuxièmement, les zones de forte expansion ont accueilli de nombreux Pieds Noirs. Le constat est vrai pour l'Île-de-France et la région Rhône-Alpes. Mais il l'est surtout pour les grandes villes du Midi : Marseille, Nice, Montpellier, Perpignan, Toulon⁴. »

¹ Source : l'immigration italienne à Nice, <http://nice-gui.blogspot.fr/2008/03/limmigration-italienne-nice-de-lentre.html> (consulté le 21 juin 2015).

² Source : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Rapatri%C3%A9> (consulté le 21 juin 2015).

³ Sources : EHES, IHTP.

⁴ *Le Figaro*, 27 janvier 2012.

Ainsi, environ 100 000 rapatriés s'installent dans le Var¹ ; plus de 700 000 arrivent directement à Marseille (par avion, surtout par bateau), puis s'installent préférentiellement dans le sud et le sud-est de la France².

II.1.2 La décolonisation au Maghreb

L'indépendance des États du Maghreb se déroule entre 1951 et 1962. La Libye devient le premier État indépendant en 1951. Le Maroc et la Tunisie voient la fin de leur protectorat en 1956. La Mauritanie obtient son indépendance en 1960. En Algérie, bénéficiant du statut privilégié de « département français », donc considérée comme faisant partie de la France, la décolonisation est beaucoup plus rude et éprouvante : l'indépendance est déclarée en 1962, après une guerre civile commencée en 1954, tuant plus d'un million de personnes et poussant à l'exil un autre million d'individus liés à la France (européens, juifs, berbères et musulmans).

« Il est presque impossible aujourd'hui, pour qui n'a pas vécu ces sept interminables années, de comprendre l'intensité des passions investies dans l'affaire algérienne³. »

Au Maroc, sur 200 000 Français, la moitié est partie en France dès l'indépendance en 1956, l'autre moitié a progressivement quitté le Maroc jusqu'en 1970. En Tunisie, 70 000 personnes sur 198 000 sont parties en France de 1954 à 1960, 17 000 après la crise de Bizerte (1961) et les derniers progressivement jusqu'en 1967. Pour l'Algérie, plus de 900 000 Pieds Noirs (Juifs inclus) quittent le pays⁴. En 1967, environ 1 400 000 rapatriés ont été accueillis en France dont 90 % venant d'Afrique du nord⁵.

Maintenant que nous avons précisé les contours et les détails clés du contexte, nous pouvons exposer la méthodologie que nous avons suivie pour mener à bien notre enquête auprès de personnes ayant directement vécu l'exil en quittant le Maghreb.

II.1.3 Méthode de recueil des données

Les données étudiées ont été récoltées sous la forme *d'entretiens cliniques non directifs* auprès de 14 personnes : 7 personnes nées en Algérie, 3 personnes nées au Maroc, 2 personnes nées en Tunisie, puis 2 personnes qui sont des enfants d'exilés (aujourd'hui adultes) dont les parents ont vécu en Algérie.

¹ *Nice-Matin*, 5 juin 2000.

² *Le Figaro*, 27 janvier 2012.

³ P. Nora (2012), p. 27.

⁴ *Ibidem*, p. 16 et 24.

⁵ Source (Maroc et Tunisie) : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Rapatri%C3%A9> (consulté le 21 juin 2015).

Chacun des douze premiers témoins a quitté son pays de naissance au moment de la décolonisation, dans les années 1950-1970. Neuf des personnes interrogées sont des femmes et cinq sont des hommes. Toutes ont vécu un temps ou sont venues s'installer dans le sud-est de la France, le plus souvent à Nice. Chaque entretien a duré entre deux heures et trois heures, parfois un peu plus.

Phase 1 : En 2014, nous avons choisi une quinzaine de personnes correspondant au champ d'investigation de notre recherche. Prise de *contact* par mél et par téléphone. Les personnes sollicitées donnent leur accord pour participer à l'expérience.

Phase 2 : Premier entretien libre sous forme de *récit de vie*. Le chercheur pose une seule question au départ, puis écoute (et enregistre) le témoignage sans intervenir.

Phase 3 : Dans l'après-coup, durant les semaines ou les mois qui suivent le premier entretien, les personnes entendues sont invitées à *écrire* librement ce qu'elles n'ont pas pu dire le jour de leur premier témoignage ou ce à quoi elles ont pensé après.

Phase 4 : Troisième contact permettant au chercheur de poser certaines *questions* de lieu et de dates sur la famille, et pour obtenir quelques informations plus précises et plus détaillées, si nécessaire, ou s'assurer qu'il a bien compris ce qui a été exprimé.

Phase 5 : Organisation, lectures et *traitement* des données recueillies.

Phase 6 : En 2015, environ un an après les premiers entretiens, nous avons effectué six « *entretiens de contrôle* » auprès de personnes déjà interrogées auparavant, plus deux nouveaux entretiens auprès d'enfants d'exilés.

Phase 7 : En 2016, deux témoins (une femme de la première génération qui a connu l'exil, et une femme de la seconde génération, fille d'une exilée) ont accepté de répondre à de nouvelles demandes, après dépouillement des 20 premiers entretiens, par des questions précises, très brèves, survenues au moment du bilan de l'étude.

Nous avons retenu le *récit de vie* comme un mode privilégié d'exploration de l'expérience subjective de la catastrophe (individuelle et commune), et notamment de l'exil. La personne parle, elle sait qu'elle est enregistrée, nous ne faisons que l'écouter. La seule question posée aux personnes ayant vécu l'exil est : « *Pouvez-vous*

raconter librement ce qui s'est passé pour vous personnellement quand vous avez quitté l'Algérie, le Maroc, la Tunisie¹ ? »

Nous allons maintenant, très brièvement, expliciter la *position épistémologique* qui sous-tend notre démarche de chercheur : ses soubassements théoriques et son engagement éthique. Cela permettra de mieux comprendre notre volonté de nous en tenir à ce qu'ont déclaré les personnes interrogées, pour respecter leurs propos.

II.1.4 L'investigation psychanalytique : une transphénoménologie

Selon le vœu de Freud, une des fonctions principales de la psychanalyse est de traduire la métaphysique (au sens large) en métapsychologie.

Fethi Benslama rappelle que cette « *traduction métapsychologique [...] n'est pas une simple application de la théorie : Freud la pense radicalement comme une déconstruction, puisqu'il use à ce sujet des termes de 'Auflösen' : dissoudre, dénouer, défaire les conceptions mythologiques du monde, et de 'Umsetzen' : les convertir, les transposer, les déplacer². Ses opérations [...] visent à découvrir devant chaque formation le noyau d'impossible autour duquel s'est constituée par le langage son écorce d'imaginaire, projection de la psyché vers le monde extérieur³. »*

Dans ce sens, en 1961, au cours de la période des faits que nous étudions ici, dans son article *Le symbole ou l'au-delà du phénomène*, Nicolas Abraham propose le terme « *transphénoménologie* » pour « *désigner le programme qui consiste à remonter du phénomène visible ou donné jusqu'à la question de sa raison d'être ou de son origine* »⁴. L'inconscient mis en évidence par Freud se situe à la fois en-deçà et au-delà de ce qui est accessible à la conscience. Le psychanalyste s'interroge et interroge le patient ou le laisse s'interroger sur les origines du phénomène observable.

Par exemple, un symptôme peut rester un phénomène muet dont la description, aussi précise et détaillée soit-elle, ne peut livrer la source : conflit inconscient, traumatisme refoulé, catastrophe niée, etc. « *inaccessibles et incompréhensibles par la seule réflexion* ». Le patient et le psychanalyste cherchent « *le transphénomène dans la terminologie de N. Abraham, la raison d'être de son avènement* »⁵.

¹ Le pays énoncé au moment où est posée cette unique question correspond au lieu de vie de la famille au moment du départ.

² S. Freud (1901), p. 276.

³ F. Benslama (2002), p. 14.

⁴ N. Rand (2001), p. 113.

⁵ *Ibid.*

« Ce genre d'interrogation de style freudien – qui passe du niveau statique de la description à la mise en relation dynamique du phénomène avec sa motivation sous-jacente –, Abraham l'appellera questionnement de type génétique ou encore lecture de la genèse (de l'engendrement) symbolique¹. »

Pour autant, N. Abraham n'a pas oublié la méthode de recherche proposée par E. Husserl, qui toute sa vie a souhaité favoriser une démarche d'investigations ouvertes. Ce désir de liberté et d'ouverture dans la recherche caractérise aussi la psychanalyse.

« La psychanalyse révèle l'opaque distance qui sépare le sujet réfléchissant d'avec lui-même, distance mettant en péril les évidences fondées sur une illusoire proximité à soi. [...] C'est dans ce hiatus, cette non-présence à soi, condition même de la réflexivité que le phénoménologue prend pied, sans le savoir, pour scruter, de cette terra incognita, son seul horizon visible, celui des continents habités. Le domaine de la psychanalyse se situe précisément sur ce sol d'impensé de la phénoménologie². »

M. Torok et N. Abraham découvrent que le mouvement permanent d'accueil de la réalité, lié à la capacité du sujet de donner du sens à ce qui lui arrive, constitue les fondements de ce qu'ils nomment *introjection*, c'est-à-dire les processus d'ouverture et d'intégration du moi, comme activité fondamentale de la vie psychique.

« La prise de conscience et l'élaboration progressive de tout ce qui se dérobe ou se présente dans le corps, dans le psychisme et hors de lui, dans le monde intersubjectif, Abraham et Torok le gagnent grâce à leurs réflexions cliniques, en accord avec une liaison intime qu'ils opèrent entre phénoménologie husserlienne et psychanalyse freudienne, puis plus tard les idées de Ferenczi³. »

Ces deux auteurs proposent une conception dynamique de la subjectivation grâce à une activité permanente d'assimilation des expériences vécues et de création de soi. L'identité ne dépend plus de la mémoire mais de la rencontre avec soi-même. La psychanalyse donne une place aux sentiments et aux éprouvés niés, refusés ou oubliés, « restés jusque-là insaisissables, anonymes, illégitimes, refoulés ou asocialisés ». L'enfant ou le patient est libre de se donner un sens chaque fois renouvelé, il se reconnaît comme « l'auteur de ses propres démarches »⁴.

Pour Abraham et Torok, l'intersubjectivité prime sur la subjectivité du fait de la présence en soi de cet étranger intime qu'est l'inconscient. Partant, la rencontre avec soi découle aussi de la rencontre avec l'autre, en soi, avec cet étranger interne. Ils

¹ *Ibidem* p. 114.

² N. Abraham, M. Torok (1978), p. 209.

³ N. Rand (2001), p. 116.

⁴ M. Torok (2002).

promouvent des idées souples et une théorisation respectueuse de la réalité, capable d'invalidation et de réfutation, donc de remaniements, selon les vœux de Karl Popper. Ainsi, la méthode de recherche qu'ils préconisent est une méthode de déchiffrement au singulier, comme Freud l'a inventée à l'origine, en rapportant un symptôme ou un trouble psychique à son sens latent.

« Le principe du déchiffrement est de trouver dans un symptôme, rêve ou lapsus présents, la trace d'un passé conflictuel caché. Le symptôme est une formation de compromis occulte, un monument muet élevé en commémoration d'un désir, d'un conflit inconscient. La compréhension du symptôme implique une lecture qui défait, avec l'aide du patient, les déformations affectives, déplie les condensations verbales, remet à leur place les déplacements de pensée le long d'une chaîne associative et met en mots les images visuelles ou les manifestations corporelles¹. »

N. Abraham nomme « anasémie » la spécificité de l'interrogation psychanalytique, cette dynamique du surgissement libre des desseins cachés et des origines occultes, cette quête de sens à rebours, à l'envers, en retour et en renversement.

À propos de l'approche « transphénoménale » comme un processus continu d'investigation de l'inconscient, proche de la « sémanalyse » de Julia Kristeva, Jacques Derrida n'hésite pas à parler « d'une 'vérité poétique' qui ne perd rien à rompre avec le 'véridisme', cette forme scientifique, naïvement objective ou réaliste, du consensus épistémologique »². Ce sur quoi insistent les auteurs eux-mêmes :

« Nous vivons dans le commode préjugé qu'il suffit d'adjoindre le sens à la chose, son support, les significations sémantiques aux hiéroglyphes, pour se prévaloir du succès du déchiffrement. Nous n'aurons ainsi rien fait d'autre que de convertir un système de symboles en un autre système demeurant, à son tour, redevable de son secret. [...] Autrement dit, comprendre un symbole, c'est le replacer dans le dynamisme d'un fonctionnement intersubjectif³. »

L'anasémie permet de « remonter à la source » de la signifiante, pour éviter l'écrasement du sens en une seule traduction, une seule interprétation : chaque mot, signe, trace, idéogramme ou hiéroglyphe (désigné par un ou plusieurs « allosèmes ») est polysémique : riche de nombreux sens possibles. Derrida rappelle que toute expression est peu ou prou un désir d'idiome ou un idiome du désir⁴.

Des travaux de Torok et Abraham, nous retenons trois outils théorico-cliniques :

¹ N. Rand (2001), p. 125.

² N. Abraham, M. Torok (1976), p. 36.

³ *Ibidem* p. 70.

⁴ *Ibidem*, préface.

- L'allosème : mot en continuité de sens avec un terme référent.

« Il ne s'agit pas de métonymie de choses mais de métonymie de mots. La contiguïté qui préside au procédé n'est pas de l'ordre de la représentation de choses, ni même de l'ordre de la représentation de mots, mais relève de la contiguïté lexicologique des significations diverses d'un même mot, c'est-à-dire des allosèmes, telles qu'elles sont répertoriées dans un dictionnaire¹. »

- L'archéonyme : notion qui désigne les « mots d'origine », les termes fondateurs de l'organisation subjective d'une personne² ou d'un groupe, les signifiants exprimant les signifiés archogénétiques d'un fantasme ou d'une mythologie³.
- Le cryptonyme : mot « imprononçable », « mot qui cache », faisant « allusion à une signification étrangère et occulte », terme de « nature polysémique, énonçant par le même phonétisme plusieurs significations à la fois »⁴. La cryptonymie consiste à « remplacer un mot par un synonyme de l'allosème »⁵. Les cryptonymes visent à maintenir secret un « mot-muet », ou mot interdit⁶.

Aussi, les processus de désobjectivation ou de resubjectivation ne concernent pas « seulement les contenus de l'information, mais aussi l'ensemble des conditions de transmission de celle-ci, comme les représentations de soi et des autres protagonistes en situation de communication et surtout les fantasmes qui leur sont assignés⁷. »

L'observation clinique et la réflexion théorique proposées par Torok et Abraham se caractérisent par la souplesse et l'ouverture, à l'écoute du singulier et de l'imprévu.

Sans écraser la singularité sous des lois générales, « la recherche quotidienne en psychanalyse portera sur ce singulier, sur cet imprévu en et pour nous tous ; et parce qu'elle est découverte par nature, une telle recherche ne s'arrête jamais⁸. »

Nous n'avons pas l'intention d'appliquer « à la lettre » les modalités d'investigation que nous venons de préciser, mais de nous inspirer de leur esprit d'ouverture et d'investigation favorables à la recherche. Nous allons maintenant envisager comment une telle démarche peut concerner l'étude polysémique du *récit de vie*, comme l'un

¹ *Ibidem* p. 117 et 118.

² *Ibidem* p. 79.

³ S. Tomasella (2002).

⁴ N. Abraham, M. Torok (1976), p. 115.

⁵ *Ibidem* p. 118. (Voir aussi pages 61 à 63.)

⁶ *Ibidem* p. 236.

⁷ S. Tisseron (1998), p. 150.

⁸ N. Rand (2001), p. 128.

des moyens favorisant l'expression de la désubjectivation à la suite d'une catastrophe, puis comme vecteur possible de resubjectivation pour celui ou celle qui les racontent.

II.1.5 Le récit de soi et des siens

Pour Harrison White, les « *stories* », les histoires de vie servent à construire ou à reconstruire des liens avec les *absents* : morts, disparus, déportés, exilés ou éloignés pour un temps¹. Cette dimension « restauratrice » de la convivialité ou du « vivre en commun » nous intéresse particulièrement ici. Il peut s'agir d'un récit qui concerne directement l'individu, mais aussi sa famille, son groupe d'appartenance, sa communauté, et les interrelations qui se tissent entre eux.

Adriana Cavarero soutient que *l'autre* est nécessaire pour que le sujet puisse raconter le récit de son histoire : privé de cet autre, le sujet ne peut faire exister son histoire, ne peut trouver d'écho. Sans oublier, comme chez Emmanuel Lévinas, que la vulnérabilité du sujet vient de ce qu'il est face à l'autre, exposé dans sa singularité².

À cette fragilité s'ajoute l'imperfection du récit, comme le souligne Judith Butler.

« La narration de soi est partielle, hantée par ce dont chacun ne peut concevoir aucune histoire définitive. Je ne peux pas expliquer exactement pourquoi j'ai émergé de telle façon et mes efforts de reconstruction narrative sont toujours sujets à révision. Il y a cela en moi et de moi dont je ne peux pas rendre compte. »³

Le sujet est opaque pour lui-même, son histoire souffre aussi de cette opacité et d'un éparpillement, même s'il tente de rendre son récit le plus clair possible et d'y rassembler les morceaux épars de son vécu. Tout récit reste partiel et provisoire.

« D'après Foucault, la réflexivité, le souci de soi et la maîtrise de soi sont des efforts sans fin et impossibles à satisfaire pour 'revenir' à soi à partir d'une situation où l'on est étranger à soi. [...] La tâche est interminable et n'a pas de forme définitive⁴. »

Pour autant, loin d'empêcher le récit, ces limites créent aussi un espace de liberté au sein duquel le sujet peut se transformer en devenant autre, peut-être déjà en accueillant, si ce n'est en acceptant, cette part d'étrangeté et d'étrangèreté constitutive de toute subjectivité. Étrangeté et étrangèreté d'autant plus présentes, voire envahissantes, lors d'une catastrophe et après son déferlement.

¹ H. White (1992).

² J. Butler (2005), p. 32.

³ *Ibidem* p. 40.

⁴ *Ibidem* p. 130.

« La narration d'une vie a une fonction cruciale, notamment pour ceux que l'expérience involontaire de la discontinuité afflige de manière profonde. Personne ne peut vivre dans un monde radicalement inénarrable, ni survivre à une vie que l'on ne peut absolument pas narrer¹. »

Le soi se forme dans l'histoire et cette histoire n'est pas donnée, elle est à inventer. Lorsqu'il se laisse interpellé par l'autre auquel il adresse son récit, le sujet peut se refaçonner lui-même, souvent avec et pour cet autre, parfois en dépit de cet autre.

« Être défait par un autre est une nécessité primaire, une angoisse à coup sûr, mais aussi une chance d'être interpellé, réclamé, lié à ce qui n'est pas moi, et aussi d'être ému, d'être obligé d'agir, de m'adresser ailleurs, et de ne plus faire ainsi du 'je' autonome une sorte de possession². »

Alors, seulement, à partir non pas de ce que nous savons, mais de ce que nous ignorons, *« lorsque ce qui nous forme n'est pas ce qui se tient devant nous »* ou ce que nous tenons pour sûr, mais l'énigme de l'écoute, la possibilité de *« nous défaire de notre rapport aux autres est pour nous l'opportunité de devenir humain »³*.

Ces dimensions de la narration sont à l'œuvre, implicitement ou explicitement, dans les récits des catastrophes et des exils. Cela explique pourquoi nous avons choisi le récit de vie, la narration libre, comme type d'entretien clinique pour notre recherche.

Régine Waintrater confirme l'importance de ce type d'entretiens suite à une catastrophe sociale : *« il offre un espace de parole pour dire ce qui a été subi et pour retrouver le chemin de l'humain »*. Elle rappelle que la catastrophe sociale est intentionnelle et fait *« voler en éclat le pacte social »* : les récits disent la mort donnée par un humain à son semblable. Le *« sujet est massifié »* du fait de la catastrophe ; l'individu a besoin de *« retrouver une intériorité qui a été piétinée »⁴*.

La mise en mots grâce au témoignage prélude à la mise en histoire. Une histoire qui est individuelle et collective : *« on ne peut pas penser l'individu sans le groupe »*. À ce titre, le témoignage est un processus groupal, il crée un *espace intersubjectif* qui permet de retrouver un environnement fiable, donc de restaurer l'espace subjectif interne. L'écouter ou « témoignaire » ouvre un espace vital, il reçoit et écoute avec

¹ *Ibidem* p. 60.

² *Ibidem* p. 137.

³ *Ibid.*

⁴ R. Waintrater (2014).

bienveillance sans interpréter, pour faciliter la mise en parole de ce qui n'a encore été élaboré ni par l'individu ni par le collectif¹.

Du fait de la catastrophe, « *le traumatisme n'est plus subjectif et subjectivable, il est massif et hors sens* »². Il n'y a pas de témoin extérieur. Il est alors nécessaire, parfois dans l'urgence lorsque c'est possible ou souvent des années plus tard, de mettre en récit l'expérience de la catastrophe, peut-être pour lui donner un début de sens, chaque fois provisoire, pour se l'approprier d'une façon ou d'une autre (elle aussi provisoire), et surtout pour pouvoir retourner vers ses semblables, pour retrouver avec eux un fond commun qui permette de partager de nouveau la vie ensemble...

¹ *Ibid.*

² S. Thibierge (2014).

II.2 Analyse des témoignages : résultats descriptifs

Venons-en à l'étude précise et complète des douze principaux et premiers récits que nous avons recueillis auprès des témoins ayant directement connu l'exil.

Le tableau ci-dessous présente les mots qui apparaissent le plus souvent dans l'ensemble des douze témoignages, par ordre décroissant de leur fréquence, c'est-à-dire le nombre total des occurrences cumulées¹.

PÈRE	179
MÈRE	157
PARENTS	88
PAYS	78
FAMILLE	77
VIE	75
TEMPS	52
ÉCOLE	50
ARABES	49
ENFANTS	48
VÉCU	47
MONDE	43
DÉPART	42
GUERRE	40
PEUR	39
TOUJOURS	38
JAMAIS	37
MAISON	37
PARTIR	37
JOUR	36
TRAVAIL	36
RIEN	34
ANNÉES	33
MOMENT	31
VIVRE	30
ENFANCE	28
HISTOIRE	28
SENS	28
PERSONNES	27
SOUVENIRS	26
SOUVIENS	26
LIEU	25
JOURS	23

¹ Les tableaux des résultats de l'analyse statistique des douze entretiens sont disponibles en Annexe.

SEULE	23
ÉVÉNEMENTS	23
DIFFICILE	22
JEUNES	22
MAMAN	22
SENTIMENT	22
ÉTUDES	22
MAL	21
TARD	21
ICI	20
INDÉPENDANCE	20
LYCÉE	20
ARRIVÉE	19
MILITAIRE	19
SEUL	19
ANNÉE	17
ARGENT	17
FIN	17
JEUNE	17
LONGTEMPS	17
MORT	17
PERSONNE	17
TERRE	17
VOITURE	17
EUROPÉENS	16
ÉPOQUE	16
AILLEURS	15
ATTENTATS	15
ENFANT	15
HONTE	15
DERNIERS	14
LOIN	14
MER	14
PERDU	14
TRAVAILLER	14
COMMUNAUTÉ	13
DUR	13
EXIL	13
BATEAU	12
HEURES	12
MOMENTS	12
PENSER	12
QUITTER	12
RETROUVÉ	12
COMMUNAUTÉS	11

ENSEMBLE	11
FAMILLES	11
FÊTES	11
MUSIQUE	11
VALISE	11
ÉMOTION	11
MAINTENANT	10
MATIN	10
PLAGE	10

Il est intéressant de noter également les termes qui n'apparaissent qu'une seule fois, et qui, d'ailleurs, sont uniquement utilisés dans le contexte de la guerre en Algérie : *patrie, collectif, confusion, désarroi, désastre, incertitude, paradis, reconnaissance, réussite, suspicion, trahison*.

Enfin, certains mots ne sont pas du tout employés. Par exemple : *déprime, détresse, deuil, fuite, haine, identité, opportunité, renaissance, résilience, révolte, rupture, terroriste...* Ces mots auraient pu être utilisés du fait de la catastrophe dont rendent compte les récits. Cela met en évidence à quel point les attentes du chercheur pourraient orienter sa recherche et combien il doit être vigilant et s'en tenir d'abord seulement aux faits.

II.2.1 Repérage des signifiants principaux

Il est important de compléter ces premiers résultats par la répartition selon la fréquence d'apparition des principaux termes dans les témoignages.

Dans cette première approche statistique de la *verbalité spécifique* des témoignages que nous avons recueillis, nous en restons aux mots qui dépassent la fréquence de 50%, c'est-à-dire qu'ils sont présents dans au moins un entretien sur deux. Nous proposerons une approche plus fine et plus détaillée dans un second temps, puis une étude au cas par cas pour mettre en évidence les singularités de chacun.

II.2.1.1 Pour l'ensemble de l'échantillon (Algérie, Maroc, Tunisie)

II.2.1.1.1. Données chiffrées

Certains mots apparaissent dans une proportion de 100% (12/12), dans tous les témoignages sans exception : les substantifs « père », « mère », « famille », « vie », « guerre », « lieu », « temps » et les qualificatifs « bien », « difficile ».

Les termes utilisés dans 11 témoignages sur 12, soit à 92%, sont : « parents », « enfant », « pays », « monde », « années », « moments ».

Voici les vocables concernant 10 témoignages sur 12, soit une proportion de 83% (10/12) : « vécu », « départ », « peur », « petit(e) », « travail », « parti », « rien », « vivre », « jours », « fin », « ailleurs », « habiter », « heures ».

La proportion de 75% (9/12) donne : « arabes », « école », « toujours », « jamais », « maison », « partir », « jour », « Pieds Noirs », « sens », « fille », « seule », « tard », « quartier », « social ».

Pour 67% (8/12), nous avons : « sœur », « événements », « femme », « jeunes », « mal », « sécurité », « filles », « lycée », « arrivée », « longtemps », « voiture », « place », « époque », « enfant », « perdu », « enfin », « femmes », « vite ».

Les mots présents dans 58% (7/12) des entretiens sont : « enfance », « histoire », « armée », « études », « fils », « ici », « indépendance », « mort », « personne », « terre », « classe », « derniers », « reste », « communauté », « partis », « rester », « retrouver », « grandes », « commencé », « communautés », « âge », « différentes », « laissé », « maintenant », « matin ».

La proportion médiane de 50% (6/12) concerne : « personnes », « appartement », « sentiment », « seul », « argent », « jeune », « européens », « nationalité », « honte », « début », « impression », « loin », « travailler », « angoisse », « dur », « exil », « homme », « quitter », « bateau », « resté ».

Nota bene :

- 1) Le verbe « partir », sous ses différentes conjugaisons, est présent dans tous les témoignages.
- 2) À l'intérieur de chaque classe de fréquence, les mots sont rangés par ordre décroissant d'occurrences (nombre de fois où ils sont utilisés).

II.2.1.1.2 Premiers regroupements par thèmes

À l'issue de ces premiers résultats, il est possible de regrouper les signifiants en fonction de leurs points communs. Six thèmes principaux émergent à ce stade : la famille, la vie et la mort, le temps qui passe, les lieux de vie, l'épreuve vécue ensemble et l'organisation matérielle.

La famille. « Père, mère, famille, enfant, jeune, enfance, filles, fils » sont les termes les plus présents dans tous les témoignages. Ils indiquent l'importance des liens de filiation et de la cellule familiale comme première communauté humaine, mais aussi matrice de protection en cas de danger et de repli en cas de catastrophe. Ils sont

complétés par les références aux groupes plus larges : communautés, quartier, social, nationalité, européens, arabes...

La vie et la mort. « Vie, vécu, vivre, mort » apparaissent dans tous les récits. Dans le contexte de la décolonisation, ces termes sont directement corrélés, au sein de l'expérience racontée, aux événements douloureux, au départ, à la perte, l'exil, la guerre, l'indépendance, etc.

Le temps qui passe. « Toujours, jamais » sont omniprésents, ils viennent et reviennent dans tous les témoignages, comme signes de durées absolues et de phénomènes définitifs, irrémédiables, sans recours. La temporalité relative est également extrêmement présente avec « le temps, les années, les mois, les jours, les heures, les moments, la fin, le début, le matin, tard, l'âge, l'enfance, la jeunesse, la scolarité (école et lycée) et les études, la durée (longtemps), l'époque, enfin, maintenant, mémoire, souvenir, vite, le départ », les verbes « partir, quitter, laisser ».

Les lieux de vie. Ils sont désignés par les termes (du plus cité au moins cité) : « lieu, pays, monde, ailleurs, habiter, maison, quartier, terre, appartement, école, ici, loin ».

L'épreuve vécue ensemble. Elle constitue un élément significatif de différenciation entre le traumatisme individuel et la catastrophe partagée avec d'autres. Elle est exprimée par toutes sortes de mots. Par exemple : « difficile, peur, rien, toujours, jamais, guerre, mort, armée, seul, personne, angoisse, trop tard, fin, mal, sens, sentiment, honte, perdu, exil, dernier, dur, loin », etc.

L'organisation matérielle. Les vocables qui la décrivent concernent le départ (voiture, bateau, avion, valise, argent, meubles), l'arrivée (aéroport, port, chambre, hôtel), puis l'adaptation (travail, études, argent).

II.2.1.1.3 Pistes d'approfondissement

Plusieurs axes ou dimensions se dégagent déjà. Nous les préciserons, puis les approfondirons dans leurs aspects concrets et représentatifs, subjectifs et sociaux.

- ✓ Le temps, la mémoire et le récit (l'histoire racontée).
- ✓ L'attente, l'incertitude et l'inquiétude.
- ✓ Les préoccupations politiques, les préjugés mis en évidence (par exemple à travers les sentiments d'abandon, d'injustice, voire de trahison).
- ✓ La peur, le départ et l'exil.
- ✓ La perte, le manque et la nostalgie.
- ✓ L'arrivée en terre étrangère, l'accueil.

- ✓ Le deuil et le renouveau.
- ✓ La famille, le groupe, la (les) communauté(s).

II.2.1.2 Pour la part de l'échantillon correspondant à l'Algérie

La situation en Algérie étant différente du fait d'une guerre civile de plus de sept ans, nous avons procédé à une analyse spécifique des récits qui la concernent.

II.2.1.2.1 Données chiffrées

Les mots présents dans tous les témoignages (7/7) sont : « père, mère, parent, arabe, famille, vie, bien, jour, ami, seul, année, guerre, partir, peur, moment, rester, rien, travail, arriver, retrouver, or, algérien, habiter, lieu, mort, difficile, devenir, bateau, heure, communauté ».

Voici les termes apparaissant dans 86% des récits (6/7) : « souvenir, école, enfant, parti, temps, vécu, départ, monde, fille, jeune, maison, vivre, pays, Pied Noir, sentir, jamais, toujours, armée, rendre, trouver, vouloir, rester, ville, comprendre, dernier, devoir, exemple, femme, homme, mal, voiture, demander, passer, quartier, savoir, sécurité, tard, terre, perdre, continuer, cousin, quitter, envoyer, fin, place, question, cinéma, différent, meilleur, ailleurs, falloir ».

La proportion de 71% (5/7) concerne : « personne, penser, village, enfance, histoire, sentiment, événement, attentat, fils, indépendance, lycée, parti, sens, donner, mer, regarder, européens, FLN, apprendre, cacher, chercher, installer, longtemps, part, angoisse, classe (école), essayer, impression, retour, répondre, tuer, époque, balcon, commencer, coup, croire, Espagne, politique, aider, aimer, arrivée, bon, sortir ».

Dans 57% des récits (4/7), nous trouvons : « frère, maman, oncle, entendre, militaire, appartement, émotion, retourner, travailler, voisin, expliquer, juif, sœur, connaître, immeuble, début, ici, tête, argent, exil, revenir, vrai, ensemble, jouer, loin ».

Les mots employés dans 43% (3/7) sont : « écrire, adulte, général, honte, valise, idée, sembler, professeur, emmener ».

Enfin, « témoignage » est utilisé dans deux récits, « épisode » dans un seul.

(Voir en annexe le « Rapport *Algérie seule* », tableau 1).

II.2.1.2.2 Premiers rapprochements

Les regroupements par thèmes sont proches de ceux qui correspondent à l'ensemble des témoignages (voir *supra*), avec la dimension de la guerre et du terrorisme en plus.

Le temps qui passe. Jour, année, moment, partir, arriver, retrouver, mort, devenir (100%) ; souvenir, parti, temps, vécu, départ, jeune, jamais, toujours, dernier, tard, quitter, fin, place (86%) ; enfance, histoire, événement, parti, longtemps, part, époque, commencer, arrivée (71%) ; début, revenir (57%) ; épisode (14%).

La vie, la guerre, la mort. Vie, guerre, mort (100%) ; armée (86%) ; attentat, FLN, tuer, balcon, coup, politique (71%) ; militaire, jouer (57%) ; général (43%).

L'épreuve vécue, seul et ensemble. Seul, partir, peur, rien, mort, difficile, devenir (100%) ; parti, départ, comprendre, dernier, devoir, exemple, femme, homme, mal, sécurité, tard, perdre, quitter, fin, place, question, différent, meilleur (86%) ; personne, penser, sentiment, événement, attentat, indépendance, parti, sens, donner, apprendre, cacher, angoisse, impression, répondre, croire, aider, aimer (71%) ; émotion, argent, exil, vrai, ensemble (57%) ; honte, valise, idée, sembler, professeur (43%), témoignage (29%).

La famille et la communauté. Père, mère, parent, famille, arabes, ami, algérien, communauté (100%) ; enfant, fille, cousin, Pied Noir (86%) ; fils, européens (71%) ; frère, maman, oncle, voisin, juif, s'entendre (57%).

Les lieux de vie et de passage. Habiter, lieu, bateau (100%) ; école, monde, maison, quartier, pays, ville, voiture, terre, cinéma, ailleurs (86%) ; village, lycée, mer, classe (école), balcon, Espagne (71%) ; appartement, immeuble, ici, loin (57%).

Les actions et l'organisation matérielle. Partir, rester, travail, arriver, retrouver (100%) ; rendre, trouver, vouloir, comprendre, devoir, demander, passer, savoir, perdre, continuer, quitter, envoyer, falloir (86%) ; apprendre, cacher, chercher, installer, retour, répondre, commencer, aider, aimer, sortir (71%) ; retourner, travailler, expliquer, connaître, revenir (57%) ; écrire, valise, emmener (43%).

II.2.1.2.3 Pistes d'approfondissement

Aux pistes globales concernant l'exil des Européens au Maghreb à la fin du 20^e siècle, viennent s'ajouter des axes spécifiques pour l'Algérie, du fait de la guerre.

- ✓ La peur, l'angoisse, la menace, le danger.
- ✓ L'exode massif.
- ✓ La valeur de la vie, la mort concrète et réelle, la brutalité des événements, la violence destructrice, les assassinats, les attentats, la guerre, la torture, les massacres, l'horreur et le désespoir.
- ✓ Les questions ethniques et religieuses.

- ✓ La problématique de l'identité nationale.

Avant de préciser ces axes, un par un, prenons le temps de nous mettre à l'écoute des témoignages, en fonctions des thèmes fédérateurs que nous avons pu repérer.

II.2.2 Exploration des thèmes principaux

Nous allons d'abord étudier les récits des personnes ayant quitté le Maroc et la Tunisie, puis les récits des personnes qui sont parties d'Algérie.

II.2.2.1 Pour les témoignages concernant le Maroc et la Tunisie

Une différence fondamentale entre la plupart des ressortissants du Maroc et de la Tunisie par rapport à ceux de l'Algérie réside dans leur statut civique. Le Maroc et la Tunisie étaient des *protectorats* français, l'Algérie était un département français.

Gaspard en souligne les conséquences concrètes : « Pour les rapatriés de nationalité française, c'était différent. Les Pieds Noirs d'Algérie étaient bien identifiés, ils ont été aidés, ils étaient *déjà Français*. Il y avait pour eux une continuité naturelle. Pour les exilés du Maroc et de Tunisie, c'était différent. Nous avons vécu une coupure sur tous les plans : social, culturel, identitaire, communautaire. »

Parmi d'autres différences, cette disparité administrative est importante à souligner.

II.2.2.1.1 La famille au cœur de l'histoire vécue

Le récit familial narre l'arrivée des migrants européens sur le sol de la « terre promise », idéalisée avant même de s'y installer, ou la généalogie des familles juives présentes depuis des siècles et implantées bien avant les invasions arabes. Pour chacun des témoins, et du fait de l'époque aussi, la répartition des rôles entre le père et la mère est plutôt traditionnelle.

Géraldine : « Ma mère a vécu 20 ans en Algérie avant de venir au Maroc. Mon grand-père paternel était venu s'installer au Maroc suite à une campagne d'affichage en France faisant de la propagande pour aller travailler au Maroc et en Algérie. »

Gaspard : « Tous les membres de ma famille sont nés et ont vécu au Maroc, depuis des générations, plus exactement depuis l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492. À cette date, une partie de la famille s'est installée à Oran en Algérie, l'autre à Fès au Maroc. »

Marlène : « Ma famille aussi bien maternelle que paternelle était issue de la petite bourgeoisie juive marocaine, aux lointaines origines espagnoles, et traditionaliste au niveau religieux. »

Dans tous les récits s'exprime une fierté des origines familiales, souvent diverses et multiples, ainsi que la fierté d'avoir pu créer une famille nouvelle sur un sol nouveau.

Gaspard : « Ma famille était très cultivée, très lettrée. Elle appartenait à l'aristocratie juive du Maroc. Un de mes ancêtres était le grand rabbin de la communauté juive de Fès. J'ai grandi dans ce milieu traditionnel, sans être pourtant ni très orthodoxe ni très religieux. Je lisais l'hébreu, je parlais l'arabe et le français. En fait, il s'agissait d'un arabe dialectal, une langue judéo-arabe qui a quasiment disparu aujourd'hui. J'ai étudié l'arabe classique à l'école. En revanche, je n'ai pas étudié d'autre langue européenne, sauf un tout petit peu d'anglais. J'ai fait toutes mes études en français. »

Ludovic : « Mon grand-père, Ludovic, était Grec, ses parents venaient de Chio. Il est né à Tunis. Ma mère, Jacqueline était Italienne, née à Naples comme toute sa famille. Mon père est devenu Français par le décret de 1923 qui voulait que tous les Maltais et les Grecs nés en Tunisie obtiennent la nationalité française. »

Noëlle : « Toute ma famille est installée à Tunis depuis plusieurs générations. Ma généalogie est issue de l'exode des juifs d'Espagne durant la période de l'inquisition ; mon nom de famille est turc. Parmi mes ancêtres certains viennent aussi de Libye et du Portugal. Toute ma famille était de nationalité tunisienne, à l'exception de mon père devenu français au moment du protectorat. »

Le père a une place très importante dans le discours de chaque témoin. Du fait de son activité professionnelle, il représente aussi l'articulation entre la famille et la société.

Le père de Géraldine était entrepreneur dans le bâtiment, il travaillait à son compte. « Mon père était tellement imprégné du pays qu'il ressemblait aux Marocains. Il n'y avait pas de différence physique visible avec eux. Lorsque je vois des vieux magrébins, encore aujourd'hui, j'ai l'impression de voir mon père. Il était né au Maroc, comme ses frères et sœurs. Ils parlaient tous très bien l'arabe. Ils étaient en relation avec les gens de ce pays, dans une profonde relation de cœur avec eux et avec leur pays, un vrai lien avec eux. Ils mangeaient la même nourriture. C'étaient des enfants du pays. Je ne les ai jamais entendus avoir un discours colonialiste, au contraire. »

Gaspard : « Mon père était grossiste en céréales. Il vendait de la farine et de la semoule à des petits commerçants. »

Marlène : « Petit bémol dans la famille : mon père était athée, et qui plus est, communiste, fervent militant nationaliste du temps du protectorat français. Cette dimension apportait une petite note d'originalité, de nouveauté, parfois de marginalité par rapport à mon entourage familial. »

Un travail dans l'administration coloniale conférait non seulement un certain prestige à l'employé, mais lui apportait certains avantages.

Ludovic : « Mon père Michel travaillait aux Ponts et Chaussées [en Tunisie]. Il a été muté dans plusieurs villes, il changeait de ville à peu près tous les cinq ou six ans. Toute la famille déménageait. »

Noëlle : « Mon père travaillait à l'ambassade de France, au service du trésor public, il était relativement protégé : il a décidé de rester plus longtemps en Tunisie avec ma mère et avec nous. »

Souvent (très) discrète, la mère est au centre de l'organisation de la maison et de la vie familiale au quotidien, principalement lorsque les enfants sont petits.

Géraldine ne parle pas de sa mère lorsqu'ils étaient au Maroc.

Gaspard apporte un détail sur la parole de sa mère à son sujet : « Je suis né à Fès en 1939. Ma mère disait que j'étais l'enfant qui apporte la guerre. De mon frère Georges, né en 1945, elle dira qu'il est l'enfant qui apporte la paix. Nous étions six frères. »

Les sœurs et les frères sont très présents dans le quotidien, ils constituent d'importants points de repère ou même des modèles, ils sont admirés ou protégés.

Géraldine : « Ma sœur avait le physique d'une marocaine : l'allure, la démarche, la façon de parler. Comme mes parents, elle aussi était complètement imprégnée. Mon frère parlait arabe et parle encore très bien l'arabe, comme tous mes cousins. »

La famille est aussi la scène intime des premiers drames de l'existence qui marquent l'histoire de chacun, et orientent parfois une certaine vision du monde ou de la vie.

Géraldine : « Mon père était un homme violent. Il me faisait peur. Il râlait beaucoup, il nous grondait pour un rien, cela lui arrivait souvent de casser un objet qu'il avait devant lui en le jetant par terre ou même, parfois, de frapper ma mère. »

Marlène : « J'ai vécu 7 ans à Fès, ma ville natale, et au divorce de mes parents, je suis venue m'installer à Rabat, avec ma mère et ma sœur de 3 ans mon aînée. »

Ludovic : « Mon père s'est remarié avec une femme grecque. Avec la marâtre, ce n'était pas facile. Nous avons dû partir tous les trois en internat, nous sommes allés en pension à l'école française de Kef, à 80km au sud de Tebourouk. On rentrait trois fois par an seulement, pour Noël, pour Pâques et pour les grandes vacances en été. Mon père a eu quatre autres enfants avec cette femme, nous étions sept enfants en tout. [...] Ma marâtre n'aimait pas le prénom Philippe, elle a commencé à m'appeler Ludovic, comme mon grand-père. Depuis, tout le monde m'appelle Ludovic. »

Cependant, derrière l'ordre tranquille du règne familial grondent les sourds désordres d'une histoire politique qui entre régulièrement en ébullition.

II.2.2.1.2 La vie face à la mort

Nous avons constaté que les mots « vie, vécu, vivre, mort » apparaissent dans tous les récits, laissant entendre à quel point *vie et mort* sont entremêlées.

Contrairement aux personnes qui ont vécu en Algérie, narrant les merveilles de leur enfance, ces témoignages insistent peu sur l'enfance vécue au Maroc ou en Tunisie.

Marlène : « En lisant d'anciennes lettres que j'avais envoyées à mon père, j'ai retrouvé l'ambiance chaleureuse de mon enfance au Maroc, la simplicité, la vie facile et douce, même un peu ennuyeuse, la prise en charge du quotidien par la famille. »

En revanche, comme en Algérie mais dans une moindre mesure, beaucoup insistent sur l'art de vivre, la qualité des relations humaines, le goût de la fête, la convivialité...

Noëlle : « Alors que mes parents étaient très modestes, tous les week-ends des musiciens venaient à la maison, dans notre petit trois pièces, pour nous faire danser et pour chanter avec nous. Grâce à cette façon de vivre, le désespoir n'est jamais permanent, la douleur même la plus vive ne peut pas durer très longtemps... »

La mort aussi est présente, parfois perçue de très près lorsque le sujet y est directement confronté. Elle est le plus souvent entendue également dans les récits des adultes autour de l'enfant.

Gaspard : « Mes parents sont restés à Fès. Mon père est décédé lorsque j'avais 13 ans. Il est mort brutalement, d'un accident vasculaire cérébral. C'est mon plus gros traumatisme. Ma mère est restée seule. »

Ludovic : « J'ai un frère plus âgé que moi et une sœur plus jeune, du premier mariage de mon père. J'ai perdu ma mère très tôt, j'avais cinq ans. Elle est morte suite à un accouchement. On m'a raconté que plusieurs femmes étaient assises à côté d'un mur en pierres. Ma mère était avec elles, elle était enceinte. Un serpent est tombé du mur à leurs pieds. Ma mère a eu peur. Elle a perdu l'enfant. Une infection interne s'est développée. Le médecin ne s'en est pas aperçu. Ma mère en est morte. »

Pendant les années correspondant à la décolonisation, l'expérience de la mort n'était pas seulement liée aux aléas de la vie privée mais surtout aux chaos de l'histoire politique et sociale, aux violences qui opposaient les « autochtones » aux « colons ».

Géraldine : « Des cousins ont été égorgés en Algérie pendant la guerre. »

Ludovic a été témoin de la mort durant les conflits armés auxquels il a participé : « En Tunisie, les événements de la révolution arabe pour chasser les Français ont commencé dès 1936. À cette époque, le jeune Bourguiba a été arrêté et enfermé. La révolution a repris après la seconde guerre mondiale. En 1948, il y a eu de petits soulèvements. Le Résident général à Tunis était à la tête de toutes les administrations, il était ferme avec les révolutionnaires. En 1952, la révolution est devenue plus active et plus importante. J'ai été rappelé sous les drapeaux. L'armée devait maintenir l'ordre et faisait parfois usage de la force. J'ai été libéré puis rappelé une seconde fois pour être intégré dans les forces de gendarmerie. »

Le monde d'hier a disparu, le temps a coulé, laissant derrière lui un passé révolu.

II.2.2.1.3 La nostalgie du bel autrefois

L'exil est un adieu, un départ « pour toujours », un arrachement douloureux qui continue et insiste encore des années après, par exemple à travers la remémoration de ce qui est perdu « à jamais ». La nostalgie n'est pas seulement une façon de rappeler à soi les souvenirs des temps heureux ; elle est aussi *l'expression de la souffrance* de ne plus pouvoir vivre cette vie-là, la vie heureuse vécue là-bas, un temps perdu sur une terre perdue, l'une et l'autre devenus mythiques par la force des choses, par la nécessité de les maintenir vivants grâce à la pensée et au récit.

Géraldine : « À Meknès, il y avait un kiosque carré pour vendre des glaces, de la marque Pingouin. Ces glaces avaient une forme cubique longue. Je n'ai jamais mangé de meilleures glaces à la fraise et à la vanille. Je n'en ai jamais retrouvé d'aussi bonnes. Une fois par an, l'ambassade de France organisait une fête magnifique. L'ambassadeur faisait un discours. Je me rappelle des odeurs douces et sucrées, des grandes pelouses. Je jouais avec les enfants et je passais un bon moment... Nous vivions à la marocaine, pas à l'européenne. On ne mangeait qu'avec les mains, sur des tables, basses, un couscous délicieux. Je n'ai plus jamais retrouvé, la saveur du couscous, des tagines, des pastillas, du thé à la menthe... ça aussi c'est difficile ! »

Marlène : « La nostalgie a été très forte les premières années et s'est fait ressentir à plusieurs niveaux, notamment dans les aspects de la vie quotidienne et émotionnelle. Un souvenir me revient, lancinant. Il est un bruit doux et évocateur pour moi : celui de la petite cuillère en rythme que faisait tinter mon grand-père sur le verre de thé à six heures du matin, en écoutant la musique andalouse à la radio... »

Des années plus tard, comme Marcel Proust l'a mis en évidence, la mémoire restitue des souvenirs intacts, comme si – en fait – le temps n'avait pas passé.

Marlène : « De même, il est un son qui me remplit de suite d'un plaisir aigu, voire fulgurant, c'est celui des cris des hirondelles que j'entends les soirs d'été au quartier de Belleville. Je suis de suite transportée par le souvenir de ces soirées d'été étouffantes de Fès en fin d'après-midi, au moment où les hirondelles venaient trouver refuge dans les trous des remparts, couleur ocre, du côté des Mérinides. Ces cris d'oiseaux stridents, joyeux, 40 ans plus tard, me replongent inmanquablement dans le passé : dans ce quartier habité essentiellement par des Maghrébins, je me retrouve comme transplantée par magie dans ce lieu de mon enfance. »

Certains sont très précis sur l'histoire qu'ils ont vécue, par exemple à travers des détails méticuleux sur les dates et les durées. Ils proposent un compte-rendu chronologique aussi exact que possible de ce qu'ils ont vécu, comme pour inscrire dans leur discours des *repères fiables sur leur passé*.

Ludovic : « A 14 ans, je me suis mis à travailler dans la mécanique, puis à 18 ans aux Ponts et Chaussées. J'ai fait mon service militaire entre 1949 et 1951, puis j'ai réintégré l'administration. En tout, j'ai travaillé aux Ponts et Chaussées en Tunisie du 4

septembre 1947 au 31 mars 1960, à Tunis. [...] En 1952, j'ai été rappelé sous les drapeaux. [...] Après, je suis retourné dans l'administration, comme mécano dans les ateliers. Je me suis occupé d'entretien mécanique jusqu'à l'indépendance de la Tunisie en 1956. Après, je suis resté travailler avec l'administration tunisienne, sans problème, [jusqu'en 1960] pour former ceux qui devaient nous remplacer. »

Le temps de l'enfance, de l'adolescence et des découvertes du jeune âge adulte se déploie et s'étire dans la douce assurance d'un bonheur qui dure et s'étale.

Gaspard : « J'ai fait mes études primaires et secondaires à Fès, jusqu'au Baccalauréat. Puis, je suis allé à Rabat pour préparer la faculté de médecine. J'y ai passé le certificat PCB. Je me suis inscrit à la fac de médecine de Paris à 18 ans. Je voulais m'extraire du milieu marocain. Je suis parti sac à dos avec un ami marocain en classe avec moi pour faire le tour de l'Europe en auto-stop. Je n'avais que l'équivalent de 200 Francs de l'époque. Cela nous a pris trois mois et demi, nous sommes allés jusqu'en Suède, en passant par l'Espagne, la France, la Suisse, l'Autriche, l'Allemagne... J'ai commencé mes études de médecine à Paris, que j'ai arrêtées. J'ai fait des études cinématographiques à l'Idhec. Je suis passionné de cinéma, je ne suis pas seulement cinéphile, je suis surtout cinéphage... A 22 ans, j'ai rencontré une femme superbe, une Parisienne, dont je suis tombé éperdument amoureux. Je me suis marié avec elle à 23 ans. Je suis rentré au Maroc avec elle, à Rabat. J'ai eu un poste de fonctionnaire au ministère de l'agriculture. »

Si le bonheur vécu se raconte en années extatiques, les affres de l'exil se content en matins de la dernière fois, en heures qui s'éternisent et en journées pénibles.

Géraldine : « On est parti un matin dans la voiture de mon père. En mettant tout ce qu'on a pu dans le coffre et sur le toit. Après les cours, vers la mi-juillet. On était parmi les derniers à partir. Je me souviens encore, j'ai cette image gravée à jamais dans ma mémoire, je me suis retournée longtemps pour regarder la grande porte de Meknès, diminuer de plus en plus et disparaître... Nous avons traversé l'Espagne. Cela a duré quelques jours. Puis nous sommes arrivés à Montpellier. Nous étions quatre dans un petit deux pièces. Mon frère était déjà adulte et indépendant. Cela a duré 12 ans ! J'ai fait toutes mes études à Montpellier. »

Les années vécues sur le sol d'un pays nouveau n'effacent ni les souvenirs ni le constat de se trouver *étranger*, profondément différent, en terre inconnue.

Noëlle : « En France, je me sens étrangère alors que je parle la même langue. 30 ans plus tard, j'avoue que je me sens encore dans une bien plus grande familiarité avec les populations arabes de Nice et de la région qu'avec les personnes de nationalité et de culture françaises. La France reste pour moi une langue étrangère. »

Ainsi, le temps vécu apparaît tellement *puissant* et *prégnant* qu'il semble plus important même que les lieux de vie et de passage.

II.2.2.1.4 Les lieux existentiels

Le lieu est d'emblée le *lieu d'origine*, le lieu de la naissance, de la venue au monde. Beaucoup de témoignages commencent par cette information déterminante.

Géraldine : « Je suis née en 1959 à Meknès [*au Maroc*]. »

Ludovic : « Je suis né le 23 octobre 1929 à Teboursouk [*Ludovic écrit le nom de la ville sur un papier d'une belle écriture claire et précise*], à 100 km de Tunis. »

La vie d'avant l'exil n'a pas été une existence constamment calme et sans incident. Pour des raisons familiales et surtout politiques, elle connaît des mouvements et des soubresauts qui obligent parfois déjà à partir et à se déplacer pour s'installer ailleurs.

Ludovic : « Lors de la déclaration de guerre de l'Italie à la France en 1939, nous avons été obligés de quitter l'école. Les instituteurs étaient mobilisés. Mon père a été mobilisé aussi... Après la guerre, nous sommes retournés à Teboursouk, puis nous sommes allés à Maktar, à Kef, ensuite à Tabarka, enfin à Bizerte, le grand port militaire au nord de la Tunisie. »

Comme si ceux qui s'étaient déplacés connaissaient ce rapport au monde qui consiste à partir pour aller autre part. Les familles d'exilés et d'émigrés seraient-elles des familles plus nomades que celles qui n'ont pas vécu d'exode ? Malgré tout, les diasporas connaissent aussi de longs temps de présence dans certains territoires.

Gaspard : « Les Juifs habitaient dans le Mellah, l'équivalent des Ghettos européens. La présence juive dans tout le Maghreb remonte à la destruction du Temple en Judée en 70 après J.C. et à l'exil des populations sémites qui lui a succédé. Les Juifs étaient présents de l'Égypte au Maroc bien avant la conquête arabo-musulmane, qui se déroule six siècles plus tard, de 638 (prise d'Alexandrie) à 681 (entrée au Maroc). Les Juifs ont souffert de discriminations et, parfois, de conversions forcées à l'Islam. Même l'Espagne a été sous domination musulmane dès 711 et la Navarre à partir de 715. »

Même si l'installation de la famille au Maghreb est plus récente, le fait d'y être né et d'y avoir grandi engendre un fort *attachement à la terre*, à l'architecture, au climat qui ont bercé l'enfance et l'adolescence, comme autant de repères intrinsèques.

Géraldine : « Quand je suis partie de Meknès, nous sommes passés par la grande porte de la ville ancienne, Bab Mansour. Je me suis tournée et j'ai pris la porte en photo, puis j'ai dit adieu à ma ville. Mon cousin le plus proche est très poétique, comme moi ; d'ailleurs, l'arabe c'est de la poésie... Depuis, je suis toujours en attente d'un endroit où je serai bien. J'ai l'impression que je suis posée là, en France, je ne me sens pas chez moi. »

Les lieux sont aussi ceux de l'arrivée en France (Marseille, Nice, Montpellier), plus ou moins choisis, mais préférés aux villes du nord de la France, car au bord de la Méditerranée, bénéficiant d'un climat plus proche du pays qui vient d'être quitté.

Ludovic : « Je voulais venir à Nice car toute la famille de ma femme s'y était installée, les belles-sœurs et tout ça. J'avais besoin de l'appui de la famille. J'ai rencontré le directeur des Ponts et chaussées à Nice, un ancien directeur de Tunis. [...] Pourtant, même à Nice, cela n'a pas été facile, on était sans maison, logés chez la sœur d'Imelda, Rita, à Pasteur [*un quartier de Nice, près de Saint Roch où ils habitent*]. Elle était venue en France un an avant nous. Nous étions vingt dans un trois pièces. Dormir tous ensemble, avec les parents de ma femme qui étaient très âgés... Gaëlle, notre fille aînée, avait à peine deux mois, elle dormait dans son landau. »

Ces lieux de destination ne représentent évidemment rien pour les exilés qui y arrivent. Ils ne leur sont aucunement familiers. En effet, les lieux sont pétris de culture, ils sont brassés par la langue qu'y parlent leurs habitants, par leur histoire et par leur quotidien partagé qui a façonné ces lieux à leur image.

Noëlle : « Jusqu'à ce moment-là, comme au Maroc, l'histoire des Juifs de Tunisie se confond avec l'histoire de leur pays. Leurs racines sont là-bas. Ils y sont installés depuis des siècles. Bien plus tard, des Italiens, notamment Siciliens, et des Maltais sont également venus s'installer en Tunisie. Ceux qui n'étaient pas juifs sont d'ailleurs restés sur place. Lorsque les Juifs de Tunisie quittent leur pays pour venir en France, ils arrivent dans un pays qui leur est complètement étranger. Le pays d'où tu pars n'est plus le tien et le pays où tu arrives n'est pas non plus le tien. Mes grands-parents ne parlaient que l'arabe. Mes parents aussi parlaient très bien l'arabe, moi je parlais peu mais je le comprenais sans problème. Lorsque l'on est adolescent ou adulte, on n'acquiert pas entièrement la langue du pays dans lequel on arrive. Je me sens complètement étrangère ici. La France était absente de nos conversations. Nous n'avions aucun attachement avec ce pays. Le seul lien était la langue. Nous aurions pu aussi bien aller en Belgique, en Suisse ou au Québec. La France était désignée d'office comme un pays d'accueil, mais c'était un pays étranger et le peuple français nous était étranger. »

De fait, l'épreuve traversée ne concerne pas seulement le fait de quitter un pays connu pour aller s'installer dans un pays inconnu, elle correspond aussi à la confrontation entre des cultures, des coutumes et des histoires très différentes.

II.2.2.1.5 L'épreuve de l'expatriation

La première caractéristique de l'épreuve découlant d'une catastrophe est qu'elle touche *un très grand nombre de personnes*, y compris à l'intérieur d'une même communauté, d'une même famille, engendrant une expérience de forte désolation.

Géraldine : « Des cousins ont été égorgés en Algérie pendant la guerre. Les autres membres de la famille étaient au Maroc. Ils sont rentrés en France sans rien. Ils ont dû

laisser tout leur argent là-bas. Ce n'était pas possible de transférer de l'argent en France. Un de mes oncles a essayé de partir avec un peu d'argent, il a été arrêté et emprisonné au Maroc. C'est une terrible injustice ! »

Il me semble important de différencier nettement *l'exil*, imposé par les événements sociaux, politiques et économiques, d'une émigration choisie et préparée. Les pertes affectives et matérielles sont notables. Elles sont d'autant plus difficiles à accepter qu'elles sont infligées, donc subies, et engendrent un lourd sentiment d'injustice.

Géraldine : « On a tout laissé au Maroc, à part quelques meubles et très peu d'argent liquide. C'était impossible d'envoyer de l'argent en France. Nous n'avons pas du tout été aidés par l'État français. »

Gaspard : « Je suis parti à Paris, sans voiture et sans meuble. Je n'avais qu'une valise. J'ai tout laissé. [...] J'ai eu à souffrir, comment dire, de certains travers antisémites. Il m'est même arrivé de ne pas être accepté dans un hôtel : on m'a traité de Yid, et on m'a jeté dehors ! »

Marlène : « Le sentiment d'exil, d'étrangeté, s'est installé peu à peu chez moi, quand la dureté de la vie s'est fait sentir, la solitude, les difficultés financières au quotidien, le manque de repères, la distance avec mes parents. [...] En relisant les lettres que j'écrivais à mon père à l'époque, j'ai retrouvé les difficultés que je vivais, notamment budgétaires, mais aussi psychologiques, et une grande nostalgie. »

Pour certains, l'épreuve vécue renvoie à la mémoire communautaire d'autres épreuves endurées dans le passé ou de menaces qui pèsent encore au présent.

Gaspard : « Dans l'exil, il y a quelque chose de forcé, une contrainte à laquelle on ne peut pas échapper. Si le Maroc n'était pas devenu indépendant, s'il n'y avait pas eu de guerre israélo-arabe, si l'Alliance Israélite Universelle ne nous avait pas façonnés selon la culture française, je serais resté au Maroc. Tous ces événements nous ont obligés à partir, pas seulement pour assurer notre avenir, mais surtout notre sécurité. C'est le trait commun à tous les Juifs du monde entier : le point principal est d'assurer sa sécurité. Un Juif ne peut plus se promener avec une kippa sur la tête. Le Juif est toujours parti d'un pays à un autre pour sauvegarder son identité ou sa sécurité. »

L'exil, même s'il a été induit par la situation politique tendue de l'époque et les changements irréversibles liés à la décolonisation, est survenu pour certaines personnes ou certaines familles après un choix délicat entre rester dans un pays où elles se sentaient bien, et chez elles, ou partir définitivement vers un pays inconnu.

Ludovic : « En 1960, l'administration tunisienne nous a proposé des contrats. Accepter de signer ce contrat, cela voulait dire devenir Tunisien, c'est-à-dire soit partir, soit rester travailler avec eux. J'ai dû refuser. L'ambassade nous a dit « posez votre démission et vous rentrez en France ». Nous avons été obligés de démissionner pour

ne pas perdre les droits français. Le gouvernement français nous a fait rentrer en France. J'ai dû tout de même attendre presque un an à l'ambassade. »

Le plus souvent ce *temps du choix* n'existe pas, l'exode massif concerne les familles qui ont dû partir dans l'urgence, sans aucune préparation, sans pouvoir prendre le temps de se rendre compte de ce qui leur arrivait, le temps de réfléchir et même de s'organiser un tant soit peu pour le départ.

Noëlle : « Ceux qui sont partis ont quitté la Tunisie de façon très soudaine, sans pouvoir emporter avec eux ni leurs meubles ni leur argent. Ma grand-mère maternelle, par exemple, est partie avec ses deux enfants les plus jeunes, âgés de 18 et de 20 ans. Une fois arrivés en France, ils se sont retrouvés dans une très grande pauvreté. Ils ont vécu une longue période très difficile, à la fois économiquement et humainement. Pendant cette période, ils ont vécu une forte humiliation. »

Tout perdre, ses biens, sa place au soleil, sa maison, ses voisins, ses amis, jusqu'à sa dignité, car dans la réalité l'exil est une déroute monumentale qui plonge chacun dans un chaos sans nom, une impuissance hébétée, une dérive qui paraît sans fin.

II.2.2.1.6 La déroute comme réel de l'exil

L'exil chamboule le quotidien de fond en comble, il bouleverse complètement la vie de celles et de ceux qui doivent partir, souvent dans la hâte et avec très peu de leurs affaires, laissant leur maison, leurs meubles et même leur argent.

Géraldine : « On est parti un matin dans la voiture, la Simca 1501 blanche de mon père. En mettant tout ce qu'on a pu dans le coffre et sur le toit. Après les cours, vers la mi-juillet. On était parmi les derniers à partir. Je me souviens encore, j'ai cette image gravée à jamais dans ma mémoire, je me suis retournée longtemps pour regarder la grande porte de Meknès, diminuer de plus en plus et disparaître... Nous avons traversé l'Espagne. Cela a duré quelques jours. Puis nous sommes arrivés à Montpellier. [...] On a tout laissé au Maroc, à part quelques meubles et très peu d'argent liquide. C'était impossible d'envoyer de l'argent en France. Nous n'avons pas du tout été aidés par l'État français. »

Le départ est un moment tendu et chaotique, fait de tohubohu, de fatras inextricable et provoquant une misère soudaine. Il est difficile de se rendre compte de ce qui arrive, de ce qui est en train de se passer réellement. Les questions de survie priment.

Gaspard : « Je suis parti à Paris, sans voiture et sans meuble. Je n'avais qu'une valise. J'ai tout laissé. J'ai eu des difficultés à obtenir une carte de travail. J'ai trouvé un emploi de visiteur médical dans l'industrie pharmaceutique, pour les laboratoires Laroche-Navarron. Je devais avoir une voiture. J'ai dû acheter une vieille guimbarde minable pour 1000 francs : les pneus étaient lisses, les vitres étaient éclatées. Mon premier poste était à Metz. J'ai dû affronter les intempéries : pluie, neige, verglas. L'hiver n'en finissait pas. J'ai failli me tuer plusieurs fois. Je faisais beaucoup de route

pour aller voir les médecins. Je dormais souvent à l'hôtel. J'ai eu la chance de trouver un travail rapidement. C'était une période d'expansion économique. »

Rares sont les personnes qui ont pu préparer leur départ ou avoir un travail en arrivant. Ce maigre avantage n'allège pourtant pas notablement l'épreuve de la perte et les difficultés de s'adapter à un nouvel environnement dans un pays inconnu.

Marlène : « Je me suis préparée à quitter le Maroc et à organiser mon départ : inscriptions à la Faculté des Sciences Humaines d'Aix en Provence (pour des études de psychologie, où j'ai obtenu mon diplôme de DESS, 6 ans plus tard), inscriptions à la Cité Universitaire... J'étais tout à la fois apeurée (seule sans mes parents à 17 ans et demi dans un nouveau pays, vie étudiante, gestion du budget) et enthousiaste, prise d'une ivresse de liberté et de nouveauté... »

Certains se sont aussi sentis perdus du simple fait qu'ils n'étaient plus *en contact* ou en présence avec les leurs, qui vivaient désormais loin d'eux. Rappelons qu'à l'époque les moyens de communication n'étaient pas aussi nombreux et développés que ceux d'aujourd'hui...

Ludovic : « Ma première mutation m'a envoyé à Perpignan, en 1960. J'avais déjà refusé d'aller dans l'Ain, puis en Gironde, je ne pouvais pas refuser une troisième fois, sinon j'aurais été licencié. À Perpignan, je ne suis resté que quelques mois. [...] Je voulais venir à Nice car toute la famille de ma femme s'y était installée. J'avais besoin de l'appui de la famille. J'ai rencontré le directeur des Ponts et chaussées à Nice, un ancien directeur de Tunis, il a dit 'd'accord, faites-moi la demande et je vous fais muter à Nice. Je vous prends chez moi, dans mon service'. »

Noëlle : « Lorsque je suis arrivée à Nice pour faire mes études, j'étais terrorisée par cette population que je ne connaissais pas. Pendant plus de trois semaines, je n'ai pas pu aller manger au restaurant universitaire. J'allais acheter des biscottes et du raisin dans une petite épicerie arabe, je rentrais vite dans ma chambre d'étudiante, c'est tout ce que j'ai pu manger. »

Les habitudes, les façons de vivre et les mentalités en France étant très différentes de celles connues au Maghreb, l'arrivée provoque aussi un *choc culturel* difficile à supporter, puis à surmonter. Nous y reviendrons plus loin...

II.2.2.2 Pour les témoignages concernant l'Algérie

Les témoignages des personnes ayant quitté l'Algérie sont plus longs. Du fait que le temps des entretiens n'est pas du tout limité, ils durent trois heures ou plus, au lieu de deux heures environ pour les témoignages des personnes ayant quitté le Maroc ou la Tunisie. Ils sont plus fournis, regorgent de détails précis, autant dans l'évocation des moments heureux que dans la narration des épisodes dramatiques et tragiques.

Rappelons que l'Algérie était un *département français*. Le fait de se sentir et de se savoir officiellement « en France » dans toutes les villes et campagnes d'Algérie rendait psychologiquement difficile d'imaginer devoir un jour quitter cette région pour « s'exiler en France », quitter le département algérien pour aller en métropole.

II.2.2.2.1 Ce temps qui ne passe pas

Plus encore que dans les récits des exilés du Maroc et de la Tunisie, déjà nettement marqués par de forts accents nostalgiques, les témoignages des ressortissants d'Algérie présentent clairement les échos d'un temps qui ne passe pas, d'un temps qui s'est arrêté avant 1954 ou, en tout cas, avant les accords d'Évian en 1961.

Pascal : « Ma vie en Algérie me semblait pouvoir toujours continuer ainsi. Comme une évidence qui allait durer éternellement. »

Le livre de Yasmina Khadra, *Ce que le jour doit à la nuit*, en fait la narration de façon aussi évidente que saisissante. La vie s'est arrêtée, là-bas, en Algérie, dans le reflux de souvenirs doux et chauds, des souvenirs heureux de cet autrefois au goût de paradis¹.

Alba : « Je suis née en avril 1954, les événements ont commencé en novembre 54. J'ai vécu un an à Hussen Dey, ensuite on a vécu aux Bains Romains, près de la mer. [...] J'ai connu l'Éden quand j'étais au bord de la mer : j'habitais au-dessus de la mer, on descendait de l'immeuble et on se baignait. J'allais à la plage avec des cousins et on allait pique-niquer. Ce sont des très, très, très bons souvenirs !! De toute cette période je n'ai que de bonheur, du partage de ces belles journées, de plage, de promenade... »

Pascal : « En Algérie, nous vivions dans un monde protégé. Nous n'avions pas la peur du lendemain. Nous n'avions pas besoin d'anticiper. Nous ne savions pas ce qu'était le capitalisme. Nous savourions la vie au jour le jour. Nous avions suffisamment d'argent pour vivre bien et profiter de la vie, sans plus. Nous étions complètement différents des colons : des riches Français venus pour exploiter des vignes ou diriger des usines. Nous étions des petits commerçants heureux et tranquilles. C'était la belle vie, un peu comme aujourd'hui à Nice. »

La guerre, la décolonisation, et l'exil qu'elles impliquent nécessairement, mettent encore plus en relief le temps heureux et béni qui les a précédés.

Alba : « J'avais huit ans quand je suis venue d'Algérie. C'était en 1962. J'avais huit ans et ce dont je me souviens évidemment c'est tous ces cadavres que j'ai vus dans la rue les derniers temps. Je me souviens bien sûr d'autre chose, je me souviens de mon enfance, mais je veux dire par là que ce qui s'est passé la dernière année m'a beaucoup marquée. [...] Je savais qu'il se passait des choses, mais je ne les

¹ Y. Khadra (2008), roman adapté au cinéma par Alexandre Arcady en 2012.

appréhendais pas, j'étais petite ; j'avais sept ans quand nous sommes partis. L'insécurité, c'était à Alger. J'y ai vécu entre 60 et 62, je suis partie en juin 62. »

Comme Aude, certains se souviennent de leur vie en Algérie « comme si c'était hier, ou même encore aujourd'hui ». De nombreux détails leur reviennent, intacts.

« Que reste-t-il en moi du pays de mon enfance ? Une odeur, une chaleur, le soleil, l'asphalte qui brûle mes pieds nus, le grondement de la guerre, l'accent algérois que j'aime encore. Les jeux de jeunes, la balle au mur, les pieds au mur, dans les courettes inondées de soleil. Les jupes plissées de fillettes qui s'envolent au gré des balançoires, les garçons qui ricanent et jouent aux *cailloux*. Des petites guerres entre nous, enfants arabes et enfants francois. Les garçons nichés dans les arbres nous visaient avec leurs *tarouels*, lance-pierres improvisés qui ne rataient pas leur cible. »

Une grande liberté caractérisait la vie quotidienne des enfants et des adolescents.

Aude : « Le catéchisme du jeudi m'autorisait une escapade au village, avec Sylvie, et se poursuivait l'après-midi par une séance de cinéma offerte par la paroisse. Dans le noir de la salle, sous la haute surveillance du curé, les garçons se pressaient contre les filles jusqu'à l'asphyxie ou au fou rire nerveux. [...] Avec Sylvie nous fréquentons une bande de garçons et de filles, plus âgés que nous. Motos, voiture américaine, surprises parties dans des cabanes improvisées. Nous dansions le slow. »

Pour celles et ceux que l'exil a le plus profondément marqués, le temps s'étire au présent en une *non-existence-réelle*, ou se rétracte en se condensant sur les jours passés d'une période de vie à jamais perdue. Ici ou là-bas, sans grande différence...

Béatrice : « Je me ressens encore plus ou moins comme une étrangère. Mais, face à la mer, sur une plage, je me sens bien ; c'est le seul lieu et lien qui me relie à mon enfance, avec là-bas. Regardant l'horizon, je pense que si l'Histoire avait été différente, je pourrais aussi me trouver en face sur l'autre rive, sur une autre plage, à regarder la ligne d'horizon de cette même étendue bleue. »

De même, lorsque Célestine pense à son enfance et au départ d'Algérie, elle « retrouve d'un coup le chaos ». Elle dit que cette histoire ne l'a jamais quittée, dans une présence fantomatique qui la hante depuis lors. « J'ai essayé de faire comme si ce n'était pas là, comme si ce n'était pas moi, mais ça n'a jamais vraiment marché. »

Certains enfants, comme Célestine, ont eu l'impression de vivre dans « un monde en dehors du reste », protégé des heurts de la guerre, de vivre dans « une bulle. »

Célestine : « Mon enfance s'est passée dans un vase-clos, à cause de la guerre. [...] Le souvenir que j'ai de cette bulle, auquel je me réfère souvent quand j'écris sur cette période, c'est quelque chose d'extrêmement agréable et sensuel, dans le sens où il y avait du plaisir : la beauté de l'endroit, même si la maison était simple, mais grande, avec des carrelages, un jardin suspendu, une terrasse, des grands arbres devant, etc.

Je passais beaucoup de temps avec ma mère dans cette maison, elle s'occupait de moi, c'était une espèce de cocon. Un cocon dans lequel j'ai ressenti mes premières impressions, où j'ai commencé à me sentir exister en contemplant ce qui se trouvait autour de moi. J'étais une enfant, je jouais. [...] Tout ça c'est du plaisir ! Mes premières années, c'est ça : des endroits, la lumière étincelante du soleil, les arbres, les odeurs, le galant de nuit, une plante qui vient d'Espagne, qui a un parfum d'oranger et qui ne sent que la nuit, un univers d'une grande sensualité. Il y avait des femmes arabes qui venaient pour aider ma mère, faire le ménage, la cuisine, que ma mère payait chaque jour et à qui elle donnait de la nourriture aussi. Je revois ces personnes qui s'enveloppaient dans leurs draps pour sortir. »

D'autres, très ouverts sur les autres et le monde, évoquent aussi la joie et le bonheur de vivre, partagés avec les membres de la famille et avec de nombreux amis.

Matias : « J'ai de merveilleux souvenirs des journées à la plage. On partait le matin, tôt. Une fois arrivés, on montait une petite guitoune pour la journée, une maison en toile montée pour la journée, avec un auvent. Ma mère y préparait même la paëlla ! On jouait sur le sable et dans l'eau, on avait des grosses roues comme matelas pneumatiques. J'ai eu une enfance merveilleuse, j'en garde des souvenirs très vifs... »

Pourtant, irrémédiablement, les processus politiques de la décolonisation qui marquent cette période de l'histoire mettent un terme inexorable à ce bonheur.

Pascal : « Tout a basculé rapidement, presque du jour au lendemain. En 1961, une radicalisation brutale a eu lieu jusqu'à l'indépendance de l'Algérie. »

C'est alors que la mort surgit et, à chaque fois, fait virer ce rêve au *cauchemar*...

II.2.2.2 La vie aux prises avec la mort

Entre 1954 et 1962, surtout les dernières années, cette vie au goût de paradis est bouleversée par l'irruption de plus en plus fréquente de la mort réelle et concrète, due au développement des actes de guerre, des attentats et des assassinats.

Alba : « C'est vrai que les derniers mois, j'ai même vu des cadavres dehors. De qui ? Je ne saurais pas dire, ils étaient recouverts de papier ou de tissu. Je voyais des corps. Je savais très bien que c'étaient des gens qui avaient été tués. »

La mort rôde et frappe sans prévenir, s'installe alors une atmosphère de *terreur*.

Alba : « Plusieurs fois, à l'école, il y a eu des alertes : il y avait des sirènes, donc il fallait vite rentrer dans l'école. C'est arrivé plusieurs fois, j'étais dans la cour et il fallait vite rentrer. Là encore, en même temps il y avait cette peur, cette angoisse, parce que les sirènes hurlaient, et que je savais qu'il se passait des choses graves et inhabituelles, en dehors du cours naturel d'une vie, donc j'avais peur, et en même temps, j'étais dans mon école, avec mes amis, avec les sœurs qui étaient là, qui nous rassuraient. »

La mort est avant tout le fait de la guerre, de plus en plus omniprésente au quotidien.

Aude : « Tout près de ma maison, une garnison de bérets rouges en attente de combats de maquis cruels et meurtriers, hélaient les petites filles que nous étions et, de derrière leur barrière, les soldats de la France prononçaient à notre égard des mots insultants et obscènes. »

Au-delà de l'obscénité des soldats et de leur lourdeur insistante auprès des filles, la guerre réelle ne tarde pas à se rappeler aux consciences avec les premiers massacres.

Aude : « Durant l'été 1955, le tournant définitif vers la guerre est pris. Le 20 et 21 août, le FLN provoque un soulèvement des musulmans de la région de Constantine. Les quartiers européens des villes et les fermes isolées tenues par les Français sont attaqués. Une centaine de morts sont dénombrés autour de Constantine. Il en résulte une répression terrible. Un millier de morts parmi les Musulmans. »

Pascal : « Je me souviens aussi de deux moments particulièrement traumatiques pour moi. Le premier est d'avoir assisté à des assassinats. Par exemple, un jour, un Arabe descend la rue, un groupe le saisit, le pousse sous un porche et le massacre. Ce traumatisme a longtemps été un peu irréel pour moi. Le second, concerne une fusillade en bas de chez moi. Nous habitions au deuxième étage à Oran. Lors d'une bataille entre l'OAS et les gendarmes mobiles, j'étais resté immobile sur le balcon, fasciné et pétrifié, à regarder la scène, or c'était le couvre-feu, je risquais d'être fusillé. Mon père est venu m'arracher de là et m'a grondé très fortement. Juste après notre balcon était criblé de balles. »

Le terrorisme, aussi, devient de plus en plus envahissant, obsédant même.

Aude : « Un attentat c'était une bombe de plastique dans un magasin, comme ce jour où l'épicier mozabite près de chez nous a vu éclater ses rayons de boîtes de conserve si soigneusement et artistiquement rangées, en quinconce, défiant les lois de l'équilibre. C'était une descente dans le village arabe dans le vallon tout proche, où les maisons étaient mises à sac. Après le départ des assaillants, le youyou des femmes envahissait l'espace pendant des heures, en manière de protestation, en mode de communication. C'était aussi les grands attentats à Alger, meurtriers, celui du Milk bar, près de la fac et rendez-vous des étudiants, d'autres dont je ne me souviens plus précisément. Des attentats, il y en avait aussi sur les routes où les voitures de civils étaient stoppées, incendiées, les passagers tués. »

Plus personne ne peut oublier que la mort est là, qui rôde et surgit sans prévenir.

Aude : « Mon frère Claude était en pension à Palestro en Kabylie, petite ville située à une cinquantaine de kilomètres au sud d'Alger et nous étions allés lui rendre visite. De retour nous avons croisé un véhicule qui venait d'être incendié. Je n'ai pas regardé de peur d'affronter un spectacle terrifiant. Mes parents n'ont pas fait de commentaires. C'était sur la même route qu'une vingtaine de soldats français avaient trouvé la mort lors de l'embuscade de Palestro. »

Roseline : « J'ai assisté à plusieurs assassinats sous mes yeux. Entre 1960 et 1962, ils étaient presque quotidiens. A onze ans, lors d'un trajet en bus pour aller au lycée, j'ai vu égorger un jeune homme sur le trottoir, le bus s'est immobilisé, et j'ai vu le sang couler. La tension dans le bus était extrême. Il y avait autant d'Arabes que d'Européens. Il y avait un silence de mort, c'est le cas de le dire. Très souvent, les élèves disaient : *je suis en retard à cause d'un attentat*. Nous étions devenus familiers des fusillades. Lorsqu'elles étaient très fortes, les professeurs nous demandaient de nous mettre sous les tables... À 12 ans, j'allais à la poste avec ma mère en fin de journée. La rue était déserte. Un jeune homme français, dont le père avait été assassiné par les Arabes, a tué devant nous au hasard un Arabe qui passait dans la rue. Il est arrivé derrière lui, il a posé son pistolet sur la nuque et lui a tiré une balle. J'ai vu le visage du Français qui nous regardait droit dans les yeux. Ma mère a eu un fou rire nerveux jusqu'à la maison. Elle a justifié le jeune Français en expliquant qu'il vengeait son père en tuant un Arabe au hasard... La gardienne de notre immeuble a été violée et massacrée d'une façon épouvantable. Du balcon, j'ai vu un vieil Arabe anonyme lynché à coups de pierres sous mes yeux. »

Ceux qui le peuvent se replient dans des villages qu'ils espèrent plus sûrs.

Béatrice : « A partir de 1961, c'est un climat d'insécurité constante, il y a trop d'attentats à Oran, je ne retournerai pas dans mon école Jean Macé. Après Pâques, je reste seule à Aïn-el-Türck, chez ma grand-mère. Je termine mon année scolaire dans l'école du village avec ma cousine. Mes parents y viennent avec mes frères en fin de semaine. »

Même hors des villes, certains se terrant chez eux et ne sortent que très peu.

Célestine : « On sortait peu, parce qu'il y avait des risques d'attentats, j'avais peu d'amis de mon âge, il n'y avait pas particulièrement d'adultes autour de moi à part mes parents et les domestiques qui étaient dans la maison. »

Une sourde inquiétude étreint les enfants qui entendent des conversations entre les parents, sans comprendre exactement de quoi il retourne.

Célestine : « J'ai entendu dire des choses quand il y avait des repas de famille, rarement car mes parents ne fréquentaient pas grand monde ; mon père ne fréquentait même pas sa famille, c'est pour dire. Quand il y avait des repas, incidemment certaines choses étaient dites, qui n'avaient pas de sens pour moi, mais il y avait des termes qui revenaient : attentats, bombes, plastiquer, FLN, des noms de personnes aussi, que j'ai oubliés. Parfois cela me revient en discutant avec des amis qui ont vécu là-bas, ils disent un truc et paf, ah, oui, oui, je me rappelle. Il y avait des mots qui étaient dits et qui n'avaient pas de sens pour moi. C'était compliqué : à la fois je prenais tout pour argent comptant puisque j'étais toute petite et en même temps je me rendais bien compte que ces mots étaient pesants. »

Lorsque la petite fille est avec son père, elle comprend bien, à ses paroles et surtout à ses comportements, qu'il fait attention et qu'il se passe quelque chose de grave.

Célestine : « Tous les dimanches, je sortais avec mon père, on allait le matin tous les deux en voiture acheter des gâteaux. En fait, mon père attendait pour descendre de la voiture qu'il n'y ait pas de queue, parce qu'il y avait des attentats dans les files d'attente : quand il y avait une file d'attente, on jetait des bombes. Pareil quand on allait au cinéma, mon père disait *on ne sort pas tout de suite, on laisse sortir les gens.* »

Pour les enfants qu'ils et elles étaient au moment de la guerre, la famille est – encore plus qu'en période de paix – le bastion central de leurs raisons de vivre et d'espérer.

II.2.2.2.3 La famille au centre de la tourmente

Comme les témoignages des exilés du Maroc et de Tunisie, les récits d'Algérie consacrent une place importante à la présentation des origines généalogiques.

Pascal : « Mes ancêtres Juifs étaient devenus Français par le décret Crémieux en 1870. Notre vie était confortable, tranquille et heureuse. Mon père était tailleur, il avait une boutique à Oran. Il était très élégant et très estimé. [...] Mon père aimait les films et le cinéma. »

Alba : « Mon père n'était pas d'Algérie, il était Français de Marseille. Il a un parcours un peu particulier. Il est passé par le Tchad avec son père. Ils tenaient un comptoir, puis mon grand-père est tombé malade, donc ils sont venus à Alger, pour que mon grand-père puisse se faire soigner. Mon père avait 19 ans. C'est à Alger que mon père a rencontré ma mère, qui elle, est née en Algérie, à Alger. Ma grand-mère est née en Espagne, mais elle est venue en Algérie toute petite. Elle est devenue française en se mariant avec un Français... »

Aude : « Mon père démissionne de la Marine Nationale à la fin de l'année 1942, écœuré par l'attitude des officiers s'étant ralliés au Maréchal Pétain et qui ont permis le sabordage de la flotte à Toulon le 27 novembre 1942. Le navire qu'il commandait est "au fond". Sans navire, il se retrouve sans travail. Pendant ce « congé d'armistice », il entre dans la résistance à Grasse, dans un réseau organisé par Sonnevile, un officier de marine ayant rejoint De Gaulle à Londres après le sabordage de la flotte. En 1949, mon père trouve du travail dans une compagnie alfatière à El Djelfa, petite ville au pied de la chaîne des Aurès, dans le Sud Algérien. La direction de cette compagnie ne se passe pas bien, mon père soupçonne qu'elle soit une couverture pour d'autres activités invouables. En 1950, à Alger mon père trouve un travail de cadre dans un organisme de sécurité sociale. Il en devient le directeur. Notre famille mène une vie paisible. »

Déjà, les *récits des origines* de la venue puis de l'installation des ancêtres en Algérie sont riches de nombreuses informations et peuvent être chargés d'émotions fortes.

Roseline : « Je suis née le 18 septembre 1946 à Oran. Ma mère et ma grand-mère sont nées à Oran. Les parents de ma grand-mère sont venus de Lorraine en 1870 et la famille de mon grand-père est arrivée d'Espagne en 1830. A 21 ans, ma mère a dû choisir entre la nationalité française et la nationalité espagnole. Elle a choisi d'être française. Mon père est né à Tunis, ses parents étaient fonctionnaires français en Tunisie. Je suis l'aînée de leurs deux filles. »

Célestine : « Une partie de ma famille a fui la misère en Espagne, ils ont traversé la Méditerranée pour échapper à la faim et vivre quelque chose de mieux. L'Algérie était en face : ils sont arrivés à Oran, où étaient tous les Espagnols. Ils se sont mis à travailler, beaucoup. Mon grand-père paternel a fait fortune. N'oublions pas qu'ils ont été des migrants. Ils ont émigré parce qu'ils mouraient de faim et qu'ils n'avaient pas d'autre solution. L'autre arrière-grand-père était militaire, il est tombé amoureux de ce pays, après la pacification, il est retourné là-bas, il a acheté une concession. Il a beaucoup travaillé pour ne rien en tirer, ils ont vécu très pauvrement. Ils ont vécu une descente sociale énorme ; lui qui était très cultivé, ses fils savaient à peine lire et écrire. Ils étaient devenus des petits paysans. C'est compliqué ! Un colon, c'est quoi ? Ce n'est pas aussi simple qu'un rapport de cause à effet... Je n'ai pas envie de réfléchir de façon intellectuelle ; je sens en moi qu'il y a une injustice. »

Dans certains cas, les immigrants sont restés Espagnols, ils ont refusé la nationalité française, que les fils ont obtenue automatiquement au moment du service militaire.

Béatrice : « Ils avaient souvent deux prénoms, l'un en espagnol, utilisé dans la famille et inscrit sur la carte d'identité ; l'autre en français pour la vie sociale. Un de ses oncles a déclaré un jour : *Mon pays et là où se trouve ma famille*. Ils ne se sentaient pas vraiment Algériens et encore moins Français. » La mère de Béatrice est encore de nationalité espagnole, ce qui lui pose des problèmes, encore aujourd'hui, à chaque fois qu'elle doit remplir des papiers ou qu'elle a affaire avec l'administration française.

Les habitudes de l'époque favorisaient la vie quotidienne avec plusieurs générations. Parents, oncles et tantes, cousins, grands-parents ont une grande importance.

Alba : « C'est ma grand-mère qui s'occupait de moi. J'ai été élevée avec mes parents et ma grand-mère, on a toujours vécu tous les quatre. Aux Bains Romains, je n'ai pas eu ce sentiment d'anxiété, alors qu'à Alger, j'avais cette peur de ne pas voir rentrer mes parents puisque je savais qu'il y avait un risque, certaines personnes sont malheureusement mortes. Ma grand-mère était une vieille mémé, on allait dans les toilettes pour se mettre à l'abri. Elle pensait que c'était un endroit plus approprié, je ne sais pas pourquoi, alors on allait là toutes les deux, quand on entendait certaines détonations, quand il y avait des avions qui passaient... J'étais angoissée et en même temps rassurée par ma grand-mère. » En allant à l'école à Alger, Alba s'inquiétait. « En même temps, j'étais avec mon père et mon oncle et, paradoxalement, je me sentais en sécurité. Il y avait ce paradoxe : j'avais ma famille, et pour moi, d'être accompagnée par mon oncle et mon père me rassurait. [...] Le plus fort sentiment dont je me souviens, c'est ça : en même temps, j'ai peur et j'ai ma famille, donc tout va bien. »

La grand-mère de Béatrice a dû partir précipitamment avec un de ses fils, du jour au lendemain. Comme beaucoup d'exilés, ils n'ont pu prendre qu'une seule valise.

Un des jeunes oncles de Béatrice était menacé de mort par l'OAS : son véhicule, le camion M., avait été utilisé par certains de ses ouvriers pour transporter des armes destinées au FLN. Un ami l'avait prévenu de partir aussitôt pour échapper à son

assassinat déjà programmé. Une fois arrivée en France, la grand-mère en serait « morte de chagrin ».

Suivant les habitudes sociales de l'époque, en dehors des très grandes villes comme Alger et Oran, les rôles étaient répartis entre les femmes à la maison, pour l'intendance, l'éducation et la vie sociale privée, et les hommes à l'extérieur, pour le travail et la vie sociale publique.

Célestine : « Je me déguisais avec les robes de ma mère. J'étais dans un contexte de liberté. Ma mère me faisait des gâteaux. Ma mère adorait les chats, il y avait plein de chats sauvages en bas de la maison, ma mère m'amenait les petits chatons sur mon lit, comme elle m'amenait les petits poussins aussi. [...] Mon père était chef d'entreprise, il avait une cave, il faisait le transport des vins en gros, il avait un garage avec des camions citernes. Il avait des employés arabes. Mon père s'entendait bien avec ses employés. J'ai le souvenir de beaucoup de bonhomie, de gentillesse et de rire avec eux, parce qu'il y en avait qui buvaient pas mal. Quand les attentats se sont multipliés, certains chauffeurs ne voulaient plus prendre les camions pour aller à Oran, parce qu'il y avait des embuscades, donc c'est mon père qui conduisait les camions. Il y allait tout seul avec son revolver sur le siège. »

C'est aussi souvent par le biais des hommes de la famille qu'arrivent les informations.

Aude : « Mon cousin Max fait son service militaire dans l'administration. Il a subi la violence de l'armée insurgée. Mon père et lui sont extrêmement inquiets de la tournure que prennent les événements. L'armée est prête à se battre contre son propre pays. »

Comme pour tant d'autres enfants, les parents sont admirés et, parfois, idéalisés.

Matias : « Mon père a été très favorablement marqué par l'appel du Général de Gaulle le 18 juin 1940. Lorsque les Américains ont débarqué en Algérie, il avait 26 ans, il s'est engagé avec eux dans la 2^{ème} DB. Il a fait la campagne de Tunisie avec le Général de Monsabert, puis la campagne de Sicile et d'Italie. Il est remonté jusqu'à Strasbourg, où il a gardé des amis de cette époque. Mon père avait une auto-école (Auto-école Lescure), la première d'Oranie, avec 15 voitures et 7 succursales : Oran et 6 autres villes. [...] Ma mère adorait Paris. Elle avait été championne de France de basket en 1937-1938. Une de ses meilleures amies, Lisette Pariente, était pionnière dans le domaine de la gymnastique. »

Les parents représentent de valeureux modèles vivants que l'enfant souhaite imiter.

Matias : « Mon père était très proche des Arabes. Beaucoup de ses amis, de ses collègues, et même son associé, étaient arabes. [...] Comme pour mon père, mon meilleur ami, Kateb, était arabe. Il était excellent à l'école, il était très intelligent et bien meilleur que nous ! »

Lorsqu'arrive l'adolescence, la famille devient étouffante, comme souvent ailleurs.

Aude : « À Alger j'aurais voulu faire partie des guides de France. Cela représentait pour moi l'aventure, l'amitié, le don de soi, la charité, la fraternité... Je n'en ai pas eu l'autorisation. Mes parents trouvaient l'institution trop militaire. À la maison, maman ne se rendait pas compte qu'elle était un terrible adjudant. J'ai été inscrite à un cours de danse. Quelle joie ! Quel plaisir d'apprendre à danser avec les autres filles. Les pointes difficiles étaient pour moi délicieuses. Ces heures sous la houlette d'une professeure revêche et conforme à l'idée que l'on peut avoir d'une vieille danseuse un peu ratée, étaient empreintes d'un sentiment merveilleux de liberté et de légèreté. Je découvrais mon goût puissant pour la danse, le rythme, la musique, la gestuelle. Surtout, je faisais enfin quelque chose hors du cocon familial, hors pouvoir maternel. Cela n'a pas duré longtemps. Plusieurs attentats dans le quartier ont incité mon père à la prudence. »

Dans certains cas, l'entente familiale est si forte que le départ d'Algérie est moins important que la chance de pouvoir rester unis et de continuer à vivre ensemble.

Alba : « Pour moi, ça a été le paradis au début, puis la dernière année, avec tous ces événements et surtout cette peur de ne plus voir mes parents, je n'ai pas vécu le fait de partir comme un déchirement. Pour moi, l'important, c'étaient mes parents, ma famille, ma grand-mère, mon cousin, parce que j'adorais mon cousin, mes oncles et mes tantes, qui sont partis un peu après nous. »

Dans d'autres cas, pour protéger les enfants, la famille se « désunit » provisoirement.

Aude : « Août 1961 : Nous sommes en vacances à Grasse. Mon père apprend le plasticage de notre maison à Alger. À Alger, l'armée est prise à partie par la population. Elle fait usage des armes, provoquant morts et blessés chez les Français d'Algérie. Mon père rentre seul à Alger. »

Célestine : « Le départ, je ne l'ai pas vécu en 62, parce que mes parents craignaient pour leur vie et pour la mienne, donc ils m'avaient envoyée à Nice un peu avant, en 61, pour mon entrée en sixième au collège. »

C'est aussi grâce à la famille que certains réussissent à partir, malgré l'énorme affluence, assez tôt et dans de « meilleures » conditions.

Roseline : « Je suis partie d'Algérie en mai 1962, j'avais 15 ans. Mon oncle maternel était commandant d'un navire civil qui faisait la traversée entre Marseille et Oran. Cela nous a permis de partir, alors que tous les bateaux étaient pris d'assaut. Mon oncle nous a réservé une cabine de seconde classe. Nous étions trois filles. En plus de ma sœur de 12 ans, il y avait une petite fille de cinq ans, la filleule d'un marin employé du bateau. Nous sommes restées à Marseille, chez ma tante, jusqu'en août, au moment de l'arrivée de ma mère et de ma grand-mère. Ma mère était très attachée à ses biens matériels qu'elle avait mis beaucoup de temps à réunir. Elle avait réussi à venir avec ses meubles. Mon père était militaire. Son régiment entier s'était rallié au putsch : il a été [sanctionné et] envoyé en Allemagne, à Offenbourg près de la frontière française. C'est là que nous sommes allés pendant deux ans. Les hivers étaient très froids, surtout l'hiver 1962 qui a été particulièrement rigoureux. »

Les lieux d'habitation avant et après l'exil sont souvent radicalement différents. Ce *décalage* accentue l'impression d'une perte du paradis, en exaltant les mérites.

II.2.2.2.4 Les lieux de vie et de passage

Les témoignages expriment tous une intense fascination pour ce pays de grand soleil et de formidable convivialité, souvent aussi une forte fierté pour ce coin de France.

Matias : « L'Algérie, c'était la France. Trois départements 100 % français (91, 92, 93) : l'Oranie, l'Algérois, le Constantinois... Je suis né le 22 février 1949 à Oran. Ma mère est née à St Denis du Sig (à 70 km d'Oran), le 31 janvier 1917, de parents nés au Maroc (sa mère à Marrakech, son père à Rabat). Mon père est né le 26 janvier 1920 à Oran, de parents oranais. Ses ancêtres juifs ont fui l'Espagne en 1492 et sont venus s'installer à Oran. J'ai un frère de deux ans mon aîné et deux plus jeunes sœurs. J'ai fait mes études à l'école Berthelot, puis au lycée Lamoricière, en 6^{ème} et 5^{ème}. C'était le 54^{ème} lycée de France ! Il y avait de très bons profs... L'Algérie était notre pays, notre France de l'autre côté de la Méditerranée. Nous étions très ancrés dans notre France. L'annonce de l'indépendance pour le 1^{er} juillet 1962 a été pour nous une trahison. »

Cette fierté concerne aussi l'amour porté à de grandes villes comme Alger ou Oran.

Matias : « Oran ressemblait à Nice, elle n'avait rien à lui envier, avec un boulevard en front de mer, des immeubles très modernes. [...] Il y avait un opéra à Oran et un aussi à Alger. Le père d'un de mes meilleurs amis était chanteur à l'Opéra d'Alger. À Oran, il y avait 15 cinémas. Mon père adorait le cinéma, moi aussi. On pouvait choisir sa place, à l'orchestre ou au balcon. La personne qui vendait les tickets mettait une croix au crayon sur la place qui était réservée. Il y avait deux ouvreuses. Trois cinémas étaient énormes et très beaux : *L'Empire*, *Le Colisée*, *Le Régent* avec des photos du studio Harcourt. On pouvait voir les mêmes films qu'en métropole, au même moment. Il y avait des échanges permanents entre la France et l'Algérie. L'Algérie est devenue française en 1830, avant le Comté de Nice en 1860 ! »

À l'époque, dans ces grandes villes, la vie semblait simple, facile, agréable pour tous.

Pascal : « Je suis né à Oran en 1949. [...] Nous avons un appartement Boulevard Gallieni et un terrain à la campagne avec des figuiers et des oliviers. »

Matias : « On habitait le plateau St Matias [à Oran], un immeuble à l'angle du boulevard Marceau et de la rue Berthelot. Mon frère et moi, nous étions demi-pensionnaires au lycée. Il se trouvait à 500m de chez nous. »

La grande familiarité avec les lieux de l'enfance donne à l'auditeur l'impression, non pas de les connaître réellement, mais d'en sentir, très présente, la concrétude vécue.

Alba : « Avant la dernière année, je n'habitais pas à Alger, j'habitais dans un petit village au bord de la mer qui s'appelait Les Bains Romains et qui était à une vingtaine de kilomètres d'Alger. Mes parents se sont rapprochés d'Alger dans les derniers temps parce qu'ils se sentaient isolés et qu'ils se rendaient compte qu'il commençait à être

dangereux d'habiter trop loin. D'autant que mes parents travaillaient à Alger. Faire 25 km le matin et le soir, cela commençait à devenir vraiment dangereux, à partir de 60-61. [...] Je suis restée presque deux ans à Alger. J'allais à l'école, mon père m'amenait tous les matins à l'école avec mon oncle. »

L'école est, comme partout ailleurs, un lieu fondamental de socialisation et d'émancipation, un lieu très apprécié par les enfants.

Aude : « En 1951, j'entre à l'école communale d'un village du bord de mer, à quelques kilomètres d'Alger. Je suis plus immergée à l'école, cela me plaît beaucoup. »

Les weekends et les vacances sont aussi propices à des sorties hors du cadre habituel.

Aude : « Une invitation à passer un week-end au club des Pins, au bord de mer, non loin d'Alger. Nos voisins du dessus et leur fille m'embarquent vers leur maison de la plage. Ici tout ressemble à ce que l'on imagine : le luxe de résidences de vacances soigneusement protégées par un enclos, privilège de la colonisation, le soleil, les dunes dorées couvertes d'immortelles, de cistes et de buissons ardents et épineux à l'odeur de camphre au travers desquels nous faisons d'inaccessibles cabanes, sauf pour nos corps agiles se faufilant dans des tranchées de sable. Une belle bande de cousins, cousines, amis, adolescents boutonneux et fiévreux. Nous rafraichissons nos corps en nous jetant joyeusement dans des rouleaux de mer, qui viennent de l'infini se briser sur le rivage. »

Cependant, en ces temps troublés, une ombre plane sur les souvenirs ensoleillés.

Béatrice : « Les souvenirs de mon enfance en Algérie sont ambivalents, mais il y a surtout de bons moments, heureux. Nous vivions dans un petit appartement à Oran au quatrième étage, les 3 enfants (de 7 ans, 4 ans et 1 an en 1962) dans une chambre). Nous jouions de temps en temps sur la terrasse du cinquième. Presque tous les weekends, nous allions à Aïn-el-Türck, petit village à 15 km d'Oran sur la corniche, où vivaient ma grand-mère et deux de ses fils avec leurs familles. Il y avait une petite cour pour jouer. Un autre frère et une sœur de maman qui vivaient à Oran, venaient aussi souvent. Il y avait une grande plage et la mer, comme terrain de jeux, et les pique-niques de toute la famille au cap Falcon, puis on jouait à cache-cache dans les dunes, mon frère et mon père pêchaient. C'est surtout de ce lieu et de l'environnement familial que sont mes successions d'images de moments heureux vécus. »

Les lieux peuvent revêtir une très grande importance. Célestine est née en 1950 à Mostaganem, en Oranie. Les ancêtres de sa famille sont tous enterrés en Algérie.

« Je suis allée sur la tombe de mon grand-père quand j'étais petite, c'est un des souvenirs qui restent, un des souvenirs récurrents que j'ai de ma petite enfance. On m'emmenait de temps en temps à la campagne, sur le site de la famille, où les deux familles se sont alliées. Le père et la mère de mon père se sont rencontrés dans un village de l'arrière-pays, qu'une partie de ma famille avait contribué à construire. On m'a emmenée dans ce village, on m'a emmenée au cimetière, je devais avoir 4 ou 5

ans, j'ai des souvenirs de gravier, de gravier blanc étincelant au soleil, de cyprès, de cyprès très noirs et d'orangers. J'étais petite, je ne faisais pas attention aux tombes, je jouais à côté des adultes. Je me souviens de ce qui était à la hauteur de mon regard. »

L'enfant petit perçoit ce qui est « à la hauteur de son regard », en fonction de ses capacités psychiques du moment. Sa vulnérabilité et l'intensité de sa sensibilité lui font aussi ressentir le chaos de la guerre et ses violences de façon très nette.

II.2.2.2.5 Les souvenirs de l'épreuve

La guerre laisse peu d'échappatoires. La liberté cède la place aux contraintes et aux obligations, sans compter la peur qui tenaille les entrailles, notamment celle de ne plus se revoir. Pour l'enfant qui a déjà vécu de nombreuses déconvenues et été témoin d'atrocités, le départ du père et l'angoisse de le perdre est un coup de trop.

Alba : « Je me souviens d'autre chose. Je me souviens qu'un jour, on est venu chercher mon père. Je crois que c'était l'armée, ou la police. C'était certainement l'armée parce qu'il n'avait pas le choix, c'était étatique, je suppose. Donc, on est venu le chercher. Ils sont entrés dans l'immeuble, ils ont commencé en haut de l'immeuble et ils emmenaient tous les hommes qui étaient dans l'immeuble. Ils ont emmené tout le monde. Nous, nous habitons au premier étage, donc mon père et le monsieur d'en face sont les deux derniers qui sont partis. Là, c'était horrible pour moi. Je voyais pleurer ma mère. On avait dit à mon père "vous prenez vos affaires et vous partez". C'est quelque chose de tellement inattendu, de tellement brutal, de tellement subit, que là j'ai vraiment senti que c'était grave. Il est parti... et avec beaucoup de chance, comme c'étaient les deux derniers avec le monsieur d'en face, ils sont revenus cinq minutes après parce qu'il n'y avait plus de place dans les camions. Alors, où on les emmenait ? Qu'est-ce qu'on allait faire de toutes ses personnes ? On n'a jamais su. Cela a été affreux : je pensais que peut-être je ne reverrai plus mon père. Là, ça a été très dur ! Tous ces événements mis bout à bout font que mon enfance a été dure. »

Pour Aude, la *disparition définitive* de son père a réellement eu lieu. Favorable à l'indépendance de l'Algérie, il a été assassiné par certains de ceux qui voulaient que l'Algérie reste française. La jeune fille est mal vue du fait de la position de son père.

Aude : « Au Lycée. Je suis assise, seule dans la cour, immobile et raide sur un banc. J'attends un signe d'un camarade, d'un professeur, un regard, un soutien. Rien ne vient et je me vois, ridicule, stupide, atterrée. Ils sont pourtant venus à l'enterrement de papa, serrés au fond de l'église, professeurs et camarades. Dans cette église où je n'arrivais pas à pleurer, ce dont j'avais tellement honte. Ai-je été soulagée par ce flot de larmes, enfin libres, à la sortie de l'église, lorsque la Marine a rendu hommage à cet officier qu'avait été papa, en faisant passer son cercueil sous un arc de sabres au clair ? Le symbole a été déclencheur de l'émotion. Plus que ne l'avaient été les événements. Je n'ai pas compris cela sur le moment, la honte a persisté. [...] Mon enfance est morte avec la mort de mon père. Je suis comme tous les rapatriés d'Algérie, déracinée d'un pays inoubliable. Je suis aussi déracinée de mon père. »

De son côté, Béatrice égrène une longue liste d'actes de guerre dont elle a été témoin.

« Je me souviens de voitures piégées, de panique, de gens qui courent et nous (maman, mes frères et moi), on essaie de se mettre à l'abri sous un porche d'immeuble... Nous étions sur la terrasse au dernier étage de notre bâtiment (nous allions souvent sur cette terrasse pour jouer), et en bas, dans la rue, un attentat... maman prend mes deux frères et m'ordonne de ne pas regarder et de descendre. Dans le ciel, j'entendais souvent les bruits si particuliers des hélicoptères de l'armée. Dans la rue de mon école Jean Macé, des bruits de rafales de mitraillettes, et l'institutrice nous disait de nous mettre sous nos pupitres et nous faisait chanter. (Je n'ai curieusement aucun souvenir de chansons que j'ai pu apprendre, lors de ma scolarité du primaire, y compris après le départ d'Algérie.) Un jour, ça tirait de tous les côtés, dans la rue de notre école, à l'heure de la sortie des classes. Dès qu'il y avait un moment de tirs interrompus, on ouvrait la grande porte et les enfants partaient en courant. Dès que les tirs reprenaient, la porte était refermée, puis ré-ouverte lors d'une accalmie. Je suis sortie, j'étais seule (maman n'avait pas pu venir me chercher). J'ai couru aussi vite que je pouvais... Dans la rue montante, j'ai croisé une femme (je revois encore ses yeux), elle m'a demandé ce que je faisais là et dit que j'étais folle. J'ai couru... Après, c'est le trou noir. Ce moment s'est ancré en moi, je ne peux ni en parler ni l'écrire, sans que l'émotion me submerge. »

Puis, un jour, arrive « le meurtre de trop », l'événement révélateur qui fait prendre conscience qu'il n'est plus possible de faire comme avant et comme si tout allait bien. Il devient alors impossible de se voiler plus longtemps la face : le départ est décidé.

Matias : « Un jour, en avril 1962, j'étais sur le balcon avec ma mère. Un Arabe descendait la rue sur le trottoir d'en face. Deux jeunes Européens descendent d'une voiture et le tuent à bout portant. Le corps de l'homme s'affaisse et tombe dans la rue. Les deux hommes montent dans leur voiture, démarrent et roulent sur le corps de l'Arabe. Ma mère a fait une crise de nerfs. Elle a dit : *Je n'en peux plus, on s'en va. On part, on part, on part !* C'est vraiment l'élément déclencheur, l'élément déterminant de notre retour... Il y avait un ras-le-bol général, plus la peur du lendemain, cela devenait intenable, puis ce meurtre odieux qui a été l'élément déclencheur. Ma petite sœur était née le 4 novembre 1961, elle était encore bébé... L'OAS interdisait aux hommes de quitter l'Algérie. Pour que nous puissions partir, mon père a dû attester qu'il restait. »

Cette interdiction de partir, et bien d'autres contraintes, séparent les uns des autres, dispersent encore plus les familles, déjà très éprouvées, et dénouent les liens qui auraient pu permettre de rester rassemblés pour mieux survivre au désastre.

Pascal : « Parmi les moments les plus durs et les plus marquants, il y a aussi le départ de mes parents. En Algérie, la situation était catastrophique, il n'y avait plus de possibilités d'avoir des places de bateau. En juin 1962, à Oran, soufflait un vent de panique, c'était « sauve qui peut »... Ma mère est venue, avec ma petite sœur, comme cuisinière d'un groupe de jeunes. Sinon, elle n'aurait pas pu embarquer. [...] Mon père

n'a pas pu venir. Il a dû rester à Oran les premiers temps de l'Indépendance. Sans compter les massacres massifs, notamment celui du 5 juillet 1962, un certain nombre de personnes ont été assassinées durant ces premiers jours. Mon père était resté pour essayer de vendre l'appartement ; ce qui n'a pas été possible. Il est rentré plusieurs mois après. C'était très difficile pour lui de vivre seul là-bas. »

La famille de Roseline aussi a été dispersée. La toute jeune fille est partie seule avec ses sœurs, alors que sa mère et sa grand-mère restaient encore à Oran.

Roseline : « Il y avait aussi la peur [d'annoncer le départ tout proche] : au lycée, on ne disait pas qu'on allait partir. Il y avait enfin le sentiment d'injustice de devoir partir de chez nous. Ma mère a été bien inspirée de nous faire partir à ce moment-là. La semaine d'après, il y a eu une razzia dans le quartier : toutes les jeunes filles ont été violées. De mai à juillet 1962, cela a été l'horreur à Oran. Ma mère s'était bunkerisée dans son appartement, son piano devant la porte d'entrée. Elle ne sortait plus et ne mangeait que des boîtes de conserve, chauffées sur un petit réchaud à gaz. Nous avons développé des techniques de survie, tant l'existence était difficile les derniers temps, avec les coupures d'électricité par exemple. »

Si la « survie » a effectivement commencé en l'Algérie, avant le départ, elle a aussi continué, un temps plus ou moins long, après l'arrivée en France métropolitaine.

II.2.2.2.6 Survivre

L'exil bouleverse complètement tous les repères de l'existence connue jusqu'à ce moment fatal, ce point de non-retour. Pour chacun, pour chaque famille, la survie se fait au jour le jour, avec les moyens matériels, physiques et physiques dont il ou elle dispose, dans une grande précarité.

Aude : « Après la mort de mon père, il n'y avait que du silence. Silence de mes camarades et silence à la maison. Maman n'est pas capable de nous parler, de nommer les choses, elle nous entraîne dans le quotidien comme seul support à nos questionnements, à nos inquiétudes, au vide laissé par la mort. Un quotidien rigide qui semble ne pas avoir changé. Nous allons une ou deux fois « au jardin », au cimetière, déposer des petits bouquets de violettes sur une Pascal anonyme. Maman ne peut même pas nommer le cimetière, ni le rendre plus personnel... »

La lutte pour la survie a parfois commencé avant l'exil proprement dit, mais elle se met en place principalement au moment du départ et à partir de l'arrivée en France.

Pascal : « Je déteste le bateau, les roulis me font vomir. J'ai la nausée de la traversée. Heureusement, j'ai retrouvé sur le bateau un de mes meilleurs amis avec ses parents. Je me suis senti moins seul. Lorsque le bateau approchait de Marseille, j'ai eu l'impression de voir une ville flottante. [...] J'ai été accueilli et hébergé quelques jours par des cousins à Marseille, puis j'ai été envoyé dans une ferme à côté de Toulouse. C'était un lieu d'accueil pour jeunes juifs. Nous percevions bien que nous étions en situation de migration. D'ailleurs, certains se préparaient à partir en Israël pour aller

vivre et travailler dans des Kibboutz. J'y ai retrouvé quelques copains. Nous étions à Foix. Comme mon père avait fait transférer mon dossier scolaire à Toulouse, j'ai appris un jour que je devais aller à Toulouse passer mon BEPC le lendemain. Nous étions trois dans le même cas. Nous avons fait du stop pour y aller. Nous avons été hébergés dans une école, où nous nous sommes partagé une boîte de cassoulet. J'étais venu seul, sans argent, je devais me débrouiller. Même si j'étais déjà très autonome, depuis l'âge de 10 ans, cela a représenté pour moi un changement radical. J'ai commencé à faire des petits boulots pour avoir un peu d'argent. Je ne voulais pas en demander à mon père. »

Matias : « Nous sommes arrivés à Paris le dimanche 27 mai. On a fait le tour des hôtels : ils répondaient qu'ils n'avaient pas de place pour nous, qu'ils ne prenaient pas les enfants. Deux des trois sœurs de ma mère avaient mieux anticipé l'arrivée de l'indépendance et étaient installées à Paris depuis quelques temps déjà. Une, surtout, dans un appartement de trois pièces, qui a refusé de nous accueillir. L'autre était dans un studio avec mon oncle qui avait trouvé un travail de nuit à la RATP. Nous étions 6 à dormir par terre dans leur petit studio de 20m², rue Léon Frot dans le 11^e arrondissement, avec les WC sur le palier. Nous y sommes restés une quinzaine de jours. Notre vie était complètement bouleversée. Puis, nous avons été, à quatre familles (20 personnes en tout), dans un autre appartement, rue des moines dans le 17^e arrondissement, chez une autre tante, une sœur de mon père. »

Survivre consiste aussi, ayant « tout perdu », à devoir « tout recommencer à zéro »...

Matias : « Mon père est arrivé un mois plus tard. Il a réussi à quitter l'Algérie les tout derniers jours de juin. Il a tout perdu. Il n'a rien pu vendre. Il a pu prendre un avion pour Toulouse. Nous sommes allés le rejoindre à Toulouse puis nous sommes allés à Perpignan. J'ai fait une coqueluche en plein été, mon frère aussi après moi. Nous avons tous beaucoup de tristesse d'avoir dû quitter l'Algérie. Mon père allait avoir 50 ans : c'est très difficile de se reconvertir à cet âge-là. Il croyait vraiment qu'il allait pouvoir rester à Oran et nous faire revenir. Je suis venu à Nice avec mon père, deux fois, pour chercher un appartement. On voulait vivre à Nice, parce que c'est une ville qui ressemble à Oran. Il y avait plein de Pieds Noirs dans les hôtels en juillet 1962. La deuxième fois, nous avons trouvé un appartement. Nous sommes venus nous installer à Nice et nous y sommes restés. »

Les grandes difficultés pour trouver un habitat concernent tous les exilés. Au-delà de la pénurie de logements et de l'hostilité de métropolitains, des *solidarités* se mettent en place autour de la famille et grâce à des institutions civiles, politiques, religieuses...

Pascal : « Début août, ma mère ma sœur et moi sommes allés à Paris. Pendant un an, nous avons habité dans une chambre d'hôtel, d'abord à trois, puis à quatre lorsque mon père a pu venir. Voilà une des réalités crues du « rapatriement ». Les loyers étaient très chers à Paris, nous ne pouvions pas trouver de logement. La chambre d'hôtel aussi était chère, nos petites économies fondaient et, au début, mon père ne trouvait pas de travail. Ma mère faisait à manger sur un petit radiateur, c'était vraiment la galère. Je ne supportais pas bien tout ça et je ne pouvais pas travailler. J'ai cherché

un internat. Je suis allé seul voir le proviseur pour m'inscrire au lycée de Compiègne. Le proviseur a été très surpris, mais il a accepté. J'y ai fait ma Seconde et ma Première. L'internat était misérable, c'était très dur. Il faisait très froid et je souffrais aussi de la solitude de la pension. Je me souviens que ces deux années ont été pour moi d'une grande morosité. Il y avait des Africains à l'internat. Pour moi, c'était très bizarre de voir les gens de couleurs : les Noirs, les Roses (les Français), si différents de moi, et nous (les Algériens). Pendant longtemps, pour moi, les Français, c'étaient « les Roses » ! Puis, je suis allé en Terminale au lycée Michelet à Paris. C'était un lycée très différent, très bourgeois, très parisien. [...] Nous avons finalement trouvé un appartement en grande banlieue, à Rosny-Sous-Bois. Je ne supportais pas le train et la banlieue. Cela n'avait rien à voir avec Oran, c'était un autre monde, c'était complètement différent. »

Béatrice : « Arrivés à Marseille, une tante vient nous chercher et nous conduire dans le Vaucluse, jusqu'à la ferme *La décane*, où deux frères de ma mère, et leurs familles, sont venus habiter, après le départ d'Algérie. L'un deux, blessé pendant la guerre de 39-45, avait été soigné en Avignon, et lorsqu'ils ont cherché un lieu pour se poser, ils l'ont fait dans cette région. [...] La ferme étant trop petite pour nous y héberger tous, le maire du village d'à côté a proposé une petite maison qu'il possédait. Nous y sommes restés quelques jours. Puis la famille s'est dispersée. Nous partons le plus loin [à Pithiviers] et resterons par la suite les plus éloignés géographiquement des frères et sœurs de maman. »

Encore une fois, la *dispersion familiale* est une des épreuves majeures de l'exil. Les hivers rudes sont, eux aussi, très difficiles à supporter pour ces habitants du soleil.

Béatrice : « À Pithiviers, je découvre un univers et des sensations qui me sont étrangères. C'est d'abord un souvenir de froid qui prédomine. L'hiver 1962-63 a été très rigoureux. Le logement est petit, attenant à l'institution religieuse qui emploie mon père comme enseignant. Nous dormons dans deux chambres réservées à des religieux de passage. L'école privée où je dois aller avec mon frère est loin, nous devons manger à la cantine. Cette école me semble bizarre, avec des religieuses qui nous font la classe et nous font comptabiliser, par catégories, nos "péchés". Je me souviens surtout du froid et du ciel gris (là-bas, en Algérie, j'ai l'impression qu'il était toujours bleu avec du soleil) ; et des corbeaux noirs que je ne connaissais pas et leurs cris, que je ne supporte toujours pas. »

Les parents essaient d'assurer au mieux le quotidien de leurs enfants et s'inquiètent souvent pour eux. La mère de Béatrice lui a raconté comment elle a vécu cet exil.

La mère de Béatrice : « Les premiers mois, je pense tous les jours à la vie, là-bas. La famille est loin. Ma tête était là-bas. Pour éclaircir ma tête et changer les idées, j'ai décidé d'apprendre à conduire, bien que nous ayons peu d'argent. Le père supérieur avait recommandé que vous alliez à l'école privée : c'était payant et vous deviez aller à la cantine. Quand, au bout de deux ou trois mois, le cadre avec les meubles est arrivé, j'ai pleuré de joie. La majorité des affaires a été entreposée dans le grenier, car dans le logement, c'était trop petit. Puis, à Pithiviers, cela été la pire année de ma vie, mais il

fallait continuer pour vous, les enfants. Nous sommes venus nous installer à Montpellier, pendant l'été 1963. Nous avons choisi Montpellier, car Paulette [amie d'enfance, qui a passé toute sa scolarité dans les mêmes classes que ma mère, à Aïn-el-türck et à Oran] s'y était installée avec sa famille, et aussi parce que c'est une ville avec des universités. Heureusement, il y a beaucoup de Pieds Noirs réfugiés à Montpellier ; par hasard, on en rencontre, et ça fait plaisir d'échanger quelques mots. Le plus dur a toujours été que mes frères et mes sœurs étaient loin de nous, car là-bas, nous étions presque à côté, et on se voyait très souvent. »

Pour certains enfants et adolescents, seuls et parfois inquiets, la survie passe par l'apprentissage d'une nouvelle vie, en France, loin des parents restés en Algérie.

Célestine : « Ma grand-mère habitait Nice, mes parents m'avaient confiée à elle. Pendant un an, ils sont rentrés en août 62, je n'ai pas su ce qui se passait pour eux. Ma mère m'écrivait, j'ai encore des lettres, en me disant qu'il y avait des explosions tout le temps, qu'elle ne pouvait pas dormir, qu'elle se trouvait mal, moi à l'époque j'étais petite, je ne savais pas ce qui se passait vraiment. J'entendais ma grand-mère parler de l'incertitude de ce qu'ils allaient devenir. Le manque, c'est que je n'ai pas pu me faire une idée de ce qui se passait pour eux. Je sais qu'ils se sont rendus à Oran pour embarquer. J'imagine mes parents avec plein d'autres gens qui parlaient. J'imagine, mais je ne peux qu'imaginer. Pour moi, ça a été une forme de culpabilité : je n'étais pas là, je n'ai pas vécu ça, je ne sais pas ce qui s'est passé pour eux, je ne sais pas s'ils ont pleuré. J'imagine mon père prendre le bateau, moi je suis la quatrième génération née en Algérie... Il y a les images des actualités, mais moi je ne sais pas ce qui s'est passé pour eux. Je ne sais pas, cela fait un trou dans mon histoire. »

À cela s'ajoutent les bizarreries des particularités locales, les nouvelles coutumes étant vraiment différentes de celles auxquelles les migrants étaient habitués jusqu'alors.

Roseline : « Au lycée de filles des Pontonniers, à Strasbourg, j'éprouvais un sentiment d'étrangeté, d'autant plus qu'en Alsace les filles parlaient alsacien. Par exemple, lorsqu'elles allaient à Paris, elles disaient qu'elles allaient en France. Je n'avais que deux amies, elles n'étaient pas alsaciennes : une était lorraine, l'autre lyonnaise. »

Après ce premier panorama des témoignages autour des thèmes (et des signifiants) les plus récurrents au sein des récits, nous allons maintenant affiner notre observation dans plusieurs directions : la mémoire et la narration, l'entente entre communautés, la menace et le danger, l'expérience collective, l'exode, l'exclusion.

II.2.3 Approfondissement des axes majeurs

Cette fois encore, nous étudierons d'abord les récits des personnes ayant quitté le Maroc et la Tunisie, puis les récits des personnes qui sont parties d'Algérie.

II.2.3.1 Pour les témoignages relatifs au Maroc et à la Tunisie

Les questions centrales qui reviennent dans tous les récits concernent plus particulièrement la coexistence entre les communautés, la mémoire et le récit, les interrogations sur l'identité, les douleurs infligées par l'exil, l'arrivée en terre inconnue, l'accueil reçu dans un pays étranger, les deuils et les renouveaux.

II.2.3.1.1 La coexistence entre communautés

Pendant plus d'un siècle, les communautés musulmanes, chrétiennes et juives ont cohabité de façon pacifique, en entretenant de bonnes relations de voisinage. Cette *bonne entente* était perceptible dans la vie quotidienne et plus encore lors des fêtes.

Géraldine : « Nous allions dans un lycée où tous les élèves apprenaient le français et l'arabe. Il y avait une grande mixité : non seulement des filles et des garçons, mais aussi des Marocains, des Français, des Espagnols, des Portugais, des Polonais. Tout le monde s'entendait bien...Nous étions invités chez les Marocains. Pour des occasions ordinaires ou pour des fêtes. Je me souviens des mariages : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. »

Marlène : « Il y avait aussi les mémorables soirées de la Mimouna, dernier jour de fête de Pessah, où il était de tradition de se rendre visite les uns les autres, que mon père organisait dans sa famille, où nous recevions aussi bien les Musulmans que les Juifs et les Chrétiens. À Fès, tous les élèves absents le lendemain de la fête, juifs, chrétiens, musulmans écrivaient comme motif d'absence *fête religieuse*. »

Certaines communautés étaient bien organisées, notamment au Maroc, ce qui favorisait non seulement la convivialité, mais aussi le développement économique et culturel, l'élévation du niveau d'instruction, l'insertion sociale et professionnelle.

Gaspard : En 1957, il y avait 250 000 Juifs au Maroc, aujourd'hui il n'y en a plus que 3 000. Le protectorat français ne date que de 1912. Dès 1910, l'Alliance Israélite Universelle a œuvré au Maroc (et dans tout le Maghreb, puis même au Moyen-Orient). Il a permis à toute la communauté juive du Maroc de s'émanciper grâce à la culture française. Pour les plus pauvres de la communauté, cela leur a aussi permis de sortir de conditions de vie misérables. En fait, nous avons été acculturés, mais pour une part il s'agit d'un bienfait puisque cela nous a permis, après 1956, de mieux nous intégrer en France au moment de l'indépendance.

Trois communautés principales, autour des trois monothéismes (Musulmans, Juifs et Chrétiens) cohabitaient paisiblement dans un enrichissement réciproque.

Marlène : « Étant à l'école puis au lycée de la Mission Française du cours préparatoire au baccalauréat, j'avais des camarades des trois communautés. Mes relations avec les jeunes musulman(e)s étaient affables, parfois fortes. Nos univers étaient différents, nos appartenances religieuses et communautaires nous séparaient, mais nous vivions dans le même pays et partagions le même environnement : le style de cuisine, la

musique arabo-andalouse, le sens de l'hospitalité, l'art de vivre à la méditerranéenne, la langue arabe (que parlaient mes parents). Nous cohabitons, avec des incursions et des moments de symbiose à l'occasion de fêtes juives ou musulmanes où chacun se rendait visite, échangeait des plats. On dansait dans les mariages, les orchestres étaient les mêmes, on s'invitait entre voisins ou commerçants, chacun dans le respect de ses traditions. Je me souviens encore des soirées avec mon grand-père, un notable de Fès reçu par les hauts dignitaires, où nous assistions à des concerts de musique andalouse dans les jardins de somptueux palais. Il habitait « le Mellah », ancien quartier juif alors déserté au profit de la 'ville nouvelle'. Il y entretenait des rapports cordiaux, amicaux et professionnels avec les notables musulmans et chrétiens. »

Cette situation idyllique de convivialité festive et de bonne entente s'assombrit avec les conflits armés qui opposent Israël et ses voisins arabes, en 1967 et en 1973.

Gaspard : « Fin 1967, la situation est devenue explosive au Maroc, à cause de la Guerre des six jours en juin. C'était devenu irrespirable. Nous avons eu très peur : il y avait des attentats contre la communauté juive et des campagnes de dénigrement dans les journaux. Tous les Juifs étaient traités de sionistes. Ces événements ont intensifié l'exode qui avait commencé avec l'indépendance du Maroc. »

Marlène : « Il y eut aussi des moments difficiles, marqués par des tensions et des heurts, notamment lors de la guerre dite des six jours en 1967, puis aussi en 1973, qui ont été les grandes périodes de départ des Juifs du Maroc, affolés par les événements au Moyen Orient. Cette période marque un profond changement dans les mentalités. Je me rappelle que mes camarades de classe, voisines et amies musulmanes, se transformaient tout à coup en ennemies. Elles commencèrent à m'agresser ainsi que mes autres camarades juives, comptant les victoires des soldats égyptiens dans le Sinaï, le nombre d'avions et les tanks abattus, largement relayés par les médias. Israël était appelé 'État fantoche' à la radio et à la télé. Nous ne prononcions jamais le nom de ce pays. Moi qui ne savais même pas situer Israël sur la carte géographique – eux non plus, d'ailleurs – je ne comprenais rien, tout était si loin de nous, si étranger à notre vie d'alors... Bien sûr, nous sentions que nous étions minoritaires dans un pays arabe, que les Marocains musulmans étaient majoritaires, que nous vivions selon les lois du pays, dans une royauté : mais quel était notre pays, alors ? »

Noëlle : « En 1967, la guerre des six jours en Israël a provoqué de violentes réactions en Tunisie. Les synagogues ont été brûlées. Ces événements ont déclenché un exode de la plupart des juifs tunisiens qui se sont rendus en France. C'est à ce moment-là que toute ma famille est partie pour la France. » « La honte que j'avais, au lycée français, face aux Français de France. Je mentais pour ne pas dire où j'habitais. Notre appartement était tout petit, mes parents dormaient dans le salon et nous avions la même chambre pour les trois enfants. Je donnais de fausses adresses pour qu'ils ne puissent pas me retrouver. Les communautés à Tunis vivaient en bonne entente : les juifs, les chrétiens siciliens et maltais, et les musulmans. En revanche les Français de France ne nous fréquentaient pas ; pour nous, ils étaient étrangers, nous n'avions rien à voir avec eux, nous étions très complexés. »

L'entente entre les communautés perdure néanmoins sous d'autres formes, à la fois avant le départ et après, y compris en France dans les décennies qui ont suivi.

Géraldine : « Quelques Marocains étaient très gentils. Ils nous ont aidés à faire passer quelques meubles en France. Nos amis marocains maghrébins disent aussi « on est rentré en France ». Ils sont venus faire leurs études en France plutôt qu'à Raba ou à Marrakech, puis ils se sont installés en France. »

Ces mouvements migratoires communs aux trois communautés signifient aussi que l'ordre du monde a changé dans la deuxième moitié du vingtième siècle, bouleversant les équilibres – certes précaires, mais favorables au vivre-ensemble – d'autrefois. Le *monde d'hier* était en train de disparaître complètement, laissant la place à un désordre inouï où de nouvelles solidarités sont encore à inventer.

II.2.3.1.2 La mémoire, le récit, l'identité

Ce monde d'hier est ce « bel autrefois », temps perdu de la joie de vivre, de la fête et de la convivialité, que seuls la mémoire et les récits peuvent faire revivre. Ceux qui le peuvent retournent d'ailleurs, seuls ou en famille, sur les terres du temps passé.

Gaspard : « Je retourne au Maroc de temps à autre, pour aller sur la tombe de mon père, et aussi pour retrouver mon enfance : là où j'ai grandi, où j'ai été scolarisé, là où j'ai eu des amis, connu des aventures. L'histoire du Maroc m'intéresse. »

Le désir du récit commence parfois dès le début de l'exil comme une tentative, lorsque c'est possible, de *garder un lien* avec ceux qui sont restés au pays.

Marlène : « J'ai retrouvé à Casablanca dans la maison de mes tantes, après le décès de mon père, il y a 30 ans, un nombre impressionnant de lettres (environ une centaine) que j'avais envoyées à mon père, pendant mes six années d'étude. J'ai pu mesurer alors le besoin, l'impératif de tout raconter de ma vie, de mes études, de mes rencontres, de mes voyages, le parfait guide d'étudiant étranger que je détaillais à mon père qui me manquait tant ! [...] Pourtant, je menais une vie trépidante, sans cesse en activité, une vraie boulimique de sorties, de rencontres, participant à des cours de théâtre, d'italien, de bouddhisme, des conférences, des réunions, etc. J'ai réalisé que j'avais besoin de remplir un vide, une absence de quelque chose de confus, mais de viscéral lié à l'enfance, au passé, à l'insouciance. »

Parler, écrire, raconter est une façon de se relier au temps d'avant l'exil. Il s'agit aussi d'un mouvement d'expression pour essayer de préciser les contours de son identité.

Marlène : « De religion juive, de nationalité marocaine et de culture française, entre les trois, mon cœur balance... J'ai toujours senti confusément que j'habitais ces trois mondes tout en me sentant sans cesse écartelée entre ces trois identités. [...] J'ai côtoyé les trois communautés qui m'ont profondément façonnée. Je vivais au milieu d'elles, tantôt en tension, tantôt en harmonie, riche de trois racines différentes mais

complémentaires. Avec en filigrane, l'idée que ma sœur et moi ne resterions pas dans ce pays au-delà de nos études, que nous étions l'une des dernières communautés juives vivant encore en harmonie dans un pays arabe, que nous étions surtout les derniers maillons de la chaîne à naître dans ce pays.

Vivre dans un pays multiculturel donne très tôt la conscience inquiète de la richesse des échanges intercommunautaires. Dans le même temps, elle coexiste avec la crainte que cette harmonie puisse prendre fin.

Marlène : « Les Juifs, du point de vue du statut personnel, s'ils étaient sujets du Roi, jouissaient d'un code juridique rabbinique spécifique pour tout ce qui concernait les naissances, mariages, divorces et décès. [...] Pour ma part, je suis issue de parents intellectuels. Du côté maternel plusieurs oncles et tantes étaient partis vivre à l'étranger assez tôt : France, Belgique, Canada, États Unis ou Israël, et du côté paternel toutes mes tantes étaient dans l'enseignement et même proviseurs et inspecteurs d'école. J'ai vite adhéré à la culture française, son ciné-club et sa bibliothèque où je m'enivrais de livres, au Centre culturel français, son théâtre avec la troupe des ATF les Amis du Théâtre Français, etc. Tout cela était un accès facile, évident, vital pour moi, comme si nous étions une petite enclave française au Maroc. Le départ pour la France, après l'obtention du baccalauréat semblait inévitable car cela se pratiquait partout dans la communauté juive, étant dans l'impossibilité de faire des études au Maroc qui commençait à s'arabiser sur une grande échelle. »

Pour autant, la recherche d'identité, quelle qu'elle soit, échappe aux catégorisations que l'on voudrait rassurantes, sur soi et sur les autres. Elle pousse plutôt à s'ouvrir à la *complexité* des relations humaines dans des cadres sociaux mouvants et évolutifs.

Marlène : « Avec les Français de mon entourage, cela oscillait entre la rivalité, l'envie et la camaraderie. L'Europe, la France en particulier, ont toujours été notre modèle de référence qui nous éloignait de notre milieu juif, et encore plus du milieu arabe ambiant. Bien que totalement imprégnée de culture française, je sentais bien que je n'appartenais pas à ce monde non plus. L'image de la France nous écrasait un peu, nous mettait à l'écart, nous apprenions toute l'histoire de France, sa géographie, ses rois, sa révolution, sa religion... comme étant LA référence ultime. L'écart entre les classes sociales se creusait. Il y avait nettement, les bourgeoisies et grandes familles juives, musulmanes et françaises qui se côtoyaient et beaucoup de clans et de sous-clans se formaient par catégorie sociale ou ethnique. »

Les témoignages explicitent aussi des difficultés d'ordre social qui existaient dans d'autres pays à l'époque et qui ne sont pas forcément liées à la décolonisation. En revanche, les « déplacements » de population ont engendré des souffrances spécifiques, singulières pour chacun, qui découlent de la façon particulière dont le sujet a vécu le départ de son pays d'origine en laissant tout derrière lui.

II.2.3.1.3 Les affres de l'exil

L'un des témoins parle de la multitude des gens déplacés et exilés. L'exil se caractérise par un bouleversement de tous les repères dans l'espace, le temps, la culture, la société, les modes relationnels, la langue, les us et coutumes, etc. Après la mort, beaucoup mettent en évidence la *dispersion* de la famille, et des groupes de référence, comme une des caractéristiques qui les font le plus souffrir.

Géraldine : « À Montpellier, nous étions quatre dans un petit deux pièces. Mon frère était déjà adulte et indépendant. Cela a duré 12 ans ! J'ai fait toutes mes études à Montpellier. [...] Nous avons tous été éparpillés en France : Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Marseille, Paris et Nice. Notre communauté est dispersée. C'est dommage de ne pas avoir pu tous se retrouver, se rassembler au même endroit pour reconstruire notre ville perdue ! »

Gaspard : « Je fais partie de la multitude des gens déplacés et exilés. [...] La dispersion est le lot de tous les exilés. Le plus douloureux pour moi personnellement est la mort de ma femme. Si je repense au Maroc et au départ du Maroc, le plus dur est l'arrivée en France. J'étais complètement démuné. J'ai dû affronter le froid. Je conduisais avec mon manteau, les vitres de la voiture étaient cassées, le froid entraînait... »

Marlène : « Mon père au Maroc, ma mère en Belgique, installée peu après mon départ du Maroc. Ma sœur, installée en couple à Marseille... »

L'identité étant difficile à définir pour soi-même, restent le cadre juridique du pays d'arrivée et l'espoir d'être mieux accueilli, ou reconnu, grâce à la *naturalisation*.

Gaspard : « Je suis de nationalité marocaine, c'est une nationalité que l'on ne peut pas perdre. J'ai été naturalisé Français, en même temps que ma femme, en 1979, plus de vingt ans après mon arrivée en France. J'ai obtenu la nationalité française après un certain nombre de démarches. J'étais très intégré par mon travail, cela a facilité les choses. Ma fille Florence est française de naissance par sa mère. Mes autres enfants sont français car ils sont nés en France. »

Cette reconnaissance officielle tant attendue n'a souvent pas été facile à obtenir...

Marlène : « Pour moi, le véritable parcours du combattant consiste en la galère pour l'obtention des papiers de naturalisation française. J'ai été en possession, pendant près de 6 ans, d'une carte de séjour étudiante que je renouvelais chaque année, avec mon certificat de scolarité et mon attestation de bourse ; mais impossible de travailler avec. Quand il a fallu que je travaille pour compléter ma bourse, parallèlement à mes études, ont commencé les petites combines, la valse des papiers, un véritable cauchemar kafkaïen... Pour avoir une carte de travail, il fallait des fiches de paye et des contrats d'employeur, et pour commencer à travailler pour fournir des fiches de paye, il fallait la carte de travail. Un véritable système D s'est mis alors en place, avec des fausses promesses d'embauche, des fiches de paye « aménagées », etc. Ma

demande de naturalisation française a été ajournée deux fois car, officiellement, j'étais étudiante marocaine, censée rentrer dans mon pays, après mes études. La situation était inextricable car les petits boulots au noir se succédaient, mais sans possibilité d'être déclarée officiellement : ménage, garde d'enfants, vendanges en automne, vendeuse. J'ai même travaillé chez le Docteur N. personnage très connu à Aix-en-Provence, médecin de la Police et de la Préfecture... et qui engageait comme secrétaires médicales, toutes les copines marocaines sans papiers pour les dépanner, une manne céleste, ce bon docteur !!! Ce n'est que 8 ans après mon arrivée en France que j'ai obtenu la naturalisation française, 3 ans après l'obtention de mon DESS de psychopathologie. J'ai toujours pensé que je faisais de la résistance inconsciente à rester marocaine, même dans les papiers, parce qu'encore viscéralement liée au pays. Au Maroc, la nationalité marocaine est inaliénable. »

Cependant, au-delà de l'obtention de la carte d'identité du pays d'arrivée qui facilite les démarches administratives, au fond, l'exilé est un étranger qui reste *étrangé*, malgré lui.

Noëlle : « Lorsque les Juifs de Tunisie quittent leur pays pour venir en France, ils arrivent dans un pays qui leur est complètement étranger. Le pays d'où tu pars n'est plus le tien et le pays où tu arrives n'est pas non plus le tien. Mes grands-parents ne parlaient que l'arabe. Mes parents aussi parlaient très bien l'arabe, moi je parlais peu mais je le comprenais sans problème. Lorsque l'on est adolescent ou adulte, on n'acquiert pas entièrement la langue du pays dans lequel on arrive. Je me sens complètement étrangère ici. La France était complètement absente de nos conversations. Nous n'avions aucun attachement avec ce pays. Le seul lien était la langue. Nous aurions pu aussi bien aller en Belgique, en Suisse ou au Québec. La France était désignée d'office comme un pays d'accueil, mais c'était un pays étranger et le peuple français nous était étranger. »

Se pose ainsi la question d'être *étrange et étranger* quel que soit le pays que l'on habite, preuve supplémentaire que la définition d'une identité reste improbable et fragile, propre à vaciller dans la confrontation avec les autres, avec leurs différences, aussi avec l'histoire d'un pays qui n'est jamais tout à fait la sienne.

Noëlle : « Même s'ils étaient là depuis plusieurs générations, les juifs n'étaient pas complètement établis en Tunisie. Alors, dans les années 1960, quand nous avons compris que nous devrions partir pour la France, nous étions tous perplexes. Nous étions dans un pays que nous connaissions très bien et dont nous parlions la langue, nous savions que nous n'étions pas chez nous et que nous ne pourrions pas y rester, et en même temps nous savions que nous allions devoir partir vivre dans un pays dont personne ne pouvait nous dire un mot, puisque personne ne le connaissait. C'est un peu comme un enfant dans un orphelinat qui va partir dans une famille d'accueil qu'il ne connaît pas. »

Comment s'y retrouver, comment apprivoiser cet inconnu, alors que la morsure du manque de ce qui a été laissé, et qui est perdu, taraude l'âme et serre le cœur ?

II.2.3.1.4 Perte, manque et regrets

Se retrouver ensemble, anciens d'un même temps et d'un même monde partagés, est important pour les exilés, les « déplacés ». Leurs retrouvailles rythment les ans...

Géraldine : « Chaque année, à Béziers, a lieu la réunion des anciens de Meknès. Il y a plusieurs associations. Je trouve que c'est très difficile de retrouver les gens, quarante ans après. Chacun a changé et, en même temps, c'est très douloureux de tirer un trait sur le passé, c'est pratiquement impossible. Chacun a vécu des histoires différentes au Maroc. »

Gaspard fait partie de l'Association des Fassis de la Côte d'Azur (les Fassis sont les habitants de Fès). « Nous partageons des activités culturelles et amicales, des sorties, des loisirs. Cela nous rend parfois nostalgiques. La nostalgie peut être difficile à vivre. Elle pèse. Qui suis-je ? Je dis que je suis un Juif français du Maroc. »

Les regrets aux accents nostalgiques viennent envelopper l'exilé de sensations aussi diffuses que précises, lui rappelant ce passé révolu qui ne reviendra plus...

Géraldine : « À Meknès, il y avait un kiosque carré pour vendre des glaces. [...] Elles] avaient une forme cubique longue. Je n'ai jamais mangé de meilleures glaces à la fraise et à la vanille. Je n'en ai jamais retrouvé d'aussi bonnes. [...] Je me rappelle des odeurs douces et sucrées, des grandes pelouses. »

Marlène : « Un souvenir me revient, lancinant, un bruit doux et évocateur pour moi : celui de la petite cuillère en rythme que faisait tinter mon grand-père sur le verre de thé à six heures du matin, en écoutant la musique andalouse à la radio... Ah, la musique andalouse !!! Je suis passée par tant d'états d'âme en l'écoutant. D'abord un vrai bonheur quand j'étais petite fille ; elle représentait la musique de mon enfance, le bercement, la tendresse familiale, celle de mon pays imaginaire et réel à la fois... Puis, cela a été l'aversion totale, le rejet systématique pour cette musique de vieux, ce pays démodé, traditionnel, le sentiment de honte aussi d'appartenir à ce pays arriéré, si éloigné et différent de l'Europe, de l'Occident... Une fois en France, il y a eu un phénomène de réappropriation de cette musique, un plaisir énorme de la réentendre chez mes camarades marocains ou lors de fêtes et de mariages judéo-arabes. »

Ces *sensations*, qui sont autant de repères psychiques, collent à la peau et lancent un lancinant appel au retour (qui sera parfois possible) vers le pays aimé.

Ludovic : « Au début, je n'arrivais tellement pas à m'y faire que nous sommes retournés deux mois en Tunisie, en juillet-août, avec la petite et les bagages, parce que je n'arrivais pas à m'y faire, tellement c'était dur de quitter la Tunisie. J'étais habitué à ce pays ! Ce qui me manquait le plus : une maison, mes habitudes, les paysages, le climat... Je connaissais bien le pays, je tournais beaucoup pour mon travail, j'ai laissé pas mal d'amis. Cela me rendait triste. C'est surtout mes parents qui me manquaient le plus, je retournais souvent les voir, vu leur grand âge. Tous les ans, un mois l'été avec Imelda et les enfants... Changer de pays, comme ça, c'est dur ! Quitter la famille, les lieux, les amis. »

Ce changement, à la fois rupture et choc d'acculturation, *brise les liens avec les repères d'autrefois* et demande un grand effort d'acclimatation, dans tous les sens possibles et toutes les dimensions que ce terme peut recouvrir.

II.2.3.1.5 Arrivée et accueil en terre étrangère

En dehors de l'adaptation à un nouveau climat, de nouvelles habitudes et de nouveaux modes de vie, la différence d'accent et de culture provoque parfois des rejets rudes ou brutaux, une forme de violence qui s'ajoute à la détresse de l'exil.

Gaspard : « J'ai eu à souffrir, comment dire, de certains travers antisémites, surtout dans cette région de l'Est de la France. Il m'est même arrivé de ne pas être accepté dans un hôtel, à Noëlle : on m'a traité de Yid, et on m'a jeté dehors ! »

« J'ai ressenti par moment le rejet en tant qu'étrangère, et juive et marocaine. C'est là que j'ai senti la complexité de mon identité que beaucoup ne comprenaient pas, d'où ma volonté farouche de m'intégrer le plus possible et de gommer, tant que faire se peut, ma particularité et mes origines, le racisme ordinaire, insidieux pas repérable de suite, les commentaires sur ces étrangers, qu'ils soient intégrés ou pas dans une ville très bourgeoise, conventionnelle malgré son statut de ville estudiantine, longtemps de droite. Je me souviens de mon angoisse, voire mon humiliation, chaque année, au moment de refaire ma carte de séjour au Commissariat de Police, la file dès 6h du matin, les questions sur mon intégration et mon niveau de culture française, alors que j'étais étudiante en 2^e ou 3^e année de psychologie... et le pire : obligation de passer le test de la syphilis. »

Lorsque cela est possible, se retrouver avec d'autres personnes du même pays d'origine aide à se sentir moins seul et moins démuné, sans amoindrir pour autant la difficulté de s'intégrer.

Marlène : « Je n'ai pas senti de suite le dépaysement, les difficultés d'intégration à la société française, aux nouvelles valeurs morales, à une nouvelle organisation sociale et économique, toute à la découverte de ce nouveau monde, si libre, si ouvert, si rempli d'espoir, d'aventures. Dans la cité universitaire des Gazelles, je retrouvais tout naturellement mes camarades marocains, dans un sentiment de fraternité et de complicité évidente. [...] Mais, peu à peu, je me détachais du milieu marocain qui, je le sentais confusément, m'empêchait d'aller voir ailleurs tout en me rassurant, me maintenant dans une sécurité, un certain confort parfois étouffant. Je me retrouvais parfois comme dans un microcosme familial, avec des grands frères, « les highouans » qui m'encadraient, me protégeaient parfois en m'envahissant un peu. Je commençais à me confronter à d'autres univers d'autant, plus que Aix-en-Provence était une ville universitaire qui recevait énormément d'étrangers et que j'étais curieuse de tout. »

L'adaptation à une nouvelle existence dans un nouveau pays dépend beaucoup du travail, des revenus qu'il apporte et de l'intégration dans la vie sociale qu'il permet.

Ludovic : « En France, la vie était beaucoup plus chère qu'en Tunisie. C'était très difficile, on a passé de très mauvais moments pendant deux ans. On ne mangeait presque que des lentilles. J'avais un petit salaire, le même qu'en Tunisie, alors que c'était beaucoup plus cher ici : 47.000 francs de l'époque [*Ludovic me montre ses bulletins de paye*], alors que le loyer était de 27.000 francs. Quand on allait au marché, Imelda ne savait pas quoi acheter parce que c'était trop cher. On n'avait pas d'allocation familiale. On a tiré la ceinture, comme on dit, on a mangé de la vache enragée, ça a été pénible. »

Cette rudesse de la situation matérielle oblige le conjoint à trouver également un emploi, ce qui n'était pas le cas des femmes qui travaillaient à la maison auparavant.

« Après, Imelda s'est mise à travailler en gardant des enfants à la maison, puis en travaillant à l'école. C'était dur, elle travaillait beaucoup. »

À cela s'ajoute la séparation, lorsque l'un des parents est obligé, pour avoir un emploi donc des revenus, d'aller travailler dans une ville lointaine.

Imelda confie : « Lorsque Ludovic était à Perpignan, en septembre 1960, Gaëlle avait six mois, elle a fait des convulsions. Elle avait une forte fièvre. Elle est restée deux semaines à l'hôpital Pasteur. J'étais seule, j'étais très inquiète, Ludovic aussi s'inquiétait. Ludovic a beaucoup souffert. »

Les habitants de France – à l'époque, beaucoup à Nice (et même à Toulon ou Marseille) étaient d'origine italienne, et parfois espagnole – ne sont pas facilement compréhensifs et accueillants ; ils peuvent même être *hostiles* et malveillants.

Imelda : « Cela a été très dur. Pour nous tous. On pourrait en faire un livre. Les Niçois ne nous ont pas bien accueillis. Ils ne voulaient pas de nous, ils ne voulaient pas des Pieds Noirs. Ils disaient qu'on leur prenait le travail, les logements en HLM, ils se moquaient de nous et nous rejetaient. »

De surcroît, les habitudes de langage, le vocabulaire et les philosophies de vie sont également très différents entre les deux côtés de la Méditerranée...

Noëlle : « Lorsque je suis arrivée, et encore aujourd'hui, tout un champ sémantique me manque, par exemple concernant la nature, la maison, la nourriture, la propriété, les biens matériels, etc. En fait, une des différences fondamentales concerne les lieux et la propriété : les Juifs et les Arabes ne s'intéressent pas au lieu, ils s'adaptent à une population, ils vont à la rencontre des humains... »

Ces grandes différences de fond, concernant la *conception de la vie*, les relations et l'être humain, donc aussi les valeurs, augmente d'autant plus le désarroi des exilés.

Noëlle : « J'ai quitté une population arabe que je connaissais très bien. J'étais tout à fait familière de ses rites, de sa musique, de ses codes sociaux. Lorsque je suis arrivée en France, j'ai perdu tout cela et je me suis retrouvée sans aucun bagage culturel face

à une population qui n'a rien à voir. Même si mon physique semble occidental, du fait de quelques origines berbères, mon âme est étrangère, tout en moi est différent, mais les personnes que j'ai rencontrées en France ne pouvaient pas le voir. C'est comme pour la surdité : être sourd et un handicap qui ne se voit pas. [...] Le paradoxe est là : je me sens étrangère alors que je parle la même langue. La France reste pour moi une langue étrangère. La terre, la propriété ne sont pas des valeurs importantes là-bas. La Tunisie était un pays encore peu développé, d'où la très grande importance du collectif : nos voisins arabes venaient nous aider, la porte de chacun pouvait rester ouverte toute la journée. Cette familiarité tient avant tout à la place de l'humain au centre des valeurs. Je ne comprends pas les codes d'ici. En France, on ne privilégie pas l'être. En Tunisie, l'être était privilégié. Certes, il y avait beaucoup de pauvreté, parfois de la violence, mais ce qui caractérise la vie là-bas c'est une aptitude à la joie qui vient contrebalancer tout cela, autant chez les Juifs que chez les Arabes. »

Les deuils d'exil sont-ils possibles à accomplir ? Rien ne semble moins sûr... Pourtant, ils sont nécessaires, même s'ils restent partiels, pour s'engager vers l'avenir.

II.2.3.1.6 Deuils et renouveaux

La lutte pour la survie finit par porter ses fruits. Le plus souvent au bout d'une dizaine d'années, d'après les personnes interrogées. Après, une installation plus paisible semble envisageable dans le nouveau pays avec une intégration possible, dans le sens d'une existence vécue au sein de liens tissés avec d'autres sur ce même territoire.

Gaspard : « Avant de partir du Maroc, j'avais divorcé. Ma femme avait été très perturbée par le Maroc. Nous ne nous entendions plus. J'ai gardé ma fille Florence, née en 1963. C'est ma mère qui l'a élevée pendant que j'essayais de me faire une place au soleil en Europe. En 1970, j'ai demandé ma mutation ailleurs. J'ai été affecté au secteur de Marseille. Pour moi, c'était plus facile de m'y adapter. Le climat était beaucoup plus proche de celui du Maroc. Je me suis remarié à Marseille en 1972, avec une femme juive de Fès comme moi. Florence nous a rejoints : elle avait 8 ans. Nous avons eu deux autres enfants : Philippe en 1973 et Muriel en 1975. J'étais toujours visiteur médical, pour Laroche, puis pour Cassen, enfin pour Aventis, en fonction des rachats dans l'industrie pharmaceutique. J'ai progressé. J'ai été muté à Nice en 1977, comme attaché régional, puis comme directeur régional, enfin comme chargé des relations publiques (pour toute la France). Toute la famille est venue vivre avec moi à Nice. J'ai pris ma retraite en 2000. J'habite toujours à Nice. [...] Ma mère est venue chez moi à Nice dans les années 1980. Elle est morte en 1989. [...] Mon frère Georges est pharmacien en Savoie. Il a un laboratoire d'analyses biologiques. Un autre de mes frères est à Montpellier. »

Le récit n'est plus celui d'une catastrophe et des efforts formidables nécessaires pour en surmonter l'impact et les effets, mais un *récit ordinaire* d'une vie familiale qui s'écoule de façon plus tranquille, selon le rythme des saisons de l'existence humaine.

Voyons maintenant ce qu'il en est pour les personnes qui ont quitté l'Algérie.

II.2.3.2 Pour les témoignages relatifs à l'Algérie

Un des aspects catastrophiques de l'exil, surtout lorsqu'il est imposé, concerne le profond *sentiment d'injustice* de devoir quitter un lieu de vie où l'on se sent non seulement heureux mais surtout « chez soi », pour une destination inconnue qui n'a pas été librement choisie.

II.2.3.2.1 Le temps, la mémoire, le récit

Raconter l'histoire vécue de l'exil, ce qui s'est passé avant, pendant et après, restituer comment la mémoire tisse étrangement les fils des souvenirs en un tissu solidaire, est déjà une façon de surmonter la catastrophe et ses impacts, en mêlant les moments de malheur avec les heures de bonheur, comme pour atténuer les effets destructeurs et pernicious de l'épreuve et des dessaisissements qu'elle impose.

Alba : « J'ai peut-être connu l'Éden, avant, quand j'étais au bord de la mer. J'habitais au-dessus de la mer, donc on descendait de l'immeuble et on se baignait. J'allais à la plage avec des cousins et on allait pique-niquer. Alors là, oui, ce sont des très, très, très bons souvenirs !! De toute cette période avant d'arriver à Alger, en fait. [...] Donc, tout avant, je n'ai que de bonheur, du partage de ces belles journées, de plage, de promenade avec mes parents, d'école. [...] Je pense qu'il y a eu un tournant dans cette guerre, cette guerre civile, et je pense que c'est pour ça aussi que mes parents sont allés à Alger. »

Béatrice et Célestine ont beaucoup et régulièrement écrit, pour elles-mêmes, sur leur enfance en Algérie ; l'une surtout sur les épreuves qu'elle a traversées et les drames dont elle a été témoin, l'autre plus particulièrement sur la douceur paradisiaque qu'elle a pu goûter et le manque qu'elle ressent encore d'en avoir été privée trop tôt.

Roseline : « L'Algérie était la France. On regardait de haut les Marocains et les Tunisiens, car eux habitaient seulement un protectorat français. Une plaisanterie qui circulait souvent parmi les Marocains était *Ne rêve pas, tu ne vas pas épouser une Oranaise* ! Les femmes d'Oran avaient la réputation d'être élégantes, mais aussi prétentieuses. Il y avait une rivalité importante entre Oran et Alger. Oran était une ville très fortement espagnole, plus européenne qu'Alger, qui était plus mélangée, avec beaucoup plus de mixité. Les Oranais avaient un complexe de supériorité. Ils se prétendaient supérieurs aux autres. Il y avait plus de boutiques parisiennes à Oran. Ma mère était très fière. Elle affirmait souvent : *C'était le premier à Oran*, en parlant d'un chapeau ou du dessus de mon berceau ! On disait aussi avec dérision *C'est une Parisienne*, pour dire *C'est une Oranaise*...

Le récit permet ainsi de resituer le contexte social, culturel et historique dans lequel se sont déroulées les expériences vécues dont parlent les témoins.

Roseline : « Pour pouvoir épouser une femme, un militaire devait avoir l'accord de son régiment, qui procédait à une 'enquête de vertu' sur la promesse (sa moralité, son

trousseau). Ma mère était furieuse de la disproportion entre mon père et elle : lui n'apportait rien d'autre que son appartenance à l'armée. L'Algérie de l'époque était un autre monde. Cela, aussi, a provoqué un grand choc en arrivant en France, où les filles étaient plus libérées et plus émancipées, par exemple. Il y avait beaucoup de rigueur et de morale en Algérie, ce qui n'était pas le cas en France. Par exemple, à quatorze ans, en dehors du lycée, je ne pouvais pas faire de danse classique, car ma mère ne voulait pas que j'aie 'des manières de poseuse'. J'ai donc fait de la danse rythmique. Lorsque j'étais adolescente, j'adorais le cinéma, mais il était hors de question de sortir le soir, et je ne pouvais pas non plus aller au cinéma l'après-midi, car ma mère disait que *dans le noir, c'est pour flirter*. Alors, je séchais les cours de danse pour aller au cinéma. Je restais un œil sur ma montre pour surveiller l'heure de la fin du cours. Je ne voyais jamais la fin des films ! »

La douceur de vivre est tellement prégnante, autant que l'assurance d'être « chez soi », qu'elles ont fréquemment empêché les Européens de prendre la mesure de ce bouleversement, qui était en train d'advenir sous leurs yeux, bientôt médusés.

Pascal : « La télévision est arrivée chez nous avec les événements en Algérie. C'était la première télévision du quartier, les voisins venaient la voir chez nous. Je me rappelle encore les images des discours de De Gaulle, le Putsch, les manifestations que je regardais comme du folklore. Vu d'Oran, de ma place d'enfant et à la télévision, tout cela ne semblait pas inquiétant. Mes parents non plus ne s'inquiétaient pas : ils n'ont donc rien anticipé. »

Sans oublier, encore une fois, que les conflits ont dégénéré aussi entre les différentes tendances des Européens, ou « Français d'Algérie », et même avec l'État central.

Pascal : « J'avais 13 ans. J'ai été profondément marqué par l'opération *on brûle tout, on ne laisse rien* de l'OAS, une politique de la terre brûlée et de la destruction que je ne comprenais pas et qui m'a beaucoup choqué. J'éprouvais un sentiment bizarre. Un autre événement qui m'a marqué est l'arrivée des gendarmes mobiles venus de France pour lutter contre l'OAS. »

Les Européens les plus fortunés, souvent des Français venus de Métropole pour faire affaire, ont pu anticiper leur départ et prendre des dispositions pour éviter la ruine.

Roseline : « En fait, les vrais colons étaient partis bien avant. Ils avaient préparé leur retour. Ils ont acheté des villas sur la Côte d'Azur ou des grands appartements à Paris. À Oran, le père de ma meilleure amie était radiologue. Il était propriétaire d'une clinique, d'un appartement en ville et d'une maison au bord de la mer. Il avait acquis tout cela par son travail, mais il avait anticipé le départ en achetant beaucoup d'appartements à Montpellier. Cela a été beaucoup plus dur pour les familles plus pauvres, qui se sont retrouvées sans rien. Certains sont allés dans le Nord, avec un climat et un paysage sans point commun avec l'Algérie. De Montpellier à Menton, on retrouvait plus ou moins la vie de là-bas. »

Le récit de l'*exil-catastrophe* ne concerne pas seulement le départ et l'arrachement du pays d'origine, mais aussi l'arrivée puis l'installation dans un pays différent.

Alba : « Ce qui m'a le plus marquée et le plus rendue triste, c'est de ne pas pouvoir dire que je venais d'Algérie. Avec probablement de la honte derrière tout cela, parce qu'on a été perçu comme les méchants colons qui étions là-bas et qui profitions des pauvres autochtones, qui avons abusé des Arabes, alors que moi ce que j'ai vécu ce n'est pas du tout ça ! Mes parents n'avaient pas de bonne, on n'avait pas beaucoup d'argent. »

Une des fonctions majeures du récit est aussi de permettre de partager son expérience avec d'autres, de rompre l'isolement qui peut conduire aux doutes et à l'amertume.

Aude suspend son discours par un moment méditatif de retour sur elle-même : « Je m'arrête et me questionne. Je ne suis pas sûre de mes souvenirs. L'amnésie qui frappe la période de mon enfance est si profonde, si dense... Peu importe le visage que prend le passé lorsqu'on le raconte, seul ce qu'il a impacté compte. »

Parallèlement, les récits des autres sont aussi une source de réflexion, ainsi qu'une occasion de raviver la mémoire volatile des événements liés à la catastrophe.

Aude : « L'autre soir j'ai essayé de regarder ce beau film *Incendies* de Denis Villeneuve, qui se passe pendant la guerre du Liban. Le spectacle d'un camion qui explose et brûle m'a tellement bouleversée que j'ai changé de chaîne. Le thème du film où deux frères jumeaux vont à la recherche de leur origine dans ce pays en pleines souffrances ne pouvait que raviver en moi de sombres émotions. Je suis alors à ce point incapable de prendre la moindre distance, qu'il est certain que cela touche à quelque chose de vécu. 60 ans plus tard la terreur qui m'habitait s'actualise. »

Raconter l'histoire vécue et partagée aide aussi à entreprendre et accomplir un *deuil*.

Ainsi, Célestine raconte la fin de la vie de sa grand-mère. « Quand, là-bas, son plus jeune fils, âgé de 44 ans, lui a dit qu'il était menacé de mort, qu'il devait partir et elle aussi, elle a répondu qu'elle connaissait tous les Arabes du village et qu'elle irait les voir et leur expliquer. Il lui a répondu que c'étaient des personnes étrangères au village et qu'elle devait partir avec lui. Ma maman présente à la conversation, se souvient que sa mère s'est déshabillée, elle est allée sous la douche froide car *elle voulait tomber malade et mourir tout de suite*. Ma grand-mère ne voulait pas quitter l'Algérie, elle y était née, y avait vécu toute sa vie et son époux était enterré là, dans ce village. Son fils l'a convaincue en lui disant qu'elle reviendrait *quand les événements seraient calmés*. Elle est partie, avec une valise¹, en juillet 1962. En décembre, le 30, elle est décédée à 75 ans, sûrement de chagrin et comprenant aussi qu'il n'y aurait pas de

¹ Nous verrons plus loin l'importance qu'a revêtue plus tard cette valise pour Béatrice...

retour possible. Habitant trop loin à ce moment-là et sans argent, ma mère n'a pas pu aller à son enterrement. »

Le récit de vie, oral ou écrit, aide non seulement à apaiser les tourments de l'âme des exilés, mais il souhaite aussi pouvoir être utile et bénéfique pour d'autres personnes ayant vécu la même tragédie. Béatrice précise qu'elle a déjà beaucoup écrit sur sa vie, celle de ses parents et grands-parents. Le fait de parler à quelqu'un d'extérieur à sa communauté, quelqu'un de « complètement neutre et qui n'y connaît rien du tout, la rassure et lui permet d'y voir plus clair, de rassembler ses idées, de retrouver ses souvenirs ». Elle sent qu'elle s'adresse à quelqu'un qui l'écoute et qui s'intéresse à ce qu'elle a vécu. Elle redit qu'elle espère ainsi que leur histoire ne sera pas oubliée.

Roseline, soucieuse d'exactitude historique, rappelle que « certains [rapatriés] sont allés en 'camps de regroupement' à Valenciennes ou ailleurs. »

Matias n'a pas écrit sur sa vie en Algérie et sur l'exode, mais il en parle très souvent, avec son frère et ses sœurs, autant qu'avec des amis ou d'autres « Pieds Noirs ».

II.2.3.2 La bonne entente entre communautés

Il s'agit, et de loin, du *volet le plus fourni et le plus riche* dans tous les témoignages. Si en Tunisie et au Maroc, l'entente entre les communautés était déjà très nette, elle est encore plus forte en Algérie, probablement du fait d'un processus plus avancé de démocratisation dans ce département de la République française, peut-être aussi parce que les habitants d'origine européenne étaient aussi eux-mêmes, et entre eux, habitués au brassage de leurs très nombreuses différences culturelles et religieuses.

Matias : « En Algérie, il y avait beaucoup de communautés différentes : parmi les Européens, des Espagnols, surtout, des Italiens, des Maltais. À Oran, il y avait 400.000 habitants : 220.000 Européens et 180.000 Arabes. En Algérie, la proportion était inversée : 1,5 million de Pieds Noirs pour 10 millions d'Arabes surtout dans les campagnes et les montages. Les différentes communautés s'entendaient parfaitement bien, en ville surtout. Il y avait aussi une très ancienne communauté juive qui venait du Maroc. Il y avait une réelle osmose entre tous. Je me souviens d'une vraie joie de vivre, largement avérée et partagée par tous. Les gens étaient très, très heureux de vivre ! [...] Jusqu'en 1960-1961, la paix et le calme régnaient dans les grandes villes, à la différence des campagnes. Je faisais de l'arabe littéraire en 1^e langue. Dans ma classe, il y avait 35 Arabes et 5 Européens. Tout se passait de manière très fraternelle avec les Arabes. Mon frère et moi, nous faisons de la natation. Pour aller à la piscine, on traversait à pied le « village nègre » [le quartier arabe] : pendant toutes ces années, c'était sans aucun problème, sans la moindre peur, sans le moindre incident. Mes parents parlaient arabe ; ils étaient très amis avec les Arabes. Il y avait une véritable fraternité entre nous. Ma mère donnait de l'huile et du sucre pour mes amis arabes. »

D'après les autres témoignages, cette cohabitation pacifique, amicale et heureuse existait aussi dans les villes plus petites et dans les villages.

Alba : « À l'école, on était avec des jeunes filles plus grandes, qui étaient algériennes. À côté de moi en classe, il y avait une musulmane avec un voile sur la tête, mais c'était la seule. Cela m'a toujours étonnée. Les autres non ; à l'école il n'y avait pas de voile. Tout le monde était habillé pareil. Là, c'était une école laïque, après je suis allée dans une école religieuse lorsque j'étais à Alger. Tout le monde parlait français. Ma mère parlait un peu d'arabe. Elle avait des amies arabes, des amies juives. C'est vrai qu'en Algérie, maman disait que toute son adolescence c'était un mélange de religions, sans qu'il y ait de tension ou de conflits. Maman disait qu'elle faisait les fêtes arabes et les fêtes juives, en plus des fêtes chrétiennes. Tout le monde y participait. Elle a grandi dans un quartier mélangé, où toutes les communautés étaient présentes. Pour elle, c'était l'Éden, ah oui... »

Le récit insiste sur cette *convivialité multiculturelle et religieuse*, assez inouïe lorsqu'elle est considérée rétrospectivement, dans une société qui, aujourd'hui et depuis des années, laisse se répandre et s'installer des croyances qui voudraient convaincre de son impossibilité !

Alba : « Cette mixité sociale, ethnique et religieuse était très appréciée. C'était une très grande richesse pour nous. Ma mère me disait : "moi, je fais les fêtes arabes, les fêtes juives, c'est formidable. Avec les copines, on va chez les unes, chez les autres. On partage tout, les mamans font des plats, des gâteaux..." Ma tante est couturière. Elle faisait de superbes robes de mariées. Elle cousait pour tout le monde et aussi pour de très riches Arabes qui avaient de grandes grandes propriétés, par exemple une famille qui avait de grands champs d'olivier et qui faisait de l'huile d'olive. Elle était invitée avec mon oncle à leurs fêtes, à leurs mariages. Il n'y avait pas de barrières. Il y avait un vrai mélange. Cela n'a rien à voir avec les banlieues d'aujourd'hui, il n'y avait pas de telles séparations, les gens étaient respectueux les uns des autres. Tout le monde se respectait d'un côté comme de l'autre. Il y avait cette courtoisie des uns vis-à-vis des autres et il y avait des amitiés très fortes. Comme pour ma grand-mère, pour ma mère : elles adoraient leurs amies arabes ou juives, elles adoraient leurs familles, elles étaient très bien accueillies. Elles avaient des amies qu'elles aimaient beaucoup. Tout le monde vivait ensemble et en bonne entente. Il n'y avait pas du tout de ségrégation, tout le monde était mélangé, tout le monde allait dans la rue, au marché, au cinéma... Ma mère et ma grand-mère en parlaient comme d'une vie très agréable, une vie simple. » (Pendant qu'elle explique tout cela, Alba exprime une émotion joyeuse.)

Les relations sociales, notamment dans le cadre du travail, étaient-elles aussi marquées par la convivialité, la confiance et la joie de vivre.

Le père de Célestine s'entendait bien avec ses employés. Elle se souvient de beaucoup de bonhomie, de gentillesse et de rire. « Il y avait un gardien qui s'occupait de la propriété et gardait le garage. Il habitait avec sa famille une maison dans la propriété. Quand mes parents n'étaient pas là, la femme du gardien me gardait. J'avais

les cheveux très longs, elle me brossait les cheveux, elle me faisait des tresses, comme elle faisait à ses filles. C'étaient des relations très confiantes. Mon père me confiait sans peine, parfois il envoyait un des chauffeurs me chercher à l'école. »

La disparition de toutes ces relations chaleureuses et amicales entre communautés constitue également une des pertes majeures suscitées par l'exil algérien.

Alba : « En Algérie, j'ai vu d'autres choses qu'ici, j'ai vu des rapports humains qui étaient très forts. Les meilleurs amis de ma grand-mère étaient arabes. Ils habitaient dans les collines, un peu en dehors d'Alger. La veille de notre départ d'Algérie, ma grand-mère voulait absolument dire au revoir à ses amis. Avec ma grand-mère, on est parti en voiture avec un monsieur, le fils des amis, on est allé dans les collines, dans la campagne, elle a dit au revoir à ses amis, qu'elle connaissait depuis très, très longtemps, avec qui elle a toujours été très liée. Ce qu'il y avait en Algérie, c'est cette chaleur humaine, ces relations très soudées entre toutes les différentes religions et tout le monde s'entendait bien. Tout le monde vivait bien ensemble. On se sentait libre. Certains Arabes ne voulaient pas qu'on parte. Ils disaient à ma grand-mère : *pourquoi tu t'en vas, reste, on ne veut pas que tu partes*. Ma mère et ma grand-mère avaient des liens très forts avec les Arabes. Ma mère a perdu toutes ses amies d'enfance. Elle n'a jamais retrouvé l'amitié qu'elle avait là-bas. Ma grand-mère non plus... »

La situation de bonne entente entre les communautés était tout de même devenue paradoxale, avec la montée des tensions et des enjeux concernant l'indépendance.

Célestine : « On peut retenir de cette période ce paradoxe extraordinaire entre de très bonnes relations humaines entre les personnes des deux communautés et ce qu'il y avait autour de nous, cette menace permanente. Je ne voyais pas ces personnes comme différentes de nous, mais j'entendais par ailleurs des mots qui me faisaient penser que ce n'était pas aussi simple. »

Ainsi, d'autres témoins ont vécu des réalités plus rudes, du fait de l'engagement politique de leurs proches ou parce que confrontés directement aux dissensions entre groupes partisans, activées puis exacerbées par la guerre civile.

Aude : « Les jeunes copains de mon quartier se réunissent souvent dans la rue, devant notre maison. Ils ont l'esprit échauffé et vindicatif. L'un d'eux interpelle mon père avec violence : *Vous devez être content de ce qui arrive Monsieur F. !* Il leur répond : *Non, je suis très triste de ce qui se passe.* »

À partir de 1961, la situation se tend et se durcit. Aude en a aussi été le témoin direct.

« [En 1961,] à Alger, l'OAS déclenche une série d'attentats en France et en Algérie et pratique le terrorisme à grande échelle. L'OAS entre en conflit ouvert avec les autorités et l'armée française en Algérie. »

La cohabitation entre Algériens et Européens devient impossible à partir de fin 1961.

Aude : « Depuis le mois d'octobre une folie meurtrière se déchaîne en Algérie. Les esprits sont surchauffés. Les Pieds Noirs ne peuvent imaginer sans effroi leur départ définitif. Ils ont pour ce pays un attachement viscéral et passionnel. Un climat suspicieux s'est installé dans les familles, chez les commerçants, dans les entreprises, qui tous emploient des Arabes aux travaux subalternes. L'OAS représente pour cette population la dernière chance de sauver l'Algérie française, ce qu'ils croient encore possible, refusant de renoncer à leurs biens (même petits) et à cette incroyable qualité de vie qui reposait sur l'atmosphère de ce pays et sur l'exploitation des populations indigènes. La haine devient le sentiment qui rallie et justifie les pires exactions. Chaque attentat de l'OAS est revendiqué comme un acte de justice envers la trahison du pouvoir central et de ses partisans. »

Pourtant, au-delà des luttes partisans, les anciennes solidarités et les amitiés d'antan continuent aussi à être effectives et complexifient les relations entre les communautés.

Aude : « Les Algériens aussi sont écartelés. Beaucoup de civils ne souhaitent pas réellement le départ de la France. Beaucoup d'hommes ont fait partie du contingent de l'armée française, dont les Harkis. Le FLN, indépendantiste farouche, ne fait pas de concessions. Leurs attentats sont parfois punitifs au sein même de la communauté arabe. Chacun suspecte l'autre d'être l'ennemi. Cette guerre sans nom montre un visage fragmenté et aveuglé par la haine. Elle semble menée par les impulsions les plus sauvages, les plus irrationnelles. »

Contrairement au traumatisme, la catastrophe correspond effectivement à un enchevêtrement de perturbations très graves qui concernent autant les individus, que les familles et les communautés, ne laissant personne indemne.

Béatrice : « Dans sa famille tout le monde parlait l'espagnol à la maison, le français entre Européens et l'arabe dans toutes les autres situations, notamment au travail. À l'école, les petits Européens et les petits Maghrébins jouaient ensemble et s'entendaient bien. La seule scission dont se souvient Béatrice concerne les riches par rapport aux pauvres. »

Effectivement, la situation en Algérie, dans les années 1950 et au début des années 1960, est très complexe, loin des oppositions manichéennes d'un camp aveuglément opposé à un autre. Dans les faits, *l'amitié prime*, longtemps.

Béatrice se souvient que les Européens et les Arabes s'entendaient bien. Il leur arrivait même souvent d'être solidaires entre eux. Par exemple, en 1961, un ami de la famille, un boucher kabyle, a payé les études d'un jeune cousin de Béatrice, pour qu'il puisse aller étudier à Marseille plutôt qu'à Alger, où les étudiants européens étaient la première cible du FLN. C'est cet ami kabyle lui-même qui a mis les parents en garde et a proposé son aide financière, car les parents étaient trop pauvres pour offrir des études en France à leur fils. Inversement, un voisin arabe ami de la famille, était pro Français, donc favorable à l'Algérie française. Un jour, une bombe posée par l'OAS a tué son très jeune fils. Depuis lors, cet homme a choisi de soutenir le FLN. Béatrice constate avec une amertume à peine masquée : « ce sont les organisations politiques

partisanes comme l'OAS et le FLN qui ont poussé les uns à prendre parti contre les autres et réciproquement. [De la même façon,] Tata Thérèse avait un voisin, policier arabe, qui voulait que les Français restent en Algérie. Un jour, une bombe posée par l'OAS a éclaté devant chez lui et le bébé qui était derrière la porte est mort. Ce voisin a dit à Thérèse qu'à cause de cela il était dorénavant pour le FLN. »

Cette puissance des liens humains, plus fondamentaux et plus importants que les convictions politiques, perdure parfois jusqu'au moment du départ et même au-delà.

Béatrice se souvient encore du jour où l'indépendance a été déclarée. C'était un jour de grande liesse mais pas de violence, sa mère était même sortie dans la rue avec une caméra pour filmer la joie des Arabes. Sa famille est partie le plus tard possible, parmi « les derniers d'Oran », le 23 août 1962. C'était la première fois que Béatrice prenait le bateau. Au moment de l'embarquement, un contrôleur arabe visant leurs papiers leur a dit, visiblement ému : « Pourquoi vous partez, on a besoin de gens comme vous ici. [...] » Une fois arrivés en France, mes oncles ont recommencé leur travail dans la maçonnerie. Quelque temps après, trois anciens ouvriers arabes qui travaillaient avec eux (un de mes oncles était resté en contact par écrit), ont demandé à venir retravailler avec lui. Mon oncle a accepté et ces trois personnes sont venues et ont travaillé avec lui jusqu'à son décès, en juin 1969. Ces trois ouvriers maghrébins ont voulu porter le cercueil de mon oncle sur leurs épaules lors de son enterrement. »

Roseline brosse elle aussi un portrait contrasté, perturbé par la guerre civile.

Roseline : « Du temps de l'Algérie française, les différentes communautés vivaient ensemble en harmonie, mais de façon étanche. Notre femme de ménage nous apportait des gâteaux au moment des fêtes musulmanes et ma mère lui renouvelait ses vêtements chaque année à cette occasion. [...Avec la montée des conflits,] beaucoup d'Arabes étaient terrorisés par le FLN. (D'habitude, je dis les Algériens, mais là je suis de nouveau dans le contexte de l'époque et c'est le mot 'Arabe' qui me vient naturellement.) Ils étaient tiraillés, c'était très douloureux pour eux aussi. Notre femme de ménage n'a pas pu venir jusqu'au bout, elle aurait été inquiétée par le FLN. Elle disait : *qu'est-ce que l'on va faire quand vous serez partis ?* À l'opposé, sa fille manifestait avec les Arabes pro-indépendance. En avril 1962, nous étions fréquemment réveillés par les « youyous » qui s'élevaient des quartiers voisins. Nous leur répondions en frappant sur des casseroles et en criant : *Algérie française !* La tension était permanente. Je l'ai toujours connue et elle n'a fait qu'augmenter. »

Cette tension se muait, à l'occasion, en horreur répandant alors angoisse et terreur...

II.2.3.2.3 L'angoisse, la menace, le danger

Plus la guerre civile se renforce et se durcit, plus l'impression diffuse et pénible de menace pèse sur les consciences et assombrit l'atmosphère.

Alba : « À Alger, je me souviens d'un sentiment de peur, puisque chaque soir j'attendais mes parents. [...] Il y avait des fusillades. Dans mes souvenirs, personne ne savait exactement ce qui se passait à ce moment-là. Je me souviens de cette peur

quand mes parents ne rentraient pas. Ils pouvaient être retardés : il y avait parfois des barricades... J'étais angoissée. [...] Je sais qu'une fois j'ai regardé par la fenêtre de ma chambre, il y avait une cour en bas, et j'ai vu des gens avec des fusils passer dans la cour. C'est la première fois que j'étais confrontée à ce genre de chose et tout est arrivé très, très vite. »

Tout va très vite, en effet : certains voient *en direct* l'histoire politique faire effraction dans leur vie privée, ne les laissant plus en répit mais au contraire sur leurs gardes.

Aude : « Le 1^{er} Novembre 1954, nous sommes partis en famille pour un pique-nique en forêt, au-dessus d'Alger. Nous sommes installés au bord d'un chemin muletier. D'importants groupes d'hommes armés de fusils descendent de leurs villages. Mon père est inquiet, il entretient des relations avec les officiers de Marine en Algérie et se rend souvent à l'Amirauté. Depuis l'été, il est au courant du mouvement des jeunes nationalistes mené par Ben Bella. Ils s'organisent pour lutter contre les colonisateurs. En rentrant le soir à la maison, mon père apprend les 70 actions menées simultanément contre les bâtiments civils et militaires. Attaques, bombardements, attentats individuels qui coûtent la vie à de jeunes instituteurs (au moins quatre) dans des villages isolés. C'est l'insurrection. Les organisateurs proclament le Front de Libération National (FLN) et créent l'Armée de Libération Nationale (ALN). Ils souhaitent négocier l'indépendance de l'Algérie avec le gouvernement français. »

La situation empire, elle est de plus en plus tendue et inquiétante pour tous.

Matias : « Les années 1960 et 1961 ont été des années chaudes. Les attentats ont commencé dans les grandes villes : des bombes étaient posées dans les voitures, les cinémas... C'était la terreur. Les métropolitains commençaient à parler de brader l'Algérie. Les accords d'Évian en mars 1961 ont été une catastrophe : on savait que c'était fini. Cela a provoqué un vrai schisme. L'armée et les gardes mobiles étaient entre le quartier européen et le quartier arabe ; les deux quartiers étaient désormais coupés l'un de l'autre. »

Au moment du putsch à Alger, la guerre civile se subdivise et se morcèle, montant ainsi des sous-ensembles des mêmes corps de l'État les uns contre les autres.

Aude : « [En 1961,] mon cousin Max parle à mon père des faits très traumatisants qu'il a vécus dans son bureau d'Alger, où les appelés du contingent et lui-même, fidèles au pouvoir central, sont tenus en joue par leurs homologues sous les ordres des putschistes. »

Certaines familles s'éloignent des villes, mais les rumeurs de la guerre rejoignent tout de même les villages et ne laissent personne en paix.

Béatrice : « À partir de Pâques, nous allions souvent à Aïn-el-Türck où nous nous sentions plus en sécurité qu'à Oran. Un jour, le coiffeur du village (d'origine espagnole comme la plupart des gens de ce village), dont le frère était dans la police, et un voisin sont partis au port d'Oran. Ils ne sont pas revenus. Il n'y avait pas de téléphone dans

les maisons, mais tout se savait par le voisinage. Ils ont été retrouvés dans un puits utilisé pour l'eau du jardin et des chevaux. Ils avaient été égorgés et jetés. C'est le docteur du village qui les a identifiés. À partir de ce moment, tous les gens dans le village ont eu peur, et j'ai compris que même là, nous n'étions plus en sécurité. »

Les peurs et les situations traumatiques anciennes sont réveillées par les drames plus récents, dans une *suite tragique sans fin*, comme une cascade de drames. Cela donne à la catastrophe cette dimension d'impuissance et de fatalité propres à la tragédie.

Pendant la guerre, la petite Béatrice croyait que le seul lieu où l'on pouvait être en sécurité était sa maison. Bien tôt, pour elle, ce ne fut même plus le cas. En effet, en 1959, un grand tremblement de terre a secoué leur région. Sa mère les avait tous regroupés dans le couloir et leur avait dit : « si nous devons mourir, que ce soit tous ensemble ». Depuis cette nuit-là, Béatrice ne se sentait plus en sécurité nulle part.

Béatrice : « Fin juin 1962, les familles des frères et sœurs de maman (excepté celle de sa sœur aînée) partent, nous restons à Aïn-el-Türck dans la maison de Mémé, en attendant que le cadre du déménagement soit expédié en France. Un voisin arabe était venu avertir la famille de ne pas aller sur la plage, car *il y en a qui veulent tuer les Pieds Noirs*. Maman répond qu'elle connaît tous les Arabes du village. Il lui répond que ce ne sont pas des gens d'ici, mais d'autres qu'il ne connaît pas. »

Certains participent activement et régulièrement aux grandes manifestations en faveur de l'Algérie française, malgré les dangers que cela pouvait représenter.

Matias : « Un jour, notre père vient nous chercher car il y a une manifestation énorme. Nous nous retrouvons en pleine manif, ça tire de partout. Les CRS et les gardes mobiles tapaient violemment sur nous et lançaient des gaz lacrymogènes. Souvent, ils mettaient les jeunes du contingent devant, pour se protéger. Avec mon père et quelques autres, on se planque dans le hall d'entrée d'un immeuble, les yeux enflés par les gaz. On a dû monter plusieurs étages pour trouver quelqu'un qui nous ouvre. Une vieille dame, au 4^e, nous a laissé entrer et nous a soignés... D'autres fois, avec mon frère, on allait sur les toits des immeubles pour lancer des tracts dans les rues. On n'avait peur de rien ! À la fin, l'armée était en permanence dans les rues. Des jeunes voyous de 15-17 ans, des délinquants fascistes profitaient de ce climat pour se revendiquer de l'OAS et commettre des actes barbares, des violences cruelles et gratuites. Je me souviens que certains étaient dans des 403 noires. Ils organisaient des ratonades, sous prétexte d'empêcher les Arabes de venir dans nos quartiers. »

La guerre civile se manifeste aussi sous la forme d'une *guérilla urbaine*, par de nombreuses factions armées qui s'opposent entre elles, y compris à l'intérieur de grands ensembles culturels ou politiques autrefois fédérés et désormais désunis.

Matias : « Un matin, on a été réveillé à 5 heures. Tout le quartier était bouclé avec de gros rouleaux barbelés par la brigade mobile et par l'armée. Impossible de sortir. Ils ont perquisitionné tout le quartier pour chercher des armes cachées par les habitants. Un coup de feu est parti d'un toit, tiré par un jeune inconscient. La riposte a été terrible :

tous les immeubles ont été mitraillés à la doucette. On a vu des balles passer dans la chambre, on s'est couché sous les lits. Après la fusillade, les immeubles étaient criblés de grosses traces de balles. »

Cette atmosphère angoissante de terreur suit les exilés comme une grande ombre qui plane sur eux, longtemps encore, alors même qu'ils ont quitté l'Algérie.

Pascal : « Les premiers jours [à Marseille], chaque fois qu'il y avait un bruit pétaradant, une moto ou autre, je me cachais : j'avais peur que ce soit des coups de feu ou une fusillade. »

Parallèlement et, en conséquence également, se développe chez beaucoup d'Européens et d'Algériens une forte *conscience du collectif* et de son importance.

II.2.3.2.4 L'expérience collective

Pour toutes les raisons que nous avons évoquées plus haut, et d'autres encore autant personnelles que communautaires, les « Français d'Algérie » – la plupart « Algériens d'origine européenne » – ont un fort désir de demeurer en Algérie. Avant la signature des accords d'Évian, leur espoir de pouvoir rester est encore extrêmement puissant.

Célestine : « Il y a eu aussi, j'étais plus grande, quand De Gaulle est venu en 58, à Mostaganem, la ville où je suis née, il a fait un discours, qui est devenu célèbre par la suite. À cette occasion, mes parents m'avaient habillée en bleu-blanc-rouge. De Gaulle a fait ce discours où il a dit l'Algérie restera française, c'est la France de Dunkerque à Tamanrasset. On était sur un balcon, chez des gens, on avait une vue plongeante sur la place, De Gaulle était sur un balcon et il y avait une marée de gens. Après, les gens s'embrassaient dans les rues, les Arabes et les Européens. »

L'euphorie de ce *fol espoir* – pouvoir rester ensemble sur la même terre – sera battue en brèche par l'évolution de la politique française à l'égard de l'Algérie.

Béatrice : « Mon père a eu le sentiment d'avoir été trompé, après le discours sur le plan de Constantine (programme de rénovation économique et social) en octobre 1958, qui a donné de faux espoirs aux Européens. Il disait : *nous avons été abandonnés par la métropole, l'Algérie était un département français que, par mon travail, j'avais participé à développer sur le plan agricole* ».

Beaucoup ont vécu l'annonce de l'indépendance en juillet 1962 comme une *trahison*.

Matias : « De Gaulle était venu à Oran en 1958, j'avais 9 ans. Je me souviens d'une photo ce jour-là avec mon père à la foire d'Oran. De Gaulle avait dit : « une seule France de Dunkerque à Tamanrasset ». Tout le monde était content, tout le monde était ravi, tout le monde l'a cru. Les Pieds Noirs l'ont soutenu pour mettre en place la 5^{ème} République : ils se sont estimés trahis par lui. Il a bradé l'Algérie. Bien sûr, beaucoup étaient d'accord pour l'autodétermination des Algériens et l'indépendance de l'Algérie, mais pas comme ça ! Il y avait 25.000 jeunes soldats français envoyés en

Algérie, plus des gardes mobiles, des gendarmes et des unités de CRS venus pour pacifier l'Algérie. Des routes, des écoles et des hôpitaux avaient été construits, même dans des lieux éloignés. Les Français [métropolitains] en avaient marre. Ils trouvaient que tout cela coûtait trop cher et qu'il y avait trop de morts. Le revirement du gouvernement français a été pour nous une catastrophe. C'était le drame de tous ces Pieds Noirs. Un schisme. C'est ce qui a provoqué l'exil dès 1960. »

Nombre d'Européens installés en Algérie, la plupart de nationalité française, se sont effectivement sentis « trahis » lorsque le Général de Gaulle a compris l'inéluctabilité du processus d'indépendance des Algériens, dans leur demande légitime d'être un peuple libre pouvant disposer de sa terre et de son avenir politique.

Alba : « Il y a quelque chose qui s'est passé à Alger, en 1961 ou 1962. Je sais que tout le monde est sorti sur le balcon et tout le monde tapait sur des casseroles, et scandait *Algérie française*. C'était un amusement pour moi, ça m'amusait de taper sur la casserole, évidemment, et en même temps c'était un sentiment, je ne pourrais pas expliquer, mais plutôt de joie, alors là pas du tout de peur. C'était un sentiment joyeux d'entendre tout le monde, il y avait comme une solidarité. Tout le monde voulait la même chose, c'est l'impression que j'avais. Tout le monde disait la même chose. Cela envahissait tout l'être, tous ces bruits sur les casseroles... »

En fait, cette manifestation collective et populaire s'est renouvelée plusieurs fois.

Béatrice : « Le soir, sur la terrasse, la voisine du palier allait frapper sur une bassine métallique en scandant 3 coups puis 2, ce qui signifiait *Al-gé-rie fran-çaise*. Combien de fois, je me suis endormie avec ce bruit dans la tête ! »

À l'armée s'ajoutent les CRS, les gardes mobiles, les fameux Barbouzes. Entre ces corps combattants et l'ALN, bras armé du FLN, l'OAS tente de s'imposer à tout prix.

Matias : « L'OAS va alors essayer de se substituer à l'armée française pour protéger les Pieds Noirs, alors que les gendarmes et les gardes mobiles protégeaient les Arabes. Par exemple, ils escortaient les enfants et les adolescents pour les accompagner à l'école ou au lycée. En 1961, Il y avait des manifestations des Pieds Noirs presque tous les jours. Ces manifestations étaient réprimées par les gendarmes et les CRS. Les Barbouzes étaient l'armée de l'ombre, la police secrète. Il s'agissait d'une vraie guerre civile : le gouvernement français contre son propre pays ! C'était un drame énorme, le chaos... »

Les enfants dont les parents sont au cœur du combat politique et militaire sont aux prises avec les dérèglements provoqués par cette guérilla sans merci.

Aude : « [En 1956], Alger est le terrain du terrorisme urbain. La grande bataille d'Alger va durer neuf mois : aux attentats du FLN répondent les fouilles, les contrôles, les arrestations dans le but d'obtenir des renseignements. La France fait appel aux indicateurs ; les militaires français ont recours à la torture. »

Même parmi les Européens, les prises de position des uns, favorables à l'indépendance, se heurtent aux attentes et aspirations des autres, souhaitant rester.

Aude : « Après le 1^{er} juin 1958¹, mon père se rend de plus en plus souvent à l'amirauté, qui est aussi le siège des renseignements généraux. Depuis le début des événements, il défend "le droit des peuples à se gérer eux-mêmes". C'est une position qu'il n'hésite pas à manifester clairement. Les Pieds Noirs, nos voisins en particulier, le considèrent comme leur ennemi. Le chauffeur de la caisse de sécurité sociale qu'il dirige est algérien et fait partie du FLN. Mon père, dans l'exercice de sa fonction, continue d'étendre les droits des travailleurs à la population algérienne des villes et des villages reculés. Mon père a-t-il eu une activité réelle auprès des renseignements généraux notamment depuis que le Général de Gaulle conduit l'idée d'un État Algérien souverain ? Il est permis de le penser, et l'OAS devait en être convaincue. [...] Il est notoire que mon père est gaulliste et qu'il avait déjà suivi De Gaulle en 1942. »

Sans respect pour la liberté d'opinion, l'engagement en faveur de l'indépendance parmi les européens est aussi vécu comme une « trahison », tôt ou tard *punie par la mort*.

Aude : « Mon père a été assassiné dans la rue, devant son bureau d'Alger, d'une balle dans la nuque, le 19 février 1962. Il allait avoir 50 ans. Son corps est revenu d'Algérie presque deux mois plus tard. »

Quoi qu'il en soit, le processus d'indépendance de l'Algérie est, en effet, inéluctable.

Matias : « On y a cru jusqu'à la dernière minute : on restera, ou on reviendra. Mon père était très courageux, il participait à de nombreuses manifestations. Lors d'une manifestation, une balle l'a blessé en ricochant sur sa tempe. Il en a gardé la cicatrice. Il y avait des concerts aux balcons tous les soirs, les gens tapaient sur des casseroles et criaient : Algérie française. L'OAS pratiquait la politique de la terre brûlée : détruire tout ce qu'on avait construit. Sur les murs des routes, des immeubles, des ports était écrit « la valise ou le cercueil », sur d'autres murs ou sur les mêmes « OAS vaincra ». C'était une guerre de propagande. »

Le jour de l'Indépendance est vécu par certains Européens de façon *hypnotique et ambivalente*, car ils sont partagés entre fascination intense et amère déception.

Béatrice : « Le 3 juillet, les Arabes du village défilent à grand bruit dans les rues d'Aïn-el-Türk, c'est l'indépendance algérienne. Maman ne veut pas qu'on sorte, je regarde à travers les persiennes des volets. Elle prend la caméra et filme sur le pas de la porte. »

Le départ devient inévitable, rien ne peut et ne pourra plus l'empêcher.

Pascal : « Soudain, fin avril et début mai 1962, il y a eu de gros mouvements de foules. Beaucoup disaient *il faut partir* ! Où ? En France, puisque nous étions 'Français'. Nous ne disions pas 'la métropole' ou 'en métropole', pour nous c'était la France et nous

¹ Ce jour-là, à Paris, l'Assemblée Nationale vote l'investiture du Général de Gaulle.

étions en Algérie. L'Algérie était un département français, nous ne considérons pas du tout que c'était une colonie. »

Ce mot d'ordre, « partir », provoque une véritable *ruée collective* et désordonnée, marquée par la peur panique, la précipitation, l'affolement et le chaos de la foule.

II.2.3.2.5 L'exode massif

L'exode des « Français d'Algérie » est très lié à l'atmosphère de *terreur* qui s'intensifie de plus en plus après les Accords d'Évian et dont la devise la plus représentative correspond à la menace proférée par l'alternative « la valise ou le cercueil », c'est-à-dire l'exil ou la mort violente, parfois sans sépulture.

Pascal : « Tout d'un coup, il est question de partir ! Les jeunes de la communauté française étaient potentiellement recrutables par l'OAS. L'armée française les recrute donc d'emblée et les enrôle systématiquement. En mai 1962, mon frère aîné avait 17 ans, il était au lycée. Mon père avait pris un billet de bateau pour lui faire immédiatement quitter l'Algérie. Il l'accompagne au port pour son départ. Là, l'armée l'arrête, le bloque : il ne peut pas partir. Il est réquisitionné et envoyé dans une caserne à Metz... Mon père vient alors me chercher, moi. Une demi-heure avant, je ne savais pas que j'allais partir, seul. Je ne m'imaginais pas que je partais, pour de vrai, pour toujours. Pour moi, ce n'était pas un départ, c'était comme si j'allais en colonie de vacances. J'ai juste eu le temps de préparer mon sac. J'ai pris ma collection de timbres, mon trésor. Aujourd'hui, je me rends compte que si j'ai tenu à la prendre, c'est qu'intimement j'avais compris que je partais pour très longtemps. Au port, le climat de rapatriement était à son comble. Il y avait une foule immense. À ce moment-là, les départs étaient massifs. »

Même celles et ceux qui croient pouvoir revenir un jour « vivre dans leur pays » comprennent qu'il s'agit d'un *adieu*, d'un départ définitif, d'un arrachement...

Alba : « Lorsque nous sommes partis, mon père nous a dit : *regardez bien Alger, parce que vous ne la reverrez plus*. Ma mère avait l'espoir de revenir, elle se disait : *on va partir, on reviendra peut-être*, mais mon père avait dit, déjà il le disait depuis 54, que c'était terminé. Il était instruit, il avait beaucoup lu et il savait que c'était le cheminement inéluctable des pays colonisés. Évidemment, maman qui était née là-bas, elle avait un autre espoir. Donc, moi, je ne l'ai pas vécu comme un déchirement, je l'ai vécu comme une aventure. On prenait le bateau, on partait, on allait en France. Je savais bien que j'étais en Afrique, mais pour moi c'était tellement lié à la France, que je ne me suis pas dit que j'allais dans un pays inconnu. C'était un peu l'aventure, avec pratiquement rien, deux valises, ma grand-mère qui avait emmené sa radio et quelques petites bricoles, parce que de toute façon on ne pouvait pas emporter grand-chose. On est parti avec la voiture. Moi je l'ai vécu comme un *je continue, ailleurs*. Bon, la seule chose peut-être, c'est quand mes parents m'ont inscrite à l'école. On s'était installé dans un petit village près de Toulon, qui s'appelle La Farlède. »

Cependant, sous le coup de la *panique*, beaucoup de familles sont parties dans la précipitation et l'affolement général avant la proclamation de l'Indépendance.

Matias (son père a dû rester à Oran jusqu'à la fin juin) : « Le 21 mai 1962 nous sommes allés à l'aéroport d'Oran, *La Senia*, avec seulement deux vieilles valises. Là, il y avait des colonnes de voitures et surtout, une panique générale des habitants. Dans ce climat de tragédie, pour un enfant, il y avait aussi quelque chose de fantastique. L'armée était partout et craignait les massacres par l'ALN, la branche armée du FLN. Nous sommes restés 5 jours à l'aéroport, avant de pouvoir monter dans un avion. Ma mère avait 44 ans, il y avait mon frère ma sœur et moi. Chacun avait un ticket, comme à la Sécurité Sociale, pour attendre l'avion. Nous avons dormi sur des petits lits de camps en toiles pendant 5 nuits. Il n'y avait aucun confort, aucune hygiène. Ma sœur n'avait que des biberons d'eau. Nous sommes arrivés en larmes à Orly le 27 mai. Nous avons laissé l'Algérie, Oran. Mon père était resté là-bas. Nous étions en pays inconnu, en pays ennemi... Tout cela a été un véritable exode. Il y a même des bateaux de guerre qui ramenaient des Pieds Noirs. C'est une épopée. À Oran, les derniers temps, mon père a été protégé par son meilleur ami, Khenichet, qui était arabe. »

Pendant qu'une grande partie de la population s'entasse dans les ports et les aéroports, pour partir au plus tôt, les activistes de l'OAS, considérés par beaucoup de Pieds Noirs comme des « résistants », mènent des actions de *destruction punitive*.

Aude : « 1962, janvier - février : L'Indépendance décidée de l'Algérie s'accompagne du départ de la plus grande partie de la communauté européenne qui quitte avec déchirement une terre où elle est née, pour affronter un difficile reclassement en métropole. L'OAS lance une campagne de destruction systématique. La terreur règne sur Alger. L'Indépendance de l'Algérie a été signée aux Accords d'Évian, le 18 mars 1962, le cessez-le-feu lendemain. 3000 civils, arabes et français, ont cependant disparu ou ont été retrouvés morts après ce jour. »

Ces grands massacres de la fin de l'Algérie française au printemps et en été 1962 n'ont jamais été mentionnés dans l'histoire officielle qui, comme pour tous les *génocides*, se garde de dévoiler la vérité des exactions les plus barbares.

Aude : « L'OAS engage une campagne de destruction. Le moteur est la vengeance, la méthode est l'extermination de ceux qui ne refusent pas l'indépendance : *l'OAS tue là où elle veut, quand elle le veut* fut son slogan. C'est une destruction âpre des vies humaines. Le nombre d'attentats de l'OAS en six mois a été quatre fois plus important que les attentats FLN en six ans. Les Pieds Noirs refusent de rester dans une Algérie qui n'est plus française. L'OAS contrôle toute cette population qui lui est acquise. Après le cessez-le-feu et jusqu'aux accords d'Évian du mois de juillet 1962, l'OAS, dans son acharnement, a décidé de pratiquer la politique de la terre brûlée. C'est la vie humaine qui surtout en était la cible. »

Malheureusement, le 5 juillet 1962, l'ALN et ses partisans seront responsables d'une tragédie barbare : un énorme massacre de civils Européens et Arabes, à Oran, sous les yeux des soldats de l'armée française, qui ont reçu l'ordre de ne pas broncher...

En dehors des massacres, tus par l'histoire académique de la « Guerre d'Algérie », l'été 1962 est marqué par une « panique générale » liée à l'exode massif. Comme dans toute catastrophe, chacun(e) et tout le monde est dépassé par *l'ampleur des événements*, complètement imprévisible, qui provoque un profond désarroi.

La mère de Béatrice confie à sa fille : « L'été 1962, la panique était générale. Des gens venus de l'arrière-pays, étaient arrivés dans les grandes villes de la côte, dont Oran. Certains partaient avec le minimum vers la métropole, d'autres essayaient d'emmener leurs affaires. Les sociétés de déménagement étaient submergées. Il n'y avait plus assez de cadres de déménagement, les gens faisaient construire des cadres en bois pour entreposer leurs meubles et les faire expédier en France. »

Puis le jour fatidique, le jour maudit arrive, le jour inéluctable du départ forcé.

Béatrice en témoigne, plus de cinquante ans après, avec beaucoup d'émotion. « 23 août 1962 : Il y a des dates qui brisent les rêves d'enfant. Celle-là en est une pour moi. Mes parents, mes frères et les valises partent dans la voiture 404. La sœur aînée de maman, son époux, leur fille et leur petite-fille, ainsi que moi, nous sommes emmenés par un prêtre, ami de la famille dans son véhicule. Bien qu'entassée dans cette voiture, je me souviens qu'il s'est arrêté en cours de route, pour prendre un soldat qui faisait du stop pour aller aussi au port d'Oran. C'est la première fois que nous prenons le bateau pour aller en France. À l'embarquement, l'Arabe qui regarde nos papiers dit à mon père que *le pays a besoin de gens comme vous*. C'est le soir, je me souviens de beaucoup de personnes et d'une ambiance bizarre. Je ne comprenais pas vraiment ce qui se passait, j'avais l'intuition que je ne pouvais pas poser de questions. Nous avons pu avoir deux couchettes dans une cabine avec d'autres personnes. Les 4 enfants et 5 adultes que nous étions, nous y dormions à tour de rôle. Les autres avaient des transats ou étaient allongés dans les coursives. La traversée a duré toute la nuit. Ce départ a été un arrachement à ma terre natale. Un déchirement brutal, la fin d'une guerre associée à mon enfance qui s'achevait. Partir définitivement, devenir des exilés, nous n'avions pas le choix, c'était fuir pour rester en vie. C'est un épisode difficile mais ce sont surtout les circonstances qui ont entraîné cet exil qui l'ont rendu plus douloureux. Comme a dit un frère de ma maman : *Dans notre famille, nous avons eu cette chance que toutes les personnes soient parties vivantes de là-bas, ce n'est malheureusement pas le cas de tous...* Mes racines se sont irrémédiablement noyées, désintégrées en traversant la mer, ce 23 août 1962. »

Toutefois, l'épreuve ne fait que commencer...

II.2.3.2.6 Le rejet en métropole

À la tristesse intense d'avoir quitté pour toujours les êtres et les lieux que l'on aime, s'ajoute la déception profonde de ne pas être *bien accueilli*, de ne pas être accepté.

Roseline : « Les Français métropolitains n'ont pas du tout accueilli chaleureusement les Pieds Noirs. Ils témoignaient à leur rencontre du mépris, de l'hostilité et de l'envie, surtout envers ceux qui avaient touché une aide de l'État pour se reconverter. Les Français nous prenaient pour *des colons qui avaient fait suer le burnous*. »

Chaque histoire réelle est évidemment différente, avec ses contrastes et ses nuances.

Alba : « À Toulon et plus tard, je n'ai pas été directement exclue, mais je l'ai senti par les paroles d'autres personnes, je n'osais pas dire que je venais d'Algérie. Voilà, ça je l'ai caché pendant très longtemps, vraiment très longtemps, je n'en parlais pas du tout. Comme mon nom n'était pas typé, mon père s'appelait Mistral, que je n'ai jamais eu d'accent, je pouvais facilement me cacher et passer inaperçue. Mon père, lui, n'a pas trouvé de travail. Il a été très mal reçu parce qu'il venait d'Algérie. Comme il venait d'Algérie, il était mal perçu. Mon père était juriste. Lors d'un entretien d'embauche, on lui a demandé s'il avait fait partie de l'OAS (ce qui n'avait pas été le cas)... Il n'a absolument pas pu trouver de travail dans le Midi. Nous avons dû aller à Paris. »

Quinze ans plus tard, la situation ne s'est pas vraiment améliorée pour ceux qu'on appelait les « rapatriés d'Algérie » : les Pieds Noirs étaient encore très malvenus.

Alba : « Il y avait un rejet. Je m'en suis aperçue, moi, quand je suis revenue sur Nice. J'avais 23 ans, j'ai continué à cacher que je venais d'Algérie, parce que les retours étaient toujours négatifs. Par exemple, des personnes qui avaient des préjugés très défavorables sur les Pieds Noirs, et surtout les décrivant comme moi je n'étais pas. Oui, on me l'a renvoyé encore jusqu'à ce que j'aie 36 ans. Donc, je l'ai beaucoup caché. Au début de l'école, il y avait ce frein, parce que j'avais peur de dire d'où je venais, où j'étais née, parce que je savais qu'il y avait des personnes qui n'appréciaient pas les Pieds Noirs. Il y avait de la honte, oui, puisque si on me disait que j'étais née en Algérie, j'avais tendance à rougir, parce que j'avais peur du rejet. »

Dans d'autres situations, l'hostilité et la répulsion ont été beaucoup plus violentes.

Matias : « Nous avons mal été accueillis en France. Nous sommes arrivés dans un pays ennemi. La famille a été complètement dispersée. On nous a traités d'Arabes pendant des mois. On nous a maltraités et on s'est souvent moqué de nous. [...] Les métropolitains nous voyaient comme des étran­g­leu­rs d'Arabes ! »

Aude a vécu aussi ce rejet après la mort de son père sous la forme très discrète du refus de lui venir en aide, de la reconforter, de la soutenir et même de lui parler.

Béatrice a enduré des mises à l'écart dévalorisantes. Elle a pu devenir l'amie de jeunes filles venues également d'Algérie « À Montpellier, j'entre en CM1. Ma mère accompagne mon frère cadet à l'école maternelle qui n'est pas à côté de l'école

élémentaire des filles. Aussi, elle me confie à une voisine qui accompagne sa fille pour la rentrée. Toutes les enfants sont appelées dans leur classe, je reste seule, sans classe attirée. La voisine va voir la directrice pour demander dans laquelle des classes je suis inscrite. Celle-ci indique la classe. La voisine fait la remarque qu'il y a beaucoup de gitanes. La réponse de la directrice est : *Cette petite est Pied-noir, alors ça revient au même*. Je me souviens encore de cette phrase. Quand on est enfant, entendre qu'on m'assimile à une gitane, cela m'a fait mal.

Béatrice précise que ce n'est pas d'avoir été comparée à une Gitane qui l'a blessée, mais la façon méprisante de la cataloguer et de la rejeter.

« Je suis européenne, je parle uniquement français, sans accent, Je me sens comme les autres enfants. Mais, ce sera toujours des adultes ou des enfants qui me feront des remarques pour me signifier ma différence, que je ne suis pas d'ici, alors que je crois être semblable aux autres. Ainsi, cette année-là ma seule camarade sera une fille Pied-noir (la mère d'origine européenne et le père arabe s'étaient séparés) ; nous serons mises à l'écart par les autres. L'année suivante dans une autre école et par la suite, mes camarades et amies de lycée seront, soit des enfants Pieds Noirs soit des filles qui ont vécu un épisode de vie difficile. »

Les exilés, « naufragés et rescapés », confrontés à l'hostilité des Métropolitains, rencontrent de grandes difficultés à trouver un logement et du travail.

La mère de Béatrice : « En arrivant dans le Vaucluse, nous avons cherché un appartement, mais les gens se méfiaient de nous, ils disaient qu'on avait un drôle d'accent. Quand nous disions que nous venions d'Algérie, ils refusaient de nous louer. Ils se faisaient des idées sur nous. Après plusieurs refus, on a fini par trouver. »

Outre les difficultés matérielles, son témoignage insiste aussi sur les mises à l'écart du fait de leurs particularités culturelles (l'accent notamment) mais aussi à cause de préjugés négatifs mettant les « rapatriés » en place d'*étranger-bouc-émissaire*.

La mère de Béatrice : « Devant l'école, une personne m'avait dit : *Vous parlez bien français*. Je lui ai répondu : *et comment voulez-vous que je parle ?* Les gens se faisaient des idées, ils ignoraient qui nous étions. Une autre fois, deux femmes parlaient : *À cause du nombre des rapatriés, le prix des loyers monte et ils ont plein d'argent*. Je suis intervenue et leur ai dit : *Si on avait plein d'argent, je pourrais payer la cantine à mes enfants, au lieu de venir à pied ou en bus de si loin et faire quatre allers-retours par jour, avec deux petits en école maternelle !* Les Français d'ici ne nous ont jamais vraiment compris. »

Béatrice se souvient du mauvais accueil dont ils ont souffert en arrivant en France, par exemple à cause de leur accent différent. Elle se rappelle une femme qui avait proféré avec véhémence : « Je ne veux pas que vous veniez ici avec toute votre smala » ! *A contrario*, un homme les a aidés à trouver une petite chambre dans laquelle les matelas et le réchaud à gaz étaient posés à même le sol. Un autre a aidé

son père à trouver du travail. L'hiver 1962 a été particulièrement rigoureux. Béatrice ne se souvient que du ciel gris, du grand froid et des souris dans le placard, mais « ma tête et mon cœur étaient encore là-bas ». À Pithiviers où ils restent pendant un an, la famille a dû attendre deux mois pour retrouver quelques meubles envoyés d'Algérie.

En été 1963, le père de Béatrice trouve un autre travail dans une entreprise allemande qui s'implante en France. L'homme qui le recrute, un allemand venu de l'Est, lui dit : « On m'a donné ma chance ici, à mon tour de vous donner votre chance ». Le père travaillera dans cette entreprise jusqu'à sa retraite.

Pour Béatrice, l'intégration n'est pas facile. Outre le climat, elle a du mal à s'accoutumer à la nourriture et aux habitudes des filles de son âge. Elle souffre également de la *méfiance* fréquente qu'elle perçoit à son égard et envers sa famille.

Souvent, lorsque Béatrice parlait de son enfance et de l'Algérie, elle se sentait incomprise ou même était rabrouée. Elle était particulièrement triste d'être rejetée par ses camarades : *Tu n'es pas comme nous, forcément tu n'es pas d'ici !* À force de remarques, elle a décidé de se taire et de ne plus parler.

Pascal raconte comment sa mère, abattue, épuisée et à bout, s'est effondrée en pleurs un jour à Paris en pleine rue, et comment son père a vieilli d'un coup en arrivant en France, puis est mort dix ans après d'un cancer du foie¹.

Pascal : « Le plus grave concerne l'éclatement global familial. Il n'y a plus d'unité, plus d'équilibre, plus de sérénité. L'image du bonheur aussi a volé en éclats... »

Ainsi, la *catastrophe sourde* qui couve pendant des années et la *catastrophe tonitruante*, désormais avérée et irrépessible, la guerre civile, l'exode des foules et l'exil individuel et familial laissent des marques, des empreintes et des incrustations.

Nous allons à présent explorer en détail *les traces et les empreintes*, traumatiques et autres, laissées par les catastrophes, ainsi que leurs effets et leurs persistances.

¹ Nous y reviendrons plus loin.

II.3 Les désobjectivations lors de l'exil

II.3.1 Récapitulatif provisoire des témoignages

Voici, de façon résumée, les principaux enseignements tirés de ces douze récits.

II.3.1.1 Sur les catastrophes

Vie et mort sont intriquées dans les expériences de la catastrophe. Les mots relatifs à la vie et à la mort sont présents dans tous les témoignages. Dans les faits d'abord, puis dans une rémanence psychique durable, *la mort devient omniprésente*.

- ✓ La mort est perçue de très près lorsque le sujet y est directement confronté. Elle est aussi entendue dans les récits des adultes autour de l'enfant.
- ✓ Une catastrophe touche *un très grand nombre de personnes*, à l'intérieur d'une communauté, d'une famille, générant une forte désolation.
- ✓ Pour certains, l'épreuve vécue renvoie à la *mémoire communautaire* relative à d'autres épreuves endurées dans le passé.
- ✓ « Tout bascule rapidement », la mort surgit, le quotidien vire au *cauchemar*.
- ✓ Le *temps du choix n'existe pas*, la catastrophe plonge les individus et les groupes dans l'urgence, sans aucune préparation, sans leur laisser ni le temps de se rendre compte de ce qui leur arrive ni le temps de réfléchir.
- ✓ Les contraintes découlant de la catastrophe séparent les uns des autres, dispersent les familles, déjà très éprouvées, et dénouent les liens qui auraient pu leur permettre de rester rassemblés pour mieux survivre au désastre.
- ✓ Tous et chacun sont impuissants, dépassés par *l'ampleur des événements*, complètement imprévisibles, qui provoque un profond désarroi.
- ✓ Parfois, une *catastrophe sourde* couve pendant des années, puis éclate brutalement la *catastrophe tonitrueuse*, désormais avérée et irrépensible.

Voici quelques lignes concernant plus spécifiquement les enfants, puisque tous les témoins étaient des enfants au moment de l'exil :

- ✓ Une sourde inquiétude étreint les enfants qui entendent des conversations entre les parents, sans comprendre exactement de quoi il retourne.
- ✓ L'enfant petit perçoit ce qui est « à la hauteur de son regard », il ressent le chaos de la guerre et ses violences de façon très nette.
- ✓ Le risque d'être séparé de ses proches et de ne plus les revoir est une des peurs majeures de l'enfant.

Contrairement au traumatisme, *la catastrophe correspond à un enchevêtrement* de perturbations très graves et de chocs imparables qui concernent autant les individus, que les familles et les communautés, ne laissant personne indemne.

II.3.1.2 Sur l'exode et l'exil

Il est nécessaire de différencier *l'exil*, imposé par les événements sociaux, politiques et économiques, d'une émigration choisie et préparée. Les pertes affectives, matérielles et psychiques sont notables. Elles sont d'autant plus difficiles à accepter qu'elles sont infligées. Elles engendrent un lourd sentiment d'injustice.

- ✓ L'exil est un adieu, un départ « pour toujours », un arrachement douloureux qui insiste à travers la remémoration de ce qui est perdu « à jamais ».
- ✓ « Tout est perdu » : biens, maison, voisins, amis, dignité.
- ✓ L'exil est une déroute monumentale qui plonge chacun dans un chaos sans nom, une impuissance hébétée, une dérive qui peut paraître sans fin.
- ✓ Le départ est un moment tendu, fracassant et chaotique. Il est difficile de se rendre compte de ce qui arrive. Tout devient une question de survie.
- ✓ L'exil bouleverse complètement tous les repères de l'existence connue jusqu'à ce point de non-retour. Pour chacun, pour chaque famille, la survie se fait au jour le jour, avec les moyens matériels, physiques et psychiques dont chacun dispose, dans une grande précarité.
- ✓ L'épreuve ne concerne pas seulement le fait de quitter un pays connu pour aller s'installer dans un pays inconnu, elle correspond aussi à la confrontation entre des cultures, des coutumes et des histoires très différentes.
- ✓ En dehors des difficultés matérielles, les témoins insistent sur les rejets qu'ils ont vécus à cause de leurs particularités culturelles mais aussi des préjugés négatifs qui permettaient de les désigner comme étrangers-boucs-émissaires.
- ✓ La *dispersion familiale* est une des épreuves majeures de l'exil.
- ✓ L'exode se caractérise par un bouleversement de tous les repères dans l'espace, le temps, la culture, les modes relationnels, la langue, les coutumes.

Se pose aussi la question d'une *réédition de l'exode* pour certaines communautés¹...

II.3.1.3 Sur le temps

Au fil de ces douze témoignages, nous avons découvert que ***la dimension du temps est centrale dans la façon qu'a chaque sujet de vivre la catastrophe et d'y survivre.***

¹ Voir la section II.2.2.1.5.

- ✓ Le temps d'hier a disparu, il a « coulé », laissant derrière lui un passé révolu.
- ✓ Des années plus tard, la mémoire restitue des souvenirs intacts, comme si le temps n'avait pas passé.
- ✓ Si la douceur du bonheur vécu autrefois se raconte en années extatiques, les affres de l'exil se content en matins de la dernière fois, en heures qui s'éternisent et en journées interminables.
- ✓ La nostalgie correspond à l'expression de la souffrance de ne plus pouvoir vivre la vie heureuse vécue là-bas, un temps perdu sur une terre perdue, l'un et l'autre devenus mythiques par la nécessité de les raviver grâce au récit.
- ✓ Les années vécues sur le sol d'un pays nouveau n'effacent ni les souvenirs ni le constat de se trouver *étranger*, profondément différent, en terre inconnue.
- ✓ L'exil met encore plus en relief le temps heureux et béni qui l'a précédé.
- ✓ L'atmosphère angoissante de terreur suit les exilés comme une grande ombre qui plane sur eux, longtemps encore après leur départ.
- ✓ Le temps s'étire au présent en une *non-existence-réelle*, ou se rétracte en se condensant sur les jours passés d'une période de vie à jamais perdue. Ici ou là-bas, sans grande différence...
- ✓ Le temps vécu, puis mémorisé, apparaît tellement puissant qu'il semble plus prégnant que les lieux de vie et de passage.

Parler, écrire, raconter est une façon de se relier au temps d'avant l'exil. Les récits se révèlent être, avant tout, des échos d'un temps qui ne passe pas, d'un temps qui s'est figé... La vie s'est arrêtée, là-bas, dans le reflux de souvenirs doux et chauds, des souvenirs heureux de cet autrefois paradisiaque.

Pour aller plus avant, cherchons donc quels sont les perturbations, les entraves et les blocages des *processus de subjectivation* provoqués par les catastrophes ?

II.3.2 La subjectivation en souffrance

Au cours de la partie I, nous avons défini la subjectivation, signifiant à la fois « rendre subjectif » et « devenir sujet », comme un ensemble de *processus par lesquels l'individu est amené à se connaître et reconnaître comme sujet de son désir, de sa parole et de son histoire*, donc de sa propre existence. En conséquence, la désobjectivation correspond à ce qui bride, entrave ou empêche ces processus.

Du point de vue pratique, il existe de nombreuses formes de désobjectivations, chacune spécifique à la personne qui la vit, comme nous allons pouvoir le voir.

Certains signes de la *dé-subjectivation* vécue par les personnes en exil sont encore nettement perceptibles dans leurs comportements d'aujourd'hui, notamment dans leurs attitudes au moment de l'entretien.

- ✓ Certaines personnes, comme Géraldine (Maroc) et Béatrice (Algérie) ont refusé d'être enregistrées.
- ✓ Pendant les deux entretiens, Géraldine parle de façon agitée et désordonnée. Son discours la mène, sans aucune cohérence, d'un temps à un autre (d'une époque de sa vie passée à des périodes plus récentes ou à son existence actuelle), et d'un espace à l'autre (d'un lieu de vie ancien, Meknès, le Maroc, aux lieux qu'elle a connus en France). Géraldine exprime beaucoup d'émotions au cours des deux rencontres : des soupirs involontaires, des pleurs fréquents et irrépessibles, des trépignements inconscients des pieds, etc.
- ✓ Pendant tout l'entretien, et dans une moindre mesure avant et après, Béatrice exprime des émotions d'une très forte intensité et de puissantes résistances.
- ✓ À la fin de l'entretien, Aude confie à quel point se rappeler tous ces événements a été pour elle pénible et douloureux...

Si les signes de dé-subjectivation sont présents lors de certains entretiens, le phénomène a débuté avant la catastrophe, par une *fragilisation progressive*.

II.3.3 Avant l'exil, les premières détresses

Certaines personnes interrogées ont présenté des manifestations de grande détresse avant même (ou bien avant) le départ de leur pays d'origine.

II.3.3.1 Le corps malade et le cadavre

Le corps du sujet éprouvé peut devenir le lieu d'exposition d'une accumulation de souffrances insupportables ou d'explosion d'une conflictualité psychique volcanique.

Géraldine et sa famille sont parties début juillet 1974. La jeune fille avait 15 ans. Le départ l'a indisposée. « J'ai été malade plusieurs semaines avant de partir : j'ai eu de très fortes diarrhées. Je ne voulais pas partir du pays, je voulais rester là-bas. »

Une fois arrivés en France, Matias et son frère ont eu « une coqueluche en plein été », Géraldine a brutalement perdu ses cheveux.

Géraldine : « À cause du départ, j'ai perdu tous mes cheveux, en quelques jours. J'ai dû aller à l'hôpital [à Montpellier]. Mes cheveux n'ont jamais repoussé de la même façon, ils ne sont plus comme avant. J'ai été mal soignée à l'hôpital, j'ai été mal traitée. La médecine, c'est ça : l'être humain n'existe pas pour eux, il n'y a que la chimie, que la technique. »

La plainte de Géraldine concerne autant la froide technicité du milieu hospitalier que la différence de culture et la perte de l'environnement familial qui était le sien.

Pour d'autres, notamment en Algérie, c'est la confrontation avec la mort réelle et concrète, mais restant parfois mystérieuse, qui les a le plus fragilisés.

Alba : « Les derniers mois, j'ai vu des cadavres dehors. De qui ? Je ne saurais pas dire, ils étaient recouverts de papier ou de tissu. » (*Alba est traversée par une vive émotion.*) « Quand on ne voit pas, on imagine ! Je voyais des corps. Je savais très bien que c'étaient des gens qui avaient été tués. Cela fait toujours un effet... Je me posais des questions. Je me demandais ce qui se passait, parce qu'à huit ans on ne vous explique pas tout. Moi, je regardais ce qui se passait et je me demandais ce qui se passait. »

Au-delà de la maladie et de la mort, le corps peut aussi être attaqué sournoisement.

II.3.3.2 L'enfant comme instrument politique

Certains drames bouleversants ont eu lieu avant le départ. Parfois, leur lien avec la guerre en Algérie peut sembler apparemment lointain. Il n'en est rien. Par exemple, lorsqu'Aude a été invitée par une amie à passer un week-end au bord de mer, dans un club où cette amie allait avec ses parents, près d'Alger.

Aude : « Au petit matin, j'étais endormie dans la chambre d'amis, je sens un corps se coucher sur le mien. Pétrifiée, je ne comprends pas à qui appartiennent ces mains qui me plaquent au matelas. Je n'ouvre pas les yeux, je suis terrorisée. L'odeur d'un parfum m'envahit. Il restera dans mon nez, dans ma tête, dans mon ventre pour toujours. Je l'ai reconnu dans les rues, dans les cinémas, dans la foule... En l'évoquant, il se présente et il me semble encore le sentir. L'homme est reparti, tout s'est passé si vite que j'hésite à croire que je n'ai pas rêvé. [...] Que s'est-il passé après, entre adultes, pour que je me retrouve avec ma voisine, dans l'autobus nous ramenant à Alger, immergée dans un silence lourd et menaçant. [La voisine, la mère de mon amie] ne m'a pas adressé un seul regard, n'a prononcé aucun mot pendant ce trajet mortel. Dans le salon de ma maison, je suis assise en face de deux femmes ulcérées : ma mère et la voisine parlent de moi à mots couverts en ignorant ma présence. Je comprends que, pour elles, ce serait moi par mon comportement qui aurait entraîné ce pauvre homme dans mon lit. Comment peut-on survivre à cela à 14 ans ? 14 ans à une époque où nous n'étions prévenues de rien, où les tabous rôdaient, servant à nos parents de paravent et de justification à leur bêtise, à leur incompetence, à leurs failles. Le silence pour méthode d'accompagnement de nos enfances. Et le déni. Comment, deux femmes adultes, ayant mari et enfants peuvent-elles à ce point détourner la vérité pourtant criante d'un salopard à l'œuvre, pour faire porter la faute et le drame à leur progéniture ? »

Ce n'est qu'avec le temps qu'Aude a pu comprendre ce qui lui était arrivé.

Aude : « Il ne faut pas se demander comment, mais pourquoi ? Bien plus tard j'ai pensé que cette famille, nos voisins à Alger, détestaient mon père pour son gaullisme, son humanisme, ses idées de juste indépendance des peuples... Je n'ose penser à une cause et à son abominable effet... »

Avant d'être assassiné par des membres de l'OAS, le père d'Aude engagé en faveur de l'indépendance en l'Algérie, aura donc été visé à travers le viol de sa fille. Ici, la désubjectivation de la jeune fille procède d'une défiguration, d'une *déshumanisation*, puisqu'elle a été utilisée comme instrument pour assurer une vengeance politique.

II.3.3.3 Un mot indicible « dans le sang »

D'autres drames sont directement liés à la situation de décolonisation et aux incidents guerriers qui en découlent, là encore avec l'utilisation d'un adolescent.

Aude avait appris par son amie Sylvie, avec qui elle était au collège à Alger, que le frère de son amie, Alain, alors âgé de 11 ou 12 ans, avait été enrôlé par des jeunes voisins de 17-18 ans pour cacher des armes pour l'OAS. Son père avait trouvé les armes et avait envoyé immédiatement Alain, pour le protéger, chez sa grand-mère, dans le sud-ouest de la France. « Sylvie m'a dit qu'Alain, depuis, n'a plus jamais pu prononcer le mot Algérie. Elle a ajouté qu'elle avait toujours pensé que ces jeunes gens avaient participé, de près ou de loin, à l'assassinat de mon père. »

Après son départ, Alain ne pouvait plus prononcer le mot « Algérie ». Lui qui a vu le *sang* d'un enfant assassiné devant lui est aujourd'hui malade d'un cancer du sang.

Aude : « Alain, encore enfant avait aussi été témoin du meurtre d'un jeune garçon algérien dans sa rue, contre le mur de sa maison... Les rues de notre quartier sur les hauteurs d'Alger étaient d'ordinaire très paisibles. Elles étaient devenues le rendez-vous des jeunes gens et de leurs discussions enflammées. [...] Nous les enfants, étions déchirés entre la fidélité à nos parents, plutôt gaullistes, et l'attraction que nous ressentions à rallier un groupe de jeunes avec leurs codes et leurs idées, et ce que nous pouvions éprouver face aux tueries, aux drames, à ce climat d'une incroyable violence. Alain avait choisi les jeunes gens. [...] N'a-t-il pas cru qu'une des armes qu'il avait cachées avait peut-être servi à tuer ce jeune Arabe ? L'odeur du sang a certainement été liée pour toujours au mot 'Algérie'... Ce sang qui aujourd'hui est malade d'un cancer, dans son corps d'adulte... J'ai parlé à Sylvie de mes textes sur l'histoire de mon père et celle de l'Algérie. Il a exprimé le désir de les lire. »

« Les tueries, les drames, ce climat d'une incroyable violence » déchaînent de façon très puissante une virulente ébullition d'affects, très difficiles à contenir.

II.3.3.3 Un « torrent d'affects¹ »

Plus de cinquante ans après, dès que l'occasion de parler se présente, une *hâte de dire* se fait nettement sentir. Ainsi, en tout début d'entretien, Béatrice relate un incident dont elle a entendu parler récemment par un proche de sa famille.

Béatrice : « En 1961, un jeune européen d'à peine 20 ans vivant à Oran est réquisitionné par l'armée française. Le premier jour dans sa garnison en Kabylie, juste après avoir été chez le coiffeur pour se faire raser la tête, il est entraîné dans une embuscade pour venger deux soldats français qui viennent d'être tués par des agents du FLN. Il participe aux représailles qui sont organisées immédiatement. À leur tour, les soldats français massacrent deux Arabes. *On a fait ce que l'on avait affaire*, dit-il aujourd'hui comme on le lui a dit à l'époque, froidement, sans la moindre émotion et sans le moindre remords². »

Béatrice est gênée, et même très mal à l'aise, face à ce refus de considérer l'acte meurtrier réellement commis dans sa réalité indéniable et irrémédiable, ainsi que la désaffectation qui marque, chez cet homme, encore aujourd'hui, une *dissociation défensive*, signe de sa désubjectivation profonde et durable.

A l'opposé, dès qu'elle parle de l'Algérie, Béatrice a la gorge nouée, sa voix tremble, certains mots peinent à sortir de sa bouche ou restent même coincés dans sa gorge.

Béatrice : « À chaque fois que je parle de l'Algérie, je crois avoir dépassé toute cette douleur, mais je pleure, je ne peux pas faire autrement. L'émotion est encore là, intacte, la même qu'à l'époque. »

Béatrice a suivi trois psychothérapies, elle a beaucoup écrit, l'art thérapie et la peinture l'ont aidée à aller mieux, mais à 60 ans bientôt, cinquante ans après les événements, cette femme sensible est encore submergée par un ensemble complexe d'émotions puissantes. Comme si la catastrophe continuait encore sa dévastation...

Béatrice donne un autre exemple, particulièrement signifiant pour elle. Très affectée, elle raconte qu'à la même période, Alain Grégoire, un jeune de 20 ans, à peine enrôlé dans l'armée reçoit l'ordre de tuer un Arabe. Il refuse de commettre un meurtre. Il est alors emprisonné à Mers-el-Kebir. Lors de sa détention, il écrit un poème, sur la liberté notamment, poème qui émeut énormément Béatrice.

Tout au long de l'entretien, Béatrice est submergée par de nombreux et vifs émois.

¹ S. Tomasella (2015 b).

² Des patients ayant été engagés en Algérie m'ont appris que ce n'était pas le cas de tous les soldats. Certains étaient au contraire très affectés, voire bouleversés, par ce dont ils ont été témoins ou par les actes que leurs supérieurs leur ont demandé d'accomplir. Voir aussi L. Mauvignier (2009).

II.3.3.4 L'enfant démuni

Les personnes interrogées ayant vécu en Algérie insistent sur l'incompréhension dans laquelle vivaient les enfants, car les adultes n'expliquaient pas (ou très peu) ce qui se passait. Les parents ne posaient de mots ni sur les incidents graves arrivant fréquemment ni sur l'atmosphère trouble de peur, puis de terreur, qui s'était installée dans toutes les villes, jusqu'au moindre petit village.

Béatrice : « Un sentiment de solitude m'a envahie, lorsque, enfant, j'ai vécu dans une ambiance de troubles, de drôle de guerre complexe, où je ne comprenais rien aux événements et aux paroles des adultes sur ce qui se passait. Les adultes étaient trop perturbés par 'les événements', ils n'expliquaient rien aux enfants. »

Le manque de sollicitude attentive, d'explication et de dialogue concernant les faits de guerre, et les désordres préoccupants qui s'ensuivaient, angoisse l'enfant.

Béatrice : « Cette angoisse inexprimable dans mon incompréhension d'enfant, m'a opprimée et remonte parfois à la surface. J'ai été confrontée trop tôt à des situations que je n'étais pas prête à affronter, et cela m'a fait développer un sentiment d'angoisse qui m'a marquée. »

L'enfant peut alors progressivement ne plus accorder sa confiance aux adultes. Il se trouve, aussi, que les adultes arrêtent de parler des choses graves en sa présence.

Béatrice : « Pendant longtemps, j'ai eu une grande méfiance des autres, hors de ma famille. Mon père, mobilisé dans les Unités Territoriales, racontait à maman ce qu'il avait vécu dans la journée, j'entendais quelques mots et dès que j'approchais, il s'arrêtait de parler. »

L'enfant reste *perplexe*, confondu et absorbé par cette atmosphère pesante.

Béatrice : « Emportée par le flot des événements, je ne comprenais pas ce qui se passait, je n'osais pas demander. Les parents ne donnaient pas d'explications ; ils étaient absorbés par leurs soucis. J'ai vécu mon angoisse dans la solitude, j'ai la sensation d'avoir absorbé l'ambiance de peur, par moments même de panique, et cela a ébranlé ma constitution d'enfant... »

Dans quelques cas, les faits de guerre peuvent induire chez l'enfant une forme de *culpabilité* qu'il a du mal à exprimer et, surtout, à s'expliquer.

Roseline a assisté de près à plusieurs fusillades et à plusieurs assassinats. « Entre 1960 et 1962, ils étaient presque quotidiens », rappelle-t-elle. Lorsqu'elle avait onze ans, elle a vu un jeune homme se faire égorger sur le trottoir. A douze ans, elle a été témoin de l'assassinat aveugle d'un Arabe, choisi au hasard. La concierge de son immeuble a été violée et massacrée. Un vieil Arabe a été lapidé devant elle, etc. « Toutes ces horreurs à n'en plus finir ont fait monter en moi une forte culpabilité » observe-t-elle.

Roseline s'est-elle sentie coupable d'avoir vu ces « horreurs », d'avoir été complice de ces massacres ou de ne pas être intervenue pour empêcher ces assassinats ?

Roseline : « Avant le départ, je ressentais un immense sentiment de culpabilité. Je laissais à Oran ma mère et ma grand-mère. »

La « culpabilité » de Roseline est probablement aussi plus profonde. Elle exprime son désarroi et son *impuissance* face à des situations sur lesquelles elle n'a aucune prise.

II.3.4 L'effondrement psychique en arrivant en France

Nous avons déjà exposé les vécus des uns et des autres au moment du départ et la survie psychique, autant que physique, qui caractérise l'exil et l'arrivée en France.

Nous allons maintenant explorer les détresses subjectives qui se déclarent, se développent ou perdurent après l'installation dans le « pays d'accueil ».

II.3.4.1 L'appel du pays d'origine

Pour celles et ceux qui avaient quitté le Maroc ou la Tunisie, un retour ponctuel était parfois possible, ce qui rendait ce retour tentant, dans une forme d'impossible choix, source de souffrance, en faveur d'un côté ou de l'autre de la Méditerranée.

Ludovic : « Au début, je n'arrivais tellement pas à m'y faire que nous sommes retournés deux mois en Tunisie, en juillet-août, avec la petite et les bagages, parce que je n'arrivais pas à m'y faire, tellement c'était dur de quitter la Tunisie. J'étais habitué à ce pays ! Ce qui me manquait le plus : une maison, mes habitudes, les paysages, le climat... Je connaissais bien le pays, je tournais beaucoup pour mon travail, j'ai laissé pas mal d'amis. Cela me rendait triste. »

Il est difficile de laisser derrière soi les lieux de vie, les amis, et encore plus les parents qui vieillissent et qui ont, eux, préféré rester « au pays ».

Ludovic : « C'est surtout mes parents qui me manquaient le plus, je retournais souvent les voir, vu leur grand âge. Tous les ans, un mois l'été, avec Imelda et les enfants... Changer de pays, comme ça, c'est dur ! Quitter la famille, les lieux, les amis. »

Le sujet se sent alors régulièrement *écartelé entre deux pôles de vie*, l'un tourné vers le passé, l'autre orienté vers l'avenir.

II.3.4.2 L'épreuve de l'humiliation

Dans la peur et la précipitation, mais aussi par manque de temps pour vendre les habitations et de moyens financiers pour faire déménager les meubles, les exilés se retrouvent en France dans une situation de forte *précarité*.

Noëlle : « Ceux qui sont partis ont quitté la Tunisie de façon très soudaine, sans pouvoir emporter avec eux ni leurs meubles ni leur argent. Ma grand-mère maternelle,

par exemple, est partie avec ses deux enfants les plus jeunes, âgés de 18 et de 20 ans. Une fois arrivés en France, ils se sont retrouvés dans une très grande pauvreté. Ils ont vécu une longue période très difficile, à la fois économiquement et humainement. Pendant cette période, ils ont vécu une forte humiliation. »

L'humiliation ne provient pas tant du « déclassement », de la régression sociale qu'ils enduraient mais surtout du fait de se voir dévalorisés dans le regard des autres et d'*inspirer de la pitié*. Face à cette épreuve de l'humiliation, les hommes ont choisi de se taire¹, pour maîtriser leur douleur et, probablement aussi, contenir leur révolte.

Noëlle : « Aujourd'hui dans ma famille, à part une de mes tantes, personne ne veut parler de ce qui s'est passé au moment de l'exode et durant cette période. Les hommes en particulier se sont fermés. Très rarement, quand l'un d'eux évoque ces événements, il en parle très brièvement en minimisant l'impact douloureux et déstructurant de ce qu'ils ont vécu. »

Les femmes parlent plus volontiers, y compris de détails concrets de cette période.

Noëlle : « Ma tante, elle, parle avec un peu plus de facilité. Elle exprime par exemple à quel point aujourd'hui elle ressent un très fort dégoût pour la pauvreté et pour la laideur qui lui vient de cette période où ils ont tous vécu dans une extrême pauvreté. Pourtant, lorsqu'ils étaient à Tunis, ils vivaient dans un quartier populaire et dans un appartement modeste... »

Il arrive que l'enfant soit témoin d'une situation douloureuse pour son ou ses parents. Il peut alors se sentir humilié d'être confronté en public à leur fragilité.

Pascal : « A Paris, ma mère a dû faire des petits boulots, par exemple des extras comme vendeuse au BHV (j'en faisais moi aussi). Un jour, ma mère était tellement épuisée qu'elle a vraiment craqué. Dans la rue, tout d'un coup, elle s'est effondrée, elle s'est mise à pleurer et elle s'est assise sur le trottoir. Pour moi, c'était très humiliant. Cela me fait penser au film *Coup de Sirocco* d'Alexandre Arcady, qui était d'Alger, dans lequel il y a une séquence très proche. Une scène pareille ne s'invente pas ! »

Le sentiment d'humiliation viendrait-il du fait de se sentir rejeté, mis au ban de la société, de la communauté des humains ? Outre l'épuisement, *l'extrême pauvreté atteint l'image de soi et de son corps, l'idée même de son humanité*, elle peut donner l'impression d'être une bête aux abois, un animal famélique, voire un rebut.

¹ Nous reviendrons plus en détail sur les vécus de honte et sur le choix du silence (voir infra).

II.3.4.3 Seul au milieu des autres

Un temps d'adaptation plus ou moins long est nécessaire après l'arrivée dans le nouveau pays, pour trouver des repères neufs et se sentir un peu plus à l'aise. L'exilé n'y connaît personne, d'autant plus s'il arrive seul, sans les siens.

Lorsque Noëlle est arrivée à Nice, elle était « terrorisée » par une population composée d'inconnus. Pendant plusieurs semaines, elle n'est sortie de sa chambre que pour aller acheter des biscottes et du raisin dans une petite épicerie arabe.

L'enfant ou l'adolescent qui vient d'arriver reste en retrait et prend le temps d'observer les autres pour s'acclimater à son nouvel environnement humain.

Alba : « Là, est-ce le fait aussi que j'étais timide et que ce n'était plus mon école, c'étaient d'autres visages, c'était l'appréhension d'arriver dans un nouveau lieu, avec de nouvelles personnes. Ma grand-mère m'accompagnait, alors le fait de la laisser, ça c'était très difficile pour moi. Je restais en dehors des autres, je ne parlais à personne, même dans la cour, je restais toute seule. Je ne parlais à personne, je n'allais pas du tout vers les autres. En fait, je n'avais rien, simplement j'observais. J'aimais, j'aime toujours ça : regarder, observer les gens. »

Comme Béatrice qui, un jour, incomprise, décide de ne plus parler, cette position de retrait peut se radicaliser dans une forme plus ou moins durable de mutisme.

II.3.4.4 L'essaim d'affects

Les émotions en excès, leur ampleur et l'absence d'une personne qui prête une écoute secourable provoquent un « essaim d'affect », une prise en bloc des émotions, qui rend leur souvenir difficile d'accès et entrave leur expression¹.

Aude : « Je suis revenue en France à 17 ans. Cette période me laisse muette. Le silence des émotions qui ne parvenaient pas à émerger, confinées au fin fond de l'âme, refoulées, laissant place à l'angoisse... »

L'angoisse est un sentiment fréquent chez les exilés, avec la tristesse et le mal être.

Aude : « L'inconscient est un immense réservoir d'angoisse. Il s'agissait bien de cela, tout cet enchaînement de traumatismes, obligatoirement rejetés pour pouvoir continuer d'exister. L'inconscient qui fait son travail, recouvre l'innommable et l'enferme. Seules s'en échappent les sensations d'étouffement, d'étranglement, de tristesse infinie, d'un mal être incompréhensible, apparemment injustifié.

¹ S. Tomasella (2004 a).

L'adolescente déambule dans sa jeune vie, hagarde, mal dans sa peau, mal dans sa tête, mal à la tête. »

Un profond malaise qui semble inscrit au plus profond de l'être et lui colle à la peau.

II.3.4.5 « Un schisme dans nos vies »

Les enfants ou les adolescents n'ont pas pris la mesure consciente de tout ce qui se passait autour d'eux, et même pour leur famille et pour eux. Ils l'ont parfois vécu avec un peu d'extériorité, comme s'ils étaient *spectateurs d'une sorte de fiction*.

Pascal : « Pendant la guerre, c'était un peu irréel, je le vivais un peu comme un film : c'est tellement inhabituel, et tellement violent, que tu ne te rends pas compte de ce qui se passe. »

La très forte anxiété dans laquelle les migrants ont vécu les derniers temps a été assourdie pour pouvoir leur permettre de vivre un quotidien tendu jusqu'au départ. Cette anxiété émerge et se révèle une fois qu'ils sont arrivés, en général sains et saufs, de l'autre côté de la mer.

Pascal : « Un jour, je me suis rendu compte que je me protégeais derrière une voiture et je me suis dit : *Je ne suis plus en Algérie*. C'est alors que j'ai commencé à comprendre à quel point j'avais vécu dans l'angoisse et la peur, là-bas, les derniers temps. De même, une fois en France, quand je marchais à côté d'Arabes, j'avais malgré moi une réaction de vigilance anxieuse. Cela aussi révélait le climat précédent à Oran : l'anxiété sous-jacente. »

Tous les témoins rapportent également la *grande tristesse* de devoir quitter leur pays. Certains d'entre eux parlent même d'exclusion et de « catastrophe ».

Matias : « Pour nous, quitter l'Algérie a été une catastrophe. Tout ce que nous avons bien connu est perdu. Être obligé de partir de chez soi. Cela a provoqué un schisme dans nos vies. D'autant plus que nous avons mal été accueillis en France. Pour moi, surtout pour mes parents, cet exil a été une catastrophe. Nous avons été exclus de notre pays. » Matias dit « pays ennemi » pour désigner la France métropolitaine.

Dans la plupart des cas, ce schisme dans la vie des exilés, cette *faille* dans l'histoire de chacun et de sa famille, a des conséquences importantes à long terme.

II.3.5 L'impact durable de la catastrophe

Des manifestations très variées viennent exprimer comment la désubjectivation peut continuer à être à l'œuvre plus ou moins longtemps *après la catastrophe*.

Béatrice : « Pendant à peu près les trois années qui ont suivi le départ d'Algérie, chaque début d'été, je demandais à mes parents d'aller en vacances là-bas. Ils répondaient simplement *on ne peut pas y retourner*, sans explication. Lorsque nous

sommes partis, on ne m'a pas dit que je ne reverrai plus ces lieux. Pendant les repas de famille, les adultes parlaient toujours (avec des mots en espagnol au milieu des phrases), de souvenirs de là-bas. Enfant, j'entendais et je me trouvais dans une ambivalence difficile à vivre. »

Nous reviendrons sur cette douloureuse ambivalence plus loin. Toutefois, au-delà de l'ambivalence face aux situations vécues, parfois induite par les discours des adultes, autant les parents que les enseignants, des troubles plus profonds et plus durables surviennent, de façon plus ou moins visible d'une personne à l'autre.

II.3.5.1 La dépression

Certaines formes de dépression sont suffisamment apparentes pour être repérées et pour que le sujet autant que son entourage puissent en tenir compte.

Ludovic : « Ma première mutation m'a envoyé à Perpignan, en 1960. J'avais déjà refusé d'aller dans l'Ain, puis en Gironde, je ne pouvais pas refuser une troisième fois, sinon j'aurais été licencié. À Perpignan, je ne suis resté que quelques mois. J'ai fait une grosse dépression, vu que j'avais changé de pays. C'était très dur pour moi, je n'allais pas bien du tout. J'avais quitté la Tunisie, j'avais complètement changé de vie, j'étais tout seul sans la famille, en attendant que je trouve un logement... J'ai eu un certificat médical. *[Ludovic me montre en détail tout le dossier médical.]* L'ingénieur, chef du personnel, a vu que ça n'allait pas, que je faisais une dépression. Il m'a emmené chez le docteur qui m'a fait un certificat d'arrêt de travail de six mois. Lorsque je suis venu à Nice, le médecin ici a prolongé l'arrêt de travail de plusieurs mois jusqu'à ce que j'aie la mutation. »

Avoir quitté son pays, puis laissé ses vieux parents, être également loin de sa femme et de sa petite fille était une accumulation d'épreuves et de peines trop lourde à supporter pour Ludovic.

Ludovic : « Lorsque j'ai eu la mutation, en février 1961, j'ai respiré *[Ludovic se redresse sur sa chaise et fait un geste de la main vers le haut]*. C'a été le jour et la nuit, j'étais content, je me disais *je vais pouvoir revivre* ».

Ludovic sent qu'il est fragile et qu'il a besoin d'être soutenu par un environnement affectueux et chaleureux. Il a aussi pu être aidé par un collègue compréhensif.

Ludovic : « Je voulais venir à Nice car toute la famille de ma femme s'y était installée, les belles-sœurs et tout ça. J'avais besoin de l'appui de la famille. J'ai rencontré le directeur des Ponts et chaussées à Nice, un ancien directeur de Tunis, il a dit *D'accord, faites-moi la demande et je vous fais muter à Nice. Je vous prends chez moi, dans mon service.* » J'ai été tellement soulagé, vous savez, c'est important, ça fait beaucoup le moral. »

Pour d'autres comme Géraldine, la dépression est présente en arrière-plan et ne s'exprime pas directement, sauf dans les moments de crise ou de grande fatigue. Pour Célestine, une forte dépression larvée a pu être compensée un temps par une forme de suractivité, jusqu'à ce qu'elle devienne trop vive et impossible à contenir.

Célestine : « Je suis sous antidépresseurs depuis longtemps, depuis 10 ans, je prends de la Certraline. [...] En être arrivée à prendre ces médicaments, c'est quelque chose qui vient de loin : de là, de l'Algérie. Finalement, cette histoire ne m'a jamais quittée. J'ai essayé de faire comme si ce n'était pas là, comme si ce n'était pas moi, mais ça n'a jamais vraiment marché, malgré tout le travail que j'ai pu faire là-dessus. »

Célestine regrette de ne pas avoir été assez *écoutée et respectée* par les psychanalystes auxquels elle s'est confiée pendant des années.

Célestine : « Quand j'étais en psychanalyse, j'avais l'impression que les personnes qui m'écoutaient ne voulaient pas que j'aie dans le sens de tout ce que j'ai vécu. Elles me disaient ce n'est pas votre histoire, c'est l'histoire de vos parents. Non, je ne vois pas comment je peux avoir ma propre histoire si je n'accepte pas qu'il y ait eu cette histoire. On ne peut pas le faire par un acte de volonté. Transformer, oui, je voudrais arriver à en dire quelque chose de mon point de vue à moi, et rendre symboliquement quelque chose à mes parents. Leur rendre justice, leur rendre une dignité qu'ils n'auraient pas dû perdre, à leurs yeux, à mes yeux et aux yeux aussi de la société. »

La dépression de Célestine n'est pas sans lien avec celle de ses parents après l'exil, également avec la conviction que la *grande injustice* qu'ils ont subie n'a pas été reconnue, qu'il est nécessaire qu'elle le soit pour qu'ils puissent aller mieux.

Célestine : « Il faudrait que la société dise à un moment *Nous avons été injustes*. Ce n'est pas que pour les Pieds Noirs, c'est aussi pour les Harkis, pour tous les gens qu'on a laissés en rade, qu'on a laissé massacrer, etc. C'est une question d'honnêteté intellectuelle. Ce qui me donne espoir, c'est que certains historiens évoluent sur ces questions-là, qu'ils commencent à parler de façon beaucoup moins binaire. »

La reconnaissance de l'injustice, va de pair avec la justesse de la mémoire historique et, probablement, avec une décision de justice apportant une *réparation symbolique*. Faute de reconnaître cette injustice, de reconnaître surtout le désastre personnel et familial, ainsi que les ravages qu'elle a produits, le sujet peut se laisser déchoir.

Pascal : « Mon père aussi a été douloureusement éprouvé. Il était un petit notable à Oran, un tailleur reconnu, un homme très bien habillé et, surtout, il était son propre patron. Lorsqu'il a trouvé du travail, il a dû travailler pour un patron. Pour lui, cela représentait une chute sociale : avoir à rendre des comptes, il n'arrivait pas à s'y faire, jamais il n'aurait pu imaginer cela. [À Rosny-sous-bois,] mon père est devenu un homme perdu, son regard dans le vague. Il avait alors coutume de dire *J'ai des soucis*. Il planait un peu et donnait l'impression qu'il y avait en lui quelque chose

d'incommunicable. Il n'était pas possible de le rejoindre là où il était. Il avait perdu beaucoup de son panache. Il est devenu un vieux monsieur très pudique et réservé. Physiquement, il a vieilli de quinze ans en un an : tout d'un coup, il est devenu un vieil homme affaibli. Il a perdu sa force, sa vaillance, brutalement, en un an. Physiquement, il s'est complètement transformé : cela m'a énormément affecté et perturbé. Il est mort relativement vite, dix ans après, d'une tumeur cancéreuse au foie. »

Des parents « perdus », qui « planent », le « regard dans la vague », portant en eux une souffrance « incommunicable », devenus « impossibles à rejoindre ». Roseline aussi a été témoin de la dépression grave et durable de sa mère.

Roseline : « Ma mère avait une douleur très profonde. Elle a sombré dans une grande dépression pendant au moins deux ans. Elle était très attachée aux biens matériels. À Toulouse, elle a pu enfin récupérer ses meubles. Elle s'est sentie mieux, après. Elle était restée à Oran jusqu'à la fin du mois d'août 1962 pour sauver ses biens. Elle disait *On ne refait pas un mobilier à 40 ans*. Elle avait 41 ans, lorsqu'elle a quitté l'Algérie. Tout ce qu'elle a acquis, elle l'avait gagné peu à peu, à la sueur de son front : il n'y avait pas de crédit à l'époque. »

Des angoisses irrépressibles accompagnent souvent cette « douleur très profonde ».

II.3.5.2 L'angoisse persistante

Une grande partie des personnes interrogées reconnaît continuer à vivre dans une angoisse plus ou moins forte, régulièrement ou même au quotidien.

Géraldine : « Lorsque j'étais au Maroc, j'étais réservée mais je n'étais pas angoissée. Depuis que je vis en France, je me sens angoissée. Pendant longtemps après le départ de Meknès, j'ai eu des crises de spasmophilie, surtout le soir. Il fallait que j'écrive quelque chose, que j'écrive. Je me sens très souvent dans une forme de léthargie, presque tout le temps, à cause de cette angoisse. Comme un recul par rapport aux autres et aux choses : j'avais l'impression de les voir de loin. Comme si je n'étais pas concernée. »

L'angoisse de fond, sans objet précis, prend tour à tour des formes plus directes au travers de peurs particulières, par exemple la folie, la déchéance, la mort.

Géraldine : « Avant, je n'arrivais pas à exprimer cette peur, je ne le disais à personne. Une peur de la mort, de la vieillesse, de la maladie, mais aussi une peur de devenir folle, comme ma sœur, de finir dans un hôpital psychiatrique. »

Une des sœurs aînées de Géraldine a souffert pendant des années d'une psychose maniaco-dépressive. Elle est morte, lors d'une hospitalisation à la suite d'une crise.

Géraldine : « Depuis le départ du Maroc, ma vie est un cauchemar pour moi. J'ai peur de mourir, je ne veux pas vieillir. À quoi bon vivre, à quoi bon réussir, s'il faut mourir. Mon père est mort il y a quelques années. J'ai des difficultés à voir ma mère vieillir.

Cela fait des années que je m'occupe d'elle sans m'en rendre compte. Un matin, j'ai pris conscience qu'elle avait beaucoup vieilli et qu'elle allait mourir ; j'ai pleuré. »

Ainsi, un grand chagrin vient s'ajouter à l'angoisse tenace et aux peurs profondes.

II.3.5.3 La honte

Cependant, parallèlement, de forts vécus de honte assombrissent encore ce tableau.

Géraldine : « Je suis devenue très timide en France, j'avais honte. »

Honte d'être « une étrangère qui se sent plus proche des Arabes que des Français », honte de ne pas aller bien, de ne pas réussir à bien s'intégrer, à trouver du travail...

Alba : « Ce qui a été dur en France, c'est ce sentiment de honte, on n'allait pas nous accepter, nous comprendre, on allait nous rejeter. On le sentait clairement dans les discours, on était très mal vu. Le regard sur nous était lourd. Pour mes parents surtout, cela a été très difficile. Mon père n'a pu retrouver du travail, sur Paris, que grâce à un ami. »

Quelques personnes ont eu honte aussi pour leurs parents et *honte de leurs parents*.

Célestine : « J'avais honte, je crois que j'avais honte. Je pense que c'est la honte qui a été la chose la plus difficile à dépasser. Comment dire ? C'est parce que j'avais honte que je ne pouvais pas parler avec mes parents, j'avais honte d'eux, voilà, j'avais honte d'eux et maintenant je me sens extrêmement coupable d'avoir été honteuse d'eux, alors qu'ils étaient balayés par quelque chose au-delà d'eux. »

La *honte d'être rejeté* est nette chez beaucoup, tant pour soi que pour ses parents.

Alba : « C'est le rejet qui m'a le plus fait mal ; surtout petite, à l'école, je souhaitais être acceptée et j'avais très peur de ne pas l'être. Les enfants répétaient ce que disaient leurs parents. Alors, je cachais qui j'étais, d'où je venais. »

Se cacher pour ne pas être vu(e), pour ne pas sentir de nouveau la morsure de la honte en public. Cette forme d'évitement a pu devenir une habitude...

Alba : « Après, lorsqu'on se cache, c'est difficile d'en sortir. Un jour, très tard, je me suis dit *Il faut que j'arrête*. J'avais plus de trente ans. J'étais tellement habitée par cette peur-là, que je n'en parlais pas. J'étais très timide. Il m'est même arrivé de mentir, jusque-là. Quand j'y pense maintenant... Avec la maturité, on se dit *cela ne peut plus durer, je n'ai plus 8 ans !* »

D'autres jeunes, enfants ou adolescents, ont aussi eu recours aux *mensonges* pour garder un tant soit peu la tête haute et s'inventer une vie meilleure.

Aude : « J'ai eu une longue période, pendant les années au collège, où je m'empêtrais dans des mensonges, servant d'exutoire à mon mal-être, à mon ennui, à ma solitude.

J'inventais une autre vie que la mienne. Je souffrais de ces mensonges mais les recommençais interminablement, l'un engageant l'autre, jusqu'à l'impasse. »

Là encore, au fond, la honte de soi (ou de ses parents) pousse à se présenter autrement, sous un meilleur jour, quitte à contrefaire la réalité, pour *se sentir exister*.

Aude : « Je me sentais si minable, si sale, que j'avais besoin d'une légende pour oser exister aux yeux de mes camarades de classe. [...] Lorsque l'image de soi d'une enfant de 12 à 14 ans est à ce point négative, honteuse, démolie, il est si simple d'en inventer une autre qui lui semble plus présentable, plus attirante, plus aimable. »

D'autres fois, ce n'est pas le mensonge qui sera utilisé comme bouée de secours contre les affects de honte, mais le silence, un *silence fondamental*, de guerre lasse.

Béatrice : « Adolescente, je voulais être comme les autres, mais à cause des remarques de certaines, je me sentais différente. J'avais le sentiment d'être une étrangère, difficile à me situer, j'avais des troubles de l'identité. J'ai fait partie d'associations pacifistes : le MDPL et les amis de l'Arche de Lanza del Vasto... J'ai fini par me taire sur mon histoire. »

Pour d'autres, ne pas parler de « ça » est une parade contre la honte, une volonté de s'inscrire dans le temps présent pour partager les expériences de la jeunesse.

Célestine : « À 14 ans, en 1964, j'avais des amies de mon âge, certaines étaient rentrées d'Algérie. Avec elles, on ne parlait jamais de ça (*forte insistance dans la voix*). Ce qui nous intéressait, c'était la nouvelle culture pop, les Beatles, etc. En fait, progressivement, entre 14 et 18 ans, j'ai eu vraiment une espèce de détermination à ne plus faire partie de cette histoire. Je ne voulais plus en parler, je trouvais ça honteux. Je comprenais les choses avec la doxa de l'époque, qui affirmait que c'étaient des colons, qu'ils faisaient suer le burnous, il n'y avait pas à les plaindre, c'étaient presque des criminels quoi ! (*Émotion*) »

Taire son histoire pour faire taire la honte et, aussi, pour essayer de *faire barrage aux désordres* qu'elle recèle, pour ne pas se laisser submerger par la force du cataclysme.

II.3.5.4 « Le chaos dans la tête »

Lorsque la mémoire de l'exil est réactivée, elle charrie avec elle les restes du désastre.

Célestine : « Penser à mon enfance puis au départ d'Algérie, c'est retrouver d'un coup le chaos. Cela me renvoie à une espèce de chaos, dans ma tête, quelque chose de très compliqué à expliquer, si j'avais envie de l'expliquer... En l'occurrence, je n'ai pas très envie de l'expliquer, d'une certaine manière (*rires*), parce que ce n'est pas explicable. Je n'arrive pas à mettre vraiment de sens là-dessus. C'est le problème, pour moi : si je n'en suis pas tout à fait sortie, je crois que c'est parce que je n'ai pas réussi à mettre de sens là-dessus. Pour des tas de raisons... »

Il est déjà difficile de « mettre des mots » sur les perceptions découlant des expériences vécues, d'autant plus s'il s'agit d'expériences catastrophiques, mais « mettre du sens », donner un sens à ce qui n'en a pas, est-ce possible ? Une catastrophe plonge ses victimes dans une grande absurdité, une *béance de sens*.

Célestine : « Peut-être les choses les plus récentes qui me viennent par rapport à cette absence de sens, c'est ce que j'ai appris dernièrement des accords entre la France et l'Algérie pour faire disparaître les cimetières qui étaient encore dans les villages et dans les villes de petite ou moyenne importance, que le gouvernement algérien ne pouvait plus entretenir et surveiller. Comme les tombes étaient abîmées et qu'il y avait des profanations, le gouvernement algérien a prévenu la France qu'il ne pouvait plus s'en occuper et qu'il allait 'rapatrier' (*hésitation*), récupérer les restes qui étaient dans ces cimetières et les mettre ensemble. C'est une cousine qui m'en a parlé il y a quelques temps au téléphone. Cela me renvoie au fait que je suis issue de deux lignées familiales [...] qui avaient des ancêtres enterrés en Algérie. Je ne suis pas indignée, à proprement parler, je suis percutée par ça, dans le sens où je suis allée sur la tombe de mon grand-père quand j'étais petite et c'est un des souvenirs qui restent, un des souvenirs récurrents que j'ai de ma petite enfance. [...] Je pense que ce cimetière a disparu, donc ça fait un trou, un trou de plus. »

La mémoire peut être altérée par la *disparition* de ce qui fait support pour elle, surtout si ce qui produit cette disparition semble complètement dénué de sens.

Célestine : « Le sens s'échappe comme ça, par toutes ces choses qui viennent se rajouter, ces choses que j'apprends maintenant, comme le massacre d'Oran. Cela fait ressurgir une mémoire très intime, liée à la relation que j'avais avec mes parents, mon père et ma mère, d'autant plus que mon enfance s'est passée dans un vase-clos, à cause de la guerre. »

Parallèlement, la mémoire peut aussi sembler ne pouvoir restituer que certains souvenirs, *les mêmes*, comme la mer qui rejette les déchets sur une plage.

Célestine : « Avec le temps, il y a un écrémage des souvenirs, toujours les mêmes, comme si la mémoire avait sélectionné certains souvenirs plutôt que d'autres. Il y a eu un tri qui s'est fait, pourquoi il s'est fait de cette façon-là ? Pourquoi certaines scènes alors qu'il y a dû y en avoir des tas d'autres ? Je revois toujours les mêmes scènes. »

La répétition des mêmes scènes traumatiques serait-elle une des manifestations de cette béance de sens et de présence, de ce *grand gouffre ouvert par la catastrophe* ?

« Je parlais de trou, tout à l'heure, par rapport au cimetière, à la disparition des corps, le fait qu'il n'y a plus les noms des gens, tout ça a disparu, on ne peut pas aller se recueillir. C'était une terre sur laquelle ces personnes avaient travaillé, vécu, aimé et ils ne peuvent plus avoir de tombe dans ce pays. Je n'en fais pas un drame, c'est un trou. Alors, un autre trou, c'est le départ de mes parents d'Algérie. »

En-deçà de l'absence de sens, opère la disparition des traces, tels un flou, un brouillard, un effacement, qui semblent provoquer *l'évanouissement de la mémoire*.

II.3.5.5 La phobie

Si la catastrophe engendre bien des déprimés voire des dépressions, ses effets peuvent aussi induire des défenses phobiques, dont certaines sont pénalisantes.

Célestine : « Je suis devenue phobique, je ne peux plus conduire. Comme mon cerveau est alimenté par des produits artificiels, des adjuvants, je ne sais plus comment fonctionne mon cerveau. Je n'envisage même pas d'arrêter parce que j'ai peur. J'ai essayé plusieurs fois d'arrêter, je n'y arrive pas, j'ai des troubles importants, même somatiques. »

Célestine constate que ses désordres sérieux, du fait de l'exil qu'elle a vécu, remontent à son adolescence. À dix-sept ans, elle souffrait déjà de troubles psychiques importants sous la forme d'épisodes de déréalisation et d'*hallucinations*.

Célestine : « J'ai vécu une deuxième attaque de troubles graves après la naissance de mon fils en 1977, avec de nouveau des hallucinations. À cette époque, je ne prenais pas encore de médicaments, mais je faisais une psychanalyse et du psychodrame psychanalytique de groupe, pendant trois ans. »

Célestine dit avoir fait « une nouvelle tranche de psychanalyse » au moment de la grossesse de sa fille, en 1987. Son médecin généraliste lui prescrit alors du Prozac, médicament qui ne lui réussit pas du tout et l'excite énormément.

Après un accident de voiture en 1998, Célestine ne peut plus conduire. Elle a trop peur et cette peur extrême la paralyse. Elle essaie l'hypnose, sans effet. Depuis qu'elle prend de la Cerialine, Célestine dit avoir pu reprendre une vie plus paisible et stable, bien que sa peur incoercible de conduire n'ait pas disparu pour autant.

II.3.5.6 Le sérieux et la gravité

Les témoins, enfants ou adolescents lors de la catastrophe, ont été confrontés à des réalités très dures et redoutables. Ils ont *beaucoup mûri*, parfois trop vite, parfois trop tôt. La plupart d'entre eux en a gardé une forme marquée de sérieux, de gravité.

Pascal : « En ce qui me concerne, j'ai un peu glissé à travers les gouttes, comme si je ne pouvais pas surcharger mes parents de mes demandes. D'une certaine façon, je me suis oublié, mais en même temps j'ai bénéficié d'une grande liberté. J'étais indépendant pour mes études et considéré par mes parents qui me faisaient confiance, ne me demandaient rien et me soutenaient. C'est différent pour mon frère qui a été cassé par cette histoire d'armée où il était enfermé jusqu'à l'indépendance. Puis, il était retourné en Algérie rejoindre mon père pour venir avec lui en France après. Depuis, mon frère était infantilisé par mes parents. [...] Pour ma part, le 'rapatriement' a

contribué à me pousser encore plus à devenir autonome, mais il m'a aussi volé mon adolescence. J'ai perdu mon insouciance. »

Cette gravité s'accompagne d'une *attention portée aux autres*, frères, sœurs et parents, pour qu'ils ne souffrent pas plus, encore, que ce qu'ils endurent déjà.

Pascal : « Pour moi, tout cela a eu un coût : une difficulté à profiter de la vie. J'essaie tout le temps de m'assurer que j'ai assez d'argent devant moi. J'ai un grand besoin de sécurité. Je continue à faire trop attention. Je ne m'autorise pas assez à dépenser. Je ne me fais pas assez plaisir. C'est clair que c'est lié à l'exil. J'ai besoin de construire un espace de sécurité et de me sentir en sécurité, même si je me dis *C'est fini, la guerre !* J'ai aussi une grande défiance envers les écoles, les dogmes et je tiens avant tout à ma liberté de pensée. »

Faire continuellement attention pour ne plus être pris de court et pour se préparer à toute éventualité, *ne pas être pris en défaut*, cette fois-ci, est une des précautions longtemps actives qu'engendre l'expérience, alors imparable, d'une catastrophe.

II.3.5.7 L'émotivité

Certains ne parviennent pas à raconter les incidents les plus graves qu'ils ont vécus.

Par exemple, lorsque Béatrice les évoque et se sent aussitôt envahie par une émotion incontrôlable. Elle me laisse alors rapidement lire dans son cahier manuscrit quelques-uns des faits les plus marquants de son histoire algérienne. Comme celui-là qu'elle pointe du doigt, la peur dans le regard : à la sortie de l'école, un jour, elle est prise dans le feu de la mitraille entre deux camps. Une institutrice tente de la retenir à l'abri des murs de l'école. La petite fille s'échappe, court à perdre haleine de l'autre côté de la rue et de la place. Elle est seule. Toute seule. L'angoisse est à son comble, la panique la submerge. Elle sent son cœur battre à tout rompre, dans sa poitrine, sa gorge, ses oreilles, ses tempes... Puis, plus rien, c'est le « trou noir ». S'est-elle évanouie ? Que s'est-il passé ? Béatrice ne veut pas en parler...

Chaque fois qu'elle relate des événements vécus par elle ou par ses proches, Béatrice est submergée par l'émotion. L'émotion reste, elle persiste, elle est la même qu'alors.

Pour Béatrice, le départ d'Algérie constitue encore « un arrachement d'avec sa terre natale, le déchirement de son enfance et une perte irrémédiable ». Elle le considère comme un exil et se considère comme « exilée d'un pays qui n'existe plus ».

Une fois en France métropolitaine, en dehors de leurs souffrances personnelles, ces enfants ont partagé et porté la souffrance de leurs parents, notamment celle de ne plus pouvoir être logés, de ne plus avoir de travail, d'être moqués par les Français...

II.3.6 Les effets de désobjectivation sur les proches

Contrairement au traumatisme individuel qui touche directement et principalement le sujet, la catastrophe s'inscrit d'emblée – de par la multiplicité de ses chocs

destructeurs et la grande variété de ses effets dévastateurs – dans *les dimensions familiale, groupale, communautaire et collective*. Les autres aussi, autour de soi, sont dévastés, et cela, à son tour, impacte le sujet de nombreuses façons et dans la durée.

Matias : « Quelques années plus tard, mon père a quitté ma mère, pour une femme beaucoup plus jeune. Ils ont divorcé : je me demande si ça n'a pas été cela, la pire des catastrophes... »

La famille dispersée, désunie, les amis perdus : *les liens humains se disloquent*, et du fait de leurs souffrances venues de cet exil qui demande aussi sa part de deuil, parents, enfants, petits-enfants semblent tourner dans une spirale de « malêtre¹ ».

II.3.6.1 Rester là-bas, avant l'exil, en pensée

Un constat revient souvent dans les propos des personnes ayant vécu en Algérie : leurs parents et les amis de leurs parents parlent fréquemment de leur vie en Algérie, mais lorsqu'ils en parlent, ils évoquent uniquement de ce qui s'est passé *avant* les « événements », ce qu'ils ont vécu avant l'Indépendance, ils ne parlent pas de leur départ d'Algérie et de leur arrivée en France.

Seuls, l'affaiblissement dû au grand âge et l'approche de la mort peuvent, dans quelques cas, venir à bout du barrage contre le reflux des souvenirs traumatiques.

Alba : « Ce qui m'a fait réfléchir beaucoup plus tard c'était par rapport à ma mère : maman, en vieillissant, plus elle vieillissait, plus elle était triste d'avoir quitté son pays. Elle a toujours été triste : maman ne s'est jamais remise, mais on n'en parlait pas, même elle. Les derniers temps, quand ils sont venus sur Nice, là j'ai senti tout un retour en arrière de la part de maman, avec des regrets. Je pense que tout ce qu'elle n'avait pas dit pendant des années, elle l'avait gardé malgré tout en elle, et là, ça resurgissait parce qu'elle était faible, malade, et elle m'en parlait beaucoup. Elle me parlait beaucoup d'Algérie les derniers temps. »

L'être humain, blessé, revient-il ainsi, sans recours, à ses premières blessures, à ses plus grands tourments, aux drames et aux tragédies qui l'ont marqué, ce qui signerait l'échec de toute forme de refoulement, et peut-être la *précarité des dépassements* ?

II.3.6.2 Le choix du silence face à l'ambivalence des souvenirs

Si la génération des parents ne parle que de ce qui s'est passé avant la guerre d'Algérie, la génération des personnes interrogées est, bien souvent, caractérisée par un silence systématique et installé : *On sait, on sait qu'on sait et on n'en parle pas*.

¹ Nous choisissons d'écrire ce terme comme le fait R. Kaës (2012).

Nous avons déjà pu observer que le choix de se taire¹ découle soit du refus de l'entourage de prêter attention à ce que l'exilé exprime, soit de la honte éprouvée du fait de l'exil et de la situation de précarité que vivent les exilés. Une autre raison de ne rien dire vient de la « duplicité » d'*une mémoire mêlant bonheurs et malheurs*.

Béatrice a une amie qu'elle connaît depuis trente ans, amie qui est née et a grandi à Oran comme elle, pourtant elles n'en ont jamais parlé de l'Algérie ensemble.

Lorsque ces exilés expriment leurs meurtrissures, très rarement en fait, ils le font brièvement, au compte-gouttes, et sans s'appesantir.

Alba : « J'entends encore aujourd'hui des personnes autour de moi que je connais bien et qui fortuitement expriment quelques phrases sur des épisodes de vie 'traumatisants' qu'ils n'ont jamais pu dire ou écrire. Ils restent prisonniers de leurs souvenirs. »

La culpabilité par rapport à d'autres plus mal lotis et la honte de se plaindre, donc de se faire remarquer et de déranger, peuvent encore empêcher le libre témoignage.

Roseline : « À part l'appartement d'Oran, mes parents n'ont rien perdu. Il n'y a pas eu de mort. Je me disais que je ne pouvais pas me plaindre. Je me suis tue pendant deux ans... Je me suis souvent sentie exclue. Mon père étant fonctionnaire, j'avais le sentiment que je n'avais pas de légitimité à exprimer tout ce que j'avais enduré. Je ne me sentais pas le droit de parler de cette souffrance. Je me sentais très isolée. »

De surcroît, un mélange, quasi « consubstantiel », entre les souvenirs heureux et les souvenirs dramatiques ou tragiques pourrait expliquer pourquoi les personnes catastrophées peinent à se livrer, ou même quelquefois n'y parviennent pas.

Béatrice : « Ce qui est difficile c'est que les bons souvenirs sont mélangés aux mauvais souvenirs, et même aux pires souvenirs, c'est pour cela que nous ne pouvons pas parler. Nous ne pouvons pas ressentir de nostalgie, car tout est brouillé. »

Le brouillage ne correspond pas seulement à l'intrication des souvenirs bons et mauvais, il concerne également *la façon singulière dont chacun partage l'histoire de la catastrophe avec ses proches*, plus particulièrement l'enfant avec ses parents.

II.3.6.3 Une histoire partagée

Les jeunes de l'exil, alors enfants ou adolescents, se sont beaucoup préoccupés, voire inquiétés, pour leurs parents : à tel point que ce sont les épreuves vécues par leurs parents qui les ont le plus marqués.

¹ Voir plus haut. D'évidence, il est possible d'entendre « terre » (terre d'origine, terre natale, etc.) ou « se terrer » (se cacher, mourir, etc.) derrière « taire » ou « se taire »...

Pascal : « Le vrai sentiment de catastrophe, je ne l'ai pas vécu pour moi ou très peu, je l'ai vécu à travers la déstabilisation, la dégradation et la déchéance de mes parents. [...] Mes parents se sont retrouvés en France sans argent. La famille, surtout du côté de mon père, mais aussi du côté de ma mère, s'est complètement dispersée : pour moi, c'est une vraie catastrophe. »

Au cours de cette étude, nous avons pu noter que la dispersion des proches est un des maux les plus redoutables, et redoutés, engendrés par une catastrophe. Lorsqu'il n'y a pas dispersion physique, géographique, la séparation avec *la part de cette histoire concernant les parents* peut sembler ardue à concevoir ou à accepter.

Lors de ses différentes périodes de psychanalyse, Célestine dit avoir été confrontée à des praticiens qui tentaient de la convaincre que l'histoire de ses parents n'était pas son histoire. Célestine n'est pas d'accord avec leur assertion en ce qui concerne l'exil.

Célestine : « Pourquoi je ne peux pas accepter qu'on me dise que ce n'est pas mon histoire ? Ce qui s'est passé a rendu cette question tragique pour moi. Mes parents sont rentrés d'Algérie, mon père était extrêmement dépressif, il a passé dix ans sans vouloir rien faire, sans chercher de travail. Je savais que c'était dramatique pour eux, qu'ils ne voulaient plus vivre, qu'ils n'avaient plus envie de reconstruire... »

L'enfant peut vivre un *conflit d'intérêt et d'affection* entre sa loyauté pour ses parents, ainsi que sa compassion envers leurs souffrances, et son souhait d'être apprécié autant que reconnu par les jeunes de sa génération.

Célestine : « J'étais écartelée entre ce que je voyais, mes parents en train de se démolir jour après jour, à vivre des choses très dures, et ce qui se disait dans les cercles où je traînais, parce que c'étaient des gens de ma génération. J'avais envie de ressembler aux gens de ma génération, je me retrouvais dans ce souhait que le monde soit changé, que les injustices disparaissent, et dans la foulée la colonisation était considérée comme une horreur. J'ai eu des disputes terribles avec mon père, je lui ai dit des choses horribles. Bien plus tard, c'est quelque chose qui m'a énormément perturbée. »

La violence des mots vient essayer d'opérer une forme de dé-fusion avec les parents. Cependant, au-delà de ce vœu d'indépendance, l'avis des parents reste un repère fort et leurs façons de vivre un modèle à imiter.

Célestine : « Je ne suis pas retournée en Algérie, parce que mes parents n'ont même pas envisagé l'idée de pouvoir y retourner, ce que d'autres ont fait, ce qui montre bien qu'il y avait quelque chose d'impossible pour eux, ne serait-ce qu'à penser ce retour. Du coup, moi, j'ai beaucoup de mal à le penser. J'ai, de temps en temps, ce vertige, cette tentation qui vient, d'aller voir. D'aller voir quoi ? Pour moi, je pense qu'il n'y a rien à voir. C'est le pays où je suis née, c'est tout. »

La difficulté de vivre cette histoire partagée et l'impossibilité de résoudre le conflit qui en découle semblent générer un douloureux *immobilisme* par lequel le lieu d'origine paraît s'effacer jusqu'à disparaître, comme s'il n'avait pas existé.

Les vécus catastrophiques provoquent-ils des modes particuliers de défense, tel *l'effacement des traces*, entre refoulement et déni ?

II.3.6.4 Enfants égarés des exilés

Le clinicien attentif est familier des répercussions psychiques des traumatismes des ascendants sur leurs descendants. Si les exilés interrogés ici, alors enfants ou jeunes adolescents, ont partagé avec leurs parents une histoire commune de la catastrophe, leurs propres enfants perçoivent et reçoivent, à leur façon, les difficultés liées à cette histoire catastrophique et peuvent être, eux-mêmes, déstabilisés et même troublés.

Géraldine : « Mon fils me fait peur. Il a 23 ans, il mesure 1m95 et il pèse 100 kg. Lui aussi, comme moi, il est dans la léthargie, mais en plus la paresse, le cynisme, l'ironie. Il est négligent. Il se laisse aller. Je le trouve sournois. Il fait des choses en cachette. Il est tout le temps assis devant son ordinateur à surfer sur Internet. Il n'a pas grandi, c'est un handicapé mental. Ma fille ne va pas bien non plus. Elle est voleuse et menteuse. Heureusement, elle se débrouille, elle fait ses études de droit et elle est indépendante. C'est vrai que leur père est démissionnaire et malveillant. Il pourrit les enfants avec des cadeaux à la mode. Tout est calculé, tout est verrouillé. Il a construit une toile d'araignée. Je ne m'en sors pas seule, sans aide. Tout m'échappe, je me sens dépassée, comme à chaque fois. »

Par ailleurs, le fils de Célestine a beaucoup parlé avec son grand-père, profondément déprimé et amer à cause de l'exil. Il est aujourd'hui engagé dans un mouvement d'extrême-droite. Interrogée, la fille de Célestine, psychologue, répond de façon laconique : « Pour moi, le signifiant Algérie correspond à ma meilleure amie d'enfance qui est d'origine algérienne, c'est tout. »

En revanche, Arthur, 40 ans aujourd'hui, fils de deux parents Pieds Noirs algériens, a volontiers accepté de témoigner de l'impact, sur lui, de *l'histoire de ses parents*. Sa mère, née à Alger en 1951, d'origines Italienne et Suisse, est partie d'Algérie en 1957 à l'âge de six ans. Son père, né en 1950 à 20 kilomètres d'Oran, à Aïn Temouchen, de parents originaires d'Espagne, est parti d'Algérie à 12 ans, au printemps 1962. Le grand-père paternel a quitté Oran début juillet 1962, deux jours avant les massacres.

Arthur : « Mes parents ont été très marqués par l'exode, oui, c'est évident, mais comment ? C'est difficile à dire... Ils sont très passéistes, ils parlent très souvent de leurs histoires sous la forme d'une remémoration répétitive factuelle. Ils racontent des événements qu'ils ont déjà racontés très souvent. Certains événements qu'ils racontent sont troués, avec des failles, des points d'interrogation. Mes parents sont

très statiques, contrairement aux parents de ma femme qui sont très actifs et vont de l'avant, ils ont plein de projets, eux, et pensent à l'avenir. »

L'arrivée en Métropole de sa famille exilée n'a pas été facile. La vie « ici » était très différente et contrastée avec celle qu'ils avaient vécue « là-bas ». Cependant, pour lui qui raconte, en *second récit* ou « récit de seconde bouche », la coloration affective et émotionnelle est très simple, quotidienne, sans drame et sans dramatisation.

Arthur : « Ma famille a tout laissé là-bas, tout perdu. En plus, l'arrivée en métropole n'a pas été facile : la famille de mon père a été parquée dans un camp aux environs de Toulouse. Les rapatriés d'Algérie n'ont pas été bien accueillis. Ils ont aussi souffert du racisme des Français de métropole. En Algérie, mon père a vécu son enfance dans une liberté totale, il allait à la plage, à la pêche toute la journée avec ses copains, il ne rentrait à la maison que pour les repas, le soir il sortait de nouveau. Une fois en France, sa mère ne l'a plus laissé sortir. Elle avait peur de l'inconnu, peur du rejet... »

Arthur constate que ses parents ne se sont pas encore vraiment remis de l'exode.

Arthur : « Aujourd'hui, la blessure de l'exil n'est pas cicatrisée, elle est encore très à vif, très actuelle. Mes parents racontent des histoires d'exode, de départ d'Algérie, d'arrivée en France, de racisme, d'intégration, ils parlent du passé, moi je suis tourné vers le futur, c'est ce qui m'intéresse. »

Comment se situe-t-il par rapport à l'exode passé, lui, en seconde génération ?

Arthur : « Je suis issu de populations migrantes. Je suis le premier Français de ma famille né dans l'hexagone. [...] L'impact de l'exode sur moi est important aussi. Du point de vue affectif, j'ai construit avec ma femme un édifice stable. Je suis revenu vers la Méditerranée pour retrouver une forme de mes origines. J'accorde beaucoup d'importance au territoire, à la maison, à quelque chose d'ancré, j'ai besoin de m'enraciner quelque part. Ma profession aussi est liée à l'impact qu'a eu l'exode de mes parents sur moi : je suis devenu thérapeute, ostéopathe. J'ai besoin de comprendre, je cherche une compréhension globale des personnes et des événements. »

La recherche des enfants d'exilés s'est déplacée vers d'autres objets, sans rapport apparent direct avec l'exil : elle est devenue plus vaste, plus globale aussi.

II.3.6.5 La difficulté de perdre ceux qui ont connu la vie d'autrefois

La disparition des *derniers témoins de la vie avant l'exil* peut être très difficile à vivre et entraîner un effondrement psychique, accompagnant un refus du décès.

Célestine : « Quand mon père est décédé en 2005, je me suis effondrée comme jamais je n'aurais imaginé. Quand ma mère est décédée, en 1999, on ne s'y attendait pas, j'ai pleuré, mais j'ai très vite été apaisée par le fait que je pensais que ma mère était en moi, qu'elle m'avait légué plein de choses, l'amour de la vie, de la nature, de la musique, je dessinais parce qu'elle m'avait poussée à dessiner, j'écrivais pour la

même raison, voilà... mais quand mon père est mort, alors là ça a été très difficile. Je refusais, et je refuse toujours d'ailleurs, parce que de mon point de vue je ne m'étais pas assez réconciliée avec lui, même si j'avais essayé dans les dernières années de sa vie, quand il s'est retrouvé seul, je l'ai accompagné. J'ai essayé de lui parler mais je n'y arrivais pas. Je ne pouvais pas dire *Je regrette*. Quelque chose n'est pas fini, n'est pas réglé... Pour moi, leur drame est devenu un drame que je reprends à mon compte maintenant. A la mort de mon père, j'ai vécu un basculement : tout d'un coup, je me suis dit c'est honteux ce qu'on leur a fait (*insistance*), c'est horrible ! Alors que jusqu'à ce moment-là, j'avais l'impression que je n'avais pas le droit de le dire... »

La mort des parents libère aussi les paroles tues, jusqu'alors enfouies en soi. De nouvelles prises de conscience deviennent enfin envisageables, de nouvelles perspectives s'ouvrent. Il devient possible de *rétablir une vérité* plus fondamentale.

Célestine : « J'ai une amie qui a vécu de près les massacres d'Oran. Dans la façon dont elle en parlait, je me suis rendu compte que j'avais censuré des choses, que j'avais barré des souvenirs et des idées que je ne devais pas penser, comme le fait que mes parents étaient des victimes. Pourquoi je ne pouvais pas le penser, alors que c'était manifeste et que je l'avais devant les yeux tous les jours et jusqu'à la fin de leur vie (*insistance*) ? Malgré ça, je n'y arrivais pas. [...] Ils s'étaient trouvés au mauvais endroit au mauvais moment. C'est ce croisement entre l'intime et le politique qui m'interroge. Comme si le politique, le politique meurtrier avec de la violence, du sang, des injustices énormes de part et d'autre, le politique vient à moment donné bouleverser ta manière de vivre avec tes parents, bouleverser comment tu te représentes ce que c'est que d'avoir un père et une mère. »

La catastrophe excède le trauma en ce qu'elle destitue ce qui est socialement et culturellement institué : elle défait, détruit, les socles sur lesquels le sujet croyait jusqu'alors pouvoir légitimement s'appuyer pour exister, (se) penser, et s'exprimer.

Célestine : « Lorsque tout va bien, un père et une mère constituent un socle sur lequel on s'appuie pour se construire, or là, mes parents, je ne pouvais pas m'appuyer sur eux. Ils étaient complètement décomposés, ils ne pouvaient plus vivre. Il n'y avait plus en eux le goût de la vie. Moi, je devais faire face à ça ! Je me suis précipitée dans un tas de trucs, dans des engagements, des choses très pulsionnelles, pour échapper à cette réalité très mortifère. Cette culpabilité est extrêmement perturbante, elle m'empêche de vivre. Elle maintient une pression en moi. »

Douleur, nostalgie, tristesse, angoisse, honte et culpabilité : le florilège des sentiments éprouvés par les exilés est vaste. Bien des souffrances ne trouvent pas leur résolution. Plus encore, l'exilé semble être l'habitant d'un *autre pays*. Cet autre-pays, le doux et beau pays d'autrefois, n'est pas qu'un lieu, il est surtout un temps.

II.3.7 L'exilé habite à *jamais* la mémoire du temps perdu

Nous avons déjà pu observer à quel point la mémoire de certains instants d'éternité avait pu rester intacte, concernant la vie heureuse, *là-bas*, jusqu'au départ.

Géraldine : « Quand je suis partie de Meknès, nous sommes passés par la grande porte de la ville ancienne, *Bab Mansour*. Je me suis tournée et j'ai pris la porte en photo, puis j'ai dit adieu à ma ville. Mon cousin le plus proche est très poétique, comme moi ; d'ailleurs, l'arabe c'est de la poésie... Depuis, je suis toujours en attente d'un endroit où je serai bien. J'ai l'impression que je suis posée là, en France, je ne me sens pas chez moi. Je déménage tous les quinze ans. Ce ne sont pas des cycles de vie : j'avais quinze ans quand j'ai quitté le Maroc. »

Comme le répète le refrain de la chanson, « *Jamais, dit l'exilé(e), jamais ne t'oublierai* ». Cet impossible oubli, ce temps qui ne passe et ne passera pas, font d'elle et de lui – *pour toujours* – une étrangère, un étranger...

Noëlle : « Je me sens étrangère alors que je parle la même langue. La France reste pour moi une langue étrangère. »

Les mots parlés sont pauvres et impuissants : ici, *les mêmes mots ne désignent pas les mêmes choses*, puisqu'ils n'évoquent ni les mêmes sensations ni les mêmes expériences, puisque les souvenirs qu'ils veillent ou éveillent ne sont plus partagés.

Récapitulatif des différentes manifestations de désubjectivation

Ces entretiens permettent de mettre en évidence certains des processus psychiques, défensifs et adaptatifs, qui font suite à une catastrophe, même longtemps après.

- ✓ Syndromes dissociatifs, ponctuels ou même durables, dans les moments les plus éprouvants et les phases particulièrement déstabilisantes.
- ✓ Troubles psychosomatiques : diarrhée, perte de cheveux, coqueluche, cancer.
- ✓ Retentissements psychiques profonds : dépression, angoisse, phobie ; hallucinations.
- ✓ Malaises psychiques : honte, culpabilité, gêne, mais aussi anxiété, peurs, terreur. La honte revêt plusieurs formes : honte d'être étranger, honte d'être rejeté, honte de ses parents, etc. Elle peut aller jusqu'au vécu d'humiliation.
- ✓ Le retrait, l'évitement, le choix de « se cacher ».
- ✓ Le mutisme, ou une parole rare et contrôlée, sinon le recours aux mensonges.
- ✓ De vives émotions et une forte émotivité, encore aujourd'hui.
- ✓ Une conception de soi, de son corps et de son humanité abîmée par la vision de la mort, puis par la pauvreté, la misère, la moquerie, parfois la maladie.

- ✓ Souffrances prolongées et deuils difficiles du fait de la dislocation des liens affectifs et de la dispersion de la famille.
- ✓ Le sujet se vit tiraillé entre deux pôles inconciliables : le passé et le présent.
- ✓ Perplexité, désarroi, précarité, impuissance, absurdité, léthargie, passéisme, inertie caractérisent bien des exilés, mais aussi la gravité et le sérieux, la précaution, etc.
- ✓ Un profond sentiment d'injustice et une attente de reconnaissance.
- ✓ Perte de sa dignité, souffrance incommunicable, repli sur soi, timidité, pudeur.
- ✓ La catastrophe semble ne pas être terminée et continuer son œuvre de désastre et de dévastation, comme une histoire qui ne les quitte pas.
- ✓ Grand malheur, tristesse intense, voire désespoir, perdurent.
- ✓ Mémoire ambivalente où coexistent, de façon antinomique et inconciliable, bons et mauvais souvenirs, le bonheur et la tragédie.
- ✓ La mort des derniers témoins peut entraîner un effondrement psychique.
- ✓ La mémoire, déjà « trouée », semble s'effacer progressivement, hormis quelques souvenirs répétitifs, « toujours les mêmes » revenant sans cesse.
- ✓ Se rappeler ces événements demeure pénible et douloureux...

Au-delà de ce bref résumé, l'ensemble des entretiens donne des indications précieuses sur l'impact métapsychologique d'une catastrophe.

Du point de vue *topique*, nous trouvons le clivage, le morcellement et la dissociation.

Le registre *dynamique* est caractérisé par une modification du rythme habituel, l'accélération, la rupture, mais aussi parfois l'immobilisation (effroi, sidération).

La dimension *économique* concerne les phénomènes de surchauffe, de survoltage, de surmenage, de surtension, plus ou moins durables, face aux nombreux chocs et du fait de l'énergie vitale importante que requiert la survie, surtout sur une longue période, suivie par des phases de détresse psychique (épuisement, effondrement).

Retenons enfin que si le traumatisme individuel touche directement le sujet, la catastrophe concerne *la dimension familiale, communautaire et collective*, du fait de la multiplicité des chocs destructeurs et de leurs effets dévastateurs. Les autres, proches ou non, sont aussi dévastés, et cela impacte durablement chaque sujet.

Trois *nouvelles hypothèses* ont émergé au fil de l'étude de ces témoignages.

H4 Hypothèse 4

Il apparaît un processus destructif spécifiquement lié au caractère réel dévastateur de la catastrophe. **La catastrophe excède le trauma en ce qu'elle destitue (voire anéantit) ce qui est psychiquement et culturellement institué : elle défait et détruit les références, les appuis sur lesquels le sujet croyait jusqu'alors pouvoir continuellement se poser pour exister, (se) penser, et s'exprimer.**

La catastrophe serait alors de l'ordre du réel et le trauma sa *résonance psychique* (subjective, intersubjective ou groupale).

H5 Hypothèse 5

De nombreux éléments dans nos données laissent penser que **les vécus catastrophiques peuvent induire des modes particuliers de défense**, comme, par exemple, **la disparition ou l'effacement des traces, entre refoulement et déni.**

H6 Hypothèse 6

L'hypothèse nouvelle la plus significative pour notre recherche, concerne plus spécifiquement l'exil et la « déterritorialisation » qu'il provoque. Il existerait une spatialisation et, surtout, une temporalisation particulières de ce qui a été vécu avant l'exil. **Le sujet exilé habiterait un autre pays, un « territoire psychique » qui ne serait pas seulement le lieu des origines, mais qui serait surtout – hors de la réalité actuelle – le temps originaire, le temps des origines, le temps des commencements.**

Un exilé ne peut plus habiter ce qu'il a perdu, sa terre, son logis, son histoire... Dans certaines situations, comme nous l'avons vu, il perd même le *socle* de son identité, de sa subjectivité, et pas seulement ses appuis psychiques, relationnels et culturels.

Il nous reste à accomplir une exploration complémentaire sur les façons très singulières dont chaque témoin a pu, plus ou moins, retrouver un mouvement de subjectivation avec l'aide éventuelle de communautés protectrices. En outre, nous chercherons à confronter ces premiers résultats à d'autres études sur l'exil.

Nous pourrions peut-être, alors, confirmer ou faire évoluer ces hypothèses...

Partie III - La subjectivation retrouvée, reconquête de soi et résilience partagée

« Penser scientifiquement en psychanalyse, c'est se placer dans le champ intermédiaire entre pratique et théorie, entre les données singulières et les cadres conceptuels. »

Nicholas Rand, *Quelle psychanalyse pour demain ?*

Le moment est venu d'explorer les possibilités de resubjectivation que nous pouvons découvrir à l'écoute de la singularité personnelle du vécu de chacun des témoins.

III.1 Quelles resubjectivations après l'exil ?

« La catastrophe produit un effet de dé-territorialisation, de retrait de la figurabilité. Elle sape la double limite qui organise la psyché : la limite somatique et la limite intersubjective. Elle a pour conséquence des effets de dé-transitionnalisation et d'exclusion. Le travail de l'écriture permet une re-transitionnalisation du sujet et de son histoire. » René Kaës, *Mémoire du génocide arménien*.

Les témoignages étudiés ici, autant que la pratique clinique quotidienne, montrent que chaque processus de resubjectivation est nettement personnel, qu'il est *spécifique* et n'appartient – par définition – qu'au sujet lui-même.

De surcroît, chaque personne peut déployer de façon synchronique ou diachronique *plusieurs processus de resubjectivation complémentaires*.

Enfin, comme tout processus psychique, il est difficile pour l'observateur extérieur de définir clairement le début et la fin du phénomène observé. Il s'agit plutôt d'un *mouvement en progression*, que traduisent bien les expressions anglaises « processing » ou « work in progress », et que nous pourrions exprimer comme une « élaboration en cours », voire un ensemble de symbolisations à l'œuvre...

Bien entendu, les assertions qui vont suivre – comme toutes celles qui précèdent – expriment chacune une *observation clinique*, sans connotation volontariste voire moraliste, une observation limitée, et potentiellement orientée du simple fait qu'elle émane d'un tiers et non du sujet lui-même, qui seul peut dire ce qu'il en est pour lui.

Sur quelques bénéfices de l'entretien

Tous les témoins ont été heureux de pouvoir faire le récit de leur histoire.

Béatrice est très motivée par le fait de témoigner sur ce qu'elle a vécu lors de son exil d'Algérie. Après quelques échanges au téléphone et par mél, elle est venue tout spécialement de sa petite ville du Gard à Nice pour me raconter son histoire.

Chaque personne interrogée a affirmé, à la fin de l'entretien, l'importance et la satisfaction d'avoir pu témoigner à propos de l'exil qu'elle et sa famille ont vécu, ainsi que le soulagement d'avoir pu en parler librement (parfois pour la première fois).

Par exemple, après l'entretien, au moment de me quitter, Roseline me confie : « Cela m'a fait du bien de vous parler de tout cela ».

Le psychanalyste n'est pas surpris par cette puissance libératrice, et thérapeutique, de la parole vraie et spontanée, de la « parole pleine », puisqu'il en fait son métier.

Imelda, l'épouse de Ludovic, qui a été présente tout au long de l'entretien et a témoigné brièvement elle aussi après que Ludovic eut parlé, me remercie chaleureusement de les avoir écoutés. Tous deux me saluent avec un grand sourire.

D'autres remerciements ont aussi été adressés par écrit ultérieurement.

Dans un message envoyé deux jours plus tard, après relecture de la transcription écrite de son témoignage oral, Roseline ajoute : « Je vous remercie car votre travail me paraît précieux et nécessaire. »

Outre la gratitude, certains reconnaissent que cela a été pour eux l'occasion de faire le point, de prendre le temps de repenser à cette période difficile de leur passé.

Dans une lettre envoyée quelques mois après l'entretien, Béatrice écrit : « Je vous remercie de me donner ainsi l'opportunité de rassembler et d'ordonner les différents témoignages que j'ai écrits. »

L'étude approfondie des entretiens amène le chercheur à trois constats significatifs.

* Un premier constat concerne le peu de temps et d'importance qui a été consacré, dans chaque entretien, à ce qui a permis de « s'en sortir », de « passer à autre chose » et d'aller mieux, par rapport à la *prépondérance du récit détaillé de la catastrophe*, de l'exode et des souffrances qu'ils ont provoquées.

* Un second constat indique à quel point ce que les sujets révèlent de leur vie psychique peut être éloigné, dans la façon de l'exprimer, de bien des concepts psychanalytiques, qui sont pourtant pour beaucoup devenus monnaie courante. Cela pose, encore une fois, la question des *décalages possibles entre théorie et pratique*. Ici, comme nous l'avons déjà affirmé, notre propos est avant tout de rester à l'écoute des témoins, de leurs récits et des signifiants qui leurs sont spécifiques.

* Un troisième constat correspond au matériel clinique lui-même : il s'agit de témoignages, d'entretiens uniques, non du fruit de l'association libre de patients au fil de séances d'une psychanalyse au long cours avec ses mouvements transférentiels. Un tel matériel ne rend pas vraiment possible un lent ouvrage herméneutique. Par conséquent, nos propos sont surtout descriptifs, et *rarement les tropismes qui affleurent*, ces moments « lisière » d'ouverture à une manifestation de l'inconscient.

Observons à présent plus précisément les phénomènes de resubjectivation tels qu'ils ont pu être évoqués spontanément par les personnes qui ont été entendues.

III.1.1 Quelques dispositions favorables

Au fil des entretiens, nous avons observé quelques *attitudes* qui – selon les témoins – semblent avoir pu les aider ou les protéger pendant ou après la catastrophe.

III.1.1.1 L'insouciance

Pour Alba, l'insouciance de l'enfance lui a permis de vivre l'exil comme un drame partagé avec d'autres, un moment difficile dans une existence dont la *continuité* n'a pas été remise en cause, surtout grâce au maintien des liens avec ses proches.

Alba : « J'étais très insouciante et je le suis restée assez longtemps. Je pense que c'est ce qui m'a permis de ne pas vivre ce départ comme un drame et de le vivre comme un 'je continue ma vie', voilà. »

Cette continuité temporelle au niveau du temps vécu, du temps psychique, semble même, à l'entendre, avoir rendu possible une métabolisation psychique « naturelle » ou spontanée de la catastrophe, qui peut se traduire notamment – dans son cas – par l'absence de cauchemar. Ayant observé Alba attentivement pendant les trois heures de son récit, il ne m'a pas semblé qu'il s'agissait de refoulement, mais bien d'une *métabolisation* d'événements vécus, au sens où l'emploie Piera Aulagnier¹.

Alba : « C'est ce qui m'a aidée à toujours trouver les ressources. Cela ne me travaille pas du tout. Je n'ai jamais rêvé ni cauchemardé de l'Algérie. »

D'une nature enthousiaste et optimiste, Alba a pu aussi cultiver la mémoire des bons souvenirs, ce qui l'a préservée de l'amertume et de l'aigreur.

Alba : « J'essaie de garder des souvenirs, le plus possible, parce que j'ai des très, très, très bons souvenirs. Bien sûr que je pense à ce qui s'est passé les deux dernières années, mais je pense surtout à ce qui s'est passé avant. Je suis heureuse d'avoir eu ce cheminement. Je parle facilement de l'Algérie quand on me pose des questions sur mon enfance, même si ce n'est pas souvent. »

Grâce à ces dispositions psychiques, Alba parle volontiers de son enfance algérienne.

III.1.1.2 Cultiver ou découvrir la confiance

Lorsque l'environnement est facilitant et que l'enfant sent qu'il peut s'appuyer sur des parents, ou des grands-parents, fiables, il fait l'expérience d'une confiance en lui et en ses capacités à faire face aux aléas de l'existence.

¹ Voir, par exemple, P. Aulagnier (1986) et S. de Mijola-Mellor (1998).

Alba : « J'avais confiance, j'ai confiance. Mes parents me montraient peu leur désarroi, ils m'ont énormément protégée. J'avais une famille très protectrice. Ma grand-mère était là, j'avais confiance, je me sentais en sécurité. »

Nous avons déjà précisé en première partie l'importance fondamentale pour l'enfant de la *fiabilité de l'environnement*, comme l'a mis en évidence Winnicott¹.

La confiance peut aussi avoir été découverte et développée plus tardivement, comme pour Gaspard qui dit avoir commencé par « s'endurcir » avant d'en faire l'expérience.

Gaspard : « J'ai développé une certaine forme de résistance. Je me suis endurci. Progressivement, j'ai eu plus confiance en moi-même, après avoir surmonté ces obstacles. »

Comme nous l'avons dit, les entretiens cliniques relatifs à cette recherche ont été favorablement accueillis et bien vécus par les participants à l'enquête. Ici, un retour d'expérience après l'entretien concerne plus particulièrement la confiance.

Béatrice : « C'est avec une grande confiance de ma part que notre entrevue s'est déroulée. Après notre entretien et pendant environ quinze jours, je me suis sentie vraiment bien. »

Cela confirme l'effet thérapeutique de la parole libre, y compris en dehors du cadre de la psychanalyse, et permet d'envisager une aide thérapeutique plus ou moins ponctuelle, même longtemps après, pour les personnes ayant vécu une catastrophe.

III.1.1.3 Le goût de l'étranger

D'après ces entretiens, il semble que l'ouverture à l'altérité culturelle, langagière et religieuse ait pu aider à mieux vivre l'exil, autant avant de partir qu'au moment du départ et après. Dans son témoignage, Marlène insiste beaucoup sur l'intérêt qu'elle portait, déjà enfant, aux personnes d'*autres cultures* et d'autres horizons sociaux.

Marlène : « D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été intéressée par l'autre, le différent, l'étranger, celui qui n'a pas le même code de valeurs et de références que moi. Cela m'a poussée par la suite à entreprendre des études de psychologie puis d'ethnologie. Enfant, j'étais profondément attirée par les touristes et avide de toujours savoir d'où ils venaient, quelle était leur langue d'origine... »

¹ D. W. Winnicott, (1971 a, 1988), et plus spécifiquement : « Intégration du Moi au cours du développement de l'enfant » (1962), in *Processus de maturation chez l'enfant* ; « Le développement affectif primaire » (1945), in *De la pédiatrie à la psychanalyse* ; « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » (1951-1953), *ibid.* ; « Psychose et soins maternels » (1952), *ibid.* ; « La première année de la vie » (1958), *ibid.*

La curiosité dont elle est capable depuis qu'elle est enfant l'a rendue ouverte et souple. Cette plasticité psychique lui a permis de se sentir bien et à son aise dans différentes situations, une fois en France, et dans des environnements très divers.

D'autant que Marlène a grandi dans un pays caractérisé par une grande *diversité culturelle et religieuse*, ce qui l'a probablement préparée à se confronter à d'autres réalités sociales que celles qu'elle a connues dans son enfance¹.

Marlène : « Dans ce pays, il existait une telle diversité de groupes humains, de langues, de cultures ! Les Berbères, les Musulmans arabes, les Français de souche ou coopérants, les Juifs marocains... »

Habitée à vivre dans le multiple, Marlène a constitué une représentation d'elle-même riche et complexe, avec une capacité à accueillir facilement les différences.

Marlène : « Cet intérêt de la différence se pose à moi avec acuité car mon vécu personnel est alimenté par une pluralité d'identités dans laquelle les cultures juives, arabes et françaises sont étroitement liées et s'imbriquent les unes aux autres. »

Bien entendu, Marlène avait depuis longtemps le désir et l'idée de partir faire ses études en France. Elle avait déjà envisagé un départ, ce qui a certainement contribué à une forme de resubjectivation plus en douceur, plus progressive et plus assurée que dans les cas des personnes ayant brutalement quitté l'Algérie, alors en situation de guerre. De surcroît, elle avait gardé un *lien* avec son père, resté au Maroc, qu'elle allait voir de temps à autre et à qui elle écrivait beaucoup...

III.1.1.4 Patience, reconnaissance et gratitude

Reconnaître n'est pas seulement se sentir redevable ou remercier, il s'agit aussi de « réaliser », de se rendre compte, processus psychique essentiel selon P. Delaunay².

Gaspard apprécie la ville dans laquelle il habite, le pays qui l'a accueilli et cette nouvelle culture. Peut-être le fait de se reconnaître en phase avec son environnement lui a-t-il permis de ne pas développer d'hostilité et de rejet, donc de s'insérer socialement plus facilement, en limitant également le conflit de loyauté en lui-même entre deux cultures, ce tiraillement entre pays d'origine et pays d'arrivée ?

Gaspard : « Je suis très bien à Nice. Je me sens très proche de la France. Je suis reconnaissant. J'aime la culture française. Je suis de culture française. Je cherche à contribuer à son développement. »

¹ Voir ci-dessus, partie II, ou directement le témoignage complet en Annexe.

² P. Delaunay (2011).

Gaspard exprime aussi de la gratitude et, au fond, une forme de satisfaction de ce que lui et ses proches ont réussi à accomplir, malgré les épreuves endurées.

Gaspard : « J'estime que j'ai eu de la chance. Toute ma famille a eu de la chance. Mes frères aussi sont intégrés. Nous avons tous une situation. »

Il exprime de façon très claire *la prise en compte du temps dans tout processus de resubjectivation*, la patience nécessaire et la confiance qu'elle implique.

Gaspard : « Il a fallu combattre, c'est un processus... Pendant un peu plus d'une dizaine d'années c'était la galère, puis, après, cela a été plus facile. »

Peut-être qu'une forme de « modestie », sans connotation morale ou moralisante, le simple fait d'accepter la réalité, avec ses frustrations, et de ne pas se montrer trop exigeant par souci de perfectionnisme ou d'idéalisme, lui ont permis de se considérer heureux et satisfait de ce qu'il est devenu et a obtenu.

Nous retrouvons le « principe de réalité » freudien et *la place fondamentale qu'il tient dans tout processus de subjectivation*, partant dans chaque processus de resubjectivation, particulièrement par l'énergie pulsionnelle mise au service du Moi¹.

III.1.1.5 Ni rancœur ni nostalgie

Comme Alba, Marlène et Gaspard, Noëlle a pu exprimer sa confiance dans l'existence, son ouverture aux autres, aux étrangers, aux autres cultures, son goût pour la *convivialité* et son amour pour la vie². Aussi peut-elle affirmer que, malgré l'exil, elle va bien, se sent apaisée et « s'en sort bien ».

Noëlle : « En fin de compte, à 48 ans, je trouve que je m'en sors plutôt bien. Je ne ressens aucune rancœur et aucune nostalgie, mais une grande liberté. »

Certes, la liberté n'est pas un signe clinique de resubjectivation, mais *se sentir libre* peut tout de même correspondre à l'expression d'une bonne entente avec soi-même, voire avec les autres et son environnement, d'une capacité à être là, présent à sa vie.

D'ailleurs, le fait de ne sentir ni rancune ni nostalgie exprime aussi la capacité à *vivre dans le temps présent*, sans rester perdu ou enlisé dans un passé qui n'en finit pas.

¹ S. Freud (1915 a, 1938).

² Voir supra, ou témoignage en Annexe.

III.1.2 S'en sortir coûte que coûte

Pour un grand nombre d'exilés, un des moyens principaux pour faire face à la catastrophe, ainsi qu'à ses effets ponctuels et durables de désubjectivation, concerne l'agir, l'action, certaines actions de sauvegarde, d'adaptation et de distanciation.

III.1.2.1 Entasser, garder, retenir

Bien des « expatriés-rapatriés » ont énormément perdu du fait de leur exode. En dehors des pertes immatérielles (symboliques, sentimentales, identitaires, imaginaires, affectives, etc.), ils ont aussi laissé des biens matériels. Une telle perte, irrémédiable, représente une privation physique mais aussi psychique, en ce qu'elle représente et ravive les pertes subjectives. Tout ce qui concerne ces pertes, tel un *trésor perdu*, semble (ou est) irrécupérable, impossible à retrouver et à reprendre.

Béatrice : « Ma mère a gardé les clefs de l'appartement d'Oran et de celui de Mémé. Elle a récupéré l'unique album photo de sa mère, mais toutes ses autres affaires et meubles sont restés sur place. Des années plus tard, des gens d'Aïn-el-Türck y sont retournés. Ils connaissaient ma grand-mère, ils ont pu visiter sa maison et bien qu'occupée, les photos de ma famille, sur les murs, étaient toujours là. »

L'exilé se sent, réellement, légitimement et injustement *dépossédé*. Face à cette dépossession, il peut essayer – une fois de l'autre côté de ce « voyage fatidique » qu'est l'exil – de tenir vers soi, pour soi, des objets ou des idées qui le reconnectent avec ce passé qui lui aussi est perdu, *ce temps dont il a aussi été dépossédé*.

Géraldine : « On a tout laissé au Maroc, à part quelques meubles et très peu d'argent liquide. C'était impossible d'envoyer de l'argent en France. J'aime les greniers, les affaires anciennes. Du coup, j'ai pris cette habitude de tout garder, d'entasser. »

Comme chaque exilé, comme chaque « catastrophé¹ », Géraldine essaie de parer aux effets profonds du ravage catastrophique. Pour sa part, elle a pris « l'habitude de tout garder », pour le dire dans son langage à elle, c'est-à-dire de *ne plus rien perdre*.

III.1.2.2 Se débrouiller seul

Arrivés en France, il est rare que les émigrés aient de la famille ou un réseau d'amis pour les accueillir et les aider dans leur déménagement, puis leurs démarches d'installation. L'État ne leur a pas apporté de soutien non plus. Ils se retrouvent seuls, face à eux-mêmes et leur misère soudaine, ne pouvant compter que sur eux-mêmes.

Gaspard : « Arrivé en France, je n'ai pas bénéficié de soutien particulier. »

¹ Même si cette métonymie peut sembler abrupte et parce que, brutale, elle signifie la brutalité du désastre, nous proposons ce raccourci langagier pour désigner *le sujet qui a vécu une catastrophe*.

Géraldine : « Nous n'avons pas du tout été aidés par l'État français. Heureusement que j'ai toujours été débrouillarde. »

Cette débrouillardise, qu'elle soit explicitement nommée ou pas, concerne les parcours, d'abord chaotiques et douloureux, puis apaisés, de chaque migrant. Elle peut s'exprimer par et favoriser une capacité d'adaptation au nouvel environnement.

III.1.2.3 S'adapter

Pour de nombreux ex-ilés, *ex situ*, hors de leurs lieux d'origine, pouvoir s'adapter au nouveau monde a permis également de développer des qualités relationnelles.

Noëlle : « Au fond, il reste quelque chose que nous ne pouvons pas comprendre, qui demeure proprement incompréhensible : ce pays que l'on te désigne pour aller y vivre n'est pas ton pays, et ton pays d'origine n'est pas non plus ton pays. Comment faire alors avec cette réalité contradictoire ? J'ai appris à accepter, et surtout j'ai développé une capacité à m'adapter à tout le monde. Cette capacité est venue petit à petit. Elle est le fruit progressif de la compréhension de ce phénomène. Aujourd'hui, je suis à ma place partout, mais dans l'éphémère. Voilà peut-être pourquoi j'excelle dans les relations brèves même pérennes, alors que j'ai une infinie maladresse dans les relations durables. Je suis à l'opposé de "l'enfer c'est les autres" : je suis bien avec les autres humains. »

Pour Alba, plus que les rencontres ou les liens nouveaux, c'est *la continuité des liens anciens*, notamment familiaux, qui lui a le plus permis une resubjectivation pérenne.

Alba : « J'ai une faculté d'adaptation qui m'étonne même moi. Peut-être est-ce dû à tout cela. Je ne peux pas dire que l'Algérie m'a manqué, au plus profond de moi-même. En revanche, c'est vrai, de temps en temps, je me demande quelle aurait été ma vie si j'étais restée là-bas, si on avait continué à vivre comme je vivais aux Bains Romains, parce que, oui, c'était un pays magnifique. Comme tout le monde a pu se retrouver, en fait, je continuais ma vie. Tous ceux que j'aimais étaient là, c'était l'essentiel. »

Parfois, cette continuité (partielle et imparfaite), même si elle existe, ne suffit pas d'elle-même à reconforter et revitaliser le migrant qui a perdu ses repères. Il semble qu'un *acte psychique*, un peu comme un sursaut, un effort ou une décision pour soi-même, soit nécessaire pour se convaincre de continuer à vivre dans ce lieu neuf.

Ludovic : « Alors qu'est-ce qui m'a permis de m'en sortir ? L'ambiance, la famille, le travail, le logement, la stabilité. Je me suis dit *C'est ici que tu vas rester*. J'ai fait un effort et je suis resté. »

La présence des personnes connues et aimées est un élément majeur de la fiabilité de l'environnement dont parle Winnicott. Lorsque leur présence quotidienne ou fréquente n'est pas possible, restent les contacts épisodiques avec le pays d'hier.

III.1.2.4 Rester en contact

Comme Marlène au Maroc, Ludovic est un des seuls témoins interrogés qui ait eu la chance de pouvoir garder des liens avec le pays ou des personnes proches en Tunisie.

Ludovic : « On est allé en Tunisie, une fois par an, jusqu'à la Révolution de jasmin, avec une association créée par les Pieds Noirs, par les anciens de Tunis. On avait des prix. On partait dix à quinze jours dans les hôtels, à Hammamet ou dans d'autres villes comme ça. Maintenant, on devient plus vieux, on est fatigué... »

Une autre façon, plus symbolique et subtile, de rester en contact concerne, justement, le fait de *témoigner* de la catastrophe et des calamités qu'elle a induites.

III.1.2.5 Distance et sobriété

Calamité n'est pas un mot exagéré pour désigner un effet catastrophique, car il contient *l'ampleur, la démesure et la durée des perturbations* provoquées par le désastre. Néanmoins, plus d'un demi-siècle après, le langage utilisé pour en parler est plus sobre. Cette sobriété n'empêche pas de mettre en évidence les malheurs passés.

Roseline : « On parle beaucoup des Pieds Noirs comme des individus joyeux et travailleurs, mais on ne parle pas de la souffrance et de la douleur. Nous avons vécu pendant des années dans une situation de catastrophe jusqu'au moment du départ. Toutes ces grandes douleurs j'essaie d'en parler avec détachement. Pour moi, c'est la seule façon de continuer à vivre. »

Si le témoignage est une action plutôt perceptible, la sobriété et plus encore le détachement sont des actions psychiques peu apparentes, surtout pour soi-même. Le détachement permet de « continuer à vivre » parce qu'il favorise une prise de *distance avec la douleur*. Solitude et silence ont aussi pu jouer un rôle transitoire de protection psychique et d'un processus de deuil favorable à la resubjectivation.

Roseline : « Moi qui étais très bavarde avant le départ, je me suis repliée sur moi les deux années qui ont suivi. »

Roseline, qui est allée en Allemagne avec sa famille puis à Toulouse, reconnaît sa chance en comparaison avec d'autres « rapatriés » dont le sort a été bien plus rude.

Roseline : « Je m'estime heureuse car certains sont allés en 'camps de regroupement' à Valenciennes ou ailleurs. »

Cependant, malgré tous les efforts pour garder une forme de contact, certains liens ont été rompus, notamment ceux avec *le temps et le lieu des origines*¹. Il semble que la resubjectivation passe aussi par le tissage de nouveaux liens, réels et symboliques.

III.1.3 Retisser des liens

Après les attitudes et les actions, voici quelques *processus* qui ont permis aux exilés interrogés dans cette étude de retrouver les mouvements de leur subjectivation.

III.1.3.1 Les archives

Pour éviter l'oubli, qui risque de croître avec le temps, pour empêcher les pertes de mémoire, pour garder contact avec sa propre histoire, certains exilés ont *archivé* et consigné leurs documents, lettres et photographies concernant la dure période de l'exil et les années souvent heureuses qui l'ont précédée.

Par exemple, au début de l'entretien, Ludovic va chercher une serviette en cuir dans laquelle il a soigneusement rangé tous ses papiers et documents officiels, ainsi que ceux de sa famille. Au cours de son témoignage, il me montre un à un les papiers correspondant à ce qu'il me raconte.

D'autres, comme Aude, Célestine ou Béatrice, ont beaucoup écrit. Des écrits longs et détaillés, rédigés au cours de nombreuses années. Des écrits qui leur ont permis de tisser des liens avec leurs ancêtres et leurs ascendants, tout autant qu'avec soi-même, comme *sujet de son histoire*, pour se situer dans et entre ces histoires-là.

Béatrice : « Ce sont des guerres qui ont jalonné l'histoire de ma famille, des guerres qui ont entraîné des départs. Pour moi, le mot "départ-exil" n'est qu'un élément d'un ensemble. J'ai écrit sur mes grands-parents à partir de témoignages d'oncles et tantes. J'ai retranscrit des témoignages de mes parents, d'eux et de leurs proches sur les conditions qui ont entraîné le départ de la terre d'Algérie. Mes écrits personnels sont épars car partagés entre la lumière de bons moments de mon enfance et les ténèbres d'événements de la guerre, des épisodes difficiles car je suis née en octobre 1954, peu de temps avant le début de la guerre d'Algérie. Ce sont ces "départs-fuites-exils" qui ont permis que la vie ne soit pas étouffée. »

¹ Vue l'importance de l'origine dans la théorie psychanalytique, quelques précisions sont les bienvenues. « *La préoccupation de l'originaire, du "Ur" germanique, est présente, après Freud, chez tous les psychanalystes, qu'ils l'admettent ou s'en défendent. Le "Ur" allemand est une nébuleuse dans laquelle on peut distinguer trois zones de condensation : le rôle du potentiel héréditaire et des premières interactions parents-enfant ; le rôle de l'héritage psychique social et familial ; enfin le fait que chacun constitue plus ou moins une énigme pour soi sa vie durant. Mais il est encore plus important d'en sentir avec José Bleger (1981) et Claudie Cachard (1986) l'irréductible ambiguïté, de manière à préserver "la relation d'inconnu" dans la pratique de la cure, selon la formule de Guy Rosolato (1978).* » Claude Nachin, communication personnelle.

Plaçant son exil en perspective dans la lignée des exils de sa famille, Béatrice peut lui *donner un sens nouveau*, non traumatique, hors catastrophe, une signification favorable, bénéfique pour son existence à elle et propice à la vie.

III.1.3.2 L'histoire de la famille

Ainsi, la trame des histoires dans la famille s'enrichit, se complexifie, tout en devenant plus claire, *plus lisible* en tout cas, car apprivoisée par le soin porté à la connaître mieux, par exemple en accueillant les échos qu'elle laisse résonner.

Béatrice : « Il m'est difficile d'évoquer cet épisode de vie marquant qu'est le départ de la terre d'Algérie, sans faire référence à un autre événement d'un membre de ma famille. Il y a plusieurs raisons qui m'ont incitée à écrire et retranscrire les témoignages de proches au sujet de mon grand-père maternel. Deux raisons me semblent prédominantes. La première est que je faisais connaissance de ce grand-père par les paroles et anecdotes de ses enfants aînés. N'ayant pas connu de grands-pères (car ni ma mère ni mon père n'ont connu leurs pères respectifs, décédés lorsque mes parents étaient tout petits), c'est peut-être cette absence qui m'a incitée à écrire pour mes enfants. La deuxième raison est que le départ de ma famille de la terre d'Algérie faisait écho à l'exil d'Espagne de ce grand-père, qui s'était réfugié en Algérie pour échapper à une autre guerre, celle de Cuba en 1897. »

Dans une généalogie où la parole circule peu et difficilement entre les générations et entre les personnes d'une même génération, Béatrice rafistole *des voies* (et des voix) *de passage* entre les générations, mais aussi entre chacune et chacun.

Béatrice : « En relisant ce qui précède, les témoignages d'un oncle et d'une tante en particulier, j'ai réalisé que c'était de moi dont je parlais, que je me mettais à la place de ce grand-père et je lui faisais ressentir des sentiments face à ce qui lui arrivait. Les circonstances de départ étaient différentes mais le ressenti était le mien (je ne peux savoir si c'était le sien). »

Béatrice précise qu'elle retranscrit textuellement ce qu'elle a écrit, sans rien modifier.

« Seul, adossé au tronc d'un figuier blanchi à la chaux, il était seul à ce moment-là, dans sa tête et pour longtemps il le sentait. Il avait mis un terme à ses pensées en se disant : il vaut mieux perdre son pays que sa vie. Si partir, sans possibilité de retour, c'est perdre une partie de soi, c'est simplement une partie, et la vie continue ailleurs. La Vie n'est-elle pas l'unique trésor que l'Homme possède... Il quitta son pays et les plus belles années de sa vie. »

Selon Béatrice, les mots qu'elle utilise pour décrire le départ de sa terre natale sont « une sorte de raisonnement pour [se] persuader qu'il n'y avait aucune autre possibilité ». « J'ai perdu une partie de moi... » affirme-t-elle.

Cette logique de la reconnaissance de la perte et du « raisonnement » pour *se convaincre de l'inéluctable* permet-elle à Béatrice, et aux autres, de laisser libre cours à un réel processus de deuil ? Sinon, serait-ce une modalité de refoulement déguisé ou, plus encore, comme nous l'avons proposé, un phénomène d'effacement des traces douloureuses du désastre, autant que de la part inacceptable de la catastrophe elle-même, derrière une rationalisation qui semble pouvoir tenir la douleur et le désespoir sous bonne garde ?

Pour Aude, Célestine ou Béatrice, et même pour les autres, la rationalisation et ses discours n'ont pu faire barrage qu'à une partie des souffrances de l'exil, les siennes autant que celles des proches, probablement celles de la communauté aussi. L'angoisse, les doutes et les moments de déprime refont parfois surface.

III.1.3.3 Médiations et phénomènes transitionnels

Peu de temps après l'arrivée en France, pour symboliser le départ et ses conséquences pratiques, les enfants trouvaient des *jeux facilitant leurs élaborations*, un peu comme le « jeu de la bobine » et le « fort-da » du petit-fils de Freud¹.

Béatrice : « Quand les jours cléments reviennent, je joue au déménagement avec mon frère. Nous attachons des jouets avec une corde et les faisons descendre du premier étage jusque dans la cour. Notre petit piano, mal attaché, s'est fracassé en bas. »

Certains, enfants ou adolescents, inventent, c'est-à-dire *créent et trouvent*, des « objets transitionnels² », qui les aident dans leur relation avec eux-mêmes, avec l'environnement, mais aussi avec cette histoire d'exil et ces événements-là.

Béatrice : « Sous mon lit, je ne me souviens plus depuis quand et comment, a échoué là, la valise de ma grand-mère maternelle, Mémé. Cette valise est la seule chose, avec son contenu d'habits, que ma grand-mère a emmenée avec elle, lors de son départ précipité d'Algérie. [...] Cette valise ne contient plus les vêtements depuis longtemps, mais sa présence sous mon lit me rassure, je crois. »

L'objet transitionnel calme les angoisses du sujet, lui apportant un peu de fiabilité.

Béatrice : « Adolescente, j'étais envahie d'une angoisse, une peur irraisonnée qui m'empêchait de m'endormir, tant que je n'avais pas regardé sous mon lit, car j'étais persuadée qu'il y avait quelqu'un dessous prêt à me tuer, dès que je serais endormie. Cela a duré jusqu'à 15 -16 ans. Puis en mettant des objets et notamment cette valise, cela m'a permis d'apaiser cette peur. »

¹ Ces jeux sans règles définies sont du type « playing » au sens de Winnicott (1971 a).

² Cf. D. Winnicott (1951, 1971 a).

Devenue adulte, Béatrice a cherché également une médiation par le jeu des formes et des couleurs pour continuer à révéler-élaborer ses souffrances d'exilée.

Béatrice : « Les mots ne m'étant pas familiers, j'ai pu exprimer, par un autre médium (peinture), mes "blessures" et cela m'a relativement apaisée. »

Un passage, parfois long, par une psychothérapie, psychanalytique ou non, a été nécessaire pour la plupart des personnes interrogées, afin de « dépasser » leurs traumatismes après la catastrophe, pour autant qu'il soit possible d'en « guérir » complètement : en tout cas, pour pouvoir mieux vivre, « aimer et travailler » comme le disait Freud.

III.1.3.4 Psychothérapies

Nous avons déjà évoqué le témoignage de Célestine qui a fait plusieurs psychanalyses avec des praticiens différents et qui a dû faire face à des professionnels qui ne voulaient ou ne pouvaient pas entendre sa détresse liée à l'exil.

Comme Aude, Géraldine a pu trouver une issue à un mal-être persistant et gênant.

Géraldine : « Je suis enfin entrée dans la vie petit à petit, grâce à une psychanalyse d'une dizaine d'années. J'ai trouvé ou retrouvé le contact avec les autres. »

Pour Béatrice, le chemin thérapeutique a été plus long et plus complexe.

Béatrice : « Malgré trois essais de psychothérapie, après des épisodes de vie marquants qui faisaient écho à d'autres plus anciens là-bas, je n'ai jamais pu m'extirper de l'indicible qui est resté enfoui. Avec les mots écrits, je n'ai été que peu soulagée de cette angoisse lancinante. »

Comme nous l'avons vu, la rationalisation présente des effets de soulagement limités.

Béatrice : « J'ai essayé de me raisonner. Mon grand-père a été obligé de s'exiler d'Espagne, il est parti en Algérie alors que ses enfants et petits-enfants ont connu l'exil pour rester en vie, obligés de partir de ce pays qu'ils avaient fait leur. Ce n'était pas pour me justifier mais pour expliquer partiellement ce départ. »

C'est donc par un autre canal que Béatrice a pu se libérer de ses souffrances.

Béatrice : « En revanche, assez récemment, en faisant un Diplôme Universitaire d'Art-thérapie, j'ai découvert un autre médium (la peinture) pour m'exprimer. Dans une atmosphère bienveillante, j'ai pu déposer et décharger mon ressenti. J'ai pu ainsi faire ressortir une part de mes blessures. Cela m'a permis d'être partiellement apaisée. »

Béatrice constate tout de même que la catastrophe a laissé, sur elle, en elle, des marques indélébiles, des balafres qui n'ont pas encore complètement cicatrisé.

Béatrice : « J'ai la sensation d'être une exilée particulière, car partie d'un pays qui n'existe plus. La terre existe toujours là-bas, mais elle n'est plus la même, car vidée d'une partie de sa substance : des gens ; ce n'est pas le passage du temps qui en est responsable, mais la fureur de la guerre des hommes. »

Ce « pays qui n'existe plus » reste, pour certains exilés, un horizon indépassable, une terre irremplaçable, un univers à jamais perdu, un « monde englouti »...

III.1.3.5 Doutes et paradoxes

Aussi n'est-il pas étonnant, malgré les mouvements de resubjectivation, de trouver chez tous les exilés que nous avons interrogés, chacune et chacun à sa façon, des doutes, des contradictions et des paradoxes, avec lesquels ils ont appris à vivre.

Célestine : « Je ne sais pas si je m'en suis sortie, ni comment je m'en suis sortie. Je ne dis pas que je suis équilibrée. Je ne suis pas au clair avec plein de choses, mais j'ai des ressources qui n'ont pas été complètement abolies par cette histoire. J'ai eu une enfance très riche d'expériences. »

Les forces sur lesquelles s'appuyer, même minées par l'exode et ses conséquences, restent toutefois des ressources appréciables pour vivre et aller de l'avant.

Célestine : « La relation avec ma mère, qui était très fusionnelle, a eu aussi des bons côtés, même si elle m'a fragilisée sur d'autres aspects. Elle m'a donné un socle de sécurité en moi. Les forces que j'ai viennent du fait que ma mère m'a appris à voir de belles choses autour de moi, à les apprécier. Elle m'a donné l'envie d'écrire, ce qui m'a beaucoup aidée dans ma vie, à élaborer. Elle m'a donné le goût de la pensée, même si ce n'était pas une intellectuelle. Je me sens bien quand je peux penser, réfléchir. Je pense que c'est ça mon socle de sécurité, de pouvoir revenir sur une situation, de ne pas être prisonnière de quelque chose d'incompréhensible, même si ça reste en partie incompréhensible, mais j'ai réussi à mettre des mots là-dessus, même imparfaits, même approximatifs. »

Du reste, l'absence d'intégration sociale, déjà en Algérie, puis le repli familial en France métropolitaine renforcent les difficultés de resubjectivation après l'exil.

Aude : « Si l'intégration sociale de mon père est bonne, celle de la famille n'existe quasiment pas. Pas de liens avec les Français d'Algérie que ma mère semble ne pas apprécier, pas de liens non plus avec les Algériens, sauf les employés de maison. »

Chaque « catastrophé » apprend à exister malgré tout, *malgré cela* qui leur est arrivé, à lui et à ses proches, malgré les marques et les empreintes que *cela* a laissées. Ces traces du désastre dans la mémoire, dans les repères du corps et de l'âme, sont comme des *monuments psychiques*, stèles d'un devoir subjectif de mémoire, qui s'est inscrit dans l'organisation pulsionnelle, affective et représentative du sujet.

III.1.4 Le passé visité

L'exil, comme la catastrophe, comporte un avant et un après, avec une *ligne de fracture* entre les deux, les séparant définitivement et radicalement, comme un schisme, une déchirure, un clivage. Cette démarcation affecte aussi la relation au temps, départageant le passé entre un « temps mort », perdu parce qu'effacé, et un « temps vécu », mémorisé, qui fait histoire, disponible même s'il est hors conscience.

III.1.4.1 Un retour

Pour la plupart des personnes interrogées, le « retour » au Maghreb, retour vers une *terre dé-promise* depuis longtemps, a été un moment fort et riche en émotions.

Noëlle : « Il y a quelques années, 28 ans après mon départ, je suis retournée à Tunis. J'ai ressenti une étrange familiarité, une forme d'étrangeté familière. Où que j'aille, on me disait *Tu es tunisienne toi...* J'étais heureuse de cette reconnaissance. Pourtant, je me suis tout de même dit : je ne suis pas arabe non plus. »

L'exilé, le *migrant émigré-immigré*, est partagé entre deux mondes, tiraillé entre deux cultures. Plus complètement de là-bas, il ne se sent pas tout à fait d'ici non plus.

Noëlle : « Je ne peux pas dire que je me sente bien en France. Pas encore... Lorsqu'on me demande d'où je suis, je réponds invariablement *Je suis de Tunisie, je suis juive tunisienne*. Pour moi, la France reste ainsi un pays complètement étranger et le restera. Je ne dis pas non plus que la Tunisie est mon pays : ce n'est pas le pays qui compte, ce sont les gens ; j'aime les gens qui vivent là-bas. Je me rends compte que ce n'est pas si simple d'être de nulle part. Je ne suis désespérément pas française... »

Les retrouvailles avec la maison au pays, la maison avant l'exil, provoquent une forte secousse de l'être profond, de l'être-là, dans son entièreté, une vague d'émotions.

Noëlle : « J'ai complètement craqué quand je suis retournée à notre appartement de l'époque. La porte en bas de l'immeuble était fermée, c'est une voisine du premier étage qui m'a reconnue par la fenêtre et m'a ouvert. Elle m'a fait visiter l'immeuble, puis elle a frappé à l'appartement du deuxième étage qui était le nôtre. Lorsqu'une vieille dame a ouvert, j'ai été stupéfaite de voir que tout était resté à l'identique. Cette femme n'avait touché à rien, les mêmes vitres cassées, les mêmes dessins sur les murs, dessins que nous avions dessinés ma sœur, mon frère et moi. Je tournais partout dans l'appartement, j'allais dans tous les coins et les recoins. Puis j'ai été submergée par un déferlement d'émotions. Je pleurais toutes les larmes de mon corps. J'étais tellement émue que mon compagnon s'est mis à pleurer lui-aussi. »

Le retour sur les lieux habités autrefois permet aussi de confirmer, de valider au-delà des années, que ce qui a été vécu dans ce pays-là, avant l'exil, est avéré et bien *réel*.

Noëlle : « Avant ce voyage, je ne savais plus ce qui était réel et ce qui était imaginaire. En retournant là-bas, je me suis rendu compte que ce que j'avais vécu en Tunisie était vraiment réel. »

Un peu plus de vingt ans après l'exil, la famille de Béatrice retourne à Oran. Ils ont été très agréablement surpris par l'accueil chaleureux et très hospitalier des Algériens, notamment ceux qui habitaient dans leur ancienne maison. Là aussi, comme pour Noëlle en Tunisie, tout le mobilier était resté en place, y compris une photo de sa mère qui était encore sur le mur.

Béatrice : « En septembre 1984, à la demande de mon frère cadet, mes parents et lui retournent en Algérie, avec leur voiture 4L. Je n'ai pas pu me joindre à eux, à mon grand regret. Ils retournent sur les lieux de leur vie, à Oran et à Aïn-el-Türk. Là, dans un bar-restaurant que tient un ami d'enfance Arabe, qui allait à l'école avec elle, celui-ci reconnaît ma mère. Elle m'a dit à son retour : *Cela m'a fait le plus grand plaisir de discuter avec lui, des uns et des autres que l'on avait connus ensemble.* Mon père a été plus marqué par le gâchis des plantations d'arbres fruitiers et autres à l'abandon. Ils ont pris beaucoup de photos de lieux (dont la tombe, saccagée comme les autres, de mon grand-père) pour nous les faire partager. »

Béatrice conclut : « Ma mère est apaisée parce qu'elle a pu retourner sur les lieux. »

Chaque année, parfois plusieurs fois, Matias part en vacances en Afrique du Nord.

Matias : « Je me sens très bien au Maghreb, j'y vais souvent en vacances. Je suis chez moi en Tunisie, au Maroc. »

Pascal observe qu'il avait **vécu jusqu'alors « comme si tout s'était arrêté pendant toutes ces années. » Cette phrase clé indique le temps suspendu de la catastrophe.**

Le retour au pays permet non seulement de confirmer le réel vécu avant l'exil, mais il relance la vie, probablement pas seulement « autour de soi », mais également *en soi*.

Pascal : « Je suis retourné à Oran en 1976. J'ai vu la vie reprendre autour de moi. Comme si tout s'était arrêté pendant toutes ces années. J'aimerais bien y retourner encore. »

La resubjectivation, par essence, concerne cette *reprise de la vie psychique*. Comme si « tout s'était arrêté pendant toutes ces années » était l'expression d'une **période sans temps**, d'un moment de survie suspendu en dehors du temps.

Roseline confirme, à la fois, cette réalité du temps suspendu par l'expression « monde englouti » et l'effet bénéfique d'un retour sur les lieux de vie avant la catastrophe.

Roseline : « Je suis retournée en Algérie, à quarante ans, avec mon mari, ma sœur et mon plus jeune fils. Cela m'a fait un bien fou d'y retourner. Pour moi, avant, comme l'Atlantide, l'Algérie était un *monde englouti*. J'ai pu constater que ce monde existe vraiment, qu'il est réel. J'ai retrouvé le soleil, les couleurs, les odeurs. »

Au sein d'une même famille, le « retour au pays » n'est pas vécu de la même façon selon la manière de l'aborder et de considérer les événements dans le cours de la vie.

Roseline : « Politiquement, j'avais évolué. Cela m'a vraiment fait beaucoup, beaucoup de bien. À la différence de ma sœur, qui était en larmes et rongée par le ressentiment, en reprenant exactement les attitudes de maman, qui n'a jamais pardonné. Moi, j'étais considérée comme le 'transfuge', celle qui comprend l'indépendance des Algériens et leur désir de liberté. Je suis retournée dans l'appartement. Ils nous ont très bien accueillis, très amicalement. Cela m'a fait tellement de bien de revoir tout cela... »

Comprendre la position politique des Algériens qui ont souhaité leur indépendance aide à pacifier le passé, donc à s'en dégager, à s'en libérer, pour vivre le présent.

III.1.4.2 Un lieu qui ressemble

Beaucoup d'exilés d'Afrique du Nord ont choisi d'habiter dans le sud de la France en bord de Méditerranée, pour retrouver le climat, les couleurs, les odeurs, la lumière...

Roseline : « Je suis venue m'installer à Nice en 2012 pour ma retraite, sur une proposition de ma fille, qui y habite et qui m'a convaincue qu'il y avait une vie culturelle intéressante. Ici, j'ai l'impression de retrouver un peu mes racines, c'est de l'autre côté de la Méditerranée. Il y a un monument érigé sur la Promenade des Anglais, à la mémoire des 'rapatriés'. J'aime beaucoup ce monument en forme de faille. J'habite un appartement qui est face à la mer, cela me plaît beaucoup. Sentimentalement, je préfère le balcon intérieur, de l'autre côté, qui donne sur la cour. C'est la partie la plus intime. Je sens les odeurs de poivron, d'ail ; je vois les femmes nettoyer leur balcon avec autant de soin que si c'était leur séjour. J'ai l'impression d'être à Oran et cela me fait beaucoup de bien. »

Roseline savoure la simplicité de la vie, la tranquillité du quotidien et ses sensations. Pour d'autres, cela peut aussi et simplement être la mer, où qu'elle soit...

Béatrice : « Je me ressens encore plus ou moins comme une étrangère. Mais, face à la mer, sur une plage, je me sens bien ; c'est le seul lieu et lien qui me relie à mon enfance, avec là-bas. Regardant l'horizon, je pense que si l'Histoire avait été différente, je pourrais aussi me trouver en face sur l'autre rive, sur une autre plage, à regarder la ligne d'horizon de cette même étendue bleue. »

Non pas forcément habiter un lieu particulier, mais retrouver *un lien* avec là-bas.

III.1.4.3 Reproduire le paradis infantile

Le désir de retour aux sources peut se faire plus nostalgique et se « muer¹ » en tentative soutenue pour retrouver « *le vert paradis des amours enfantines*² », ce passé idyllique que le sujet ne peut se résoudre à perdre et à quitter.

Célestine : « Aujourd'hui encore, quand j'entends parler arabe, j'ai peur. Le désastre pour moi, c'est la perte du paradis de mon enfance. J'ai choisi ma maison actuelle pour essayer de reproduire le paradis infantile... Ce n'est pas fini. Je n'ai pas l'impression d'être allée au bout de quelque chose, peut-être qu'on ne peut pas aller au bout. La sagesse, c'est d'arriver aussi à se départir de cet absolu, de cette impression qu'il faudrait arriver au bout des choses, tout régler. Je suis devenue beaucoup plus nuancée. Les personnes rencontrées nous apportent un nouvel éclairage, une nouvelle orientation. Le plus important pour moi c'est de pouvoir penser, de continuer à penser... »

Pour Célestine, le cadre de vie et la *stabilité* qu'il apporte sont d'une grande importance : sa maison, son jardin, son compagnon, etc. Il peut s'agir, psychiquement, du vœu de construire un lieu qui ne change pas, que rien ne pourra altérer, un lieu immuable, immun et pérenne, à l'abri de la catastrophe.

III.1.5 Le présent réinvesti

L'implication dans le temps présent, dans un temps à vivre, un temps vivant, se révèle être aussi et surtout un puissant levier de resubjectivation.

III.1.5.1 Les études

Toutes les personnes que nous avons interrogées, sauf Ludovic qui travaillait déjà, sont parties d'Afrique du nord au moment de leur enfance ou au début de leur adolescence. La scolarité et les études ont donc constitué pour elles un tremplin pour s'insérer dans la société de France métropolitaine et y trouver une occupation, un emploi, un travail qui pourra les rendre indépendantes financièrement, et également moins dépendantes de leur passé douloureux, de leur situation d'avant l'exil.

Roseline : « À Strasbourg, j'ai eu de très bons professeurs, je leur rends hommage. Ma professeure d'histoire était communiste. Un jour, en classe, elle a parlé de la guerre d'Algérie en insistant sur le droit des Algériens à s'autodéterminer et à vivre dans un pays indépendant. Je suis partie dans la cour. J'avais peur d'être sanctionnée ; elle ne m'a rien dit. En physique-chimie, à Oran, je n'avais rien appris, je ne savais même pas ce qu'était un acide ou une base car nous n'avions pas eu de professeur de physique-

¹ Mot très voisin de « muet » : voir en partie II les passages concernant le silence et le mutisme.

² C. Baudelaire (1857), « *Moesta et errabunda* », *Les Fleurs du Mal*, « Spleen et Idéal », LXII.

chimie. Tous les professeurs métropolitains étaient partis ; seuls les professeurs Pieds Noirs restaient. À Strasbourg, en première, ma professeure de physique a vu que j'étais complètement perdue, car je n'avais reçu aucune initiation. Elle m'a donné un livre de seconde. Au premier contrôle, j'avais eu 4/20 ; au second, j'ai eu 17/20... »

Si certains professeurs attentifs et bienveillants jouent un rôle non négligeable dans la réussite scolaire des jeunes migrants, la détermination et la sagesse personnelle de ces derniers ont compté pour beaucoup aussi.

Roseline : « J'ai surmonté la douleur et le chagrin de l'exil en me disant *Il faut vivre ce que la vie nous donne à vivre*. C'est devenu ma maxime. Concrètement, je suis devenue une élève plus sérieuse que je ne l'étais. En Algérie, c'était difficile d'être studieuse à cause de tous ces troubles. J'étais une très bonne élève en Terminale. J'ai pu entrer en classe préparatoire Hypokhâgne à Toulouse au lycée Saint Sernin. Puis, j'ai fait une Licence en Lettres et en Droit. J'ai passé un concours d'intendance pour obtenir un logement de fonction et devenir indépendante. »

Noëlle, elle aussi, a pu faire une classe préparatoire HEC au lycée Masséna à Nice.

Noëlle : « Pour moi, la réflexion et l'écriture sont fondamentales. Je n'aime pas les loisirs, j'aime ce qui a du sens. »

Après l'énergie consacrée à survivre pendant l'exil puis durant les mois ou les années qui suivent, après avoir tenu compte des difficultés et des souffrances des parents, vient le moment de vivre, pour soi, et de se lancer vraiment dans *sa propre existence*.

III.1.5.2 L'engagement politique

Célestine, Aude, Matias, Pascal et d'autres ont confié l'importance pour eux d'un engagement politique, parfois déjà en Algérie, mais surtout une fois installés en France. Il les a ouverts à la réflexion et au groupe, au partage communautaire.

Pascal : « Mai 1968 a été pour moi très important. La rencontre avec les mouvements de libération de la femme, la psychanalyse, la plongée dans la politique. Une véritable présence au monde, à la différence des jeunes aujourd'hui. Le Vietnam, le Laos, le Cambodge, on se sentait concernés. J'ai été préparé à cette présence au monde en Algérie, et à ce goût pour la politique, la géopolitique. À Oran, je faisais partie d'un groupe de jeunes juifs ; ce groupe m'aidait à réfléchir. A dix ans, je savais ce qu'était le marxisme. Je m'intéressais déjà à la psychologie aussi. »

La « présence au monde » dont parle Pascal ne commence-t-elle pas par une *présence à soi-même*, comme signe de reprise des processus de subjectivation ?

III.1.5.3 Oublier l'Algérie

À la génération suivante, les enjeux sont différents, comme pour Arthur qui se dit « issu de populations migrantes » mais qui a clairement voulu se dégager du carcan de l'exil dans lequel il voyait vivre ses parents, parlant sans cesse du passé en Algérie.

Arthur : « Je suis le premier Français de ma famille né dans l'hexagone. En devenant adulte, j'ai eu la volonté d'explorer autre chose. L'endroit où je vivais était trop petit, trop froid, trop rude, trop limité. J'ai donc migré peu à peu vers le sud : de Belfort à Lyon pour mes études, puis sur la Côte d'Azur pour travailler. Je suis intéressé par l'exploration humaine, j'aime les rencontres. J'ai rencontré ma femme à Lyon, elle est d'une famille française depuis le 16^e siècle. Elle représente pour moi un fort pôle de stabilité. »

Les traces de la catastrophe et leurs ombres ne disparaissent pas si facilement. Pour qu'Arthur ait tant besoin de stabilité, c'est qu'il sait pertinemment que, d'un jour à l'autre, un désastre imprévu peut venir tout balayer, en laissant derrière lui un paysage humain ravagé et des naufragés égarés, perdus dans l'océan du temps.

Un proverbe anglais ne dit-il pas que *les vieilles blessures font de longues ombres* ?

III.2 Vers une résilience collective ?

Il n'est pas possible de penser le sujet en dehors du lien à l'autre. Freud affirmait que « *la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale*¹ ». La question de la « resubjectivation » après une catastrophe se pose donc aussi dans sa dimension sociale, au-delà de la cellule familiale, au sein des communautés et du collectif.

Parler de re-subjectivation communautaire ou collective n'a pas vraiment de sens puisque le terme contient le mot « subjectif » faisant référence au sujet. Aussi, préférons-nous reprendre la proposition de Serge Tisseron concernant une « résilience collective »². Rappelons que l'écriture avec un « a » vient signifier qu'il s'agit d'un *processus* et non d'une qualité personnelle ou d'une prédisposition.

Dans les entretiens principaux et secondaires que nous avons étudiés pour cette recherche, le substantif « résilience » n'apparaît pas une seule fois. L'adjectif « résilient » apparaît dans un seul témoignage, dans un sens très large, plutôt vague

¹ S. Freud (1921).

² S. Tisseron (2007).

et flou, comme une façon de mettre en exergue et de revendiquer la capacité à se relever après le désastre, ce qui en fait un motif de fierté.

Roseline : « Dans tous les domaines, je suis une résiliente. Extérieurement, je m'en suis sortie parce qu'il faut bien vivre. C'est ma nature de tout faire pour surmonter les épreuves. Intérieurement, ce n'est pas si simple, pas si facile. J'ai beaucoup de blessures qui ne demandent qu'à se rouvrir et que je fais tout pour recouvrir. Cela reste là, bien sûr. C'est un combat pour la vie. J'ai appris ce combat après l'Algérie. Nous sommes un peuple de résilients ; j'en suis très fière. »

Ici, comme dans la très grande majorité des situations cliniques concernant les personnes qui se disent « résilientes », le propos laisse entendre clairement que la resubjectivation est non seulement partielle mais qu'elle a été difficile et reste fragile. Une façon de continuer à dire que *la catastrophe laisse des traces et des marques indélébiles*, des cicatrices actives.

Observons comment l'appartenance ou le recours à la communauté, voire au collectif, a pu aider les uns et les autres à continuer à vivre après l'exil et malgré l'exil.

III.2.1 Regroupements

Le sujet exilé peut chercher à fréquenter d'autres personnes ayant une expérience proche de la sienne. Pas tellement, ou pas seulement, pour échanger sur les affres de l'exil, le plus souvent pour parler du « bon vieux temps », pour retrouver des repères anciens et partager d'agréables moments autour d'une culture commune (la nourriture, les récits mythiques, les chansons, etc.).

III.2.1.1 Se retrouver tous ensemble

De nombreux groupes ont été créés pour permettre aux anciens de telle ville, de tel quartier ou même de telle école de se retrouver grâce à des réunions régulières.

Béatrice : « Mes parents vont tous les ans aux week-ends de rassemblement annuel des anciens du village d'Aïn-el-Türck. Ma mère a plaisir à y retrouver deux amies d'enfance. *On n'y parle que des bons souvenirs de là-bas*, dit-elle. »

Géraldine : « Tous les ans, à Béziers, a lieu la réunion des anciens de Meknès. [...] Je trouve parfois que c'est très difficile de retrouver les gens, quarante ans après. Chacun a beaucoup changé et, en même temps, c'est très douloureux de tirer un trait sur le passé, c'est pratiquement impossible. Chacun a vécu des histoires différentes au Maroc. »

Les décalages et les différences d'une personne à l'autre rendent difficile cet exercice des retrouvailles, d'autant que pour beaucoup il ravive un passé douloureux.

Pourtant, nombreux sont celles et ceux qui souhaitent participer aux réunions.

Géraldine : « Nous avons tous été éparpillés en France : Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Marseille, Paris et Nice. Notre communauté est dispersée. C'est dommage de ne pas avoir pu tous se retrouver, se rassembler au même endroit pour reconstruire notre ville perdue ! »

Le vœu de certaines personnes plus nostalgiques et attachées au passé aurait été de pouvoir vivre de nouveau tous réunis dans une même ville, de « reconstruire leur ville perdue ». Vœu utopique et chimérique, irréalisable en tout cas, qui est probablement une action psychique – du sujet et du groupe – permettant d'entretenir une *mémoire commune* vécue comme une continuation du passé et un rempart contre l'oubli.

III.2.1.3 Les fêtes

Les fêtes ont aussi cette vocation de rassemblement des « anciens », de retrouvailles avec des compagnons d'infortune, mais surtout de *commémorations* continuées au-delà de l'exil.

Béatrice : « Il y a aussi, une fois par an, à Nîmes, le jour de l'Ascension, l'occasion de la fête de la Santa Cruz, de la vierge d'Oran, qui est une façon pour eux de se regrouper. »

Comme pour conjurer une malédiction, se dédouaner ou se défaire d'une mauvaise réputation qui colle à la peau des « Pieds Noirs », Béatrice précise que sur le million d'Européens venus s'installer en Algérie, 20 000 seulement étaient des « colons ».

Béatrice : « Tous les autres étaient des gens modestes, dont les conditions de vie étaient difficiles et parfois précaires. »

La résilience collective passerait-elle également par le fait de se sentir proches, semblables, unis, *partageant un destin commun* et retrouvant ensemble une dignité perdue ?

III.2.1.3 Les associations

En plus des rassemblements annuels et des fêtes, toutes sortes d'associations officielles sont créées.

Béatrice : « Ce sont surtout les associations et les amicales qui permettent de se retrouver et de partager des souvenirs communs. »

Géraldine : « Il y a plusieurs associations, par exemple *Les anciens du lycée Paul Valéry*. »

Ces associations et amicales éditent des lettres d'information et des bulletins qui sont comme des *traits d'union* entre les membres autant qu'avec le passé d'avant l'exil.

Béatrice : « Mon père reçoit toujours l'Agria : le bulletin mensuel de l'amicale des anciens élèves de l'École Nationale Supérieure Agronomique d'Alger. »

Cela donne l'impression de personnes qui vivent ici et là, à la fois avant et depuis l'exil, comme si – de ce point de vue – la résilience collective, celle qui est plus une caractéristique voire une revendication qu'un processus, *entravait les possibilités de resubjectivation*. Lacan affirmait que « *le nous est une résistance du sujet* ». Cette observation se vérifie ici également.

III.2.2 Solidarités

À côté de la convivialité, une des grandes forces sociales favorisant la résilience collective est la solidarité. Solidarité entre deux sujets, entre deux groupes ou entre un groupe et un sujet.

III.2.1.1 Les communautés

Les associations d'étudiants du pays d'origine ont pu aider certains dans leur socialisation, leur apportant la force vive de la *fraternité* et de l'engagement.

Marlène : « Je retrouvais avec mes camarades marocains un sens d'appartenance au Maroc, sans aucune référence à mon judaïsme. Nos luttes se référaient au peuple marocain, à ses luttes pour les droits de l'homme au Maroc, la liberté... Je me rappelle encore ces réunions politiques à l'UNEM, Union Nationale des Étudiants Marocains, de nos grèves et de nos revendications contre le Consulat Marocain qui bloquait nos bourses. La fraternité, je la sentais, je la recherchais pour garder le lien avec « là-bas ». Cette solidarité me reconfortait et bizarrement, m'aidait à m'intégrer dans la société française, avec mon statut d'étudiant. »

Ces rassemblements étudiants sont aussi l'occasion de connaître d'autres étrangers et de se familiariser avec d'autres cultures, dans une *ambiance festive de partage*.

Marlène : « Je me fondais avec les autres étudiants étrangers, les Arméniens, les Turcs, les Antillais, les Africains et même une année, des Chinois... Il y avait des rencontres autour de tagines, couscous ou plats typiques pendant les vacances ou les fêtes, où tous « les Français » partageaient dans leurs familles et où ne restaient que les étrangers dans la cité universitaire. Loin de nos familles, de notre pays, nous nous réunissions naturellement pour des soirées mémorables, de danse, de cuisine, de musique. Nous étions alors les rois de la cité. »

Dans notre échantillon de douze témoignages, les groupes culturels ou les groupes d'entraide de la communauté juive ont été les plus présents, les plus accueillants ou même les plus actifs pour aider les exilés dans leur nouvelle vie en France métropolitaine.

Gaspard : « Sur le plan de la communauté juive, je me suis intégré de mon propre chef. J'ai été bénévole dans plusieurs associations : Hadassah, FSJU, B'nai B'rith... Cela m'a aidé moralement, sur le plan de mon identité. Je n'ai pas reçu d'aide matérielle ou sociale. Je suis devenu le président de l'Association des Fassis de la Côte d'Azur (les Fassis sont les habitants de Fès). »

Marlène consacre même son activité professionnelle actuelle au soutien concret apporté aux personnes en difficultés de sa communauté, dans une forme de *réciprocité de l'entraide*.

Marlène : « Je fais un curieux retour aux sources puisque mon travail actuel, depuis 14 ans, consiste à recevoir et à accompagner des personnes de la communauté juive en difficulté sociale, la plupart venant du Maroc et de Tunisie. Certes, la situation a changé, en fonction des lois sur l'immigration, mais la naturalisation semble encore très difficile et longue à obtenir. »

Marlène est fière de son travail et de l'aide effective qu'elle peut apporter à son tour.

Marlène : « La Fondation Casip-Cojasor est le premier service social de la communauté juive qui a évolué avec le temps et les nouveaux outils sociaux. Tout d'abord, le Casip créé il y a 200 ans, œuvre de bienfaisance caritative, s'est professionnalisé et a été capital pour l'arrivée des Juifs d'Afrique du Nord (Tunisie, Maroc et Algérie), après les indépendances successives, de 1955, 1956 et 1962. »

Cela lui permet aussi de comprendre la situation des exilés marocains d'un point de vue plus large, notamment social et historique. Cette *connaissance plus globale* des phénomènes de l'exil renforce sans aucun doute la mise en œuvre d'une meilleure résilience communautaire, en situant sa propre histoire dans l'histoire collective.

Marlène : « Les Juifs marocains sont arrivés en deux vagues successives, en 1967, et en 1973 puis par petites vagues jusqu'à nos jours. Il a fallu, à leur arrivée, les accueillir et les accompagner dans leur intégration en France : logement, travail, école pour les enfants, papiers de régularisation... Malgré une relative bonne intégration, les difficultés persistent ; manque de formation pour des personnes ayant eu des petites entreprises familiales et des commerces même prospères au Maroc, manque de diplômes notamment pour les femmes et les jeunes, habitudes de vie au quotidien très difficiles à abandonner et surtout une certaine accoutumance à l'assistantat prodigué par des Comités de Bienfaisance au Maroc. Deux générations sont maintenant installées en France et on retrouve chez ces descendants d'exilés, des mécanismes de fonctionnement, des systèmes de valeur, des croyances encore ancrées dans leur vie qu'ils ont héritées de leurs parents ou grands-parents... »

Toute cette longue histoire d'exils – le sien, celui de ses proches, ceux des hommes et des femmes qu'elle aide – a donné à Marlène une sagesse favorable à la resubjectivation, la sienne et probablement aussi celle de ceux qu'elle accompagne.

Marlène : « Il existe dans quelques grandes villes de France (Marseille, Nice, Toulouse, Montpellier et Strasbourg), des services sociaux comme le Casip, (moins importants que Paris) pour accueillir et accompagner ces exilés de la dernière heure... ou de l'avant-dernière. Qui sait ce que réserve l'histoire ? »

En effet, la solidarité concrète commence par des actions simples comme accueillir et accompagner les exilés dans leurs nombreuses démarches pratiques et administratives. Il serait possible aussi d'imaginer un *accompagnement plus personnel* et plus intime, sous la forme de temps de parole avec un « écoutant », psychanalyste ou pas, et de groupes de paroles de migrants, qu'ils viennent du même pays ou non, selon les groupes.

III.2.2.2 La mémoire

La mémoire partagée de l'histoire des migrations pourrait-elle soutenir la resubjectivation des personnes exilées et la résilience mutuelle de leurs communautés ? Il semble qu'un processus d'élaboration et de symbolisation au niveau collectif ne puisse passer que par le *partage des récits d'expériences*, dans l'accueil et le respect de la mémoire de chacun.

Prenons l'exemple de Béatrice. Son histoire est intrinsèquement liée à celle de l'indépendance de l'Algérie. Béatrice est née en octobre 1954 à Oran. Quelques jours avant le premier attentat qui lance le début des hostilités entre les nationalistes algériens et les représentants de l'État français en Algérie. Béatrice confie à quel point il lui semble important que les personnes comme elle, qui ont connu l'Algérie en tant que département français, qui ont vécu l'exil et l'arrivée puis l'adaptation en France, puissent témoigner pour que la mémoire de leur histoire ne soit pas oubliée, notamment par leurs enfants, qui ont une vision déformée par « l'histoire officielle enseignée à l'école », notamment dans les collèges et les lycées, où une vision binaire « méchant colon contre gentil autochtone » prédomine encore.

Cependant, « l'accueil et le respect de la mémoire » n'est probablement qu'un vœu pieux puisque nombre de descendants d'exilés européens de la décolonisation ne se sentent pas concernés par l'histoire catastrophique de leurs parents et veulent absolument l'oublier. Les processus de résilience collective peuvent donc se heurter, pour un temps, à une *volonté d'effacement* qui vient, cette fois, des enfants des migrants eux-mêmes.

III.2.2.3 L'entre-aide

La solidarité existe à l'intérieur d'une communauté ou d'une famille. Elle se manifeste aussi de façon spontanée sans lien apparent, qu'il soit culturel, ethnique ou religieux, autre que le lien humain, par le fait de rendre service à un semblable dans une

situation difficile, en témoigne le cas du père d'Alba, mais aussi pour avoir partagé un moment de la même histoire politique.

La mère de Béatrice se souvient : « Tonton Lucien a trouvé une annonce dans la presse qui pouvait intéresser mon père : enseignant dans la section d'un collège privé à Pithiviers. J'ai écrit pour expliquer les difficultés de ma famille à se loger. Le père supérieur du monastère dont dépendait l'école a proposé de nous loger dans les chambres de religieux de passage. Avec l'adresse, ma mère a écrit au déménageur pour que, de Marseille, il envoie notre cadre à Pithiviers. Par la suite, nous apprendrons que le « père supérieur », directeur du collège, a été un appelé de la guerre d'Algérie et c'est pour cela qu'il avait embauché mon père. Il avait renvoyé son livret militaire, à son retour. »

L'identification et l'empathie jouent un rôle important dans le déclenchement et la mise en œuvre de la solidarité, quelle que soit sa forme, favorisant les possibilités, pour chacun ou en groupe, de faire face aux conséquences de la catastrophe et de reprendre le cours de la vie.

III.2.3 Les phénomènes d'appartenance

L'exil renforce-t-il le sentiment d'appartenance à une famille, une ville, un pays, une culture ? Inversement, l'affirmation d'appartenance à une communauté est-elle un facteur favorable à la resubjectivation après l'exil ? De fait, la question de l'appartenance semble être importante pour certaines personnes qui ont témoigné.

III.2.3.1 La famille

Les récits de toutes les personnes interrogées accordent une très grande place à la famille au sens large, sur plusieurs générations, ou à la famille nucléaire, qui serre ses rangs pour tenter de mieux traverser la catastrophe. Dans les meilleurs cas, la présence familiale favorise cette *continuité* qui permet d'atténuer les ravages de l'exil et d'en adoucir les effets dévastateurs.

Alba : « J'avais peur du rejet, mais moi je me suis sentie comme chez moi ici en France. Je n'ai pas eu un sentiment de déracinement total. Un peu comme si mes racines, pour moi, c'était ma famille. Surtout. Mes racines étaient avec moi, en fait. J'avais ma grand-mère, mes parents, mon cousin, mes deux oncles, mes deux tantes. J'avais mon cocon familial autour de moi. C'étaient mes racines. J'avais l'impression que ma vie continuait... »

Utilisant la métaphore des « racines », Alba insiste sur la continuité existentielle. Elle explique que ses forts investissements affectifs envers les membres proches de sa famille l'ont aidée à ne pas se sentir « déracinée », arrachée à la terre algérienne où elle est née et a grandi. Cette expérience de la continuité, relationnelle donc

existentielle, correspond au fond à une *continuité psychique*, qui limite la déssubjectivation et soutient la resubjectivation.

III.2.3.2 La force du clan

Les recherches anthropologiques permettraient de différencier concrètement la famille du clan. Dans le langage des témoins, le signifiant « clan » est peu utilisé. Lorsqu'il est choisi pour désigner la famille, il vient souligner une cohésion intense entre ses membres.

Arthur : « Mes parents ont créé une cellule familiale très soudée qui ne formait qu'un seul individu en fait, un clan, une entité à elle-seule. C'était très rassurant lorsque j'étais enfant, c'est rassurant, je me sentais entouré, mais après c'est devenu étouffant. Depuis l'adolescence, je cherche mon autonomie, ma liberté, je cherche à être un individu, une entité à moi seul. Je pense qu'une famille qui a connu l'exode resserre les liens entre ses membres pour pouvoir résister. »

Arthur a pu constater à quel point cette cohésion très serrée a pu être rassurante quand il était enfant, puis étouffante lorsqu'il a grandi. Plus encore, il fait l'hypothèse que cette *agrégation familiale*, tels plusieurs membres d'un seul et même corps, est une conséquence de la catastrophe et de l'exil. Nous pouvons poser cette modalité défensive de « se souder » comme une des formes premières de « résilience collective » : une fixation groupale compensatoire plutôt qu'un processus fluide et dynamique de resubjectivation partagée et mutuelle.

III.2.3.3 L'identité Pied Noir

Une catastrophe étant un phénomène autant collectif qu'individuel, il est légitime de s'attendre à des effets d'*après-coup au niveau collectif*, selon des modalités différentes de celles du traumatisme psychique individuel. Ainsi, par exemple, l'idée d'une « identité Pied Noir » peut être considérée comme un « après-coup » de type catastrophique, une création mythologique survenue dans la période qui a suivi l'exil.

Béatrice : « L'identité Pied Noir ne s'est construite qu'une fois en France. Là-bas, de nombreuses origines, langues et cultures se côtoyaient : Espagnols, Maltais, Italiens, Alsaciens, Allemands, autant que Français de toutes origines et de toutes provenances, par exemple les prisonniers envoyés en Algérie, des élèves médecins recalés au concours, des paysans ruinés, etc. Chacun parlait deux à trois langues : sa langue d'origine, le français et l'arabe. Le fait de bien parler l'arabe a d'ailleurs sauvé la vie à de nombreux Européens. »

Quoi qu'il en soit, on peut se demander si cette prétendue « identité Pied Noir » m'est pas une construction artificielle, elle aussi de nature défensive. La réalité vécue en Algérie avant l'exil montre plus une *culture commune* dans un co-tissage culturel

entre Arabes et Européens, culture commune qui s'étayait d'ailleurs sur des liens d'amitié et de fraternité solides, comme le prouvent de nombreux exemples.

Béatrice : « La bonne entente et la solidarité sincère n'ont pas été entamées par la guerre et l'indépendance. Par exemple, en 1963, des ouvriers arabes qui travaillaient à Oran dans la cimenterie d'un de mes oncles ont réussi à le retrouver en France, après la guerre, et lui ont demandé de venir travailler pour lui en France. Lorsque cet oncle est mort, ce sont ces mêmes ouvriers maghrébins qui ont tenu à porter eux-mêmes son cercueil sur leurs épaules. »

Dans le cas de la décolonisation, il est possible d'envisager l'indépendance et surtout l'exode qu'elle a provoqué comme une *déchirure interne dans une communauté mixte* alors en devenir. Communauté mélangée de Maghrébins et d'Européens vivant sur le même territoire et partageant le quotidien depuis des décennies. Cette déchirure serait une blessure bien plus réelle et significative que le simple fait de quitter une terre sur laquelle les migrants ont grandi et ont été heureux.

En conséquence de cette déchirure intercommunautaire, la resubjectivation de chaque exilé et la re-solidarisation communautaire passeraient par un nécessaire et nouveau *tissage de liens fraternels entre Européens et Maghrébins*. Le maintien de la fracture par des idéologies nationalistes ostracisantes, de part et d'autre, empêche donc la résolution durable du schisme catastrophique engendré par ce type d'exil.

III.2.4 Butées et limites de la résilience

Après l'étude complète des entretiens, nous nous sommes rendu compte qu'il n'y avait pas dans le témoignage d'Aude des éléments précis concernant (selon nous) la resubjectivation et la « résilience collective ». Nous lui avons donc proposé un entretien complémentaire, plus bref, à partir de trois questions ouvertes et très simples¹. Aude a accepté de nous répondre librement. Voici ce dont elle a témoigné.

III.2.4.1 Les aléas de la resubjectivation

Ce qui, pour le chercheur, peut correspondre aux reprises des processus de subjectivation ne correspond pas forcément au fait d'aller bien ou d'aller mieux, ou même de « s'en sortir », mais plutôt à la capacité de parler de soi, et de son histoire, en première personne, de façon de plus en plus lucide, claire et incarnée.

Aude a dix-sept ans lorsqu'elle arrive d'Algérie et s'installe en France, à Grasse.

¹ Voir le compte-rendu complet en Annexe.

Aude : « Je suis tétanisée, je me sens imbécile, je cherche une reconnaissance du drame qui m'habite, sans la trouver. »

La *quête de reconnaissance*, personnelle et communautaire est centrale dans cette étude, peut-être aussi dans la plupart des expériences de catastrophes et d'exil.

Aude : « J'ai le sentiment que le reste du monde pense que je mens en racontant le meurtre de mon père, un peu comme quand on dénonce un viol ou une autre forfaiture dérangeante. Du coup, je ne reconnais plus bien la réalité des faits. »

La reconnaissance peut être élargie aussi au fait d'*accueillir réellement la parole* de la personne catastrophée sans la mettre en doute et la faire douter d'elle-même.

Aude : « Je ne peux pas dire que je m'en sois sortie, ni même que j'aie vécu avec la mémoire de tout ce qui m'est arrivé en Algérie. »

L'oubli est une stratégie de survie après la catastrophe, même si elle grève les possibilités de resubjectivation, parfois pendant de longues années.

Aude : « Plus tard, bien plus tard, j'ai commencé à parler de l'Algérie, j'ai exigé que l'on m'écoute, j'ai écrit pour mes frères et sœurs l'histoire du drame de leur enfance. C'est seulement à ce moment-là que j'ai commencé à pouvoir vivre avec ça. »

Le retour de la mémoire, pour soi et pour ses proches, a aidé Aude à retrouver le mouvement de la vie, au lieu d'être seulement dans l'urgence de la survie. Quoi qu'il en soit, Aude constate qu'elle n'a pas « guéri » pour autant.

Aude : « Le traumatisme aussi est incurable. Même si après un parcours de questionnements, d'inlassable recherche, le voile s'est levé sur le constat du traumatisme toujours actif et prégnant, il m'appartient encore, apprivoisé, reconnu, peut-être cajolé. Il ne peut se dissoudre, me quitter. Il ne fait plus de dégâts, mais il réclame vigilance et tolérance. »

En effet, les conséquences de la catastrophe ne sont pas solubles dans le temps qui passe : elles ne peuvent ni « disparaître » ni être « réparées ».

Aude : « Sans doute, le traumatisme de l'assassinat de mon père, en disloquant la famille et son soutien même médiocre, est à l'origine d'une coupure avec l'amour. »

Cette *coupure avec l'amour* a provoqué une « dislocation » familiale durable.

III.2.4.2 La fin de la famille

Dans la plupart des entretiens, la famille apparaît comme une fondation, un pilier, un rempart même. L'histoire d'Aude apporte un exemple *contraire à cette représentation favorable*, représentation issue d'une observation pour une part, produite par une croyance ou une mythologie peut-être aussi pour une autre part.

Aude : « Après la mort de mon père, l’anéantissement du climat familial m’a fait penser que la famille n’avait finalement pas tant d’importance que cela. Je m’opposais depuis longtemps à l’autorité stupide de ma mère, sa dureté, son aspect impitoyable. Je n’aimais pas cette femme. Le seul amour qui m’habitait était celui que je portais à mon père, qui, lui, me manifestait de la tendresse et me faisait rire. Mes petits frères et ma sœur étaient bien plus jeunes. Jamais je n’ai eu le sentiment d’une fratrie, mon frère aîné était parti de la maison, de plus, il me faisait un peu peur. (Brimades et moqueries dans la petite enfance). »

En fait, ce sont probablement les *choix* d’Aude et leurs *motivations* qui expriment le mieux la reprise de ses mouvements de subjectivation après la phase de « tétanie ».

Aude : « Depuis la mort de mon père je réalise que je n’ai jamais plus accepté l’autorité venant de quiconque. Les conseils devenaient souvent pour moi d’insupportables ingérences. Le rôle des parents s’était disloqué dans la tempête, comme un vieux rafiote. J’ai coupé les amarres, toutes les amarres avec cette famille. Je me suis abandonnée à l’indifférence, aux jugements négatifs, à l’agacement et à l’irritation dès que j’étais obligée à un quelconque rapport avec eux. »

En tant que sujet, Aude en repère les conséquences concrètes dans sa vie de mère.

Aude : « Lorsque j’ai eu mon premier enfant, Christophe, je n’ai pas voulu endosser mon rôle de mère. Je traitais cela par-dessus l’épaule, croyant penser que je n’étais pas si importante que cela, que d’autres pouvaient très bien faire le travail à ma place ! Je l’ai quitté en même temps que son père, sans trop de scrupules, juste ce qu’il faut pour me donner le change. À nouveau je me suis lancée dans la course des aventures d’une vie chaotique et dissolue. Je me donnais encore le change par le travail dans lequel je réussissais bien. »

Comme pour Géraldine et Célestine, entre autres, *nulle volonté de faire croire que la catastrophe n’aurait pas laissé de traces douloureuses*. Non : elle rend la vie difficile, encore aujourd’hui, avec ce vide, une désorientation et une désaffection.

Aude : « À la naissance de Gilles ce fut le même scénario. J’étais certes plus présente, je m’occupais de lui, mais ma tête était ailleurs. Et je supposais que cela n’avait pas d’importance puisque j’étais malgré tout avec lui. Bella enfin... J’ai vraiment cru l’accueillir différemment mais je sais que c’est faux. Je n’ai jamais su nouer une relation avec mon sentiment maternel. Je l’ai allaitée, je l’ai soignée, mais sans âme. Je la laissais souvent, le plus souvent possible, aux soins de ma belle-mère, prétendant que c’était pour son bien tant cette femme était ‘merveilleuse’ et que l’amour entre elles deux était évident. Pendant ce temps je vaquais interminablement aux occupations de la maison en guise de bonne conscience et de faire-valoir... et régissais la bande d’enfants dont j’avais la charge morale et pratique, sans leur donner beaucoup d’affection, sous couvert bien entendu de bonnes intentions. »

Là encore, comme pour les autres catastrophés, le discours – autant à soi-même qu’aux autres – vient masquer et déformer le réel précaire de la position subjective.

Dans sa famille, Aude s'est « bien débrouillée », elle, par rapport à d'autres de ses proches, pour lesquels *la catastrophe a continué* sans que rien ne puisse l'arrêter...

III.2.4.3 Ce qui manque à la résilience pour être collective

Dans le témoignage d'Aude, comme dans bien d'autres, ce qui s'oppose aux possibilités de résolution de la destruction catastrophique, autant sur le plan intrapsychique qu'intersubjectif et social, est *l'effacement de la mémoire*.

Aude : « Je recouvre la mort de mon père sous les décombres et les victimes d'une Algérie dont le souvenir s'efface très vite dans la mémoire des gens qui de toute manière n'étaient pas vraiment informés ni conscients de l'état de guerre et de terrorisme que nous venions de vivre. C'est comme si, avec nos histoires, nous revenions d'une contrée très lointaine, insignifiante, étrangère en tout cas. »

Il est possible que la mémoire soit à ce point malmenée, brutalisée et honnie parce que **le sujet la hait**. *La mémoire est maltraitée parce qu'elle est l'objet de la haine de l'autre en soi, de l'autre histoire, de l'autre lieu (celui d'avant, derrière soi) et de l'autre temps (le temps d'autrefois). Nier la mémoire c'est nier ce temps réel vécu*. La haine est sans pitié et sans limite dans sa dévastation : il devient alors nécessaire de se nier soi, celle ou celui qui a vécu « ça » : l'exil, le désastre, la catastrophe...

Aude le confirme avec ses mots : « Je ne crois pas que je vivais avec l'Algérie, avec la guerre et la catastrophe 'avec ça' : 'ça' n'existait plus. Juste la rage m'habitait¹. »

Le sujet n'est pas seul à vouloir nier la catastrophe et à se nier lui-même, à cause de cette faute impardonnable² de l'avoir vécue. Son entourage aussi partage cette dénégation, encourage ce déni et entretient ce *négationnisme*.

Aude : « Le silence de ma mère recouvre tout de cendre et de plomb. Personne à qui parler, personne ne me parle. Pas même cet oncle tant aimé, frère de mon père, qui soutenant ma mère comme il l'a pu, ne trouvait sans doute pas nécessaire de consoler l'adolescente exaltée que j'étais, ou ne savait comment s'y prendre. »

Voilà l'*omerta*¹ qui empêche autant la resubjectivation que la résilience commune et partagée : ce « silence de cendre et de plomb » qui bâillonne et assassine la parole.

¹ Nous ne confondons pas « rage » et « haine », même si nous avons pu observer que la rage combinée à la rancune, à la volonté de vengeance et au vœu de meurtre, dans un mouvement projectif qui dévisage l'autre et le défigure, peut donner naissance à la haine. Nous parlons bien ici de la haine, aveugle, destructrice, déshumanisée et déshumanisante. La *haine de la mémoire* est une des pistes possibles de recherche pour étudier, si ce n'est expliquer, le terrorisme actuel.

² Il s'agit d'une intuition clinique à vérifier dans la pratique. Reste à préciser, pour chaque sujet qui se sent concerné par cette interprétation, de quelle « faute » il s'agit et en quoi elle peut paraître non « pardonnable », pour soi, ou pour la communauté d'origine, ou même pour la collectivité d'accueil...

Aude : « Ma grand'mère consolide le silence. Mon frère aîné est absent et son silence à lui s'est perpétué jusqu'à sa mort récente, à mes côtés². Mes frères et sœur cadets sont petits. 'Protégés' eux-aussi par le silence ! »

La pratique du silence officiel devient une affaire de groupe, de communauté.

Aude : « 'Tout ça' n'existe pas. Le déni ne se glisse pourtant pas dans mon âme, mais je ne sais plus rien à rien. J'explose dans une vie haletante, désordonnée, sans intérêt pour des études qui, pourtant, 'avant' me plaisaient tant. »

Les conséquences sur le sujet sont redoutables. Alors, mieux vaut partir que de devenir folle, quel que soit le coût de ce départ vers une *a-mère liberté*.

Aude : « Je ne supporte pas ma mère. Il faut partir de la maison, de cet horrible cocon. Quand je me marie, je n'ai pas encore 19 ans. J'ai abandonné mes études... »

Les catastrophes sociales se doublent-elles de catastrophes personnelles et intimes ?

III.2.4.4 Comment différencier traumatisme et catastrophe ?

Peut-il y avoir traumatisme sans catastrophe au préalable ? Peut-il y avoir catastrophe sans traumatisme qui s'ensuit ? Voilà les questions qu'Aude se pose pour essayer de se repérer. Elle décrit très précisément ce qu'est une catastrophe.

Aude : « L'effondrement de tout, la rupture, l'impossible retour en arrière, l'anéantissement du lieu de vie, la dislocation des habitudes et des liens, les changements brutaux et souvent inappropriés, l'absence de programme rassurant, la débâcle qui bouscule et éteint toute forme de désir, tout cela se passe pendant et après une catastrophe. »

L'exil algérien lui fait surtout et avant tout penser à une catastrophe. Quant au traumatisme ? Il a plutôt un rôle accessoire d'*adjuvant* pour tenter de se faire entendre, et si possible de se faire « plaindre » et « cajoler », mais sans succès.

Aude : « Si à ce moment-là j'ai pensé être traumatisée c'était plutôt pour me servir de l'événement dans le but de me faire plaindre, de me faire cajoler, rassurer. Je n'y suis pas parvenue. Avancer mon traumatisme ne me servait donc à rien. Autant recouvrir la douleur, le sentiment d'incompréhension, le constat de l'indifférence, par une course effrénée et violente vers des sensations fortes, me donnant l'impression d'exister. L'angoisse a fait le reste en ce qu'elle a d'immédiatement incompréhensible, incontrôlable, incommunicable, incurable. »

¹ Le terme « omerta » désigne la loi du silence, la non dénonciation de crimes, ainsi que l'appel aux faux témoignages. Le châtement pour la violation de cette loi est la mort. (Larousse)

² Le frère aîné d'Aude avait été diagnostiqué « schizophrène ».

Conséquence des refus d'accueillir et d'entendre sa douleur, Aude a vu se développer en elle des phénomènes d'angoisses très fortes, qui l'ont invalidée toute son existence.

Aude : « À force de regarder cette période de ma vie sous différents angles, de me laisser porter par les questions sans vouloir me contrôler, j'en viens à réfléchir à d'autres aspects, à percevoir d'autres mécanismes des effets de ce traumatisme-là. »

La subjectivation après une catastrophe, ou re-subjectivation, passe aussi par la découverte de ce que le sujet parvient à mettre en place pour continuer à exister.

III.2.4.5 La catastrophe transforme la relation au temps

La question de la relation au temps des personnes catastrophées ne faisait pas partie des idées ou même des interrogations qui m'habitaient et me travaillaient avant cette recherche. Elle m'est apparue de plus en plus clairement en écoutant les témoins, en dactylographiant leurs témoignages, puis en relisant, en étudiant et en « dépouillant » les entretiens. Voici ce qu'Aude explique à propos du temps.

Aude : « Il y a bien un avant et un après. Avant, le temps de l'enfance, de la stabilité, du confort. Le temps non pensé, d'instant en instant, le temps aussi de l'impatience enfantine. Après, le temps vorace et échevelé de l'adolescente meurtrie et perdue. »

En plus de cette démarcation nette et radicale *entre un avant et un après*, que l'on peut aussi observer cliniquement dans les grands traumatismes, la relation au temps est également perturbée par un rythme différent, un rythme de vie frénétique ou effréné, un *rythme catastrophique*, qui rappelle celui des heures noires et des jours du désastre, lorsque tout s'accélère au point de faire perdre toute mesure du temps.

Aude : « Faire vite. Partir vite. N'importe où et avec n'importe qui. Je vivais dans un sentiment d'urgence, un sentiment de danger permanent. »

Cette urgence de la catastrophe, *urgence vitale*, a donné son rythme furieux au tempo interne du sujet et sa coloration exaltée, voire enragée, à l'existence même¹.

Aude : « Plus rien ne structurait ma vie. Je ne travaillais plus en classe, je ne pensais qu'à fuir toute contrainte. Ma vie était un perpétuel halètement, une course invraisemblable vers des rencontres parfois dangereuses. Fumer, boire, danser, jouer au poker, mentir à ma mère, rentrer la nuit, épuisée, écœurée, angoissée, sans mémoire. »

¹ Le clinicien retrouve ce type d'affolement dans certains vécus psychotiques.

Sans mémoire... L'absence de mémoire est aussi une injure faite au temps, au sens ancien de ce mot, tel que les anglo-saxons l'entendent : une blessure imposée au temps. Aude est consciente de cette violence et des ravages qu'elle produit.

Aude : « Je ne pense pas à la mort de mon père et à l'Algérie. J'émerge dans la violence d'une sexualité ravageuse, meurtrie, dont le souvenir m'accable encore parfois. Ce que je ne puis exprimer mon corps le crache au monde dans une provocation permanente et fiévreuse. Cette sexualité, je l'ai réalisé plus tard, avait un goût de sang. »

Les pulsions de vie et de mort se mêlent et s'imbriquent dans cette « sexualité ravageuse », provocante et invoquante, appelant la mise en pensée et en parole de la catastrophe, sa *symbolisation progressive partagée*, ce que refusait la famille d'Aude.

Après ce focus sur un des témoins, nous pouvons essayer d'établir un premier bilan.

III.2.5 Bilan provisoire de l'étude

Lors de ces entretiens et de l'analyse de chacun, nous avons été particulièrement attentif à ce que chaque personne a pu dire, à ce que chacun a pu éprouver, aux perceptions subjectives ainsi qu'à la place des groupes et des communautés. Nous avons constaté nombre de blessures encore très à vif qui ne sont pas cicatrisées.

Cette observation relativise l'ampleur des possibilités réelles de resubjectivation, comme cela a pu être précisé aussi par Aude dans son témoignage complémentaire.

Par ailleurs, les possibilités de « résilience collective » s'étayaient sur le besoin de se regrouper, de partager, de se soutenir (soutenir l'autre ou les autres et être soutenu par eux), s'unir et se sentir unis, avoir des origines communes, embrasser un destin commun, appartenir à la même culture ou à la même communauté d'intérêt, etc.

Paradoxalement, contrastant avec ces mouvements grégaires, le sujet exilé cherche également à oublier le passé, effacer l'histoire, se couper de son milieu d'origine, par des mouvements de résistance, de rejet, voire de rupture avec une proximité familiale ou une « fusion » communautaire qui peuvent aller jusqu'à l'étouffer¹.

Pour certains exilés, peut-être pour beaucoup d'entre eux, est-ce allé jusqu'à *une haine de la mémoire de leur propre histoire* ? Cela pourrait, en partie, expliquer les tentatives fréquentes d'effacement de l'histoire vécue et du passé douloureux.

¹ Marlène a insisté sur ce point, y compris dans les échanges ultérieurs que nous avons eus avec elle.

La marque d'une catastrophe est à la fois, indissociablement, *individuelle, communautaire et collective*, intime et historique. Pour les personnes interrogées, cette marque semble *indélébile*.

Célestine : « On peut décider d'oublier, de 'tourner la page' comme disent les gens qui vous veulent du bien (En fait, on les ennuie surtout !), mais ce n'est pas une question de choix ou de détermination à mon avis. Il n'y a pas de choix, parce qu'il manque la reconnaissance formelle, officielle, publique de la souffrance personnelle et collective. Surtout de la souffrance collective. »

Nous pouvons supposer qu'*une reconnaissance officielle de la souffrance personnelle et, surtout, de la souffrance collective favoriserait l'apaisement de chacun*, et par conséquent les processus de resubjectivation de chaque exilé autant qu'une résilience collective plus aboutie des communautés déportées.

Aujourd'hui, au niveau social et politique, la reconnaissance des traumatismes collectifs est minime ou inexistante. L'absence de reconnaissance démultiplie probablement les effets traumatiques et les ravages catastrophiques.

Cela posé, comment évaluer, voire mesurer, l'aboutissement, « l'efficacité » ou la « réussite » d'un tel phénomène collectif ? Freud a envisagé que l'exode des Juifs après la destruction du temple a motivé la création d'un temple spirituel. Qu'est-ce que ces exilés d'Afrique du Nord ont pu créer pour remplacer leurs pays perdus ?

Peut-être ont-ils pris conscience, après-coup, de l'importance de leur culture « Pied Noir », avec ses chants, son accent chantant si particulier, son vocabulaire, sa nourriture, la décoration des maisons, l'ambiance familiale, etc.

De plus, *l'écriture des mémoires de l'exil*, de la vie d'avant et des souffrances liées au départ ont certainement eu des effets de resubjectivation personnelle et de commémoration communautaire. En effet, de très nombreux livres ont été écrits par des Pieds Noirs sur leur expérience douloureuse lors et du fait de la décolonisation¹.

Néanmoins, il apparaît en filigrane que les exilés « expatriés-rapatriés » d'Afrique du Nord lors de la décolonisation souffrent aussi d'une *déchirure interne*, intrapsychique et intersubjective, provenant de la rupture des liens d'amitié et de fraternité qui existaient entre les différentes communautés vivant ensemble avant leur départ.

¹ L. Martini (2005).

Une question de recherche se pose également sur le destin différent des femmes et des hommes. *Les femmes supportent-elles mieux l'exil*, grâce à leurs enfants notamment ? Étant le « pays » de leurs enfants, elles essaient d'incarner ce pays et développent une certaine culture de la maison qui rappelle et perpétue celle du pays d'origine... L'homme, lui, vit beaucoup plus douloureusement l'exil. Il est à l'usine, perdu, dans un vide de repères, sans continuité avec le passé.

Nous avons pu également observer la *situation particulière en Algérie*. En effet, l'Algérie et la France étaient la même nation pendant près d'un siècle. La guerre de 1954-1962 est une guerre civile, caractérisée par des violences extrêmes et des conditions très difficiles concernant le départ des Européens. Même les Harkis ont connu un sort bien peu enviable : ceux qui sont rentrés en Algérie ont été égorgés, ceux qui sont revenus en Métropole ont été parqués dans le sud de la France.

Une enquête plus approfondie sur les conditions de cette guerre serait nécessaire, par exemple en ce qui concerne le traitement dégradant du voisin, du collègue ou de l'ami, devenu un « ennemi », non respecté, méprisé, mutilé et défiguré, même après sa mort. Comment se fait-il que plus l'ennemi est proche, plus le massacre est violent ? Pourquoi l'ennemi (ou l'ancien « ami ») est-il déshumanisé ?

Même si nous l'avons évoqué brièvement, se pose la question métapsychologique et psychopathologique de la nature et du destin de *l'après-coup suite à une catastrophe*. L'après-coup mis en évidence par Freud pour le trauma semble inadéquat pour caractériser l'impact durable des catastrophes. Ici, il s'agit de tout autre chose. La catastrophe touche l'identité, la culture et le collectif. C'est ce que nous allons explorer à présent en nous recentrant spécifiquement sur l'expérience de l'exil.

III.3 L'exil comme catastrophe

Après avoir étudié en détail les témoignages que nous avons recueillis, notamment pour explorer les dimensions de la désobjectivation, de la resubjectivation et de la « résilience collective » en situation de catastrophe, nous allons chercher comment préciser les réalités d'une catastrophe humaine lorsqu'elle est caractérisée par l'exil.

L'exil est vieux comme le monde. En ce qui concerne plus spécifiquement notre étude, les rives de la Méditerranée ont été et sont la scène de mouvements migratoires particulièrement importants, impressionnants et quelquefois tragiques.

« Le chant des exilés remplit le monde. Leurs cris et leurs souffrances aussi. La Méditerranée devient le nom d'un cimetière marin où surnagent par dizaines, les cadavres de ceux qui voulurent trouver en Europe un lieu pour une vie possible¹. »

Nous allons essayer de repérer comment l'exil peut affecter ce que l'on appelle communément « identité », en mettant en perspective ce qui, dans la vie psychique, relève de la dimension de l'exil, puis nous élargirons cette investigation pour observer l'impact de l'exil sur les enfants de parents qui ont directement vécu un exode.

III.3.1 L'identité à l'épreuve de l'exil

Contrairement à ce que laissent entendre les discours convenus, il existe une grande difficulté pratique à exprimer son identité personnelle. Très peu évidente à définir, l'identité paraît donc également peu dicible. Pour y répondre, nous avons mené une petite enquête complémentaire limitée à la moitié de l'échantillon d'origine, en proposant de répondre librement à trois questions ouvertes :

- 1) *Que diriez-vous de votre identité avant votre départ d'Algérie (ou du Maroc) ?*
- 2) *L'exil a-t-il perturbé cette identité ?*
- 3) *Comment avez-vous pu faire face à ce bouleversement ?*

Sur les six personnes interrogées, cinq seulement ont pu donner certains éléments de réponse pour définir leur identité. En soulignant à quel point la question de l'identité est peu facile d'accès, deux d'entre elles ont même précisé qu'elles répondaient sans savoir si leurs réponses correspondaient aux questions posées.

« Je dois dire que j'ai des difficultés à répondre car je ne comprends pas vraiment déjà ce que peut bien vouloir dire concrètement 'identité' ou 'personnelle'. Pour moi, ce sont des mots abstraits, qui ne correspondent pas à grand-chose », explique Béatrice.

¹ O. Douville (2014), p. 121.

Le but de cette étude est d'essayer de discerner comment l'exode et l'exil peuvent perturber la conception de soi, et de son identité, c'est-à-dire *quel est l'impact de l'exil sur la subjectivité*. Après avoir posé quelques définitions possibles concernant l'identité et l'exil, nous verrons comment deux auteurs (un philosophe puis un psychanalyste) les abordent, tout en présentant des extraits de notre enquête.

« Après l'exil, le poids de l'angoisse ne me lâchera plus jusqu'à ce que je commence une psychanalyse, plus de quarante-cinq ans plus tard. J'ai trouvé ou construit mon identité avec mon psychanalyste. Je ne l'ai pas retrouvée. Je l'ai découverte. Cela a pris presque un demi-siècle depuis le départ d'Algérie, symbolisant pour moi la rupture brutale avec l'enfance » raconte Aude.

Une autre visée de cette enquête est d'aider les praticiens dans la prise en charge de patients ayant vécu un exil, sous une forme ou une autre, même si les troubles liés à l'exil ne se manifestent que très longtemps après les événements et de façon indirecte, peu apparente. Il peut s'agir enfin des descendants de personnes ayant connu l'exil, surtout si les souffrances n'ont pas pu être exprimées par ceux qui les ont vécues et si le dialogue avec les générations suivantes est impossible à ce sujet.

III.3.1.1 Comment définir l'identité ?

« Si l'action et la parole sont si étroitement apparentées, c'est que l'acte primordial et spécifiquement humain doit en même temps contenir la réponse à la question posée à tout nouveau venu : 'qui es-tu ?' » affirme Hannah Arendt¹.

De façon très simple, l'identité peut correspondre à une façon de répondre à la question « Qui suis-je ? ». Elle peut aussi être une affirmation sous la forme d'un « Je suis », ou encore une démonstration de type « Voyez qui je suis ! »

D'autres questions peuvent aider à préciser une identité : « D'où je viens ? Où suis-je ? Quel est mon héritage ? » pour un individu, ou « D'où venons-nous ? De quoi avons-nous hérité ? Quels sont nos appartenances, nos valeurs ? » lorsqu'il s'agit d'une famille ou d'un groupe.

En 1905, Freud pose une question fondatrice pour la pratique de la psychanalyse, question qui est aussi valable dans l'existence en général, donnant la possibilité au sujet de s'interroger sur la signification symbolique de chacune de ses expériences d'être humain : « *Quelle est ta propre part dans le désordre dont tu te plains² ?* » Depuis Lacan, le sujet peut aussi se demander « *D'où je parle ?* » afin de préciser ses

¹ H. Arendt (1958), p. 231.

² S. Freud (1905 a), p. 23.

intentions, mais aussi le contexte duquel émane son discours, le référentiel de sa pensée ou de ses croyances, sans oublier qu'une très large part de ce que nous sentons, pensons et voulons est non consciente, donc nous échappe. Plus qu'une aide pour tenter de définir sa propre identité, ces questions de Freud et de Lacan sont favorables à l'émergence du sujet, donc à la (re)subjectivation.

L'identité est à la fois pluri-déterminée et multifactorielle. Elle est constituée par :

- l'environnement géographique et social ;
- la famille ;
- la culture ;
- le langage ;
- l'école et les lieux de vie ;
- l'histoire singulière de chacun ;
- l'histoire partagée par la communauté ;
- l'histoire sociopolitique du contexte (ville, région, pays) ;
- les croyances, les idéologies, les valeurs, etc.

Marlène raconte : « Je me définissais de façon complexe comme une Marocaine, de culture française, et de religion juive dans mon intimité familiale. J'avais une identité confuse, pas facilement partagée avec mes camarades car j'ai eu une histoire atypique. Je me sentais appartenir à mon pays, le Maroc, mais tiraillée entre la France où je venais d'émigrer, et mon attachement au Maroc, aux lieux de mon enfance et de mon adolescence, à mon quotidien : la cuisine, la musique, la douceur de vivre... »

L'identité est aussi volatile que multiple, quasiment impossible à saisir. Elle est changeante, à moins de s'être fixée plus ou moins définitivement dans des croyances, car elle peut dépendre aussi pour une part des discours des autres sur soi. Il s'agit alors de ce que j'appelle une *assignation d'identité*, qui fonctionne comme une injonction ou une imposition¹ : « Tu es (comme) ceci, tu es (comme) cela » lorsque la parole proférée par autrui devient « Je suis ceci, je suis cela » par internalisation des croyances ou des interprétations de ces autres faisant autorité, inévitablement mis à la place de « sujets supposés savoir ».

Marlène poursuit : « Arrivée en France, à Marseille, j'ai vécu de grands moments d'exaltation, de liberté et de nouveauté, les premiers mois... Je voulais tout découvrir, m'intégrer le plus possible dans la société française. Puis, assez vite, je me suis sentie perdue, difficilement acceptée par les Français, en décalage avec les autres et je me suis retrouvée « prise en charge » par mes compatriotes marocains. Je me suis retrouvée avec une identité de jeune Marocaine, liée par un fort sentiment d'appartenance, de partage avec les différents combats, la solidarité. En France j'étais

¹ S. Tomasella (2012).

devenue marocaine, alors qu'au Maroc j'étais juive. Toujours à cheval entre trois identités. Lentement, je me suis émancipée et j'ai pu sortir de cette tutelle rassurante et me retrouver libérée, prête à affronter le monde. »

Le sujet n'est pas isolé, il baigne dès l'origine dans un tissu relationnel et culturel. Il se constitue peu à peu dans un mouvement de subjectivation qui dure toute la vie. Pour Freud, l'identification est le processus fondamental de constitution de la vie psychique, alors que pour Ferenczi, Abraham et Torok, il s'agit de l'introjection¹. L'identification est un mouvement imaginaire, passager, mobile et fluctuant. Elle correspond à un fantasme. Selon Nicolas Abraham et Maria Torok, l'identification est « *le lieu où le moi, provisoirement, a élu domicile*² ». Je peux aller jusqu'à m'aliéner à la personne ou au lieu auxquels je m'identifie. L'identification est une défense lorsqu'elle n'est pas support à l'introjection. Une désidentification est alors nécessaire pour redevenir soi ou revenir vers soi, par un retour sur soi³.

Rappelons, selon les mêmes auteurs, que l'introjection concerne ce qui est vécu et partagé dans une relation : ce qui vient de soi, ce qui vient de l'autre et le fruit de la relation. Elle passe par la nomination des expériences vécues. La symbolisation est accomplie lorsqu'elle englobe toutes les dimensions subjectives : affect, perception, image, parole, potentialité d'action et action.

III.3.1.2 De l'exode à l'exil

L'exode désigne un départ en grand nombre, une émigration en masse, une déportation massive ; l'expatriation d'une famille, d'un groupe ou d'un peuple. L'exil se décline au singulier. Il signifie l'expulsion de quelqu'un hors de sa patrie, le bannissement, un séjour loin de ses proches ou de son lieu habituel de résidence, un éloignement volontaire ou involontaire. L'exil malmène, voire rompt les points de référence ou d'ancrage de l'identité. L'identité personnelle et l'identité du groupe vacillent, parfois même s'écroulent, elles en sont durablement bouleversées⁴.

« Le départ définitif d'Algérie a provoqué en moi un énorme bouleversement. J'étais émiettée, j'avais l'impression de ne pas savoir marcher et encore moins courir, j'étais comme clouée sur place. Je ne me trouvais bien nulle part, je ne savais plus comment me contenir à l'école, avec les autres, avec les mots et dans les gestes. Mon corps

¹ Voir Partie I, chapitre 2.

² N. Abraham, M. Torok (1978).

³ S. Tomasella (2015 a).

⁴ Les témoignages de cette étude, dont celui qui suit, montrent que la notion d'identité est floue, complexe et multiple : perception ou conception de soi, de soi dans le groupe, du groupe, etc. En fait, ce sont surtout la subjectivité et la subjectivation qui sont durablement bouleversées par l'exil.

pesait une tonne. L'angoisse m'a tenaillé pendant des années après. J'ai attendu trop longtemps avant d'entreprendre une thérapie, vivant seule avec mon fardeau. Ce qui est fait est fait, je ne peux pas revenir en arrière. Aujourd'hui je ne me laisse plus troubler par d'inutiles regrets » précise Aude.

Au-delà de l'impact du choc et du bouleversement de la vie quotidienne autant que des repères qui ont prévalu jusqu'alors, les personnes qui vivent les affres de l'exil sont confrontées, *a minima*, à des questionnements profonds, des souffrances intenses et des problèmes durables.

Face à leurs *questionnements*, elles peuvent souhaitent trouver, en elles-mêmes et dans leur histoire, des réponses, provisoires, qui puissent donner du sens à leur expérience humaine. Face à leurs *souffrances*, elles espèrent souvent connaître une diminution de leur douleur ou la disparition de leur malaise. Face aux *problèmes* qui les assaillent, elles vont tenter de trouver des solutions personnelles qui leur conviennent. Ces mouvements ne constituent pas forcément un processus de resubjectivation (plus qu'une reconstruction de l'identité), même s'ils y contribuent.

Aude continue : « J'étais une adolescente meurtrie, mal dans sa peau, terrorisée par l'ambiance générale de la guerre et surtout, par la difficulté à me situer par rapport à l'indépendance de l'Algérie, espérée par mon père, qui a été assassiné à cause de ses convictions politiques généreuses, mais violemment honnie par mes camarades. J'ai été longtemps hantée par l'image de ces bateaux, avec tous ces gens à bord, valises en carton et mouchoirs blancs agités pour le départ ou essuyant les larmes et étouffant les sanglots. »

En plus des blessures psychiques induites par l'exil (surtout s'il est imposé), le sujet est fragilisé par trois types de failles concernant la catastrophe qu'il a endurée :

- les *failles perceptives* (ce qu'il n'arrive pas encore à percevoir) ;
- les *failles représentatives* (ce qu'il ne peut pas encore concevoir ou se figurer) ;
- les *failles expressives* (ce qu'il ne parvient pas encore exprimer).

Ce qui est non perçu, non représenté, non formulé et non exprimé reste littéralement « en souffrance », en attente de résolution. *D'externe, l'exil devient interne*, c'est la réalité la plus prégnante et la plus invisible de la catastrophe, donc la plus difficile à repérer et à exprimer. L'exil en soi, ou exil de soi, devenu inaudible, empêche de comprendre la situation telle qu'elle est vraiment, donc ne permet pas de lui apporter les bonnes réponses, les résolutions possibles et les solutions appropriées.

III.3.1.3 L'issue possible de l'identité narrative

Le terme « hôte » désigne à la fois l'accueillant et l'accueilli. De la même façon, pour Paul Ricœur, le mot « identité » nomme à la fois le propre et le semblable. L'identité de l'individu peut être déclinée sur un passeport le désignant comme un citoyen unique. Le même individu peut être identifié par ceux qui le connaissent comme égal à lui-même ou semblable à ce qu'ils en connaissent. Dans *Soi-même comme un autre*, le philosophe explicite cette complémentarité de l'identité à travers l'identité *ipse* comme continuité et l'identité *idem* comme « mêmeté »¹.

Marlène continue le récit de son parcours : « J'ai jonglé longtemps avec cette triple identité jusqu'à, par la suite, me sentir plus française. Puis un jour je ne me suis plus posé ces questions. Parfois, dans des situations précises, quand j'étais en contact avec des camarades marocains, je retrouvais cette identité enfouie, ces moments de connivence et de complicité. Mais après de longues années, j'ai réussi à me tourner vers plus de cosmopolitisme et vers d'autres personnes de toutes identités. Puis à m'intéresser à d'autres cultures, et depuis quelques années, j'ai retrouvé plus fortement mon identité juive en me rapprochant de différents mouvements amis et à me sentir plus juive que marocaine. »

Ricœur parle d'un « invariant relationnel », qui assure une continuité ininterrompue du sujet. Il existe une possibilité de « maintien de soi », un *qui* irréductible à tous les *quoi*, une constance au cours du temps qui permet de répondre à la question « Qui suis-je ? ». Ainsi, nous l'avons constaté par cette recherche, une possibilité de sortir du chaos de la catastrophe passe par le récit de soi et de son histoire. Selon Paul Ricœur, chacun d'entre nous constitue son identité à la manière d'un écrivain qui raconte une histoire et invente ses personnages. Ainsi, son identité peut *s'accomplir*...

En effet, dans *Soi-même comme un autre*, Ricœur suppose que l'identité humaine s'accomplit lorsqu'elle devient narrative : « [...] *le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ; en retour le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle* ». Cette expérience narrative est une « *mise en intrigue* » d'un parcours biographique. Dès lors, dans son récit sur lui-même et sur ses proches, l'individu voit ce passé faire sens pour lui et être en continuité avec son existence actuelle².

« Pour faire face au profond bouleversement provoqué par l'exil, j'ai eu besoin de comprendre l'histoire de cette guerre qui avait autant marqué ma famille, d'en parler avec les uns et les autres, de dire ce que j'ai vécu. Je suis devenue curieuse de tout ce

¹ P. Ricœur (1990).

² P. Ricœur (1990), p. 17.

qui traite des comportements humains. Grâce à une psychothérapie, j'ai pu intégrer tous les événements que j'ai vécus et ils font partie de ce que je suis, ils m'ont forgée de la même manière que j'ai été façonnée par mon milieu familial, social (les autres), culturel, etc. » constate Béatrice.

La narration est aussi un acte par lequel nous prenons connaissance du passé. La mise en intrigue permet d'intégrer à l'unité concordante d'une histoire la discordance des événements, discordance puisqu'ils surgissent de manière inopinée. La configuration par le récit permet d'intégrer les discordances dans l'unité d'une histoire¹. Il devient possible, après coup, de reconfigurer par un récit l'imprévu et l'inconcevable. L'élaboration psychique est donc aussi une tentative pour *passer de la discontinuité de la catastrophe à la continuité relative d'un récit* partageable ou partagé.

III.3.1.4 Les conséquences de l'exil sur l'identité

Pour confronter ces idées aux faits eux-mêmes, mettons-nous à l'écoute du témoignage complet de Célestine. Rappelons que Célestine a quitté l'Algérie à treize ans, fin juin 1961, un an avant que ses parents partent à leur tour début juillet 1962.

1) *Que diriez-vous de votre identité avant votre départ d'Algérie ?*

« J'étais une enfant surprotégée. Mes parents ne fréquentaient pas grand monde, et cela s'est aggravé au fil des années avec la guerre. Je vivais surtout avec des adultes. J'écrivais, je lisais, je dessinais, j'avais peu de contacts avec d'autres enfants. Mon identité, je pense que c'est ma mère qui en était dépositaire, au sens où elle parlait de moi aux autres... »

Déjà avant l'exil, Célestine constate que son identité était définie par sa mère, du fait d'un lien psychique très étroit, qui peut faire penser à une dépendance de sens et d'existence ; une aliénation de fond pouvant mettre le sujet en exil de lui-même.

2) *L'exil a-t-il perturbé cette identité ?*

Pour Célestine, la perturbation apparaît de façon aiguë en trois étapes distinctes :

- a) « J'ai été séparée de mes parents sans comprendre ce qu'il se passait. Je les ai retrouvés quelques temps après, sans maison, sans travail, reçus chez ma grand-mère. Mon père est soudainement devenu profondément dépressif. Je percevais un refus de vivre de mes parents, qui ne pouvaient pas accepter la situation. »

La jeune fille vit une séparation douloureuse, et plus encore l'absurdité, le non-sens. Elle est marquée et perturbée par la déchéance matérielle et la dégradation

¹ P. Ricœur (1985).

psychique de ses parents, surtout de son père, qui s'effondre après l'exil et ne trouve pas le ressort pour sortir du marasme.

- b) « À l'adolescence, j'ai vécu en décalage par rapport aux autres. J'avais le sentiment d'être 'à part' et que quelque chose n'allait pas, puis je suis partie dans une fuite en avant : rupture scolaire, conduites sexuelles déviantes, etc. »

Célestine se sent en décalage avec les autres jeunes filles, qui n'ont pas vécu le même exil et qui ne sont pas confrontées au désespoir de leurs parents. Même si ce décalage existait déjà en partie avant le départ d'Algérie, du fait de l'autarcie relative dans laquelle vivait sa famille, Célestine est profondément déstabilisée.

- c) « Devenue adulte, j'ai fait une tentative de "normalisation" : en ayant un métier, en me mariant, en ayant des enfants. La tension en moi s'est accrue progressivement avant que je puisse enfin mettre des mots dessus. J'ai passé des années à essayer de comprendre : j'ai rejeté ma famille et son histoire, je croyais en être débarrassée en m'engageant politiquement, pour affirmer un 'je ne suis pas eux'. Parallèlement, je vivais dans une culpabilité grandissante qui a culminé à la mort de mon père, et pendant les années suivantes. »

Nous l'avons déjà précisé, Célestine a suivi une longue psychanalyse puis d'autres thérapies. Elle considère ne s'être jamais complètement remise de l'exil imposé, qu'elle et les siens ont vécu, et soutient qu'elle reste très fragile au fond.

3) Comment avez-vous pu faire face à ce bouleversement ?

Célestine affirme avoir recours à un bricolage personnel pour s'en sortir à peu près.

« J'ai cherché à être rassurée par d'autres appartenances (militantes, politiques, professionnelles), par l'écriture, la recherche documentaire. Par la psychanalyse pendant plusieurs années. En même temps, j'ai l'impression que quelque chose de ma vie s'est arrêté, à un moment, et que je "bouche les trous". Que je "rafistole" puisque je ne peux rien changer. »

En résumé, Célestine exprime une identité largement dépendante de ses parents, de leurs discours et de leurs vécus, d'autant qu'ils vivent relativement isolés sur le plan social. L'exil, qui les a ravagés, l'a donc doublement perturbée : par un départ précipité très anxiogène dans un contexte de guerre civile, puis par la déchéance irrémédiable des siens après l'exode.

III.3.1.5 Être exilé, s'exiler ?

Ces témoignages complémentaires confirment les résultats des premiers entretiens, avec peut-être une lucidité plus grande encore pour certaines personnes. Est-ce le

fait de les avoir interrogées de nouveau sur le même thème un an plus tard ? Est-ce parce que les questions, plus directes, les incitent à se confier plus intimement ?

Comme Aude plus tôt, Géraldine explique la différence qu'elle fait entre une catastrophe et un traumatisme : « *Une catastrophe, c'est un événement imprévisible qui te tombe sur le dos, qui vient de l'extérieur. Le trauma est la conséquence du choc en retour qui laisse des traces, parce que nous sommes des êtres sensibles. Le trauma découle du choc après la catastrophe.* »

L'identité subjective, ou subjectivité, n'est pas réduite à la catastrophe endurée, même si elle en est durablement affectée et marquée. Néanmoins, *la catastrophe provoque un exil de soi-même*, et renforce le sentiment d'être exilé, c'est-à-dire surtout d'être perdu et d'être isolé. Le récit personnel de l'épreuve vécue permet de se situer de nouveau comme sujet : de sa vie, de son histoire, de sa parole, et non plus comme l'objet des événements, subissant le sort dans un statut permanent de victime. Dans cette perspective, le trauma est une tentative psychique pour s'extirper de la catastrophe, et essayer de créer de nouveaux repères personnels qui aident à exister, autrement. La subjectivité s'en trouve elle aussi transformée, renouvelée.

III.3.2 En exil de soi-même

Il apparaît que l'exil de l'identité correspond à un *éloignement de soi*, un mouvement psychique source de souffrances et de perturbations. En révélant les failles psychiques provoquées par la catastrophe, le récit de l'exode met aussi en lumière l'existence d'un exil intérieur, moins visible celui-là, plus intrinsèque et énigmatique.

Les témoignages d'autres exilés d'Afrique du Nord permettent d'illustrer ce point.

III.3.2.1 L'exil intérieur

Dans son récit, J.-C. Xuereb parle directement d'exil intérieur pour affirmer que l'épreuve de l'exil se vit fondamentalement seul, en creux, de soi à soi-même¹.

Aude se souvient de la façon dont l'enchaînement des événements propre à la catastrophe l'a progressivement située en exil d'elle-même : « Je me souviens du climat dans lequel nous vivions. Les informations des événements venaient à mes jeunes oreilles au travers des discussions anxieuses de mon père avec ma mère et avec ses connaissances qui venaient raconter ce qu'elles avaient vécu. Mon cousin, parachutiste sous les ordres du Général Massu, était violemment ébranlé par ce qu'il avait été obligé de voir et de faire. Un autre cousin, menacé armes au poing, par ses camarades de contingent s'il ne se ralliait pas aux dissidents. Les menaces de mes

¹ J.-C. Xuereb, (1995).

camarades vis-à-vis de mon père. Les plasticages dans les environs, les youyous des femmes des villages proches témoignant leur colère, le couvre-feu, le push, la loi martiale. Presque chaque jour l'écho des attentats et des bains de sang à la casbah, dans les villages des Aurès et de la Kabylie. » Tout cela met la jeune fille « hors d'elle ». S'ajoutent également « Les ressentis, les petits problèmes d'écolière, le mal de vivre la guerre : l'adolescente que je suis ne trouve pas de place. Les choses vont trop mal, sont trop menaçantes et graves pour que j'ose respirer, prendre en considération ma propre vie, mes désirs, mes rêves, mais aussi mes terreurs. Je me sentais inconsistante. L'exil de moi-même c'était cela : étouffer ma petite vie, la rendre invisible et muette face à l'énorme poids des événements. »

Cet éloignement psychique avec soi-même se double parfois, comme pour Célestine, d'un éloignement géographique avec les parents, les frères et sœurs, etc. Le désarroi est alors à son comble, avec des vécus de détresse d'une très grande puissance.

Aude : « Après la prise du pouvoir insurrectionnel des généraux Massu et Salan en mai 1958, j'ai fait une crise d'épilepsie pour la première fois, à 13 ans. Mes parents m'ont envoyée en France pendant quatre ou cinq mois chez mon oncle à Paris. Je me souviens avoir eu le sentiment d'une coupure terrible avec ma famille, et je passais mes nuits à envisager le pire. S'il arrivait quelque chose je voulais être là, avec eux. J'ai eu alors un sentiment de désertion. »

La perte, l'absence et le vide que provoque l'exil laissent seul, dans une différence qui est un mystère difficile à appréhender pour soi-même et à expliquer aux autres.

« Au sentiment d'effondrement s'ajoute celui d'une perte du moi et de l'intégrité, une forme de mélancolie plus que de deuil. [...] Perte d'identité, perte de repères, solitude et dévalorisation de soi dans le regard de l'autre, l'exilé est condamné par les autres à n'être pas lui-même¹. »

Dans son étude sur l'écriture Pied-noir, Lucienne Martini parle de « *perte de soi* », ou « *d'une partie de soi* », et « *d'identité personnelle qui se morcelle* ». L'auteure insiste au fil des pages sur cette *perte*, qui « *désorganise le moi et crée un vide* ».

« La perte de repères qui induit la perte d'identité s'accompagne d'une angoisse d'abandon. Une cassure profonde s'est produite dans la psyché². »

Certains exilés témoignent de cette « folie discrète » qu'ils ont connue et traversée.

« Il y a longtemps que je suis devenu fou ; la chose s'est déclenchée brutalement, en octobre 1962, quelques mois après notre arrivée catastrophique en France... C'est une

¹ L. Martini (2005), p. 8 et 12.

² *Ibidem.* p. 12.

folie discrète, éminemment personnelle. Je la porte en moi dans mon intimité psychique¹. »

Les psychiatres de l'époque ont donné des explications aux souffrances des exilés.

« D'abord assommés – 'sonnés' – puis révoltés, mes exilés connaissent ce que les psychiatres appellent un 'état affectif paradoxal' avec diminution puis exagération de la sensibilité, hypoesthésie puis hyperesthésie². »

« Les plus fragiles, les plus vieux d'abord, sont morts. Beaucoup d'autres ont fait pour la première fois de leur existence l'expérience de la dépression. Parmi les plus jeunes on a vu se développer des manifestations d'inadaptation, conséquence de la déconsidération, de la dévalorisation de leurs parents. Plus caractéristique est la persistance de potentialités de troubles dont l'émergence peut se manifester à très grande distance par rapport aux difficultés vécues³. »

En fait, les Pieds Noirs ont surtout connu les affres de la *nostalgie*, qui allie la tristesse et les regrets, liés à l'éloignement de son pays d'origine, à l'isolement social dans le pays d'arrivée. La nostalgie, surtout si elle perdure et s'installe, rend difficile l'adaptation à une nouvelle existence. N'est-elle pas le signe de cet exil intérieur ?

« Tout exilé vit aussi un exil interne dans lequel il garde enclos en lui ce pays qui lui a été arraché, préservant ce qui en a été reçu, le meilleur de soi-même⁴... »

C'est alors *par l'écriture et grâce au récit*, que certains exilés trouvent un nouvel élan vital. L. Martini parle même de « *naître* » et de « *redevenir eux-mêmes* ».

« L'écriture devient appropriation subjective de l'exil, manière de surmonter la sidération qu'il a instaurée. Les mots sont à la fois refuge et outils de reconstruction. [...] Dans leur démarche d'écriture, les Pieds Noirs visent, à la fois, à se défendre et à se re-connaître, à se voir dans leur vérité et à se montrer tel qu'ils sont vraiment face aux déformations, accusations et agressions qu'ils vivent dans leur exil. [...] La distanciation par un écrit permet le rassemblement de ce que le traumatisme a fait éclater. Le récit de vie est un effort pour ressaisir son identité à travers les aléas et les avatars de l'existence⁵. »

Nous retrouvons ainsi la conception de Paul Ricœur, comme nous l'avons rappelée précédemment, ainsi que la portée de tous les témoignages que nous avons étudiés.

¹ Raymond Diaz, cité par L. Martini, *op. cit.*, p. 10.

² L. Martini (2005), p. 9.

³ Pr Scotto cité par L. Martini, *op. cit.*, p. 9.

⁴ L. Martini (2005), p. 63. (Souligné par l'auteure.)

⁵ *Ibidem* p. 12.

Dans une thèse récente, Alexei Conte Indursky observe que l'exilé cherche un refuge en terre d'accueil. Il s'engage dans un processus de placement, en essayant de « *commencer sa vie à nouveau* ». Le refuge est habituellement considéré comme un lieu protecteur. Toutefois, pour l'exilé, le refuge présente une face plus sombre et inquiétante : « *Le refuge peut tout autant sauver le sujet de la mort, que déclencher une rupture irréversible à l'égard de la terre quittée et le condamner à un déracinement de lui-même.* » Le migrant est tourmenté par une étrangeté provoquée par sa « déterritorialisation », ce qui vient perturber sa capacité de sujet désirant¹.

Si la conception de sa propre identité est mise à mal par l'exil, cela peut venir également de deux autres phénomènes plus larges. Le premier concerne l'idée que l'exil, fondamentalement, concerne tout sujet humain, quelle que soit son histoire. Le second tend à mettre en évidence que l'identité est peut-être une notion non seulement floue, mais probablement creuse, en tout cas dépassée...

III.3.2.2 De l'exil à la singularité

« *Loin d'être une solution, le choix de s'exiler pose la question de la condition nomade de tout sujet inconscient dont l'origine est toujours une fiction de lui-même*². »

En effet, en dehors la rude épreuve de l'exil réel que connaissent bien des immigrés ou des déportés de toutes sortes, il est possible d'aborder cette question sous un angle différent, plus symbolique. Lors d'un congrès de psychanalyse sur l'identité à Nice en 2001, le psychanalyste strasbourgeois Daniel Lemler affirmait :

« *La question de l'exil signe le rapport de l'être humain à la terre, mais elle signe aussi la relation de l'humain à l'origine. Il semble que beaucoup de conflits d'intérêts qui ont poussé les hommes à faire la guerre, comme l'exprime Freud dans sa lettre à Einstein, Warum Krieg ? soient liés au fait que les hommes liaient leur origine à la terre, que les hommes inscrivaient leur identité dans leur lien à une terre. Or, Freud nous a enseigné, et c'est là un de ses enseignements majeurs, que le destin de l'individu est de vivre en exil de son origine. C'est ce qui s'exprime dans le procès de sa théorisation par tous les Ur..., qui sont tous mythiques, que ce soit Urverdrängung, Uridentifizierung, Urvater... Ils ont tous la même particularité, ils nous sont inaccessibles. L'être humain est condamné à vivre en exil des signifiants du désir qui l'ont constitué. Ainsi, devrait-il se laisser enseigner par les religions du livre qui ont proposé une alternative à l'identité par la terre. Le pas de civilisation qu'elle nous propose, c'est une*

¹ A. Conte Indursky (2016).

² *Ibid.*

identité par le texte. C'est cet enseignement que véhicule la pensée freudienne en nous ayant initié au texte de l'inconscient¹. »

Le mouvement de la vie et ses mystères, ainsi que la loi de prohibition de l'inceste barrent au sujet le retour vers son origine. Le sujet est donc « *à jamais en exil de cette origine* ». Comment peut-il advenir à la singularité ? Par la transgression des énoncés qui le parlent et le définissent. Cette transgression revient à entendre les affirmations des autres comme une parole à interpréter, ou plus exactement comme le texte dans lequel le sujet est inscrit, texte libre car ouvert à la pluralité des interprétations.

« Un autre effet du 'figement' du texte biblique, qui était le plus ouvert à la métaphore, serait ce qui fait retour sous la forme de l'intégrisme religieux. Là où le texte avait des portées métaphoriques, le fait qu'il se soit figé dans sa lecture lui redonne une dimension idolâtrique. Ce développement nous montre la dérive à laquelle conduisent toutes les recherches identitaires qui s'appuient sur une reconnaissance du sol, et qui désignent l'étranger au sol comme exclu. »

De même, le cramponnement à une terre ou à une origine, donc à une terre originelle, la fixation et la fixité de la lecture d'un texte, quel qu'il soit, y compris le récit même de son identité, entraînent une dérive qui encourage l'ostracisme : identitaire, fanatique ou nationaliste. Alors que, au fond, l'exil est le lot de tout sujet.

Daniel Lemler insiste sur ce réel qui concerne chacun : « *L'exil est le destin de l'humain, car il n'y a pas d'autre position viable pour le sujet, que celle de l'exil.* »

Le rejet des migrants autant que les revendications nationalistes sont des manifestations sociales et politiques du déni de cette subjectivité de l'exil.

« Le sort réservé aux étrangers dans la plupart des nations civilisées aujourd'hui ne doit pas être confondu avec la question de l'exil. Il n'en est que l'un des symptômes, celui du refus de la différence, tel qu'il se manifeste comme mise en place du tiers exclu. La judéité, comme effet de l'exil, en est aussi le mythe. Il était nécessaire que les Hébreux aient une terre pour en être exilés. Ainsi, le nationalisme, revendication d'une identité par la terre, peut être envisagé comme une résistance, une défense contre ce fait que nous sommes toujours quelque part étrangers, de passage. »

L'identité trouve alors une définition plus simple et s'appuie sur un enjeu personnel plus envisageable : « *la reconnaissance du procès de sa propre subjectivation* ».

« La position de l'exilé est la seule tenable pour soutenir le procès de la subjectivation. L'identité par le texte est un des enseignements de la judéité. Une de ses expressions contemporaines serait ce que la psychanalyse, à partir de Freud relu par Lacan,

¹ D. Lemler (2001), « *Pouvons-nous être autre chose que des exilés* », <https://sites.google.com/site/ethiquedusujet/affect/exil> (consulté le 18 novembre 2015).

propose comme lecture du texte de l'analysant(e). Autrement dit, l'identité serait la reconnaissance du procès de sa propre subjectivation, de sa position de sujet désirant, en exil des signifiants du désir qui nous a constitués. »

Cette position originale aide à envisager l'exil réel advenu comme étant une des modalités manifestes de l'exil psychique constitutif de tout sujet humain. Elle vise à créer progressivement une juste distance avec la terre géographique qu'il a fallu quitter, pour retrouver sa terre symbolique intérieure et donner une force nouvelle à sa parole d'humain en devenir, à partir de son histoire mais non réduit à elle. Il s'agit, à proprement parler, du *mouvement même de la subjectivation...*

III.3.2.3 L'identité est plurielle et mouvante

Au cours d'une conférence de presse à Cannes le 19 mai 2015, parlant de son rôle dans le film de Joachim Trier *Louder than bombs*, Isabelle Huppert déclare : « *Dans une personne, il y a plusieurs personnes ; dans une vie, il y a plusieurs vies.* »

De même, lors d'un colloque récent, Serge Tisseron présente la notion d'identité « unifiée » comme une fiction liée à la littérature romanesque avec son héros en quête de lui-même¹. Deux exceptions notables existent dans le corpus romanesque, Jean Valjean dans *Les Misérables* de Victor Hugo (1862) et le Dr Jekyll, qui devient de plus en plus M. Hyde, dans le roman de Robert Louis Stevenson (1886).

« Depuis l'arrivée de la télévision, l'identité unique est battue en brèche. Comme l'a remarqué le sociologue canadien Erving Goffmann, la télévision offre à l'enfant la possibilité d'indentifications multiples, au-delà des seuls parents ou proches. La personnalité se compose donc de morceaux juxtaposés. La révolution apportée par Internet confirme et complexifie encore ce phénomène. De nombreux jeux existent qui permettent de se glisser dans des identités d'emprunt très variées (femme, homme, enfant, vieillard, animal, etc.). »

Pour S. Tisseron, nous vivons désormais dans une « *culture du théâtre généralisé* », où chacun joue des rôles différents. Par exemple, à l'avenir, beaucoup de jeunes connaîtront plusieurs métiers, avec plusieurs employeurs, dans plusieurs pays. Ces évolutions induisent des mutations psychiques importantes.

« Du temps de Freud, le processus psychique le plus commun était le refoulement. Lorsque Ferenczi introduit et développe la notion de clivage, il s'agit alors d'un mécanisme de défense rare concernant des situations exceptionnelles. Aujourd'hui, les jeunes vivent des microtraumatismes fréquents et répétés en étant confrontés, quotidiennement ou presque, aux accidents, aux catastrophes, aux massacres, aux guerres, au terrorisme, mais aussi aux films d'horreur et à la pornographie extrême. »

¹ Colloque *Identité et différences*, le 2 avril 2015 à Hyères dans le Var.

Dans ce contexte, le clivage se développe et devient banal ; or la culture du clivage est très différente de la culture du refoulement. Sur le versant positif de cette évolution, les individus, surtout les jeunes, sont devenus des acteurs qui jouent leur vie et changent d'une situation à l'autre. Sur le versant négatif, une capacité de se dissocier complètement favorise une culture de la simulation et du faire semblant.

« Claude Lévi-Strauss présentait la personnalité comme un foyer virtuel, un horizon. La personnalité de nos contemporains existe de façon kaléidoscopique, en endossant des identités successives, ce qui peut provoquer un fort sentiment d'étrangeté vis-à-vis de soi-même, mais aussi des autres. »

Pour Serge Tisseron, cette réalité a deux conséquences : une pour l'éducation, l'autre pour la thérapie. L'éducation pourrait favoriser l'empathie, cette capacité à se mettre à la place d'autrui, à comprendre de l'intérieur le point de vue de l'autre, mais aussi à changer de rôle. La thérapie peut inviter le patient à se faire le narrateur de tous ces rôles : en racontant leurs différentes identités successives, les patients peuvent progressivement affirmer leur personnalité de narrateur...

Quel est l'intérêt de cette réflexion à ce stade de nos recherches ? En dehors de la relativisation de la notion d'identité, il s'agit notamment de *préciser le contexte* des témoignages présentés ici. Les personnes qui se sont confiées pour notre étude ne l'ont pas fait sur le coup ou juste après la catastrophe, mais des décennies plus tard. Les entretiens datent de 2014, les enquêtes complémentaires de 2015 et 2016, c'est-à-dire aujourd'hui. Cela nous a semblé important, d'une façon ou d'une autre, de situer ces témoignages dans le contexte culturel en évolution de nos contemporains.

Ainsi se précise cette réalité d'être *étrange et étranger* quel que soit le pays où l'on réside, ce qui permet de nouveau de constater que la définition d'une identité reste improbable, et fragile, propre à vaciller dans la confrontation avec les autres, avec leurs différences, avec l'histoire d'un pays qui n'est jamais tout à fait la sienne...

III.3.3 L'héritage catastrophique des enfants de parents exilés

Si l'exil est le lot commun de tout sujet, si l'identité est non seulement variée, multiple et évolutive, mais surtout l'acceptation de ses propres mouvements de subjectivation, la catastrophe vécue n'en demeure pas moins un drame, voire une tragédie, pour ceux qui la traversent, et, diversement, pour leurs descendants.

Nous avons vu comment Arthur, fils de deux exilés européens d'Algérie, préfère oublier l'histoire de ses parents et orienter son existence vers l'avenir. Cette position est fréquente chez les descendants d'exilés, avec plus ou moins de souplesse selon

les individus : Arthur ne rejette pas ce que ses parents ont vécu, alors que d'autres enfants de « rapatriés d'Afrique du Nord » ne veulent plus en entendre parler.

Nous allons étudier un témoignage complémentaire d'une enfant d'exilé. Bella a 37 ans, elle est la fille d'Aude. Elle a spontanément voulu témoigner, après avoir discuté avec sa mère des récits concernant sa vie en l'Algérie et de l'exil qui y a mis fin.

Pour Bella, la première manifestation psychique de « l'héritage algérien » est la peur, et plus particulièrement *la peur de la mort violente*.

« La toute première chose qui vient à mon esprit concernant l'impact de cette histoire algérienne, que je découvre de plus en plus clairement, concerne la peur que je porte en moi, voire la terreur qui prend des formes fantasmatiques quasi hallucinatoires, lorsque la situation m'opprime. J'ai pris conscience très récemment de ce phénomène quand mon amie Alice a traversé un passage très compliqué. J'en ai été informée par téléphone et le récit des événements a provoqué en moi une angoisse violente (en toile de fond dans mon esprit, il y avait l'assassinat monstrueux d'un jeune garçon qu'on a connu à Marseille tué par son ami qui était en plein épisode délirant). J'ai semé la peur autour d'Alice. Plus tard, en discutant avec elle, j'ai nommé cette peur très violente et j'ai commencé à prendre conscience de la part qu'elle avait dans ma vie... »

Il arrive à cette jeune femme de voir défiler sous ses yeux des situations passées où elle se retrouve « sous l'emprise de la terreur », perdant tous ses moyens.

« La peur avec laquelle j'ai dû vivre et grandir, et dont j'ai pris conscience en psychanalyse, était l'angoisse de mort par accident de mon père, de mon compagnon ou de mon frère Basile. J'ai très vite fait le lien entre cette peur de la mort tragique et soudaine des figures masculines qui m'entouraient avec les angoisses de ma mère et l'assassinat de son père. »

Ce n'est qu'une fois devenue adulte, durant sa psychanalyse, que Bella a pu repérer cette « peur violente » agissant en elle, puis en comprendre l'origine généalogique.

« Pourtant ce lien ne me libérait en rien du phénomène. Un jour en séance de psychanalyse, le lien s'est établi d'une façon beaucoup plus profonde et beaucoup plus directe. J'étais allongée sur le divan et je racontais que notre grand-mère avait adopté des comportements tout à fait similaires aux miens en téléphonant à tous les hôpitaux et commissariats de la région pour chercher son plus jeune fils qui était sorti en boîte de nuit et qui ne rentrait pas. J'ai 'vu' ma grand-mère apprendre l'assassinat de son mari ; j'ai alors senti mon corps inerte et très lourd glisser en arrière dans un trou noir, dans des ténèbres... De cette séance, j'ai gardé le sentiment que la catastrophe et la peur de la catastrophe venaient de là, et que ma vie en portait la marque... qu'il y avait eu ce flux qui s'était transmis entre les générations et que nous devons vivre avec. »

Bella affirme que sa vie porte la marque de la catastrophe vécue par ses ascendants et qu'elle est habitée et troublée, malgré elle, par la *peur de la catastrophe*. Elle a construit très concrètement, dans sa vie quotidienne, des remparts contre cette peur.

« Je croyais alors que ma peur se cantonnait à ces angoisses et que pour le reste je menais ma vie plutôt librement... Je ne crois plus ça aujourd'hui. La peur est là, tapie comme un chat qui ronronne parce que je lui ai trouvé un abri pour qu'elle me laisse tranquille. Ma vie ressemble à un refuge pour mes peurs. J'ai construit un foyer ultra sécurisé, avec un homme protecteur qui ressemble à une armoire à glace. J'aime cette vie, mais parfois j'y étouffe ... et je me demande : quand sera-t-il temps pour moi de vivre en cohérence avec mes valeurs le plus profondes ? »

Les catastrophes de l'actualité récente réactivent les angoisses intimes de Bella.

« Pourtant, à l'intérieur de mon foyer paisible, de nouvelles angoisses font parfois irruption, réveillées par les bruits de bottes, les attentats, le terrorisme... »

L'assassinat brutal du niçois Hervé Gourdel, en Algérie, l'a profondément choquée...

« C'était un montagnard de la Vésubie et cette double proximité m'a rendu son meurtre plus palpable, au point que pendant un certain temps je devais lutter pour ne pas sentir le fil d'un couteau sur ma gorge. Le fait que ça se soit produit en Algérie n'est, bien sûr, pas anodin... Puis la grande série des attentats jusqu'au 13 novembre dernier, l'islamisme brandi comme une menace grandissante. Les tensions qui montent, les valeurs qui s'étiolent... La guerre est revenue dans mon esprit comme une atrocité redevenue possible dans notre vie d'Européens, de Français... »

Toutefois, l'actualité n'est pas la seule source de ses craintes concernant la guerre.

« La guerre a toujours hanté mes nuits, en particulier quand j'étais enfant. Je m'imaginai prise dans la guerre, perdant tous mes repères, seule et je devais me débrouiller. J'essayais de me convaincre que je pourrais y arriver. »

Son grand-père assassiné – le père de sa mère – est tôt devenu un héros pour Bella.

« Surtout, pour dépasser la guerre, très tôt, j'ai entendu parler de la Résistance associée à la figure mythique de mon grand-père et moi aussi je devais tout faire pour être capable d'être dans la résistance s'il le fallait. Mon grand-père a représenté un héros familial que l'on exhibe mais qui n'est pas vraiment humain. Ma mère nous en a parlé assez tôt... ou elle en parlait et nous l'entendions. »

Bella est consciente de l'importance, voire de la nécessité, de s'engager dans une action sociale ou politique de *résistance*. Pour autant, l'exemple de son grand-père pèse lourdement sur elle et l'empêche de se sentir complètement libre et en pleine possession de ses moyens.

« La notion de résistance m'a énormément préoccupée. Je m'inquiétais de n'être pas suffisamment forte et courageuse pour ça. Je n'ai jamais douté qu'il faille un jour que je résiste, moi-aussi, contre des situations d'injustices extrêmes et contre la violence politique. Cette idée ne m'a pas quittée. Elle me hante et me paralyse. Je vois dans le monde qui m'entoure toutes les raisons de m'engager, mais je n'y arrive pas à la hauteur de ce que je crois... »

Comme tout être humain sensible, et plus encore du fait de l'histoire de sa famille, Bella est très touchée par le sort des exilés. Elle ne sait pas comment les aider.

« Je pense en particulier aux réfugiés, aux exilés de toutes sortes qu'on rejette et qu'on laisse mourir de froid, de faim, de désespoir de n'être nulle part. Je pense à la violence du modèle capitaliste dans lequel nous vivons, à tout ce qu'il détruit. Je pense à la guerre qui s'amplifie, aux valeurs qui régressent, à la nature que nous détruisons... »

Bella n'est pas seulement paralysée par *l'idéal mythique familial*, qui pèse sur elle, mais aussi par la peur profonde dont elle a parlé au début de son témoignage.

« Comment être résistant quand on a peur. On peut s'y contraindre moralement, avec une volonté rigide et fière, mais dès que la peur intense prend le dessus il n'y a plus personne... Plus de maître à bord. »

Bella donne l'exemple d'un moment où elle n'a pas pu porter secours à un mourant.

« Un soir, à Paris, je regagnais ma chambre dans un logement excentré. Il devait être deux heures du matin. J'avais peur de rentrer seule, mais je refusais de me l'avouer. Une altercation dans la rue m'avait angoissée. En rentrant, j'ai été interpellée par un gars en scooter, j'ai accéléré mon pas. Dans la grande allée, alors que je courais presque, sur le bord, j'ai vu un homme allongé sur un terre-plein, il m'a semblé mort. Il était plutôt jeune, mais au lieu que de m'arrêter et d'appeler les secours, j'ai couru, comme une hallucinée. J'ai perdu le contrôle et j'ai laissé cet homme. Je n'ai pas réussi à dormir, je n'ai pas réussi à ressortir, je n'ai pas réussi à appeler les secours ! Cet épisode de ma vie est monstrueux, criminel et inqualifiable. Il m'éclaire sur moi-même quand je suis dominée par la peur...C'est pour ça que je l'évite. »

De fait, toute sa vie, Bella dit avoir été dans l'évitement des situations où elle pouvait se sentir menacée, même lorsqu'il s'agissait de simples voyages.

« J'ai renoncé, par des procédés multiples, en trouvant mille excuses, à tout ce qui pouvait me conduire à une vie moins stable, plus audacieuse et peut-être plus libre. »

Bella souhaite aussi s'exprimer sur les difficultés de vivre ensemble et de se parler entre les personnes d'origines maghrébines et les Européens occidentaux.

« J'ai perçu petit à petit une grande ambivalence en étant attentive à mes relations avec des personnes d'origine maghrébine. Entre sentiment de culpabilité post

colonialiste et de peurs teintées de stéréotypes racistes (auxquels, je précise, je n'adhère absolument pas !). »

Pour illustrer cette *ambivalence*, Bella raconte une histoire qu'elle a vécue.

« Un jour je prends un jeune en stop. On discute, c'est très sympa, il est d'origine marocaine. Nous nous découvrons des connaissances communes. Arrivée à Nice, après l'avoir laissé à sa destination, je découvre que je n'ai plus mon téléphone portable. Très vite, je pense que ce jeune me l'a volé. Je passe des coups de fils... Peu de temps après, je reçois un appel sur le téléphone de mon compagnon de l'époque. C'était le jeune autostoppeur, furibond. Je ne savais bien sûr plus comment m'excuser, honteuse que j'étais. Cela s'est passé il y a des années, et je ne suis pas prête d'oublier la leçon... »

Selon Bella, cette anecdote est révélatrice de « ce qui rend si compliqué le vivre ensemble ». Elle met de nouveau en évidence *les phénomènes d'occultation qui tendent à effacer la mémoire des catastrophes*, pour soi-même et pour les autres, y compris pour les générations suivantes, entre oubli de l'histoire et déni du réel.

« La guerre d'Algérie a été tue, la colonisation continue d'être tue, le passé est toujours survolé, rien n'est vraiment dit ni expliqué... Tout est toujours tu et le silence nous fait porter des phénomènes inconscients d'une histoire passée que l'on connaît mal et que l'on ne comprend pas. »

Bella donne un autre exemple, plus grave, dont la portée est aussi plus large.

« Un jour, j'ai assisté à un procès en tant que juré. Il s'agissait d'un patron de bar de nuit, qui avait souvent été condamné pour port d'armes illicites, mais qui, un soir comme un autre, entre alcool et cocaïne a tiré sur deux jeunes gens d'origine tunisienne, n'ayant aucune arme et pas spécialement violents. L'un d'eux est mort, l'autre a été sauvé de justesse et, de justesse aussi, la vérité n'a pas pu se dissoudre dans un mensonge facile qui aurait fait passer ces deux jeunes pour de 'la racaille' et le pauvre patron de bar pour une 'victime'... À la toute fin de ce procès, l'avocat grandiloquent du meurtrier a évoqué Camus, la lumière de la méditerranée que son client recherchait à Marseille comme un rappel de la terre de ses origines Pied-noir. C'était les derniers mots qui ont éveillé en moi le sentiment étrange que tout cela était la redite d'un meurtre initial sur la plage, l'Arabe tué par Meursault. Le roman de Kamel Daoud¹ n'était pas encore sorti... mais il fut pour moi la confirmation de cette intuition, une explication partielle et un peu psychanalytique d'un meurtre tragique. »

Cela laisse à penser que *la guerre d'Algérie, et plus largement, la décolonisation ne sont pas terminées*, qu'elles continuent encore de façon sous-jacente à agir aujourd'hui, dans les rivalités et les haines qui opposent certains nostalgiques, plein

¹ K. Daoud (2014).

de rancune, aux fantômes de leur histoire passée. Nous nous demandons en quoi cette guerre qui continue pourrait être, entre autres facteurs, *la manifestation symptomatique des dénis et des effacements de l'histoire passée*.

Bella fait partie des exceptions, de ces personnes qui, au contraire, s'intéressent réellement à l'histoire, que ce soit celle de leur famille ou celle de l'Humanité.

« C'est aussi pourquoi je voulais terminer par mon goût pour l'Histoire qui, me semble-t-il, n'est pas sans lien avec l'histoire de ma mère et de sa famille en Algérie... Une génération plus tard, c'est fréquent de voir les personnes se tourner vers l'histoire. J'ai suivi un cursus à la fac... mais ce qui m'intéresse, c'est d'observer que je suis passée de l'Histoire à la psychanalyse cherchant la mémoire du passé, cherchant à construire du sens... et il ne cesse de se construire. »

Les processus de métabolisation et symbolisation de l'histoire vécue se remettent en mouvement ou, tout du moins, sont soutenus par les recherches sur les catastrophes, surtout lorsque ces recherches donnent la parole *aux protagonistes eux-mêmes*.

« Le travail que vous menez est une merveilleuse opportunité pour moi de mieux comprendre ce qui me constitue, mais aussi de saisir combien notre histoire intime est liée à l'Histoire et qu'il s'agit d'une même mémoire », conclut Bella.

Les enfants des Européens d'Afrique du Nord qui ont dû quitter leur pays et venir s'installer en métropole ne présentent pas une désobjectivation directement liée à l'exode de leurs familles d'origine. En revanche, leurs mouvements de subjectivation sont influencés, voire perturbés, par les catastrophes vécues par leurs parents.

Nous aurons bientôt l'occasion de comparer ce témoignage avec celui de la fille d'un jeune homme qui a, lui aussi, connu l'exil alors qu'il fuyait le génocide arménien.

Pour l'heure, nous pouvons proposer un bref récapitulatif de ce que nous avons découvert à partir de ce dernier témoignage :

- L'angoisse et la peur des catastrophes qui traverse les générations.
- L'occultation qui vise à effacer la mémoire des catastrophes, pour soi et pour autrui, entre oubli volontaire de l'histoire et déni des réalités catastrophiques, marque également les descendants de celles et de ceux qui ont vécu l'exil.
- La guerre civile qui a marqué la décolonisation continue, sur un mode insidieux. Elle est, aussi, la marque de cette déchirure, de cette fracture interne entre communautés, qui continue à faire des ravages aujourd'hui.

Au terme de l'étude détaillée d'une vingtaine d'enquêtes (quatorze témoignages principaux et six témoignages complémentaires), le temps est venu d'extraire de notre recherche *les modalités psychiques à l'œuvre dans le vécu des catastrophes...*

III.4 La métaphore retrouvée

Ce titre est à la fois une mise en abîme et un clin d'œil humoristique. Bien entendu, il s'agira avant tout d'observer les aléas et les mouvements qui permettent au sujet catastrophé de retrouver le temps qu'il a « perdu », de différentes façons comme nous allons le voir¹. Toutefois, en-deçà et au-delà de cette question sur le temps, s'inscrit celle de la métaphore ou, plus exactement, de la *capacité de métaphorisation*, qui consiste à pouvoir créer, utiliser et partager des métaphores.

En effet, suivant l'ordre du discours et la dimension dans laquelle il cherche à s'inscrire, le temps peut être convié tour à tour comme *référent* (par exemple grâce aux dates qui font repères), comme *symbole* (d'une histoire que le sujet a vécue et partagée avec d'autres, avec tout ce qu'elle comporte de complexité relationnelle) ou comme *métaphore* (d'une origine, d'une fin, d'un lieu, d'une existence dans ce lieu).

Plus que l'espace, l'idée du temps est suffisamment plastique pour se prêter aux corrélations et aux correspondances entre les différents niveaux de l'expérience. Dans cette « *extrême irrégularité de l'expérience* », la totalité réconfortante bien qu'illusoire est inaccessible, et le sens « *se donne et se dérobe comme question sans cesse reprise dans la vie, dans la mort, dans la mémoire* », insiste Michel Foucault².

Vie, mort et mémoire sont imbriquées et bouleversées par la catastrophe. Elles peuvent devenir étrangères au sujet qui les observe de loin, sans réussir à les atteindre, comme Wong Kar-Wai le fait constater à l'un de ses personnages³ :

« *Le passé est quelque chose qu'il peut voir, mais pas toucher.* »

L'intangibilité du temps révolu est probablement ce qui, pour chaque être humain, le fait concevoir comme « perdu ». Marcel Proust a construit son œuvre autour de cette perte et des retrouvailles que permet, en dernière instance, l'approche de la mort.

Pour autant, la catastrophe et l'exil provoquent d'autres pertes plus fatales : le temps « s'arrête », il « disparaît », il est vécu comme « troué », « percé », « morcelé », etc.

L'étymologie même du mot catastrophe rappelle que son sens premier indique ce qui est « tourné vers le bas, vers l'arrière », donc l'impossibilité d'aller vers le haut ou vers l'avant, de s'élever ou d'avancer. *Le temps est figé, enfermé dans un perpétuel*

¹ Le sujet catastrophé peut aussi se perdre dans le temps...

² M. Foucault (1970), p. 77.

³ W. Kar-Wai, *In the mood for love*, 2000.

retour. Voilà pourquoi nous proposons un nouveau terme pour désigner l'impact subjectif de la catastrophe, ses effets de désubjectivation, donc de temporalité annihilée : « catatrauma » ou le ravage du temps¹. Le désastre a eu lieu, le temps est aboli, la mémoire est dévastée ; l'histoire est blessée, marquée de l'impossible.

Nous pourrions reprendre ce que propose Olivier Douville concernant l'impact traumatique de la colonisation pour mieux préciser ce qu'est un *catatrauma* : « *ce qui dans le traumatisme et sa plainte dit la nécessité de se souvenir de l'insouvenable.* »

« Il appartient au psychanalyste, non de produire un super-savoir venant interpréter, mais d'entendre la nécessité culturelle et subjective d'authentifier qu'il s'est bien produit la perte réelle d'un patrimoine humain et symbolique². »

Nommer le *catatrauma*, ce qui est spécifique au trauma dû à une catastrophe, pourra permettre de « *conjurer la tentation mélancolique* » qu'expriment les exilés craignant de « *périr d'oubli* », et de contribuer à transformer « *ce qui a été si violemment mis en place par la colonisation et l'esclavage³* ». Cela implique, que l'on soit historien ou psychanalyste, de participer à la « *lutte contre les effets de censure et de refoulement qui frappent des pans entiers de l'histoire de chacun, visant à les faire disparaître de la mémoire collective⁴* », en s'opposant aux négationnismes et aux mises en silence.

« Les recherches portant sur les grandes ruptures violentes de l'histoire et de la culture peuvent militer contre les oublis passionnés, ne serait-ce qu'en permettant de fissurer les idéologies qui réduisent au silence les responsabilités et les héritages⁵. »

Cela met en lumière la spécificité de l'*après-coup catastrophique*, très différent de l'*après-coup* du trauma classique. Le sujet catastrophé est *dans le coup* de ce qui lui arrive, à lui comme aux autres ; il est *sous le coup* de la catastrophe, écrasé par le poids du réel : il n'en sort pas, il n'y a plus d'après ; la temporalité usuelle est exclue...

III.4.1 Une extra-temporalité

« *L'expérience de l'exil est simplement l'expérience du hors lieu* » dit F. Benslama⁶. Lorsque l'exil se double d'une catastrophe, il est aussi l'expérience du *hors temps*.

¹ Nous parlons du temps vécu, du temps subjectif ; nous le préciserons un peu plus loin.

² O. Douville (2014), p. 160.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibidem* p. 161.

⁵ *Ibid.*

⁶ F. Benslama (2009).

L'exil ne concerne pas seulement l'extra-territorialité et l'ex-tradition, ces sorties du territoire et de la tradition des premiers temps de l'existence, il correspond aussi à une déconnection avec la temporalité vécue jusqu'alors, une ex ou extra-temporalité.

L'ex temporalité concerne le temps d'avant alors que l'extra-temporalité correspond à une sortie du temps. Elles ne se confondent pas avec l'intemporalité, plus vague, qui désigne un phénomène censé échapper au cours de l'histoire et à ses altérations.

La catastrophe provoque une interruption brutale du cours de l'existence, « *une déchirure du temps, une exclusion de son histoire* » comme le précise Guy Briole¹. Elle constitue une discontinuité radicale avec l'ensemble des vécus qui la précèdent.

Si beaucoup de survivants restent fixés au temps d'avant la catastrophe, certains font l'expérience d'une accélération et d'une confusion du temps, d'autres ne trouvent plus le repos. Toutes ces distorsions de la temporalité affectent aussi la mémoire.

III.4.1.1 Le « trou noir »

De nombreux survivants de catastrophes, sociales ou intimes, évoquent une béance, un « trou noir », pour désigner les moments d'absence autant que l'effondrement dans lesquels ils se sentent plongés après le choc ou à la suite de chocs répétés.

Une patiente confie à propos d'un viol qu'elle a subi lorsqu'elle était enfant : « Je dois rester tapie, silencieuse pour ne rien réveiller de ce moment abominable, indicible. Ne surtout pas réveiller cette monstruosité qui a empli chaque fibre de mon être. Ce choc a créé une béance dans l'être qui laisse s'engouffrer des résidus au fil des jours. Mon âme erre, affolée, bleuie, exsangue, brisée. Du temps, beaucoup de temps m'a été nécessaire pour dire les mots qui ont pu repousser cette mise à mort. »

L'atteinte est souvent très sévère : Olivier Douville parle d'une « *destruction foudroyante* » de ce qui « *servait d'endossement imaginaire au corps du sujet* ». Il a pu observer que les situations de périls extrêmes provoquent chez ceux qui les vivent un bouleversement particulièrement éprouvant de leur équilibre psychique².

L'anthropologue et psychanalyste témoigne de sa pratique clinique des catastrophes et des traumatismes de guerre, à partir de ce qu'il a découvert et entendu en recevant des enfants-soldats, réfugiés des guerres du Libéria et de Sierra Leone, qu'il a rencontrés à Bamako au Mali, dans le cadre d'un centre d'écoute et de soin.

¹ G. Briole (2014).

² O. Douville (2003).

« Que reste-t-il après ce fameux “ trou noir ” qui suit le chaos où s’engloutit toute représentation du corps foudroyé ? À lire Ferenczi et Rivers, et à entendre certains de ces enfants rescapés de tueries, deux sortes d’images surnagent, puis insistent. Une image visuelle, celle du ou des disparu(s), “ vit ” au ralenti, forme de cauchemar anesthésié et stroboscopique, parfaitement exacte et “ réaliste ”, mais qui semble comme désorientée dans les axes spatiaux. Elle flotte aux yeux du sujet ou tourne sur elle-même, sans bénéficier d’un lieu où elle pourrait gagner en pesanteur et se poser enfin ; puis, absurdement disjointe de cette image, vibre, par moments, une résonance sonore au sein de laquelle le bruit d’un éclatement d’obus, ou celui d’un sifflement de machette, se condense en une ritournelle à percer les tympans avec le cri de la victime. Une image qui appelle sa résidence, un cri qui appelle une forme plausible de vie humaine, où, à nouveau, seraient comme déposés et séparés en des segments disjoints du temps et de l’espace le corps et l’objet offensant (machette, obus, ...)¹. »

Le moment de la catastrophe, moment de pur réel, échappe aux ordonnancements de la civilisation et aux organisations qui permettent à la société de fonctionner. Il s’agit d’une sorte de *no man’s time*, dans le sens d’un laps de temps hors humanité.

« L’explosion de violence où le sujet se vit, non sans euphorie, réduit à la pure maîtrise de son corps devrait ici être envisagée. De sorte que le trauma qui survient en un temps second peut venir saisir celui qui s’est comporté de façon ad hoc et qui a ainsi réussi à survivre à la destruction ambiante. En situation de danger extrême, devenu tel un pion hyper adapté aux orientations du réel, le sujet est alors tombé droit au-dehors de la fenêtre du fantasme. [...] Je pense ici aux témoignages d’adolescents soldats qui racontent le fait qu’ils doivent leur survie à l’abolition de la sensibilité, voire de la conscience d’être mortels (abolition que l’usage de drogues explique mais pas totalement), l’individu fait ce qu’il faut pour se défendre, ou même pour attaquer². »

O. Douville repère deux temps distincts. Le premier temps est celui durant lequel l’individu exposé réussit, même pendant le choc, à « tirer le rideau » sur ce qui le constituait jusqu’alors, notamment, ses valeurs, ses convictions, son respect des règles sociales et des lois civilisatrices. Le second temps est le moment où le sujet catastrophé est, soudain, rattrapé par la réalité de la catastrophe, donc saisi d’effroi.

« Dans un premier temps, celui de l’action spécifique face au danger, le sujet n’hésite pas, il n’a pas froid aux yeux. Il agit, il peut tuer au risque de transgresser les tabous anthropologiques de son groupe. Cette période-là est hors-temps et hors-lieu. Il s’y produit des “ chocs ” auxquels le sujet peut répondre par une amputation de sa vie psychique. Il est un individu adapté à la mécanisation du corps et des actes, mécanisation que réclament les affrontements les plus brutaux. Cette période de défense par la stupeur redonne à l’individu une stabilité performative complètement actuelle et actualisée. Une telle période n’est qu’un simple instant de voir détaché des

¹ Ibid.

² Ibid.

autres assignations temporelles. *Le passé aboli permet au sujet une façon de virtuosité dans l'usage de son corps, délivré du poids des refoulements ordinaires. Le présent n'est plus enrichi de réminiscences¹. »*

Une telle « *amputation de la vie psychique* » dont est témoin le sujet correspond au degré le plus élevé de la désobjectivation vécue en direct lors d'une catastrophe. Le passé est aboli, la mémoire est hors-jeu (hors je), le sujet est en *rupture de temps*²...

III.4.1.2 Le temps rompu

« *L'exil c'est le jamais plus...* » écrit Lucienne Martini³. Il s'agit de « la fin » : la fin d'une histoire, la fin d'une vie, et – pour certains – la fin de la possibilité de vivre.

Renée : « C'était définitif, ça n'était pas un voyage, c'était imposé. Ce n'était pas un choix ; Pour moi, l'Algérie, c'était la France. C'était mon pays d'un côté comme de l'autre. [...] C'était fini, il y avait deux parts dans ma vie, chacune autonome. Je savais que c'était un départ, un vrai. Je suis resté inerte comme devant une grande catastrophe dont on ne se relève pas⁴. »

L'ethnologue Michèle Baussant repère *deux ruptures*. La première rupture est inaugurale, elle concerne les ascendants venus s'installer en Algérie, au Maroc et en Tunisie, quittant leur terre natale, leur « pays d'origine », pour venir s'installer sur une terre nouvelle et inconnue. La seconde rupture correspond au « retour forcé » des descendants vers une terre qui n'était pas forcément celle de leurs ancêtres.

« *Avec la guerre d'Algérie, l'univers des Européens d'Algérie devait s'effondrer, tandis que l'exil du pays en 1962 annonçait une deuxième rupture et la fin tragique de leur communauté, désormais privée de tout étayage territorial, dépouillée de ses référents culturels et destinés à se diluer dans la société française. En quittant l'Algérie, les Pieds Noirs ont perdu à la fois leur terre et leurs racines et se retrouvent en France doublement étrangers, sur fond de deux ruptures⁵. »*

Pour l'ethnologue, cette double rupture constitue la *réédition* douloureuse d'un abandon autant que d'un vécu en marge de la société : la société locale du temps de l'installation au Maghreb ; la société française métropolitaine après l'exode.

Justement, dans l'expérience du temps brisé, se pose la lancinante question d'un *comment vivre après l'exode*. Cette question existentielle reste en suspens, mettant le sujet face à l'impossible, dans une forme d'embarras et d'impuissance.

¹ *Ibid.* (Nous soulignons.)

² Comme on parle d'un individu en « rupture de ban ».

³ L. Martini (2005), p. 63.

⁴ M. Baussant (2002), p. 315.

⁵ *Ibid.*

« Je voudrais [...] seulement ne plus entendre le bruit des canons ni les cris, ne plus savoir si l'on peut commencer à vivre quand on sait que c'est trop tard¹. »

« Trop tard » : cette impression d'impuissance irrémédiable est patente dans tous les entretiens. Lors d'une catastrophe, le face-à-face inattendu avec la violence du chaos provoque sidération et hébétude. Le sujet se sent en exil dans le monde familier qu'il a connu. Étranger à lui-même, il est « sorti du temps² ».

Comme nous l'avons vu précédemment, les témoignages révèlent à quel point *la relation au temps est centrale dans la façon qu'a chaque sujet de survivre à la catastrophe*. Le temps vécu y apparaît tellement prégnant qu'il semble plus important que les lieux de vie. Les récits se révèlent être, avant tout, les échos d'un temps qui ne passe pas, d'un temps qui s'est immobilisé... La vie s'est arrêtée là-bas. Les douleurs de l'exil sont recouvertes par les souvenirs d'un autrefois paradisiaque.

Les associations d'anciens – de telle ville, tel village, tel quartier, telle école – organisent des réunions pour se retrouver ensemble, se rappeler « le bon vieux temps » ou commémorer des fêtes célébrées par la communauté avant l'exode.

La guerre, la décolonisation, et l'exil qu'elles impliquent, mettent en relief le temps heureux et béni qui les a précédées. Ce temps perdu de la joie de vivre, de la fête et de la convivialité, que seuls la mémoire et les récits peuvent faire revivre.

Un des témoins explique : « J'ai l'impression que quelque chose de ma vie s'est arrêté, à un moment, et que je "rafistole" puisque je ne peux rien changer. »

Complétant cette faille *entre avant et après la catastrophe*, la relation au temps est très souvent troublée par un rythme différent, un rythme de vie déchaîné et forcené.

« Je peux te parler de ce que j'ai vu, de ce qui n'est plus, mais je crains de ne pas avoir le temps. Tout se passe trop vite à présent, et je ne peux plus suivre³. »

Le *rythme catastrophique* correspond à celui de l'expérience quasi hallucinée durant le désastre, lorsque le tempo s'accélère, que le temps s'affole et perd toute mesure.

« Faire vite. Partir vite. N'importe où et avec n'importe qui. Je vivais dans un sentiment d'urgence, un sentiment de danger permanent » précise une personne interrogée.

¹ L. Mauvignier (2009), p. 281.

² F. Davoine, J.-M. Gaudillière (2006), p. 109.

³ P. Auster, *Le voyage d'Anna Blume*, cité par Régine Waintrater (2009), p. 149.

L'urgence vitale nécessaire pour faire face à la catastrophe inscrit son rythme enragé au cœur même du sujet et accélère son existence sur un mode furibond.

« Ma vie était un perpétuel halètement, une course invraisemblable vers des rencontres parfois dangereuses » complète la même personne.

L'anhélation, voire la suffocation, sont les traces actives ou les inscriptions réactives de la catastrophe au sein du sujet. Ces empreintes pulsionnelles ré-émergent dans un acharnement, douloureux autant que surexcité, une course pour rester du côté de la vie lorsque tout, par ailleurs, dans la famille notamment, tire du côté de la mort.

Le temps brisé peut devenir un « temps mort », un temps pétrifié par le désastre.

III.4.1.3 Les temps gelés

« Le temps est une mer intérieure dans laquelle je me noie » a écrit en bleu foncé un patient d'une cinquantaine d'années, sur un dessin complètement bleu qu'il me tend un jour en début de séance. Sa psychanalyse prendra un tour complètement différent à partir de ce moment où il a pu percevoir l'impact de la catastrophe vécue dans son enfance. Il avait été envahi par un morceau de temps dans lequel il se noyait...

Ainsi, curieusement peut-être, les personnes qui ne sont pas « sorties » du temps, s'y sont enlisées ; elles ont été comme prises par les glaces d'un temps qui avait gelé.

Cela évoque le « temps de latence » proposé dès 1889 par Hermann Oppenheim. Dans son ouvrage sur les névroses traumatiques, il précise avoir observé *un temps de latence* avant l'apparition des troubles liés au traumatisme : troubles graves du sommeil, cauchemars répétés, irritabilité, sentiment d'usure et épuisement nerveux¹.

Ce temps de latence, Charcot a préféré le nommer « période de méditation ». Les psychiatres militaires ont remarqué qu'il pouvait s'étendre sur plusieurs années.

« Guion et d'autres ont rapporté des cas de soldats présentant des troubles quinze ans après la guerre franco-allemande de 1870² . »

Pour certains patients, cette période de « latence » ou de « méditation » a pu durer très longtemps, des décennies, jusqu'à ce qu'ils soient engagés dans une psychanalyse.

Nicole a 88 ans. Elle vient consulter sur les conseils de son médecin généraliste. Quelques mois après le début de sa psychanalyse, elle confie : « Le désespoir traîne

¹ H. Oppenheim (1889, 1891).

² C. Barrois (1988), p. 24.

en moi. Je ne me suis pas sentie une petite fille, je n'ai pas été une petite fille. Je ne suis pas capable. Je n'en sortirai pas. » Elle a vu sa mère mourir alors qu'elle avait neuf ans. Après le décès de sa mère, comme elle était l'aînée et que le père militaire était très souvent absent, elle s'est occupée de ses plus jeunes sœurs. Tout s'est arrêté pour elle au moment de la mort de sa mère. Du jour au lendemain, elle a « basculé dans une autre vie ». Elle n'avait plus jamais pensé à cette période pendant quatre-vingts ans et semblait « aller bien », sans se poser de question, malgré un malaise de fond qu'elle ne s'expliquait pas. À la suite d'une chute dans la rue, un pan entier de son histoire a refait surface, la laissant aussi désemparée qu'alors...

Au cours de ses conjectures phylogénétiques, Ferenczi propose une analogie entre la « période de latence » et « la plus importante des catastrophes qui se soient abattues sur nos ancêtres avec la calamité de l'ère glaciaire que nous répétons fidèlement dans notre vie individuelle¹ ». Nous pouvons étendre cette comparaison aux catastrophes réellement vécues par un sujet, qui connaît alors une « glaciation » intérieure.

René Kaës en précise la nature psychique : « C'est un temps 'hors temps', pendant lequel le trauma ne peut être en aucune façon travaillé par le moi². »

Dans ses recherches, aussi extraordinaires que passionnantes, sur l'exil de sa famille lors du génocide arménien de 1915 à 1919, Janine Altounian parle de « méconnaissance » pour désigner l'occultation des réalités catastrophiques autant par les victimes du génocide, pour des raisons de survie psychique, que par les instigateurs et les exécuteurs du génocide, pour des raisons politiques.

Janine Altounian mentionne une période de latence intergénérationnelle de quatre-vingt-dix ans après la rédaction par son père Vahram, alors tout jeune adolescent, des mémoires de la catastrophe génocidaire et de l'exil qu'il a vécus avec son père (mort durant l'exode), sa mère et son frère (disparu pendant l'exode). Elle trouve le manuscrit écrit « au fin fond d'une armoire » après la mort de son propre père. Il est écrit dans une autre langue, l'idiome maternel de son père, et comporte deux formes de références temporelles : la « temporalité de la déportation » à partir du calendrier julien, celui des Arméniens de l'Empire ottoman, et la « temporalité de la survie » exprimée par l'adoption du calendrier grégorien, le calendrier officiel en Turquie.

« La temporalité d'une telle transmission traumatique mobilisa plus de quatre-vingt-dix ans pour que des événements violents déclenchés à Bursa, à quelque 240 kilomètres de Constantinople, un '10 août 1915 mercredi', consignés dans un écrit volant sans

¹ S. Ferenczi (1931 b), « Le développement du sens de réalité », p. 67 (2006). Voir aussi, plus largement, *Thalassa* (1924).

² R. Kaës (2009), p. 211. Voir également C. Janin (1996).

doute mettre à l'écart de son rédacteur 'tout ce qu'[il avait] enduré des années 1915 à 1919' soient, par le travail de la cure et de l'écriture, reçus par un héritier, décryptés, élaborés, subjectivés, inscrits¹. »

Le manuscrit paternel sans assignataire, tombé dans l'oubli, « plombait » pourtant la vie quotidienne de Janine et de sa famille. La catastrophe endurée par les survivants exilés « *habitait clandestinement leur mémoire* ». Le passé gelé, mis de côté, s'est révélé envahissant pour ceux qui côtoyaient les exilés, leurs proches avant tout.

« *Je vivais dans une atmosphère lourde, grave et trop peuplée où se sentait la proximité d'un grand malheur auquel 'on' avait certes échappé mais qui parvenait jusqu'à moi et me retenait loin du temps*². »

Exil, exode, guerre, génocide, *la catastrophe provoque pour les survivants et pour leurs descendants, une sortie du temps* : elle « retient » le sujet « loin du temps ».

Janine Altounian témoigne de la sourde anxiété qui tenaillait sa famille, « *étouffée par un acharnement au travail* », l'angoisse n'affleurant que lors d'allusions à un temps qui avait existé pour les exilés tout en restant inaccessible pour leurs descendants³. Le temps gelé de la catastrophe est à la fois palpable et privé d'accès, interdit, inabordable, ce qui fabrique – pour chacun – *un paradoxe impossible à vivre*.

Régine Waintrater, dont les recherches portent précisément sur les récits et les témoignages traumatiques, confirme l'éprouvante réalité psychique à laquelle sont confrontés les individus ayant survécu (physiquement au moins) à une catastrophe.

« *Le narrateur demeure dans l'événement non révolu. Faute d'avoir pu s'inscrire dans le psychisme, l'événement traumatique impose une forme particulière de présence à soi, où le sujet est tout à la fois exclu de son expérience et totalement absorbé par elle : son identité apparaît comme purement événementielle, disséminée au travers des différentes séquences du récit. [...] En décrivant avec minutie les péripéties d'une survie de chaque instant, V. Altounian s'inscrit totalement dans l'actuel, ce rapport au monde d'où toute processualité a disparu. Quand l'instant se résume à un moment précis, ou, à l'inverse, s'étale dans la durée, le rapport au temps s'en trouve totalement modifié. [...] Nous voyons ici comment la temporalité traumatique transforme le temps en une matière malléable, sorte de glu capable de s'étirer de façon infinie ou, au contraire, de se contracter en un fragment qui contient, à lui seul, le souvenir de la perte ou le miracle de la survie*⁴. »

¹ J. Altounian (2009), p. 115.

² *Ibidem* p. 115.

³ *Ibid.*

⁴ R. Waintrater (2009), p. 162-163.

Rappelons que, lors de la catastrophe, le sujet paralysé par la terreur n'est plus capable de sentir ce qu'il endure et ne vit pas en conscience ce qui lui arrive. Il est comme étranger à lui-même et à la situation. « *Ce moment n'a pas été enregistré comme passé, il reste suspendu hors du temps¹* ». Aussi, lorsque la mémoire de la catastrophe n'existe pas, est-il possible de parler d'une *catastrophe de la mémoire*.

Être sans mémoire. Un des témoins le dit : « Fumer, boire, danser, jouer au poker, mentir à ma mère, rentrer la nuit, épuisée, écoeuvée, angoissée, sans mémoire. »

En effet, sortir du temps de la catastrophe, ou y rester durablement enlisé, engendre d'importantes conséquences sur la relation qu'entretient le sujet avec la mémoire.

III.4.2 L'effacement des traces

La mémoire est le reflet de la relation qu'une personne entretient avec elle-même dans le temps, au cours de ce temps dont elle a fait et fait l'expérience, le temps tel qu'elle l'a vécu. La mémoire reflète la relation du sujet avec sa propre histoire.

Un patient de cinquante-sept ans affirme : « Je reste bloqué. J'ai endormi tous mes ressentis. Je peux être mutique ou désagréable ou les deux. J'oublie vite et réellement ce que j'ai vécu, le mauvais surtout. J'évacue. Je n'ai pas de souvenirs émouvants. Depuis toujours, je peux parler sans affect. Je vis dans l'instant. Je suis une chose absente. J'ai vécu et je vis de façon désincarnée, comme si ce n'était pas moi. »

Cet homme qui se dit absent s'est coupé à la fois de ses affects et de sa mémoire. Il a par ailleurs une mauvaise relation avec lui-même. Assez fréquemment, au cours des séances, il peut dire qu'il se hait lui-même et qu'il a gâché sa vie.

Par ailleurs, le patient insiste plusieurs fois pour expliquer qu'il a longtemps cru qu'il était « un corps sans organes » : il n'était qu'une enveloppe de peau et de muscles, mais il n'avait ni sang ni viscères. Il explique que les femmes, aussi, étaient pures comme lui, dans ses représentations. Seuls les hommes, à part lui, ont un corps complet, donc sale et impur, avec du sang et des viscères.

Cet homme sans intériorité physique était parallèlement sans intériorité psychique et, notamment, sans mémoire. Il se disait vide, vivant dans l'immédiateté absolue.

Dans les situations de catastrophes, surtout s'il s'agit de guerres, de déportations ou de génocides, la mémoire est traitée comme l'être humain : oubliée, niée, détruite, déplacée, effacée ou falsifiée. Il n'y a plus ni trace ni preuve, *l'histoire est ensevelie*.

¹ F. Davoine, J.-M. Gaudillière (2006), p. 109.

III.4.2.1 Ne pas voir, ne pas savoir : d'abord survivre

En fait, dans un temps premier, un mécanisme de défense vient contribuer aux difficultés de remémoration, du fait de l'absence de représentation : le sujet catastrophé ne parvient pas à se figurer, à concevoir, ce qu'il a subi.

« Le drame catastrophique reste en défaut d'énoncé et d'abord de représentation, parce que les lieux et les fonctions psychiques et transsubjectives où il pourrait se constituer et se signifier ont été abolis. [...] La disparition de la mémoire du drame est en soi un surplus traumatique¹. »

L'afflux de sensations et d'affects, le désarroi, l'urgence de la situation et son absurdité empêchent le sujet de percevoir et mettre en conscience ce qui lui arrive.

Joséphine, sur le bateau qui quitte Oran, confie : « La terre nous quittait, mais on était tellement tourmentés, en fait, qu'on ne voyait plus rien². »

Ne plus rien voir ; ne plus pouvoir rien voir. Cette cécité frappe aussi les militaires, autant par rapport à ce qu'ils subissent que par rapport à la violence qu'ils exercent eux-mêmes.

« Au retour, on ne peut pas encore accepter vraiment d'avoir vu ça [...] et les haut-le-cœur que tous vont connaître, les uns après les autres, jamais en même temps, comme si pour chacun il fallait un temps à soi [...] ils ne savent pas comment dire ce qu'ils voient. [...] tous refusent de se dire qu'une chose pareille est possible³. »

La violence catastrophique est proprement inconcevable, elle échappe aux capacités habituelles de compréhension de la réalité. La gravité des sévices, cette destruction de l'humanité en l'humain, le fait d'avoir dépersonnalisé, dé-visagé, déshumanisé des semblables, plongent les témoins dans un silence profond, un mutisme défensif.

« Savoir se taire, ne pas raconter [...] mais plutôt se taire et ne pas savoir⁴. »

Ainsi revient, comme précédemment, la question du silence, du *mutisme* même...

Au cœur de l'exode, *la principale tâche est de survivre*, comme nous l'avons déjà précisé à partir des témoignages que nous avons étudiés, avec cette disparition des repères temporels et l'effacement de soi dans un espace qui échappe au temps.

« Au cours d'un périple de plus de 2.500 kilomètres, si le froid et la chaleur, la pluie et la boue étaient indiqués, les saisons n'existaient pas. Il est évident que les repères

¹ R. Kaës (1989), p. 178.

² M. Baussant (2002), p. 314.

³ L. Mauvignier (2009), p. 182-183.

⁴ *Ibidem* p. 198.

temporels précis disparaissent au fur et à mesure que les déportés avancent vers les camps de la mort et que le tissu social se désagrège. La chronologie disparue réapparaît quatre ans plus tard, à Alep, le 2 avril 1919, quand Vahram commence à travailler. À partir de ce moment-là, les notations temporelles se multiplient jusqu'à la date du retour à Bursa en août 1919 [...]. C'est le retour aux conditions d'une vie 'normale' qui déclenche le retour à la chronologie et à ses déterminations 'universelles'. Presque pendant quatre ans, les rescapés mènent une vie hors temps, qui est le propre de toute expérience concentrationnaire, laquelle prend ici la forme d'un déplacement, d'un décentrement ininterrompu par monts et déserts¹. »

Ceux qui ont tout perdu ont tout à réinventer : « [...] dans ce mourir infini qu'est le passage par la désertification intérieure [...] on peut se demander si une réinsertion est possible : après le désert, il n'y a pas de pays. Il n'y a pas de désir. Tel est le désastre. [...] Dès lors, le 'il faut travailler' du père résonne comme un 'il ne faut pas mourir'. Survivre au génocide est la seule et unique tâche² » insiste J. Altounian.

La vie psychique semble s'être réduite comme une peau de chagrin, se limitant souvent au mutisme et au ressassement, en arrêt sur les images de l'horreur.

« L'expérience hors bornes des rescapés se terre souvent dans le secret, le mutisme, ou chez certains, le ressassement inlassable et dérisoire d'un répertoire obsédant. [...] Les contenus viennent pulvériser tout contenant pour la pensée et les mots manquent pour saisir [une telle horreur]³. »

Ce qui reste mutique en soi correspond à un « *empêchement* », un blanc dans le récit, qui se traduit aussi pour certains exilés par une incapacité à exprimer de la tendresse.

« Ce blanc traduisait sans doute la vanité de toute expression affective aux yeux d'un adolescent qui assiste à une déshumanisation générale du monde lors de la mort de son père, expérience qui, par les traces qu'elle laisse en lui, 'empêche' probablement par la suite tout contact affectif⁴. »

Au premier chef, la perte de contact affectif est vécue avec soi-même. Elle entraîne pour le sujet un désarroi incompréhensible, car difficile à repérer puis à nommer.

Concernant plus spécifiquement le Maghreb, Michèle Baussant repère comment la répétition des traumatismes de l'exil, entre l'arrivée des ascendants et le départ de leurs descendants, engendre une douleur liée à *une injustice insupportable*, et à la fin des espoirs qui avaient nourri l'installation et des efforts de convivialité partagée.

¹ J. Altounian (2009), p. 35, note 1.

² *Ibidem* p. 41.

³ *Ibidem* p. 144.

⁴ *Ibidem* p. 124.

« La fin de cette société entière, son éviction totale hors du territoire, par la mort, l'exil et la dispersion, venait également rappeler l'abandon de la patrie lors de la première émigration vers l'Algérie et la fragile unité d'une population qu'elle avait alors rassemblée¹. »

En effet, la population européenne au Maghreb était d'une très grande disparité. En un peu plus d'un siècle, elle avait réussi à s'accorder et à s'entendre. Tout ce qui avait été accompli pour rendre ces pays habitables et agréables à vivre à un plus grand nombre semblait devoir s'effondrer inexorablement.

« Cet impensable du départ a produit cette 'nostalgérie' dont on dit parfois et de manière fondée qu'elle constitue un déni du fait colonial, des injustices et des tensions qui le traversèrent pendant les cent trente-deux ans de son existence algérienne². »

Du coup, dans l'impossibilité de comprendre le gâchis de tant d'efforts, de forces vives et d'une réelle capacité à vivre ensemble, malgré toutes les diversités culturelles et religieuses, la guerre de plus en plus violente puis l'exode ont longtemps empêché les exilés de pouvoir considérer les réalités politiques de l'époque de la décolonisation et les aspirations légitimes des citoyens arabes qui souhaitaient disposer de leur pays et le gouverner librement.

Leur douleur aiguë prenait toute la place, oblitérant en eux la possibilité de prendre du recul et obscurcissant pour un temps assez long leurs capacités de discernement, au-delà de leurs intérêts propres, majoritairement bafoués au moment de l'exode.

Nous voyons que, quelle que soit la façon d'aborder la question de la catastrophe, avec ses retentissements subjectifs et communautaires, nous sommes inévitablement face à la mise en place de nombreuses formes de défenses psychiques massives de l'ordre du refoulement, du déni, mais aussi de l'oubli, du blanc et de l'effacement des traces.

Ainsi, lors de la catastrophe, l'envahissement – progressif ou soudain – de l'être par une détresse sans fond et sans nom a un impact très puissant sur ses capacités de « remembrance³ » et sur sa mémoire, marquée elle aussi du sceau du désastre.

¹ M. Baussant (2002), p. 324.

² *Ibidem* p. 325.

³ Nous reprenons ce terme à R. Kaës (2009).

III.4.2.2 La mémoire catastrophée

La mémoire de la ruine est aussi, fréquemment, une *mémoire ruinée*, une mémoire minée, une mémoire rejetée et bannie, une mémoire exilée, déportée, annulée.

D'une certaine façon, et pour une part, nous nous sommes demandé si l'effacement du passé, de la mémoire douloureuse, cet oubli de la catastrophe pouvait être une *haine de la mémoire* ; au moins le temps nécessaire pour se protéger, avant de pouvoir parler.

Aude témoigne dans ce sens : « Comment ne pas penser que le vecteur actif de cette mise en scène du silence est la haine ? Pourquoi la haine de la mémoire ? Quelle puissante cause a pu museler et plonger dans l'incertitude au moins deux générations ? Détruire la mémoire c'est protéger sa honte, sa peur, son implication, c'est nier le crime en imposant la loi du silence, l'omerta... »

Effectivement, dans certaines familles, ou certaines communautés, la haine de la mémoire semble pouvoir être une forme d'*omerta*, un refus de savoir et de dire.

Aude : « Ma mère hérita de son père ce goût de l'enfermement, du silence suant l'angoisse. Ce climat fut celui de nos enfances. Nous devions nous taire à table, par exemple. Lorsque je parlais ou tentais de raconter quelque chose on me taxait facilement de menteuse. [...] De quoi interdire durablement les mots, le langage. De cette atmosphère encore m'est restée l'habitude de faire le moins de bruit possible dans mes activités, et la manie du nettoyage qui efface toutes traces. »

Effacer toutes les traces, comme un devoir, une contrainte, une règle d'application de la loi du silence... Sans parole, sans expression, les événements ne se révèlent pas. À force d'être tus, ils n'ont pas d'existence, le doute s'installe, puis l'oubli.

Aude : « La catastrophe de la mort de mon père a subi le même sort, selon le même processus, mais aggravé encore par la violence de l'acte lui-même, suivi probablement d'une longue période de sidération. »

Alors, *la mémoire disparaît*. Elle est destituée de ses fonctions habituelles. La famille ou la communauté s'en méfie ; le sujet en vient à douter de ce qu'il a vu ou entendu.

Aude : « J'ai gardé très longtemps en moi ce sentiment ambigu, hésitant, des choses que je raconte, comme si ma mémoire était le piège du réel, déformé par le manque de confiance en ce qui advient et est advenu. Il m'est resté une imprécision, une hésitation, un balbutiement lorsque je dois évoquer ce qui est arrivé, même dans les choses de la vie quotidienne, sans grande importance. »

L'oubli forcé – comme l'on parle des « travaux forcés » – est un bannissement. Le sujet est banni de lui-même, de son histoire, de son vécu. Un exil supplémentaire

s'ajoute à la migration géographique. Il perd confiance dans ses capacités de souvenance, comme s'il n'avait plus de sol sur lequel se poser et avancer.

Aude : « Lorsque je raconte les faits de la guerre d'Algérie je me trompe toujours sur les dates, bien que je les apprenne par cœur afin justement d'éviter erreurs et approximations. Mais c'est comme un trou que je voudrais esquiver sans jamais y parvenir. Depuis quelques temps je m'améliore nettement.... J'ai pu constater à quel point ma mémoire pouvait être bonne lorsque je fais appel à elle spontanément. »

Les difficultés individuelles à se souvenir sont renforcées par la volonté familiale de faire régner le silence, tout autant que par les orientations politiques officielles qui visent à étouffer la vérité historique pour qu'elle soit définitivement oubliée.

« À travers leurs récits, [le sujet] reconstitue ainsi une chronique de son histoire personnelle, intriquée dans l'Histoire, mais occultée dans les mouvements politiques qui en entravent et en détournent le sens. Sur ces nœuds d'histoire pèse un pacte de silence et de culpabilité confuse¹... »

Comme O. Douville², J. Altounian partage ce point de vue et l'explique clairement.

« Organisée dans le plus grand secret, la déportation devait se dérouler de manière invisible et silencieuse, sans traces ni preuves, et s'achever dans le non-dit. Comme si de génocide il n'y avait pas eu. Le génocide se serait accompli au moment où toute trace en aurait été effacée³. »

La mémoire est alors occultée par les mouvements politiques qui entravent et détournent le sens de l'histoire individuelle autant que de l'histoire collective⁴.

J. Altounian a pu constater que cette mémoire catastrophée fait partie de l'héritage psychique de la génération suivante, sous la forme d'un « *lien douloureux* », autour d'une connaissance intime « *sur ce qu'est vivre ses jours sous la menace de mort* ».

« Ce savoir intime de l'expérience parentale semble d'ailleurs séparer irrémédiablement les survivants et leurs descendants du reste du monde demeuré indifférent voire complice ou impuissant face au pouvoir exterminateur, car l'effroi traumatique, non éprouvé par le sujet expulsé lors de l'effraction, traverse souvent les générations de descendants en creusant en eux un écart, une inhibition du contact spontané avec ceux qui paraissent ignorer cet envers du monde⁵. »

¹ R. Kaës (2009), p. 117.

² Voir plus haut.

³ J. Altounian (2009), p. 39.

⁴ R. Kaës (2009), p. 217.

⁵ *Ibidem* p. 135.

Michèle Baussant ajoute d'autres arguments pour expliquer le refus de mémoire de bien des Européens qui ont dû quitter le Maghreb lors de la décolonisation.

« *La catastrophe du départ condense et recouvre tout le reste, les attentats, la peur et surtout l'événement singulier qui déclenche la fuite : la mort brutale d'un proche¹.* »

Elle pense principalement que la « *double rupture* » que nous avons déjà mentionnée a induit, institué, puis entretenu cette défaillance de la mémoire.

« *C'est cette double rupture, faisant ici figure de répétition, qui, entre autres choses, a engendré une défaillance de la mémoire, une difficulté à transmettre un passé devenu trop problématique pour constituer au présent le socle d'une identité qu'aucune nostalgie ne saurait restaurer. Deux motifs essentiels apparaissent, qui déterminent rétrospectivement les limites du groupe et l'ambiguïté qui le constitue : d'un côté l'expérience d'un double abandon – abandon de la patrie, incapable de nourrir et de soutenir les siens, condamnés par deux fois à émigrer ; et de l'autre, le vécu commun de la marge en Algérie, et par rapport aux Français de métropole et par rapport aux Algériens. C'est sans doute cette ambiguïté-là que les Pieds Noirs que j'ai rencontrés ne peuvent ou ne veulent pas transmettre à leurs descendants. La plupart d'entre eux estime qu'ils n'ont, collectivement du moins, aucune continuité à entretenir. Ainsi la parenthèse qu'ont constituée leur histoire et leur 'communauté', devenues 'fictives', se refermera définitivement à la mort du 'dernier Pied Noir'².* »

Le redoublement du même traumatisme migratoire, les déceptions et les désillusions qu'il implique, les abandons revécus auraient donc découragé cette population déjà fragilisée par l'histoire de son implantation, au point de la faire renoncer à léguer un héritage humain sous la forme de la *mémoire partagée d'une histoire*.

Ce renoncement est alarmant ; il donne à penser. Il contient là encore – au-delà de l'accablement – les germes du désenchantement, voire du cynisme, que nous connaissons, cliniquement, être des réservoirs d'amertume et de rancœur propres à se transmuter en haine. Les *fanatismes*, nationalistes, religieux ou terroristes, savent se servir de cette réserve de désespoir où plus rien n'est à perdre, sauf son humanité.

Aussi, comment la mémoire catastrophée peut-elle se transformer en une mémoire catastrophique, en une mémoire mutuelle qui puisse témoigner de la catastrophe ?

¹ M. Baussant (2002), p. 324.

² *Ibidem* p. 316.

III.4.2.3 Mémoires catastrophiques

« Je n'ai pas du tout envie de replonger dans ce cauchemar, c'est même impossible... Je ne peux pas, je ne veux pas y retourner » déplore une patiente, pétrifiée, à propos d'une catastrophe qu'elle a vécue il y a trente ans. Parfois, pourtant, que le sujet le veuille ou non, la mémoire se fraie incidemment un passage vers la conscience.

III.4.2.3.1 La mémoire ravagée refait surface

Les premiers retours, très simples, de la mémoire de la période tragique s'expriment par des réflexes de défense et de survie, comme pour celles et ceux qui se jetaient par terre ou se cachaient derrière une voiture lorsqu'ils entendaient une moto pétarader, croyant qu'il s'agissait d'une fusillade. D'autres retrouvent des habitudes liées à la surveillance très poussée contre le terrorisme au moment de la guerre.

Henri raconte : « Pendant la guerre, en Algérie, on était tout le temps en train de regarder, de faire attention autour de soi, et d'ailleurs quand je rentrais dans un grand magasin en métropole, mon premier réflexe, c'était de lever les bras¹. »

Parfois, pour certains, bien des années plus tard, dans la solitude d'une existence marquée définitivement par la catastrophe, les affects reviennent à la surface.

« Tu sais, on pleure dans la nuit parce qu'un jour on est marqué à vie par des images tellement atroces qu'on ne sait pas se les dire à soi-même². »

Comme nous l'avons déjà précisé, la mémoire de la catastrophe s'exprime aussi lors de périodes d'insomnies et par des cauchemars, parfois répétitifs.

« Pour nous autres, c'était comme de revoir surgir des morts ou des ombres comme elles savent parfois revenir, la nuit, même si on ne le raconte pas, on sait bien, tous, à voir les anciens d'Algérie et leur façon de ne pas en parler, de ça comme du reste³. »

« Ne pas en parler » correspond à ne pas se souvenir pour ne pas retrouver toutes les souffrances associées aux événements, reliés entre eux, de cette période-là. *Le mutisme est un barrage contre le souvenir*, car l'association libre, dans la vie également, délie les langues et délivre les mémoires enfouies. Il s'agit aussi d'un pari coûteux, le pari du « sans affect » : plutôt aucune émotion, « zéro affect », qu'un violent torrent d'affects, incontrôlable, qui risquerait de déborder le sujet lui-même.

¹ M. Baussant (2002), p. 323.

² *Ibidem* p. 268.

³ L. Mauvignier (2009), p. 87.

A ces réserves et ces retenues vient s'ajouter *la honte* : la peur d'être méjugé par les autres, dévalorisé et déprécié pour avoir dû participer aux ravages de la guerre.

« Sauf qu'on y pensait, c'est sûr, mais comme d'une pensée dont il aurait fallu avoir honte, dont on avait honte, comme de revoir surgir une part de nous, la vieille histoire de notre jeunesse¹. »

Pour autant, des décennies plus tard, au-delà des doutes, des hésitations et des questionnements, le désir d'ouvrir la boîte de Pandore devient le plus fort.

« J'ai saisi la boîte à chaussures et je suis allé jusqu'au salon. J'ai posé la boîte sur la table basse et j'ai allumé la lampe. Je suis resté comme ça un moment, j'ai hésité avant d'ouvrir la boîte. [...] Pourquoi je fais ça, qu'est-ce que je cherche² ? »

Là, le sujet catastrophé se re-trouve face aux photographies et aux menus souvenirs de l'époque du désastre. Ils font liens avec sa mémoire profonde. Dans un soulagement, *ces preuves rendent de nouveau réel ce qui a existé*. L'intéressé se dit qu'il n'a pas rêvé ce qu'il a vécu alors, et qu'il s'agit bien de lui-même et de sa vie.

III.4.2.3.2 La mémoire des commencements

Dans *L'Ordre du discours*, Michel Foucault remplace « origine » par « émergence » ou « commencement »³. Qu'est-ce qui se passe au commencement, lorsque point le désastre ? Qu'est-ce qui existe *juste avant*, au moment où émerge ce qui devient, trop tôt, sans prévenir, la tragédie qui dépasse irrémédiablement le sujet et sa communauté ? En conséquence, les sujets exilés sont aussi hantés par les prémises de la catastrophe, par ces moments qui ont précédé de quelques mois, jours ou heures, l'arrivée déferlante de ce ravage survenu « déjà trop tard » qui caractérise la catastrophe. Impossible à anticiper, elle engloutit littéralement les sujets, qui – des années plus tard – cherchent à comprendre ce qui leur est arrivé.

Les commencements et l'émergence concernent aussi la mise en place d'une situation qui se révélera délétère. Aussi Michèle Baussant met-elle en évidence de quelle façon les Européens s'installant en Algérie étaient contraints dès l'école primaire de développer un fort patriotisme en faveur de la France.

« Les événements et les dates qui ponctuent, du début jusqu'à la fin, l'histoire de cette guerre tendent à disparaître derrière la surenchère et l'engrenage d'un conflit qui

¹ *Ibidem* p. 88.

² *Ibidem* p. 254.

³ M. Foucault (1970).

semble dès lors avoir toujours été là, évoquant dans les mémoires une peur déjà séculaire des populations dites indigènes et de leur colère face à l'usurpation coloniale et au régime qu'elle imposa¹. »

Par exemple, les enfants devaient chanter trois chansons patriotiques lors de leur Certificat d'études². Le *nationalisme* voulu, imposé et cultivé par la Métropole s'est retourné contre ceux qui se sont installés dans les colonies et ont fait de nombreux efforts pour être des Français modèles. Cela renforce leur sentiment d'injustice.

« Trompés et sacrifiés aux intérêts d'une métropole qui a jusqu'à la fin fondé leur destinée sur un mensonge jamais reconnu, c'est ainsi que les Pieds Noirs se voient désormais. Cela explique leur obstination à imputer l'entière responsabilité de leur départ à la France, obstination qui semble en retour dénier aux Algériens la capacité réelle et 'positive' d'action pour recouvrer leur indépendance³. »

La décolonisation est une réelle « dystopie ». Non seulement elle met fin à l'utopie de la colonisation, mais elle provoque surtout dans la société, dans les liens entre communautés, dans les relations entre les personnes et jusqu'au cœur de la psyché individuelle un éprouvant *bouleversement topique*. Plus rien ne sera comme avant.

« Les concerts de casserole en pleine nuit, le sang qui coule dans les rigoles en plein jour, les cadavres que l'on 'rencontre' au hasard d'une rue, participent à ce dérèglement quasi absolu, dont aucune représentation ou presque ne semble pouvoir rendre compte⁴. »

Ce puissant bouleversement topique, quasi impossible à se représenter, correspond concrètement à une *apocalypse*, à un cataclysme irréversible, c'est-à-dire à la fin tragique d'un monde, à la mort d'une temporalité impossible à retrouver.

« Le discrédit progressif mais général des valeurs jadis garantes du lien social, additionné à la terreur que semaient les actes de terrorisme et les réponses souvent aveugles qu'ils provoquaient, suscita un immense désarroi chez les Européens d'Algérie. Dans cette société en proie au doute et à la panique, l'ensemble des repères qui structuraient auparavant l'existence quotidienne cédait à la confusion et au processus d'anonymisation caractérisant dès lors les relations interpersonnelles⁵. »

¹ M. Baussant (2002), p. 322.

² *Ibidem* p. 316-321.

³ *Ibidem* p. 328.

⁴ *Ibidem* p. 323.

⁵ *Ibidem* p. 329.

Cette guerre a désagrégé la société dans son ensemble, l'atomisant, en forçant chaque individu à une « *extrême solitude* » : chacun pouvant « *devenir la victime anonyme d'un ennemi lui-même anonyme et insaisissable*¹ ».

La guerre, les attentats, les mutilations, la maladie et la mort expriment la dimension irrationnelle du conflit, considéré par les Européens d'Algérie comme un cataclysme.

« Ce qui confère [à ce conflit] son caractère proprement stupéfiant, c'est l'extraordinaire violence qui le caractérise dès ses débuts de part et d'autre et dans laquelle chacun, de gré ou de force, fut engagé ; c'est ce point de non-retour qu'il connut très rapidement et sa surenchère, révélant à tous la vision tragique d'un monde violemment divisé contre lui-même². »

Le jusqu'au-boutisme de certains, plus gagnés que d'autres par le ferment nationaliste, peut-être aussi plus désespérés que d'autres face à l'injustice qu'ils subissent sans pouvoir la nommer et la faire reconnaître, radicalise cette division.

« L'action de l'OAS [créée en février 1961] contribua à creuser toujours plus le fossé qui séparait déjà les populations³. »

Contrairement au trauma, qui désigne un événement donné, un moment existentiel précis et une réponse psychique singulière, *la catastrophe est une dégringolade en avalanche, un enflammement incendiaire, un enchaînement fatal d'événements destructeurs*, qui concerne autant des individus que des communautés entières.

III.4.2.4 L'idéologie ou le mythe comme sauvetage

« J'ai grandi avec l'idée de l'héroïsme comme un idéal d'humanité. » affirme Bella...

Bella poursuit : « J'ai rêvé il y a longtemps que je devais choisir l'image de Gandhi embrassant les lépreux, ou celle du Christ, ou du cœur couronné d'épines ou de la montagne nimbée de lumière. Ces images constituent la tapisserie accrochée au mur de mon salon intérieur, où toutes les grandes questions sont débattues pour évaluer ma propre humanité. La figure de mon grand-père, résistant, progressiste et martyr de guerre, toujours engagé pour de nobles causes, y figure certainement... Aujourd'hui, je ne peux plus en douter et il a une place beaucoup plus centrale que ce que je pensais jusqu'alors. J'ai toujours eu le sentiment qu'il y avait urgence à m'engager... contre l'injustice, contre la tyrannie de notre société, pour défendre des valeurs, pour défendre le sens que je donne à notre humanité... J'ai pourtant appris que l'idéologie, quelle qu'elle soit, peut être instrumentalisée au profit d'une prise de

¹ *Ibid.*

² M. Baussant (2002), p. 323.

³ *Ibidem* p. 332.

pouvoir dont l'issue de n'est autre que la négation d'autrui (les fondements du fascisme). J'ai aussi appris que mes peurs, ou mes terreurs, me clouent au sol, me figent et anéantissent toutes mes vellités d'agir si je les laisse me guider. Pourtant, me voici à nouveau confrontée à cette nécessité à m'engager dans la société. [...] Il y a peut-être une injonction à incarner la figure héroïque dans notre famille, même si cela ne m'a jamais été formulé de cette façon. Il me semble que la figure mythique de mon grand-père agit sur moi... me presse d'agir. »

J'appelle « idéologie » une construction défensive émanant d'un individu et, surtout, d'un groupe ou d'une communauté, qui édifie un discours idéal, une mythification protectrice, embellissant la réalité ou donnant de l'histoire une explication qui leur est propice. L'*idéologie* est un discours sur l'idéal, ou les idéaux, dont le groupe est porteur. Son but est aussi de défendre ces idéaux pour soi et face aux autres.

III.4.2.4.1 Un discours officiel explicatif

En pratique, l'idéologie d'une communauté correspond aux *idéalisations privilégiées* de ses membres et du groupe, instituées et reconnues par le groupe comme son discours officiel. Ces idéalizations peuvent être positives ou négatives, favorables ou défavorables¹. Même si ce discours peut reposer sur une part indéniable de vérité, sa force de conviction mythique et son ton légendaire ou épique en font un instrument d'affirmation, voire de revendication, et, plus encore, un propos souvent réducteur ou simplificateur de l'histoire, bien plus complexe en réalité.

Beaucoup de généralisations à propos de la souffrance de personnes singulières pour en faire « les souffrances d'une communauté » participent à l'édification plus ou moins consciente d'une idéologie. Ce phénomène vient obscurcir le discernement. Concrètement aussi, il peut valoriser certaines « explications » plutôt que d'autres.

« La France veut se débarrasser d'un problème qui lui pèse, au double sens du terme, elle est lasse de ces années de guerre et elle ressent obscurément une part de responsabilité dans la dégradation de la situation. Par un transfert de mauvaise conscience, elle va charger les Pieds Noirs de porter la part d'ombre. Quand on veut faire retomber ses erreurs sur quelqu'un, dit Tahar Ben Jelloun, on choisit un bouc émissaire. C'est cela que laissent entendre les écritures Pieds Noirs. Les titres le clament [...] et les livres veulent rendre compte de l'exacte réalité trahie par la presse qui fait passer la fidélité à une idéologie avant la vérité. À l'exil réel que vit le Pied-noir s'ajoute cette autre forme d'exil du bouc émissaire, rejeté, blâmé ou dévalorisé². »

¹ S. Tomasella (2015 b).

² L. Martini (2005), p. 52.

Cette explication de l'histoire est une des possibilités de lecture de la situation. Fondée sur le réel à bien des égards, elle peut toutefois paraître simplificatrice. Les témoignages que nous avons recueillis ne vont pas aussi loin dans l'interprétation de l'histoire et proposent, à chaque fois, la spécificité des expériences de chacun, dans un contexte familial, politique et social d'une grande complexité.

III.4.2.4.2 Le mythe de l'ascendance héroïque

Le discours officiel de cette « idéologie », dont la visée est aussi de faire entendre les blessures des Pieds Noirs, les pertes subies et les injustices endurées, toutes réelles, peut néanmoins faire dériver la vérité des récits subjectifs vers la volonté de convaincre, tel un plaidoyer qui cherche à obtenir la reconnaissance des dommages subis et leur réparation. Loin de nous l'idée qu'ils puissent n'être ni légitimes ni nécessaires. Nous voulons simplement mettre en lumière la façon dont l'intention de se faire entendre, dans le brouhaha social et politique de l'époque jusqu'à aujourd'hui, déforme la parole en la faisant passer du simple récit narratif à une rhétorique construite et convaincante qui vire plutôt vers la généralité du mythe...

Lucienne Martini le reconnaît volontiers.

« On retrouve, dans ces récits, le schéma de base valable pour tous les discours mythiques [...], dans lesquels un héros doit affronter une série d'épreuves, rencontrant sur sa route des adjouvants et des opposants, jusqu'à l'issue triomphale qui signe son statut de héros¹. »

Ainsi, par exemple, les premiers migrants sont comparés aux pionniers du Far West.

« Les descriptions du pays renvoient toujours à l'Éden fécond. [...] Dans l'insistance sur le travail de mise en valeur d'une terre aride, dans les descriptions de jardins débordants de fleurs jaillis par leur travail d'un sol sec et ingrat, on peut deviner comme une image de Moïse frappant sur le rocher pour en faire jaillir la source de vie². »

Dans la mythologie ainsi édifiée, les héros de l'arrivée et de l'installation au Maghreb sont comme des demi-dieux, portant en eux la gloire et l'immortalité. De la même façon que le patriotisme forcé imposé par la Métropole, cette *croyance mythique*, plus ou moins tacite, jaillie de l'intérieur de la communauté et entretenue par elle, rend plus difficile le départ du pays conquis et redouble la blessure « identitaire ».

¹ L. Martini (2005), p. 58.

² *Ibidem* p. 59.

Ce « héros » originaire est très proche de ce que Freud a appelé le « Moi idéal¹ », fantastique, grandiose et omnipotent. L'exil forcé des Européens installés au Maghreb provoque un effondrement de cet idéal, de cette figure mythique idéalisée. Il a pu entraîner une forme de mélancolie durable chez nombre d'exilés, *un effondrement des repères fondateurs* sur lesquels s'édifiait leur « identité », c'est-à-dire plutôt une certaine idée valeureuse de soi, de sa communauté et de sa culture.

III.4.2.4.3 L'envers du décor

Ici, la catastrophe concerne plus directement la communauté et ses membres. Dans d'autres situations, la catastrophe correspond aussi à ce qui est infligé à un être en tant qu'humain, auquel – fondamentalement – tout autre humain peut s'identifier.

Ainsi, dans le cas des déportations imposées ou des génocides, l'effondrement des repères fondamentaux découle des « *attaques réelles contre l'ordre symbolique* » et contre les « *repères anthropologiques* », qui fondent l'humanité en chacun de nous.

« *Ces entreprises de destruction des traces sont des attaques réelles contre l'ordre symbolique de la filiation²* » affirme à juste titre René Kaës.

Une telle destruction des traces provoque fréquemment ce type de « *constructions imaginaires* » défensives que sont les mythologies familiales, communautaires ou collectives, et que nous avons choisi de regrouper sous le terme « idéalogie ».

« *À la différence des constructions symbolisantes, une construction imaginaire se produit dans la mesure où elle s'enracine dans la violence d'un mensonge, dans le désir de détruire l'ancrage dans le lien de génération, et lorsque le discours qui en assume la consistance symbolique ne peut être produit³.* »

En dehors de ces mythologies, déjà très étudiées par les psychanalystes, notamment ceux dont le champ de recherche est le groupe ou la thérapie familiale, nous avons pu entrevoir au cours de cette étude que la catastrophe a un impact sur la relation du sujet ou du groupe à la mémoire. René Kaës en a lui aussi l'intuition lorsqu'il écrit que ceux qui ont survécu ont « *peur de leur propre histoire⁴* ».

¹ S. Freud (1914, 1923).

² R. Kaës (2009), p. 225.

³ *Ibidem* p. 225.

⁴ *Ibid.*

Quelle est cette peur ? Est-elle voisine ou parente de la peur du fonctionnement psychique dont parle Evelyne Kestemberg¹ ? Est-ce plus qu'une peur, au fond, c'est-à-dire plutôt une forme de *transfert* ?

Nous allons nous intéresser plus précisément à ce phénomène...

III.4.2.5 Transferts sur la mémoire

Comme toute relation, la relation à la mémoire est encline aux transferts. Nous proposons de parler de *transferts sur la mémoire* de la même façon qu'André Green évoque les « *transferts sur la parole* », par lesquels le patient – progressivement, au cours de la cure, et de plus en plus librement – exprime sa vie intérieure².

III.4.2.5.1 Différentes modalités transférentielles

Pierre Delaunay a pu repérer quatre formes fondamentales de transferts³, qui correspondent toutes – au sens de Freud – à des moments où le patient « *répète* » d'anciens schémas relationnels, c'est-à-dire « *agit au lieu de se souvenir* »⁴. Pour être plus précis et complet, nous dédoublons la première forme en en proposant deux.

1. Le « *transfert direct* » *parlé* : *dire (se dire) ce que d'autres (lui) ont dit*. Le patient répète le discours parental, familial ou social qui est celui de son histoire. Il en fait sa « norme », sa référence unique, exclusive.

Dans ce premier cas, le sujet fait avec sa mémoire ce qu'on lui a dit d'en faire.

Roseline, par exemple, a mis beaucoup de temps à se libérer de la position politique affirmée par sa mère concernant la guerre d'Algérie. Elle a adopté le discours prétendu de sa mère jusqu'à ce qu'elle puisse se rendre compte de la part de mensonge, d'occultation du réel, voire de falsification que contenait ce discours, malmenant sa mémoire à elle de la réalité. En outre, ce n'était pas sa pensée propre. Avec les années, elle a pu, de plus en plus, se réapproprier sa mémoire personnelle de ce qu'elle a vécu en Algérie, puis élaborer une pensée en accord avec les faits et avec elle-même.

Nous rejoignons là les effets de ce que nous appelons l'idéologie, notamment les discours officiels, que ce soient ceux d'un individu, d'un couple, d'une famille ou d'une communauté. Le discours présentable ou convenable évacue tout ce qui

¹ E. Kestemberg (2001).

² A. Green (2010), p. 248.

³ P. Delaunay (2011).

⁴ S. Freud (1910).

pourrait soit contredire l'idéal de la communauté, soit gêner les figures d'autorité du groupe, que ces figures soient visibles, connues et déclarées ou tacites et implicites.

2. Le « *transfert direct* » *agi* : *faire ce que d'autres ont fait*. Le patient reproduit les attitudes, les comportements, les gestes des personnes qui ont compté pour lui.

Le sujet adopte la même attitude que les siens concernant l'existence, et indirectement aussi, vis-à-vis de la mémoire.

Un patient remarque : « Tous mes frères et sœurs et moi-même, nous souffrons d'une tendance à l'addiction. Un de mes fils en fut définitivement la victime. Je note chez Gaël le même enfermement, quoique beaucoup moins grave, mais le mécanisme et le sentiment de ne pouvoir s'en libérer sont semblables. Mon père fumait beaucoup et je n'ai jamais pu me défaire de l'idée qu'il buvait beaucoup plus que ce que nous pouvions savoir. L'alcool chez nous était aussi un tabou très marqué. »

Dans cet exemple, le lien avec la mémoire est discrètement évoqué. Le recours aux stupéfiants, aux substances addictogènes, semble permettre aux membres de cette famille de ne pas se rappeler ce qui leur pèse.

« À quoi mon père tentait-il d'échapper ? De quoi avons-nous hérité ? Ma mère et le poids de ses exigences ? Fumer et boire provoquent une sensation d'intimité avec nos souffrances, et un pansement pour celles-ci. »

Un bénéfice (secondaire ?) semble résider dans une proximité avec ses propres souffrances. L'alcool et le tabac sont aussi présentés comme des baumes.

3. Le « *transfert inversé* » : *faire (ou se faire) ce que d'autres lui ont fait*. Il correspond à « l'identification à l'agresseur » ou plus précisément à l'imitation du violenteur¹. Le patient prend la place de l'adulte maltraitant et met le psychanalyste (ou un proche) à celle de l'enfant maltraité, lui faisant éprouver ce qu'il a lui-même ressenti lorsqu'il était enfant.

Ici, le sujet inflige à la vie psychique en général et à la mémoire en particulier (la sienne et celle des autres aussi) ce qu'on lui a infligé à lui-même et à sa psyché.

Une patiente confie, longtemps après : « La mémoire [du viol] s'est manifestée dans mon corps d'abord : par des désirs tempétueux et d'impossibles plaisirs. Je suis en totale rupture avec le plaisir. Le regard de ma mère et les tabous qu'elle avait instaurés semblent m'avoir poursuivie en me privant de mémoire. Je ne puis encore m'empêcher de détourner les yeux du spectacle du plaisir sexuel, à la télévision ou au cinéma en particulier. J'avais remarqué le même détournement du regard chez mon frère aîné. »

¹ S. Tomasella (2011), p. 112-126.

Ce type de réédition d'une maltraitance de soi, par rejet de la mémoire, a marqué également la relation de cette femme avec sa fille et la sexualité de cette dernière.

« Voici une conséquence de ce comportement dans ma vie et surtout dans celle de ma fille. Elle avait 13 ans. J'ai vu qu'elle dormait avec un garçon d'une vingtaine d'années et j'ai détourné le regard. Je n'ai su que lui "balancer" à la figure "Eh bien quoi ? Tu t'es fait dépucceler ?" sans autre forme de tendresse, de paroles... Ce souvenir me torture souvent. Heureusement que nous avons su en reparler elle et moi. Mais son mal a duré longtemps et a perturbé profondément son adolescence. Quel scénario s'est ainsi rejoué ? Les turbulences sexuelles si douloureuses de ma propre adolescence ressortent-elles sous forme de vengeance ? Les tabous de ma mère, son silence face à la sexualité ? Une violence non contenue est venue anéantir mon propre enfant. »

La perte de la mémoire vivante, c'est-à-dire sensible, sensorielle et affective, ont empêché cette femme, non seulement de vivre le plaisir sexuel mais aussi de pouvoir parler sereinement de sexualité avec sa fille au moment où elle en aurait eu besoin.

4. Le « transfert interne » : *se faire à soi-même ce que d'autres lui ont fait*. Tel enfant se dévalorise comme l'ont fait ses parents, tel adolescent se punit ou se raboue comme font ses professeurs, tel adulte se rabaisse ou s'humilie de la même façon que le font ses patrons, etc.

Le sujet invalide sa mémoire de la même façon qu'elle a été invalidée par d'autres.

Aude : « Concernant l'annulation de ma mémoire, l'interdit de se souvenir s'est cristallisé à la mort de mon père, par et dans le silence de ma mère. Silence ! Silence ! À la suite, d'autres faits ont dû être enfouis et cachés, trop difficiles à supporter. L'absence de mémoire donne le sentiment d'un profond abrutissement. L'absence de mémoire est aussi un symptôme familial très évident. »

Aude précise que l'interdit de mémoire découle du silence de sa mère et que cette mémoire désertée concerne l'ensemble de la famille. Il est intéressant de noter qu'une telle annulation provoque la sensation d'être abruti, étourdi, stupéfait...

5. Le « transfert provoqué » : *se faire faire par un autre ce que d'autres lui ont fait*. Cela peut concerner un psychanalysant à un moment clé de sa psychanalyse, mais cela correspond aussi à beaucoup de situations de la vie quotidienne, dans les rapports avec l'autorité, etc.

Dans ce dernier cas, le patient induit chez l'autre, ou requiert de l'autre, la négation de son histoire, l'annulation de sa mémoire.

Beaucoup d'histoires de relations affectives (amicales ou amoureuses) et bien des relations professionnelles sont la réédition, sous des formes variables, des

malentendus voire des violences vécues dans l'enfance ou l'adolescence. Comme si le sujet cherchait à se faire revivre, à travers d'autres, ce qu'il a déjà vécu. Les témoignages de Célestine, de Béatrice et d'Aude, par exemple, évoquent ces moments de leur existence, avant leurs aventures thérapeutiques, où elles se sont fait maltraiter physiquement et psychiquement, parfois en le provoquant, souvent dans des situations où, non seulement la mémoire était absente, mais où régnait un déni de mémoire.

Toutes ces formes de transferts peuvent être compliquées d'éléments symbiotiques ou paradoxaux, ou s'intriquer les unes aux autres, ce qui les rend difficiles à repérer.

Reste une forme de « transfert » plus difficile à expliciter qui *concerne la mémoire de la peur*. Une mémoire peu pensée et peu exprimée qui traverse les générations¹.

Aude : « Ma mère avait peur. J'ai peur. Ma fille se bat pour comprendre ses peurs. Mon fils est anxieux. Nous imaginons toujours le pire, dans des situations d'une grande violence et d'une terrible gravité. Pas de quartiers avec la peur. Je travaille inlassablement à la combattre et utilise des subterfuges qui fonctionnent, mais elle semble être si ancrée, si profonde, incurable. Je sais maintenant la domestiquer, la contourner. Seulement cela : ce qui n'est pas si mal. Le climat de guerre, d'attentats, de cruautés, de menaces sous-jacentes en Algérie, et l'assassinat de mon père, ont certainement scellé cette peur mais j'ai la conviction qu'elle vient de bien plus loin. »

Aude a la sagesse d'envisager que les difficultés de vivre, qu'elle et les siens connaissent, ne proviennent pas seulement des catastrophes qu'ils ont endurées lors de la guerre d'Algérie, mais que sa famille était déjà porteuse de certaines particularités. En effet, chaque famille et chaque personne existaient *avant la catastrophe* : le groupe et le sujet avaient déjà des caractéristiques singulières qui les spécifiaient, voire des déséquilibres, des troubles et des lignes de fracture...

III.4.2.5.2 Une mémoire aussi encombrante qu'angoissante

Revenons un instant sur la « *peur de sa propre histoire* » que nous pouvons rapprocher de la « *phobie du fonctionnement mental* » que propose E. Kestemberg².

Ses observations semblent également valables pour ce type de transfert sur la mémoire, de l'ordre de la phobie et, plus largement, de la peur et du rejet :

- ✓ Il s'agit d'une modalité spécifique d'angoisse engendrée chez le sujet par sa mémoire, et plus particulièrement la mémoire de la catastrophe qu'il a vécue.
- ✓ Le sujet, qui refuse sa mémoire ou un pan de sa mémoire, peut en conséquence avoir l'impression qu'il en a été dépossédé ou qu'il en est « vidé » (il se sent « creux »).

¹ Ici nous ne pouvons avancer avec certitude qu'il s'agit d'une forme de transfert. Le phénomène serait à étudier de plus près et plus largement, à partir d'autres récits cliniques.

² E. Kestemberg (2001), p. 215-221.

- ✓ L'inhibition, l'effacement voire la dislocation de la mémoire peuvent conduire à un assèchement fantasmatique ou à un tarissement de la pensée.
- ✓ Le sujet qui a une forte peur de sa mémoire, et qui la neutralise, peut en arriver à croire qu'il ne pense pas et, de ce fait, qu'il est sans valeur ou qu'il n'existe pas.
- ✓ L'angoisse peut se déplacer sur soi et se généraliser à la peur de soi-même.
- ✓ La peur de la mémoire et son rejet peuvent aussi se traduire par une peur de rêver, l'absence de souvenir des rêves, voire l'angoisse de s'endormir...

E. Kestemberg remarque que la peur du fonctionnement psychique existe, en fait, chez tout un chacun, de façon plus atténuée, ponctuelle ou latente, par exemple sous la forme la plus simple d'un « J'ai peur de penser ce que je pense. »

Aussi, la peur de la mémoire pourrait-elle être observée de façon plus étendue comme conséquence de traumatismes psychiques ou d'épreuves vécus par le sujet.

III.4.2.5.1 La mémoire effacée

Ni refoulement ni déni, « l'effacement de la mémoire » lors d'une catastrophe ou conséquemment à une catastrophe, signerait l'avortement des possibilités défensives usuelles et la mise en place d'une mesure de sauvegarde psychique face au risque de se sentir complètement dépassé ou face à l'impression d'un danger d'extinction ou d'anéantissement. Cet effacement correspondrait à une volonté ou une action de méconnaissance, d'*étrangéisation* des incrustations catastrophiques dans la psyché.

Nous appelons « étrangéisation » **l'acte psychique de rendre étranger à soi-même** ce qui pèse trop lourdement ou envahit trop largement le sujet : entre refoulement et déni, entre incorporation et projection, internalisation et externalisation, signant *l'échec* du recours aux ressources transitionnelles et médiatrices de la subjectivation.

Nous pensons et craignons que ce mécanisme de défense massive qu'est l'étrangéisation soit également présent, qu'il soit bruyant et apparent ou non, dans tous les phénomènes de stigmatisation, d'ostracisme et d'exclusion qui touchent plus ou moins violemment les personnes jugées « gênantes », voire « dangereuses », car considérées comme « a-typiques » voire « a-normales » : immigrés, exilés, gens du voyage, homosexuels, transsexuels, clochards, marginaux, etc. L'étranger ne l'est que parce que nous l'avons rendu tel pour le maintenir à distance ou le repousser.

Nous proposons le terme de « cataphore » pour désigner cette opération d'effacement des traces, en soi et parfois hors de soi. La *cataphore* est une anti-métaphore, parce qu'une anti-mémoire, une non mémoire, un refus de savoir. Ce

mot a également l'avantage de signifier littéralement « porter la catastrophe », comme l'on porte un habit, un masque, un chapeau, un étendard ou un fardeau.

Ainsi, face à l'insoutenable que représente la catastrophe endurée, *la mémoire est manipulée*. Elle peut l'être sous différentes formes, dont voici les principales :

- ✓ La mémoire *totémisée* : elle est enjolivée (idéalisée) sous la forme d'un mythe de pureté, de perfection ou de suprématie. Elle devient une idéologie propre au sujet, à sa famille, ou façonnée puis revendiquée par sa communauté.
- ✓ La mémoire est *fétichisée* : elle sert d'instrument pour assurer une jouissance aut centrée, fermée tournant en boucle, hors du réel et du passage du temps.
- ✓ La mémoire est *fossilisée* : elle a été momifiée, souvent parce que trahie par des mensonges individuels, institutionnels ou officiels, pour devenir intouchable.

La haine de la mémoire, sa peur ou son rejet, interviennent diversement dans ces travestissements, autant au niveau des sujets qu'à celui des groupes.

Dans ces trois cas, la mémoire semble frappée par l'interdiction d'être interrogée. Tout autre est la démarche de resubjectivation que nous allons explorer à présent, sous l'angle de la mémoire et de la métaphore, dans la dimension du temps vécu.

III.4.3 Temps intime et métaphorisation

Une catastrophe provoque une rupture radicale, souvent brutale, avec la continuité existentielle et psychique, mais aussi la continuité des liens humains, de l'environnement, du rythme quotidien, du lieu de vie, de l'équilibre social, etc.

L'expérience d'une telle *discontinuité* met le sujet face à l'étrangeté et à l'étrangèreté, qui ne sont pas de simples nouveautés mais un « réel extra-psychique » particulièrement ardu à métaboliser, donc à comprendre, à élaborer et à symboliser.

III.4.3.1 Le temps étranger

Nous avons pu observer à quel point une catastrophe peut provoquer un bouleversement de la relation du sujet au temps, pouvant le rendre étranger au temps partagé avec l'autre et rendre sa mémoire comme « étrangère » à lui-même.

Pour tout sujet, le passage du temps social au temps psychique (et réciproquement) ne s'inscrit pas d'évidence dans une continuité. Il est, au contraire, parsemé d'embûches qui font ruptures ou effractions, et laissent des traces et des marques, que le sujet cherche à appréhender, soit en les interprétant pour les inscrire, soit en les refoulant pour tenter de les désinscrire. Il réalise ces tentatives d'interprétation à

partir des langues qu'il entend et parle, celles de sa famille et de sa généalogie, mais aussi celles de ses lieux de socialisation.

Les frayages temporels entre le subjectif et l'objectif constituent l'expérience singulière fondamentale de l'étrangeté, comme vécu de discontinuités, voire de vides, dans la subjectivité en devenir. Étrangeté et étranger s'articulent autour de la confrontation à l'impuissance, ponctuelle ou durable, à comprendre : sentir, penser et dire. Cette expérience de discontinuité, et de rupture, est paroxystique dans l'épreuve traumatique, faisant trou dans la psyché et y laissant incrusté un « corps étranger », fragment de réel en attente de symbolisation.

Les répercussions psychiques de ces expériences de discontinuité, fondatrices d'un « être sujet autrement », tentent de s'écrire sous forme de représentations du monde. À leur tour, ces représentations engendrent des espaces distincts, parfois cloisonnés, qui sont une répartition majoritairement inconsciente entre le proche et le lointain, entre l'identique et le différent, entre soi et autre. Il s'agit autant d'espaces intrapsychiques que d'espaces intersubjectifs. Une conséquence de cet ordonnancement des mondes (interne et externe) concerne la fixation de l'acte de penser sur des signifiés idéalisés, voire sacralisés, qui font refoulement (si ce n'est déni), en empêchant le libre cours de l'association signifiante.

Ce que le sujet constitue de sa subjectivité, malgré et à partir de ces expériences de l'étrangeté, les siennes et celles racontées par d'autres, le conduit à construire également une idéation de l'étranger. Les définitions de l'étranger qui en découlent deviennent les repères dont il se sert pour appréhender, parfois apprivoiser ou parfois rejeter, ce qui fait altérité pour lui.

À la lumière de ce processus métapsychologique fondamental, la tragédie de l'exil apparaît à la fois comme catastrophe réelle et comme métaphore possible du désastre intime, qui se différencie de ce qui peut faire traumatisme.

Lors d'une catastrophe, la temporalité est différente, inhabituelle, donc *étrangère*. Le tempo est beaucoup plus rapide, voire effréné. L'attention nécessaire à ce qui survient requiert une très grande célérité des actes de pensée et des actes de survie. Tout va très vite. Le sujet perd le contrôle de son existence, même au niveau le plus élémentaire et quotidien, de même qu'il est soudain privé des repères anciens qui assuraient sa stabilité, sa confiance et ses explications du monde. Il bascule dans l'absurdité, l'incompréhension, l'impossible... Tout vacille, fluctue, se déplace ; en lui et autour de lui. Complètement dépassé, affolé, le sujet est confronté à la nécessité

vitale de développer d'autres façons de faire, alors que les autres autour de lui vivent sous le coup de cette même nécessité quasi infernale. Les actions sont parfois conjointes, bien que désordonnées, souvent elles se chevauchent ou se heurtent dans un chaos éprouvant, impossible à maîtriser et à rationaliser.

III.4.3.2 La part exclue ou la sensation manquante

Après l'exode, de nombreux exilés ont tenté de retisser autour d'eux une « enveloppe sensorielle » équivalente ou proche de celle qu'ils avaient connue autrefois, avant l'exil : des lieux, des climats, des terres, des plantes, des odeurs, des goûts, des musiques, des ambiances qui soient plus ou moins les mêmes qu'alors.

« Sur le bateau, ma mère pleurait en regardant Alger partir comme ça, et tout d'un coup elle s'est retournée vers moi en disant : *J'ai oublié les photos dans le buffet de la cuisine* et je m'entends dire : *Je te les ramènerai, maman* » confie Alexandre Arcady, dans le documentaire *Vocation cinéma*¹.

Emporter avec soi les photos des jours heureux fait partie de la préservation de *l'enveloppe sensorielle* qui constitue un contenant psychique pour soi autant que pour ses proches, dans des éprouvés sensoriels quotidiens et par une mémoire commune partagée. Se construit là une histoire que l'on aime raconter et entendre, un récit commun qui rapproche, rassure, et dit aussi l'importance des liens avec les siens et avec le passé.

« On ne peut pas faire le deuil. Une terre qui vous a vu naître. Ce n'est pas de la nostalgie, c'est une vérité. Je me sens profondément algérien². »

Cependant, après la catastrophe, l'impact désastreux peut avoir gommé ou détruit certaines sensations, notamment celles qui – justement – concernent ce que le sujet a vécu durant les épreuves répétées de la calamité qu'il a traversée.

Dans « Un trouble de mémoire sur l'Acropole³ », S. Freud raconte un accès de *confusion* vécu lors d'une visite de l'Acropole à Athènes en 1904, qui le rend « *étranger à lui-même* » et qu'il qualifie de « *sentiment d'étrangeté* ».

Freud précise que cette étrangeté est générée par la réactivation d'un souvenir concernant une situation plus ancienne, de l'ordre « *de l'incroyable et de l'irréel* », donc « *impropre à susciter une sensation*⁴ ». Cette *sensation manquante* au moment

¹ Interview d'A. Arcady, bonus du film *Ce que le jour doit à la nuit*, 2012, Universal Studios.

² *Ibid.*

³ S. Freud, (1936).

⁴ P. Réfabert, B. Sylwan, (2010), « Fliess-Freud, un transfert psychotique », p. 284-285.

de l'événement crée une lacune dans la mémoire, un trou symbolique, une trouée dans la possibilité d'élaboration, comme lors d'un vécu traumatique¹.

Freud explicite combien cet incident lui fait vivre un moment de dissociation. Il sent coexister en lui deux personnes « *dont l'une manifeste un sentiment d'étonnement quand l'autre s'étonne de la surprise de la première* ». Il en déduit : « *dans ces sentiments d'étrangeté, nous nous efforçons d'exclure une part de nous-mêmes* ».

La sensation, « *messagère entre corps et psyché, est éliminée*² ». Pour revenir à la situation qui nous occupe, est-ce pour ne pas avoir à concevoir et considérer la catastrophe que le sujet s'efforcerait de ne pas la sentir, de n'en rien savoir ?

De façon beaucoup plus massive et propagée, la catastrophe induit chez le sujet une absence de sensations, alors que ces sensations lui permettraient de se rendre compte de ce qu'il est en train de vivre, à partir de ses perceptions.

Nous nous retrouvons là encore au cœur de la *déssubjectivation* : « *un sujet brisé par une situation incroyable et irréaliste*³ ». La catastrophe provoque chez ses témoins une confusion ou une sidération telles qu'elle est dissimulée en cascade (de proche en proche), du simple fait qu'ils ne veulent pas, ou ne peuvent pas, en être les témoins : ils ne veulent pas voir ça, ils ne veulent pas en rendre compte, donc en attester. Selon les auteurs de l'article, cette absence de sensation, donc cette carence d'inscription consciente grâce à une perception, vient détruire ou éclipser le « *témoin en soi* ».

« *Le lien entre psychique et corporel est coupé de telle façon que le corporel devient, à l'instant, orphelin de sensation, sa messagère vers le psychique. Le corps, pourtant, garde en mémoire l'archive de ce qu'il a vécu et se met en quête d'un personnage pour la représenter. [...] L'événement qui n'a pas été attesté ne donne pas lieu à une inscription psychique*⁴. »

Aussi la catastrophe provoque-t-elle un *second désastre*, singulier et subjectif cette fois : la disparition du témoin en soi, l'absence de sensation, une carence d'inscription psychique, une lacune qui demeure une énigme sans solution.

¹ Même si le terme est écrit au singulier, il peut désigner un ensemble de sensations...

² *Ibidem*, p. 286-287.

³ *Ibidem*, p. 296.

⁴ *Ibidem*, p. 293 et 298.

C'est, effectivement, ce « second désastre » que nous proposons de nommer *cataphore* : le fait de porter, en soi, sans le savoir, l'impact de désubjectivation de la catastrophe, sous la forme d'un creux, d'un vide de sensation, donc de mémoire¹...

Voyons comment le retour de la métaphorisation peut favoriser la réapparition des sensations et un tissage signifiant pouvant permettre élaboration et symbolisation.

III.4.3.3 La métaphore : du lieu à la durée

La catastrophe impose des scènes de chaos et des scénarii désastreux qui restent longtemps sans récit. Pour retrouver les mouvements de sa vie intérieure, le sujet catastrophé souhaite leur donner une *possibilité de narration* et cherche à le faire.

Souvent, dans un premier temps, les narrations envisageables sont les plus conformes à l'histoire officielle : des narrations convenues, fermées et figées, désensibilisées, qui deviennent des mausolées des paradis perdus, des monuments à la gloire de héros ou des trophées au service de l'identité communautaire.

Toutefois, le retour de la subjectivation permet la réapparition d'une *narration ouverte, souple et évolutive*. Une narration fluide, créative et sensible.

Ce passage s'exprime aussi par des formes différentes de pensée et d'expression. Le récit fermé et figé peut être comparé à un discours métonymique, fait de raccourcis et de condensations qui compactent le sens et, surtout, le rendent littéral et matériel, voire trivial, barrant l'accès à la subjectivité : le sens se veut totalisant, il vise à être le même pour tous. D'où un discours volontiers stéréotypé. En revanche, la narration ouverte et fluide accepte, voire privilégie, le recours aux *métaphores*. Non seulement la métaphore favorise l'allongement de la vision et l'approfondissement de la perspective, mais elle permet aussi le déploiement des sentiments et de la pensée, la sensibilité et l'intelligence allant de pair avec les processus de subjectivation.

Si la métaphore est une « *demeure empruntée* » comme l'affirme à juste titre le grammairien et philosophe français César Chesneau Dumarsais (1676-1756), nous pouvons, de prime abord, y entendre résonner la question du lieu².

¹ Nous avons déjà mentionné comment ce vide de sensations peut provoquer un *essaim d'affects* : gel ou prise en bloc des affects, à la fois amalgamés et pétrifiés. S. Tomasella (2004 a, 2015 b).

² C. Chesneau Dumarsais (1730), cité par F. Benslama (2002), p. 154.

III.4.3.3.1 Un lieu où le sujet est entendu

Dans l'ensemble de son œuvre, le poète Gérard de Nerval a utilisé le château non seulement comme un lieu physique vers lequel tend la quête du sujet, mais surtout comme un *lieu psychique*, intime, qui peut accueillir et contenir l'être du sujet en quête de lui-même. En effet, le château est le foyer privilégié du sens dans la narration nervalienne. Dans chaque récit, le château est au centre de réseaux de sens dont la valeur est métaphorique, notamment à travers l'archéologie, l'histoire et l'architecture¹. Le château comme métaphore décrit au mieux l'expression qui désigne la métaphore comme une « *demeure empruntée* », comme un lieu psychique où le sujet peut vivre et habiter, où la subjectivation peut se déployer².

De son côté, Fethi Benslama affirme : « *Depuis la nuit des temps, la question de l'illité (c'est-à-dire du lieu) et de l'exil est la question même de l'homme dans sa recherche incessante à fonder ce qui lui donne abri contre l'errance et l'oubli*³. »

Dans cet article sur l'exil, l'auteur interroge la question du lieu et de la filiation. Trouver le lieu adéquat pour fonder ce qui donne un abri propice au sujet, et à sa communauté de vie, dépasse la seule question de l'héritage et *ouvre sur un devenir*.

« *Je ne citerai ici qu'un exemple, celui que la Genèse nous a légué, narrant l'errance d'Agar avec son fils, envoyés dans le désert par Abraham ; quand, sur le point de mourir de soif, Dieu fit surgir sous le talon de l'enfant Ismaël la source d'eau. Nous savons que le mythe des musulmans fit de cette source l'emplacement de leur cité sacrée. L'adresse que la Genèse met à la bouche de l'ange, est assurément l'une des plus puissantes et des plus instructives quant à ce qu'est le lieu : "Qu'as-tu, Agar ? Ne crains pas, car Dieu a entendu la voix de l'enfant dans le lieu où il est. Lève-toi ! Relève l'enfant et prends-le par la main." (21 : 17-20). L'entente de la voix de l'enfant dans le lieu où il est, telle est la conclusion heureuse de l'errance, quand l'être est sauvé par l'ouverture du lieu. La différence entre l'espace et lieu est assez claire ici. Il y a le désert comme espace et s'il n'y avait que de l'espace, l'errance serait infinie. C'est à partir de l'entente de l'enfant que le lieu s'ouvre. Il n'y a pas de mémoire sans lieu*⁴. »

Pour F. Benslama, « *le lieu où l'enfant est entendu* » se réfère à la possibilité d'une descendance, d'une « *filiation qui prend la dimension d'une maison* ».

Néanmoins, plus encore que celle du lieu, c'est la dimension temporelle de l'*à venir* et du *devenir* qui émerge de ce texte. Ainsi, lorsque le psychanalyste demande à la

¹ G. Bornancin-Tomasella (2016).

² Voir notre « espace de subjectivation », section I.2.2.

³ F. Benslama (2009).

⁴ *Ibid.*

jeune Samia si elle aime faire quelque chose qui soit sans rapport avec ses parents, elle lui parle de la lecture, de l'écriture et de George Sand.

« La figure de cet écrivain restera, par la suite, pendant plus d'un an que durèrent les entretiens, présente entre nous, comme un pacte représentant un nouage essentiel qui a une valeur évidemment identificatoire pour Samia, mais cette identification que j'acceptais, qui rendait possible le transfert, est ce qui a permis, ce que j'appelle une mémoire en devenir, c'est une mémoire qui ne commence pas à partir d'une trace culturelle ou ethnique de l'origine maghrébine de Samia¹. »

La « *mémoire en devenir* » constitue pour nous, très exactement et spécifiquement, la quintessence du transfert favorable – ou « transfert positif » – sur la mémoire : cet investissement de la mémoire qui permet non seulement de se souvenir mais surtout de s'inventer ou de se réinventer, et soutient les mouvements de (re)subjectivation².

III.4.3.3.2 Une durée où le sujet peut exister

La métaphore comme « *demeure empruntée* » est une proposition qui peut aussi être entendue du côté du temps, car « demeurer » est un verbe *temporel* qui signifie rester, subsister, durer, persister, survivre et vivre (au sens d'habiter, de s'installer).

Une métaphore n'est pas qu'une image, elle est également une *durée*, un temps psychique, une temporalité vécue, sensible et intime. Demeurer évoque un temps qui coule de source, qui s'écoule tranquillement, celui de la vie, du vivre ensemble, de la convivialité. Cette durée, qui est le propre du vivant, décroïssonne la relation au temps et à la mémoire.

« Vous aurez beau faire, vous ne pourrez tracer une ligne de démarcation entre le passé et le présent, ni par conséquent, entre la mémoire et la conscience. » écrit le philosophe Henri Bergson³.

Dans *Matière et mémoire*, le même Bergson affirme que toute découverte est guidée par une métaphore⁴. Il en est de même des découvertes du sujet sur lui-même. Lorsque la mémoire de la catastrophe a été endormie ou éloignée, il s'agit même d'une redécouverte de son histoire catastrophée et elle opère grâce aux métaphores.

Henri Bergson, encore, dans *L'évolution créatrice*, observe comme nous l'avons fait que le temps vécu (subjectif) est différent du temps mesuré (objectif). Il parle de

¹ *Ibid.*

² Nous n'oublions pas que F. Benslama (2009) a justement défini la « *mémoire en devenir* » en fonction du transfert, et réciproquement. (Nous y reviendrons plus loin.)

³ H. Bergson (1912), p. 28.

⁴ H. Bergson (1896).

« *durée intime* ». Pour lui aussi, la durée est qualitative et créatrice. La durée de la mémoire diffère de la durée de la matière. Comme la vie, le temps est changement et mouvement. L'avenir suppose un changement de nature par rapport au présent, une « *latitude de création qui peut y trouver place* ». L'expérience subjective de la durée intime est à la fois élan vital et libération. Le mouvement même de la vie est création. La vie est créatrice, elle se forge dans l'inachèvement même¹.

La métaphore, comme processus de figuration inscrit dans le temps intime, temps le plus subjectif, est une des expressions de cette *force créatrice de la vie psychique*. Bouleversée ou amoindrie lors d'une catastrophe, cette force est progressivement retrouvée lorsque les mouvements de subjectivation se réveillent et réapparaissent².

III.4.3.3 La subjectivation comme déploiement humain

Cheminer du sens propre vers le sens figuré, de la réalité vers la métaphore, requiert ce « *passage du propre à la demeure empruntée* », selon la formulation exacte et heureuse employée par César Chesneau Dumarsais³.

Longtemps après une catastrophe, lors des retrouvailles avec les possibilités de (re)subjectivation, ce « *passage* » conduit d'abord du « *lac noir et froid* » de la « *non-mémoire* » vers le « *souvenir à venir* » qu'est la mémoire, selon les images offertes par le poète italien Italo Calvino⁴. Notons, à l'occasion, que souvenir contient aussi le verbe venir : comme « demeurer », « venir » peut désigner une action concernant un lieu ou une durée.

Jean-Marie Gustave Le Clézio propose également l'écriture pour « *arrêter la fuite du temps* » et « *sauver une mémoire en train de se perdre*⁵ ». Bien des personnes que nous avons rencontrées et écoutées lors de cette étude ont écrit ou écrivent pour retrouver la mémoire de leur histoire et de la catastrophe qu'elles ont vécue.

Aude : « Pour me retrouver et aller mieux, j'ai dû travailler, beaucoup travailler : des recherches sur l'Histoire, des ajustements de dates, des écrits à l'appui de ces études. En écrivant le plus librement possible, d'abord d'une manière factuelle, puis de plus en plus intime et sans limite. Les mots et les images se sont imbriqués, sans que même je

¹ H. Bergson, (1907).

² D'autant plus que la catastrophe bouleverse la relation du sujet avec le temps (voir plus haut). Dans ce contexte, et du point de vue psychique, nous pourrions dire que la métaphore est une *durée* empruntée. Cette durée est un « temps potentiel », bénéficiant de qualités « transitionnelles ».

³ C. Chesneau Dumarsais (1730), cité par F. Benslama (1997).

⁴ Cité par L. Martini (2005), p. 67.

⁵ *Ibid.*

le veille et le prévoie. La relecture de mes écrits me plonge parfois dans l'étonnement, mais surtout dans le sentiment qu'il s'agit bien là de moi-même et de l'histoire familiale. Ce dont j'ai douté pendant si longtemps... »

Une personne proche, capable d'accueillir la singularité de l'histoire du sujet catastrophé et d'entendre la sincérité de sa parole, favorise la resubjectivation.

« Ma relation avec ma fille m'a poussée toujours plus loin dans l'exigence de la mémoire reconstruite et de la vérité. D'ailleurs je ne sais pas bien si l'on peut parler de mémoire. Il s'agit tellement d'une mémoire enfouie, perdue pendant longtemps, peu sûre d'elle, abîmée et trahie par le silence. »

Ce dernier témoignage d'Aude est aussi le récapitulatif de longues années de recherches sur elle-même et sur son histoire, mais aussi de la présente étude.

« C'est autre chose qui est né. Qui trouve sa légitimité dans un profond sentiment de réalité, et de justesse... Bien évidemment, la relation que nous tissons vous et moi dans ce travail de recherches a continué de me tenir en éveil. »

Quel qu'il soit, écrit ou oral, *le récit est vecteur de subjectivation*, donc de resubjectivation après les catastrophes endurées. La narration limpide et libératrice peut même sembler être une cascade d'images, une succession de métaphores.

Bella : « Dans le fleuve des héritages, la mémoire familiale du côté maternel est constituée des morceaux d'un beau navire, impressionnant et idéalisé que j'ai reconstitué et auquel je tente de redonner vie : mon grand-père... Dans le fleuve des héritages, ma grand-mère paternelle a versé avec amour de puissantes valeurs humanistes, illustrées par des souvenirs de la mémoire familiale. Cette potion faite d'un mélange d'histoires et de valeurs est parfois une torture, quand dans mon grand salon intérieur trône un juge rigide, qui me condamne et me blâme de ma lâcheté et de ma petitesse... Cette potion est aussi source de joie, de questions incessantes qui me stimulent et m'animent. À chercher mon humanité partout, à tenter de comprendre quelque chose d'insaisissable, je rencontre parfois notre humanité commune, je l'accepte telle qu'elle est. Le plaisir d'une découverte, la caresse de construire du sens et de ne s'accrocher à aucune idéologie, je plonge dedans et je ressens du bonheur. »

Ainsi, à la lecture de l'ensemble de ces témoignages, nous avons pu constater que les personnes ayant connu la désobjectivation du fait d'une catastrophe ainsi que leurs descendants ont pu, d'une façon ou d'une autre, reprendre le chemin de leurs subjectivations respectives, chacune ou chacun à son rythme et selon ses vœux.

La subjectivation par le truchement de la métaphorisation peut aussi se déployer à travers *d'autres moyens d'expression* (de soi et des situations vécues) *que le seul récit*. Le théâtre, le psychodrame, la peinture, la sculpture et également la danse.

Claudia a quarante-huit ans. Elle est danseuse, chorégraphe et professeur de danse. Avec Aude, une collègue, elle a créé une école de danse il y a quelques années. A la suite des attentats du vendredi 13 novembre 2015 à Paris, les deux femmes ont mis en place des ateliers bénévoles dans une école primaire de Saint-Laurent-du-Var, dans les Alpes-Maritimes. En lien avec la directrice de l'école, elles souhaitent aider les enfants de communautés différentes, notamment Maghrébines et Européennes, à mieux communiquer et partager pour mieux s'entendre. Des moments de dialogue libre entre les enfants ou avec les deux femmes précèdent et suivent les moments de danse à partir de métaphores proposées par les uns ou les autres pour symboliser des situations de disputes ou de malentendus entre les enfants ou de violences vues à la télévision. Claudia est très heureuse de cette expérience qu'elle trouve fructueuse. Elle voit les enfants évoluer : les plus timides, fermés ou apeurés parmi eux parlent plus facilement ; ceux considérés comme « agressifs » expriment leurs malaises par la danse puis de plus en plus par la parole ; les idées sur les uns et les autres s'assouplissent et se complexifient ; la division en deux clans tend à s'estomper ; etc.

Nous arrivons bientôt au terme de cette recherche sur les catastrophes en général, sur l'exil en particulier, et sur leurs conséquences humaines. Avant de conclure, nous souhaitons essayer de mettre en perspective nos observations et nos propositions.

III.5 Résultats, limites et discussion

III.5.1 Observations, intuitions, spéculations

Nous appelons « résultats » de notre recherche les *observations cliniques* significantes que nous avons pu faire au fur et à mesure de l'analyse des entretiens, puis les intuitions qui ont émergé en nous dans ces circonstances, enfin les idées que nous avons élaborées à partir de ces observations et de ces intuitions lors de la rédaction.

À ce stade de notre réflexion, il s'agit d'essais de symbolisation, voire de théorisation, avec la part de spéculation que ces essais comportent. Précisons que nos tentatives d'élaboration ne désignent pas directement des êtres humains mais des *phénomènes psychiques*, plus ou moins présents, à des moments précis ou à des degrés divers, au sein de l'activité psychique consciente et inconsciente des personnes interrogées.

A la suite de l'étude des entretiens, nous avons envisagé trois *nouvelles hypothèses*. Il s'agit d'hypothèses souples, dans un sens simple et ordinaire. Notre démarche est exploratoire et interprétative. Nous ne pourrions pas apporter de « preuves » pour confirmer ces hypothèses, seulement quelques premiers éléments de confirmation.

Hypothèse 4

La catastrophe excède le trauma en ce qu'elle destitue ce qui est psychiquement et culturellement institué : elle défait et détruit les références, les appuis sur lesquels le sujet croyait jusqu'alors pouvoir se poser pour exister, (se) penser, et s'exprimer.

Hypothèse 5

De nombreux éléments dans les témoignages laissent penser que les vécus catastrophiques peuvent induire des modes particuliers de défense, comme, par exemple, *la disparition ou l'effacement des traces*, entre le refoulement et le déni.

Hypothèse 6

Il existerait une temporalisation particulière de ce qui a été vécu avant la catastrophe. Le sujet habiterait un « territoire psychique » étranger qui ne serait pas seulement le lieu idéalisé d'un paradis à jamais perdu, mais surtout *le temps figé du passé englouti*, le temps d'un autrefois devenu inaccessible, avant le cataclysme.

Au reste, une nouvelle piste de recherche est apparue chemin faisant. Elle concerne les retrouvailles avec la capacité de métaphorisation. Cette capacité nous a semblé essentielle pour favoriser la resubjectivation individuelle et la « résilience collective ».

H7 Hypothèse 7

La resubjectivation (individuelle) et la résilience (groupale ou communautaire) se fondent sur les retrouvailles avec un temps qui s'écoule du présent vers l'à venir, un temps qui n'exclut pas le passé mais ne s'y résume pas non plus. Elle correspond à un tissage de sensations et d'images qui favorisent le retour d'un continuum temporel fondamental pour que les processus d'introjection aient lieu : mémorisation, symbolisation et création. Cette poétique du sujet s'accomplit au travers de ses récits de vie, à l'aide de métaphores et, surtout, grâce à une *capacité de métaphorisation*.

Voyons quels éléments de nos recherches peuvent venir étayer ces « hypothèses ».

III.5.1.1 La catastrophe excède le trauma

À l'issue de cette étude, nous proposons de définir la catastrophe comme *un phénomène irréversible de discontinuité radicale due à un bouleversement soudain*. Une catastrophe provoque la ruine d'un ordre installé ou d'une organisation établie ayant eu cours jusqu'alors. Ce qui était a disparu, emporté par la destruction massive, et donnant naissance à un chaos plus ou moins durable.

L'impact d'une catastrophe sur le psychisme est caractérisé par une grande complexité. Il s'agit d'*un faisceau emmêlé de traumatismes et de deuils* concernant un sujet, ses proches –notamment les membres de son entourage ayant vécu les événements – et ceux qui ont partagé de près ou de loin le même désastre.

Du point de vue psychique, une catastrophe est donc multidimensionnelle : elle correspond à la combinaison de deuils complexes et de traumatismes multiples. Plus encore, elle est à la fois subjective, intersubjective, groupale, sociale et collective.

Si le traumatisme individuel touche directement le sujet, la catastrophe concerne le sujet – inscrit dans *la dimension familiale, politique et sociale* – ainsi que les groupes directement touchés et la communauté des humains, du fait de la multiplicité des chocs destructeurs et de leurs effets dévastateurs. Beaucoup d'autres personnes, proches ou non, sont aussi dévastées, ce qui impacte durablement chaque sujet.

La catastrophe induit un « catatrauma », qui n'est plus ni complètement subjectif ni facilement subjectivable, concernant une masse anonyme, et n'ayant aucun sens.

Alors que le trauma désigne une blessure ou une fracture, la catastrophe correspond à une destruction massive : un massacre, un ravage ou un désastre. Les « traumas de guerre » sont peut-être des exceptions puisqu'ils désignent en fait des syndromes très proches de ceux rencontrés par les victimes d'une catastrophe, qui sont elles-

aussi des « survivants ». Le *catatrauma* ou « trauma de la catastrophe » provoque une désobjectivation, c'est-à-dire qu'il entrave les processus de subjectivation.

Nous pourrions même avancer que dans les cas les plus sévères, la catastrophe entraîne une *a-subjectivation*, une éclipse du sujet, une disparition subjective. Sans jouer sur les mots, la personne dévastée ou ravagée est assujettie (a-sujettie) à la catastrophe. Elle reste subjuguée, sous le joug du désastre, écrasée par l'horreur.

III.5.1.1.1 Le cas particulier de l'exil

Un exilé ne peut plus habiter ce qu'il a perdu : sa terre, son logement, son histoire... Dans certaines situations, il ne perd pas seulement ses appuis psychiques, relationnels et culturels, il perd même le *socle* de son identité, de sa subjectivité.

Les exilés ont énormément perdu du fait de leur exode. En dehors des pertes immatérielles (symboliques, sentimentales, identitaires, imaginaires, culturelles, affectives, etc.), ils ont laissé des biens matériels, dont la perte irrémédiable représente aussi une privation psychique, en ce qu'elle ravive les pertes subjectives.

L'exilé se sent réellement *dépossédé*. Face à cette dépossession, il peut chercher à détenir ou retenir des objets, des images, des habitudes, des coutumes ou des idées qui le reconnectent avec ce passé perdu lui aussi, ce temps dont il a été dépossédé.

De surcroît, les exilés d'Afrique du Nord lors de la décolonisation souffrent aussi d'une *déchirure interne*, provenant de la rupture des liens d'amitié et de fraternité qui existaient entre les différentes communautés vivant ensemble avant leur départ.

En plus des blessures psychiques induites par l'exil, le sujet est fragilisé par trois types de failles concernant la catastrophe qu'il a endurée :

- les *failles perceptives* (ce qu'il n'arrive pas encore à percevoir) ;
- les *failles représentatives* (ce qu'il ne peut pas encore concevoir ou se figurer) ;
- les *failles expressives* (ce qu'il ne parvient pas encore exprimer).

Ce qui est non perçu, non représenté, non formulé et non exprimé reste « en souffrance », en attente de résolution. *D'externe, l'exil devient interne* : l'exil en soi, ou exil de soi, est une conséquence inaudible ou invisible de la catastrophe.

III.5.1.1.2 *Etrangéisation et solution de continuité*

Une catastrophe provoque une rupture fondamentale, souvent brutale, avec la continuité existentielle et psychique, mais aussi avec la continuité des liens humains, de l'environnement, du rythme quotidien, du lieu de vie, de l'équilibre social, etc.

Voici ce qu'en dit une personne interrogée : « L'effondrement de tout, la rupture, l'impossible retour en arrière, l'anéantissement du lieu de vie, la dislocation des habitudes et des liens, les changements brutaux et souvent inappropriés, l'absence de programme rassurant, la débâcle qui bouscule et éteint toute forme de désir, tout cela se passe pendant et après une catastrophe. »

L'expérience de cette *discontinuité radicale* met le sujet face à l'étrangeté et à l'étrangèreté, qui ne correspondent pas à de simples nouveautés mais à un « réel extra-psychique » particulièrement ardu à métaboliser, à élaborer et à symboliser.

Nous avons choisi d'appeler « étrangéisation » l'acte psychique par lequel le sujet rend étranger à lui-même ce qui lui pèse trop lourdement ou l'envahit trop douloureusement. Ce mécanisme de défense se situe entre refoulement et déni¹. Il aboutit à un effacement des traces. Il correspond à une volonté de méconnaissance, d'*étrangéisation* des empreintes et incrustations catastrophiques dans la psyché : elles sont bannies dans un hors soi, hors lieu et hors temps, le sujet ne veut plus rien avoir affaire avec elles et les considère comme complètement étrangères à lui².

III.5.1.2 *Transferts sur la mémoire et effacement des traces*

Pour l'exilé, la mémoire peut être altérée par la *disparition* des réalités tangibles sur laquelle elle s'appuie, alors que, parallèlement, cette mémoire semble ne pouvoir restituer que certains souvenirs, *toujours les mêmes*, venant camoufler la béance de l'absurde, cette absence complète de sens concernant l'épreuve qu'il a endurée.

L'action psychique assurant la disparition des traces opère tel un flou, un brouillard, voire une abolition, qui entraînent *l'évanouissement de la mémoire*.

III.5.1.2. 1 *Une mémoire déportée*

Au-delà du sujet, au niveau de la famille ou de la communauté, *effacer les traces* peut correspondre à une règle d'application de la loi du silence. Sans parole, sans expression, les événements s'estompent. À force d'être tus, ils n'ont plus d'existence, le doute s'installe, puis l'oubli les rend étrangers à ceux-là mêmes qui les ont vécus.

¹ Il ne s'agit pas non plus de négation (ou de dénégation).

² Nous pourrions également choisir de former ce néologisme à partir du grec ancien, *xenos*, désignant l'étranger. Ainsi, la « xénose » définirait un fonctionnement installé de « xénisation »...

Ainsi *disparaît la mémoire*. Le groupe et la société s'en méfient. Le sujet catastrophé est mis en doute par rapport à ce qu'il a réellement vu ou entendu. Cette mise en doute est comme une injonction non dite, une injonction in-dite de nescience : « Tu n'as rien vu, rien entendu ». « Tu ne sauras point » en est le commandement secret...

L'oubli forcé est un bannissement. Le sujet est banni de lui-même, de son histoire, de son vécu. Il perd ses capacités de souvenance, comme s'il n'avait plus de sol sur lequel se tenir et avancer. Un exil psychique s'ajoute à la migration physique.

Ce ne sont pas seulement les personnes qui sont déportées et exilées, la mémoire est également déportée. Les souvenirs sont durablement maintenus en exil, comme dans une réserve, une chambre froide, comme si – paradoxalement – il s'agissait d'un moyen de ne pas oublier complètement que la catastrophe a eu lieu.

III.5.1.2.2 L'exil catastrophique provoque une dystopie psychique

Une telle « dystopie » est une manifestation de ce phénomène psychopathologique caractéristique de réponse à l'impact catastrophique. Rappelons qu'une dystopie est l'envers ou le négatif d'une utopie¹. Un système, ou une projection, sans lieu réel, où rien ne va plus : un imaginaire où la vie est impossible, un cauchemar. Ni refoulement ni déni, la mémoire refusée est déportée dans un non-lieu, dans *un no man's land* dont nous avons vu qu'il est aussi un *no man's time*, un non-temps.

Voici peut-être une des différences fondamentales entre la catastrophe et le trauma : ***la catastrophe provoque un exil du sujet dans un non-lieu-non-temps***².

Comme nous l'avons précisé dans notre première partie, Pierre Benghozi a utilisé à juste titre l'expression de « révisionnisme psychique » pour caractériser ce négationnisme du réel, ce *refusement de la catastrophe*.

Là où le terme « refus » est un fait et un état, le néologisme « refusement » aide à définir la métapsychologie de cette opération psychique. Le mot « refusement » précise la force pulsionnelle, dynamique, de ce mécanisme de défense. La dimension économique, quant à elle, correspond à la quantité d'affect(s) qui viennent s'agréger en s'arrimant aux puissantes motions pulsionnelles nécessaires à un tel bannissement de la mémoire. Nous retrouvons d'ailleurs ici l'essaim d'affects que nous avons mentionné plus haut. Enfin, l'aspect topique concerne un « espace de non-

¹ Dans les fictions (romans ou films), une dystopie est une contre-utopie qui tend à prouver les conséquences néfastes d'une idéologie, comme le fameux *1984* de George Orwell (1949).

² Serait-il plus juste de dire « hors lieu hors temps » ?

subjectivation », moi et non-moi à la fois, nous et non-nous en même temps, que nous désignons comme dystopie, car il est également l'envers ou le négatif d'un « espace potentiel » ou « espace transitionnel » dans le domaine intersubjectif et d'un « espace de subjectivation » dans la dimension intrapsychique.

Pour nous, il s'agirait d'une forme de « transfert sur la mémoire » (voir III.4.2.5).

III.5.1.2.3 La *cataphore* ou le bannissement d'une mémoire captive

L'effacement de la mémoire à la suite d'une catastrophe signe pour le sujet l'échec de ses ressources défensives habituelles et le recours extraordinaire à une action maximale de sauvegarde psychique, face au risque d'être complètement submergé ou anéanti.

Nous proposons le terme de « cataphore » pour définir cette opération d'effacement des traces, en soi et parfois hors de soi. La polysémie du mot *cataphore* nous semble intéressante pour indiquer la complexité de ce phénomène actif puisqu'il s'agit d'une forme verbale provenant du verbe grec « *phorein* », qui signifie porter. Une cataphore désigne la mise en échec de la mémorisation et de la métaphorisation de la catastrophe et, en même temps, elle signifie « porter la catastrophe », comme un porte-voix, un porte-parole, un porte-faix. La dystopie est la crypte de la catastrophe et cette crypte est *en dehors du sujet* dans un espace secret, aussi virtuel qu'oublié, partagé avec les autres victimes du désastre. La dystopie est le nom que nous donnons à cette crypte déterritorialisée et extra-territorialisée, comme conséquence de l'action psychique d'extradition de la mémoire qu'est la cataphore.

Cependant, la catastrophe provoque un *second désastre*, singulier et subjectif cette fois, lorsque la dystopie élit domicile au sein du sujet lui-même : la disparition du témoin en soi, l'absence de sensation, la carence de représentation psychique inscrivent en creux les mystères de la catastrophe, comme une lacune intérieure qui demeure une énigme sans solution. Il ne s'agit pas de ce « corps étranger interne » qui caractérise le trauma, mais d'une étrange et trop réelle absence de sens logée en soi, sans pensée et sans parole, c'est-à-dire sans accès vers la pensée et la parole.

La *cataphore* est ce « second désastre » : le fait de porter, en soi (parfois hors de soi), sans pouvoir ou vouloir le savoir, l'impact de désubjectivation de la catastrophe, sous la forme d'un creux, d'un vide de sensation, donc d'une absence de mémoire¹...

¹ Voir section III.4.3.2.

III.5.1.3 Le temps figé, cet étranger

Nous sommes ici au cœur de notre recherche. Contre toute attente, nous avons progressivement découvert que l'effet le plus désorganisateur, donc déssubjectivant, de la catastrophe, concerne *la relation du sujet au temps*, donc sa conception du temps, la façon particulière qu'il a de vivre le temps et la temporalité.

III.5.1.3.1 Temps perdu, mémoire tue : mémoire haïe ?

Face au réel insupportable de l'épreuve de la catastrophe, *la mémoire est manipulée*. Elle peut être totémisée (enjolivée), fétichisée (utilisée) ou fossilisée (momifiée).

Nous nous sommes demandé si l'oubli de la catastrophe, cet effacement du passé désastreux et de la mémoire douloureuse, pouvait parfois révéler une *haine du temps* ou une *haine de la mémoire*.

Une telle haine de la mémoire intervient diversement dans ces travestissements du réel, autant au niveau des sujets qu'au niveau des groupes. Dans les trois situations, la mémoire est censurée, frappée par l'interdiction d'être entretenue et interrogée.

Nous supposons que la mémoire est maltraitée parce qu'elle est l'objet de la haine de l'autre en soi, de l'autre histoire, de l'autre lieu (celui d'avant) et de l'autre temps (le temps d'autrefois). Nier la mémoire revient à nier ce temps réellement vécu.

Par conséquent, l'abolition de la mémoire est *une injure faite au temps*, au sens ancien du mot injure : une blessure infligée au temps intime, au temps vécu.

III.5.1.3.2 La relation au temps est bouleversée

Nous avons observé comment une catastrophe provoque un bouleversement de la relation du sujet au temps, pouvant le rendre étranger au temps actuel commun et rendre également sa mémoire comme « étrangère » à lui-même.

Lors d'une catastrophe, la temporalité est très différente, inhabituelle, elle devient de fait *étrangère au sujet*. Le tempo est extrêmement plus rapide, frénétique même. L'intense vigilance nécessaire à ce qui survient requiert une très grande célérité des actes de pensée et des actes de survie, hors des repères coutumiers du sujet.

Il s'agit alors d'un vécu de « fin du monde » autant que de la fin d'un monde. Les personnes interrogées expriment comment « tout s'est arrêté » alors et comment elles sont longtemps restées prisonnières de ce tourbillon de la catastrophe, comme *un temps à part*, une temporalité inouïe qu'elles n'ont connue ni avant ni après.

III.5.1.3.3 L'exode comme dépossession

Nous l'avons vu, l'exilé se sent, réellement, légitimement et injustement « dépossédé ». Face à cette dépossession, il peut essayer – une fois de l'autre côté de ce voyage imposé – de tenir vers soi, pour soi, des objets ou des idées qui le reconnectent avec ce passé perdu, *ce temps dont il a aussi été spolié*.

De surcroît, pour celles et ceux que l'exil a le plus profondément marqués, une part d'eux est restée là-bas, en souffrance. Pour certains, le temps s'étire sous la forme d'une *non-existence-réelle*, une inexistence ou une existence irréelle. Pour d'autres, le temps se rétracte en se condensant sur les jours passés d'une période de vie à jamais perdue. Qu'ils soient ici ou là-bas est sans importance : le lieu ne compte plus.

En effet, l'exil, comme la catastrophe, comporte un avant et un après, avec une *ligne de fracture* entre les deux, les séparant définitivement et radicalement, comme un schisme ou une déchirure. Cette démarcation affecte la relation au temps, départageant le passé entre un « temps mort », perdu parce qu'effacé, et un « temps vécu », mémorisé, qui peut faire histoire, disponible même s'il est hors conscience.

Certains notent qu'ils ont vécu jusqu'alors « comme si tout s'était arrêté pendant toutes ces années. » Cette phrase signe *le temps suspendu de la catastrophe* : une période sans temps, un moment de survie du sujet immobilisé en dehors du temps.

Ainsi, **la désubjectivation du fait d'une catastrophe concernerait principalement la perte du socle psychique que représente la relation du sujet au temps vécu comme continuum nécessaire à l'introjection : création de soi, élaboration (symbolisation) des expériences vécues et ouverture à une « mémoire en devenir ».**

III.5.1.4 Continuité temporelle et capacité de métaphorisation

La resubjectivation désigne une relance de l'intégralité de la vie psychique dans ses possibilités de subjectivation. Les témoignages nous ont appris que cette démarche a pu se développer grâce au retour de la mémoire, sa réhabilitation parfois, et une réinscription dans la continuité du temps vécu. Les exilés que nous avons interrogés ont exprimé leur désir retrouvé de « vivre dans le temps présent », sans rester perdus ou enlisés dans un passé qui n'en finit pas. Cette constatation met en évidence l'importance du *temps actuel partagé* dans tout processus de resubjectivation.

III.5.1.4.1 Uchronie, *dyschronie* et *idéalogie*

Avant ce retour au temps présent, les exilés catastrophés disent ou semblent avoir vécu dans une forme d'*uchronie*, plus que d'atemporalité¹. Le dictionnaire Larousse définit l'*uchronie* comme une « *reconstruction fictive de l'histoire relatant les faits tels qu'ils auraient pu se produire* ». Non-temps, temps qui n'existe pas, l'*uchronie* désigne une époque imaginaire sans lien avec la temporalité sociale (par exemple celle du pays d'accueil) ou sans correspondance avec le temps historique (par exemple l'histoire officielle). Époque imaginaire ne veut pas forcément dire fictive. Les exilés que nous avons interrogés ont vécu, plus ou moins longtemps et certains plus que d'autres, dans ce temps figé du monde d'autrefois à jamais englouti.

La fable favorable ou optimiste de l'*idéalogie*² correspondrait au discours idéal ou discours sur l'idéal des exilés tentant de maintenir d'une façon ou d'une autre ce temps perdu du paradis d'avant le désastre. L'*idéalogie* positive d'un groupe exprimerait son *uchronie*, cette époque devenue imaginaire, ou embellie par l'imaginaire, de la vie commune souvent heureuse précédant la catastrophe.

En revanche, les formes plus pessimistes ou plus sombres de l'*idéalogie*, qui peuvent d'ailleurs se transformer en idéologie, sembleraient plutôt dériver d'une *dyschronie*, ce temps du cauchemar, temps irréel car trop réel pour paraître vraiment réel et être accueilli puis métabolisé comme tel³. D'après nos observations, la *dyschronie* découlerait de l'étrangéisation de la mémoire catastrophique. Elle correspondrait au moment isolé de la catastrophe, à l'isolat de la mémoire bannie des événements du désastre et de son vacarme infernal, à l'île hors temps ou au territoire d'outre-temps de cette mémoire déportée flottant sans attaches dans l'inconscient communautaire.

III.5.1.4.2 La resubjectivation : de l'*idéalogie* à la métaphore partagée

L'élaboration psychique lors des efforts de resubjectivation nous est principalement apparue comme une tentative réitérée pour *passer de la discontinuité de la catastrophe à la continuité relative d'un récit* partageable ou partagé.

¹ Certains romans de science-fiction sont des *uchronies* : *Fatherland* de Robert Harris (1992) ou *Darwinia* de Robert Charles Wilson (1998), par exemple. Le mot est proposé en 1936 par R. Messac.

² Voir à la section III.4.2.4.1.

³ « *Dyschronie* » est un mot peu utilisé. Nous avons découvert après avoir écrit ces lignes qu'il a pu être employé en psychopathologie pour décrire un « *manque d'adaptation à son temps, une difficulté à appréhender toute notion du temps ou d'organisation temporelle, chez un sujet qui peine à se repérer dans le temps* ». Cf. Bernard Gibello (1976).

Dans les entretiens que nous avons étudiés, ainsi que dans l'étude de Lucienne Martini sur l'écriture *Pied Noir*¹, le retour de la subjectivation s'est appuyé sur la narration libre du récit de soi et des siens, du récit de son histoire et de l'exil, et plus particulièrement du *récit des événements les plus marquants* qui n'avaient pas été racontés depuis la catastrophe parce qu'ils étaient trop douloureux ou impliquants.

Le passage de l'idéologie (fable uchronique ou légende dyschronique) au témoignage subjectif, sensible et imagé, se manifeste par des formes différentes de pensée et d'expression. Le récit mythologique fermé et figé peut être comparé à un discours métonymique, fait de raccourcis et de condensations qui compactent le sens et le rendent littéral ou matériel, voire trivial, freinant l'accès à la subjectivité. Le sens est alors volontiers totalisant, il vise à être le même pour tous. En revanche, la narration ouverte et fluide accepte, voire privilégie, le recours aux images et aux *métaphores*.

Ainsi, le retour de la métaphorisation viendrait soutenir la réapparition des sensations et des images, en un tissage signifiant pouvant permettre l'élaboration et la symbolisation des vécus catastrophiques. La métaphore favoriserait également le déploiement des sentiments singuliers et de la pensée subjective, la sensibilité et l'intelligence œuvrant alors de concert pour nourrir les processus de subjectivation.

De surcroît, le partage des métaphores des uns et des autres semble faciliter et amplifier la resubjectivation de chacun. Il peut au moins avoir lieu entre le témoin narrateur et le récepteur du témoignage, qui l'écoute et recueille son récit, comme cela advient entre le patient et le psychanalyste. Ce partage des métaphores dans le récit de soi, sur le vécu lors de la catastrophe et après le désastre, rejoint *l'expérience transférentielle* repérée par Fethi Benslama comme « *mémoire en devenir*² ». Cette mémoire en devenir correspond pour nous à un transfert positif sur la mémoire, un investissement de la mémoire qui permet de se souvenir de la catastrophe et surtout de se retrouver puis de se réinventer après elle, donc de réamorcer la subjectivation.

III.5.1.4.3 Vers une résilience collective ?

La question de la métaphorisation reste pour nous ouverte et à encore à valider car nous n'avons pas pu apporter suffisamment d'exemples pour la confirmer. Il en est de même pour la résilience collective, car les témoignages que nous avons recueillis contiennent trop peu d'éléments pour en définir précisément les contours.

¹ L. Martini (2005).

² F. Benslama (2009).

Néanmoins, nous avons trouvé dans la plupart des récits des témoignages vibrants de l'entente entre les communautés avant la décolonisation. Ces nombreux témoignages sur l'extraordinaire convivialité au Maghreb ne font que renforcer la conviction que nous avons acquise au cours de ce travail concernant l'importance de la vie communautaire et des échanges entre les différentes communautés.

La marque d'une catastrophe étant à la fois *individuelle, communautaire et collective*, intime et historique, les possibilités de « résilience collective » que nous avons pu repérer s'étaient sur le désir de se regrouper, de partager, de se soutenir mutuellement, de s'unir et de se sentir unis, d'avoir des origines communes, d'embrasser un destin commun, d'appartenir à la même culture, etc.

Nous avons supposé qu'*une reconnaissance officielle de la souffrance personnelle et, surtout, collective favoriserait l'apaisement de chacun* donc les processus de resubjectivation, mais aussi une résilience collective plus aboutie ou plus durable.

Nous nous sommes aussi demandé ce que les exilés d'Afrique du Nord ont pu créer pour remplacer leurs pays perdus ? Ils semblent avoir pris conscience de l'importance de leur culture « Pied Noir », avec ses chants, son accent particulier, son vocabulaire, la nourriture, les odeurs, la décoration des maisons, l'ambiance familiale, etc.

Nous avons entendu parler d'un café à Nice, le café TAM (Tunisie Algérie Maroc) qui, pendant des années, a permis à des anciens Européens exilés des différents pays du Maghreb de côtoyer des Juifs d'Afrique du Nord venus en France ainsi que quelques immigrants maghrébins. Ce lieu unique est un bon exemple du type de structures qui favorisent les échanges entre communautés, donc la résilience collective.

Enfin, Serge Tisseron a mis en place un site internet intitulé *Mémoire des catastrophes* sur lequel les personnes ayant été victimes ou témoins d'une catastrophe peuvent venir partager leur expérience du drame qu'elles ont enduré. La vocation de ce site est explicitement de développer un partage d'expériences et de favoriser la résilience collective grâce à une mémoire commune et mutuelle¹...

Après ce bref aperçu de quelques observations qui nous ont semblé pertinentes et des pistes de recherche sur lesquelles elles ont débouché, nous allons essayer de repérer les limites de notre étude, en tout cas celles qui – déjà – nous apparaissent.

¹ memoiredescatastrophes.org

III.5.2 Quelques limites conscientes

Les limites que nous avons pu repérer à ce stade de notre réflexion concernent le thème de la recherche, la méthode que nous avons utilisée, la question du transfert, et quelques premiers « résultats » comme l'étrangéisation, la métaphorisation, etc.

III.5.2.1 Le thème de la recherche

Les réalités de l'exil et de la catastrophe sont d'une brûlante et prégnante actualité. Nous avons choisi d'étudier une catastrophe humaine qui concerne de nombreux habitants du sud-est français, où nous résidons depuis quelques années : l'exil des Européens qui habitaient la Tunisie, le Maroc ou l'Algérie au moment de la décolonisation du Maghreb. Nous nous sommes demandé si nous n'aurions pas mieux fait de travailler sur des catastrophes plus récentes, qui concernent directement nos contemporains : les exils et naufrages en Méditerranée, par exemple, ou les attentats terroristes en France ou en Europe, notamment. Toutefois, nous espérons que cette recherche pourra aider à mieux comprendre ces phénomènes de grande envergure et à y apporter des réponses adéquates.

À l'issue de ces trois années de recherche, outre le fait que nous avons fait évoluer nos hypothèses sans pouvoir les valider directement, certaines questions restent en suspens. Parmi ces questions non résolues, en voici quelques-unes :

- ✓ Un membre de la famille, un ami ou un voisin a-t-il pu être dépositaire du récit personnel de la catastrophe ? Existe-t-il un individu destinataire de cette histoire ? Comment vivre si la catastrophe n'a pas pu être racontée de façon subjective ?
- ✓ Quelle place tient la mémoire partagée de la catastrophe ? En quoi la mémoire des catastrophes passées peut-elle être utile pour survivre aux catastrophes présentes et mieux se prémunir contre d'éventuelles catastrophes à venir ?
- ✓ Une reconnaissance officielle de la catastrophe et de ses conséquences dévastatrices favoriserait-elle l'apaisement et le rétablissement de la communauté éprouvée ?
- ✓ La catastrophe de l'exil forcé et ses conséquences de désubjectivation ont-elles diversement accablé les Harkis, selon quelles spécificités ?
- ✓ En quoi l'exil peut-il être vécu comme un abandon, voire une trahison, du pays d'origine, des siens restés là-bas, les vivants comme les morts¹ ?
- ✓ Comment différencier l'exil forcé de l'exil volontaire ? Le premier est-il forcément catastrophique alors que le second ne le serait pas ? Existe-t-il des degrés entre eux ?

¹ Les déportés et les exilés ont laissé leurs morts, ce qui provoque une rupture entre les morts et les vivants. Les cimetières ont été laissés à l'abandon. Dans un autre contexte catastrophique, les Serbes déterraient leurs morts pour les emmener avec eux...

Bien entendu, beaucoup d'autres questions restent en suspens...

Chemin faisant nous avons mis nos premières hypothèses à l'épreuve du réel en observant ce qui pouvait émerger de nouveau. Du fait d'une impossibilité à apporter des « preuves » convaincantes suffisamment explicites, nos nouvelles hypothèses n'ont pas pu être confirmées. Tout juste pouvons-nous considérer qu'elles ont été partiellement validées en tant que *pistes de recherche* à explorer, encore, à l'avenir, auprès de nouveaux témoins et à partir de catastrophes plus récentes.

III.5.2.2 La mise en œuvre de la méthode

Nous avons écouté les témoignages de quatorze personnes, spécifiquement entendues pour cette étude. Nous avons aussi fait appel à vingt années de pratique psychanalytique pour illustrer de vignettes cliniques certains aspects du traumatisme, de la catastrophe et de leurs conséquences sur le sujet ou sur les groupes.

Nous avons commencé cette recherche dans une optique à la fois inductive et déductive. Finalement, en recueillant, en dactylographiant puis en relisant les entretiens, nous avons opté pour une approche uniquement *déductive*, par respect pour les témoins et leurs témoignages, en nous mettant seulement à leur écoute.

Une des difficultés que nous avons rencontrées concerne justement l'observation clinique. Nous avons essayé de découvrir les phénomènes de désobjectivation, de resubjectivation ou de résilience collective à partir des témoignages que nous avons récoltés. Cela nous a orienté vers une approche plus *descriptive* que proprement « analytique » (dans le sens général de ce mot), nous faisant fréquemment perdre de vue les aspects plus directement métapsychologiques de ces phénomènes.

La « méthode observationnelle » que nous avons utilisée contient d'ailleurs ses propres limites, surtout lorsqu'elle est indirecte. En effet, dans *Le savoir des anthropologues*, Dan Sperber met en évidence le langage indirect utilisé par le chercheur qui recueille des informations à travers le récit d'un autre, concernant des événements qu'il n'a pas vus lui-même¹. Il n'est pas ici question d'enregistrements de la vie courante pris sur le vif. Le chercheur utilise un discours rapporté : il n'observe pas ce qu'on lui rapporte et, pourtant, il le présente comme un fait. Il ne s'agit donc pas de données directes, dites de « première main », mais de données indirectes, de « seconde main », qui passent par le discours d'un témoin ; le chercheur recueille les informations que lui apporte un informateur (le témoin). Cela rejoint le paradoxe de

¹ D. Sperber (1982).

l'observateur mis en évidence par de William Labov, lorsque le chercheur recueille non des faits vus mais des faits relatés, avec lesquels il n'a pas eu de contact direct¹.

Il existe donc un *contrat de confiance*, tacite, entre le témoin et le témoinsaire², qui suppose que le second est sincère et authentique, qu'il affirme des faits réels, et que le premier lui fait confiance pour mener sa recherche à partir de ses déclarations.

Par conséquent, se pose également la question du *transfert*. Même pour quelques entretiens (la prise de contact, les échanges de messages, le témoignage proprement dit et les entretiens ultérieurs), le témoin et le témoinsaire se situent dans une situation transférentielle qui, si elle est positive, favorise une relation de qualité et suscite une disposition de véracité qui facilite la sincérité du témoin. Il peut alors donner des informations non usuelles, moins anecdotiques, moins conventionnelles, plus intimes et plus centrées sur ses vécus subjectifs durant la catastrophe.

Les mouvements transférentiels ne se déploient pas seulement entre le témoin et le chercheur. L'un et l'autre sont aussi mus et traversés par des mouvements transférentiels qui touchent plusieurs autres champs : la recherche, le thème de la recherche, la parole, le témoignage et la mémoire.

Le nombre restreint des rencontres ne nous a pas permis d'observer toutes ces formes de transferts. À l'avenir, pour une recherche de ce type, il serait peut-être judicieux de mettre en place une série d'entretiens « longitudinaux », en reproduisant plusieurs fois le même type d'entretien avec l'ensemble des personnes de l'échantillon. Selon une méthodologie plus systématique, l'*entretien longitudinal* permet en effet de suivre les mêmes personnes et d'observer les évolutions de leur discours, grâce à des rencontres récurrentes à période fixe avec chaque témoin.

III.5.2.3 Quelques premiers « résultats »

Nous n'avons pu avancer que très partiellement sur les questions que nous avons posées pour inaugurer cette recherche. La principale concerne les différences entre traumatisme et catastrophe.

III.5.2.3.1 Trauma et catastrophe

Nous pourrions avancer que si le trauma désigne un événement subjectif et singulier, *la catastrophe correspond plutôt à un événement objectif et massif qui a un retentissement subjectif particulier sur chacune des personnes qui l'a vécu.*

¹ W. Labov (1972).

² R. Waintrater (2003).

Nous avons pu observer que la catastrophe impacte profondément et durablement la relation du sujet avec le temps et que cet impact est un des axes majeurs de la désubjectivation lors d'un événement catastrophique. Toutefois, bien des psychanalystes ont mis en évidence « *le temps figé du trauma* », pour reprendre une expression de Claude Nachin, insistant sur le fait que le trauma n'est pas l'événement en soi mais désigne son retentissement sur la psyché du sujet¹. Peut-être pouvons-nous avancer que, contrairement à l'accident, le désastre à un impact radical sur le sujet et sur ses proches. Le trauma induit une fixation sur le moment du choc, alors que **la catastrophe provoque un bouleversement et une sortie de l'espace-temps**. Cela nous a mené à envisager cet effet désastreux comme une « dyschronie ».

Nous nous sommes également, et plus encore, heurté à la difficulté de mettre en évidence les phénomènes d'accumulation traumatique et d'accumulation catastrophique, puis de les comparer. Nous aurions souhaité pouvoir évaluer de quelle façon *les catastrophes anciennes renforcent ou potentialisent les nouvelles catastrophes, au niveau du sujet et de sa généalogie*. Michèle Baussant y consacre une grande partie de son ouvrage sur la mémoire de l'exil, montrant comment les souffrances des premiers arrivants au Maghreb ont continué à hanter leurs descendants sous la forme de mémoires fantômes et comment ces plaies non soignées ont été violemment rouvertes au moment de l'exil forcé des années 1960².

Ce type d'héritage catastrophique a aussi été repéré par l'ethnologue Serge Escots.

« Lorsque j'ai travaillé sur les caves en pays nantais, je me suis aperçu que cette région ravagée par les 'guerres de Vendée' avait fait l'objet d'un traumatisme de guerre qui avait été clivé d'une manière encore opérante huit générations plus tard. Ensuite j'ai eu l'occasion de faire un travail d'accompagnement à partir d'une mise en narration vidéographique d'une grand-mère harki où l'on voit comment le traumatisme a été transmis aux enfants, qui ont tous des troubles psychiques sérieux voire très graves³. »

La neuropsychiatre américaine Rachel Yehuda a réalisé une étude systématique sur *l'hérédité du traumatisme*. Elle a pu montrer que l'environnement et l'histoire d'un individu marquent son génome. Les traces laissées par un trauma sont léguées, à travers les gènes, aux générations suivantes. L'étude concerne les descendants des martyrs de la Shoa, des familles palestiniennes et cambodgiennes exilées à la suite

¹ C. Nachin, communication au colloque « 1914-2014 : Évolution et traitement du traumatisme », le jeudi 20 novembre 2014 à Compiègne.

² M. Baussant (2002).

³ S. Escots (2014), communication personnelle.

des conflits qui ont décimé leurs pays, des femmes enceintes ayant vécu l'attentat contre le World Trade Center à New York en 2001. Yehuda a observé une diminution importante du taux de cortisol dans le sang pour les victimes et leurs descendants¹.

Indépendamment de la question génétique, une large étude clinique de cette ampleur, sur plusieurs générations, pourrait être entreprise concernant l'hérédité psychique des traumatismes particulièrement graves et des catastrophes sociales.

III.5.2.3.2 De la honte au silence

Beaucoup de témoignages ont insisté sur le poids du silence, sur la difficulté de dire ce qui est arrivé, parfois sur l'impossibilité d'exprimer la catastrophe. Pour les exilés de la décolonisation, l'exil a pu aussi ressembler à un bannissement : ils ont été chassés du pays qu'ils habitaient puis mal accueillis dans un pays qui n'était pas le leur et qu'ils ne connaissaient pas. Sauf exception, les enfants d'exilés ne veulent pas parler de l'exode qu'ont vécu leurs parents. Ces derniers ont connu la douleur de l'arrachement, alors que, pour les enfants, il s'agit plutôt de béances et de vides : il leur est difficile, voire impossible, de parler à partir de cette vacance de sensations, qui fait naître chez leurs parents, puis surtout en eux, une *absence de mots*.

Nous aurions souhaité pouvoir mettre en évidence des liens nets entre la honte et ces silences, plus ou moins lourds et durables. Serge Tisseron consacre une partie de son livre sur la honte à expliciter de nombreuses formes de hontes reliées à des événements indicibles, que ce soient des secrets, des deuils ou des traumas, même à la génération précédente². Pour Régine Waintrater, « *l'effroi et la honte constituent le paradigme des affects indicibles*³ » : nous avons pu constater à quel point effroi et honte sont omniprésents dans le chaos de la désubjectivation après une catastrophe.

« *La honte opère en silence et se traduit le plus souvent par un non-dit. Plus que tout autre éprouvé, elle isole l'individu et compromet gravement le travail ultérieur de psychisation. [...] Il semble que l'on fasse ici une confusion entre un affect qui se laisse dire : la culpabilité, et un affect qui empêche la parole : la honte*⁴. »

À partir de nombreux témoignages sur les camps de la mort de l'Allemagne nazie, durant la Seconde Guerre Mondiale, R. Waintrater illustre comment la honte peut

¹ R. Yehuda (2014).

² S. Tisseron (1992), p. 59-108.

³ R. Waintrater (2003), p. 222-223.

⁴ *Ibidem* p. 224.

naître également de ce qui est *inavouable* : la déshumanisation observée et subie, la cruauté, les humiliations, la torture, ainsi que le reniement de ses propres valeurs¹...

III.5.2.3.3 Spécificité de l'étrangéisation

À partir des entretiens que nous avons étudiés, nous avons pu mettre en évidence un mécanisme de défense que nous avons appelé l'étrangéisation et qui correspond au bannissement de la mémoire à la suite d'une catastrophe. Il s'agit de l'acte psychique grâce auquel *le sujet rend étranger à lui-même ce qui a provoqué sa désubjectivation*.

Nous aurions aimé pouvoir mieux spécifier l'étrangéisation, apporter plus d'exemples cliniques pour en préciser à la fois les contours et les modalités de fonctionnement.

L'étrangéisation se distingue du « *révisionnisme psychique* » dont parle Pierre Benghozi, qui désigne le déni de la catastrophe, la négation de l'évidence, le refus de considérer la réalité de l'horreur, autant par les sauveteurs que par leurs proches².

L'étrangéisation ne nie pas le réel, ne fait pas comme si de rien n'était, elle cherche à désactiver, pour soi, la mémoire d'un réel qui pourrait faire voler le moi en éclats.

L'étrangéisation est également différente de « *l'enfouissement* » proposé par Ciccone et Ferrant, concernant la honte ; mécanisme opérant autrement que le refoulement.

« L'enfouissement au sein du moi implique une topique de la profondeur, différente des processus de refoulement. Il s'agit d'une opération qui 'empile' des couches de souvenirs autour du noyau douloureux, comme une sorte de pansement, et qui implique en même temps des stratégies d'évitement. [...] L'enfouissement ne transforme rien : il ne modifie pas la situation qui reste intacte et conserve sa potentialité blessante³. »

L'étrangéisation se distingue de l'enfouissement en ce qu'elle déluge du moi ce que le moi ne peut soutenir et ne peut métaboliser : elle rend hétérogène au sujet la mémoire de la catastrophe endurée. En effet, le sujet se la présente à lui-même comme lui étant étrangère, alors qu'il sait l'avoir vécue avec ceux qui étaient présents autour de lui à ce moment-là. La catastrophe a eu lieu, elle existe, mais *elle ne le concerne pas*.

Le mécanisme de défense typique du trauma dont se rapprocherait le plus l'étrangéisation serait la *dissociation*. Ferenczi l'a définie comme une mesure de

¹ *Ibidem* p. 222-226.

² Voir partie I, p. 121 et *sq.*

³ A. Ciccone, A. Ferrant (2009), p. 80.

sauvegarde extrême consistant à se voir comme un autre à qui la tragédie arrive¹. Concernant ce que nous avons pu mettre en évidence de la désobjectivation résultant d'une catastrophe, cette « dissociation » aurait lieu non pas avec soi, ni forcément avec la catastrophe elle-même, mais avec la temporalité usuelle qui avait cours avant le cataclysme et avec la mémoire du désastre. L'étrangéisation a partie liée avec un bouleversement de la relation au temps et un transfert sur la mémoire, dans le sens où la mémoire est considérée, traitée, voire manipulée, dans un but défensif en la rendant étrangère à soi-même, comme abstraite et non réelle.

Nous pouvons aussi envisager que ce mécanisme d'étrangéisation ne concerne pas seulement la mémoire, mais *l'autre*, surtout si cet autre semble trop peu conforme à ses propres croyances et à ses « idéaux ». Il permet de rendre l'autre suffisamment étranger pour justifier de le caractériser, le juger, le rejeter, voire le haïr²...

III.5.2.3.4 Images psychiques et métaphorisation

La *médiation* des images psychiques, et plus particulièrement des métaphores, au sein des processus de symbolisation n'est pas un fait nouveau en psychanalyse. Parmi d'autres, Serge Tisseron l'a très largement montré et illustré : les images psychiques jouent le rôle de médiateurs entre affects et représentations³. Avant lui, Françoise Dolto avec le dessin et l'image inconsciente du corps⁴, puis Gisela Pankow avec le modelage et l'image du corps vécu⁵, y ont eu également recours dans leur pratique.

À la différence de l'image matérielle, l'image psychique est une image du corps en situation relationnelle, une *image sensorielle*. Il peut s'agir d'une sensation-image : « Je suis dans une gangue » dit un patient, ou une image-sensation : « Je patauge dans une bouillasse pas possible » affirme une patiente, selon que l'image précède et entraîne la sensation ou que la sensation fasse naître une image lui correspondant.

Mehdi a un peu plus de cinquante ans. Il a vécu une catastrophe quand il était plus jeune. Après plusieurs années de psychanalyse, il a développé une liberté de parole et d'associations qu'il ne connaissait pas, lui qui était mutique, sans mémoire, sans rêves et écrasé par le poids d'une forte honte. Lors d'une séance, il raconte un rêve qui l'amène précisément à parler de la honte qu'il ressent depuis qu'il est enfant. Pour la première fois, il arrive spontanément à exprimer ce que la catastrophe représente

¹ S. Ferenczi (1923, 1930, 1932, 1934), suite à J.-M. Charcot (1885). (Voir aussi la section I.3.3.3.)

² Cela advient dans une certaine pratique de la « psychopathologie » assignant l'autre à une place prédéterminée ou, plus largement, dans les invectives morales contre les personnes trop différentes.

³ S. Tisseron (1992), p. 157.

⁴ F. Dolto (1971).

⁵ G. Pankow (1956).

symboliquement pour lui : « L'inconcevable est arrivé et peut encore arriver ». Il parle d'un poison en lui, de son impuissance, et de fatalité : « C'est perdu définitivement et je ne peux pas faire autrement ». À la fin de la séance, revenant sur le rêve, il utilise une métaphore (de l'étrangéisation) pour exprimer ce qu'il a découvert. « Ce rêve me fait penser que je ne suis pas sur le bon chemin. J'essaie de retrouver quelque chose que j'ai laissé de côté alors que j'aurais dû le garder, comme un sac trop lourd que j'ai déposé et que j'ai abandonné alors que j'aurais dû l'ouvrir. » Il ne sait pas encore de quoi il s'agit, mais il souhaite voir ce que contient ce « sac » qu'il a délaissé.

Les figures sensibles (images avec sensations ou sensations avec images) peuvent devenir des paroles, selon le trajet *perception-représentation-formulation* : c'est ce trajet entre la perception d'un événement et la possibilité de se le représenter puis de l'exprimer qui manque au sujet catastrophé. Nous avons pu repérer que le retour de la capacité de métaphorisation est nécessaire à la resubjectivation, quand elle vient compléter le dégel des affects correspondant aux éprouvés dévastateurs vécus lors de la catastrophe¹. Nous n'avons cependant pas pu apporter beaucoup d'exemples pour illustrer et confirmer notre intuition.

Dans notre pratique clinique, depuis quelques années, nous proposons à certains patients qui rencontrent des difficultés à utiliser des images psychiques ou des métaphores sensibles, de réaliser un dessin en couleurs, de la main non-directrice, le plus souvent la main gauche. Ils font ce dessin chez eux, entre une séance et la suivante, à partir d'une sensation, d'un mot, d'un événement, d'un souvenir ou d'un rêve qu'ils ont évoqué en séance. Ceux qui ne veulent pas dessiner avec des crayons ou des feutres peuvent peindre à l'aquarelle ou même directement avec leurs doigts, comme le font les enfants à l'école maternelle. Au bout de quelques semaines ou de quelques mois, ces patients ont pu retrouver, sinon créer et développer, une réelle capacité de métaphorisation. Ils en sont les premiers heureux. Quelquefois, lorsqu'elle leur faisait défaut, la mémoire des rêves leur revient en même temps...

III.5.2.3.5 Transfert et effet thérapeutique des entretiens

Nous n'avons pas suffisamment pu mettre en lumière les mouvements transférentiels et les effets thérapeutiques des entretiens que nous avons menés.

À la différence de la situation de la cure-type en psychanalyse, avec son cadre bien défini, ici c'est nous qui avons sollicité chaque entretien : la demande ne venait pas de la personne elle-même. Par ailleurs, comme nous l'avons déjà spécifié, il aurait été

¹ La métaphorisation correspond, pour une part, aux « processus tertiaires » d'A. Green (1972).

judicieux de prévoir plusieurs entretiens pour pouvoir mieux observer les modalités du transfert durant chaque session et son évolution d'une rencontre à l'autre.

Toutefois, nous avons pu noter pour chaque témoignage, l'implication et le soulagement, voire le bonheur de témoigner. Un « transfert positif » a donc eu lieu de la part de chaque témoin, reconnaissant d'avoir la possibilité de se remémorer son histoire et d'en parler à quelqu'un. Certains témoins ont même pu exprimer de la gratitude : « J'ai pu dire enfin ce que j'ai vécu, j'ai été entendue, mes souffrances, mes détresses et mes malheurs ont été reconnus... » a confié Roseline. Célestine, Béatrice, Aude et d'autres ont presque vécu ce moment de retour sur soi et sur son histoire douloureuse comme une tranche de psychanalyse. Les témoins ont pu penser de nouveau à leur passé catastrophé et en parler librement, ce qui les a aidés à l'élaborer et à s'en libérer. Aude fait le bilan après plus de deux ans d'échanges.

Aude : « Ces échanges m'ont poussée à chercher plus avant sur l'histoire de l'Algérie. Ils m'ont apporté beaucoup de bénéfices. La grande histoire est venue confirmer des impressions enfouies et a validé ma propre histoire à laquelle je n'accordais aucune confiance avant d'éclaircir mes connaissances, de leur donner un cadre incontestable. Voilà bien la fragilité des mémoires déniées et soupçonnées d'exagération ! J'ai passé ma vie à minimiser les faits afin de ne pas me confronter à une forme d'incrédulité provoquant malaises et désolations. Pouvoir confronter mes sensations à un cadre historique me permet aujourd'hui d'être dans l'affirmation, voire dans la revendication, des perturbations consécutives à la guerre d'Algérie. »

Grâce à ces échanges, Aude a réalisé aussi à quel point son extrême sensibilité aux manifestations racistes, surtout concernant les Arabes, trouvait sa source dans ce sentiment de dégoût et de tristesse qui l'accompagnait lorsque, enfant, elle percevait le mépris, la méchanceté, l'injustice et les insultes contre les Arabes.

Aude : « Je pourrais ainsi longtemps égrainer des situations qui trouvent aujourd'hui leurs sens et qui me confortent enfin dans le bien-fondé des impressions douloureuses qui m'ont longtemps terrassée. Sans ce travail accompli ensemble je n'aurais sans doute pas pensé à fouiller à ce point et à mettre en lien la grande Histoire et mon histoire personnelle... » Sans compter, de surcroît, le bénéfice pour ses enfants.

Enfin, nous aurions aimé mettre en place des groupes de parole pour exilés, afin d'observer ce qui aurait pu émerger des échanges entre les participants à propos d'une même catastrophe. Nous n'avons pas eu le temps de réaliser ce projet...

Après avoir essayé d'envisager certaines des limites de notre travail, nous pouvons amorcer une mise en perspective de ses points les plus saillants en les confrontant à la pensée d'autres chercheurs sur les mêmes thèmes ou sur des thèmes avoisinants.

III.5.3 Discussion, comparaisons et enrichissements

La catastrophe a pour synonyme le désastre et le bouleversement. Elle exprime la destruction, le chaos, le désordre, l'agitation et la perturbation. Les affects principaux qui l'accompagnent sont la terreur, l'effroi, parfois la honte, comme nous l'avons vu.

René Thom conçoit la catastrophe comme la transformation d'un état stable, une discontinuité consécutive à des « sauts catastrophiques » qui produisent une transformation irréversible. La théorie des catastrophes de Thom a trouvé des applications en psychanalyse, en psychopathologie et en linguistique¹.

Nous avons cherché quelles pouvaient être ses spécificités par rapport au trauma. Nous avons pu constater qu'elle entremêle les dimensions individuelles et collectives.

III.5.3.1 Sur la question centrale

Nous nous sommes interrogé sur les passages réciproques de la dimension externe de la catastrophe à la dimension interne du désastre de la désubjectivation, puis sur les liens entre le trauma personnel *subjectif* et le trauma partagé *communautaire*.

Par exemple, le fameux slogan « la valise ou le cercueil » est une forme qui condense toute une série de significations qui vont organiser, après-coup, la narration de certains exilés pour canaliser un accès au sens de leur propre expérience singulière traumatique. Dans cette formule condensée se trouvent la brutalité, la violence, le choix impossible, la spoliation des biens, la précipitation, l'angoisse, etc. Ainsi les dimensions individuelles et collectives sont co-présentes, en interaction permanente.

D'autant plus que « *les catastrophes contemporaines donnent au traumatisme une échelle individuelle et collective d'une ampleur sans équivalent à ce jour*² ».

Contrairement à un traumatisme personnel, qui peut passer complètement inaperçu, la catastrophe est visible par un grand nombre et très vite relayée par les médias. Les services d'urgence interviennent dès que possible, puis les services médicaux et sociaux cherchent à prévenir ou à soigner les troubles psychiques des survivants.

« En plus des cérémonies religieuses relatives aux funérailles, il importe d'organiser la prise en charge de tous les rescapés sous forme de réunions où ils puissent échanger leurs idées, leurs images, exprimer leurs cauchemars, leurs peurs, leurs affects et leurs projets d'action. Il importe aussi que les secouristes formulent leurs fatigues, leurs déceptions et joies en rapport avec ces situations extrêmes. Ce travail

¹ B. Virole (1995).

² C. Hoffmann (2015).

psychologique de groupe est précieux, il permet de prévenir ou d'atténuer l'apparition des troubles psychiques post-traumatiques. Toutefois, il ne peut éviter que les personnes ne soient engagées dans des deuils plus ou moins difficiles, selon le nombre et la qualité des personnes perdues, comme des biens et de la situation sociale disparus à jamais¹. »

L'impact catastrophique touche la collectivité au point que les retentissements d'une catastrophe pourraient faire oublier les souffrances de chaque sujet qui l'a endurée.

« Il convient de garder à l'esprit que chaque famille et chaque personne vivent une expérience psychique singulière, même à l'occasion d'une catastrophe touchant l'ensemble d'une région². »

Les catastrophes sociales sont plus dévastatrices que les calamités naturelles car les bouleversements et les perturbations qu'elles engendrent remettent profondément en question les valeurs partagées sur lesquelles se fondent les civilisations humaines.

« Les cataclysmes sociaux diffèrent des catastrophes naturelles dans la mesure où l'humanité en porte la responsabilité directe. Ils affectent des groupes d'humains, des ethnies, des peuples voire des nations entières. À long terme, le retentissement social et psychique de ces événements majeurs est loin d'être mesuré par l'ensemble des intéressés, c'est-à-dire nous tous³. »

La difficulté à se relever après une catastrophe tient principalement au fait qu'il est ardu de décrire précisément ce qui a eu lieu, tant le bouleversement chaotique et destructeur submerge les sujets, les dépasse et les confronte à l'absurde.

« L'actuel des traumas liés à des catastrophes individuelles et collectives [montre] l'importance de la recherche psychanalytique pour contribuer à l'appréhension de ce réel hors sens qui modifie les coordonnées classiques de la subjectivité en la précarisant par l'effroi des possibles passages à l'acte sur soi et les autres⁴. »

Avec les attentats terroristes récents, touchant des foules anonymes, la catastrophe sociale est apparue dans des sociétés où elle n'était pas attendue : les démocraties.

« L'imprévisibilité de ces déflagrations dans le temps et dans l'espace donne à ces violences extrêmes, par l'effroi produit, le caractère recherché par une organisation armée, qui est celui de la terreur, où le pire peut se produire n'importe quand et n'importe où⁵. »

¹ C. Nachin (1999), p. 115.

² *Ibid.*

³ *Ibidem* p. 116.

⁴ C. Hoffmann (2015).

⁵ *Ibid.*

Dans ces mêmes temps, d'autant plus parce qu'ils sont troublés, les mémoires oubliées des catastrophes anciennes peuvent également se frayer un chemin pour revenir, inopinées et plutôt malvenues, à la surface des consciences collectives.

« Le réel contemporain est traversé par la violence que génère la remise en question de la parole, de ses conditions et de son efficience. Nous relevons les effets de cette remise en question dans le rapport de plus en plus univoque et fonctionnel que nous entretenons avec la science, la technique, l'information et la religion. Un idéal de fonctionnement pur tend à se substituer aux questions possibles du sujet ou du lien social, sans rencontrer les limites que rend possible l'échange de la parole¹. »

Comme ces catastrophes, passées ou récentes, ne correspondent pas à l'idéologie dominante de la performance, de la jouissance maximale et d'un prétendu « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes », elles sont à chaque fois rapidement occultées. Pour le pire, car non métabolisées, elles referont surface de façon encore plus violente, tant que le corps social ou la communauté citoyenne les ignorera...

III.5.3.2 Sur la méthodologie

La méthode que nous avons adoptée est celle de l'entretien clinique. Elle permet de laisser un espace de parole complètement libre à la disposition de la personne interviewée. Cette méthode est assez voisine de la « conversation ethnographique » définie par Jean-Pierre Olivier de Sardan². Le récit de vie permet au sujet de se réapproprier son histoire en s'entendant la raconter. L'association libre est recherchée d'emblée, favorisée par le silence du chercheur et son écoute flottante.

La méthode du récit autobiographique parlé est également très proche de celle des témoignages qui sont au cœur des recherches de Régine Waintrater.

« Plus que tout autre texte autobiographique, le témoignage est une apostrophe, une adresse à un autre qui représente la communauté humaine dont le témoin a été isolé, à un moment de son existence, par l'événement dont il vient témoigner. Quand le témoin prend la parole, c'est à la fois pour affirmer l'irréductible d'une expérience et pour renouer les fils d'une vie interrompue par cette expérience qui la bouleverse radicalement. [...] Par le fait qu'il recueille plus d'un témoignage, celui qui le recueille représente le groupe imaginaire des interlocuteurs, sorte de communauté affective importante pour la réintégration du témoin dans la communauté des humains³. »

Cette restauration dans la communauté humaine contribue à expliquer en quoi le fait de témoigner participe aux mouvements psychiques de resubjectivation du témoin.

¹ *Ibid.*

² J.-P. Olivier de Sardan (2008).

³ R. Waintrater (2003), p. 14.

Les témoignages que nous avons recueillis correspondent aux « *récits privés* » exprimant un « *point de vue personnel* », selon la classification proposée par R. Waintrater¹. Chacun de ces témoignages recueillis plus de cinquante ans après l'exil bénéficiait d'une « *mobilité affective* », même si le récit a pu faire apparaître chez certains, dans le moment de la catastrophe et dans les mois qui ont suivi, une forme de « *gel affectif* ». Nous avons évoqué ce phénomène de « gel affectif » dans le chapitre sur la désobjectivation, en le rapprochant de la prise en bloc des affects ou « essaim d'affects ». La « *dramatisation*² » n'est apparue que lors d'un premier entretien (avant le témoignage proprement dit), dans un seul cas, et il s'agissait plutôt d'une remontée émotionnelle forte et explosive après des années de silence...

Nous avons pu aussi noter que, durant l'entretien, ou au fil des échanges, un *déplacement* a lieu. Au début, le problème est vu d'une certaine manière ; après le récit du témoin, un changement de perspective se produit, comme une déconstruction : le discours préconstruit se libère et se transforme. La condition nécessaire pour que ce changement puisse avoir lieu est de pouvoir parler librement, par exemple sans avoir peur d'être accusé de racisme, de nationalisme, voire de langage ou de comportement politiquement incorrect.

Au moment du dépouillement des entretiens, nous avons été particulièrement attentif au *métalangage*, cet idiome de concepts qui ne sont pas propres aux acteurs. Nous avons essayé de ne pas imposer un sur-langage à la langue authentique des témoins. En effet, le langage de tout expert est facilement un langage technique. Il diffère des ressources linguistiques utilisées dans le langage courant, à la portée de tous. Surtout, il ne correspond pas aux signifiants personnels de chaque sujet qui s'exprime, aux mots vivants, sensoriels, originaux et spécifiques qui le caractérisent.

Le témoignage oral n'est pas le seul vecteur de resubjectivation. L'écriture constitue aussi un moyen de subjectivation. Ainsi, Célestine affirme : « Quand j'écris sur cette histoire, je choisis toujours les mêmes scènes, mais en écrivant, comme en parlant, d'autres scènes viennent aussi, plus spontanément et comme par surprise. »

Enfin, il aurait été également possible d'enrichir les informations des entretiens existants en optant pour une démarche en « boule de neige », en recueillant les témoignages de connaissances ou de proches des personnes ayant déjà témoigné.

¹ *Ibidem* p. 138-139.

² *Ibidem* p. 141-144 (pour ces trois notions concernant l'affect).

III.5.3.3 Sur les résultats

Cette recherche se fondait, en partie, sur le vœu d'envisager la problématique de la catastrophe singulière et collective dans une autre perspective que le post-traumatisme dominant, notamment du côté des liens entre subjectivation et désobjectivation, « identité » individuelle et communautaire, en posant la question de ce qui différencie communauté et collectif, communautarisme et collectivité.

Chemin faisant, d'autres questions ont surgi : sur l'exode et l'exil, les modalités de désobjectivation, les possibilités de resubjectivation, le récit de la catastrophe, et le rôle possible des autres dans son dépassement (famille, groupe ou communauté).

III.5.3.3.1 L'exil : trauma ou catastrophe ?

Après avoir rappelé l'universalité de l'exil comme « *travail psychique chez tout un chacun* », de l'ordre de la séparation et de l'ouverture à l'étranger, Olivier Douville dénonce une équivalence établie trop rapidement ou trop systématiquement entre l'exil et le trauma, réduisant l'exil à une « *perte sèche* »¹.

Victor Hoang envisage l'expatriation comme « *une démarche d'ouverture et de complétude pour le sujet* » grâce à la « *rupture temporelle d'avec l'originel* ». Il opère même un lien direct avec la subjectivation comme « *prise de conscience de soi par le truchement d'une (re)découverte-création du sens engageant l'être tout entier* »².

Le point de vue de François Desplechin est différent dans la mesure où il cherche à situer les souffrances de l'exil par rapport à l'angoisse d'être « *oublié par la société d'origine* » à laquelle le sujet répond en « *crystallisant son existence suspendue dans un fantasme de trahison des siens* »³.

Concernant les génocides, J. Altounian va même jusqu'à parler d'une « *transgression du respect filial dû aux corps des ancêtres assassinés dans le silence du monde* »⁴.

Dans une perspective plus large, ces constats rejoignent les recherches d'Abdelmalek Sayad. Il rappelle que chaque exil est une histoire unique. L'émigré est souvent oublié au profit de l'immigré. Selon lui, le vécu pré-migratoire est fondamental, c'est-à-dire ce qui est en amont de l'acte migratoire. L'exilé développe des aspirations et des attentes qui influent sur ses choix. Dans la confrontation aux réalités de l'exil et de

¹ O. Douville (2014), p. 122.

² V. Hoang (2010), p. 229.

³ F. Desplechin (2013), *L'identité dans l'exil* (thèse). Cité par O. Douville (2014), p. 123.

⁴ J. Altounian (2009), p. 143.

l'installation en terre étrangère, le désir d'une vie meilleure peut se muer en une expérience douloureuse : clandestinité, précarité, mais aussi provisoire qui dure¹...

Abdelmalek Sayad révèle les contradictions de la condition d'immigré : absent de sa famille, de son village, de son pays, l'exilé est tenaillé par une « faute » qu'il croit inexpiable, alors qu'il est également exclu dans le pays d'arrivée, qui le traite comme « force de travail ». D'autant que sa présence devient illégitime dès qu'il est sans emploi... Cette « *illusion du provisoire se prolonge dans le logement, avec ces foyers qui assignent durablement leurs résidents à un habitat temporaire* ». Elle persiste enfin dans le désir du retour, qui entretient l'espoir que l'exil serait temporaire².

De surcroît, l'exilé craint que son histoire et celle des siens puissent être oubliées.

« La vieille peur que l'histoire de nos vies [...] et l'histoire des vies de nos parents, et des parents de nos parents, ne soit ensevelies sans qu'il n'en demeure aucun souvenir, cette peur me faisait parfois trembler la nuit³. »

L'exil rendrait-il le sujet errant ? Olivier Douville a développé une pensée de l'errance, entendue comme « *la quête d'un lieu pour abriter la subjectivité* ». L'errance découle principalement d'une « *impossibilité pour le sujet à surmonter un défaut d'inscription dans son être et dans sa filiation* ». Pour le migrant, ce qui peut être traumatique concerne la rencontre avec l'étranger : « *celui qu'il est pour l'autre et par l'autre, peut-être celui qu'il est devenu par lui-même et pour lui-même* »⁴. Au cours de sa pratique clinique, O. Douville a repéré « *cet effet de détresse et de mélancolisation généré par les diverses abrasions du lien social, par les processus de déculturation* »⁵.

Dans le contexte de la décolonisation et plus encore des guerres d'indépendance, comme dans celui des naufrages répétés en mer ou de l'entassement inhumain de migrants aux frontières, l'exil peut devenir une expérience de la catastrophe.

Concernant la guerre d'Algérie, l'exode a été marqué par un double silence autant français (européen) que maghrébin, avec une forte culpabilité des deux côtés, du fait de la non-humanité croissante des deux parties. Cette guerre correspond à un des non-dits les plus importants dans l'histoire de France, plus encore que ceux concernant la collaboration avec l'envahisseur nazi durant la Seconde Guerre

¹ A. Sayad (1999).

² A. Sayad (2006).

³ A. Appelfeld (1999), p. 217.

⁴ O. Douville (2014), p. 124.

⁵ *Ibidem* p. 125.

Mondiale ou ceux entourant la guerre en Indochine. Côté algérien, le FLN était divisé en son sein, une partie du Front voulant pratiquer une « épuration ethnique », c'est-à-dire un génocide, pour éradiquer la présence des Français au Maghreb. Début juillet 1962, une faction du FLN passe du Maroc à Oran pour perpétrer le massacre du 5 juillet. La stratégie est claire : il s'agit de provoquer l'exode des Français¹.

Lorsque l'exil est de l'ordre de la catastrophe, le recours aux informations historiques est nécessaire pour pouvoir situer le sujet et sa communauté dans le contexte politique qui définit le cadre dans lequel ils ont vécu le désastre.

III.5.3.3.2 Sujet catastrophé et désubjectivation

La désubjectivation commence dans l'effroi et la sidération. Elle correspond à un éloignement de soi, qui peut aller jusqu'à une perte de soi. Plusieurs auteurs ont pu également observer à quel point une catastrophe provoque un « *exil de soi-même* ».

L'effroi se produit lorsque « *le sujet est saisi par un acte de violence dans le réel de son corps sans préparation symbolique préalable* ». L'absence de préparation provoque la désubjectivation par « *l'explosion dans le réel qui touche le corps* »².

Régine Waintrater repère comment les « *conditions d'absolue étrangeté* » entraînent une disparition du « *sens de soi* ». Sans oublier la solitude du survivant, qui doit souvent « *taire le chagrin et le désarroi* » qui sont les siens³. Lorsqu'elle est radicale, la désubjectivation correspond à la « *destruction des présupposés de base* » du sujet, comme la croyance dans la possibilité de comprendre le monde et de lui donner du sens autant que « *la vision de soi sous un angle positif* » et la perte de confiance⁴.

« *Cette perte de la confiance en l'humanité s'accompagne souvent d'un sentiment de déchéance personnelle, [...] qui se manifeste par une impression d'inanité et un vécu dépressif chargé d'une forte dimension autodépréciatrice*⁵. »

Dans les cas les plus aigus ou les plus graves, il s'agit d'un « *véritable effondrement, qui dans la confusion totale des limites, provoque une perte du sens de la réalité* »⁶.

Les manifestations de la désubjectivation ont également un puissant retentissement sur les descendants de celles et de ceux qui ont connu la catastrophe.

¹ P. Nora (2012). B. Stora (2013).

² C. Hoffmann (2015).

³ R. Waintrater (2003), p. 31.

⁴ *Ibidem* p. 88.

⁵ *Ibidem* p. 89.

⁶ *Ibidem* p. 75.

Les enfants ne parlent pas la « *langue du trauma* » de leurs parents : elle leur « *parle à travers des signes* » qu'ils ne comprennent pas. « *En ce sens nous avons tous affaire avec la langue qui nous parle et que nous ne parlons pas*¹. » affirme René Kaës.

Lorsque, adulte, Janine Altounian a découvert et lu le manuscrit de son père relatant l'exode de sa famille, elle a connu elle aussi les affres de la désubjectivation.

*« Je basculai dans un état de suspension sans repères, une sorte de déréalisation qui me précipita dans une seconde psychanalyse. [...] Ce passé terrifiant du parent survivant, pressenti à la maison, se vit dans une condensation en une sorte d'irréalité prudemment séparée de soi par un clivage. S'il se présente à distance de lecture, écrit noir sur blanc dans la langue qui vous a appris la poésie et la pensée, sa réalité vous saute alors à la figure, elle impose violemment à votre conscience de relier votre temps présent à celui qui a connu ce versant hors humanité du monde, très peu d'années avant votre naissance, infiniment près de vous*². »

J. Altounian a vécu le surgissement inattendu de la mémoire catastrophique longtemps tenue loin d'elle, « *hors sujet* ». La mémoire secrète s'est soudainement mise « *à parler de l'intérieur de moi en investissant enfin ma vie psychique* ». La violence de la découverte l'a poussée à « *se poser la question de sa métabolisation* »³.

Le sujet peut alors envisager la « *psychisation* » de son héritage catastrophique.

III.5.3.3 Temporalité catastrophique et mémoire déportée

La catastrophe humaine produit une déshumanisation qui place le sujet dans un *hors lieu hors temps*, ce qui affecte durablement sa relation au temps et à la mémoire.

Régine Waintrater a retrouvé dans beaucoup de témoignages « *les états de conscience modifiée* » et « *l'amnésie rétroactive* » décrits par Ferenczi, comme « *mesure de protection contre le souvenir du traumatisme lui-même* »⁴.

La mémoire de la catastrophe est aussi complexe que paradoxale, entre fragments de réel lors de plongées au cœur du désastre et souvenirs anciens proches du mythe.

« Chez les survivants, la mémoire se présente à la façon d'une outre dont la béance, mal refermée, ne vient pas à bout des 'flashes' traumatiques qui, à tout moment, viennent perturber le cours des événements. La trouée de mémoire se substitue alors

¹ R. Kaës (2009), p. 220, à partir d'une phrase de Janine Altounian dans le même ouvrage.

² J. Altounian (2009), p. 121.

³ *Ibidem* p. 140.

⁴ S. Ferenczi (1931 a), p. 286.

au souvenir organisé. [...] Il semble qu'aucune sélection ne peut opérer, ni dans le sens de la remémoration, ni dans celui d'une répression ou d'une mise en latence¹. »

La catastrophe empêche de se souvenir autant qu'elle empêche d'oublier : voici un des aspects qui la caractérise et la différencie du traumatisme commun. Le sujet lutte pour retrouver autant les bons souvenirs de son existence avant la tragédie que les horribles souvenirs de la catastrophe déportés et mis hors d'atteinte.

« Pour la victime de traumatisme massif, la mémoire a un statut ambigu : à la fois consolation et souffrance, elle est celle qui contient les souvenirs de l'époque prétraumatique et celle qui renferme les scènes du traumatisme extrême². »

R. Waintrater va jusqu'à parler de « véritables maladies de la mémoire », rivant le sujet à la catastrophe, « entre un passé décomposé et un futur totalement oblitéré ». La relation usuelle au temps qui s'écoule n'existe plus, de même que la différence entre les jours et les nuits, car les uns comme les autres sont envahis par les cauchemars. La « mémoire occupée des rescapés » est une « mémoire toxique » qui empêche de se réjouir et rend impossible la vie avec les autres et le bonheur partagé.

La sacralisation du passé « heureux » mue la mémoire des survivants en « mémoire occupée, dans un rapport inversé où les morts comptent plus que les vivants » : figé, le passé occupe toute la place, il évince le présent et l'avenir. Le temps éclaté et fragmenté par la catastrophe est mis en doute, voire fétichisé, par celui qui l'a vécue³.

À cela s'ajoutent des formes plus ou moins visibles de négationnisme ou de refus de la mémoire, qui n'encouragent pas les témoins à raconter leurs expériences douloureuses. Ce qui était vrai au retour des camps d'extermination, l'a aussi été à l'arrivée en France des Européens et Juifs du Maghreb et peut l'être encore aujourd'hui : ne rien vouloir savoir de la souffrance de l'autre, le sommer de se taire et l'éviter.

Bella : « J'ai souvent eu affaire à des réactions très agressives et méprisantes de celles et ceux qui ne voient dans un travail de mémoire qu'un processus nombriliste et complaisant à l'égard de ses 'petites souffrances'. [...] Que dire des réactions de celles et ceux qui cherchent à sabrer toute valeur d'un travail psychanalytique parce qu'il réveille la mémoire subjective, celle qui fait sens pour la personne qui la construit en même temps qu'elle la redécouvre et l'explore. Très précisément, ces processus défensifs m'évoquent une rupture, une mise à l'écart, un cloisonnement d'avec les ressentis... »

¹ R. Waintrater (2003), p. 95.

² *Ibidem* p. 100-101.

³ *Ibidem* p. 101-104.

Pourtant, le récit de soi et de son histoire est la clef de voûte de la resubjectivation.

III.5.3.3.4 Récits, témoignages et resubjectivation

Le récit est à la fois un don, un acte d'ouverture et un désir de continuité. Il constitue également un passage de relais entre soi et l'autre. « *Quand, dans un village africain, le conteur parvient au terme de son histoire, il appuie la paume de sa main sur la terre et il dit : Je dépose mon histoire ici. Puis, après un court silence, il ajoute : afin que quelqu'un d'autre puisse la reprendre un jour.* » rapporte Peter Brook¹.

Selon C. Hoffmann, la mise en récit du réel, et notamment d'une catastrophe, présente de grandes difficultés, « *vu qu'on ne peut le saisir que par morceaux* ». Le réel d'une catastrophe peut trouver un sens grâce au récit, afin que le sujet puisse « *investir autrement les coordonnées du temps et de l'espace* »².

Pour J. Altounian, avant la mise en écriture, le recours au récit a eu lieu grâce à une psychanalyse, qui lui a rendu possibles « *historisation et psychisation* » de son passé³.

« *Peu à peu, lors d'une première psychanalyse commencée en 1968, ces personnages envahissants, endeuillés par de multiples liens rompus, ces scénarios dramatiques et disparates, mon rapport ambivalent à ses attachements se sont peu à peu dégagés de la gangue de sensations où ils étaient enterrés, à vrai dire enterrés vivants* »⁴.

R. Waintrater rappelle que le récit de vie permet de témoigner des événements et d'élaborer une version de sa vie acceptable à la fois pour soi et pour les autres.

« *La mise en récit suppose une mise en perspective des événements et des actes du passé : c'est leur intégration et leur inscription définitive comme révolus qui constitue le passé, avant qu'à son tour il n'éclaire le présent et le futur* »⁵.

R. Kaës voit le récit comme un « *travail de rassemblement* » selon une « *modalité intrapsychique de réunification et de rétablissement du Moi sur ses fondations* »⁶.

« *Les recherches sur les traumatismes collectifs ont montré l'importance capitale des relations entre déliaison interne et lien intersubjectif : la ré-affectation de la trace du traumatisme se lie à des pesées qui deviennent acceptables lorsqu'elles sont reçues, reconnues et partagées par un autre, par plus d'un autre. Ce sont là les conditions pour que ce qui est déposé – l'horreur – soit transformé en processus psychique de*

¹ P. Brook (1998), p. 266.

² C. Hoffmann (2015).

³ J. Altounian (2009), p. 119.

⁴ *Ibidem* p. 118.

⁵ R. Waintrater (2003), p. 116.

⁶ R. Kaës (2009), p. 222.

pensée et de transmission de la mémoire. Rétablir la confiance des sujets soumis aux situations de violence collective extrême est nécessaire pour dépasser le risque d'une nouvelle intrusion dévastatrice¹. »

Le récit dénoue et dissout une angoisse latente dont l'intensité était tellement puissante qu'elle pétrifiait le sujet et le rendait muet, alors qu'il attendait *un « lieu d'énonciation », un « destinataire en mesure de recueillir sa parole »².*

Dans ce relais d'un autre à *« plus d'un autre »* se joue un autre passage qui va de la resubjectivation d'un individu à la résilience d'un groupe ou d'une communauté.

III.5.3.3.5 Polyphonie et résilience collective

Pour René Kaës, une catastrophe laisse le sujet *« en défaut d'énonciation, en défaut de parler sa langue »*. De même, pour le descendant de personnes qui ont vécu une catastrophe, les traces du cataclysme lui sont transférées alors qu'elles *« demeurent muettes et actives [...] sans transformation de la chose en mots de la langue. »*

Pour retrouver sa langue et sa capacité d'énonciation, il est nécessaire de joindre *« plusieurs écritures : des versions, des variations, des variantes, autant de traductions d'un texte dans l'autre, de transports d'émois, de transferts de pensées, jusqu'à ce que du sens commun se fasse »* et que chacun retrouve sa subjectivité.

« Le traumatisme exige une décondensation par le déplacement et la métaphore, mais aussi une diffraction. Il s'agit là [le psychodrame] d'un processus à travers lequel le sujet se fait représenter par quelques autres, répartissant ainsi les charges économiques trop fortes qui occultent la représentation impossible³. »

L'expérience du psychodrame favorise l'élaboration de l'expérience catastrophique partagée avec d'autres grâce à un *« travail de l'intersubjectivité »*, plus précisément par *« une pluralité de références et de discours. »* Kaës affirme que la polyphonie des discours et l'intersubjectivité sont nécessaires pour *« élaborer, penser et donner sens à des événements catastrophiques et renouer les liens internes avec l'affect »*. Penser la catastrophe requiert de lui faire écho, de *« susciter témoignages et commentaires, convoquer de multiples versions »*, qui sont autant de *« recherches vitales »⁴.*

« Après une expérience traumatique collective, comme une catastrophe génocidaire, ce qui est vital, ce n'est pas le debriefing auquel les psychologues croient comme à un remède opérationnel comportemental, mais la mise en récit à plusieurs voix, à et pour

¹ R. Kaës (2009), p. 209.

² J. Altounian (1990), p. 148.

³ R. Kaës (2009), p. 221.

⁴ *Ibidem* p. 210.

plusieurs auditeurs, les uns victimes de la catastrophe, les autres témoins, d'autres étrangers à celle-ci. Dans la mise en récit, ce qui est important, c'est la diversité et la similitude des versions qui sont élaborées¹. »

Pour R. Kaës, la remembrance, à la fois conscience, souvenir et remembrement, désigne le processus de la remémoration et, « *par la co-mémoration, la réintégration de la catastrophe dans le corps somatique et dans le corps social.* » L'auteur invite au « polylogue », ce récit polyphonique des mots, des images et des silences.

« Le trauma catastrophique collectif a comme nécessité première de retrouver [par le récit] des conjonctions de subjectivité, dans un Nous qui reconnaîtrait chaque Je, la polysémie qui fut écrasée dans ce cataclysme². »

Janine Altounian confirme cette option, y compris au sein de la même famille.

« À ces êtres écrasés par des expériences non subjectivables, cet autre-familier qu'est leur héritier peut apporter, avec l'enveloppe de son écrit, un contenant psychique aux faits terrorisants qu'il a vécus. Ici, c'est le holding de l'écriture, substitut d'un holding absent en son temps, qui retransitionnalise la parole de ces êtres en défaut d'eux-mêmes, qui l'historicise par cet avènement dans l'ordre métaphorique du discours³. »

Aussi Régine Waintrater rappelle-t-elle avec justesse l'importance du partage des souvenirs dans une communauté affective, une communauté humaine, puisque « *la mémoire individuelle se déploie toujours sur le fond d'une mémoire collective qui lui fournit un cadre et un contenant* ». Souvenirs de soi-même dans un monde où vivent aussi les autres, souvenirs de ce qui a été vécu avec eux et partagé ensemble⁴...

Pour terminer cette réflexion, au cœur de l'enchevêtrement de l'individu et du social, du subjectif et de communautaire, tissage qui a été la trame même de toute notre recherche, nous souhaitons rappeler les trois niveaux d'atteintes à l'humain proposés par le philosophe israélien Avishai Margalit : l'injustice, l'humiliation et la cruauté⁵.

Il en appelle à la reconnaissance de l'autre et à la *décence*, qui consiste à éviter et à empêcher, en fait à s'interdire, ces trois atteintes à l'humain, alors que les institutions – trop souvent aveugles à l'expression humaine et aux sentiments – ont tendance à traiter les humains de façon indécente⁶.

¹ *Ibidem* p. 219.

² *Ibidem* p. 219.

³ J. Altounian (2009), p. 145-146.

⁴ R. Waintrater (2003), p. 92.

⁵ A. Margalit (1996).

⁶ *Ibidem* chap. 6.

Afin d'éloigner le spectre des catastrophes, et plus particulièrement des attentats terroristes, des massacres et des génocides, nous pouvons souhaiter avec Margalit qu'il devienne « *impossible pour un humain de traiter un autre humain comme un non-humain* »¹. Cela laisse réfléchir à ce qu'il reste encore à accomplir – individuellement et collectivement – pour qu'un tel vœu se réalise...

¹ *Ibidem* p. 89.

Conclusion

« Le traumatisme a désigné tout d'abord un accident subjectif majeur et exceptionnel, inintégrable à l'économie psychique. Une des questions que pose notre actualité, c'est que l'exception tend à devenir ordinaire, sans que soient pour autant connus à ce jour les moyens d'y apporter des réponses appropriées. »

Christian Hoffmann, *Traumas et catastrophe aujourd'hui*.

Nous avons choisi de mener une recherche sur les modalités psychiques de la désubjectivation, de la resubjectivation et de la résilience collective en situations de catastrophe, en étudiant plus particulièrement l'exil des Européens et des Juifs habitant au Maghreb lors de la décolonisation de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie.

Nous avons souhaité commencer par un panorama sur la notion de trauma en psychanalyse, ses racines dans les observations des psychiatres militaires, sa naissance de Charcot à Freud, ses évolutions de Ferenczi à nos jours. Nous avons essayé de préciser la subjectivation et ses processus, notamment son lien avec l'introjection, approché une description des phénomènes de désubjectivation, puis proposé une présentation critique de la « résilience ». Nous avons commencé à préciser certaines différences entre catastrophe et trauma, tout en les interrogeant. Nous avons abouti à quelques premières hypothèses souples ou *pistes de recherche*.

Après avoir situé notre terrain d'investigation dans le contexte complexe des pays de départ et d'arrivée, nous avons précisé notre choix méthodologique concernant le récit de vie en interrogeant quatorze témoins sur deux générations. L'étude des témoignages nous a permis de découvrir un paradoxe concernant la mémoire : d'une part, l'importance des « bons souvenirs » de l'existence partagée avec les proches avant la survenue de l'exil et, d'autre part, différentes façons d'appréhender, ou d'apprivoiser, la mémoire de la catastrophe elle-même, avec un trait commun concernant une modification de la relation à la temporalité et au temps vécu. Cela nous a amené à parler de *no man's time* et à envisager un transfert sur la mémoire.

Nous avons pu aboutir à une première option, partielle et provisoire, concernant la déssubjectivation du fait d'une catastrophe : elle correspondrait à la perte du socle psychique que représente *la relation intime du sujet au temps vécu, en tant que continuum nécessaire aux processus d'introjection, de création de soi, d'élaboration.*

Nous avons souhaité mieux cerner la question de l'exil, notamment en interrogeant l'idée d'identité, à partir de six entretiens complémentaires, puis en confrontant les témoignages des exilés que nous avons écoutés avec le travail très fouillé de plusieurs psychanalystes sur l'exil arménien, s'appuyant sur un récit de l'exode. Puis nous avons envisagé la façon singulière dont chaque témoin a pu essayer de se relever de la catastrophe, dans ses aspects singuliers autant que pluriels, non seulement intrapsychiques et intersubjectifs, mais aussi familiaux et communautaires. Nous avons de nouveau mesuré l'importance libératrice et thérapeutique du récit de vie, autant que de la relation du sujet et du groupe à la mémoire, au temps, à la durée, et la place fondamentale de la *capacité de métaphorisation* dans les processus de resubjectivation ou dans les phénomènes de résilience collective. Nous avons alors proposé de nouvelles questions de recherche plus en phase avec les observations cliniques issues de cette vingtaine d'entretiens. Nous avons enfin essayé d'esquisser les limites de notre travail et présenté quelques apports d'autres chercheurs.

À la lecture de cette thèse, il serait possible de considérer que la catastrophe pourrait être définie autour de la subjectivation, à travers la déssubjectivation puis la resubjectivation individuelle et la résilience collective. Cela impliquerait une question plus directe encore : *peut-on parler de catastrophe s'il n'y a pas de déssubjectivation ?* Il nous semble que les modalités de définition d'une catastrophe et de son impact nécessitent d'être plus vastes et de tenir compte également des différents types de catastrophes. Il s'agirait non plus seulement d'étudier les catastrophes naturelles ou sociales, mais aussi d'envisager la diversité des attaques de l'humain dans les situations de guerre, de terrorisme, de massacres, de génocide, etc. Cela signifie que le champ de recherche sur les catastrophes est immense, largement ouvert devant nous et que nous n'en sommes qu'aux prémices.

En dehors de ces recherches, nous souhaiterions pareillement poursuivre l'étude approfondie de formes inhabituelles de « transferts », comme les transferts sur la parole et la mémoire, mais aussi les mouvements transférentiels sur la recherche elle-même. Peut-être cela permettrait-il de préciser les approches méthodologiques. Sans oublier Freud ou Lacan, nous retenons du transfert ses définitions favorables,

comme celle de Fethi Benslama, que nous avons déjà citée, ou celle de Jean Oury, voyant dans la fonction créatrice du transfert ce qui le distingue de la répétition¹.

Nous sommes conscient que la piste concernant la « haine de la mémoire » est pour l'instant très ténue. Nous pensons qu'elle mérite d'être poursuivie et approfondie. Si la mémoire haïe est niée (celle du désastre), cela induit un clivage avec la part de mémoire qui est idéalisée (celle du paradis perdu), séparant d'un côté le réel de la catastrophe et de l'autre le mythe de l'idéologie. Par ailleurs, des études cliniques plus nombreuses et plus poussées, dans des situations variées, pourraient permettre de mieux définir la métapsychologie de ce que nous appelons l'étrangéisation.

Nous souhaiterions aller plus loin dans l'étude des dyschronies et des phénomènes dyschroniques. Par exemple, même dans certaines cures dites « classiques », le transfert présente des aspects dyschroniques plus ou moins intenses et envahissants, comme des émergences insistantes du passé dans le présent, recouvrant l'actuel, mais aussi des sorties du temps, des absences de lien avec la temporalité. Une telle étude impliquerait également d'approfondir cette question du côté de l'Inconscient, ignorant le temps pour Freud, comme Réel pour le dernier Lacan²...

Il serait intéressant et important de se pencher sur l'histoire précédant une catastrophe, par exemple en menant une étude systématique sur les différents traumatismes ayant eu lieu dans la généalogie et leurs conséquences sur la famille, la rendant plus fragile, plus réceptive ou, même plus menacée, lors de la survenue d'un désastre. De même, tout cataclysme s'inscrit dans une série catastrophique qui lui préexiste, marquant la culture communautaire et les représentations collectives.

Enfin, à l'issue de cette recherche, il nous semble que la guerre d'Algérie et, plus largement, la décolonisation ne sont pas terminées. Nous pouvons supposer que cette guerre continue, autrement, par le biais du racisme et du nationalisme d'une part, par le truchement des terrorismes d'autre part, qui sont, entre autres, les manifestations symptomatiques des dénégations et des dénis de l'histoire passée³.

Deux exemples récents. Le premier concerne le procès pour meurtre d'un jeune maghrébin par le patron d'un bar, dont les assises se sont tenues à Nice du 14 au 16 mai 2014. Bella était juré, elle confie : « Le meurtre du jeune Arabe a retenti pour moi

¹ J. Oury, *Séminaire de Saint-Anne*, Paris, novembre 2012.

² S. Freud (1915 a), P. Acklin-Mehrin (2008). J. Lacan (1976), C. Soler (2009).

³ Sur la colonisation, l'esclavage et leurs conséquences, voir aussi O. Douville (2014), p. 162-166.

comme un écho au meurtre commis par Meursault dans *L'Étranger*. Cet homme à la barre des accusés était Pied Noir, il avait tiré cette fois-là et pas une autre. Sa cible était l'Arabe, plus que le jeune marseillais... Ma conviction demeure qu'une part de notre histoire commune était en jeu dans ce meurtre. Une tentative inconsciente de venger ses parents qui avaient perdu le soleil et la terre de l'Algérie. » Le deuxième exemple est survenu le jour même où nous écrivons ces lignes, le mardi 22 mars 2016 : deux attentats terroristes sanglants à l'aéroport de Bruxelles à 7h58 et dans la station de métro Maelbeek près du siège de la Commission Européenne à 9H11, par trois kamikazes d'origine maghrébine, se réclamant de l'État Islamique, provoquant la mort de 31 personnes, alors que plus de 270 autres sont blessées...

Nous avons très peu abordé la problématique de la *colonisation*. À la fin de notre étude, elle nous apparaît comme un élément central dans la catastrophe violente et durable qu'a été, de part et d'autre, la décolonisation.

Coloniser un peuple, plus qu'une terre, consiste notamment à lui imposer une culture, une vision du monde, ses propres croyances et la certitude qu'elles sont supérieures à celles de la culture « indigène », voire les seules valables. Il y a là une forme d'impérialisme que l'on pourrait aussi bien nommer emprise, fanatisme, que terrorisme intellectuel et juridique, souvent accompagnés de tout un arsenal dogmatique et théorique d'arguments prêtant main forte à la colonisation.

De ce fait, indéniablement, *la colonisation est déjà une catastrophe* : de nouvelles idées, croyances et coutumes sont inculquées. Il s'agit d'une négation du sujet ; même partielle, sa désobjectivation passe par le biais d'une acculturation forcée. Il est alors possible de se demander en quoi la logique de la colonisation et la violence de sa durable mise en œuvre ne seraient pas, pour une part, responsables du terrorisme qui assaille les anciens pays colonisateurs depuis quelques années...

Cela remet en question, au sens propre, une partie de nos observations peut-être trop hâtives, sur la « bonne entente » entre communautés. D'après Aude, il y avait aussi une bonne part de paternalisme dans tout cela : « L'indigène était considéré comme un subalterne. Même chez les 'petits colons', c'était un état d'esprit général. La colonisation était insidieuse. [...] Le paternalisme se sentait dans tous les milieux sociaux. J'avais un oncle qui avait une propriété agricole au sud d'Alger. Tous les travailleurs étaient arabes et les propriétaires se prélassaient à l'ombre de leurs vérandas. Bien que très jeune, je sentais le poids d'un règlement très strict. [...] Tous les Pieds Noirs utilisaient des termes injurieux au sujet des Arabes : bicots, bougnoules, marrons étaient lancés sans complexe pour parler de ceux dont ils se

prétendaient pourtant les amis. [...] Je n'ai jamais senti d'égalité, sauf peut-être à travers mon père avec son chauffeur, membre du FLN, qui était un réel ami. »

Pourtant, dans bien des cas, tout de même, il reste quelque chose de cette proximité quotidienne et affective avec des personnes d'autres communautés, comme une humanisation au contact de l'autre : « En pensant aux femmes arabes au service des bourgeois d'Alger je me suis souvenue que j'avais été très proche de la 'Fatma' qui travaillait chez nous. Petite fille, je lavais avec elle, à genoux, le carrelage de notre villa. J'ai gardé un sentiment très profond de compassion pour ces Arabes à notre service. Je me suis dit que ma vie après, très au service des autres et de ma maison, avait un lien avec la position sociale désastreuse de ces 'gens de maison', et qu'en me mettant à faire comme eux je rachetais un peu le mépris qui avait été leur lot. »

Voilà ce qui nous a fait imaginer, qu'en plus de l'exil physique, existe une *déchirure interne* concernant la séparation avec l'autre, qui est moins l'étranger que cet humain étrange et familier juste à côté de soi, séparation donc avec celles et ceux de là-bas, qui ont pu rester au pays. Ces proches étranges étaient peut-être « mal aimés », mais ils ont parfois aussi été vraiment aimés, au cas par cas, dans le réel de ces relations qui constituent la trame sensible de la vie, sa saveur et son unicité irremplaçables...

Pour clore provisoirement cette recherche, nous souhaitons laisser la parole au poète Abdellatif Laâbi : « *Les tragédies que nous sommes en train de vivre nous sont communes, donc les réponses aussi peuvent être communes* » affirmait-il, le 6 janvier 2016 sur *France Culture*, en proposant la poésie comme réponse à la barbarie.

Bibliographie

1. ABDELOUAHED, H. (1998). *La visualité du langage*, Paris, L'Harmattan.
2. ABDELOUAHED, H. (2006). *La langue et le miroir*, Syrie, Dâr Bidâyât.
3. ABDELOUAHED, H. (2012). *Figures du féminin en islam*, Paris, PUF.
4. ABRAHAM, K. (1918). « Contribution à la psychanalyse des névroses de guerre », *Œuvres complètes II 1913-1925*, Paris, Payot, 1889, p. 173-185.
5. ABRAHAM, N. TOROK, M. (1976). *Le verbier de l'homme aux loups*, Paris, Flammarion.
6. ABRAHAM, N. TOROK, M. (1978). *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1987.
7. ACKLIN-MEHRI, P. (2008). *Essais sur la rencontre de la métaphore et du temps* (thèse de doctorat), Paris, Université Paris-7-Denis Diderot.
8. AÏN, J. (2007). *Résilience : Réparation, élaboration ou création*, Toulouse, Erès.
9. ANDREAS-SALOME, L. (1912-1913). *À l'école de Freud. Journal d'une année*, Paris, Gallimard, 1970.
10. ANDREAS-SALOME, L. (1931). *Lettre ouverte à Freud*, Paris, Seuil, 1987.
11. AGULHON, M. (1990). *La république*, Paris, Hachette.
12. ALTOUNIAN, J. (1990). *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie*, Paris, Les belles lettres.
13. ALTOUNIAN, J. et al. (2009). *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Paris, PUF.
14. ANGELERGUES, R. (1993). *L'homme psychique*, Paris, Calmann-Lévy.
15. ANZIEU, D. (1981). *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod.
16. ANZIEU, D. (1985). *Le Moi-peau*, Paris, Dunod (1995).
17. ANZIEU, D. et al. (1987). *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod.
18. ANZIEU, D. (1993). *Les contenants de pensée*, Paris, Dunod.
19. APPELFELD, A. (1999). *Histoire d'une vie*, Paris, L'Olivier, 2004.
20. APPELFELD, A. (2011). *Le garçon qui voulait dormir*, Paris, L'Olivier, 2011.
21. ARENDT, H. (1951). *Les origines du totalitarisme*, Paris, Seuil, 1972.
22. ARENDT, H. (1958). *La condition de l'homme moderne*, Paris, Le Livre de Poche, 2002.
23. ARENDT, H. (1961). *Eichmann à Jérusalem*, Paris, Seuil, 1966.
24. ARIES, P. (1977). *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil.
25. ARNOLD, A. L. (1985). « Impatient treatment of Vietnam veterans with post-traumatic disorder », in Sonneberg S. et al., *The Trauma of War. Stress and Recovery in Vietnam Veterans*, Washington, Am. Psych. Ass., p. 229-262.
26. ASSELAIN, J.-C. (1984). *Histoire économique de la France*, tome II, Paris, Seuil.
27. AULAGNIER, P. (1975). *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, PUF, 1999.
28. AULAGNIER, P. (1984). *L'apprenti-historien et le maître-sorcier*, Paris, PUF.
29. AULAGNIER, P. (1986). *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay.
30. AUXEMERY, Y. (2013 a). « À chaque guerre son syndrome, à chaque syndrome sa guerre », *Annales Médico-psychologiques*, revue psychiatrique, Paris, In Press, avril.
31. AUXEMERY, Y. (2013 b). « L'exposition traumatique du sujet dit 'névrosé' : destinée ou rencontre fortuite ? Aller au-devant et au-delà de l'évènement traumatique : de la

- confrontation traumatique désertifiée par le langage à la voie psychothérapique », Paris, *L'Évolution Psychiatrique*, Volume 78/3, juillet-septembre 2013, 399-414.
32. BALINT, M. (1956). *Le défaut fondamental*, Paris, Payot, 2006.
 33. BALINT, M. (1959). *Les voies de la régression*, Paris, Payot, 2000.
 34. BALINT, M. (1969). « Trauma et relation d'objet », *International Journal of Psychoanalysis*, n°50, p. 429 sq. Traduction française in Moreau-Ricaud, M. (2000) *Michaël Balint*, Erès.
 35. BALMARY, M. (1997). *L'homme aux statues*, Paris, Grasset.
 36. BALSAMO, M. (2010). *Psychanalyse et subjectivité. Histoire, généalogie, psychose*, Paris, Campagne Première.
 37. BARRANO, M. LAMOUR, M. (1999). *L'observation du bébé : méthodes et cliniques*, Paris, Gaëtan Morin.
 38. BARROIS, C. (1988). *Les névroses traumatiques*, Paris, Dunod.
 39. BAUDELAIRE, C. (1857). *Les fleurs du mal*, Paris, Le Livre de Poche, 1972.
 40. BAUSSANT, M. (2002). *Pieds Noirs, mémoires d'exil*, Paris, Stock.
 41. BECKER, J.-J. (1980). *Les Français dans la grande guerre*, Paris, Laffont.
 42. BENGHOZI, P. (1994). « Porte la honte et maillage des contenants généalogiques », *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, n°22, Toulouse, Erès.
 43. BENGHOZI, P. (1995). « Effraction des contenants généalogiques familiaux, transfert catastrophique, rêveries et néo-secrets ». *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, n°24, Toulouse, Erès.
 44. BENGHOZI, P. (1996). « L'attaque contre l'humain, attaque contre la dignité – Traumatisme catastrophique et transmission généalogique », *Nervure, Journal de Psychiatrie ; Tome 9 (2)*, mars, Paris, 39-45.
 45. BENGHOZI, P. (2003). « Résilience sociale et communautaire », *La santé de l'homme*, Saint Denis, INPES.
 46. BENGHOZI, P. (2009). « Une approche transcontenante groupale des anamorphoses de l'adolescence », *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, n°53, Toulouse, Erès.
 47. BENGHOZI, P. (2010). « La violence n'est pas l'agressivité. Une perspective psychanalytique des Liens », *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, n°55, Toulouse, Erès.
 48. BENGHOZI, P. (2011). « Le scénario généalogique Porte la Honte », *Honte et transmission, Dialogue*, n°190, Toulouse, Erès.
 49. BENGHOZI, P. (2012). « La honte en héritage, petites histoires et grande histoire : le contenant narratif », *Mededelingen, Ecole Belge de Psychanalyse*, Bruxelles, 85-94.
 50. BENSLAMA, F. (1997). « La demeure empruntée », *Les sites de l'exil, Psychologie Clinique*, Paris, L'Harmattan, n° 3, 39-47.
 51. BENSLAMA, F. (2002). *La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam*, Paris, Flammarion, 2013.
 52. BENSLAMA, F. (2005). *Déclaration d'insoumission à l'usage des musulmans et de ceux qui ne le sont pas*, Paris, Flammarion.
 53. BENSLAMA, F. (2009). « Exil et transmission, ou mémoire en devenir », *Le Français d'aujourd'hui*, Paris, Dunod, 2009/3, n°166, 33-41.
 54. BENSLAMA, F. (2014 a). *La guerre des subjectivités en Islam*, Fécamp, Editions Lignes.

55. BENSLAMA, F. (2014 b). « Subjectivité et catastrophe dans la culture », *Trauma et catastrophes aujourd'hui*, Université Paris-Diderot, UFR Etudes Psychanalytiques, 4 et 5 juillet 2014.
56. BERADT, C. (1966). *Rêver sous le Troisième Reich*, Paris, Payot, 2002.
57. BERGSON, H. (1896). *Matière et mémoire*, Paris, PUF, 2008.
58. BERGSON, H. (1907). *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 2007.
59. BERGSON, H. (1912). *L'âme et le corps*, Paris, PUF, 2011.
60. BERTRAND, M. DORAY, B. (1989). *Psychanalyse et sciences sociales*, Paris, La Découverte.
61. BERTRAND, M. DORAY, B. (2014). *Résilience : les ambiguïtés d'un concept*, Paris, olivierdouvele.blogspot.fr, avril 2014.
62. BION, W. R. (1961). *Recherche sur les petits groupes*, Paris, PUF, 1965.
63. BION, W.R. (1962). *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF, 2003.
64. BION, W. R. (1967). *Réflexion faite*, Paris, PUF, 1983.
65. BION, W.R. (1982). « Attaques contre les liens », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 25, Paris, Gallimard.
66. BIRMAN, J. (2014). « Etats-limites, traumas et catastrophes dans le monde contemporain », *Trauma et catastrophes aujourd'hui*, Université Paris-Diderot, UFR Etudes Psychanalytiques, 4 et 5 juillet 2014.
67. BLANCHOT, M. (1980). *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard.
68. BLEGER, J. (1979). « Psychanalyse du cadre psychanalytique », *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod.
69. BLEGER, J. (1981). *Symbiose et ambiguïté*, Paris, PUF.
70. BOLTANSKI, L. (2009). *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard.
71. BORNANCIN TOMASELLA, G. (2016). *Nerval et la poétique du château*, Université Paris-IV.
72. BOTET PRADEILLES, G. (2016). *Sans queue ni tête*, Paris, L'Harmattan.
73. BOULANGER, C., LANÇON, C. (2006). « L'empathie : réflexions sur un concept ». *Annales médico-psychologiques*, 164, Paris, Elsevier Masson, 497-505.
74. BREUER, J. FREUD, S. (1895). *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 2002.
75. BRIOLE, G., et al. (1997). *Le traumatisme psychique*, Paris, Masson.
76. BRIOLE, G. (2014). « L'inchangé des guerres », *Trauma et catastrophes aujourd'hui*, Université Paris-Diderot, UFR Etudes Psychanalytiques, 4 et 5 juillet 2014.
77. BRONTË, C. (1847). *Jane Eyre*, Paris, Le Livre de Poche, 2012.
78. BROOK, P. (1998). *Oublier le temps*, Paris, Seuil, 2003.
79. BUTLER, J. (2005). *Le récit de soi*, Paris, PUF, 2007.
80. CACHARD, C. (1986). *Les gardiens du silence*, Paris, Editions des Femmes.
81. CAHN, R. (1998). *L'adolescent dans la psychanalyse, l'aventure de la subjectivation*, Paris, PUF.
82. CAHN, R. (2002). *La fin du divan ?*, Paris, Odile Jacob.
83. CAHN, R. CHABERT, C. RICHARD, F. ROUSSILLON, R. WAINRIB, S. (2005). *Subjectivation, un nouveau point de vue en psychanalyse ?*, Paris, Le Carnet Psy.
84. CHAPEROT, C. (2015). *Salomé et son psychiatre*, Paris, L'Harmattan.
85. CHAR, R. (1952). *Lettera amorosa*, Paris, Gallimard, 2007.

86. CHARCOT, J.-M. (1890). *Leçons sur les maladies du système nerveux (1885-1887)*, Paris, Progrès Médical.
87. CHESNEAU DUMARSAIS, C. (1730). *Traité des tropes*, Paris, Manucius, 2011.
88. CHOMSKY, N. (2002). *Pour une éducation humaniste*, Paris, L'Herne, 2012.
89. CICCONE, A. FERRANT, A. (2009). *Honte, culpabilité et traumatisme*, Paris, Dunod.
90. CIFALI, M. et al. (1993). « Les traumatismes psychiques », *Le bloc-notes de la psychanalyse* n°12, Genève, Georg.
91. CLAUDEL, P. (1965). *Œuvres en prose*, Paris, Gallimard, « La Pléiade ».
92. CONTE INDURSKY, A. (2016). *De l'exil à l'asile. Clinique avec des réfugiés au carrefour entre le psychique et le politique*, thèse de doctorat, CRPP, Paris, Université Paris-7-Diderot.
93. CORNATON, M. (2000). *Les camps de regroupement de la guerre d'Algérie*, L'Harmattan.
94. CREMNITER, D. et al. (2007). *Catastrophes, aspects psychiatriques et psychopathologiques actuels*, Lyon, EMC Psychiatrie, 37-113-D-10, 14 pages.
95. CROCQ, L. (1999). *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob.
96. CYRULNIK, B. (1999), *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.
97. CYRULNIK, B. (2003), « La résilience, risques idéologiques », *Enfance Majuscule*, n° 72-73, septembre-décembre 2003.
98. CYRULNIK, B. DUVAL, P. (2006), *Psychanalyse et résilience*, Paris, Odile Jacob.
99. CYRULNIK, B. PESCHANSKI, D. (2012). *Mémoire et traumatisme*, Paris, INA.
100. DAOUD, K. (2014). *Meursault, contre-enquête*, Arles, Actes Sud.
101. DAVIDSON, D. (2010). "The Applicability of the Concept of Resilience to Social Systems: Some Sources of Optimism and Nagging Doubts". *Society & Natural Resources*, 23(12): 1135-1149.
102. DAVOINE, F. GAUDILLERE, J. M. (2006). *Histoire du trauma, la folie des guerres*, Stock.
103. DEFORES, M.-C. (1999). « La croissance humaine est une lente incarnation », *Françoise Dolto, c'est la parole qui fait vivre*, Paris, Gallimard.
104. DEFORES, M.-C. (2005). *Du Vedanta à la psychanalyse*, Gretz, CVR.
105. DEFORES, M.-C. PIEDIMONTE, Y. (2009). *La constitution de l'être*, Paris, Bréal.
106. DELACOUR, M.-O. (1985). *Ô Louise*, Paris, Gallimard.
107. DELAUNAY, P. (2011). *Les quatre transferts*, Paris, FAP.
108. DE NUR, Y. (1990). *Les visions d'un rescapé*, Paris, Hachette.
109. DERRIDA, J. HABERMAS, J. (2003). *Le concept du 11 septembre*, Paris, Galilée.
110. DOLTO, F. (1984). *L'image inconsciente du corps*, Paris, Gallimard.
111. DOUVILLE, O. (2003). « Du choc au trauma, il y a plus d'un temps », *Figures de la Psychanalyse*, Logos, Ananké, 8/2003, 83-96.
112. DOUVILLE, O. (2009). *Chronologie de la psychanalyse du temps de Freud*, Paris, Dunod.
113. DOUVILLE, O. (2014 a). *Les figures de l'autre. Pour une anthropologie clinique*, Paris, Dunod.
114. DOUVILLE, O. (2014 b). « Des psychanalystes sous la première guerre mondiale : de la névrose traumatique à la folie traumatique », *Bulletin de psychologie*, n° 531, Tome 67 (3), mai-juin 2014, 237-251.

115. DUCHET, C. MOLEND, S. PONSETI, A. (2009). *Le débriefing psychologique. Pratique, bilan et évolution des soins précoces*, Paris, Dunod.
116. DUEZ, B. (2002). « L'indécidabilité : un modèle générique du traumatisme », *Perspectives psychiatriques*, vol. 41, no2, p. 113-118.
117. DUMAS, A. MAQUET, A. (1846). *Le comte de Monte Cristo*, Paris, Le Livre de Poche, 1998.
118. DUPONT, J. (2008). « La notion de trauma selon Ferenczi et ses effets sur la clinique psychanalytique ultérieure », *Filigrane* volume 17 n°1, Montréal.
119. DURIF-VAREMBONT, J.-P. (2005). « Quelques aspects du temps post-traumatique », *Perspectives psychiatriques*, 2005/2, vol. 44., p. 144-150.
120. ELIACHEFF, C. SOULEZ-LARIVIERE, D. (2007). *Le temps des victimes*, Paris, Albin Michel.
121. EMMANUEL, F. (2000). *La question humaine*, Paris, Stock.
122. EIGUER, A. (1983). *Un divan pour la famille*, Paris, Le Centurion.
123. EVERLY, G. MITCHELL, J. (1997). *Critical incident stress management*, Maryland (USA), Chevron Publishing Corp.
124. FANSHEL, D. LABOV, W. (1977). *Therapeutic discourse. Psychotherapy as conversation*, London, Academic Press.
125. FASSIN, D. RECHTMAN, R. (2007). *L'empire du traumatisme*, Paris, Flammarion.
126. FENICHEL, O. (1945). *La théorie psychanalytique des névroses*, Paris, PUF, 1953.
127. FERENCZI, S. (1908). « Psychanalyse et pédagogie » (conférence au congrès de psychanalyse à Salzbourg), *Psychanalyse I*, Payot, 1990 ; puis *L'enfant dans l'adulte*, Paris, Payot, 2006.
128. FERENCZI, S. (1909). « Transfert et introjection », *Psychanalyse I*, Payot, 1990.
129. FERENCZI, S. (1916). « Deux types de névroses de guerre », *Psychanalyse II*, Paris, Payot 1994 ; puis *Sur les névroses de guerre*, Paris, Payot, 2010.
130. FERENCZI, S. (1918). « Psychanalyse des névroses de guerre », Rapport présenté au V^e Congrès international de Psychanalyse de Budapest, le 28 septembre 1918, *Psychanalyse III*, Paris, Payot, 1990.
131. FERENCZI, S. (1923). « Le rêve du nourrisson savant », *Psychanalyse III*, Paris, Payot, 1990.
132. FERENCZI, S. (1924). *Thalassa*, Paris, Payot, 2002.
133. FERENCZI, S. (1929). « L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1990 ; puis *L'enfant dans l'adulte*, Paris, Payot, 2006.
134. FERENCZI, S. (1930 a). « Traumatisme et aspiration à la guérison », in *Le traumatisme*, Paris, Payot, 2006.
135. FERENCZI, S. (1930 b). « De la construction analytique des mécanismes psychiques », in *Le traumatisme*, Paris, Payot, 2006.
136. FERENCZI, S. (1931 a). « La naissance de l'intellect », *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1990.
137. FERENCZI, S. (1931 b). « Analyses d'enfants avec des adultes », *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1990 ; puis *L'enfant dans l'adulte*, Paris, Payot, 2006.
138. FERENCZI, S. (1932 a). *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Paris, Payot, 2004.
139. FERENCZI, S. (1932 b). *Journal clinique*, Paris, Payot, 1985.

140. FERENCZI, S. (1934). « Réflexion sur le traumatisme ». *Int. Zeitschrift für Psych.*, tome 20, in *Le traumatisme*, Paris, Payot, 2006.
141. FOUCAULT, M. (1954). *Maladie mentale et psychologie*, Paris, PUF.
142. FOUCAULT, M. (1970). *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.
143. FOUCAULT, M. (1972). *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.
144. FOUCAULT, M. (1981). *Subjectivité et vérité*, Paris, Seuil, 2014.
145. FOUCAULT, M. (2001). *L'herméneutique du sujet. Cours au collège de France 1981-1982*, Paris, Gallimard.
146. FREUD, A. (1936). *Le moi et les mécanismes de défense*, Paris, PUF, 2001.
147. FREUD, S. (1887-1902). « Lettres à Wilhem Fliess », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973.
148. FREUD, S. (1891). *Contribution à l'étude des aphasies*, Paris, PUF, 1987.
149. FREUD, S. (1893). « Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques », *Archives de Neurologie*, n° 77.
150. FREUD, S. (1894). « Les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion*, Paris PUF, 1989.
151. FREUD, S. (1895). *Projet d'une psychologie*, Paris, PUF, 2006.
152. FREUD, S. (1896 a). « L'étiologie de l'hystérie », *Névrose psychose et perversion*, Paris, PUF, 1989.
153. FREUD, S. (1896 b). « Nouvelles remarques sur les névroses de défense », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979.
154. FREUD, S. (1898). « Sur le mécanisme psychique de l'oubli », *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984.
155. FREUD, S. (1899). « Sur les souvenirs écrans », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1989.
156. FREUD, S. (1900). *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 2012.
157. FREUD, S. (1901). *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1975.
158. FREUD, S. (1905 a). « Fragments d'une analyse d'hystérie », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2014.
159. FREUD, S. (1905 b). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1992.
160. FREUD, S. (1905 c). *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.
161. FREUD, S. (1906). *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris, Gallimard, 2007.
162. FREUD, S. (1909). « Le roman familial des névrosés », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1989.
163. FREUD, S. (1909-1910). *Sur la psychanalyse. Cinq conférences*, Paris, Gallimard, 1991.
164. FREUD, S. (1910). *De la technique psychanalytique*, PUF, 2010.
165. FREUD, S. (1911). *Le président Schreber*, Paris, PUF, 1995.
166. FREUD, S. (1912). *Totem et tabou*, Paris, PUF, 1998.
167. FREUD, S. (1914). « Remémoration, répétition, perlaboration », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1981.
168. FREUD, S. (1915 a). *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.
169. FREUD, S. (1915 b). « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 235-268.

170. FREUD, S. (1916). *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1973.
171. FREUD, S. (1918). *Correspondance avec Simmel*, *Psychanalyse à l'université*, 9, 33, 5-6, 1983.
172. FREUD, S. (1919 a). *L'inquiétante étrangeté*, Paris, Gallimard, 1988.
173. FREUD, S. (1919 b). « Introduction à la psychanalyse des névroses de guerre », *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984.
174. FREUD, S. (1920). « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, PUF, 2013.
175. FREUD, S. (1921). « Psychologie collective et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1967, p. 117-218.
176. FREUD, S. (1923). *Le Moi et le ça*, *Œuvres complètes XVI*, Paris, PUF, 1991.
177. FREUD, S. (1925-1926). *Inhibition, symptôme angoisse*, Paris, PUF, 1992.
178. FREUD, S. (1927). « Fétichisme », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999.
179. FREUD, S. (1930). *Malaise dans la culture*, Paris, PUF, 1998.
180. FREUD, S. (1932). « 31^{ème} leçon. La décomposition de la personnalité psychique », *Œuvres complètes XIX (1931-1936)*, Paris, PUF, p. 140-163.
181. FREUD, S. (1937). « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985.
182. FREUD, S. (1938 a). « Le clivage du moi dans le processus de défense », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985.
183. FREUD, S. (1938 b). *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1985.
184. FREUD, S. (1939). *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1993.
185. GADDINI, E. (1981), *Scritti*, Milan, Raffaello Cortina, 1989.
186. GAUDILLIERE, J.M. (2000). "Dr. W.H. Rivers, Frs (1864-1922) distinguished neurologist and social anthropologist, who then held the rank of captain in the RAMC", *Psychologie Clinique nouvelle Série*, 9, Paris, L'Harmattan, 119-127.
187. GAULEJAC, V. de (1996). *Les sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer.
188. GIBELLO, B. (1976). « Dysharmonie cognitive », *Revue de Neuropsychiatrie Infantile*, ESF.
189. GOLSE, B. (2006). *De l'intersubjectivité à la subjectivation (co-modalité perceptive du bébé et processus de subjectivation)*, Paris, Le Carnet Psy, 2006 /5 n°109, p.25-29.
190. GREEN, A. (1972). « Notes sur les processus tertiaires », *Le discours vivant*, Paris, PUF, 1973. GREEN, A. (1984). *Le langage dans la psychanalyse*, Paris, Les Belles Lettres.
191. GREEN, A. (1993). *Le travail du négatif*, Paris, Minuit.
192. GREEN, A. (2010). *Illusions et désillusions du travail psychanalytique*, Paris, Odile Jacob.
193. GUILLAUMIN, J. (1968). *La genèse du souvenir*, Paris, PUF, 1968.
194. HALBWACHS, M. (1925). *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.
195. HALBWACHS, M. (1950). *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1968.
196. HANUS, M. (2001). *La résilience à quel prix ? Survivre et rebondir*, Paris, Maloïre.
197. HARTMANN, G. H. (1996). *The longest shadow. In the aftermath of the Holocaust*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press.
198. HERMMAN, I. (1943). *L'instinct filial*, Paris, Denoël, 1972.

199. HOFFMANN, C. (2015). « Traumas et catastrophe aujourd'hui » (éditorial), *Recherches en psychanalyse* 2/2015 (n° 20), p. 98-99.
200. HONNETH, A. (2003). *La société du mépris*, Paris, La Découverte, 2006.
201. HOANG, V. (2010). *La clinique exploratrice de l'expatriation* (thèse), Université Aix-Marseille.
202. HUBER, R. (2013). *Le processus de subjectivation en psychothérapie*, Nice, CERFPA.
203. HUGO, V. (1862). *Les misérables*, Paris, Le Livre de Poche, 2014.
204. HUSSERL, E. (1913). *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1985.
205. JANIN, C. (1996). *Figures et destins du traumatisme*, Paris, PUF.
206. JANIN, C. (2007). *La honte, ses figures et ses destins*, Paris, PUF.
207. KAËS, R. (1980). *L'idéologie, études psychanalytiques*, Paris, PUF, 1996.
208. KAËS, R. (1989). « Ruptures catastrophiques et travail de la mémoire », *Violence d'Etat et psychanalyse*, Paris, Dunod.
209. KAËS, R. (1993). *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod.
210. KAËS, R. (2009). « Le travail de l'intersubjectivité et la polyphonie du récit dans l'élaboration de l'expérience traumatique », in Janine Altounian (dir.) *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Paris, PUF, p. 209-235.
211. KAËS, R. (2012). *Le Malêtre*, Paris, Dunod.
212. KAËS, R. (2016). *L'idéologie, l'idéal, l'idée, l'idole*, Paris, Dunod.
213. KANT, E. (1781). *Critique de la raison pure*, Paris, Flammarion, 2006.
214. KARDINER, A. (1941). *The traumatic neuroses of war*, Washington, Psychosomatic Medicine Monograph II-III, National Research Council.
215. KARDINER, A. SPIEGEL, H. (1947). *War stress and neurotic illness*, New York, P.B. Hoeber.
216. KESTEMBERG, E. (2001). *La psychose froide*, Paris, PUF.
217. KHADRA, Y. (2008). *Ce que le jour doit à la nuit*, Paris, Julliard.
218. KHAN, M. (1974). « Le concept de traumatisme cumulatif », in *Le soi caché*, Gallimard, 1976.
219. KSENSEE, A. « Dépression et psychosomatique », *Revue Française de psychanalyse* n°68, PUF, 2004/4.
220. LABOV, W. (1972). *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.
221. LACAN, J. (1966). *Ecrits*, Paris, Seuil.
222. LACAN, J. (1972). « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
223. LACAN, J. (1975). *Encore (Le séminaire : livre XX)*, Paris, Seuil, 1999.
224. LACAN, J. (1976). *Le Sinthome (séminaire XXIII)*, Paris, ELP (sténotypie version Chollet).
225. LAKATOS, I. (1976). *Preuves et Réfutations : essai sur la logique de la découverte mathématique*, Paris, Hermann, 1984.
226. LAKATOS, I. (1978). *Histoire et méthodologie des sciences : Programme de recherche et reconstruction rationnelle*, Paris, PUF, 1994.
227. LA GRANGE (de), H.-L. (2007). *Gustav Mahler*, Paris, Fayard.
228. LAPLANCHE, J. PONTALIS, J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1998.
229. LARIVIERE, M. (2010). *Imposture ou psychanalyse ?*, Paris, Payot.

230. LAUFER, L. (2011). « Une vérité au cœur du délire : créativité et deuil », *Gérontologie et société*, 137, pp. 73-185.
231. LE MALEFAN, P. COQ, J.-M. (2014). « L'instant du traumatisme ». *Annales Médico-psychologiques*, revue psychiatrique, Paris, In Press.
232. LE POULICHET, S. (2015). *Environnement et catastrophe*, Paris, Mentha.
233. LHEUREUX-DAVIDSE C. (2009). « Expériences extrêmes, recherche d'apaisement et créativité », n° 22 : Penser la Barbarie, *Les Lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne*, Campagne Première.
234. LEROUX, G. (1908). *Le mystère de la chambre jaune*, Paris, Le Livre de Poche, 2007.
235. LEVI, P. (1958). *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 1988.
236. LEVI, P. (1986). *Les naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, 1989.
237. LEVI, P. (1995). *Le devoir de mémoire*, Paris, Mille et une nuits.
238. LEVINAS, E. (1996). *Ethique et infini*, Paris, Fayard.
239. LEVY, G. (2000). Au-delà du malaise, psychanalyse et barbarie, Erès.
240. MACEDO (de), H. (2008). *Lettres à une jeune psychanalyste*, Paris, Stock.
241. MAES, J.-C. (2014). « Clivages et addictions », *Différentes figures de l'addiction, Psychotropes*, 20(1-2), Bruxelles, De Boeck, 13-25.
242. MARTINI, L. (2005). *Maux d'exil, mots d'exil. A l'écoute des écritures Pieds Noirs*, Nice, Jacques Gandini.
243. MARTY, P. (1976). *Les mouvements individuels de vie et de mort. Essai d'économie psychosomatique*, Tome I, Paris, Payot.
244. MARTY, P. (1980). *L'ordre psychosomatique, Les mouvements individuels de vie et de mort. Essai d'économie psychosomatique*, Tome II, Paris, Payot.
245. MCDUGALL, J. (1989). *Théâtre du corps*, Paris, Gallimard.
246. MCDUGALL, J. (1996). *Eros aux mille et un visages*, Paris, Gallimard.
247. MARGALIT, A. (1996). *La société décente*, Paris, Flammarion, 2007.
248. MAUVIGNIER, L. (2009). *Des hommes*, Paris, Minuit.
249. MELESE, L. (2000). *La psychanalyse au risque de l'épilepsie*, Toulouse, Erès.
250. MOLIERE (1668). *Georges Dandin*, Paris, Flammarion, 2013.
251. MIJOLLA-MELLOR (de), S. (1992). *Le plaisir de pensée*, Paris, PUF.
252. MIJOLLA-MELLOR (de), S. (1995). *Meurtre familial, approche psychanalytique d'Agatha Christie*, Paris, Dunod.
253. MIJOLLA-MELLOR (de), S. (1998). *Penser la psychose*, Paris, Dunod.
254. MILLET, R. (2014). *Sibelius, les cygnes et le silence*, Gallimard, 2014.
255. MOREL CINQ-MARS, J. (2002). *Quand la pudeur prend corps*, Paris, PUF.
256. MORIN, E. (1990). *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Le Seuil.
257. NACHIN, C. (1989). *Le deuil d'amour*, Paris, L'Harmattan, 1998.
258. NACHIN, C. (1993). *Les fantômes de l'âme, à propos des héritages psychiques*, Paris, L'Harmattan.
259. NACHIN, C. (1995). « Symbole psychanalytique, crypte et fantôme », *Le psychisme à l'épreuve des générations* (dir. S. Tisseron), Paris, Dunod.
260. NACHIN, C. (1996). « Les clivages », *Revue française de psychanalyse*, n° 60, Paris, PUF, 1996/5.
261. NACHIN, C. (1999). *À l'aide, y a un secret dans le placard !*, Paris, Fleurus.

262. NACHIN, C. (2003). « Le mouvement d'identification-désidentification comme chemin de l'introjection de soi », *Destins des identifications et cures psychanalytiques*, (J. Fénelon, A. Poli, dir.), Paris, In Press.
263. NACHIN, C. (2004). *La méthode psychanalytique*, Paris, Armand Colin.
264. NACHIN, C. (2009). *Le traumatisme psychique*, Nice, Colloque de l'AENAMT.
265. NACHIN, C. (2010). *Freud, sa vie, son génie, ses limites*, Paris, Bréal.
266. NORA, P. (2012). *Les Français d'Algérie*, Paris, Christian Bourgois.
267. NUR (de), Y. (1990). *Les visions d'un rescapé*, Paris, Hachette.
268. OLIVIER de SARDAN, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif*, Louvain, Academia.
269. ORWELL, G. (1949). *1984*, Paris, le Livre de Poche, 1972.
270. PACHOUD, B. (2010). Aspects du "care" et de "l'éthique du care" en psychiatrie. *Psychiatrie, Sciences humaines Neurosciences*, 8, 3, 152-157.
271. PACHOUD, B. (2011) Le handicap psychique, une réalité pluridimensionnelle irréductible à la maladie mentale », *Le Carnet PSY*, 9, 158, 36-39.
272. PACHOUD, B. (2012) Se rétablir de troubles psychiatriques. Un changement de regard sur le devenir des personnes. *L'information Psychiatrique* ; 88 : 257-66.
273. PACHOUD, B. (2012) Se rétablir de la maladie mentale. *Santé Mentale*, 166, 24-30.
274. PACHOUD, B. (2012) L'expérience du rétablissement, un changement de perspective et de posture pour chacun des acteurs de la santé mentale. *Pluriels. La Lettre de la Mission Nationale d'Appui en Santé Mentale*. 94-95, 12-14.
275. PASCHE, F. (1988). *Le sens de la psychanalyse*, Paris, PUF.
276. PASCHE, F. (1997). *Le passé recomposé*, Paris, PUF.
277. PHILLIPS, A. (2009). *Trois capacités négatives*, Paris, L'Olivier.
278. PONTALIS, J.-B. (1968). *Après Freud*, Paris, Gallimard.
279. PONTALIS, J.-B. (1977). *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard.
280. PONTALIS, J.-B. (1988). *Perdre de vue*, Paris, Gallimard.
281. PANKOW, G. (1969). *L'homme et sa psychose*, Paris, Flammarion, 1993.
282. PANKOW, G. (1977). *Structure familiale et psychose*, Paris, Aubier, 2009.
283. PONET, B. (2014). *Les fracassés de vivre, tentative pour une poétique de la folie*, Toulouse, Erès, 2014.
284. POPPER, K. R. (1966). *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique*, Paris, Payot, 2006.
285. POTIER R. (2011). « De quoi la psychanalyse est-elle le nom : Psychanalyse et démocratie », *Adolescence*, n°77, 2011/3.
286. POTIER R. (2012). « L'idéal à l'épreuve de la différence », *Topique* n°121, 4/2012.
287. QUIGNARD, P. (1991). *Tous les matins du monde*, Paris, Gallimard.
288. RACAMIER, P.-C. (1995). *L'inceste et l'incestuel*, Paris, Editions du Collège.
289. RAND, N. TOROK, M. (1995). *Questions à Freud*, Paris, Flammarion.
290. RAND, N. (2001). *Quelle psychanalyse pour demain ? Voies ouvertes par Nicolas Abraham et Maria Torok*, Toulouse, Erès.
291. REFABERT, P. (2001). *De Freud à Kafka*, Paris, Calmann-Lévy.
292. REFABERT, P. SYLWAN, B. (2010). *Freud, Fliess, Ferenczi – Des fantômes qui hantent la psychanalyse*, Paris, Hermann.
293. RICHARD, F. (2006). *Le processus de subjectivation à l'adolescence*, Paris, Dunod.
294. RICHARD F., WAINRIB S. et al. (2006). *La subjectivation*, Paris, Dunod.
295. RICOEUR, P. (1965). *De l'interprétation. Essai sur Sigmund Freud*, Paris, Le Seuil.

296. RICOEUR, P. (1983). *Temps et récit. Tome I : L'intrigue et le récit historique*, Paris, Le Seuil.
297. RICOEUR, P. (1984). *Temps et récit. Tome II : La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Le Seuil.
298. RICOEUR, P. (1985). *Temps et récit. Tome III : Le temps raconté*, Le Seuil.
299. RICOEUR, P. (1990). *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
300. RICOEUR, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
301. RIVERS (HALSE), W. (1920). *L'instinct et l'inconscient. Contribution à une théorie biologique des psychonévroses*. Traduit de l'anglais par René Lacroze. Paris, L'Harmattan, 1999.
302. ROBIN, D. (2013). *Dépasser les souffrances institutionnelles*, Paris, PUF.
303. ROISIN, J. (2010). *De la survivance à la vie. Essai sur le traumatisme psychique et sa guérison*, Paris, PUF.
304. ROSOLATO, G. (1978). *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard.
305. ROSSI, D. (2002). « Étude sur le trauma », *Epistolettre* n° 23, Paris, FAP, juin.
306. ROUCHY, J.-C. (1995). « Secret intergénérationnel : transfusion, gardien, résurgence », in S. Tisseron (dir.) *Le psychisme à l'épreuve des générations*, Paris, Dunod.
307. ROUCHY, J.-C., dir. (2001). *La psychanalyse avec Nicolas Abraham et Maria Torok*, Toulouse, Erès.
308. ROUCHY, J.-C. SOULA DESROCHE, M. (2004). *Institution et changement. Processus psychique et organisation*, Toulouse, Erès.
309. ROUCHY, J.C. (2008). *Le groupe, espace analytique*, Toulouse, Erès.
310. ROUSSILLON, R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, PUF.
311. RUFAT, S. (2015). *Résilience, Sociétés et territoires face à l'incertitude, aux risques et aux catastrophes*. Chap. 11 : Critique de la résilience pure, Paris, ISTE, p. 187-210.
312. SAYAD, A. (1992). *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck.
313. SAYAD, A. (1999). *La double absence : des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 2014.
314. SAYAD, A. (2006). *Les paradoxes de l'altérité*, Paris, Raison d'agir.
315. SEARLES, H. (1965). *L'effort pour rendre l'autre fou*, Paris, Gallimard, 1977.
316. SEARLES, H. (1979). *Le contre-transfert*, Gallimard, Paris, 1981.
317. SEARLES, H. (1986). *Mon expérience des états limites*, Paris, Gallimard, 1994.
318. SEMPRUN, J. (1994). *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard.
319. SHENGOLD, L. (1989). *Le meurtre d'âme*, Paris, Calmann-Lévy, 1998.
320. SIMMEL, E. (1918). *Kriegsneurosen und psychisches Trauma, ihre gegenseitigen Beziehungen, dargestellt und Grund psychoanalytischer Studien, hypnotischer Studien*, Leipzig, Neimich.
321. SIMMEL, E. (1937). « The psychoanalytic sanatorium and the psychoanalytic movement », in *Bulletin of the Menninger Clinic*, 1, 1937, traduction française in *Le Patient de la Psychanalyse, Le mouvement psychanalytique*, 2002, p. 58-62.
322. SPERBER, D. (1982). *Le savoir des anthropologues*, Paris, Hermann.
323. STERN, D. (1985). *Le monde interpersonnel du nourrisson*, trad. française, Paris, PUF, 1989.
324. STORA, B. (2005). *La gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La découverte.

325. STORA, B. (2013). *Les guerres sans fin. Un historien, la France et l'Algérie*, Paris, Fayard.
326. THIBIERGE, S. (2014). « Les deux versants du traumatisme : catastrophe et information », *Trauma et catastrophes aujourd'hui*, Université Paris-Diderot, UFR Etudes Psychanalytiques, 4 et 5 juillet 2014.
327. THOM, R. (1972). *Stabilité structurelle et morphogenèse*, Paris, Dunod, 1984.
328. TISSERON, S. (1985). *Tintin chez le psychanalyste*, Paris, Aubier.
329. TISSERON, S. (1990). *Tintin et les secrets de famille*, Paris, Séguier.
330. TISSERON, S. (1992). *La honte, psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod.
331. TISSERON, S. (1995 a). *Psychanalyse de l'image, des premiers traits au virtuel*, Paris, Dunod.
332. TISSERON, S., dir. (1995 b). *Le psychisme à l'épreuve des générations. Clinique du fantôme*, Paris, Dunod.
333. TISSERON, S. (1996). *Secrets de famille, mode d'emploi*, Paris, Ramsay.
334. TISSERON, S. (1998). *Y a-t-il un pilote dans l'image ?*, Paris, Aubier.
335. TISSERON, S. (1999). *Comment l'esprit vient aux objets*, Paris, Aubier.
336. TISSERON, S. (2000). *Petites mythologies d'aujourd'hui*, Paris, Aubier.
337. TISSERON, S. (2003). « Résilience ou la lutte pour la vie », *Le Monde*, août.
338. TISSERON, S. (2005). *Comment Hitchcock m'a guéri*, Paris, Albin Michel.
339. TISSERON, S. (2005). *Vérités et mensonges de nos émotions*, Paris, Albin Michel.
340. TISSERON, S. (2007). *La résilience*, Paris, PUF.
341. TISSERON, S. (2010). *L'empathie au cœur du jeu social*, Paris, Albin Michel.
342. TISSERON, S. (2013 a). *Fragments d'une psychanalyse empathique*, Paris, Albin Matias.
343. TISSERON, S., dir. (2013 b). *Subjectivation et empathie dans les mondes numériques*, Paris, Dunod.
344. TISSERON, S. & TORDO, F. (2014). « Le virtuel, pour quoi faire ? Regards croisés », *Psychologie clinique*, 37 (1).
345. TOMASELLA, S. (2002). *Vers une psychanalyse de la marque et de ses expressions* (thèse de doctorat), Nice, Université de Nice Sophia-Antipolis (UNS).
346. TOMASELLA, S. (2004 a). « Extension ou extinction des feux : de l'essaim au courant d'affects », *Entre pratique et théorie, Le Coq-héron*, n° 176, Toulouse, Erès, 31-38.
347. TOMASELLA, S. (2004 b). « De l'image inconsciente du corps à l'image consciente du cœur », *Psychanalyse magazine*, n°23, Avignon.
348. TOMASELLA, S. (2004 c). *Faire la paix avec soi-même*, Paris, Eyrolles.
349. TOMASELLA, S. (2005). « Haine, envie, jalousie : psychanalyse du désastre », *Erich Fromm, un psychanalyste hors normes, Le Coq-héron*, n° 182, Toulouse, Erès, 142-146.
350. TOMASELLA, S. (2009). *Le surmoi*, Paris, Eyrolles.
351. TOMASELLA, S. (2010 a). *Le sentiment d'abandon*, Paris, Eyrolles.
352. TOMASELLA, S. (2010 b). « Conscience et fragilité », *Sous le sceau du corps, Le Coq-héron*, n° 203, Toulouse, Erès, 97-107.
353. TOMASELLA, S. (2011, 2015 a). *Renaître après un traumatisme*, Paris, Eyrolles.
354. TOMASELLA, S. (2012). *Le transfert*, Paris, Eyrolles.
355. TOMASELLA, S. (2013). « Le trauma et ses répercussions somato-psychiques », *Avec Ferenczi à Budapest, Le Coq-héron*, n° 212, Toulouse, Erès, 85-95.

356. TOMASELLA, S. (2014 a). « Le psychanalyste, le groupe et l'inconscient : quelle place pour être sujet », *Autour du psychodrame, Le Coq-héron*, n° 217, Toulouse, Erès, 122-126.
357. TOMASELLA, S. (2014 b). « Je l'ai tellement dans la peau que j'en deviens marteau », *Différentes figures de l'addiction, Psychotropes*, 20(1-2), Bruxelles, De Boeck, 135-151.
358. TOMASELLA, S. (2015 b). *La folie cachée*, Paris, Albin Michel.
359. TOMASELLA, S. (2016). « Trauma, deuil et principe d'intégrité », *Evolution psychiatrique*, septembre 2016 ; 82 (3).
360. TOMASELLO, M. (2001). *The cultural origins of human cognition*, Cambridge, Harvard University Press.
361. TORDO, F. (2012). *Subjectivation, intersubjectivité et travail du lien dans le jeu vidéo de rôle en ligne massivement multijoueur*, thèse de doctorat, Université Paris 10 Nanterre.
362. TORDO, F. (2013). « Le jeu vidéo, un espace de subjectivation par l'action. L'auto-empathie médiatisée par l'action virtuelle », *Revue Québécoise de Psychologie*.
363. TORDO, F. BINKLEY, C. (2014 a). « L'auto-empathie ou le devenir de l'autrui-en-soi : définition et clinique du virtuel », *Evolution psychiatrique*, 81(1), 1-16.
364. TORDO, F. (2014 b). « Le virtuel psychique, une anticipation en tension vers l'actualisation », *Psychologie clinique*, 37(1), 25-37.
365. TOROK, M. (1981 [1982]). « Catastrophes [Katasztrófak] Lettre ouverte sur la correspondance de Freud avec Ferenczi », *Cahiers Confrontation*, n° 7, Paris, Aubier.
366. TOROK, M. (2002). *Une vie avec la psychanalyse*, Paris, Aubier.
367. TREHEL, G. (2007). « Karl Abraham : travail en chirurgie militaire et intérêt pour les névroses traumatiques de guerre », *Cliniques méditerranéennes 2/2007* (n° 76), 235-254.
368. TREHEL, G. (2010). « Karl Abraham (1877-1925) : psychiatre de guerre à l'hôpital d'Allenstein » in *Perspectives Psychiatriques*, volume 49, 2, avril-juin 2010, 144-157.
369. TRIBOLET, S. (2004). *La folie, un bienfait pour l'humanité*, Paris, Santé édition.
370. UHLMAN, F. (1971). *L'ami retrouvé*, Paris, Gallimard, 1978.
371. VALABREGA, J.-P. (1962). *La relation thérapeutique malade et médecin*, Paris, Flammarion.
372. VANIER, A. (1998). *Lacan*, Paris, Les belles lettres.
373. VASSE, D. (1997). *Le temps du désir, essai sur le corps et la parole*, Paris, Seuil.
374. VAUDOYER, J.-L. (1936). *Ambroise Paré et les Valois*, Lyon, Ciba.
375. VIROLE, B. (1995). *Sciences cognitives et psychanalyse*, Nancy, PUN.
376. WAINRIB, S. (2006). « La psychanalyse, une question de subjectivation ? », *Le Carnet Psy*, 2006/5 n°109, 23-25.
377. WAINRATER, R. (2003). *Sortir du génocide. Témoignage et survivance*, Paris, Payot, 2011.
378. WAINRATER, R. (2005). « Peut-on parler d'une rhétorique du traumatisme ? », in R. Dulong et C. Dornier (dir.) *L'Esthétique du témoignage*, Paris, La Maison des Sciences de l'Homme.
379. WAINRATER, R. (2008). « L'entretien de témoignage : un récit sous contrainte », in O. Douville, B. Jacobi (dir.), *Dix entretiens en psychologie clinique de l'adulte*, Paris, Dunod, 2008.

380. WAINTRATER, R. (2009). « Quand vivre est tout le sacré », in J. Altounian (dir.), *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Paris, PUF, p. 149-168.
381. WAINTRATER, R. (2014). « Narrativité et trauma », *Traumas et catastrophes aujourd'hui*, Paris, Université Paris-Diderot.
382. WALLON, H. (1942). *De l'acte à la pensée*, Paris, Flammarion, 1970.
383. WALZER, M. (1983). *Sphères de justice*, Paris, Seuil, 2013.
384. WHITE, H. (1992). *Identity and control*, Princeton, Princeton University Press.
385. WIDLÖCHER, D. (1986). *Métapsychologie du sens*, Paris, PUF.
386. WINNICOTT, D. W. (1945). *Le bébé et sa mère*, Paris, Payot, 1992.
387. WINNICOTT, D. W. (1951). « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », in *Les objets transitionnels*, Paris, Payot, 2010.
388. WINNICOTT, D. W. (1958). *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1992.
389. WINNICOTT, D. W. (1963). *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1989.
390. WINNICOTT, D. W. (1971 a). *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.
391. WINNICOTT, D. W. (1971 b). « Le corps et le self », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 3, printemps 1971, p. 37-52.
392. WINNICOTT, D. W. (1988). *La nature humaine*, Paris, Gallimard, 1990.
393. WINNICOTT, D. W. (1989). *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000.
394. WITTGESTEIN, L. (1921). *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 2001.
395. WITTGESTEIN, L. (1969). *De la certitude*, Paris, Gallimard, 2006.
396. WOOLF, V. (1929). *A room of one's own*. Trad. française : *Une chambre à soi*, Paris, Le Livre de Poche, 2001.
397. XUEREB, J. C. (1995). « L'Algérie, exil intérieur », *Sud* (hors-série), Paris, Edisud.
398. YEHUDA, R. et al. (2014), *American Journal of Psychiatry*, vol. 8, 872-880.
399. YI, M. K. (2000), *Herméneutique et psychanalyse. Si proches... si étrangères*, Paris, PUF, 2000.
400. YOURCENAR, M. (1929). *Alexis ou le traité du vain combat*, Paris, Gallimard.
401. ZAFIROPOULOS, M. (2015). *Le symptôme et l'esprit du temps*, Paris, PUF.
402. ZIZEK, S. (2016). *Ils ne savent pas ce qu'ils font*, Paris, PUF.
403. ZUILI, N. (2003). *Promenades autour de la temporalité*, Paris, L'Harmattan.
404. ZWEIG, S. (1932). *Freud*, Paris, Stock, 1978.
405. ZWEIG, S. (1939). *La pitié dangereuse*, Paris, Grasset, 2002.
406. ZWEIG, S. (1942). *Le monde d'hier*, Paris, Belfond, 1993.
407. ZYGOURIS, R. (1999). « L'enfant de la jubilation », *Chimères*, n° 37.

Désubjectivation, resubjectivation et résilience collective en situation de catastrophes : l'exil des populations européennes et juives du Maghreb

Saverio Bornancin Tomasella

Thèse de doctorat en psychanalyse sous la direction de Serge Tisseron

Résumé

L'actualité est de plus en plus fréquemment occupée par la question des catastrophes. Qu'il s'agisse de cataclysmes naturels, de massacres humains ou d'attentats terroristes, ces désastres interrogent directement notre capacité à y faire face et à y répondre, aussi bien individuellement que collectivement. Dans ce contexte, la notion de trauma et plus encore l'idée de « résilience » demandent à être complétées et élargies, voire dépassées. La catastrophe correspond à une rupture de la continuité existentielle de personnes, de familles et de communautés. Plus qu'une somme de deuils et de traumatismes, elle engendre un véritable bouleversement entraînant la désubjectivation de celles et de ceux qui y sont confrontés ou qui en sont les témoins. A la suite d'une telle expérience du ravage et du chaos, quelles sont les possibilités de resubjectivation pour l'individu ? Quelles pourraient être les formes de « résilience collective », entendue comme un ensemble de processus à inventer ensemble, notamment grâce à la mémoire et à la solidarité ?

La fin du colonialisme a provoqué une forme de débâcle dont l'une des conséquences concrètes fut un exode massif. Ces conditions proprement *désastreuses* ont frappé de plein fouet les personnes soumises à la nécessité de quitter la terre sur laquelle elles étaient installées. L'exil des Européens et des Juifs habitant le Maghreb en est un exemple frappant, et poignant à bien des égards : pour eux, cet exode a constitué une véritable catastrophe, dont beaucoup ont eu ou ont encore du mal à se remettre. Voilà ce que nous ont appris les témoignages que nous avons recueillis.

Nous avons pu également découvrir à quel point une catastrophe perturbe la relation intime que le sujet entretient avec le temps. Ce brouillage du vécu temporel provoqué par le désastre bouleverse le recours à la mémoire, entre idéalisation du passé avant la tragédie et « étrangéisation » du réel catastrophique. Les conséquences en sont nombreuses, affectant tant la vie des exilés que celle de leurs enfants, hantés malgré eux par un ravage qu'ils n'ont pas personnellement connu. Les traces de la catastrophe et leurs ombres ne disparaissent pas si facilement. Ascendants comme descendants craignent que, d'un jour à l'autre, un cataclysme imprévu ne vienne tout balayer, laissant derrière lui un paysage humain dévasté et des naufragés égarés, perdus ou noyés dans l'océan du temps...

Mots clés

Catastrophe, exil, traumatisme, subjectivation, mémoire, identité, transfert, réel, temps.

Annexes

Table des annexes

Témoignages	p. 452
Première série d'entretiens (2013-2014, douze personnes)	
Deuxième série d'entretiens (2015, deux personnes)	
Troisième série d'entretiens (2016, deux personnes)	
Rapport statistique des douze principaux témoignages	p. 453
Rapport statistique Algérie seule (7 témoignages)	p. 461

Note : Pour garantir l'anonymat des témoins et préserver la confidentialité de leur histoire et de leur vie privée, les entretiens ne sont pas rendus publics.

Rapport douze entretiens (Algérie, Maroc, Tunisie)

Tableau 1 : fréquences

	FRÉQUENCE	% AFFICHÉ	% TRAIT.	% TOTAL	NB DE CAS	% DE CAS
PÈRE	179	4,64%	1,40%	0,46%	12	100,00%
MÈRE	157	4,07%	1,23%	0,41%	12	100,00%
PARENTS	88	2,28%	0,69%	0,23%	11	91,67%
BIEN	81	2,10%	0,63%	0,21%	12	100,00%
PAYS	78	2,02%	0,61%	0,20%	11	91,67%
FAMILLE	77	1,99%	0,60%	0,20%	12	100,00%
VIE	75	1,94%	0,59%	0,19%	12	100,00%
TEMPS	52	1,35%	0,41%	0,14%	10	83,33%
ÉCOLE	50	1,30%	0,39%	0,13%	9	75,00%
ARABES	49	1,27%	0,38%	0,13%	9	75,00%
ENFANTS	48	1,24%	0,38%	0,12%	10	83,33%
ARABE	47	1,22%	0,37%	0,12%	11	91,67%
VÉCU	47	1,22%	0,37%	0,12%	10	83,33%
MONDE	43	1,11%	0,34%	0,11%	11	91,67%
DÉPART	42	1,09%	0,33%	0,11%	10	83,33%
GUERRE	40	1,04%	0,31%	0,10%	12	100,00%
PEUR	39	1,01%	0,31%	0,10%	10	83,33%
TOUJOURS	38	0,98%	0,30%	0,10%	9	75,00%
JAMAIS	37	0,96%	0,29%	0,10%	9	75,00%
MAISON	37	0,96%	0,29%	0,10%	9	75,00%
PARTIR	37	0,96%	0,29%	0,10%	9	75,00%
JOUR	36	0,93%	0,28%	0,09%	9	75,00%
PETITE	36	0,93%	0,28%	0,09%	10	83,33%
TRAVAIL	36	0,93%	0,28%	0,09%	10	83,33%
PARTIE	35	0,91%	0,27%	0,09%	10	83,33%
RIEN	34	0,88%	0,27%	0,09%	10	83,33%
ANNÉES	33	0,85%	0,26%	0,09%	11	91,67%
MOMENT	31	0,80%	0,24%	0,08%	11	91,67%
TUNISIE	30	0,78%	0,24%	0,08%	6	50,00%
VIVRE	30	0,78%	0,24%	0,08%	10	83,33%
ENFANCE	28	0,73%	0,22%	0,07%	7	58,33%
HISTOIRE	28	0,73%	0,22%	0,07%	7	58,33%
PIEDS	28	0,73%	0,22%	0,07%	9	75,00%
SENS	28	0,73%	0,22%	0,07%	9	75,00%
PERSONNES	27	0,70%	0,21%	0,07%	6	50,00%
ARMÉE	26	0,67%	0,20%	0,07%	7	58,33%
FRÈRE	26	0,67%	0,20%	0,07%	8	66,67%
JUIFS	26	0,67%	0,20%	0,07%	4	33,33%

NOIRS	26	0,67%	0,20%	0,07%	9	75,00%
SOUVENIRS	26	0,67%	0,20%	0,07%	5	41,67%
SOUVIENS	26	0,67%	0,20%	0,07%	8	66,67%
EXEMPLE	25	0,65%	0,20%	0,06%	8	66,67%
LIEU	25	0,65%	0,20%	0,06%	12	100,00%
FILLE	24	0,62%	0,19%	0,06%	9	75,00%
AMIS	23	0,60%	0,18%	0,06%	10	83,33%
APPARTEMENT	23	0,60%	0,18%	0,06%	6	50,00%
JOURS	23	0,60%	0,18%	0,06%	10	83,33%
SEULE	23	0,60%	0,18%	0,06%	9	75,00%
SŒUR	23	0,60%	0,18%	0,06%	8	66,67%
VILLAGE	23	0,60%	0,18%	0,06%	5	41,67%
ÉVÉNEMENTS	23	0,60%	0,18%	0,06%	8	66,67%
DIFFICILE	22	0,57%	0,17%	0,06%	12	100,00%
FEMME	22	0,57%	0,17%	0,06%	8	66,67%
JEUNES	22	0,57%	0,17%	0,06%	8	66,67%
MAMAN	22	0,57%	0,17%	0,06%	4	33,33%
SENTIMENT	22	0,57%	0,17%	0,06%	6	50,00%
VILLE	22	0,57%	0,17%	0,06%	9	75,00%
ÉTUDES	22	0,57%	0,17%	0,06%	7	58,33%
FILS	21	0,54%	0,16%	0,05%	7	58,33%
MAL	21	0,54%	0,16%	0,05%	8	66,67%
OAS	21	0,54%	0,16%	0,05%	6	50,00%
SÉCURITÉ	21	0,54%	0,16%	0,05%	8	66,67%
TARD	21	0,54%	0,16%	0,05%	9	75,00%
FILLES	20	0,52%	0,16%	0,05%	8	66,67%
ICI	20	0,52%	0,16%	0,05%	7	58,33%
INDÉPENDANCE	20	0,52%	0,16%	0,05%	7	58,33%
LYCÉE	20	0,52%	0,16%	0,05%	8	66,67%
ARRIVÉE	19	0,49%	0,15%	0,05%	8	66,67%
MILITAIRE	19	0,49%	0,15%	0,05%	5	41,67%
PART	19	0,49%	0,15%	0,05%	10	83,33%
SEUL	19	0,49%	0,15%	0,05%	6	50,00%
QUARTIER	18	0,47%	0,14%	0,05%	9	75,00%
ANNÉE	17	0,44%	0,13%	0,04%	5	41,67%
ARGENT	17	0,44%	0,13%	0,04%	6	50,00%
FIN	17	0,44%	0,13%	0,04%	10	83,33%
FRÈRES	17	0,44%	0,13%	0,04%	5	41,67%
JEUNE	17	0,44%	0,13%	0,04%	6	50,00%
LONGTEMPS	17	0,44%	0,13%	0,04%	8	66,67%
MORT	17	0,44%	0,13%	0,04%	7	58,33%
PERSONNE	17	0,44%	0,13%	0,04%	7	58,33%
TERRE	17	0,44%	0,13%	0,04%	7	58,33%
VOITURE	17	0,44%	0,13%	0,04%	8	66,67%
ESPAGNE	16	0,41%	0,13%	0,04%	8	66,67%

EUROPÉENS	16	0,41%	0,13%	0,04%	6	50,00%
NATIONALITÉ	16	0,41%	0,13%	0,04%	6	50,00%
PLACE	16	0,41%	0,13%	0,04%	8	66,67%
SUITE	16	0,41%	0,13%	0,04%	5	41,67%
TUNIS	16	0,41%	0,13%	0,04%	3	25,00%
ÉPOQUE	16	0,41%	0,13%	0,04%	8	66,67%
AILLEURS	15	0,39%	0,12%	0,04%	10	83,33%
ATTENTATS	15	0,39%	0,12%	0,04%	5	41,67%
ENFANT	15	0,39%	0,12%	0,04%	8	66,67%
FLN	15	0,39%	0,12%	0,04%	5	41,67%
HONTE	15	0,39%	0,12%	0,04%	6	50,00%
JUIVE	15	0,39%	0,12%	0,04%	3	25,00%
ONCLE	15	0,39%	0,12%	0,04%	4	33,33%
ADULTES	14	0,36%	0,11%	0,04%	4	33,33%
CLASSE	14	0,36%	0,11%	0,04%	7	58,33%
DERNIERS	14	0,36%	0,11%	0,04%	7	58,33%
DÉBUT	14	0,36%	0,11%	0,04%	6	50,00%
IMPRESSION	14	0,36%	0,11%	0,04%	6	50,00%
LOIN	14	0,36%	0,11%	0,04%	6	50,00%
LORS	14	0,36%	0,11%	0,04%	8	66,67%
MER	14	0,36%	0,11%	0,04%	5	41,67%
PERDU	14	0,36%	0,11%	0,04%	8	66,67%
RESTE	14	0,36%	0,11%	0,04%	7	58,33%
TRAVAILLER	14	0,36%	0,11%	0,04%	6	50,00%
TÊTE	14	0,36%	0,11%	0,04%	6	50,00%
ÉCRIT	14	0,36%	0,11%	0,04%	4	33,33%
ANGOISSE	13	0,34%	0,10%	0,03%	6	50,00%
COMMUNAUTÉ	13	0,34%	0,10%	0,03%	7	58,33%
DUR	13	0,34%	0,10%	0,03%	6	50,00%
ENFIN	13	0,34%	0,10%	0,03%	8	66,67%
EXIL	13	0,34%	0,10%	0,03%	6	50,00%
HABITE	13	0,34%	0,10%	0,03%	10	83,33%
HOMME	13	0,34%	0,10%	0,03%	6	50,00%
JUIF	13	0,34%	0,10%	0,03%	4	33,33%
MAROCAINS	13	0,34%	0,10%	0,03%	3	25,00%
PARTIS	13	0,34%	0,10%	0,03%	7	58,33%
PENSE	13	0,34%	0,10%	0,03%	3	25,00%
RESTER	13	0,34%	0,10%	0,03%	7	58,33%
RESTÉ	13	0,34%	0,10%	0,03%	6	50,00%
RETROUVER	13	0,34%	0,10%	0,03%	7	58,33%
SOCIALE	13	0,34%	0,10%	0,03%	9	75,00%
BATEAU	12	0,31%	0,09%	0,03%	6	50,00%
GRANDES	12	0,31%	0,09%	0,03%	7	58,33%
HEURES	12	0,31%	0,09%	0,03%	10	83,33%
LANGUE	12	0,31%	0,09%	0,03%	5	41,67%

MOMENTS	12	0,31%	0,09%	0,03%	5	41,67%
PENSER	12	0,31%	0,09%	0,03%	3	25,00%
QUITTER	12	0,31%	0,09%	0,03%	6	50,00%
RETROUVÉ	12	0,31%	0,09%	0,03%	6	50,00%
ALGÉRIENS	11	0,28%	0,09%	0,03%	5	41,67%
AMIES	11	0,28%	0,09%	0,03%	6	50,00%
CHERCHER	11	0,28%	0,09%	0,03%	6	50,00%
COMMENCÉ	11	0,28%	0,09%	0,03%	7	58,33%
COMMUNAUTÉS	11	0,28%	0,09%	0,03%	7	58,33%
ENSEMBLE	11	0,28%	0,09%	0,03%	5	41,67%
FAMILLES	11	0,28%	0,09%	0,03%	6	50,00%
FEMMES	11	0,28%	0,09%	0,03%	8	66,67%
FÊTES	11	0,28%	0,09%	0,03%	4	33,33%
MUSIQUE	11	0,28%	0,09%	0,03%	4	33,33%
PARTI	11	0,28%	0,09%	0,03%	6	50,00%
RETOUR	11	0,28%	0,09%	0,03%	6	50,00%
VALISE	11	0,28%	0,09%	0,03%	3	25,00%
YEUX	11	0,28%	0,09%	0,03%	5	41,67%
ÂGE	11	0,28%	0,09%	0,03%	7	58,33%
ÉMOTION	11	0,28%	0,09%	0,03%	4	33,33%
ARRIVÉS	10	0,26%	0,08%	0,03%	6	50,00%
BALCON	10	0,26%	0,08%	0,03%	5	41,67%
BESOIN	10	0,26%	0,08%	0,03%	5	41,67%
CAMARADES	10	0,26%	0,08%	0,03%	3	25,00%
CLIMAT	10	0,26%	0,08%	0,03%	6	50,00%
CORPS	10	0,26%	0,08%	0,03%	5	41,67%
COUP	10	0,26%	0,08%	0,03%	5	41,67%
CULTURE	10	0,26%	0,08%	0,03%	4	33,33%
DIFFÉRENTES	10	0,26%	0,08%	0,03%	7	58,33%
IMMEUBLE	10	0,26%	0,08%	0,03%	5	41,67%
INSTALLER	10	0,26%	0,08%	0,03%	6	50,00%
LAISSÉ	10	0,26%	0,08%	0,03%	7	58,33%
MAINTENANT	10	0,26%	0,08%	0,03%	7	58,33%
MATIN	10	0,26%	0,08%	0,03%	7	58,33%
PAPIERS	10	0,26%	0,08%	0,03%	3	25,00%
PLAGE	10	0,26%	0,08%	0,03%	6	50,00%
POLITIQUE	10	0,26%	0,08%	0,03%	5	41,67%
SERVICE	10	0,26%	0,08%	0,03%	5	41,67%
TROUVER	10	0,26%	0,08%	0,03%	6	50,00%
VILLES	10	0,26%	0,08%	0,03%	5	41,67%
VITE	10	0,26%	0,08%	0,03%	8	66,67%
VRAI	10	0,26%	0,08%	0,03%	5	41,67%

Tableau 2 : ordre du dictionnaire

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
ADULTES		4	6	3				1			
AILLEURS	1	1	2	2		2	1	1	2		1
ALGÉRIENS		2	4		1	1					
AMIES	5		2	1	1				1		
AMIS	5	2	3	2	5	1	1	1	1	2	
ANGOISSE	1	3	6			1			1		
ANNÉE	3	1	8						4		
ANNÉES	2	1	11	2	4	2	3	2	2		2
APPARTEMENT			4		4	3				2	5
ARABE	1		14	1	8	1	4	4	4	1	5
ARABES	9	2	9	4	12	1			3		5
ARGENT	1		4	1		5	5				1
ARMÉE	2	7	5		7	3				1	
ARRIVÉE			4	1	1	2		2	4		3
ARRIVÉS			2	1	4		1		1		1
ATTENTATS		6	3	4	1			1			
BALCON	1			2	2	2					
BATEAU	1	1	2	1		5					
BESOIN		1	3			3			2	1	
BIEN	10	3	14	6	5	5	5	4	5	3	9
CAMARADES		3	2						5		
CHERCHER	2		2	2	3	1				1	
CLASSE	1	1	6		1			1	1		
CLIMAT			2		2	2		1		1	
COMMENCÉ	2			1	1	2		2	1	2	
COMMUNAUTÉ		1	1		1	1	1	5	3		
COMMUNAUTÉS	1			1	2			1	3		1
CORPS	2	4		1	2						1
COUP				3	1	4	1		1		
CULTURE				1				4	4		1
DERNIERS	7		1		2	1	1		1		
DIFFICILE	3	1	6	2	1	1	2	1	1	1	1
DIFFÉRENTES	1		2	2	2		1		1		
DUR	2		1			1		2		5	
DÉBUT	2	1	6			3	1			1	
DÉPART	2	2	18	2		3	3	1	4		1
ENFANCE	4	3	10	6	1			1	3		
ENFANT		1	7	1	1	1		2		1	1
ENFANTS	1	5	25		2	1	3	3	2	4	2
ENFIN	2	2	1				1	2	2	1	
ENSEMBLE	2		6	1						1	
ESPAGNE	1		6	2	1		1	3			1
EUROPÉENS		2	7	1	4			1			
EXEMPLE	2		7	2	1	3	1				5
EXIL			6		2	1		2	1		
FAMILLE	6	4	30	6	1	1	1	5	4	9	6
FAMILLES	1		3	2	1				3		
FEMME			5	1	1	1		6		4	1
FEMMES		3	1	1		1	1		1	1	

FILLE		2	5	5		1	1	2	1	2	
FILLES	1	4	3	2			2		1		1
FILS	1		10	3	2		1			1	
FIN		3	3	1	1	1		1	1	1	1
FLN		4	7	1	1						
FRÈRE		2	9		6	3	2	2		1	1
FRÈRES		1	11				1	3	1		
FÊTES	6						1		3		
GRANDES	3		1		2		1		2	1	
GUERRE	2	5	17	1	3	2	1	3	1	3	1
HABITE	1	1	1	1	1	1	1	2			1
HEURES	1	2	1	1	2	1		1	1		1
HISTOIRE			13	9		1		1	1		2
HOMME	1	2	4			3			1		
HONTE	3	3		6			1		1		1
ICI	1	2	8						3	3	2
IMMEUBLE	4		1		2						2
IMPRESSION	2		1	4		2	3				
INDÉPENDANCE		4	5		3	3		2		1	
INSTALLER			4		2		1		1		1
JAMAIS	5	2	13	4		1	6		2		1
JEUNE		1	7		2	1				2	
JEUNES	1	6	1		5	4			2		2
JOUR	2	2	15	3	3	7			1	1	
JOURS			6	1	4	3	2	1	3	1	1
JUIF								3	3		1
JUIFS						3		7	7		9
JUIVE					1			7	7		
LAISSÉ		1	2	2	2		1	1		1	
LANGUE			2		1			2	2		5
LIEU	2	1	8	1	1	3	2	1	2	1	2
LOIN	1	2	6	1			1		3		
LONGTEMPS	4	1	4	1		3	2		1		1
LORS	1	1	6		1	1			2	1	
LYCÉE		1	1		4	4	2		1		1
MAINTENANT	1		1	3				1	2	1	
MAISON		9	11	7	1	1			1	3	2
MAL	4	5	4	3	1		2			1	
MAMAN	6	3	12								
MAROCAINS							5		6		
MATIN	1	1	1	1	2		2		2		
MER	4	4	3		1						
MILITAIRE		4	9	1							3
MOMENT	1	1	8	5	1	1	1	1	3		4
MOMENTS	1		5			3			2	1	
MONDE	17		3	3	3	4	1	1	3	1	1
MORT		3	4	2		1	2	3			
MUSIQUE		1		1					8		1
MÈRE	28	8	41	20	11	6	3	4	2	6	3
NATIONALITÉ			5					4	2	1	2
NOIRS	2	2	6	2	7	1		1		2	
OAS	1	5	5		5	4					
ONCLE	4		7		1						

PAPIERS			3					5	2		
PARENTS	16	3	20	20	4	7		1	7	3	4
PART	1		6	2	3		1	1	1	1	2
PARTI	3	1	2		1		1	3			
PARTIE	3	5	13	4	1	1	1	2			2
PARTIR	2		12		2	5	4	3		2	3
PARTIS	4	1	2				1		1		1
PAYS	4	5	12	4	6		5	1	17	4	19
PENSE	7		2	4							
PENSER		2		9		1					
PERDU	1		2		2	4	1			2	1
PERSONNE	3	1	7	1	1		1				3
PERSONNES	6		9	7	1				2		2
PETITE	4	3	8	8	2	1			5	1	1
PEUR	13	2	6	3	3	3	5	1		1	
PIEDS	2	4	6	1	7		1	1		3	
PLACE	1	1	4	1	4	1			1		3
PLAGE	2	1	4		1				1	1	
POLITIQUE			1	4	1	3					
PÈRE	19	24	36	24	20	16	6	4	9	10	2
QUARTIER	1	2	2		5	1			3	2	1
QUITTER			1		5	1			1	3	
RESTE	1	1	5	2					1		3
RESTER			4		1	1	1		1	2	3
RESTÉ			5		1	2		1		3	1
RETOUR	2	2	4		1				1		
RETROUVER	2		5	1			2	1			1
RETROUVÉ	1			1		3	3		3		
RIEN	3	2	7	3	3	4	1		1		3
SENS		1	2	12	1		3	1	2		5
SENTIMENT	7	2	4			2			3		
SERVICE		1	5						1	2	1
SEUL		4	6	2		5				1	1
SEULE	3	1	11		1		1	1	1	1	
SOCIALE	1	3	1	1	1	1		1	3	1	
SOUVENIRS	4	1	13	6	2						
SOUVIENS	8	1	7	1	3	2	2		2		
SUITE			7	2			1		5	1	
SŒUR			3		4	2	2		4	2	1
SÉCURITÉ	3	2	5	2	1	3		4	1		
TARD	3	4	3	1	2			1	2		2
TEMPS	12		9	10	2	5	4	2	3		1
TERRE		1	10	1	2	1					1
TOUJOURS	9	2	11	3		2	2	3	5		
TRAVAIL	3	4	8	2	1	3		3	4	5	
TRAVAILLER			3	1		3	1		2	4	
TROUVER	2		4		1	1		1	1		
TUNIS										10	5
TUNISIE					2			1	1	13	12
TÊTE	1	3	7	1				1		1	
VALISE			9		1			1			
VIE	8	4	27	8	1	7	3	1	9	2	1
VILLAGE	2	3	15	2	1						

VILLE	2	4	2	2	1	3	5	1			
VILLES	2	2	1	3				2			
VITE	3	1	1	1	1		1	1			
VIVRE	3		2	6	3	3	1	2	2	3	
VOITURE	2	2	3	3	2	1	1	3			
VRAI	4				1	2	2	1			
VÉCU	9	1	12	9		4	2	2	3	4	
YEUX		2	1	4	1						
ÂGE	1		4	2	1	1		1	1		
ÉCOLE	14	2	20	1	5	1		1	3	3	
ÉCRIT			11		1			1	1		
ÉMOTION	2	1	7	1							
ÉPOQUE		1	3	4	1		1		2	1	
ÉTUDES			4		1	1	3	4	8	1	
ÉVÉNEMENTS	3	2	11	1		1		2		1	2

Rapport Algérie seule

Tableau 3 : fréquences

	FRÉQUENCE	% AFFICHÉ	% TRAIT.	% TOTAL	NB DE CAS	% DE CAS	TF • IDF
PÈRE	151	4,07%	1,68%	0,53%	7	100,00%	0,0
MÈRE	139	3,75%	1,55%	0,49%	7	100,00%	0,0
PARENT	73	1,97%	0,81%	0,26%	7	100,00%	0,0
ARABE	70	1,89%	0,78%	0,25%	7	100,00%	0,0
FAMILLE	60	1,62%	0,67%	0,21%	7	100,00%	0,0
VIE	60	1,62%	0,67%	0,21%	7	100,00%	0,0
BIEN	58	1,56%	0,65%	0,20%	7	100,00%	0,0
JOUR	49	1,32%	0,55%	0,17%	7	100,00%	0,0
AMI	44	1,19%	0,49%	0,15%	7	100,00%	0,0
SEUL	38	1,03%	0,42%	0,13%	7	100,00%	0,0
ANNÉE	37	1,00%	0,41%	0,13%	7	100,00%	0,0
GUERRE	34	0,92%	0,38%	0,12%	7	100,00%	0,0
NOIR	32	0,86%	0,36%	0,11%	7	100,00%	0,0
PARTIE	32	0,86%	0,36%	0,11%	7	100,00%	0,0
PEUR	32	0,86%	0,36%	0,11%	7	100,00%	0,0
MOMENT	31	0,84%	0,35%	0,11%	7	100,00%	0,0
RESTER	30	0,81%	0,33%	0,11%	7	100,00%	0,0
RIEN	29	0,78%	0,32%	0,10%	7	100,00%	0,0
TRAVAIL	28	0,76%	0,31%	0,10%	7	100,00%	0,0
ARRIVER	27	0,73%	0,30%	0,09%	7	100,00%	0,0
RETROUVER	27	0,73%	0,30%	0,09%	7	100,00%	0,0
OR	25	0,67%	0,28%	0,09%	7	100,00%	0,0
ALGÉRIEN	24	0,65%	0,27%	0,08%	7	100,00%	0,0
HABITER	23	0,62%	0,26%	0,08%	7	100,00%	0,0
LIEU	22	0,59%	0,25%	0,08%	7	100,00%	0,0
MORT	21	0,57%	0,23%	0,07%	7	100,00%	0,0
DIFFICILE	19	0,51%	0,21%	0,07%	7	100,00%	0,0
DEVENIR	16	0,43%	0,18%	0,06%	7	100,00%	0,0
BATEAU	14	0,38%	0,16%	0,05%	7	100,00%	0,0
HEURE	14	0,38%	0,16%	0,05%	7	100,00%	0,0
COMMUNAUTÉ	10	0,27%	0,11%	0,04%	7	100,00%	0,0
SOUVENIR	62	1,67%	0,69%	0,22%	6	85,71%	4,2
ÉCOLE	46	1,24%	0,51%	0,16%	6	85,71%	3,1
ENFANT	45	1,21%	0,50%	0,16%	6	85,71%	3,0
PARTIR	42	1,13%	0,47%	0,15%	6	85,71%	2,8
TEMPS	42	1,13%	0,47%	0,15%	6	85,71%	2,8
VÉCU	41	1,11%	0,46%	0,14%	6	85,71%	2,7
DÉPART	36	0,97%	0,40%	0,13%	6	85,71%	2,4
MONDE	36	0,97%	0,40%	0,13%	6	85,71%	2,4
FILLE	34	0,92%	0,38%	0,12%	6	85,71%	2,3
JEUNE	33	0,89%	0,37%	0,12%	6	85,71%	2,2
MAISON	33	0,89%	0,37%	0,12%	6	85,71%	2,2

VIVRE	33	0,89%	0,37%	0,12%	6	85,71%	2,2
PAYS	32	0,86%	0,36%	0,11%	6	85,71%	2,1
PIED	30	0,81%	0,33%	0,11%	6	85,71%	2,0
SENTIR	29	0,78%	0,32%	0,10%	6	85,71%	1,9
JAMAIS	28	0,76%	0,31%	0,10%	6	85,71%	1,9
TOUJOURS	28	0,76%	0,31%	0,10%	6	85,71%	1,9
ARMÉE	25	0,67%	0,28%	0,09%	6	85,71%	1,7
RENDRE	24	0,65%	0,27%	0,08%	6	85,71%	1,6
TROUVER	23	0,62%	0,26%	0,08%	6	85,71%	1,5
VOULOIR	23	0,62%	0,26%	0,08%	6	85,71%	1,5
RESTE	22	0,59%	0,25%	0,08%	6	85,71%	1,5
VILLE	21	0,57%	0,23%	0,07%	6	85,71%	1,4
COMPRENDRE	20	0,54%	0,22%	0,07%	6	85,71%	1,3
DERNIER	20	0,54%	0,22%	0,07%	6	85,71%	1,3
DEVOIR	19	0,51%	0,21%	0,07%	6	85,71%	1,3
EXEMPLE	19	0,51%	0,21%	0,07%	6	85,71%	1,3
FEMME	19	0,51%	0,21%	0,07%	6	85,71%	1,3
HOMME	19	0,51%	0,21%	0,07%	6	85,71%	1,3
MAL	18	0,49%	0,20%	0,06%	6	85,71%	1,2
VOITURE	18	0,49%	0,20%	0,06%	6	85,71%	1,2
DEMANDER	17	0,46%	0,19%	0,06%	6	85,71%	1,1
PASSER	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1
QUARTIER	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1
SAVOIR	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1
SÉCURITÉ	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1
TARD	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1
TERRE	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1
PERDRE	15	0,40%	0,17%	0,05%	6	85,71%	1,0
CONTINUER	14	0,38%	0,16%	0,05%	6	85,71%	0,9
COUSIN	14	0,38%	0,16%	0,05%	6	85,71%	0,9
QUITTER	14	0,38%	0,16%	0,05%	6	85,71%	0,9
ENVOYER	13	0,35%	0,14%	0,05%	6	85,71%	0,9
FIN	13	0,35%	0,14%	0,05%	6	85,71%	0,9
PLACE	13	0,35%	0,14%	0,05%	6	85,71%	0,9
QUESTION	13	0,35%	0,14%	0,05%	6	85,71%	0,9
CINÉMA	12	0,32%	0,13%	0,04%	6	85,71%	0,8
DIFFÉRENT	12	0,32%	0,13%	0,04%	6	85,71%	0,8
LORS	11	0,30%	0,12%	0,04%	6	85,71%	0,7
MEILLEUR	11	0,30%	0,12%	0,04%	6	85,71%	0,7
AILLEURS	10	0,27%	0,11%	0,04%	6	85,71%	0,7
FALLOIR	10	0,27%	0,11%	0,04%	6	85,71%	0,7
PERSONNE	36	0,97%	0,40%	0,13%	5	71,43%	5,3
PENSER	31	0,84%	0,35%	0,11%	5	71,43%	4,5
VILLAGE	27	0,73%	0,30%	0,09%	5	71,43%	3,9
ENFANCE	25	0,67%	0,28%	0,09%	5	71,43%	3,7
HISTOIRE	25	0,67%	0,28%	0,09%	5	71,43%	3,7
SENTIMENT	22	0,59%	0,25%	0,08%	5	71,43%	3,2
ÉVÉNEMENT	20	0,54%	0,22%	0,07%	5	71,43%	2,9
ATTENTAT	19	0,51%	0,21%	0,07%	5	71,43%	2,8

FILS	19	0,51%	0,21%	0,07%	5	71,43%	2,8
INDÉPENDANCE	17	0,46%	0,19%	0,06%	5	71,43%	2,5
LYCÉE	17	0,46%	0,19%	0,06%	5	71,43%	2,5
PARTI	17	0,46%	0,19%	0,06%	5	71,43%	2,5
SENS	17	0,46%	0,19%	0,06%	5	71,43%	2,5
DONNER	16	0,43%	0,18%	0,06%	5	71,43%	2,3
MER	16	0,43%	0,18%	0,06%	5	71,43%	2,3
REGARDER	16	0,43%	0,18%	0,06%	5	71,43%	2,3
EUROPÉENS	15	0,40%	0,17%	0,05%	5	71,43%	2,2
FLN	15	0,40%	0,17%	0,05%	5	71,43%	2,2
APPRENDRE	14	0,38%	0,16%	0,05%	5	71,43%	2,0
CACHER	13	0,35%	0,14%	0,05%	5	71,43%	1,9
CHERCHER	13	0,35%	0,14%	0,05%	5	71,43%	1,9
INSTALLER	13	0,35%	0,14%	0,05%	5	71,43%	1,9
LONGTEMPS	13	0,35%	0,14%	0,05%	5	71,43%	1,9
PART	13	0,35%	0,14%	0,05%	5	71,43%	1,9
ANGOISSE	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
CLASSE	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
ESSAYER	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
IMPRESSION	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
RETOUR	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
RÉPONDRE	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
TUER	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
ÉPOQUE	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
BALCON	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
COMMENCER	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
COUP	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
CROIRE	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
ESPAGNE	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
LIT	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
OEIL	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
POLITIQUE	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
AIDER	10	0,27%	0,11%	0,04%	5	71,43%	1,5
AIMER	10	0,27%	0,11%	0,04%	5	71,43%	1,5
ARRIVÉE	10	0,27%	0,11%	0,04%	5	71,43%	1,5
BON	10	0,27%	0,11%	0,04%	5	71,43%	1,5
SORTIR	10	0,27%	0,11%	0,04%	5	71,43%	1,5
FRÈRE	32	0,86%	0,36%	0,11%	4	57,14%	7,8
MAMAN	23	0,62%	0,26%	0,08%	4	57,14%	5,6
ONCLE	20	0,54%	0,22%	0,07%	4	57,14%	4,9
ENTENDRE	19	0,51%	0,21%	0,07%	4	57,14%	4,6
MILITAIRE	19	0,51%	0,21%	0,07%	4	57,14%	4,6
APPARTEMENT	18	0,49%	0,20%	0,06%	4	57,14%	4,4
ESPAGNOL	17	0,46%	0,19%	0,06%	4	57,14%	4,1
ÉMOTION	17	0,46%	0,19%	0,06%	4	57,14%	4,1
RETOURNER	16	0,43%	0,18%	0,06%	4	57,14%	3,9
TRAVAILLER	16	0,43%	0,18%	0,06%	4	57,14%	3,9
VOISIN	16	0,43%	0,18%	0,06%	4	57,14%	3,9
EXPLIQUER	15	0,40%	0,17%	0,05%	4	57,14%	3,6

JUIF	14	0,38%	0,16%	0,05%	4	57,14%	3,4
SŒUR	14	0,38%	0,16%	0,05%	4	57,14%	3,4
CONNAÎTRE	13	0,35%	0,14%	0,05%	4	57,14%	3,2
IMMEUBLE	13	0,35%	0,14%	0,05%	4	57,14%	3,2
DÉBUT	12	0,32%	0,13%	0,04%	4	57,14%	2,9
ICI	12	0,32%	0,13%	0,04%	4	57,14%	2,9
TÊTE	12	0,32%	0,13%	0,04%	4	57,14%	2,9
ARGENT	11	0,30%	0,12%	0,04%	4	57,14%	2,7
EXIL	11	0,30%	0,12%	0,04%	4	57,14%	2,7
REVENIR	11	0,30%	0,12%	0,04%	4	57,14%	2,7
VRAI	11	0,30%	0,12%	0,04%	4	57,14%	2,7
ENSEMBLE	10	0,27%	0,11%	0,04%	4	57,14%	2,4
JOUER	10	0,27%	0,11%	0,04%	4	57,14%	2,4
LOIN	10	0,27%	0,11%	0,04%	4	57,14%	2,4
ÉCRIRE	31	0,84%	0,35%	0,11%	3	42,86%	11,4
ADULTE	14	0,38%	0,16%	0,05%	3	42,86%	5,2
GÉNÉRAL	14	0,38%	0,16%	0,05%	3	42,86%	5,2
HONTE	14	0,38%	0,16%	0,05%	3	42,86%	5,2
VALISE	13	0,35%	0,14%	0,05%	3	42,86%	4,8
IDÉE	12	0,32%	0,13%	0,04%	3	42,86%	4,4
SEMBLER	12	0,32%	0,13%	0,04%	3	42,86%	4,4
PROFESSEUR	11	0,30%	0,12%	0,04%	3	42,86%	4,0
EMMENER	10	0,27%	0,11%	0,04%	3	42,86%	3,7
TÉMOIGNAGE	13	0,35%	0,14%	0,05%	2	28,57%	7,1
ÉPISODE	11	0,30%	0,12%	0,04%	1	14,29%	9,3

Tableau 4 : ordre du dictionnaire

	FRÉQUENCE	% AFFICHÉ	% TRAIT.	% TOTAL	NB DE CAS	% DE CAS	TF • IDF
ADULTE	14	0,38%	0,16%	0,05%	3	42,86%	5,2
AIDER	10	0,27%	0,11%	0,04%	5	71,43%	1,5
AILLEURS	10	0,27%	0,11%	0,04%	6	85,71%	0,7
AIMER	10	0,27%	0,11%	0,04%	5	71,43%	1,5
ALGÉRIEN	24	0,65%	0,27%	0,08%	7	100,00%	0,0
AMI	44	1,19%	0,49%	0,15%	7	100,00%	0,0
ANGOISSE	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
ANNÉE	37	1,00%	0,41%	0,13%	7	100,00%	0,0
APPARTEMENT	18	0,49%	0,20%	0,06%	4	57,14%	4,4
APPRENDRE	14	0,38%	0,16%	0,05%	5	71,43%	2,0
ARABE	70	1,89%	0,78%	0,25%	7	100,00%	0,0
ARGENT	11	0,30%	0,12%	0,04%	4	57,14%	2,7
ARMÉE	25	0,67%	0,28%	0,09%	6	85,71%	1,7
ARRIVER	27	0,73%	0,30%	0,09%	7	100,00%	0,0
ARRIVÉE	10	0,27%	0,11%	0,04%	5	71,43%	1,5
ATTENTAT	19	0,51%	0,21%	0,07%	5	71,43%	2,8
BALCON	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
BATEAU	14	0,38%	0,16%	0,05%	7	100,00%	0,0
BIEN	58	1,56%	0,65%	0,20%	7	100,00%	0,0

BON	10	0,27%	0,11%	0,04%	5	71,43%	1,5
CACHER	13	0,35%	0,14%	0,05%	5	71,43%	1,9
CHERCHER	13	0,35%	0,14%	0,05%	5	71,43%	1,9
CINÉMA	12	0,32%	0,13%	0,04%	6	85,71%	0,8
CLASSE	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
COMMENCER	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
COMMUNAUTÉ	10	0,27%	0,11%	0,04%	7	100,00%	0,0
COMPRENDRE	20	0,54%	0,22%	0,07%	6	85,71%	1,3
CONNAÎTRE	13	0,35%	0,14%	0,05%	4	57,14%	3,2
CONTINUER	14	0,38%	0,16%	0,05%	6	85,71%	0,9
COUP	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
COUSIN	14	0,38%	0,16%	0,05%	6	85,71%	0,9
CROIRE	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
DEMANDER	17	0,46%	0,19%	0,06%	6	85,71%	1,1
DERNIER	20	0,54%	0,22%	0,07%	6	85,71%	1,3
DEVENIR	16	0,43%	0,18%	0,06%	7	100,00%	0,0
DEVOIR	19	0,51%	0,21%	0,07%	6	85,71%	1,3
DIFFICILE	19	0,51%	0,21%	0,07%	7	100,00%	0,0
DIFFÉRENT	12	0,32%	0,13%	0,04%	6	85,71%	0,8
DONNER	16	0,43%	0,18%	0,06%	5	71,43%	2,3
DÉBUT	12	0,32%	0,13%	0,04%	4	57,14%	2,9
DÉPART	36	0,97%	0,40%	0,13%	6	85,71%	2,4
EMMENER	10	0,27%	0,11%	0,04%	3	42,86%	3,7
ENFANCE	25	0,67%	0,28%	0,09%	5	71,43%	3,7
ENFANT	45	1,21%	0,50%	0,16%	6	85,71%	3,0
ENSEMBLE	10	0,27%	0,11%	0,04%	4	57,14%	2,4
ENTENDRE	19	0,51%	0,21%	0,07%	4	57,14%	4,6
ENVOYER	13	0,35%	0,14%	0,05%	6	85,71%	0,9
ESPAGNE	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
ESPAGNOL	17	0,46%	0,19%	0,06%	4	57,14%	4,1
ESSAYER	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
EUROPÉENS	15	0,40%	0,17%	0,05%	5	71,43%	2,2
EXEMPLE	19	0,51%	0,21%	0,07%	6	85,71%	1,3
EXIL	11	0,30%	0,12%	0,04%	4	57,14%	2,7
EXPLIQUER	15	0,40%	0,17%	0,05%	4	57,14%	3,6
FALLOIR	10	0,27%	0,11%	0,04%	6	85,71%	0,7
FAMILLE	60	1,62%	0,67%	0,21%	7	100,00%	0,0
FEMME	19	0,51%	0,21%	0,07%	6	85,71%	1,3
FILLE	34	0,92%	0,38%	0,12%	6	85,71%	2,3
FILS	19	0,51%	0,21%	0,07%	5	71,43%	2,8
FIN	13	0,35%	0,14%	0,05%	6	85,71%	0,9
FLN	15	0,40%	0,17%	0,05%	5	71,43%	2,2
FRÈRE	32	0,86%	0,36%	0,11%	4	57,14%	7,8
GUERRE	34	0,92%	0,38%	0,12%	7	100,00%	0,0
GÉNÉRAL	14	0,38%	0,16%	0,05%	3	42,86%	5,2
HABITER	23	0,62%	0,26%	0,08%	7	100,00%	0,0
HEURE	14	0,38%	0,16%	0,05%	7	100,00%	0,0
HISTOIRE	25	0,67%	0,28%	0,09%	5	71,43%	3,7
HOMME	19	0,51%	0,21%	0,07%	6	85,71%	1,3

HONTE	14	0,38%	0,16%	0,05%	3	42,86%	5,2
ICI	12	0,32%	0,13%	0,04%	4	57,14%	2,9
IDÉE	12	0,32%	0,13%	0,04%	3	42,86%	4,4
IMMEUBLE	13	0,35%	0,14%	0,05%	4	57,14%	3,2
IMPRESSION	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
INDÉPENDANCE	17	0,46%	0,19%	0,06%	5	71,43%	2,5
INSTALLER	13	0,35%	0,14%	0,05%	5	71,43%	1,9
JAMAIS	28	0,76%	0,31%	0,10%	6	85,71%	1,9
JEUNE	33	0,89%	0,37%	0,12%	6	85,71%	2,2
JOUER	10	0,27%	0,11%	0,04%	4	57,14%	2,4
JOUR	49	1,32%	0,55%	0,17%	7	100,00%	0,0
JUIF	14	0,38%	0,16%	0,05%	4	57,14%	3,4
LIEU	22	0,59%	0,25%	0,08%	7	100,00%	0,0
LIT	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
LOIN	10	0,27%	0,11%	0,04%	4	57,14%	2,4
LONGTEMPS	13	0,35%	0,14%	0,05%	5	71,43%	1,9
LORS	11	0,30%	0,12%	0,04%	6	85,71%	0,7
LYCÉE	17	0,46%	0,19%	0,06%	5	71,43%	2,5
MAISON	33	0,89%	0,37%	0,12%	6	85,71%	2,2
MAL	18	0,49%	0,20%	0,06%	6	85,71%	1,2
MAMAN	23	0,62%	0,26%	0,08%	4	57,14%	5,6
MEILLEUR	11	0,30%	0,12%	0,04%	6	85,71%	0,7
MER	16	0,43%	0,18%	0,06%	5	71,43%	2,3
MILITAIRE	19	0,51%	0,21%	0,07%	4	57,14%	4,6
MOMENT	31	0,84%	0,35%	0,11%	7	100,00%	0,0
MONDE	36	0,97%	0,40%	0,13%	6	85,71%	2,4
MORT	21	0,57%	0,23%	0,07%	7	100,00%	0,0
MÈRE	139	3,75%	1,55%	0,49%	7	100,00%	0,0
NOIR	32	0,86%	0,36%	0,11%	7	100,00%	0,0
OEIL	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
ONCLE	20	0,54%	0,22%	0,07%	4	57,14%	4,9
OR	25	0,67%	0,28%	0,09%	7	100,00%	0,0
PARENT	73	1,97%	0,81%	0,26%	7	100,00%	0,0
PART	13	0,35%	0,14%	0,05%	5	71,43%	1,9
PARTI	17	0,46%	0,19%	0,06%	5	71,43%	2,5
PARTIE	32	0,86%	0,36%	0,11%	7	100,00%	0,0
PARTIR	42	1,13%	0,47%	0,15%	6	85,71%	2,8
PASSER	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1
PAYS	32	0,86%	0,36%	0,11%	6	85,71%	2,1
PENSER	31	0,84%	0,35%	0,11%	5	71,43%	4,5
PERDRE	15	0,40%	0,17%	0,05%	6	85,71%	1,0
PERSONNE	36	0,97%	0,40%	0,13%	5	71,43%	5,3
PEUR	32	0,86%	0,36%	0,11%	7	100,00%	0,0
PIED	30	0,81%	0,33%	0,11%	6	85,71%	2,0
PLACE	13	0,35%	0,14%	0,05%	6	85,71%	0,9
POLITIQUE	11	0,30%	0,12%	0,04%	5	71,43%	1,6
PROFESSEUR	11	0,30%	0,12%	0,04%	3	42,86%	4,0
PÈRE	151	4,07%	1,68%	0,53%	7	100,00%	0,0
QUARTIER	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1

QUESTION	13	0,35%	0,14%	0,05%	6	85,71%	0,9
QUITTER	14	0,38%	0,16%	0,05%	6	85,71%	0,9
REGARDER	16	0,43%	0,18%	0,06%	5	71,43%	2,3
RENDRE	24	0,65%	0,27%	0,08%	6	85,71%	1,6
RESTE	22	0,59%	0,25%	0,08%	6	85,71%	1,5
RESTER	30	0,81%	0,33%	0,11%	7	100,00%	0,0
RETOUR	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
RETOURNER	16	0,43%	0,18%	0,06%	4	57,14%	3,9
RETROUVER	27	0,73%	0,30%	0,09%	7	100,00%	0,0
REVENIR	11	0,30%	0,12%	0,04%	4	57,14%	2,7
RIEN	29	0,78%	0,32%	0,10%	7	100,00%	0,0
RÉPONDRE	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
SAVOIR	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1
SEMBLER	12	0,32%	0,13%	0,04%	3	42,86%	4,4
SENS	17	0,46%	0,19%	0,06%	5	71,43%	2,5
SENTIMENT	22	0,59%	0,25%	0,08%	5	71,43%	3,2
SENTIR	29	0,78%	0,32%	0,10%	6	85,71%	1,9
SEUL	38	1,03%	0,42%	0,13%	7	100,00%	0,0
SORTIR	10	0,27%	0,11%	0,04%	5	71,43%	1,5
SOUVENIR	62	1,67%	0,69%	0,22%	6	85,71%	4,2
SŒUR	14	0,38%	0,16%	0,05%	4	57,14%	3,4
SÉCURITÉ	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1
TARD	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1
TEMPS	42	1,13%	0,47%	0,15%	6	85,71%	2,8
TERRE	16	0,43%	0,18%	0,06%	6	85,71%	1,1
TOUJOURS	28	0,76%	0,31%	0,10%	6	85,71%	1,9
TRAVAIL	28	0,76%	0,31%	0,10%	7	100,00%	0,0
TRAVAILLER	16	0,43%	0,18%	0,06%	4	57,14%	3,9
TROUVER	23	0,62%	0,26%	0,08%	6	85,71%	1,5
TUER	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
TÉMOIGNAGE	13	0,35%	0,14%	0,05%	2	28,57%	7,1
TÊTE	12	0,32%	0,13%	0,04%	4	57,14%	2,9
VALISE	13	0,35%	0,14%	0,05%	3	42,86%	4,8
VIE	60	1,62%	0,67%	0,21%	7	100,00%	0,0
VILLAGE	27	0,73%	0,30%	0,09%	5	71,43%	3,9
VILLE	21	0,57%	0,23%	0,07%	6	85,71%	1,4
VIVRE	33	0,89%	0,37%	0,12%	6	85,71%	2,2
VOISIN	16	0,43%	0,18%	0,06%	4	57,14%	3,9
VOITURE	18	0,49%	0,20%	0,06%	6	85,71%	1,2
VOULOIR	23	0,62%	0,26%	0,08%	6	85,71%	1,5
VRAI	11	0,30%	0,12%	0,04%	4	57,14%	2,7
VÉCU	41	1,11%	0,46%	0,14%	6	85,71%	2,7
ÉCOLE	46	1,24%	0,51%	0,16%	6	85,71%	3,1
ÉCRIRE	31	0,84%	0,35%	0,11%	3	42,86%	11,4
ÉMOTION	17	0,46%	0,19%	0,06%	4	57,14%	4,1
ÉPISODE	11	0,30%	0,12%	0,04%	1	14,29%	9,3
ÉPOQUE	12	0,32%	0,13%	0,04%	5	71,43%	1,8
ÉVÉNEMENT	20	0,54%	0,22%	0,07%	5	71,43%	2,9

Le comptage des mots a été effectué avec le logiciel Word Stats.